This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

41525.23

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Bes Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe..... 1
La Boule de Neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de Famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de Sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge..... 2
Le Collier de la Reine..... 3
La Colombe — Maître Adam le Calabrais..... 1
Les Compagnons de Jéhu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise..... 2
Conscience l'innocent..... 2
Création et Rédemption — Le Docteur Mystérieux..... 2
— La Fille du Marquis..... 2
La Dame de Monsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Diane..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize..... 5
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au Collier de velours..... 1
Fernande..... 1
Une Fille du Régent..... 1
Le Fils du Forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: — César..... 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu..... 2
La Guerre des Femmes..... 2
Histoire d'un Casse-Noisette..... 1
Les Hommes de Fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage:
— Une Année à Florence..... 1
— L'Arabie Heureuse..... 3
— Les Bords du Rhin..... 2
— *Le Capitaine Arena*..... 1
— *Le Caucase*..... 3
Impressions de voyage:
— Le Corricolo.....
— Le Midi de la France.....
— De Paris à Cadix.....
— Quinze jours au Sinaï.....
— En Russie.....
— En Suisse.....
— Le Speronare.....
— La Villa Palmieri.....
— Le Véloce.....
Ingénue.....
Isabel de Bavière.....
Italiens et Flamands.....
Ivanhoe de Walter Scott (trad.).....
Jacques Ortis.....
Jane.....
Jehanne la Pucelle.....
Louis XIV et son siècle.....
Louis XV et sa Cour.....
Louis XVI et la Révolution.....
Les Louves de Machecoul.....
Madame de Chamblay.....
La Maison de Glace.....
Le Maître d'Armes.....
Les Mariages du père Olifus.....
Les Médicis.....
Mes Mémoires.....
Mémoires de Garibaldi.....
Mémoires d'une aveugle.....
Mémoires d'un Médecin. — J. Balsamo.....
Le Meneur de Loups.....
Les Mille et un Fantômes.....
Les Mohicans de Paris.....
Les Morts vont vite.....
Napoléon.....
Une nuit à Florence.....
Olympe de Clèves.....
Le Page du duc de Savoie.....
Parisiens et Provinciaux.....
Le Pasteur d'Ashbourn.....
Pauline et Pascal Bruno.....
Un Pays inconnu.....
Le Père Gigogne.....
Le Père la Ruine.....
Le Prince des Voleurs.....
La Princesse de Monaco.....
La Princesse Flora.....
Les Quarante-Cinq.....
La Régence.....
La Reine Margot.....
Robin Hood le Proscrit.....
La Route de Varennes.....
Le Salteador.....
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris).....
Souvenirs d'Antony.....
Les Stuarts.....
Sultanetta.....
Sylvandire.....
La Terreur prussienne.....
Le Testament de M. Chauvelin.....
Trois Maîtres.....
Les Trois Mousquetaires.....
Le Trou de l'Enfer.....
La Tulipe noire.....
Le Vicomte de Bragelonne.....
La Vie au désert.....
Une vie d'artiste.....
Vingt ans après.....

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

— LE CORRICOLO —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

41525.23

1874, June 18.
Minot Fund.

7446
97

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

— LE CORRICOLO —

INTRODUCTION

Le *corricolo* est le synonyme de *calessino;* mais, comme il n'y a pas de synonyme parfait, expliquons la différence qui existe entre le corricolo et le calessino.

Le corricolo est une espèce de tilbury primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval; on l'attelle de deux chevaux, et il charrie de douze à quinze personnes.

Et qu'on ne croie pas que ce soit au pas, comme la charrette à bœufs des rois francs, ou au trot comme le cabriolet de régie; non, c'est au triple galop; et le char de Pluton, qui enlevait Proserpine sur les bords du Simèthe, n'allait pas plus vite que le corricolo qui sillonne les quais de Naples en brûlant un pavé de laves et en soulevant une poussière de cendres.

Cependant un seul des deux chevaux tire véritablement : c'est le timonier. L'autre, qui s'appelle *bilancino*, et qui

est attelé de côté, bondit, caracole, excite son compagnon, voilà tout. Quel dieu, comme à Tityre, lui a fait ce repos ? C'est le hasard, c'est la Providence, c'est la fatalité : les chevaux, comme les hommes, ont leur étoile.

Nous avons dit que ce tilbury, destiné à une personne, en charriait d'ordinaire douze ou quinze; cela, nous le comprenons bien, demande une explication. Un vieux proverbe français dit : « Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. » Mais je ne connais aucun proverbe dans aucune langue qui dise : « Quand il y en a pour un, il y en a pour quinze. »

Il en est cependant ainsi du corricolo, tant, dans les civilisations avancées, chaque chose est détournée de sa destination primitive !

Comment et en combien de temps s'est faite cette agglomération successive d'individus sur le corricolo, c'est ce qu'il est impossible de déterminer avec précision. Contentons-nous donc de dire comment elle y tient.

D'abord, et presque toujours, un gros moine est assis au milieu et forme le centre de l'agglomération humaine que le corricolo emporte comme un de ces tourbillons d'âmes que Dante vit, suivant un grand étendard, dans le premier cercle de l'enfer. Il a, sur un de ses genoux, quelque fraîche nourrice d'Aversa ou de Nettuno, et, sur l'autre, quelque belle paysanne de Bauli ou de Procida; aux deux côtés du moine, entre les roues et la caisse, se tiennent debout les maris de ces dames. Derrière le moine se dresse sur la pointe des pieds le propriétaire ou le conducteur de l'attelage, tenant de la main gauche la bride, et de la main droite le long fouet avec lequel il imprime une égale vitesse à la marche de ses deux chevaux. Derrière celui-ci se groupent à leur tour, à la manière des valets de bonne maison, deux ou trois lazzaroni, qui montent, qui descendent, se succèdent, se renouvellent, sans qu'on pense jamais à leur demander un salaire en échange du service rendu. Sur les deux brancards sont assis deux gamins ramassés sur la route de Torre-del-Greco ou de Pouzzoles, ciceroni surnuméraires des antiquités d'Herculanum et de Pompéi, guides marrons des antiquités de

Cumes et de Baïa. Enfin, sous l'essieu de la voiture, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui va ballottant de haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe, qui rit, qui pleure, qui crie, qui hogne, qui se plaint, qui chante, qui raille, mais qu'il est impossible de distinguer, au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont trois ou quatre enfants qui appartiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, qui sont là on ne sait comment, et qui y restent on ne sait pourquoi.

Maintenant, mettez au-dessous les uns des autres, moine, paysannes, maris, conducteurs, lazzaroni, gamins et enfants; additionnez le tout, ajoutez le nourrisson oublié, et vous aurez votre compte. Total, quinze personnes.

Parfois il arrive que la fantastique machine, chargée comme elle l'est, passe sur une pierre et verse; alors, toute la carrossée s'éparpille sur le revers de la route, chacun lancé selon son plus ou moins de pesanteur. Mais chacun se retire aussitôt et oublie son accident pour ne s'occuper que de celui du moine; on le tâte, on le tourne, on le retourne, on le relève, on l'interroge. S'il est blessé, tout le monde s'arrête, on le porte, on le soutient, on le choie, on le couche, on le garde. Le corricolo est remisé au coin de la cour, les chevaux entrent dans l'écurie; pour ce jour-là, le voyage est fini; on pleure, on se lamente, on prie. Mais, si, au contraire, le moine est sain et sauf, personne n'a rien; il remonte à sa place, la nourrice et la paysanne reprennent chacune la sienne; chacun se rétablit, se regroupe, se rentasse, et, au seul cri excitateur du cocher, le corricolo reprend sa course, rapide comme l'éclair et infatigable comme le temps.

Voilà ce que c'est que le corricolo.

Maintenant, comment le nom d'une voiture est-il devenu le titre d'un ouvrage ? C'est ce que le lecteur verra au second chapitre.

D'ailleurs, nous avons un antécédent de ce genre que, plus que personne, nous avons le droit d'invoquer : c'est *le Speronare*.

I

OSMIN ET ZAÏDA

Nous étions descendus à l'hôtel de la *Victoire*. M. Martin Zir est le type du parfait hôtelier italien : homme de goût, homme d'esprit, antiquaire distingué, amateur de tableaux, convoiteur de chinoiseries, collectionneur d'autographes, M. Martin Zir est tout, excepté aubergiste. Cela n'empêche pas l'hôtel de la *Victoire* d'être le meilleur hôtel de Naples. Comment cela se fait-il? Je n'en sais rien. Dieu est parce qu'il est.

C'est qu'aussi l'hôtel de la *Victoire* est situé d'une manière ravissante : vous ouvrez une fenêtre, vous voyez Chiaïa, la Villa-Reale, le Pausilippe; vous en ouvrez une autre, voilà le golfe, et, à l'extrémité du golfe, pareille à un vaisseau éternellement à l'ancre, la bleuâtre et poétique Caprée; vous en ouvrez une troisième, c'est Sainte-Lucie avec ses *mollenari*, ses fruits de mer, ses cris de tous les jours, ses illuminations de toutes les nuits.

Les chambres d'où l'on voit toutes ces belles choses ne sont point des appartements; ce sont des galeries de tableaux, ce sont des cabinets de curiosités, ce sont des boutiques de bric-à-brac.

Je crois que ce qui détermine M. Martin Zir à recevoir chez lui des étrangers, c'est d'abord le désir de leur faire voir les trésors qu'il possède; puis il loge et nourrit les hôtes par circonstance. A la fin de leur séjour à la *Vittoria*, un total de leur dépense arrive, c'est vrai : ce total se monte à cent écus, à vingt-cinq louis, à mille francs, plus ou moins, c'est vrai encore; mais c'est parce qu'ils demandent leur compte. S'ils ne le demandaient pas, je crois que M. Martin Zir, perdu dans la contemplation d'un tableau, dans l'appré-

ciation d'une porcelaine ou dans le déchiffrement d'un autographe, oublierait de le leur envoyer.

Aussi, lorsque le dey, chassé d'Alger, passa à Naples, charriant ses trésors et son harem, prévenu par la réputation de M. Martin Zir, il se fit conduire tout droit à l'hôtel de la *Vittoria*, dont il loua les trois étages supérieurs, c'est-à-dire le troisième, le quatrième et les greniers.

Le troisième était pour ses officiers et les gens de sa suite; le quatrième était pour lui et ses trésors; les greniers étaient pour son harem.

L'arrivée du dey fut une bonne fortune pour M. Martin Zir, non pas, comme on pourrait le croire, à cause de l'argent que l'Algérien allait dépenser dans l'hôtel, mais à raison des trésors d'armes, de costumes et de bijoux qu'il transportait avec lui.

Au bout de huit jours, Hussein-Pacha et M. Martin Zir étaient les meilleurs amis du monde; ils ne se quittaient plus. Qui voyait paraître l'un s'attendait à voir immédiatement paraître l'autre. Oreste et Pylade n'étaient pas plus inséparables; Damon et Pythias n'étaient pas plus dévoués. Cela dura quatre ou cinq mois. Pendant ce temps, on donna force fêtes à Son Altesse. Ce fut à l'une de ces fêtes chez le prince de Cassaro, qu'après avoir vu exécuter un cotillon effrené, le dey demanda au prince de Tricasie, gendre du ministre des affaires étrangères, comment, étant si riche, il se donnait la peine de danser lui-même.

Le dey aimait fort ces sortes de divertissements, car il était fort impressionnable à la beauté — à la beauté comme il la comprenait, bien entendu. — Seulement, il avait une singulière manière de manifester son mépris ou son admiration. Selon la maigreur ou l'obésité des personnes, il disait :

— Madame une telle ne vaut pas trois piastres. — Madame une telle vaut plus de mille ducats.

Un jour, on apprit avec étonnement que M. Martin Zir et Hussein-Pacha venaient de se brouiller.

Voici à quelle occasion le refroidissement était survenu :

Un matin, le cuisinier de Hussein-Pacha, un beau nègre

de Nubie, noir comme de l'encre et luisant comme s'il eût été passé au vernis; un matin, dis-je, le cuisinier de Hussein-Pacha était descendu au laboratoire et avait demandé le plus grand couteau qu'il y eût dans l'hôtel.

Le chef lui avait donné une espèce de tranchelard de dix-huit pouces de long, pliant comme un fleuret et affilé comme un rasoir. Le nègre avait regardé l'instrument en secouant la tête, puis il était remonté à son troisième étage.

Un instant après, il était redescendu et avait rendu le tranchelard au chef en disant :

— Plus grand, plus grand!

Le chef avait alors ouvert tous ses tiroirs, et, ayant découvert un coutelas dont il ne se servait lui-même que dans les grandes occasions, il l'avait remis à son confrère. Celui-ci avait regardé le coutelas avec la même attention qu'il avait fait du tranchelard, et, après avoir répondu par un signe de tête qui voulait dire : « Hum! ce n'est pas encore cela qu'il me faudrait, mais cela se rapproche, » il était remonté comme la première fois.

Cinq minutes après, le nègre redescendit de nouveau, et, rendant le coutelas au chef :

— Plus grand encore! lui dit-il.

— Et pourquoi diable avez-vous besoin d'un couteau plus grand que celui-ci ? demanda le chef.

— Moi en avoir besoin, répondit flegmatiquement le nègre.

— Mais pour quoi faire?

— Pour moi couper la tête à Osmin.

— Comment, s'écria le chef, pour toi couper la tête à Osmin ?

— Pour moi couper la tête à Osmin, répondit le nègre.

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse ?

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse.

— A Osmin que le dey aime tant?

— A Osmin que le dey aime tant.

— Mais vous êtes fou, mon cher! Si vous coupez la tête à Osmin, Sa Hautesse sera furieuse.

— Sa Hautesse l'a ordonné à moi.

— Ah ! c'est différent, alors.

— Donnez donc un autre couteau à moi, reprit le nègre, qui revenait à son idée avec la persistance de l'obéissance passive.

— Mais qu'a fait Osmin ? demanda le chef.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand !

— Auparavant, je voudrais savoir ce qu'a fait Osmin.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand, plus grand encore !

— Eh bien, je te donnerai ton couteau, si tu me dis ce qu'a fait Osmin.

— Il a laissé faire un trou dans le mur ?

— A quel mur ?

— Au mur du harem.

— Et après ?

— Le mur, il était celui de Zaïda.

— La favorite de Sa Hautesse ?

— La favorite de Sa Hautesse.

— Eh bien ?

— Eh bien, un homme est entré chez Zaïda.

— Diable !

— Donnez donc un grand, grand, grand couteau à moi, pour couper la tête à Osmin.

— Pardon ! mais que fera-t-on à Zaïda ?

— Sa Hautesse aller promener dans le golfe avec un sac, Zaïda être dans le sac, Sa Hautesse jeter le sac à la mer... Bonsoir, Zaïda !

Et le nègre montra, en riant de la plaisanterie qu'il venait de faire, deux rangées de dents blanches comme des perles.

— Mais quand cela ? reprit le chef.

— Quand quoi ? demanda le nègre.

— Quand jette-t-on Zaïda à la mer ?

— Aujourd'hui. Commencer par Osmin, finir par Zaïda.

— Et c'est toi qui t'es chargé de l'exécution ?

— Sa Hautesse a donné l'ordre à moi, dit le nègre en se redressant avec orgueil.

— Mais c'est la besogne du bourreau, et non la tienne.

— Sa Hautesse pas avoir eu le temps d'emmener son bourreau, et a pris cuisinier à elle. Donnez donc à moi un grand couteau pour couper la tête à Osmin.

— C'est bien, c'est bien, interrompit le chef; on va te le chercher, ton grand couteau. Attends-moi ici.

— J'attends vous, dit le nègre.

Le chef courut chez M. Martin Zir, et lui transmit la demande du cuisinier de Sa Hautesse.

M. Martin Zir courut chez Son Excellence le ministre de la police, et le prévint de ce qui se passait à son hôtel.

Son Excellence fit mettre les chevaux à sa voiture et se rendit chez le dey.

Il trouva Sa Hautesse à demi couchée sur un divan, le dos appuyé à la muraille, fumant du latakié dans une chibouque, une jambe repliée sous lui et l'autre jambe étendue, se faisant gratter la plante du pied par un icoglan et éventer par deux esclaves.

Le ministre fit les trois saluts d'usage, le dey inclina la tête.

— Hautesse, dit Son Excellence, je suis le ministre de la police.

— Je te connais, répondit le dey.

— Alors, Votre Hautesse se doute du motif qui m'amène?

— Non. Mais qu'importe, sois le bienvenu.

— Je viens pour empêcher Votre Hautesse de commettre un crime.

— Un crime! Et lequel? dit le dey tirant sa chibouque de ses lèvres et regardant son interlocuteur avec l'expression du plus profond étonnement.

— Lequel? Votre Hautesse le demande! s'écria le ministre. Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de faire couper la tête à Osmin?

— Couper la tête à Osmin n'est point un crime, reprit le dey.

— Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de jeter Zaïda à la mer?

— Jeter Zaïda à la mer n'est point un crime, reprit encore le dey.

— Comment ! ce n'est pas un crime de jeter Zaïda à la mer et de couper la tête à Osmin ?

— J'ai acheté Osmin cinq cents piastres et Zaïda mille sequins, comme j'ai acheté cette pipe cent ducats.

— Eh bien, demanda le ministre, où Votre Hautesse en veut-elle venir ?

— A ce que, comme cette pipe m'appartient, je puis la casser en dix morceaux, en vingt morceaux, en cinquante morceaux, si cela me convient, et que personne n'a rien à dire.

Et le pacha cassa sa pipe, dont il jeta les débris dans la chambre.

— Bon pour une pipe, dit le ministre; mais Osmin ! mais Zaïda !

— Moins qu'une pipe, dit gravement le dey.

— Comment, moins qu'une pipe ? Un homme moins qu'une pipe ! une femme moins qu'une pipe !

— Osmin n'est pas un homme... Zaïda n'est point une femme : ce sont des esclaves. Je ferai couper la tête à Osmin, et je ferai jeter Zaïda à la mer.

— Non, dit Son Excellence.

— Comment, non ? s'écria le pacha avec un geste de menace.

— Non, reprit le ministre, non; pas à Naples, du moins.

— Giaour, dit le dey, sais-tu comment je m'appelle ?

— Vous vous appelez Hussein-Pacha.

— Chien de chrétien ! s'écria le dey avec une colère croissante, sais-tu qui je suis ?

— Vous êtes l'ex-dey d'Alger, et, moi, je suis le ministre actuel de la police de Naples.

— Et cela veut dire ? demanda le dey.

— Cela veut dire que je vais vous envoyer en prison si vous faites l'impertinent, entendez-vous, mon brave homme ? répondit le ministre avec le plus grand sang-froid.

— En prison ? murmura le dey en retombant sur son divan.

— En prison, dit le ministre.

— C'est bien, reprit Hussein. Ce soir, je quitte Naples.

— Votre Hautesse est libre comme l'air, répondit le ministre.

— C'est heureux, dit le dey.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle ?

— C'est que Votre Hautesse me jurera sur le Prophète qu'il n'arrivera malheur ni à Osmin ni à Zaïda.

— Osmin et Zaïda m'appartiennent, dit le dey : je ferai d'eux ce que bon me semblera.

— Alors, Votre Hautesse ne partira point.

— Comment, je ne partirai point ?

— Non, du moins avant de m'avoir remis Osmin et Zaïda.

— Jamais ! s'écria le dey.

— En ce cas, je les prendrai, dit le ministre.

— Vous les prendrez ? vous me prendrez mon eunuque et mon esclave ?

— En touchant le sol de Naples, votre esclave et votre eunuque sont devenus libres. Vous ne quitterez Naples qu'à la condition que les deux coupables seront remis à la justice du roi.

— Et, si je ne veux pas vous les remettre, qui m'empêchera de partir ?

— Moi.

— Vous ?

Le pacha porta la main à son poignard; le ministre lui saisit le bras au-dessus du poignet.

— Venez ici, lui dit-il en le conduisant vers la fenêtre; regardez dans la rue. Que voyez-vous à la porte de l'hôtel ?

— Un peloton de gendarmerie.

— Savez-vous ce que le brigadier qui le commande attend ? Que je lui fasse un signe pour vous conduire en prison.

— En prison, moi ? Je voudrais bien voir cela !

— Voulez-vous le voir ?

Son Excellence fit un signe : un instant après, on entendit retentir dans l'escalier le bruit de deux grosses bottes garnies d'éperons. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et le brigadier parut sur le seuil, la main droite à son chapeau, la main gauche à la couture de sa culotte.

— Gennaro, lui dit le ministre de la police, si je vous don-

nais l'ordre d'arrêter monsieur et de le conduire en prison, y verriez-vous quelque difficulté ?

— Aucune, Excellence.

— Vous savez que monsieur s'appelle Hussein-Pacha ?

— Non, je ne le savais pas.

— Et que monsieur n'est ni plus ni moins que l'ex-dey d'Alger ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ex-dey d'Alger ?

— Vous voyez, dit le ministre.

— Diable ! fit le dey.

— Faut-il ? demanda Gennaro en tirant une paire de poucettes de sa poche et en s'avançant vers Hussein-Pacha, qui, le voyant faire un pas en avant, fit de son côté un pas en arrière.

— Non, il ne le faut pas, dit le ministre. Sa Hautesse sera bien sage. Seulement, cherchez dans l'hôtel un certain Osmin et une certaine Zaïda, et conduisez-les tous les deux à la préfecture.

— Comment ! comment ! dit le dey, cet homme entrerait dans mon harem ?

— Ce n'est pas un homme ici, répondit le ministre ; c'est un brigadier de gendarmerie.

— N'importe, il n'aurait qu'à laisser la porte ouverte !

— Alors, il y a un moyen. Faites-lui remettre Osmin et Zaïda.

— Et ils seront punis ? demanda le dey.

— Selon toute la rigueur de nos lois, répondit le ministre.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

— Allons, dit le dey, il faut bien en passer par où vous voulez, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

— A la bonne heure, dit le ministre ; je savais bien que vous n'étiez pas aussi méchant que vous en aviez l'air.

Hussein-Pacha frappa dans ses mains ; un esclave ouvrit une porte cachée dans la tapisserie.

— Faites descendre Osmin et Zaïda, dit le dey.

L'esclave croisa les mains sur sa poitrine, courba la tête et

s'éloigna sans répondre un mot. Un instant après, il reparut avec les coupables.

L'eunuque était une petite boule de chair, grosse, grasse, ronde, avec des mains de femme, des pieds de femme, une figure de femme.

Zaïda était une Circassienne, aux yeux peints avec du kohol, aux dents noircies avec du bétel, aux ongles rougis avec du henné.

En apercevant Hussein-Pacha, l'eunuque tomba à genoux, Zaïda releva la tête. Les yeux du dey étincelèrent, et il porta la main à son kandjar. Osmin pâlit, Zaïda sourit.

Le ministre se plaça entre le pacha et les coupables.

— Faites ce que j'ai ordonné, dit-il en se retournant vers Gennaro.

Gennaro s'avança vers Osmin et vers Zaïda, leur mit à tous deux les poucettes, et les emmena.

Au moment où ils quittaient la chambre avec le brigadier, Hussein poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

Le ministre de la police alla vers la fenêtre, vit les deux prisonniers sortir de l'hôtel, et, accompagnés de leur escorte, disparaître au coin de la rue Chiatamone.

— Maintenant, dit-il en se retournant vers le dey, Votre Hautesse est libre de partir quand elle voudra.

— A l'instant même ! s'écria Hussein, à l'instant même ! Je ne resterai pas un instant de plus dans un pays aussi barbare que le vôtre !

— Bon voyage ! dit le ministre.

— Allez au diable ! dit Hussein.

Une heure ne s'était pas écoulée, que Hussein avait frété un petit bâtiment ; deux heures après, il y avait fait conduire ses femmes et ses trésors. Le soir même, il s'y rendait à son tour avec sa suite, et, à minuit, il mettait à la voile, maudissant ce pays d'esclaves où l'on n'était pas libre de couper le cou à son eunuque et de noyer sa femme.

Le lendemain, le ministre fit comparaître devant lui les deux coupables et leur fit subir un interrogatoire.

Osmin fut convaincu d'avoir dormi quand il aurait dû veil-

ler, et Zaïda d'avoir veillé quand elle aurait dû dormir.

Mais, comme, dans le code napolitain, ces deux crimes de lèze-Hautesse n'étaient point prévus, ils n'étaient passibles d'aucune punition.

En conséquence, Osmin et Zaïda furent, à leur grand étonnement, mis en liberté le lendemain même du jour où le dey avait quitté Naples.

Or, comme tous les deux ne savaient que devenir, n'ayant ni fortune ni état, ils furent forcés de se créer chacun une industrie.

Osmin devint marchand de pastilles du sérail, et Zaïda se fit demoiselle de comptoir.

Quant au dey d'Alger, il était sorti de Naples avec l'intention de se rendre en Angleterre, pays où il avait entendu dire qu'on avait au moins la liberté de vendre sa femme, à défaut du droit de la noyer; mais il se trouva indisposé pendant la traversée, il fut forcé de relâcher à Livourne, où il fit, comme chacun sait, une fort belle mort, si ce n'est cependant qu'il mourut sans avoir pardonné à M. Martin Zir; ce qui aurait eu de grandes conséquences pour un chrétien, mais ce qui est sans importance pour un Turc.

II

LES CHEVAUX SPECTRES

J'avais été recommandé à M. Martin Zir comme artiste; j'avais admiré ses galeries de tableaux, j'avais exalté son cabinet de curiosités, et j'avais augmenté sa collection d'autographes. Il en résultait que M. Martin Zir, à mon premier passage, si rapide qu'il eût été, m'avait pris en grande affection; et la preuve, c'est qu'il s'était, comme on l'a vu ailleurs, défait en ma faveur de son cuisinier Cama, dont j'ai raconté l'histoire (voir *le Speronare*), et qui n'avait d'autre dé-

faut que d'être *appassionato* de Roland et de ne pouvoir supporter la mer ; ce qui était cause que, sur terre, il faisait fort peu de cuisine, et que, sur mer, il n'en faisait pas du tout.

Ce fut donc avec grand plaisir que M. Martin Zir nous vit, après trois mois d'absence, pendant lesquels le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à lui, descendre à la porte de son hôtel.

Comme sa galerie s'était augmentée de quelques tableaux, comme son cabinet s'était enrichi de quelques curiosités, comme sa collection d'autographes s'était recrutée de quelques signatures, il me fallut, avant toute chose, parcourir la galerie, visiter le cabinet, feuilleter les autographes.

Après quoi, je le priai de me donner un appartement.

Cependant, il ne s'agissait pas de perdre mon temps à me reposer. J'étais à Naples, c'est vrai ; mais j'y étais sous un nom de contrebande ; et, comme, d'un jour à l'autre, le gouvernement napolitain pouvait découvrir mon incognito et me prier d'aller voir à Rome si son ministre y était toujours, il me fallait visiter Naples le plus tôt possible.

Or, Naples, à part ses environs, se compose de trois rues où l'on va toujours et de cinq cents rues où l'on ne va jamais.

Ces trois rues se nomment la rue de Chiaia, la rue de Tolède et la rue de Forcella.

Les cinq cents autres rues n'ont pas de nom. C'est l'œuvre de Dédale ; c'est le labyrinthe de Crète, moins le minotaure, plus les lazzaroni.

Il y a trois manières de visiter Naples :

A pied, en corricolo, en calèche.

A pied, on passe partout.

En corricolo, l'on passe presque partout.

En calèche, l'on ne passe que dans les rues de Chiaia, de Tolède et de Forcella.

Je ne me souciais pas d'aller à pied. A pied, l'on voit trop de choses.

Je ne me souciais pas d'aller en calèche. En calèche, on n'en voit pas assez.

Restait le corricolo, terme moyen, juste milieu, anneau intermédiaire qui réunissait les deux extrêmes.

Je m'arrêtai donc au corricolo.

Mon choix fait, j'appelai M. Martin Zir.

M. Martin Zir monta aussitôt.

— Mon cher hôte, lui dis-je, je viens de décider dans ma sagesse que je visiterais Naples en corricolo.

— A merveille! dit M. Martin. Le corricolo est une voiture nationale qui remonte à la plus haute antiquité. C'est la biga des Romains, et je vois avec plaisir que vous appréciez le corricolo.

— Au plus haut degré, mon cher hôte. Seulement, je voudrais savoir ce qu'on loue un corricolo au mois.

— On ne loue pas un corricolo au mois, me répondit M. Martin.

— Alors, à la semaine.

— On ne loue pas le corricolo à la semaine.

— Eh bien, au jour.

— On ne loue pas le corricolo au jour.

— Commment donc loue-t-on le corricolo?

— On monte dedans quand il passe et l'on dit : « Pour un carlin. » Tant que le carlin dure, le cocher vous promène ; le carlin usé, on vous descend. Voulez-vous recommencer, vous dites : « Pour un autre carlin; » le corricolo repart, et ainsi de suite.

— Mais, moyennant ce carlin, on va où l'on veut?

— Non, on va où le cheval veut aller. Le corricolo est comme le ballon, on n'a pas encore trouvé moyen de le diriger.

— Mais, alors, pourquoi va-t-on en corricolo?

— Pour le plaisir d'y aller.

— Comment! c'est pour leur plaisir que ces malheureux s'entassent à quinze dans une voiture où l'on est gêné à deux?

— Pas pour autre chose.

— C'est original!

— C'est comme cela.

— Mais, si je proposais à un propriétaire de corricolo de louer un de ses berlingots au mois, à la semaine ou au jour?

— Il refuserait.

— Pourquoi?

— Ce n'est pas l'habitude.

— Il la prendrait.

— A Naples, on ne prend pas d'habitudes nouvelles : (garde les vieilles habitudes qu'on a.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Diable ! diable ! j'avais une idée sur le corricolo ; ce me vexera horriblement d'y renoncer.

— N'y renoncez pas.

— Comment voulez-vous que je la satisfasse, puisqu'on loue les corricoli ni au mois, ni à la semaine, ni au jour ?

— Achetez un corricolo.

— Mais ce n'est pas le tout que d'acheter un corricolo, faut acheter les chevaux avec.

— Achetez les chevaux avec.

— Mais cela me coûtera les yeux de la tête.

— Non.

— Combien cela me coûtera-t-il donc ?

— Je vais vous le dire.

Et M. Martin, sans se donner la peine de prendre une plu et du papier, leva le nez au plafond et calcula de mémoi

— Cela vous coûtera, reprit-il : le corricolo, dix duca chaque cheval, trente carlins ; les harnais, une pistole ; tout, quatre-vingts francs de France.

— C'est miraculeux ! et, pour dix ducats, j'aurai un corrico

— Magnifique !

— Neuf ?

— Oh ! vous en demandez trop. D'abord, il n'y a pas corricoli neufs. Le corricolo n'existe pas, le corricolo mort, le corricolo a été tué légalement.

— Comment cela ?

— Oui, il y a un arrêté de police qui défend aux carrossi de faire des corricoli.

— Et combien y a-t-il que cet arrêté a été rendu ?

— Oh ! il y a cinquante ans, peut-être.

— Alors, comment le corricolo survit-il à une pareille (donnance ?

— Vous connaissez l'histoire du couteau de Jeannot ?

— Je crois bien ! c'est une chronique nationale.

— Ses propriétaires successifs en avaient changé quinze fois le manche.

— Et quinze fois la lame.

— Ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours le même.

— Parfaitement.

— Eh bien, c'est l'histoire du corricolo. Il est défendu de faire des corricoli ; mais il n'est pas défendu de mettre des roues neuves aux vieilles caisses, et des caisses neuves aux vieilles roues.

— Ah ! je comprends.

— De cette façon, le corricolo résiste et se perpétue ; de cette façon, le corricolo est immortel.

— Alors, vive le corricolo, avec des roues neuves et une vieille caisse ! Je le fais repeindre, et fouette cocher ! Mais l'attelage ? Vous dites que, pour trente francs, j'aurai un attelage.

— Superbe ! et qui ira comme le vent.

— Quelle espèce de chevaux ?

— Ah ! dame ! des chevaux morts.

— Comment, des chevaux morts ?

— Oui ; vous comprenez que, pour ce prix-là, vous ne pouvez pas exiger autre chose.

— Voyons, entendons-nous, mon cher monsieur Martin, car il me semble que nous pataugeons.

— Pas le moins du monde.

— Alors, expliquez-moi la chose ; je ne demande qu'à m'instruire, je voyage pour cela.

— Vous connaissez l'histoire des chevaux ?

— L'histoire naturelle ? M. de Buffon ? Certainement : le cheval est, après le lion, le plus noble des animaux.

— Non pas, l'histoire philosophique ?

— Je m'en suis moins occupé ; mais n'importe, allez toujours.

— Vous savez les vicissitudes auxquelles ces nobles quadrupèdes sont soumis ?

— Dame, quand ils sont jeunes, on en fait des chevaux de selle.

— Après ?

— De la selle, ils passent à la calèche ; de la calèche, ils descendent au fiacre ; du fiacre, ils tombent dans le coucou ; du coucou, ils dégringolent jusqu'à l'abattoir.

— Et de l'abattoir ?

— Ils vont où va l'âme du juste ; aux champs Élysées, je présume.

— Eh bien, ici, ils parcourent une phase de plus.

— Laquelle ?

— De l'abattoir, ils vont au corricolo.

— Comment cela ?

— Voici l'endroit où l'on tue les chevaux, au ponte della Maddalena.

— J'écoute.

— Il y a des amateurs en permanence.

— Bon !

— Et lorsqu'on amène un cheval...

— Lorsqu'on amène un cheval ?

— Ils achètent la peau sur pied trente carlins ; c'est le prix, il y a un tarif.

— Eh bien ?

— Eh bien, au lieu de tuer le cheval et de lui enlever la peau, les amateurs prennent la peau et le cheval, et ils utilisent les jours qui restent à vivre au cheval, sûrs qu'ils sont que la peau ne leur échappera pas. Voilà ce que c'est que des chevaux morts.

— Mais que diable peut-on faire de ces malheureuses bêtes ?

— On les attelle aux corricoli.

— Comment ! ceux avec lesquels je suis venu de Salerne à Naples... ?

— Étaient des fantômes de chevaux, des chevaux spectres.

— Mais ils n'ont pas quitté le galop !

— Les morts vont vite.

— Au fait, je comprends qu'en les bourrant d'avoine...

— D'avoine? Jamais un cheval de corricolo n'a mangé d'avoine !

— Mais de quoi vivent-ils ?

— De ce qu'ils trouvent.

— Et que trouvent-ils ?

— Toute sorte de choses, des trognons de choux, des feuilles de salade, de vieux chapeaux de paille.

— Et à quelle heure prennent-ils leur aliment ?

— La nuit, on les mène paître.

— A merveille. Restent les harnais.

— Oh! quant à cela, je m'en charge.

— Et des chevaux ?

— Des chevaux aussi.

— Et du corricolo?

— Encore, si cela peut vous rendre service.

— Et quand tout cela sera-t-il prêt ?

— Demain au matin.

— Vous êtes un homme adorable !

— Vous faut-il un cocher ?

— Non, je conduirai moi-même.

— Très-bien; mais, en attendant, que ferez-vous ?

— Avez-vous un livre ?

— J'ai douze cents volumes.

— Eh bien, je lirai. Avez-vous quelque chose sur votre ville ?

— Voulez-vous *Napoli senza sole* ?

— *Naples sans soleil?*

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un ouvrage à l'usage des gens à pied, et qui vous sera plus utile que tous les Ebels et tous les Richards de la terre.

— Et de quoi traite-t-il ?

— De la manière de parcourir Naples à l'ombre.

— La nuit?

— Non, le jour.

— A une heure donnée?

— Non, à toutes les heures.

— Même à midi ?

— A midi surtout. Le beau mérite qu'il y aurait de tr ver de l'ombre le soir et le matin !

— Mais quel est le savant géographe qui a exécuté chef-d'œuvre ?

— Un jésuite ignorant, que ses confrères avaient recon trop bête pour l'occuper à autre chose.

— Et cette besogne l'a occupé combien d'années?

— Toute sa vie... C'est une publication posthume.

— Moyennant laquelle on peut, dites-vous ?...

— Partir d'où on voudra et aller où cela fera plaisir, quelque instant de la matinée ou à quelque heure de l'apr midi que ce soit, sans avoir à traverser un seul rayon soleil.

— Mais voilà un homme qui mériterait d'être canonisé

— On ne sait pas son nom.

— Ingratitude humaine !

— Alors, ce livre vous convient ?

— Comment donc ! c'est un trésor. Envoyez-le-moi le p tôt possible.

Je passai la journée à étudier ce précieux itinéraire : d heures après, je connaissais mon Naples sans soleil, et serais allé à l'ombre du ponte della Maddalena au Pausilip et de la Vicaria à Saint-Elme.

Le soir vint, et avec le soir la fraîcheur. Alors, à c douce brise de mer, on vit toutes les fenêtres s'ouvrir com pour respirer. Les portes roulèrent sur leurs gonds, les v tures commencèrent à sortir, Chiaïa se peupla d'équipag et la Villa-Reale de piétons.

Je n'avais pas encore mon équipage, je me mêlai aux tons.

La Villa-Reale fait face à l'hôtel de la *Victoire ;* c'es promenade de Naples. Elle est située, relativement à la de Chiaïa, comme le jardin des Tuileries à la rue de Riv Seulement, au lieu de la terrasse du bord de l'eau, c'est plage de l'Arno; au lieu de la Seine, c'est la Méditerranée; lieu du quai d'Orsay, c'est l'étendue, c'est l'espace, c'est l'inf

La Villa-Reale est sans contredit la plus belle et surtout la plus aristocratique promenade du monde. Les gens du peuple, les paysans et les laquais en sont rigoureusement exclus et n'y peuvent mettre le pied qu'une fois l'an, le jour de la fête de la Madone du Pied-de-la-Grotte. Aussi, ce jour-là, la foule se presse-t-elle sous ses allées d'acacias, dans ses bosquets de myrtes, autour de son temple circulaire. Chacun, homme et femme, accourt de vingt lieues à la ronde avec son costume national; Ischia, Caprée, Castellamare, Sorrente, Procida, envoient en députation leurs plus belles filles, et la solennité de ce jour est si grande, si ardemment attendue, qu'il est d'habitude de faire dans les contrats de mariage une obligation au mari de conduire sa femme à la promenade de la Villa-Reale, le 8 septembre de chaque année, jour de la fête della Madona di Pie-di-Grotta.

Tout au contraire des Tuileries, d'où l'on renvoie le public au moment où il est le plus agréable de s'y promener, la Villa-Reale reste ouverte toute la nuit. Les grandes grilles se ferment, il est vrai; mais deux petites portes dérobées offrent aux promeneurs attardés une entrée et une sortie toujours praticables à quelque heure que ce soit.

Nous restâmes jusqu'à minuit assis sur le mur que vient battre la vague. Nous ne pouvions nous lasser de regarder cette mer limpide et azurée que nous venions de sillonner en tout sens et à laquelle nous allions dire adieu. Jamais elle ne nous avait paru si belle.

En entrant à l'hôtel, nous trouvâmes M. Martin Zir, qui nous prévint que toutes les commissions dont nous l'avions chargé étaient faites, et que, le lendemain, notre attelage nous attendrait à huit heures du matin à la porte de l'hôtel.

Effectivement, à l'heure dite, nous entendîmes sonner les grelots de nos revenants; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous vîmes le roi des corricoli.

Il était fond rouge avec des dessins verts. Ces dessins représentaient des arbres, des animaux et des arabesques. La composition générale représentait le paradis terrestre.

Deux chevaux qui paraissaient pleins d'impatience, dispa-

raissaient sous les harnais, sous les panaches, sous les pom pons dont ils étaient couverts.

Enfin, un homme, armé d'un long fouet, se tenait debou près de notre équipage, qu'il paraissait admirer avec tout la satisfaction de l'orgueil.

Nous descendimes aussitôt, et nous reconnûmes, dans l'homme au fouet, Francesco, c'est-à-dire l'automédon qui nous avait amené en calessino de Salerne à Naples. M. Martin Zir s'était adressé à lui comme à un homme de l'état. Flatté de la confiance, Francesco avait fait vite et en conscience. Il s'était procuré la caisse, il avait acheté les chevaux, et il avait trouvé de rencontre des harnais presque neufs; enfin, malgré la prétention que nous avions manifestée de conduire nous-même, il venait nous offrir ses services comme cocher.

Je commençai par lui demander la note de ses déboursés: il me la présenta. Comme l'avait dit M. Martin Zir, elle se montait à quatre-vingt-un francs.

Je lui en donnai quatre-vingt-dix; il mit sa croix au-dessous du total en forme de quittance; puis je lui pris le foue des mains, et je m'apprêtai à monter dans notre équipage

— Est-ce que ces messieurs ne me gardent pas à leur ser vice? nous demanda Francesco.

— Et pour quoi faire, mon ami? répondis-je.

— Mais pour faire tout ce dont je serai capable, et parti culièrement pour faire marcher vos chevaux.

— Comment, pour faire marcher nos chevaux?

— Oui.

— Nous les ferons bien marcher nous-mêmes.

— Il faudra voir.

— J'en ai mené de plus fringants que les tiens!

— Je ne dis pas qu'ils sont fringants, Excellence.

— Et dans une ville où il est plus difficile de conduir qu'à Naples, où, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, il n'y personne dans les rues.

— Je ne doute pas de l'adresse de Son Excellence; mais..

— Mais quoi?

— Mais Son Excellence a peut-être mené jusqu'ici des chevaux vivants, tandis que...

— Tandis que ?... Voyons, parle.

— Tandis que ceux-ci sont des chevaux morts.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ferai observer à Son Excellence que c'est tout autre chose.

— Pourquoi ?

— Son Excellence verra.

— Est-ce qu'ils sont vicieux, tes chevaux ?

— Oh ! non, Excellence ; ils sont comme la jument de Roland, qui avait toutes les qualités ; seulement, toutes ces qualités étaient contre-balancées par un seul défaut.

— Lequel ?

— Elle était morte.

— Mais, s'ils ne marchent pas avec moi, ils ne marcheront avec personne.

— Pardon, Excellence.

— Et qui les fera marcher ?

— Moi.

— Je serais curieux de faire l'expérience.

— Faites, Excellence.

Francesco alla, d'un air goguenard, s'appuyer contre la porte de l'hôtel, tandis que je sautais dans le corricolo, où m'attendait Jadin, et que je m'accommodais près de lui.

A peine établi, je rassemblai mes rênes de la main gauche, et j'allongeai de la droite un coup de fouet qui enveloppa le bilancino et le porteur.

Ni le porteur ni le bilancino ne bougèrent ; on eût dit des chevaux de marbre.

J'avais opéré de droite à gauche, je recommençai en opérant cette fois de gauche à droite.

Même immobilité.

Je m'attaquai aux oreilles.

Ils se contentèrent de secouer les oreilles, comme ils auraient fait pour une mouche qui les eût piqués.

Je pris le fouet par la lanière et je frappai avec le manche.

Ils se contentèrent de tourner leur peau comme fait un âne qui veut jeter son cavalier à terre.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ce temps, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et il y avait autour de nous un rassemblement de deux cents lazzaroni.

Je vis que je donnais la comédie gratis à la population de Naples. Comme je n'étais pas venu pour faire concurrence à Polichinelle, je pris mon parti. A l'instant même, je jetai le fouet à Francesco, curieux de voir comment il s'en tirerait à son tour.

Francesco sauta derrière nous, prit les rênes que je lui tendais, poussa un petit cri, allongea un petit coup de fouet, et nous partîmes au galop.

Après quelques évolutions autour de la place, Francesco parvint à diriger son attelage vers la rue de Chiaïa.

III

CHIAÏA

Chiaïa n'est qu'une rue : elle ne peut donc offrir de curieux que ce qu'offre toute rue, c'est-à-dire une longue file de bâtiments modernes d'un goût plus ou moins mauvais. Au reste, Chiaïa, comme la rue de Rivoli, a, dans cette partie, un avantage sur les autres rues : c'est de ne présenter qu'une seule ligne de portes, de fenêtres et de pierres plus ou moins maladroitement posées les unes sur les autres. La ligne parallèle est occupée par les arbres taillés en berceau de la Villa-Reale, de sorte qu'à partir du premier étage des maisons, ou plutôt des palais de la rue de Chiaïa, comme on le appelle à Naples, on domine cette seconde partie du golfe que sépare de l'autre le château de l'Œuf.

Mais, si la rue de Chiaïa n'est pas curieuse par elle-même

elle conduit à une partie des curiosités de Naples : c'est par elle qu'on va au tombeau de Virgile, à la grotte du Chien, au lac d'Agnano, à Pouzzoles, à Baïa, au lac d'Averne et aux champs Élysées.

De plus et surtout, c'est la rue, où tous les jours, à trois heures de l'après-midi pendant l'hiver, et à cinq heures de l'après-midi pendant l'été, l'aristocratie napolitaine fait corso.

Nous allons donc abandonner la description des palais de Chiaïa à quelque honnête architecte qui nous prouvera que l'art de la bâtisse a fait de grands progrès depuis Michel-Ange jusqu'à nous, et nous allons dire quelques mots de l'aristocratie napolitaine.

Les nobles de Naples, comme ceux de Venise, n'indiquent jamais de date à la naissance de leur famille. Peut-être auront-ils une fin; mais, à coup sûr, ils n'ont pas eu de commencement. Selon eux, l'époque florissante de leurs maisons était sous les empereurs romains; ils citent tranquillement parmi leurs aïeux les Fabius, les Marcellus, les Scipion. Ceux qui ne voient clair dans leur généalogie que jusqu'au XIIe siècle sont de la petite noblesse, du fretin d'aristocratie.

Comme toutes les autres noblesses européennes, à quelques exceptions près, la noblesse de Naples est ruinée. Quand je dis ruinée, il est bien entendu qu'on doit prendre le mot dans une acception relative, c'est-à-dire que les plus riches sont pauvres comparativement à ce qu'étaient leurs aïeux.

Il n'y a pas, au reste, à Naples quatre fortunes qui atteignent cinq cent mille livres de rente, vingt qui dépassent deux cent mille, et cinquante qui flottent entre cent et cent cinquante mille. Les revenus ordinaires sont de cinq à dix mille ducats. Le commun des martyrs a mille écus de rente, quelquefois moins. Nous ne parlons pas des dettes.

Mais la chose curieuse, c'est qu'il faut être prévenu de cette différence pour s'en apercevoir. En apparence, tout le monde a la même fortune.

Cela tient à ce qu'en général, tout le monde vit dans sa voiture et dans sa loge.

Or, comme, à part les équipages du duc d'Eboli, du prince

de Sant' Antimo ou du duc de San-Teodo, qui sortent de ligne, tout le monde possède une calèche plus ou moi neuve, deux chevaux plus ou moins vieux, une livrée plus moins fanée, il n'y a souvent, à la première vue, qu'u nuance entre deux fortunes où il y a un abîme.

Quant aux maisons, elles sont presque toujours hermé quement closes aux étrangers. Quatre ou cinq palais pri ciers ouvrent orgueilleusement leurs galeries dans la jou née, et fastueusement leurs salons le soir; mais, pour tout reste, il faut en faire son deuil. Le temps est passé c comme Ferdinand Orsini, duc de Granina, on écrivait a dessus de sa porte : *Sibi, suisque et amicis omnibus* (pc soi, pour les siens et pour tous ses amis).

C'est qu'à part ces riches demeures, qui perpétuent à N ples l'hospitalité nationale, toutes les autres sont plus moins déchues de leur ancienne splendeur. Le curieux q avec l'aide d'Asmodée, lèverait la terrasse de la plupart ces palais, trouverait dans un tiers la gêne, et dans les de autres la misère.

Grâce à la vie en voiture et en loge, on ne voit rien tout cela. On met sa carte au palais, mais on se rencontre Corso, mais on fait ses visites au Fondo ou à Saint-Charl De cette façon, l'orgueil est sauvé; comme François Ier, o tout perdu, mais, du moins, il reste l'honneur.

Vous me direz qu'avec l'honneur on ne mange malhe reusement pas, et qu'il faut manger pour vivre. Or, il évident que, lorsqu'on prend sur mille écus de rente l'ent tien d'une voiture, la nourriture de deux chevaux, les gag d'un cocher et la location d'une loge au Fondo ou à Sai Charles, il ne doit pas rester grand'chose pour faire face a dépenses de la table. A cela je répondrai que Dieu est gra la mer profonde, le macaroni à deux sous la livre et l'aspr d'Aversa à deux liards le fiasco.

Pour l'instruction de nos lecteurs, qui ne savent probab ment pas ce que c'est que l'asprino d'Aversa, nous leur a prendrons que c'est un joli petit vin qui tient le milieu en la tisane de Champagne et le cidre de Normandie. Or, a

du poisson, du macaroni et de l'asprino, on fait chez soi un charmant dîner qui coûte quatre sous par personne. Supposez que la famille se compose de cinq personnes, c'est vingt sous.

Restent neuf francs pour soutenir l'honneur du nom.

Mais le déjeuner ?

On ne déjeune pas. Il est prouvé que rien n'est plus sain que de faire un seul repas toutes les vingt-quatre heures. Seulement, le repas change de nom et d'heure selon la saison où on le prend. En hiver, on dîne à deux heures, et, moyennant ce dîner, on en a pour jusqu'au lendemain deux heures. En été, on soupe à minuit, et, moyennant ce souper, on en a pour jusqu'au lendemain minuit.

Puis il y a encore les élégants, qui mangent du pain sans macaroni ou du macaroni sans pain, pour s'en aller prendre le soir à grand fracas une glace chez Donzelli ou chez Benvenuti.

Il va sans dire que cette hygiène n'est adoptée que par les petites bourses. Ceux qui ont cinq cent mille livres de rente ont un cuisinier français dont la filiation de certificats est aussi en règle que la généalogie d'un cheval arabe. Ceux-là font deux et quelquefois trois repas par jour; pour ceux-là, il n'y a pas de pays : le paradis est partout.

Le premier plaisir de l'aristocratie napolitaine est le jeu. Le matin, on va au Casino et l'on joue; l'après-midi, on va à la promenade, et le soir au spectacle. Après le spectacle, on revient au Casino, et l'on joue encore.

L'aristocratie n'a qu'une carrière ouverte : la diplomatie. Or, comme, si étendues que soient ses relations avec les autres puissances, le roi de Naples n'occupe pas dans ses ambassades et dans ses consulats plus d'une soixantaine de personnes, il en résulte que les cinq sixièmes des jeunes nobles ne savent que faire, et, par conséquent, ne font rien.

Quant à la carrière militaire, elle est sans avenir. Quant à la carrière commerciale, elle est sans considération.

Je ne parle pas des carrières littéraires ou scientifiques, elles n'existent pas : il y a à Naples, comme partout, plus que partout même, une certaine quantité de savants qui disputent

sur la forme des pincettes grecques et des pelles à feu r maines, qui s'injurient à propos de la grande mosaïque Pompéi et des statues des deux Balbus. Mais cela se pas en famille, et personne ne s'occupe de pareilles puérilité

La chose importante, c'est l'amour. Florence est le pays d plaisir; Rome, celui de l'amour; Naples, celui de la ser sation.

A Naples, le sort d'un amoureux est décidé tout de suit A la première vue, il est sympathique ou antipathique. S' est antipathique, ni soins, ni cadeaux, ni persistance ne l feront aimer. S'il est sympathique, on l'aime sans gran délai : la vie est courte, et le temps qu'on perd ne se rattra pas. L'amant préféré s'installe au logis; on le reconnaît mal gré la distance respectueuse où il se tient de la maîtresse d la maison, au laisser aller avec lequel il s'assied et à la ma nière facile avec laquelle il appuie sa tête contre les fresque En outre, c'est lui qui sonne les domestiques, qui reconduı les visiteurs et qui ramasse les poissons rouges que les ban bins font tomber du bocal sur le parquet.

Quant à l'amant malheureux, il s'en va tout consolé, cer tain que son infortune ne sera pas constante, et qu'il trou vera bientôt à ramasser des poissons rouges ailleurs.

L'aristocratie napolitaine est peu instruite; en général, sc éducation est négligée sous le rapport intellectuel : cela tie à ce qu'il n'y a pas, dans tout Naples, un seul bon collég celui des jésuites excepté. En compensation, ceux qui save savent bien : ils ont appris avec des professeurs attachés à leı personne. J'ai vu là des femmes plus fortes en histoire, philosophie et en politique que certains historiens, que ce tains philosophes et que certains hommes d'État de Franc La famille du marquis de Gargallo, par exemple, est quelqı chose de merveilleux en ce genre. Le fils écrit notre langı comme Charles Nodier, et les filles la parlent comme ma dame de Sévigné.

Les exercices physiques sont, au contraire, fort suivis Naples : presque tous les hommes montent bien à cheval tirent remarquablement le fusil, l'épée et le pistolet. Leı

réputation sur ce point est même assez étendue et à peu près incontestée. Ce sont des duellistes fort dangereux.

Cette dernière période de notre alinéa nous amène tout naturellement à parler du courage chez les Napolitains.

La nation napolitaine, toute proportion gardée et en raison de l'état politique de l'Italie actuelle, n'est ni une nation militaire comme la Prusse, ni une nation guerrière comme la France : c'est une nation passionnée. Le Napolitain insulté dans son honneur, exalté par son patriotisme, menacé dans sa religion, se bat avec un courage admirable. A Naples, un duel est aussi vite et aussi bravement accepté que partout ailleurs : et s'il varie sur les préliminaires qui appartiennent à des habitudes de localité, le dénoûment en est toujours mené a bout aussi vigoureusement qu'à Paris, à Saint-Pétersbourg ou à Londres. Citons quelques faits.

Le comte de Rocca-Romana, le Saint-Georges de Naples, se prend de querelle avec un colonel; le rendez-vous est indiqué à Castellamare, l'arme choisie est le sabre. Le colonel français se rend sur le terrain à cheval; Rocca-Romana prend un fiacre, arrive au lieu désigné où l'attend son adversaire; le colonel rappelle à Rocca-Romana qu'une des conditions du duel est qu'il aura lieu à cheval.

— C'est vrai, répond Rocca-Romana, je l'avais oublié; mais qu'à cela ne tienne, l'oubli est facile à réparer.

Aussitôt il dételle un des chevaux de son fiacre, saute sur le dos de l'animal, combat sans selle et sans bride, et tue son adversaire.

A l'époque de la Restauration, c'est-à-dire vers 1815, Ferdinand, grand-père du roi actuel, de retour à Naples, qu'il avait quitté depuis dix ou douze ans, voulut rétablir les gardes du corps. En conséquence, on recruta cette troupe privilégiée dans les premières familles des deux royaumes, et on les divisa en cinq compagnies, dont trois napolitaines et deux siciliennes.

J'ai dit dans *le Speronare,* et à l'article de Palerme, quelle est l'antipathie profonde qui sépare les deux peuples. On

comprend donc que les Siciliens et les Napolitains ne se trouvèrent pas plus tôt en contact, surtout à cette époque où les haines politiques étaient encore toutes chaudes, que les querelles commencèrent d'éclater. Quelques duels sans conséquence eurent lieu d'abord; mais bientôt on résolut de confier en quelque sorte la cause des deux peuples à deux champions choisis parmi leurs enfants. On y voulait voir non-seulement une haine assouvie, mais une superstitieuse révélation de l'avenir. Le choix tomba sur le marquis de Crescimani, Sicilien, et sur le prince Mirelli, Napolitain. Ce choix fait et accepté par les adversaires, on décida qu'ils se battraient au pistolet à vingt pas, et jusqu'à blessure grave de l'un ou de l'autre champion.

Un mot sur le prince Mirelli, dont nous allons nous occuper particulièrement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, prince de Teora, marquis de Mirelli, comte de Conza, et qui descendait en droite ligne du fameux condottiere Dudone di Conza, dont parle le Tasse. Il était riche, il était beau, il était poëte; il avait, par conséquent, reçu du ciel toutes les chances d'une vie heureuse; mais un mauvais présage avait attristé son entrée dans la vie. Mirelli était né au village de Sant' Antimo, fief de sa famille. A peine eut-on su que sa mère était accouchée d'un fils, que l'ordre fut envoyé à la chapelle d'un couvent de mettre les cloches en branle pour annoncer cet heureux événement à toute la population. Le sacristain était absent; un moine se chargea de ce soin; mais, inhabile à cet exercice, il se laissa enlever par la volée de la corde, et, au plus haut de son ascension, perdant la tête, pris par un vertige, il lâcha son point d'appui, tomba dans le chœur et se brisa les deux cuisses. Quoique mutilé ainsi, le pauvre religieux ne se traîna pas moins du chœur jusqu'à la porte, où il appela au secours; on vint à son aide, on le transporta dans sa cellule; mais, quelque soin qu'on prît de lui, il expira le lendemain.

Cet événement avait fait grande sensation dans la famille, et cette histoire, souvent racontée au jeune Mirelli, s'était

ofondément gravée dans son esprit. Cependant il en parlait rement.

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur ıampion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne en ut point d'être opposé à Mirelli, quoique les qualités qu'il vait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que ıelles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dits, les deux champions se trouvè- ınt en présence : ni l'un ni l'autre n'était animé d'aucune aine personnelle, et ils avaient vécu jusque-là, au contraire, utôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre ı souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de ıoses indifférentes, tandis que les témoins réglaient les ınditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, reçurent urs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis, ı signal donné, tirèrent tous les deux l'un sur l'autre : au- ın des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani ːhangèrent quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, ıais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets char- és de nouveau. Ils firent feu une seconde fois, et, cette fois, ɔmme l'autre, ils se manquèrent tous deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au-dessus des deux hanches; ıle crut mort ; mais, lorsqu'on s'approcha de lui, on vit qu'il était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible; balle lui avait traversé tout le corps, et avait, en passant, ıvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé ıez lui ; on voulut le soutenir pour l'aider à y monter; mais écarta de la main ceux qui lui offraient leurs secours, et, relevant vivement par un effort incroyable sur lui-même, s'élança dans la voiture en disant :

— Allons donc! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter. Mets-le dans mon formulaire.

À peine fut-il entré dans la voiture, que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté, mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza. C'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas, la cure serait longue et horriblement douloureuse.

— Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mireili. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

— Oui, dit le docteur, mais, lorsque le chirurgien en eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

— Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mireili; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mireili tint sa parole; mais, à mesure que la nuit approchait, il parut plus agité, plus inquiet; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures, il s'endormit; mais, au premier coup de minuit, il se réveilla, alors, sans regarder ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, mère, répondit Mireili, c'est lui qui vient.

— Qui, lui? demanda sa mère avec inquiétude.

— Entendez-vous, entendez-vous son pas dans le salon? reprit le malade. Le voyez-vous? Tenez, il vient. Il s'approche; voyez, la porte s'ouvre, sans que personne la

sse... Le voilà!... le voilà!... il entre... il se traîne sur cuisses brisées... il vient droit à mon lit. Lève ton froc, ine, lève ton froc, que je voie ton visage. Que veux-tu?... le!... voyons!... viens-tu pour me chercher?... D'où sors-'... De la terre?... Tenez, voyez-vous?... il lève les deux ins; il les frappe l'une contre l'autre; elles rendent un creux, comme si elles n'avaient plus de chair... Eh bien, i, je t'écoute, parle!

Et Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, pprochait au bord de son lit, comme pour entendre les roles du spectre; mais, au bout de quelques secondes ttention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un mme qui écoute, il poussa un profond soupir et tomba sur n lit en murmurant :

— Le moine de Sant' Antimo!

C'est alors seulement qu'on se rappela cet événement ar-é le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auravant, et, qui, conservé toujours vivant dans la pensée jeune homme, prenait un corps au milieu de son délire.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit 'il ne voulût donner aucun détail, il répondit à toutes les estions qui lui furent faites qu'il ignorait complétement qu'on voulait lui dire.

Pendant trois mois, l'apparition infernale se renouvela aque nuit, détruisant ainsi en quelques minutes les proès que, le reste du temps, le blessé faisait vers la guérison. relli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, une nuit, demanda instamment à rester seul, avec tant d'insistance, e sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A uf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit n épée sous le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le t, un de ses amis était caché dans une chambre voisine, yant par une porte vitrée et prêt à porter secours au male s'il en avait besoin. A dix heures, il s'endormit comme habitude; mais, au premier coup de minuit, il s'éveilla. ssitôt, on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte son regard fixe et ardent; un instant après, il essuya son

front, d'où la sueur ruisselait; ses cheveux se dressèren
sa tête, un sourire passa sur ses lèvres : puis, saisissan
épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de so
frappa deux fois comme s'il eût voulu poignarder quel
avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba éva
sur le plancher.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirell
son lit; celui-ci serrait si fortement la garde de son
qu'on ne pût la lui arracher de la main.

Le lendemain, il fit venir le supérieur de Sant' Antin
lui demanda, pour le cas où il mourrait des suites d
blessure, à être enterré dans le cloître du couvent, récla
la même faveur, en supposant qu'il en échappât cette
pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût
époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta
amis qu'il avait résolu, la veille, de se débarrasser du
tôme en luttant corps à corps, mais que, ayant été vai
il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son
vent; promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jus
là, tant il lui répugnait de paraître céder à une cra
même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vision disparut, et, neuf
après, Mirelli était complétement guéri.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, d'abord p
que de pareilles légendes, surtout parmi les contempor
sont rares en Italie, le pays le moins fantastique de la t
et ensuite parce qu'elle nous a paru développer dans un
homme trois courages bien différents : le courage pa
tique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la c
de la patrie; le courage physique, qui consiste à supp
stoïquement la douleur; et enfin le courage moral, qui
siste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inco
Bayard eût certainement eu les deux premiers; mais i
douteux qu'il eût eu le troisième.

Maintenant, passons au courage civil.

Nous sommes en 89 : les Français ont évacué la ville
délices. Le cardinal Ruffo, parti de Palerme, descendu

ılabre, et soutenu par les flottes turque, russe et anglaise, ıi bloquent le fort, a assiégé Naples, et, voyant l'impossi-ılité de prendre la ville, défendue du côté de la mer par ıracciolo, et du côté de la terre par Manthonet, Caraffa et :hiapani, a signé une capitulation qui assure aux patriotes vie et la fortune sauves : près de sa signature, on lit celle ə Foote, commandant la flotte britannique; de Kéraudy, ɔmmandant la flotte russe, et de Bonnieu, commandant la otte ottomane. Mais, dans une nuit de débauche et d'orgie, elson a déchiré le traité. Le lendemain, il déclare que la ıpitulation est nulle, que Bonnieu, Kéraudy et Foote ont ıtre-passé leurs pouvoirs en transigeant avec les rebelles; ; il livre à la haine de la cour, en échange de l'amour de ıdy Hamilton, les troupeaux de victimes qu'on lui demande. lors, il y eut spectacle et joie pour bien des jours, car on vait à peu près vingt mille têtes à faire tomber. Eh bien, ıutes ces têtes tombèrent, et pas une seule ne tomba dés-onorée par une larme ou par un soupir.

Citons au hasard quelques exemples.

Cirillo et Pagano sont condamnés à être pendus. Comme ıdré Chénier et Roucher, ils se rencontrent au pied de échafaud : là, ils se disputent à qui mourra le premier : et, omme aucun des deux ne veut céder sa place à l'autre, ils irent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Ci-illo, met la courte paille entre ses dents, et monte à l'échelle nfâme, le sourire sur les lèvres et la sérénité sur le front.

Hector Caraffa, l'oncle du compositeur, est condamné à ıvoir la tête tranchée; il arrive sur l'échafaud; on s'informe 'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, dit-il, je désire regarder le fer de la *mandaïa*.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être cou-hé sur le ventre.

Quoique cet article soit consacré à l'aristocratie, un mot ur le courage religieux. Ce courage est celui du peuple.

Au moment où Championnet marchait sur Naples, procla-ıant la liberté des peuples et créant des républiques sur on passage, les royalistes répandirent le bruit dans la ville

que les Français venaient pour brûler les maisons, piller [les] églises, enlever les femmes et les filles et transporter [en] France la statue de saint Janvier. A ces accusations d'aut[ant] plus accréditées qu'elles sont plus absurdes, les lazzar[oni], que les mots d'honneur, de patrie et de liberté n'auraient [pu] tirer de leur sommeil, se lèvent des portiques des pa[lais] dont ils ont fait leur demeure, encombrent les places p[u]bliques, s'arment de pierres et de bâtons, et, à moitié n[us], sans chefs, sans tactique militaire, avec l'instinct des bê[tes] fauves qui gardent leur antre, leur femelle et leurs pet[its], aux cris de « Vive saint Janvier ! vive la sainte foi ! M[ort] aux jacobins ! » ils combattent soixante heures les sol[dats] qui avaient vaincu à Montenotte, passé le pont de Lodi, p[ris] Mantoue. Au bout de ce temps, Championnet n'était enc[ore] parvenu qu'à la porte Saint-Janvier, et sur tous les aut[res] points n'avait pas encore gagné un pouce de terrain.

A tout cela on m'objectera sans doute la révolution [de] 1820, le passage des Abbruzzes, abandonné presque s[ans] combat. Je répondrai une seule chose : c'est que les c[hefs] qui commandaient cette armée et qui avaient en face d'[eux] les baïonnettes autrichiennes, voyaient se relever derri[ère] eux les bûchers, les échafauds et les potences de 99 ; c['est] qu'ils se savaient trahis à Naples, tandis qu'eux venai[ent] mourir à la frontière ; c'est qu'enfin c'était une guerre [li]bérale que Pepe et Carrascosa avaient entreprise à leurs [ris]ques et périls, et que le peuple napolitain n'avait pas sa[nc]tionnée.

Lorsque nous traversâmes Naples avec nos idées libéra[les] [illegible] les peuples, [illegible] [illegible] [illegible] le peuple [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Le pe[uple] [illegible]

Nous nous [illegible]

— Non, le peuple napolitain n'est pas malheureux, car ses besoins sont en harmonie avec ses désirs. Que lui faut-il pour manger ? Une *pizza* ou une tranche de *cocomero* à mettre sous sa dent. Que lui faut-il pour dormir ? Une pierre à mettre sous sa tête. Sa nudité, que nous prenons pour une douleur, est, au contraire, une jouissance dans ce climat ardent où le soleil l'habille de sa chaleur. Quel dais plus magnifique pourrait-il demander aux palais qui lui prêtent leur seuil que le ciel de velours qui flamboie sur sa tête ? Chacune des étoiles qui scintillent à la voûte du firmament n'est-elle pas, dans sa croyance, une lampe qui brûle au pied de la Madone ? Avec deux grains par jour, ne se procure-t-il pas le nécessaire? et de son superflu ne lui reste-t-il pas encore de quoi payer largement l'improvisateur du môle et le conducteur du corricolo ?

Ce qui est malheureux à Naples, c'est l'aristocratie, qui, à peu d'exceptions près, est ruinée, comme nous l'avons dit à propos de la noblesse de Sicile, par l'abolition des majorats et des fidéicommis; c'est la noblesse, qui porte un grand nom et qui n'a plus de quoi le dorer, qui possède des palais et qui laisse vendre ses meubles.

Ce qui est malheureux à Naples, c'est la classe moyenne, qui n'a ni commerce ni industrie, qui tient une plume et qui ne peut écrire, qui a une voix et qui ne peut parler; c'est cette classe qui calcule qu'elle aura le temps d'être morte de faim avant qu'elle réunisse à elle assez de nobles philosophes et de lazzaroni intelligents pour se faire une majorité constitutionnelle.

Nous reviendrons en temps et lieu sur le *mezzo-ceto* et sur les lazzaroni. Cet article nous a déjà entraîné trop loin, puisqu'il ne devait être consacré qu'à la noblesse; mais, de déduction en déduction, on fait le tour du monde. Que notre lecteur se rassure; nous nous apercevons à temps de notre erreur, et nous nous arrêtons à Toledo.

IV

TOLEDO.

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrents de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes, le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade; pour le marchand, un bazar; pour le lazzarone, un domicile.

Toledo est aussi le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne, telle que l'entendent nos progressistes; c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle; c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un œil curieux les restes de l'ancien monde qui s'en va et les envahissements du nouveau monde qui arrive. A côté de la classique ostérie aux vieux rideaux tachetés par les mouches, un galant pâtissier français étale sa femme, ses brioches et ses babas. En face d'un respectable fabricant d'antiquités à l'usage de MM. les Anglais se pavane un marchand d'allumettes chimiques. Au-dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure; enfin, pour dernier trait caractéristique de la fusion qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculanum et Pompéi, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo; mais, comme il est impossible de tout écrire, il faut se borner à trois palais qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable: le palais du roi à une extrémité, le palais de la Ville à l'autre extrémité, et, au milieu, le palais de Barbaia.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la Ville. La Ville se compose

1° d'un carrosse à douze places peint et doré dans le plus beau style espagnol du XVIIe siècle; 2° de douze magistrats, élus moitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napolitains, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits souliers à boucles, et coiffés d'énormes perruques à la Louis XIV; 3° de six chevaux harnachés, empanachés, caparaçonnés avec la plus grande magnificence. Voici maintenant les fonctions respectives de tout le personnel de la Ville : le carrosse est tenu de sortir deux fois par an de sa remise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans le carrosse, et les six chevaux sont obligés de trainer le tout d'un bout à l'autre de Toledo, le plus lentement possible. Tout le monde s'acquitte à merveille de ses devoirs. Reste donc à expliquer à mes lecteurs ce que c'est ou plutôt ce que c'était que Barbaïa; car, hélas! au moment où j'écris ces lignes, ce grand homme a disparu, cette grande gloire s'est évanouie, ce grand astre s'est éteint!

Domenico Barbaïa était le véritable type de l'impresario italien. En France, nous connaissons le directeur, le régisseur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs; nous ne connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à la fois, mais il est davantage encore. Nos théâtres sont régis constitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gouvernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. L'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, régnant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme les rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre volonté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu et à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploiteur habile et un père indulgent, un maitre absolu et un ami fidèle, un guide éclairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des blancs pour son compte et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que ce soit au monde le droit de visite sur ses planches, couvrant sa marchandise de son pavillon, et défendant les droits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

Au reste, l'impresario n'a pas seulement le droit pour il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de cavaleri un peloton d'infanterie, un commissaire de police et un pitaine de place, des sbires, des carabiniers, des gendarı pour envoyer immédiatement en prison les chanteurs s'aviseraient d'avoir des caprices et le public qui oserait fler sans raison.

Domenico Barbaïa Ier a donc régné d'une manière c plète et absolue pendant l'espace de quarante ans. C' un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, la trine large, les épaules carrées, le poignet de fer. Sa était assez commune, et ses traits ne se piquaient pas d grande régularité; mais ses yeux petillaient d'esprit, d'i ligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant *le Bourru bienfai* Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, le ractère le plus violent et le plus emporté du monde. I impossible de traduire dans aucune langue le dictionn d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard des tistes de son théatre. Mais il n'en est pas un qui lui ait g rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès, Bar serait là pour les embrasser avec effusion; à la moi chute, pour les consoler avec délicatesse; à la moi maladie, pour les veiller nuit et jour, avec une tendress un dévouement paternels.

Parti d'un café de Milan, où il servait en qualité de gar il était arrivé à diriger en même temps les théatre Saint-Charles et de la Scala, et celui de Vienne, à régner contestation et sans contrôle sur le public italien et s public allemand, c'est-à-dire sur deux publics dont l'un p pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus dif de l'univers. Après avoir amassé sou par sou sa fort Barbaia la dépensait noblement en prodigalités royales génereux bienfaits. Il avait un palais pour loger les arti une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour am tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et instı n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une not

traçant avec un parfait bon sens aux poëtes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par les empereurs, avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbaïa. Il avait toujours sous la main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait-elle accommodante à l'endroit des décors, un public encourageait-il les débutants avec cette bienveillance qui triple les moyens d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention: ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impresario; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe.

Mais, si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbaïa leur lâchait le rebut de ses chanteurs, ses *chiens*, comme il les appelait par une expression énergique; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patients avec le même sang-froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impresario assis dans sa belle loge d'avant-scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbaïa était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, en lui jetant un *Can de Dio!* qui faisait trembler la salle. Si, au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbaïa se redressait comme une vipère, et lui lançait à pleine voix un « *Fioli d'una vacca*, voulez-vous vous taire! vous ne méritez que de la canaille! » Si c'était le roi par hasard qui manquait

— Allons donc ! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter, fût-ce dans mon corbillard !

A peine fut-il entré dans la voiture, que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas, la cure serait longue et horriblement douloureuse.

— Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

— Oui, dit le docteur; mais, lorsque le chirurgien en eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

— Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tint sa parole; mais, à mesure que la nuit approchait, il parut plus agité, plus inquiet; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures, il s'endormit; mais, au premier coup de minuit, il se réveilla. Alors, sans paraître voir ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, rien, répondit Mirelli; c'est lui qui vient.

— Qui, lui ? demanda sa mère avec inquiétude.

— Entendez-vous le traînement de sa robe dans le salon? s'écria le malade. L'entendez-vous ? Tenez, il vient, il s'approche; voyez; la porte s'ouvre... sans que personne la

pousse... Le voilà!... le voilà!... il entre... il se traîne sur les cuisses brisées... il vient droit à mon lit. Lève ton froc, moine, lève ton froc, que je voie ton visage. Que veux-tu?... Parle!... voyons!... viens-tu pour me chercher?... D'où sors-tu?... De la terre?... Tenez, voyez-vous?... il lève les deux mains; il les frappe l'une contre l'autre; elles rendent un son creux, comme si elles n'avaient plus de chair... Eh bien, oui, je t'écoute, parle!

Et Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, s'approchait au bord de son lit, comme pour entendre les paroles du spectre; mais, au bout de quelques secondes d'attention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un homme qui écoute, il poussa un profond soupir et tomba sur son lit en murmurant :

— Le moine de Sant' Antimo!

C'est alors seulement qu'on se rappela cet événement arrivé le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auparavant, et, qui, conservé toujours vivant dans la pensée du jeune homme, prenait un corps au milieu de son délire.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit qu'il ne voulût donner aucun détail, il répondit à toutes les questions qui lui furent faites qu'il ignorait complétement ce qu'on voulait lui dire.

Pendant trois mois, l'apparition infernale se renouvela chaque nuit, détruisant ainsi en quelques minutes les progrès que, le reste du temps, le blessé faisait vers la guérison. Mirelli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, une nuit, il demanda instamment à rester seul, avec tant d'insistance, que sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A neuf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit son épée sous le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le sût, un de ses amis était caché dans une chambre voisine, voyant par une porte vitrée et prêt à porter secours au malade s'il en avait besoin. A dix heures, il s'endormit comme d'habitude; mais, au premier coup de minuit, il s'éveilla. Aussitôt, on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte de son regard fixe et ardent; un instant après, il essuya son

front, d'où la sueur ruisselait; ses cheveux se dressèrer sa tête, un sourire passa sur ses lèvres : puis, saisissan épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de so frappa deux fois comme s'il eût voulu poignarder quel avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba év sur le plancher.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirel son lit; celui-ci serrait si fortement la garde de son qu'on ne pût la lui arracher de la main.

Le lendemain, il fit venir le supérieur de Sant' Antir lui demanda, pour le cas où il mourrait des suites blessure, à être enterré dans le cloître du couvent, récla la même faveur, en supposant qu'il en échappât cette pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta amis qu'il avait résolu, la veille, de se débarrasser du tôme en luttant corps à corps, mais que, ayant été va il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son vent; promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jus là, tant il lui répugnait de paraître céder à une cra même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vision disparut, et, neuf après, Mirelli était complétement guéri.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, d'abord p que de pareilles légendes, surtout parmi les contempor sont rares en Italie, le pays le moins fantastique de la t et ensuite parce qu'elle nous a paru développer dans un homme trois courages bien différents : le courage pa tique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la de la patrie; le courage physique, qui consiste à supp stoïquement la douleur; et enfin le courage moral, qui siste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inc Bayard eût certainement eu les deux premiers; mais douteux qu'il eût eu le troisième.

Maintenant, passons au courage civil.

Nous sommes en 89; les Français ont évacué la vill délices. Le cardinal Ruffo, parti de Palerme, descendu

Calabre, et soutenu par les flottes turque, russe et anglaise, qui bloquent le fort, a assiégé Naples, et, voyant l'impossibilité de prendre la ville, défendue du côté de la mer par Caracciolo, et du côté de la terre par Manthonet, Caraffa et Schiapani, a signé une capitulation qui assure aux patriotes la vie et la fortune sauves : près de sa signature, on lit celle de Foote, commandant la flotte britannique; de Kéraudy, commandant la flotte russe, et de Bonnieu, commandant la flotte ottomane. Mais, dans une nuit de débauche et d'orgie, Nelson a déchiré le traité. Le lendemain, il déclare que la capitulation est nulle, que Bonnieu, Kéraudy et Foote ont outre-passé leurs pouvoirs en transigeant avec les rebelles; et il livre à la haine de la cour, en échange de l'amour de Lady Hamilton, les troupeaux de victimes qu'on lui demande. Alors, il y eut spectacle et joie pour bien des jours, car on avait à peu près vingt mille têtes à faire tomber. Eh bien, toutes ces têtes tombèrent, et pas une seule ne tomba déshonorée par une larme ou par un soupir.

Citons au hasard quelques exemples.

Cirillo et Pagano sont condamnés à être pendus. Comme André Chénier et Roucher, ils se rencontrent au pied de l'échafaud : là, ils se disputent à qui mourra le premier : et, comme aucun des deux ne veut céder sa place à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cirillo, met la courte paille entre ses dents, et monte à l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres et la sérénité sur le front.

Hector Caraffa, l'oncle du compositeur, est condamné à avoir la tête tranchée; il arrive sur l'échafaud; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, dit-il, je désire regarder le fer de la *mandaïa*.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Quoique cet article soit consacré à l'aristocratie, un mot sur le courage religieux. Ce courage est celui du peuple.

Au moment où Championnet marchait sur Naples, proclamant la liberté des peuples et créant des républiques sur son passage, les royalistes répandirent le bruit dans la ville

que les Français venaient pour brûler les maisons, pille
églises, enlever les femmes et les filles et transporter
France la statue de saint Janvier. A ces accusations d'au
plus accréditées qu'elles sont plus absurdes, les lazzar
que les mots d'honneur, de patrie et de liberté n'auraient
tirer de leur sommeil, se lèvent des portiques des pa
dont ils ont fait leur demeure, encombrent les places
bliques, s'arment de pierres et de bâtons, et, à moitié n
sans chefs, sans tactique militaire, avec l'instinct des b
fauves qui gardent leur antre, leur femelle et leurs pe
aux cris de « Vive saint Janvier ! vive la sainte foi ! M
aux jacobins ! » ils combattent soixante heures les sol
qui avaient vaincu à Montenotte, passé le pont de Lodi,
Mantoue. Au bout de ce temps, Championnet n'était enc
parvenu qu'à la porte Saint-Janvier, et sur tous les au
points n'avait pas encore gagné un pouce de terrain.

A tout cela on m'objectera sans doute la révolution
1820, le passage des Abbruzzes, abandonné presque s
combat. Je répondrai une seule chose : c'est que les cl
qui commandaient cette armée et qui avaient en face d'
les baïonnettes autrichiennes, voyaient se relever derri
eux les bûchers, les échafauds et les potences de 99 ; c
qu'ils se savaient trahis à Naples, tandis qu'eux venai
mourir à la frontière ; c'est qu'enfin c'était une guerre
ciale que Pépé et Carrascosa avaient entreprise à leurs
ques et périls, et que le peuple napolitain n'avait pas sa
tionnée.

Lorsque nous traversons Naples avec nos idées libéra
puisées, non pas dans l'étude individuelle des peuples, n
dans de simples théories émises par des publicistes, et
nous jetons un coup d'œil léger à la surface de ce peuple
nous voyons couché presque nu sur le seuil des palais
dans les angles des places où il mange, dort et se réve
notre cœur se serre à la vue de cette misère apparente,
nous crions dans notre philanthropique élan : « Le pe
napolitain est le peuple le plus malheureux de la terre ! »

Nous nous trompons étrangement.

— Non, le peuple napolitain n'est pas malheureux, car ses besoins sont en harmonie avec ses désirs. Que lui faut-il pour manger? Une *pizza* ou une tranche de *cocomero* à mettre sous sa dent. Que lui faut-il pour dormir? Une pierre à mettre sous sa tête. Sa nudité, que nous prenons pour une douleur, est, au contraire, une jouissance dans ce climat ardent où le soleil l'habille de sa chaleur. Quel dais plus magnifique pourrait-il demander aux palais qui lui prêtent leur seuil que le ciel de velours qui flamboie sur sa tête? Chacune des étoiles qui scintillent à la voûte du firmament n'est-elle pas, dans sa croyance, une lampe qui brûle au pied de la Madone? Avec deux grains par jour, ne se procure-t-il pas le nécessaire? et de son superflu ne lui reste-t-il pas encore de quoi payer largement l'improvisateur du môle et le conducteur du corricolo?

Ce qui est malheureux à Naples, c'est l'aristocratie, qui, à peu d'exceptions près, est ruinée, comme nous l'avons dit à propos de la noblesse de Sicile, par l'abolition des majorats et des fidéicommis; c'est la noblesse, qui porte un grand nom et qui n'a plus de quoi le dorer, qui possède des palais et qui laisse vendre ses meubles.

Ce qui est malheureux à Naples, c'est la classe moyenne, qui n'a ni commerce ni industrie, qui tient une plume et qui ne peut écrire, qui a une voix et qui ne peut parler; c'est cette classe qui calcule qu'elle aura le temps d'être morte de faim avant qu'elle réunisse à elle assez de nobles philosophes et de lazzaroni intelligents pour se faire une majorité constitutionnelle.

Nous reviendrons en temps et lieu sur le *mezzo-ceto* et sur les lazzaroni. Cet article nous a déjà entraîné trop loin, puisqu'il ne devait être consacré qu'à la noblesse; mais, de déduction en déduction, on fait le tour du monde. Que notre lecteur se rassure; nous nous apercevons à temps de notre erreur, et nous nous arrêtons à Toledo.

IV

TOLEDO.

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrents de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes, le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade; pour le marchand, un bazar; pour le lazzarone, un domicile.

Toledo est aussi le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne, telle que l'entendent nos progressistes; c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle; c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un œil curieux les restes de l'ancien monde qui s'en va et les envahissements du nouveau monde qui arrive. A côté de la classique ostéria aux vieux rideaux tachetés par les mouches, un galant pâtissier français étale sa femme, ses brioches et ses babas. En face d'un respectable fabricant d'antiquités à l'usage de MM. les Anglais se pavane un marchand d'allumettes chimiques. Au-dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure; enfin, pour dernier trait caractéristique de la fusion qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculanum et Pompéi, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo; mais, comme il est impossible de tout écrire, il faut se borner à trois palais qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable; le palais du roi à une extrémité, le palais de la Ville à l'autre extrémité, et, au milieu, le palais de Barbaia.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la Ville. La Ville se compose

d'un carrosse à douze places peint et doré dans le plus beau yle espagnol du XVIIe siècle; 2° de douze magistrats, élus oitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napoli- ins, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits uliers à boucles, et coiffés d'énormes perruques à la ouis XIV; 3° de six chevaux harnachés, empanachés, ca- araçonnés avec la plus grande magnificence. Voici main- nant les fonctions respectives de tout le personnel de la ille : le carrosse est tenu de sortir deux fois par an de sa emise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans carrosse, et les six chevaux sont obligés de trainer le tout 'un bout à l'autre de Toledo, le plus lentement possible. Tout monde s'acquitte à merveille de ses devoirs. Reste donc à xpliquer à mes lecteurs ce que c'est ou plutôt ce que c'était ue Barbaïa; car, hélas! au moment où j'écris ces lignes, e grand homme a disparu, cette grande gloire s'est éva- ouie, ce grand astre s'est éteint!

Domenico Barbaïa était le véritable type de l'impresario alien. En France, nous connaissons le directeur, le régis- eur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs; nous e connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à fois, mais il est davantage encore. Nos théâtres sont régis onstitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gou- ernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. 'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, ré- nant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme s rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre vo- nté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploiteur habile et un ère indulgent, un maître absolu et un ami fidèle, un guide lairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des blancs pour son mpte et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que soit au monde le droit de visite sur ses planches, cou- ant sa marchandise de son pavillon, et défendant les oits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

Au reste, l'impresario n'a pas seulement le droit pc il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de caval un peloton d'infanterie, un commissaire de police et i pitaine de place, des sbires, des carabiniers, des gend pour envoyer immédiatement en prison les chanteu s'aviseraient d'avoir des caprices et le public qui oser fler sans raison.

Domenico Barbaïa Ier a donc régné d'une manière plète et absolue pendant l'espace de quarante ans. un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, trine large, les épaules carrées, le poignet de fer. S était assez commune, et ses traits ne se piquaient pa grande régularité; mais ses yeux petillaient d'esprit, ligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant *le Bourru bienf* Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, ractère le plus violent et le plus emporté du monde impossible de traduire dans aucune langue le dictio d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard d tistes de son théâtre. Mais il n'en est pas un qui lui ait rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès, B serait là pour les embrasser avec effusion; à la m chute, pour les consoler avec délicatesse; à la m maladie, pour les veiller nuit et jour, avec une tendr un dévouement paternels.

Parti d'un café de Milan, où il servait en qualité de g il était arrivé à diriger en même temps les théât Saint-Charles et de la Scala, et celui de Vienne, à régn contestation et sans contrôle sur le public italien et public allemand, c'est-à-dire sur deux publics dont l'u pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus de l'univers. Après avoir amassé sou par sou sa f Barbaia la dépensait noblement en prodigalités royale généreux bienfaits. Il avait un palais pour loger les a une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et ins n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une

traçant avec un parfait bon sens aux poëtes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par les empereurs, avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbaïa. Il avait toujours sous la main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait-elle accommodante à l'endroit des décors, un public encourageait-il les débutants avec cette bienveillance qui triple les moyens d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention: ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impresario; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe.

Mais, si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbaïa leur lâchait le rebut de ses chanteurs, ses *chiens*, comme il les appelait par une expression énergique; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patients avec le même sang-froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impresario assis dans sa belle loge d'avant-scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbaïa était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, en lui jetant un *Can de Dio!* qui faisait trembler la salle. Si, au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbaïa se redressait comme une vipère, et lui lançait à pleine voix un « *Fioli d'una vacca*, voulez-vous vous taire! vous ne méritez que de la canaille! » Si c'était le roi par hasard qui manquait

d'applaudir à temps, Barbaïa se contentait de hausser les épaules et sortait de sa loge en grommelant.

Barbaïa ne se fiait à personne du soin de former sa troupe ; il avait pour principe d'engager le moins possible les artistes connus, parce qu'une réputation arrivée à son apogée ne pouvait plus que décroître, et qu'avec des talents célèbres il y avait plus à perdre qu'à gagner. Il aimait mieux les créer lui-même, et commençait d'ordinaire ses expériences *in animâ vili*.

Voici quelle était sa manière de procéder :

Il sortait par une belle matinée de mai ou de septembre, et se faisait conduire par son cocher dans les environs de Naples. Arrivé dans la campagne, il descendait de sa calèche, congédiait ses gens, et s'acheminait seul et à pied à la recherche de l'*ut* de poitrine. S'il rencontrait un paysan assez beau, assez bien tourné et assez paresseux pour faire un ténor, il s'approchait de lui amicalement, lui posait la main sur l'épaule, et engageait la conversation à peu près en ces termes :

— Eh bien, mon ami, le travail nous fatigue un peu, n'est-ce pas? nous n'avons pas la force de lever la bêche?

— Je me reposais, *Essellenza*.

— Connu! connu! le paysan napolitain se repose toujours.

— C'est qu'il fait une chaleur étouffante, et puis la terre est si dure!

— Je parie que tu dois avoir une belle voix; je ne connais rien qui soulage et qui donne des forces comme un peu de musique; si tu me chantais une chanson ?

— Moi, monsieur? Je n'ai jamais chanté de ma vie.

— Raison de plus; tu auras la voix plus fraîche.

— Vous voulez plaisanter!

— Non, je veux t'entendre.

— Et qu'est-ce que je gagnerai à me faire entendre de vous?

— Mais peut-être que, si ta voix me plaît, tu ne travailleras plus, je te prendrai avec moi.

— Pour domestique?

— Mieux que cela.

— Pour cuisinier?

— Mieux, te dis-je.

— Et pour quoi donc? demandait alors le paysan avec quelque défiance.

— Qu'est-ce que ça te fait? chante toujours.

— Bien fort?

— De tous tes poumons, et surtout ouvre bien la bouche.

Si le malheureux n'avait qu'une voix de baryton ou de basse-taille, l'impresario tournait lestement sur ses talons en lui laissant quelque maxime bien consolante sur l'amour du travail et le bonheur de la vie champêtre; mais, s'il était assez heureux dans sa journée pour mettre la main sur un ténor, il l'emmenait avec lui et le faisait monter... derrière sa voiture.

Il ne gâtait pas les artistes, celui-là.

S'agissait-il d'engager un homme :

— Qu'est-ce qu'il te faut, mon garçon? lui demandait Barbaïa de sa voix brusque et de son ton bourru. Tu auras assez de cinquante francs par mois pour commencer. Des souliers pour te chausser, un habit pour te couvrir, du macaroni pour te régaler, que demandes-tu davantage? Sois grand artiste d'abord, et ensuite tu me feras la loi comme je te la fais maintenant. Hélas! ce temps ne viendra que trop tôt; tu as une belle voix, et la preuve, c'est que je t'ai engagé; tu as de l'intelligence, et la preuve, c'est que tu voudrais me voler. Attends donc, cher ami, le bien te viendra en chantant. Si je te donnais beaucoup d'argent tout de suite, tu ferais le beau, tu te griserais tous les jours, et tu perdrais ta voix au bout de trois semaines.

Avec les femmes, le raisonnement était beaucoup plus court et plus simple :

— Chère enfant, je ne te donnerai pas un sou; c'est toi, au contraire, qui dois me payer. Je t'offre les moyens de montrer au public tout ce que tu possèdes d'agréments naturels. Tu es jolie; si tu as du talent, tu arriveras bien vite;

si tu n'en a pas, tu arriveras plus vite encore. Crois-moi, tu m'en remercieras plus tard, lorsque tu auras acquis un peu plus d'expérience. Si tu étais déjà riche à tes débuts, tu épouserais un choriste qui te battrait ou un prince qui te réduirait à la misère.

Convaincus par une logique aussi entraînante, les artistes s'engageaient pour cinquante francs par mois; mais il arrivait le plus souvent qu'après le premier trimestre, ils devaient six mille francs à un usurier. Alors, Barbaïa, pour ne pas les faire aller en prison, payait leurs dettes, et le compte était soldé.

Pendant mon séjour à Naples, on racontait, sur le grand impresario, plusieurs anecdotes qui peignent l'homme tout entier et donnent une exacte mesure de ses connaissances en musique.

Je ne sais plus quel marquis napolitain, dont l'influence était grande à la cour, lui avait recommandé une jeune fille comme ayant pour le théâtre la vocation la plus décidée et annonçant le plus bel avenir. Barbaïa fit une moue significative et enfonça ses deux mains dans les poches de sa veste de nankin, attitude qu'il prenait habituellement quand il ne pouvait pas donner un libre cours à sa colère.

— Vous verrez, mon cher, répliqua le marquis avec un air de suffisance qui échauffait de plus en plus la bile du terrible impresario, c'est un véritable prodige!

— Bien, bien! qu'elle vienne demain à midi.

Le lendemain, à l'heure dite, la débutante met sa plus belle robe, prend ses cahiers, et, flanquée de l'éternelle mère que vous connaissez, se présente au palais de Barbaïa.

Le directeur de l'orchestre était déjà au piano; Barbaïa se promenait de long en large dans son salon.

— Signor impresario, dit la vieille femme après une profonde révérence, il est du devoir d'une mère, devoir religieux et sacré, de vous avertir que cette pauvre enfant, étant pure comme le cristal, et timide comme une colombe...

— Nous commençons mal, interrompit brusquement Barbaïa; au théâtre, il faut être effrontée.

— Ce n'est cependant pas que je veuille entendre..., reprend la mère de sa voix la plus mielleuse.

Mais l'impresario, lui tournant le dos, s'approcha de la jeune fille et lui dit d'un ton passablement impatienté :

— Voyons, ma chère, que veux-tu me chanter?

Il aurait tutoyé la reine en personne.

— Monsieur, balbutie la débutante, devenue rouge jusqu'au blanc des yeux, j'ai la prière de *Norma*..

— Comment, malheureuse! s'écrie Barbaïa d'une voix tonnante; après la Ronzi, oserais-tu aborder la prière de *Norma?* Quelle audace!

— Je chanterai, si vous le préférez, la cavatine du *Barbier*.

— La cavatine du *Barbier!* après la Fodor! Quelle indignité!

— Pardon, monsieur, dit la jeune fille en tremblant; j'essaierai la romance du *Saule*.

— La romance du *Saule!* après la Malibran! Quelle profanation!

— Alors, il ne me reste plus que des solféges, reprend la pauvre débutante presque en sanglotant.

— A la bonne heure! Va pour les solféges!

La jeune fille essuie ses larmes, la mère lui glisse à l'oreille un mot de consolation, l'accompagnateur l'encourage; bref, elle s'en tire à merveille. Jamais solféges n'avaient été mieux exécutés.

La physionomie de Barbaïa s'éclaircit, son front se déride, un sourire de satisfaction erre sur ses lèvres.

— Eh bien, monsieur, s'écrie la mère avec la plus grande anxiété, que pensez-vous de ma fille?

— Eh! madame, la voix n'est pas mauvaise; mais du diable si j'ai pu comprendre un seul mot!

Une autre fois (on était en plein hiver), on répétait un opéra nouveau, et les chanteurs chargés des premiers rôles, désolés de quitter leur édredon, étaient toujours en retard. Barbaïa, furieux, avait juré la veille de mettre à l'amende, pour faire un exemple, le premier qui ne se trouverait pas à l'heure, fût-ce le ténor ou la prima donna elle-même.

La répétition commence, Barbaïa s'éloigne un peu vers le fond d'une coulisse pour gronder le machiniste; tout à coup, les voix se taisent, l'orchestre s'arrête, on attend quelqu'un.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie l'impresario en se précipitant vers la rampe.

— Rien, monsieur, répond le premier violon.

— Qui est-ce qui manque? Je veux le savoir.

— Il manque un *ré*.

— A l'amende.

Tout cela n'empêche pas que Domenico Barbaïa n'ait créé Lablache, Tamburini, Rubini, Donzelli, la Colbron, la Pasta, la Fodor, Donizetti, Bellini, Rossini lui-même; oui, le grand Rossini!

Les plus grands chefs-d'œuvre du maître souverain ont été composés pour Barbaïa, et Dieu seul peut savoir ce qu'il en a coûté au pauvre impresario de prières, de violences et de ruses pour forcer au travail le génie le plus libre, le plus insouciant et le plus heureux qui ait jamais plané au beau ciel de l'Italie.

J'en citerai un exemple qui caractérise parfaitement l'impresario et le compositeur.

V

OTELLO

Rossini venait d'arriver à Naples, précédé déjà par une grande réputation. La première personne qu'il rencontra en descendant de voiture fut, comme on s'en doute bien, l'impresario de Saint-Charles. Barbaïa alla au-devant du maestro les bras et le cœur ouverts, et, sans lui donner le temps de faire un pas ni de prononcer une parole :

— Je viens, lui dit-il, te faire trois offres, et j'espère que tu ne refuseras aucune des trois.

— J'écoute, répondit Rossini avec ce fin sourire que vous savez.

— Je t'offre mon hôtel pour toi et pour tes gens.

— J'accepte.

— Je t'offre ma table pour toi et pour tes amis.

— J'accepte.

— Je t'offre d'écrire un opéra nouveau pour moi et pour mon théâtre.

— Je n'accepte plus.

— Comment! tu refuses de travailler pour moi?

— Ni pour vous ni pour personne. Je ne veux plus faire de musique.

— Tu es fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et que viens-tu faire à Naples?

— Je viens manger des macaroni et prendre des glaces. C'est ma passion.

— Je te ferai préparer des glaces par mon limonadier, qui est le premier de Tolédo, et je te ferai moi-même des macaroni dont tu me diras des nouvelles.

— Diable ! cela devient grave.

— Mais tu me donneras un opéra en échange?

— Nous verrons.

— Prends un mois, deux mois, six mois, tout le temps que tu désires.

— Va pour six mois.

— C'est convenu.

— Allons souper.

Dès le soir même, le palais de Barbaïa fut mis à la disposition de Rossini; le propriétaire s'éclipsa complétement, et le célèbre maestro put se regarder comme étant chez lui, dans la plus stricte acception du mot. Tous les amis ou même les simples connaissances qu'il rencontrait en se promenant étaient invités sans façon à la table de Barbaïa, dont Rossini faisait les honneurs avec une aisance parfaite. Quelquefois ce dernier se plaignait de ne pas avoir trouvé assez d'amis pour les convier aux festins de son hôte : à peine s'il avait pu en

réunir, malgré toutes les avances du monde, douze ou quinze. C'étaient les mauvais jours.

Quant à Barbaïa, fidèle au rôle de cuisinier qu'il s'était imposé, il inventait tous les jours un nouveau mets, vidait les bouteilles les plus anciennes de sa cave, et fêtait tous les inconnus qu'il plaisait à Rossini de lui amener, comme s'ils avaient été les meilleurs amis de son père. Seulement, vers la fin du repas, d'un air dégagé, avec une adresse infinie et le sourire à la bouche, il glissait entre la poire et le fromage quelques mots sur l'opéra qu'il s'était fait promettre et sur l'éclatant succès qui ne pouvait lui manquer.

Mais, quelque précaution oratoire qu'employât l'honnête impresario pour rappeler à son hôte la dette qu'il avait contractée, ce peu de mots tombés du bout de ses lèvres produisait sur le maestro le même effet que les trois paroles terribles du festin de Balthazar. C'est pourquoi Barbaïa, dont la présence avait été tolérée jusqu'alors, fut prié poliment par Rossini de ne plus paraître au dessert.

Cependant les mois s'écoulaient, le libretto était fini depuis longtemps, et rien n'annonçait encore que le compositeur se fût décidé à se mettre à l'ouvrage. Aux dîners succédaient les promenades, aux promenades les parties de campagne. La chasse, la pêche, l'équitation, se partageaient les loisirs du noble maître; mais il n'était pas question de la moindre note. Barbaïa éprouvait vingt fois par jour des accès de fureur, des crispations nerveuses, des envies irrésistibles de faire un éclat. Il se contenait néanmoins, car personne plus que lui n'avait foi dans l'incomparable génie de Rossini.

Barbaïa garda le silence pendant cinq mois avec la résignation la plus exemplaire. Mais, le matin du premier jour du sixième mois, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre ni de ménagements à garder, il tira le maestro à l'écart et entama l'entretien suivant :

— Ah çà! mon cher, sais-tu qu'il ne manque plus que vingt-neuf jours pour l'époque fixée?

— Quelle époque? dit Rossini avec l'ébahissement d'un

homme à qui on adresserait une question incompréhensible en le prenant pour un autre.

— Le 30 mai.

— Le 30 mai ?

Même pantomime.

— Ne m'as-tu pas promis un opéra nouveau qu'on doit jouer ce jour-là ?

— Ah ! j'ai promis ?

— Il ne s'agit pas ici de faire l'étonné ! s'écria l'impresario, dont la patience était à bout ; j'ai attendu le délai de rigueur, comptant sur ton génie et sur l'extrême facilité de travail que Dieu t'a accordée. Maintenant, il m'est impossible d'attendre davantage : il me faut mon opéra.

— Ne pourrait-on pas arranger quelque opéra ancien en changeant le titre ?

— Y penses-tu ? Et les artistes qui sont engagés exprès pour jouer dans un opéra nouveau !

— Vous les mettrez à l'amende.

— Et le public ?

— Vous fermerez le théâtre.

— Et le roi ?

— Vous donnerez votre démission.

— Tout cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais, si ni les artistes, ni le public, ni le roi lui-même ne peuvent me forcer à tenir ma promesse, j'ai donné ma parole, monsieur, et Domenico Barbaïa n'a jamais manqué à sa parole d'honneur.

— Alors, c'est différent.

— Ainsi, tu me promets de commencer demain ?

— Demain, c'est impossible, j'ai une partie de pêche au Fusaro.

— C'est bien, dit Barbaïa enfonçant ses mains dans ses poches, n'en parlons plus. Je verrai quel parti il me reste à prendre.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Le soir, Rossini soupa de bon appétit, et fit honneur à la table de l'impresario en homme qui avait parfaitement ou-

blié la discussion du matin. En se retirant, il recommand bien à son domestique de le réveiller au point du jour et d lui tenir prête une barque pour le Fusaro. Après quoi, i s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, midi sonnait aux cinq cents cloches qu possède la bienheureuse ville de Naples, et le domestique d Rossini n'était pas encore monté chez son maître; le sole dardait ses rayons à travers les persiennes. Rossini, réveill en sursaut, se leva sur son séant, se frotta les yeux et sonna le cordon de la sonnette resta dans sa main.

Il appela par la croisée qui donnait sur la cour : le pala demeura muet comme un sérail.

Il secoua la porte de sa chambre : la porte résista à s secousses, elle était murée au dehors!

Alors, Rossini, revenant à la croisée, se mit à hurler à secours, à la trahison, au guet-apens! Il n'eut pas même consolation que l'écho répondit à ses plaintes, le palais Barbaia étant le bâtiment le plus sourd qui existe sur globe.

Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de sauter du qu trième étage; mais il faut dire, à la louange de Rossi que cette idée ne lui vint pas un instant à la tête.

Au bout d'une bonne heure, Barbaia montra son bonn de coton à une croisée du troisième étage; Rossini, qui n' vait pas quitté sa fenêtre, eut envie de lui lancer une tuil il se contenta de l'accabler d'imprécations.

— Désirez-vous quelque chose ? lui demanda l'impr sario d'un ton patelin.

— Je veux sortir à l'instant même

— Vous sortirez quand votre opéra sera fini.

— Mais c'est une séquestration arbitraire.

— Arbitraire tant que vous voudrez; mais il me faut m opéra.

— Je m'en plaindrai à tous les artistes, et nous verro

— Je les mettrai à l'amende.

— J'en informerai le public.

— Je fermerai le théâtre.

— J'irai jusqu'au roi.

— Je donnerai ma démission.

Rossini s'aperçut qu'il était pris dans ses propres filets. Aussi, en homme supérieur, changeant de ton, de manières, demanda-t-il d'une voix calme :

— J'accepte la plaisanterie, et je ne m'en fâche pas; mais puis-je savoir quand me sera rendue ma liberté ?

— Quand la dernière scène de l'opéra me sera remise, répondit Barbaïa en ôtant son bonnet.

— C'est bien : envoyez ce soir chercher l'ouverture.

Le soir, on remit ponctuellement à Barbaïa un cahier de musique sur lequel était écrit en grandes lettres : *Ouverture d'Otello.*

Le salon de Barbaïa était rempli de célébrités musicales au moment où il reçut le premier envoi de son prisonnier. On se mit sur-le-champ au piano, on déchiffra le nouveau chef-d'œuvre, et on conclut que Rossini n'était pas un homme, et que, semblable à Dieu, il créait sans travail et sans effort, et par le seul acte de sa volonté. Barbaïa, que le bonheur rendait presque fou, arracha le morceau des mains des admirateurs et l'envoya à la copie. Le lendemain, il reçut un nouveau cahier sur lequel on lisait : *Premier acte d'Otello;* ce nouveau cahier fut envoyé également aux copistes, qui s'acquittaient de leur devoir avec cette obéissance muette et passive à laquelle Barbaïa les avait habitués. Au bout de trois jours, la partition d'*Otello* avait été livrée et copiée.

L'impresario ne se possédait pas de joie; il se jeta au cou de Rossini, lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères pour le stratagème qu'il avait été forcé d'employer, et le pria d'achever son œuvre en assistant aux répétitions.

— Je passerai moi-même chez les artistes, répondit Rossini d'un ton dégagé, et je leur ferai répéter leur rôle. Quant à ces messieurs de l'orchestre, j'aurai l'honneur de les recevoir chez moi !

— Eh bien, mon cher, tu peux t'entendre avec eux. Ma présence n'est pas nécessaire, et j'admirerai ton chef-d'œuvre

à la répétition générale. Encore une fois, je te prie de m pardonner la manière dont j'ai agi.

— Pas un mot de plus sur cela, ou je me fâche.

— Ainsi, à la répétition générale?

— A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin : c'était veille de ce fameux 30 mai qui avait coûté tant de transe Barbaïa. Les chanteurs étaient à leur poste, les musici prirent place à l'orchestre, Rossini s'assit au piano.

Quelques dames élégantes et quelques hommes privi giés occupaient les loges d'avant-scène. Barbaïa, radieux triomphant, se frottait les mains et se promenait en siff tant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. Des applaudissements frén tiques ébranlèrent les voûtes de Saint-Charles. Rossini se l et salua.

— Bravo! s'écria Barbaïa. Passons à la cavatine du ténc

Rossini se rassit à son piano, tout le monde fit silence premier violon leva l'archet, et on recommença à jouer l' verture. Les mêmes applaudissements, plus enthousias encore, s'il était possible, éclatèrent à la fin du morceau.

Rossini se leva et salua.

— Bravo! bravo! répéta Barbaïa. Passons maintenan la cavatine.

L'orchestre se mit à jouer pour la troisième fois l'o verture.

— Ah çà! s'écria Barbaïa exaspéré, tout cela est ch mant, mais nous n'avons pas le temps de rester là jusq demain. Arrivez à la cavatine.

Mais, malgré l'injonction de l'impresario, l'orchestre n continuait pas moins la même ouverture. Barbaïa s'élança le premier violon, et, le prenant au collet, lui cria à l'oreil

— Mais que diable avez-vous donc à jouer la même ch depuis une heure?

— Dame! dit le violon avec un flegme qui eût fait bonn à un Allemand, nous jouons ce qu'on nous a donné.

— Mais tournez donc le feuillet, imbéciles!

s avons beau tourner, il n'y a que l'ouverture.
nment ! il n'y a que l'ouverture ! s'écria l'impresa-
lissant : c'est donc une atroce mystification ?
i se leva et salua.
arbaïa était retombé sur un fauteuil sans mouve-
a prima donna, le ténor, tout le monde s'empressait
e lui. Un moment, on le crut frappé d'une apoplexie
nte.
i, désolé que la plaisanterie prît une tournure aussi
s'approcha de lui avec une réelle inquiétude.
a sa vue, Barbaïa, bondissant comme un lion, se
rler de plus belle.
t'en d'ici, traître, ou je me porte à quelque excès !
ons, voyons, dit Rossini en souriant, n'y a-t-il pas
emède ?
l remède, bourreau ? C'est demain le jour de la
représentation.
a prima donna se trouvait indisposée ? murmura
out bas à l'oreille de l'impresario.
ossible, lui répondit celui-ci du même ton ; elle ne
mais attirer sur elle la vengeance et les citrons du

ous vouliez la prier un peu ?
erait inutile. Tu ne connais pas la Colbron.
ous croyais au mieux avec elle.
son de plus.
lez-vous me permettre d'essayer, moi ?
s tout ce que tu voudras ; mais je t'avertis que c'est
perdu.
t-être.
suivant, on lisait sur l'affiche de Saint-Charles que
re représentation d'*Otello* était remise par l'indis-
de la prima donna.
urs après, on jouait *Otello*.
nde entier connaît aujourd'hui cet opéra ; nous
ien à ajouter. Huit jours avaient suffi à Rossini pour
lier le chef-d'œuvre de Shakspeare.

Après la chute du rideau, Barbaïa, pleurant d'émotion, cherchait partout le maître pour le presser sur son cœur; mais Rossini, cédant sans doute à cette modestie qui va si bien aux triomphateurs, s'était dérobé à l'ovation de la foule.

Le lendemain, Domenico Barbaia sonna son souffleur, qui remplissait auprès de lui les fonctions de valet de chambre, impatient qu'il était, le digne impresario, de présenter à son hôte les félicitations de la veille.

Le souffleur entra.

— Va prier Rossini de descendre chez moi, lui dit Barbaïa.

— Rossini est parti, répondit le souffleur.

— Comment, parti ?

— Parti pour Bologne au point du jour.

— Parti sans rien me dire?

— Si fait, monsieur, il vous a laissé ses adieux.

— Alors, va prier la Colbron de me permettre de monter chez elle.

— La Colbron ?

— Oui, la Colbron; es-tu sourd, ce matin?

— Faites excuse, mais la Colbron est partie.

— Impossible !

— Ils sont partis dans la même voiture.

— La malheureuse!... elle me quitte pour devenir la maîtresse de Rossini.

— Pardon, monsieur, elle est sa femme.

— Je suis vengé ! dit Barbaïa.

VI

FORCELLA.

De même que Chiaïa est la rue des étrangers et de l'aristocratie, de même que Toledo est la rue des flaneurs et des boutiques, Forcella est la rue des avocats et des plaideurs.

Cette rue ressemble beaucoup, pour la population qui la parcourt, à la galerie du palais de justice, à Paris, qu'on appelle salle des Pas-Perdus, si ce n'est que les avocats y sont encore plus loquaces et les plaideurs plus râpés.

C'est que les procès durent à Naples trois fois plus longtemps qu'ils ne durent à Paris.

Le jour où nous la traversions, il y avait encombrement; nous fûmes forcés de descendre de notre corricolo pour continuer notre route à pied, et nous allions, à force de coups de coude, parvenir à traverser cette foule lorsque nous nous avisames de demander quelle cause la rassemblait : on nous répondit qu'il y avait procès entre la confrérie des pèlerins et don Philippe Villani. Nous demandâmes quelle était la cause du procès : on nous répondit que le défendeur, s'étant fait enterrer, quelques jours auparavant, aux frais de la confrérie des pèlerins, venait d'être assigné afin de prouver légalement qu'il était mort. Comme on le voit, le procès était assez original pour attirer une certaine affluence. Nous demandames à Francesco ce que c'était que don Philippe Villani. En ce moment, il nous montra un individu qui passait tout courant.

— Le voici, nous dit-il.

— Celui qu'on a enterré il y a huit jours?

— Lui-même.

— Comment cela se fait-il?

— Il sera ressuscité.

— Il est donc sorcier?

— C'est le neveu de Cagliostro.

En effet, grâce à la filiation authentique qui le rattache à son illustre aïeul, et à une série de tours de magie plus ou moins drôles, don Philippe était parvenu à accréditer à Naples le bruit qu'il était sorcier.

On lui faisait tort : don Philippe Villani était mieux qu'un sorcier, c'était un type : don Philippe Villani était le Robert Macaire napolitain. Seulement, l'industriel napolitain a une grande supériorité sur l'industriel français; notre Robert Macaire à nous est un personnage d'invention, une fiction

[illegible], un mythe philosophique, tandis que le Robert Macaire ultramontain est un personnage de chair et d'os, une individualité palpable, une excentricité visible.

Don Philippe est un homme de trente-cinq à quarante ans, aux cheveux noirs, aux yeux ardents, à la figure mobile, à la voix stridente, aux gestes rapides et multiples; don Philippe a tout appris et sait un peu de tout. Il sait un peu de droit, un peu de médecine, un peu de chimie, un peu de mathématiques, un peu d'astronomie, ce qui fait qu'en se comparant à tout ce qui l'entourait, il s'est trouvé fort supérieur à la société et a résolu de vivre, par conséquent, aux dépens de la société.

Don Philippe avait vingt ans lorsque son père mourut : ce père lui laissait tout juste assez d'argent pour faire quelques dettes. Don Philippe eut le soin d'emprunter avant d'être ruiné tout à fait, de sorte que ses premières lettres de change furent scrupuleusement payées : il s'agissait d'établir son crédit. Mais toute chose a sa fin dans ce monde : un jour vint où don Philippe ne se trouva pas chez lui au moment de l'échéance : on y revint le lendemain matin, il était déjà sorti; on y revint le soir, il n'était pas encore rentré. La lettre de change fut protestée. Il en résulta que don Philippe fut obligé de passer des mains des banquiers aux mains des escompteurs, et qu'au lieu de payer six du cent, il paya douze.

Au bout de quatre ans, don Philippe avait usé les escompteurs comme il avait usé les banquiers; il fut donc obligé de passer des mains des escompteurs aux mains des usuriers. Ce nouveau mouvement s'accomplit sans secousse sensible, si ce n'est qu'au lieu de payer douze pour cent, don Philippe fut obligé de payer cinquante. Mais cela importait peu à don Philippe, qui commençait à ne plus payer du tout. Il en résulta qu'au bout de deux ans encore, don Philippe, qui éprouvait le besoin d'une somme de mille écus, eut grand'peine à trouver un juif qui consentit à lui prêter à cent cinquante pour cent. Enfin, après une foule de négociations dans lesquelles don Philippe eut à mettre au jour toutes les ressources inventives que le ciel lui avait données, le descendant d'Isaac

ı présenta chez don Philippe avec sa lettre de change toute réparée; elle portait obligation d'une somme de neuf mille ancs : le juif en apportait trois mille; il n'y avait rien à dire, était la chose convenue.

Don Philippe prit la lettre de change, y jeta un coup d'œil ıpide, étendit négligemment la main vers sa plume, fit semlant de la tremper dans l'encrier, apposa son acceptation et ı signature au bas de l'obligation, passa sur l'encre humide ne couche de sable bleu, et remit au juif la lettre de change ıut ouverte.

Le juif jeta les yeux sur le papier; l'acceptation et la signature étaient d'une grosse écriture fort lisible; le juif inlina donc la tête d'un air satisfait, plia la lettre de change ı l'introduisit dans un vieux portefeuille où elle devait resır jusqu'à l'échéance, la signature de don Philippe ayant epuis longtemps cessé d'avoir cours sur la place.

A l'échéance du billet, le juif se présente chez don Phippe. Contre son habitude, don Philippe était à la maison; ontre l'attente du juif, il était visible. Le juif fut introduit.

— Monsieur, dit le juif en saluant profondément son déiteur, vous n'avez point oublié, j'espère, que c'est aujourhui l'échéance de notre petite lettre de change?

— Non, mon cher monsieur Félix, répondit don Philippe.

Le juif s'appelait Félix.

— En ce cas, dit le juif, j'espère que vous avez eu la préaution de vous mettre en règle?

— Je n'y ai pas pensé un seul instant.

— Mais, alors, vous savez que je vais vous poursuivre?

— Poursuivez.

— Vous n'ignorez pas que la lettre de change entraîne la ırise de corps?

— Je le sais.

— Et, afin que vous ne prétextiez cause d'ignorance, je ous préviens que, de ce pas, je vais vous faire assigner.

— Faites.

Le juif s'en alla en grommelant, et fit assigner don Phippe à huitaine.

Don Philippe se présenta au tribunal.

Le juif exposa sa demande.

— Reconnaissez-vous la dette? demanda le juge.

— Non-seulement je ne la reconnais pas, répondit don Philippe, mais je ne sais pas même ce que monsieur veut dire.

— Faites passer votre titre au tribunal, dit le juge au demandeur.

Le juif tira de son portefeuille la lettre de change souscrite par don Philippe et la passa toute pliée au juge.

Le juge la déplia; puis, jetant un coup d'œil dessus :

— Oui, dit-il, voilà bien une lettre de change; mais je n'y vois ni acceptation ni signature.

— Comment! s'écria le juif en pâlissant.

— Lisez vous-même, dit le juge.

Et il rendit la lettre de change au demandeur.

Le juif faillit tomber à la renverse. L'acceptation et la signature avaient effectivement disparu comme par magie.

— Infame brigand! s'écria le juif en se retournant vers don Philippe. Tu me paieras celle-là.

— Pardon, mon cher monsieur Félix, vous vous trompez, c'est vous qui me le paierez au contraire.

Puis, se tournant vers le juge :

— Excellence, lui dit-il, nous vous demandons acte que nous venons d'être insulté en face du tribunal, sans motif aucun.

— Nous vous l'accordons, dit le juge.

Muni de son acte, don Philippe attaqua le juif en diffamation, et, comme l'insulte avait été publique, le jugement ne se fit pas attendre.

Le juif fut condamné à trois mois de prison et à mille écus d'amende.

Maintenant, expliquons le miracle.

Au lieu de tremper sa plume dans l'encre, don Philippe l'avait purement et simplement trempée dans sa bouche et avait écrit avec sa salive. Puis, sur l'écriture humide, il avait passé du sable bleu. Le sable avait tracé les lettres;

salive séchée, le sable était parti et avec lui l'accep-
t la signature.
Philippe gagna six mille francs à ce petit tour de
isse, mais il y perdit le reste de son crédit; il est
e le reste de son crédit ne lui eût probablement pas
é six mille francs.
si bien qu'on ménage mille écus, ils ne peuvent
rnellement durer; d'ailleurs, don Philippe avait une
rande foi dans son génie pour ne pas pousser l'éco-
usqu'à l'avarice. Il essaya de négocier un nouvel em-
mais l'affaire du pauvre Félix avait fait grand bruit,
ique personne ne plaignît le juif, chacun éprouvait
ugnance marquée à traiter avec un escamoteur assez
our effacer sa signature dans la poche de son créan-

es entrefaites, on arriva au commencement d'avril.
mai est l'époque des déménagements à Naples; don
e devait deux termes à son propriétaire, lequel lui fit
r que, s'il ne payait pas ces deux termes dans les
uatre heures, il allait, par avance, en se pourvoyant
le juge, se mettre en situation de le renvoyer à la fin
ième.
roisième arriva, et, comme don Philippe ne paya
n saisit et l'on vendit les meubles, à l'exception de
et de celui d'une vieille domestique de la famille qui
pas voulu le quitter et qui partageait toutes les vicis-
de sa fortune. La veille du jour où il devait quitter la
, il se mit en quête d'un autre logement. Ce n'était
se facile à trouver; don Philippe commençait à être
nu sur le pavé de Naples. Désespérant donc de trou-
propriétaire avec qui traiter à l'amiable, il résolut de
n affaire par force ou par surprise.
nnaissait une maison que son propriétaire, vieil
laissait tomber en ruine plutôt que de la faire répa-
ns tout autre temps, cette maison lui eût paru fort
de lui; mais don Philippe était devenu facile dans la
adverse. Il s'assura pendant la journée que la mai-

son n'était point habitée, et, lorsque la nuit fut venue, il ménagea avec sa vieille servante, chacun portant son lit s'achemina vers son nouveau domicile. La porte était cl mais une fenêtre était ouverte; il passa par la fenêtre, ouvrir la porte à sa compagne, choisit la meilleure chaml l'invita à choisir après lui, et, une heure après, tous d étaient installés.

Au bout de quelques jours, le vieil avare en visitant maison, la trouva habitée. C'était une bonne fortune p lui; depuis deux ou trois années, elle était dans un tel de délabrement, qu'il ne pouvait plus la louer à personne il se retira donc sans mot dire; seulement, il fit const l'occupation par deux voisins.

Le jour du terme, don Bernardo se présenta, cette atte tion à la main, et, après force révérences :

— Monsieur, lui dit-il, je viens réclamer l'argent que v avez bien voulu me devoir, en me faisant l'agréable surp de venir loger chez moi sans m'en prévenir.

— Mon cher, mon estimable ami, lui répondit don l lippe en lui serrant la main avec effusion, informez-v partout où j'ai demeuré si j'ai jamais payé mon loyer; e vous trouvez dans tout Naples un propriétaire qui vous ponde affirmativement, je consens à vous donner le dou de ce que vous prétendez que je vous dois, aussi vrai qu m'appelle don Philippe Villani.

Don Philippe se vantait; mais il y a des moments où faut savoir mentir pour intimider l'ennemi.

A ce nom redouté, le propriétaire pâlit. Jusque-là, il a ignoré quel illustre personnage il avait l'honneur de lo chez lui. Les bruits de magie qui s'étaient répandus le compte de don Philippe se présentèrent à son esprit, e se crut non-seulement ruiné pour avoir hébergé un locat insolvable, mais encore damné pour avoir frayé avec un cier.

Don Bernardo se retira pour réfléchir à la résolution q devait prendre. S'il eût été le diable boiteux, il eût enlev toit; il n'était qu'un pauvre diable, il se décida à le lai

tomber, ce qui ne pouvait, au reste, entraîner de longs retards, vu l'état de dégradation de la maison. C'était justement dans la saison pluvieuse, et, quand il pleut à Naples, on sait avec quelle libéralité le Seigneur donne l'eau; le propriétaire se présenta de nouveau au seuil de la maison.

Comme nos premiers pères poursuivis par la vengeance de Dieu, à laquelle ils cherchaient à échapper, don Philippe s'était retiré de chambre en chambre devant le déluge. Le propriétaire, crut donc, au premier abord, que son locataire avait pris le parti de décamper; mais l'illusion fut courte. Bientôt, guidé par la voix de don Philippe, il pénétra dans un petit cabinet un peu plus imperméable que le reste de la maison, et le trouva sur son lit tenant d'une main son parapluie ouvert, et de l'autre main un livre, et déclamant à tue-tête les vers d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ !*

Le propriétaire s'arrêta un instant, immobile et muet, devant l'enthousiaste résignation de son hôte; puis enfin, retrouvant la parole :

— Vous ne voulez donc pas vous en aller? demanda-t-il faiblement et d'une voix consternée.

— Écoutez-moi, mon brave ami, écoutez-moi, mon digne propriétaire, dit don Philippe en fermant son livre. Pour me chasser d'ici, il faut me faire un procès; c'est évident : nous n'avons pas de bail, et j'ai la possession. Or, je me laisserai juger par défaut : un mois; je formerai opposition au jugement : autre mois; vous me réassignerez : troisième mois; j'interjetterai appel : quatrième mois; vous obtiendrez un second jugement : cinquième mois; je me pourvoirai en cassation : sixième mois. Vous voyez qu'en allongeant tant soit peu la chose, car je cote au plus bas, c'est une année de perdue, plus les frais.

— Comment, les frais? s'écria le propriétaire. C'est vous qui serez condamné aux frais.

— Sans doute, c'est moi qui serai condamné aux frais, mais c'est vous qui les paierez, attendu que je n'ai pas le sou, et que, comme vous serez le demandeur, vous aurez été forcé de faire les avances.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai ! murmura le pauvre propriétaire en poussant un profond soupir.

— C'est une affaire de six cents ducats, murmura don Philippe.

— A peu près, répondit le propriétaire, qui avait rapidement calculé les honoraires des juges, des avocats et des greffiers.

— Eh bien, faisons mieux que cela, mon digne hôte, transigeons.

— Je ne demande pas mieux ; voyons.

— Donnez-moi la moitié de la somme, et je sors à l'instant, de ma propre volonté, je me retire à l'amiable.

— Comment ! que je vous donne trois cents ducats pour sortir de chez moi quand c'est vous qui me devez deux termes ?

— La remise de l'argent portera quittance.

— Mais c'est impossible !

— Très-bien. Ce que j'en faisais, c'était pour vous obliger.

— Pour m'obliger, malheureux !

— Pas de gros mots, mon hôte ; cela n'a pas réussi, vous le savez, au papa Félix.

— Eh bien, dit l'avare faisant un effort sur lui-même, eh bien, je donnerai moitié.

— Trois cents ducats, dit don Philippe, pas un grain de plus, pas un grain de moins.

— Jamais ! s'écria le propriétaire.

— Prenez garde que, lorsque vous reviendrez, je ne veuille plus pour ce prix-là.

— Eh bien, je risquerai le procès, dût-il me coûter six cents ducats !

— Risquez, mon brave homme, risquez.

— Adieu ; demain, vous recevrez du papier marqué.

— Je l'attends.

— Allez au diable !

— Au plaisir de vous revoir.

Et, tandis que don Bernardo se retirait furieux, don Philippe reprit son ode au *Justum et tenacem*.

Le lendemain se passa, le surlendemain se passa, la semaine se passa, et don Philippe, comme il s'y attendait, ne vit apparaître aucune sommation ; loin de là, au bout de quinze jours, ce fut le propriétaire qui revint, aussi doux et aussi mielleux au retour qu'il s'était montré menaçant et terrible au départ.

— Mon cher hôte, lui dit-il, vous êtes un homme si persuasif, qu'il faut en passer par où vous voulez : voici les trois cents ducats que vous avez exigés ; j'espère que vous allez tenir votre promesse. Vous m'avez promis, si je vous apportais trois cents ducats, de vous en aller à l'instant et à l'amiable.

— Si vous me les donniez le jour même ; mais je vous ai dit que, si vous attendiez, ce serait le double. Or, vous avez attendu. Payez-moi six cents ducats, mon cher, et je me retire.

— Mais c'est une ruine !

— C'est la vingtième partie de la somme qu'on vous a offerte hier pour votre maison.

— Comment ! vous savez ?...

— Que milord Blumfild vous en donne dix mille écus.

— Vous êtes donc sorcier ?

— Je croyais que c'était connu. Payez-moi mes six cents ducats, mon cher, et je me retire.

— Jamais !

— A votre prochaine visite, ce sera douze cents.

— Eh bien, quatre cent cinquante.

— Six cents, mon hôte, six cents. Et songez que, si vous n'avez pas rendu réponse demain à milord Blumfild, milord Blumfild achète la maison de votre digne confrère le papa Félix.

— Allons, dit le propriétaire tirant de sa poche une plume et du papier, faites-moi votre obligation ; quoiqu'on dise que votre obligation et rien, c'est la même chose.

— Comment, mon obligation ? c'est ma quittance que vous voulez dire ?

— Va pour votre quittance, et n'en parlons plus. Signez : voici votre argent.

— Voici votre quittance

— Maintenant, dit le propriétaire en lui montrant la porte.

— C'est juste, répondit don Philippe en s'apprêtant à se retirer.

— Mais votre domestique ?

— Marie ! cria don Philippe.

La vieille domestique parut.

— Marie, mon enfant, nous déménageons, dit don Philippe ; prenez mon parapluie, saluez notre digne hôte et suivez-moi.

Marie prit le parapluie, fit une révérence au propriétaire, et suivit son maître.

Le lendemain, le propriétaire attendit toute la journée la visite de milord Blumfild ; il l'attendit toute la journée du surlendemain, il l'attendit toute la semaine : milord Blumfild ne parut pas. Le pauvre propriétaire visita tous les hôtels de Naples : on n'y connaissait aucun Anglais de ce nom. Seulement, un soir, en allant par hasard aux Fiorentini, don Bernardo vit un acteur qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son introuvable milord : il s'informa à la direction et apprit que le comédien dit sir Blumfild jouait à merveille les rôles d'Anglais. Il demanda si par hasard cet artiste n'était pas lié avec don Philippe Villani, et il apprit que non-seulement ils étaient amis intimes, mais encore que l'artiste n'avait rien à refuser à l'industriel, l'industriel faisant des articles à la louange de l'artiste dans le [illegible], seul journal littéraire qui existât dans la ville de Naples.

Grâce à cette recommandation du comédien, don Philippe parvint à trouver un logement convenable dont il paya, pour ôter toute méfiance au propriétaire, le premier terme à l'avance. De plus, il fit l'acquisition de quelques meubles d'absolue nécessité.

Cependant six cents ducats dans les mains d'un homme à qui l'avenir appartenait d'une façon si certaine ne devaient pas durer longtemps, mais l'exactitude de ses paiements lui avait rendu quelque crédit, et, lorsque ses six cents ducats furent épuisés, il trouva moyen, sur lettre de change, d'en emprunter cent cinquante autres.

les cent cinquante autres s'usèrent comme les premiers; ducats disparurent; la lettre de change resta. Il n'y a que ux choses qui ne sont jamais perdues : un bienfait et une re de change.

'oute lettre de change a une échéance : l'échéance de la re de change de don Philippe arriva, puis le créancier rit l'échéance, puis l'huissier suivit le créancier, puis la ie devait, le surlendemain, suivre le tout.

e soir, don Philippe rentra chargé de vieilles porcelaines lus beau Chine et du plus magnifique Japon; seulement, orcelaine était en morceaux. Il est vrai que, comme dit isse, il n'y avait pas un de ces morceaux de cassé.

ussitôt, avec l'aide de la vieille servante, il dressa un et contre la porte d'entrée, et, sur le buffet, il dressa toute orcelaine, puis il se coucha et attendit les événements.

es événements étaient faciles à prévoir : le lendemain, à heures du matin, l'huissier frappa à la porte, personne épondit; l'huissier frappa une seconde fois, même si- e; une troisième, néant.

'huissier se retira et s'en vint requérir l'assistance d'un missaire de police et l'aide d'un serrurier; puis tous trois nrent sur le palier de don Philippe. L'huissier frappa i inutilement que la première fois; le commissaire donna errurier l'autorisation d'ouvrir la porte; le serrurier in- uisit le rossignol dans la serrure : le pêne céda. Quelque se cependant s'opposait encore à l'ouverture de la porte.

- Faut-il pousser? demanda l'huissier.

- Poussez! dit le commissaire.

e serrurier poussa.

u même instant, on entendit un bruit pareil à celui que it en tombant un étalage de marchand de bric-à-brac; de grandes clameurs retentirent.

- A l'aide! au secours! on me pille! on m'assassine! uis un homme perdu! je suis un homme ruiné! criait oix.

e commissaire entra, l'huissier suivit le commissaire, et rrurier suivit l'huissier. Ils trouvèrent don Philippe, qui

s'arrachait les cheveux devant les morceaux de sa porcelaine multipliés à l'infini.

— Ah! malheureux que vous êtes! s'écria don Philippe en les apercevant, vous m'avez brisé pour deux mille écus de porcelaine!

C'eût été au bas prix si la porcelaine n'avait pas été brisée auparavant. Mais c'est ce qu'ignoraient le commissaire de police et l'huissier; ils se trouvaient en face de débris : le buffet était renversé, la porcelaine en morceaux; ce malheur était arrivé de leur fait, et, si à la rigueur ils n'étaient pas légalement tenus d'en répondre, consciencieusement ils n'en étaient pas moins coupables.

La fausseté de leur situation s'augmenta encore du désespoir de don Philippe.

On devine que, pour le moment, il ne fut pas question de saisie. Le moyen de saisir, pour une misérable somme de cent cinquante ducats, les meubles d'un homme chez qui l'on vient de briser pour deux mille écus de porcelaine!

Le commissaire et l'huissier essayèrent de consoler don Philippe; mais don Philippe était inconsolable, non pas précisément pour la valeur de la porcelaine, don Philippe avait fait bien d'autres pertes et de bien plus considérables que celle-là! mais don Philippe n'était que dépositaire : le propriétaire, qui était un amateur de curiosités, allait venir réclamer son dépôt; don Philippe ne pourrait le lui remettre; don Philippe était déshonoré.

Le commissaire et l'huissier se cotisèrent. L'affaire, en s'ébruitant, pouvait leur faire grand tort; la loi accorde à ses agents le droit de saisir les meubles, mais non celui de les briser. Ils offrirent à don Philippe une somme de trois cents ducats à titre d'indemnité, et leur influence près de son créancier pour lui faire obtenir un mois de délai à l'endroit du paiement de sa lettre de change. Don Philippe, de son côté, se montra large et grand envers l'huissier et le commissaire; la douleur réelle n'est point calculatrice; il consentit à tout sans rien discuter : le commissaire et l'huissier se retirèrent le cœur brisé de ce muet désespoir.

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou d'à-compte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par sa fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, vit sa maison cernée par des gardes du commerce. Don Philippe était philosophe; il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines, et de ne plus sortir désormais que le soir. D'ailleurs, on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors? Huit jours se passèrent donc pendant lesquels les recors firent bonne mais inutile garde.

Le neuvième jour, don Philippe se leva comme d'habitude, à neuf heures du matin : don Philippe était devenu fort paresseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par la fenêtre : la rue était libre; pas un seul recors! Don Philippe connaissait trop bien l'activité de l'ennemi auquel il avait affaire pour se croire ainsi, un beau matin et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs sont cachés pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où, affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer; et le moyen serait bien faible et bien indigne d'eux et de lui! ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste, avec la sagacité du génie, et s'y arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui : il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion, savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Annibal. Cette fois, il ne s'agissait pas de combattre, il s'agissait de fuir; cette fois, il s'agissait de gagner une retraite inviolable; cette fois, il s'agissait d'atteindre une église, l'église étant à Naples lieu d'asile pour les voleurs, les assassins, les parricides, et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était distante de six cents pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit, un livre intitulé : *Naples sans soleil*, mais il n'en existe pas qui soit intitulé : *Naples sans recors*.

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille, il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

— Marie, lui dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier?

— Non, Excellence, au contraire, répond la vieille, je me sens beaucoup mieux, et j'allais me lever.

— Gardez-vous-en bien, ma bonne Marie! gardez-vous-en bien! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond; il y a pléthore.

— Eh! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, Excellence?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe; mais, pour le chrétien, tout est humble: la mort elle-même qui, pour le philosophe, est une cause de terreur, est pour le chrétien un objet de joie: le philosophe essaie de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie; c'est le moyen de ne pas être pris à l'improviste.

— Et qu'il serait temps que je me préparasse?

— Non, non, certainement, vous n'en êtes pas là; mais, à votre place, ma bonne Marie, j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Allons, allons, du courage! si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie, je suis fort tourmenté,

rt inquiet, et cela me tranquillisera, parole d'honneur!...
— Ah! en effet, je me sens bien mal.
— La! tu vois!
— Et je ne sais pas s'il est temps encore.
— Sans doute, en se pressant.
— Oh! le viatique, le viatique! mon cher maître!
— A l'instant même, ma bonne Marie.

Le petit garçon du portier fut expédié à la paroisse, et, dix inutes après, on entendit les clochettes du sacristain : don hilippe respira.

La vieille Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et ne humilité qui édifièrent tous les assistants; puis, ses dé- otions faites, son pieux maître, qui lui avait donné un si on conseil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps u'elle l'accomplissait, prit un des bâtons du dais, pour re- onduire la procession à l'église.

A la porte, il trouva les gardes du commerce, qui, leur donnance à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'as- ect du saint sacrement, ils tombèrent à genoux et virent abord défiler le sacristain sonnant sa sonnette, puis deux zzaroni vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui aient de tour et qui marchaient deux à deux une torche à main, puis le prêtre qui portait le saint sacrement, puis nfin leur débiteur, qui leur échappait, grâce au bâton du is qu'il tenait des deux mains, et qui passait devant eux en ıantant à tue-tête le *Te Deum laudamus*.

Arrivé dans l'église, et, par conséquent, se trouvant en lieu e sûreté, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus ıalade que lui, et qu'elle eût à le venir rejoindre le plus tôt ossible.

Une heure après, le digne couple était réuni.

Le créancier trouva quatre chaises, un buffet et quatre orbeilles de porcelaine cassée; le tout vendu à la criée pour somme de dix carlins.

Don Philippe n'avait plus besoin de meubles; il avait mo- entanément trouvé un logement garni. Son ami l'artiste, ıi contrefaisait si admirablement les Anglais, était devenu

millionnaire tout à coup, par un de ces caprices de f aussi inouïs que bienvenus. Un Anglais immensément et qui avait quitté l'Angleterre attaqué du spleen, était à Naples comme y viennent tous les Anglais ; il était all Polichinelle, et il n'avait pas ri ; il était allé entend sermons des capucins, et il n'avait pas ri ; il avait assi miracle de saint Janvier, et il n'avait pas ri. Son méde regardait comme un homme perdu.

Un jour, il s'avisa d'aller aux Fiorentini ; on y joua traduction des *Anglaises pour rire*, de l'illustrissimo s Scribe. En Italie, tout est de Scribe. J'y ai vu jouer le *F Faliero*, de Scribe ; la *Lucrèce Borgia*, de Scribe ; l'*A* de Scribe ; et, lorsque j'en suis parti, on annonçait *le neur de Saint-Paul*, de Scribe.

Le malade était donc allé voir *les Anglaises pour ri* Scribe, et, à la vue de Lélio, qui jouait l'une de ces (Lélio était l'ami de don Philippe), notre Anglais avai ri, que son médecin avait craint un instant qu'il comme Bobèche, la rate attaquée.

Le lendemain, il était retourné aux Fiorentini : on *les Deux Anglais*, de Scribe, et le splénique y avait r encore que la veille.

Le surlendemain, le convalescent ne s'était pas fait d'un remède qui lui faisait si grand bien : il était ret pour la troisième fois, aux Fiorentini : il avait vu *le Gro* de Scribe, et il avait ri plus encore qu'il n'avait fait les précédents.

Il en était résulté que l'Anglais, qui ne mangeait plu ne buvait plus, avait peu à peu retrouvé l'appétit et l et cela, de telle façon, qu'au bout de trois mois qu'il ét Lélio, il avait pris une indigestion de maraconi et de cats calabrais qui l'avait joyeusement conduit la nuit sui au tombeau ; de laquelle fin, plein de reconnaissance qui de droit, le digne insulaire avait laissé trois mille sterling de rente à Lélio, qui l'avait guéri. Lélio, co nous l'avons dit, se trouvait donc millionnaire. En c quence, il s'était retiré du théâtre, s'appelait don Lél

avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Tolède, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre, faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an, à peu près, sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, où il s'était fait entrepreneur de chemin de fer; les autres, qu'il était passé en Angleterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque, le 15 novembre 1834, la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant :

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres les plus opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les morts soient enterrés dans les églises : c'est malsain, cela donne l'*aria-cattiva*, la peste, le choléra; mais n'importe, c'est l'habitude, et, d'un bout à l'autre de l'Italie, on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbre et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'André del Sarto et de Ribeira.

Le peuple est jeté pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfants, dans la fosse commune, au milieu de la grande nef de l'église.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs, le dernier des avilissements, la plus cruelle des punitions qu'on puisse infliger à ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui n'en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun, de son vivant, prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charrette et au Campo-Santo. De là les asso-

ciations pour les pompes funèbres entre citoyens; d
assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la

Voici les formalités générales de réception pour êt
mis dans un des cinquante clubs mortuaires de la j
ville de Naples. Un des membres de la société prés
néophyte, qui est élu *frère* par les votes d'un scrutin s
à partir de ce moment, chaque fois qu'il veut se li
quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa con
c'est sa paroisse adoptive; elle doit, moyennant une
contribution mensuelle, le communier, le confirmer, l
rier, lui donner l'extrême-onction pendant sa vie, et
l'enterrer après sa mort. Le tout gratis et magnifiquer

Si, au contraire, on a négligé cette formalité, non-
ment on est obligé de payer fort cher toutes les céré
qui s'accomplissent pendant la vie, mais encore les p
sont forcés de dépenser des sommes fabuleuses pour a
à cette magnificence de funérailles qui est le grand o
du Napolitain, à quelque classe qu'il appartienne et à
que degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais, si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'e
autre chose: les parents n'ont à s'occuper de rien au
que de pleurer plus ou moins le mort : tous les emb
tous les frais, toutes les magnificences regardent les
frères. Le défunt est transporté pompeusement à l'égli
le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on
son nom, le jour de sa naissance et celui de sa mort
deux lignes de vertus, au choix des parents.

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous le
une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas le
2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacomb
chaque confrérie sont ouvertes au public: les parvis
tendus de velours noir; des fleurs et des parfums em
ment l'atmosphère, et les caveaux mortuaires sont é
comme le théâtre Saint-Charles les jours de grand
Alors, on hisse les squelettes des frères qui sont morts
l'année, on les habille de leurs plus beaux habits, on les
religieusement dans les niches préparées à cet effet le

tour de la salle; puis ils reçoivent les visites de leurs parents qui, fiers d'eux, amènent leurs amis et connaissances, pour leur faire voir la manière convenable dont sont traités après leur mort les gens de leur famille. Après quoi, on les enterre définitivement dans un jardin d'orangers qu'on appelle *Terra-Santa*.

Toutes les corporations funèbres ont des rentes, des droits, des priviléges fort respectés; elles sont gouvernées par un prieur élu tous les ans parmi les confrères. Il y a des confréries pour tous les ordres et pour toutes les classes : pour les nobles et pour les magistrats, pour les marchands et pour les ouvriers.

Une seule, la confrérie des pèlerins, qui est une des plus anciennes, admet, avec une égalité qui fait honneur à la manière dont elle a conservé l'esprit de la primitive Église, les nobles et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilége. Tous siégent aux mêmes bancs, tous sont couverts du même costume, tous obéissent aux mêmes lois; et l'esprit républicain de l'institution est poussé à ce point, que le prieur est choisi une année parmi les nobles, une année parmi les plébéiens, et que, depuis que la confrérie existe, cet ordre n'a pas été une seule fois interverti.

C'est de cette honorable confrérie que faisait partie don Philippe Villani; et il avait si bien senti l'importance d'en rester membre, que, si bas qu'il eût été précipité par la roue de la fortune, il avait toujours pieusement et scrupuleusement acquitté sa part de la cotisation annuelle et générale.

On fut donc affligé, mais non surpris, lorsqu'on reçut au bureau de la confrérie l'avis de la mort de don Philippe et l'invitation de préparer ses obsèques.

Le choix de la majorité était tombé, cette année, sur un célèbre marchand de morue, lequel jouissait d'une réputation de piété qui eût été remarquable en tout temps, et qui, de nos jours, était prodigieuse. Ce fut lui qui, en sa qualité de prieur, eut mission de donner les ordres nécessaires à l'enterrement de don Philippe Villani; il envoya donc ses ouvriers au n° 15 de la rue de Toledo, dernier domicile du

défunt, pour tendre la chambre ardente, convoqua to confrères et invita le chapelain à se tenir prêt. Vingt heures après le décès, terme exigé par les règlement police, le convoi s'achemina en conséquence vers la mai don Philippe. Un comte, choisi parmi la plus ancien blesse de Naples, tenait le gonfalon de la confrérie; p confrères, rangés deux à deux et habillés en pénitent ges, précédaient une caisse mortuaire en argent massi ment sculptée et ciselée que recouvrait un magnifique p velours rouge, brodé et frangé d'or, et que soutenaien vigoureux porteurs. Derrière la caisse marchait le seul et tenant en main le bâton d'ébène à pomme d insigne de sa charge; enfin, derrière le prieur, venai clore le convoi, le respectable corps des pauvres d Janvier.

Pardon encore de cette nouvelle digression; mais, nous marchons sur un terrain à peu près inconnu à teurs, nous allons leur expliquer d'abord ce que c' les pauvres de saint Janvier; puis nous reprendrons c ressant récit à l'endroit même où nous l'avons inter

A Naples, quand les domestiques sont devenus tro pour servir les maîtres vivants, qui, en général, sont ficiles à servir, ils changent de condition et passent vice de saint Janvier, patron le plus commode qui ait existé. Ce sont les invalides de la domesticité.

Dès qu'un domestique a atteint l'âge ou le degré mité voulu pour être admis parmi les pauvres de sai vier, et qu'il a reçu son diplôme signé par le trésor saint, il n'a plus à s'inquiéter de rien que de prier le lui envoyer le plus grand nombre d'enterrements poss

En effet, il n'y a pas d'enterrement un peu fashi sans les pauvres de saint Janvier. Tout mort qui se r un peu doit les avoir à sa suite. On les convoque à cile, ils se rendent à la maison mortuaire, reçoiven carlins par tête et accompagnent le corps à l'église et de la sépulture, en tenant à la main droite une petit nière noire flottant au bout d'une lance. Tant qu'ils

pagnent le convoi, le plus grand respect accompagne les pauvres de saint Janvier; mais, comme il n'est pas de médaille, si bien dorée quelle soit, qui n'ait son revers, à peine les malheureux invalides cessent-ils d'être sous la protection du cercueil, qu'ils perdent le prestige qui les défendait, et qu'ils deviennent purement et simplement les *lanciers de la mort*. Alors, ils sont hués, conspués, poursuivis et reconduits à domicile à coups d'écorces de citron et de trognons de chou, à moins que, par bonheur, il ne passe entre eux et les assaillants un chien ayant une casserole à la queue. On sait que, dans tous les pays du monde, une casserole et un chien réunis par un bout de ficelle sont un grave événement.

Le gonfalonier, les confrères, la caisse mortuaire, les porteurs, le marchand de morue et les pauvres de saint Janvier arrivèrent donc devant le n° 15 de la rue de Toledo; là, comme le convoi était parvenu à sa destination, il fit halte. Les quatre portefaix montèrent au premier étage, prirent la bière placée sur deux tréteaux, la descendirent et la déposèrent dans la caisse d'argent; aussitôt le prieur frappa la terre de son bâton, et le convoi, reprenant le chemin par lequel il était venu, rentra lentement dans l'église des pèlerins.

Le lendemain des obsèques, le prieur, selon ses habitudes bourgeoises, qui le tenaient toute la journée à son comptoir, sortait à la nuit tombante pour aller faire son petit tour de môle, récitant mentalement un *De profundis* pour l'âme de don Philippe Villani, lorsqu'au détour de la rue San-Giacomo, il vit venir à sa rencontre un homme qui lui parut ressembler si merveilleusement au défunt, qu'il s'arrêta stupéfait. L'homme s'avançait toujours, et, à mesure qu'il s'avançait, la ressemblance devenait de plus en plus frappante. Enfin, lorsque cet homme ne fut plus qu'à dix pas de distance, tout doute disparut : c'était l'ombre de don Philippe Villani elle-même.

L'ombre, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait, s'avança droit vers le prieur. Le pauvre marchand de morue était resté immobile; seulement, la sueur coulait

— Hélas ! ce n'est que trop vrai ! murmura le pauvre propriétaire en poussant un profond soupir.

— C'est une affaire de six cents ducats, murmura don Philippe.

— A peu près, répondit le propriétaire, qui avait rapidement calculé les honoraires des juges, des avocats et des greffiers.

— Eh bien, faisons mieux que cela, mon digne hôte, transigeons.

— Je ne demande pas mieux : voyons.

— Donnez-moi la moitié de la somme, et je sors à l'instant, de mon propre volume, je me retire à l'amiable.

— Comment ! que je vous donne trois cents ducats pour sortir de chez moi quand c'est vous qui me devez deux termes ?

— La remise de l'argent portera quittance.

— Mais c'est impossible !

— Très-bien. Ce que j'en faisais, c'était pour vous obliger.

— Pour m'obliger, malheureux !

— Pas de gros mots, mon hôte : cela n'a pas réussi, vous le savez, au pape Félix.

— Eh bien, dit l'usurier faisant un effort sur lui-même, eh bien, je donnerai moitié.

— Trois cents ducats, dit don Philippe, pas un grain de plus, pas un grain de moins.

— Jamais ! s'écria le propriétaire.

— Prenez garde que, lorsque vous reviendrez, je ne veuille plus pour ce prix-là.

— Eh bien, je risquerai le procès, dût-il me coûter six cents ducats !

— Risquez, mon brave homme, risquez.

— Adieu ! demain, vous recevrez du papier marqué.

— Je l'attends.

— Allez au diable !

— Au plaisir de vous revoir.

Et, tandis que don Bernardo se retirait furieux, don Philippe reprit son ode au *Justum et tenacem*.

Le lendemain se passa, le surlendemain se passa, la se-
laine se passa, et don Philippe, comme il s'y attendait, ne
t apparaitre aucune sommation ; loin de là, au bout de
inze jours, ce fut le propriétaire qui revint, aussi doux et
ssi mielleux au retour qu'il s'était montré menaçant et
rible au départ.

– Mon cher hôte, lui dit-il, vous êtes un homme si per-
sif, qu'il faut en passer par où vous voulez : voici les trois
ts ducats que vous avez exigés; j'espère que vous allez
ir votre promesse. Vous m'avez promis, si je vous apportais
s cents ducats, de vous en aller à l'instant et à l'amiable.

– Si vous me les donniez le jour même; mais je vous ai
que, si vous attendiez, ce serait le double. Or, vous avez
ndu. Payez-moi six cents ducats, mon cher, et je me retire.

– Mais c'est une ruine !

– C'est la vingtième partie de la somme qu'on vous a
rte hier pour votre maison.

– Comment ! vous savez?...

– Que milord Blumfild vous en donne dix mille écus.

– Vous êtes donc sorcier ?

– Je croyais que c'était connu. Payez-moi mes six cents
ats, mon cher, et je me retire.

– Jamais !

– A votre prochaine visite, ce sera douze cents.

– Eh bien, quatre cent cinquante.

– Six cents, mon hôte, six cents. Et songez que, si vous
vez pas rendu réponse demain à milord Blumfild, milord
mfild achète la maison de votre digne confrère le papa
ix.

– Allons, dit le propriétaire tirant de sa poche une plume
u papier, faites-moi votre obligation; quoiqu'on dise que
e obligation et rien, c'est la même chose.

– Comment, mon obligation ? c'est ma quittance que vous
lez dire ?

– Va pour votre quittance, et n'en parlons plus. Signez :
i votre argent.

– Voici votre quittance

— Maintenant, dit le propriétaire en lui montrant la port

— C'est juste, répondit don Philippe en s'apprêtant à retirer.

— Mais votre domestique ?

— Marie! cria don Philippe.

La vieille domestique parut.

— Marie, mon enfant, nous déménageons, dit don Phi lippe; prenez mon parapluie; saluez notre digne hôte suivez-moi.

Marie prit le parapluie, fit une révérence au propriétai et suivit son maître.

Le lendemain, le propriétaire attendit toute la journée visite de milord Blumfild; il l'attendit toute la journée surlendemain, il l'attendit toute la semaine : milord Blumf ne parut pas. Le pauvre propriétaire visita tous les hôtels Naples; on n'y connaissait aucun Anglais de ce nom. Seu ment, un soir, en allant par hasard aux Fiorentini, don B nardo vit un acteur qui ressemblait comme deux gout d'eau à son introuvable milord; il s'informa à la direction apprit que le ménechme de sir Blumfild jouait à merveille rôles d'Anglais. Il demanda si par hasard cet artiste n'ét pas lié avec don Philippe Villani, et il apprit que non-seu ment ils étaient amis intimes, mais encore que l'arti n'avait rien à refuser à l'industriel, l'industriel faisant articles à la louange de l'artiste dans *le Rat savant*, seul jou nal littéraire qui existât dans la ville de Naples.

Grâce à cette recrudescence de fortune, don Philippe pu vint à trouver un logement convenable dont il paya, pu ôter toute méfiance au propriétaire, le premier terme l'avance. De plus, il fit l'acquisition de quelques meub d'absolue nécessité.

Cependant six cents ducats dans les mains d'un homm qui l'avenir appartenait d'une façon si certaine ne devai pas durer longtemps; mais l'exactitude de ses paiements avait rendu quelque crédit, et, lorsque ses six cents duc furent épuisés, il trouva moyen, sur lettre de change, d emprunter cent cinquante autres.

Ces cent cinquante autres s'usèrent comme les premiers; les ducats disparurent; la lettre de change resta. Il n'y a que deux choses qui ne sont jamais perdues : un bienfait et une lettre de change.

Toute lettre de change a une échéance : l'échéance de la lettre de change de don Philippe arriva, puis le créancier suivit l'échéance, puis l'huissier suivit le créancier, puis la saisie devait, le surlendemain, suivre le tout.

Le soir, don Philippe rentra chargé de vieilles porcelaines du plus beau Chine et du plus magnifique Japon; seulement, la porcelaine était en morceaux. Il est vrai que, comme dit Jocrisse, il n'y avait pas un de ces morceaux de cassé.

Aussitôt, avec l'aide de la vieille servante, il dressa un buffet contre la porte d'entrée, et, sur le buffet, il dressa toute sa porcelaine, puis il se coucha et attendit les événements.

Les événements étaient faciles à prévoir : le lendemain, à huit heures du matin, l'huissier frappa à la porte, personne ne répondit; l'huissier frappa une seconde fois, même silence; une troisième, néant.

L'huissier se retira et s'en vint requérir l'assistance d'un commissaire de police et l'aide d'un serrurier; puis tous trois revinrent sur le palier de don Philippe. L'huissier frappa aussi inutilement que la première fois; le commissaire donna au serrurier l'autorisation d'ouvrir la porte; le serrurier introduisit le rossignol dans la serrure : le pêne céda. Quelque chose cependant s'opposait encore à l'ouverture de la porte.

— Faut-il pousser? demanda l'huissier.

— Poussez! dit le commissaire.

Le serrurier poussa.

Au même instant, on entendit un bruit pareil à celui que ferait en tombant un étalage de marchand de bric-à-brac; puis de grandes clameurs retentirent.

— A l'aide! au secours! on me pille! on m'assassine! Je suis un homme perdu! je suis un homme ruiné! criait la voix.

Le commissaire entra, l'huissier suivit le commissaire, et le serrurier suivit l'huissier. Ils trouvèrent don Philippe, qui

s'arrachait les cheveux devant les morceaux de sa porcelaine multipliés à l'infini.

— Ah! malheureux que vous êtes! s'écria don Philippe en les apercevant, vous m'avez brisé pour deux mille écus de porcelaine!

C'eût été au bas prix si la porcelaine n'avait pas été brisée auparavant. Mais c'est ce qu'ignoraient le commissaire de police et l'huissier; ils se trouvaient en face de débris : le buffet était renversé, la porcelaine en morceaux; ce malheur était arrivé de leur fait, et, si à la rigueur ils n'étaient pas légalement tenus d'en répondre, consciencieusement ils n'en étaient pas moins coupables.

La fausseté de leur situation s'augmenta encore du désespoir de don Philippe.

On devine que, pour le moment, il ne fut pas question de saisie. Le moyen de saisir, pour une misérable somme de cent cinquante ducats, les meubles d'un homme chez qui l'on vient de briser pour deux mille écus de porcelaine!

Le commissaire et l'huissier essayèrent de consoler don Philippe; mais don Philippe était inconsolable, non pas précisément pour la valeur de la porcelaine, don Philippe avait fait bien d'autres pertes et de bien plus considérables que celle-là! mais don Philippe n'était que dépositaire : le propriétaire, qui était un amateur de curiosités, allait venir réclamer son dépôt; don Philippe ne pourrait le lui remettre; don Philippe était déshonoré.

Le commissaire et l'huissier se cotisèrent. L'affaire, en s'ébruitant, pouvait leur faire grand tort; la loi accorde à ses agents le droit de saisir les meubles, mais non celui de les briser. Ils offrirent à don Philippe une somme de trois cents ducats à titre d'indemnité, et leur influence près de son créancier pour lui faire obtenir un mois de délai à l'endroit du paiement de sa lettre de change. Don Philippe, de son côté, se montra large et grand envers l'huissier et le commissaire; la douleur réelle n'est point calculatrice; il consentit à tout sans rien discuter : le commissaire et l'huissier se retirèrent le cœur brisé de ce muet désespoir.

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou à-compte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par sa fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, vit sa maison cernée par des gardes du commerce. Don Philippe était philosophe; il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines, et de ne plus sortir désormais que le soir. D'ailleurs, on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors? Huit jours se passèrent donc pendant lesquels les recors firent bonne mais inutile garde.

Le neuvième jour, don Philippe se leva comme d'habitude, à neuf heures du matin : don Philippe était devenu fort paresseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par la fenêtre : la rue était libre; pas un seul recors! Don Philippe connaissait trop bien l'activité de l'ennemi auquel il avait affaire pour se croire ainsi, un beau matin et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs sont cachés pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où, affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer; et le moyen serait bien faible et bien indigne d'eux et de lui! ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste, avec la sagacité du génie, et s'y arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui : il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion, savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Annibal. Cette fois, il ne s'agissait pas de combattre, il s'agissait de fuir; cette fois, il s'agissait de gagner une retraite inviolable; cette fois, il s'agissait d'atteindre une église, l'église étant à Naples lieu d'asile pour les voleurs, les assassins, les parricides, et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était distante de six cents pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit, un livre intitulé : *Naples sans soleil*, mais il n'en existe pas qui soit intitulé : *Naples sans recors.*

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille, il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

— Marie, lui dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier?

— Non, Excellence, au contraire, répond la vieille, je me sens beaucoup mieux, et j'allais me lever.

— Gardez-vous-en bien, ma bonne Marie! gardez-vous-en bien! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond; il y a pléthore.

— Eh! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, Excellence?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe; mais, pour le chrétien, tout est louable: la mort elle-même qui, pour le philosophe, est une cause de terreur, est pour le chrétien un objet de joie; le philosophe essaie de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie; c'est le moyen de ne pas être pris à l'improviste.

— Et qu'il serait temps que je me préparasse?

— Non, non, certainement; vous n'en êtes pas là; mais, à votre place, ma bonne Marie, j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Allons, allons, du courage! si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie; je suis fort tourmenté,

iet, et cela me tranquillisera, parole d'honneur!...
en effet, je me sens bien mal.
tu vois!
e ne sais pas s'il est temps encore.
ɜ doute, en se pressant.
le viatique, le viatique! mon cher maître!
nstant même, ma bonne Marie.
t garçon du portier fut expédié à la paroisse, et, dix
ıprès, on entendit les clochettes du sacristain : don
respira.
lle Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et
ilité qui édifièrent tous les assistants; puis, ses dé-
ıaites, son pieux maître, qui lui avait donné un si
ɜil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps
ıccomplissait, prit un des bâtons du dais, pour re-
la procession à l'église.
ɔrte, il trouva les gardes du commerce, qui, leur
ce à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'as-
ıaint sacrement, ils tombèrent à genoux et virent
éfiler le sacristain sonnant sa sonnette, puis deux
vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui
ɔ tour et qui marchaient deux à deux une torche à
puis le prêtre qui portait le saint sacrement, puis
· débiteur, qui leur échappait, grâce au bâton du
tenait des deux mains, et qui passait devant eux en
à tue-tête le *Te Deum laudamus*.
dans l'église, et, par conséquent, se trouvant en lieu
, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus
ue lui, et qu'elle eût à le venir rejoindre le plus tôt

ure après, le digne couple était réuni.
ıncier trouva quatre chaises, un buffet et quatre
de porcelaine cassée; le tout vendu à la criée pour
de dix carlins.
ilippe n'avait plus besoin de meubles; il avait mo-
ıent trouvé un logement garni. Son ami l'artiste,
ɜfaisait si admirablement les Anglais, était devenu

un Anglais tout à coup, par un de ces caprices de fortune dont nous avons souvent. Un Anglais immensément rich et qui avait, par parenthèse, la spleen, était venu à Naples pour se vendre. Tous les Anglais y allaient pour cela, je crois. Pas un n'était allé entendre les symphonies de Beethoven, je crois, pas un n'avait assisté au mariage de Sa Majesté Victor-Emmanuel, je crois. Son médecin le regardait comme un homme perdu.

Un jour, il s'avise d'aller aux Florentins, où jouait une troupe d'opéra bouffe. Les Anglais aiment rire. Le Illustrissimo signor Scribe. Et Scribe, qui est le Scribe. Je n'ai point le Mariage d'Olivier, le Scribe; la Favorite, le Scribe; l'Africaine, le Scribe; les Huguenots, le Scribe; le Prophète, le Scribe; l'Étoile du Nord, le Scribe; le Pardon de Ploërmel, le Scribe; le Songe d'une nuit d'été, le Scribe; le Roman d'Elvire, le Scribe; Dinorah, le Scribe; les Diamants de la couronne, le Scribe; le Premier jour de bonheur, le Scribe; le Domino noir, le Scribe; Haydée, le Scribe; Marco Spada, le Scribe; Jenny Bell, le Scribe; Zanetta, le Scribe; Fra Diavolo, le Scribe; Lestocq, le Scribe; Carlo Broschi, le Scribe; Manon Lescaut, le Scribe; Gibby la cornemuse, le Scribe; Actéon, le Scribe; la Circassienne, le Scribe; le Duc d'Olonne, le Scribe; le Cheval de bronze, le Scribe; Auber, le Scribe; Adam, le Scribe; Carafa, le Scribe; Halévy, le Scribe; Meyerbeer, le Scribe; Rossini, le Scribe; Mozart, le Scribe; Cimarosa, le Scribe; Gluck, le Scribe; Grétry, le Scribe; Monsigny, le Scribe; Boïeldieu, le Scribe; Hérold, le Scribe; Nicolo, le Scribe; Paër, le Scribe; Lesueur, le Scribe; Méhul, le Scribe; Cherubini, le Scribe; Spontini, le Scribe; Onslow, le Scribe; Reber, le Scribe; Clapisson, le Scribe; Victor Massé, le Scribe; Ambroise Thomas, le Scribe; Félicien David, le Scribe; Gounod, le Scribe; Bizet, le Scribe; Delibes, le Scribe; Lecocq, le Scribe; Offenbach, le Scribe; Hervé, le Scribe; Varney, le Scribe; Strauss, le Scribe; Lamothe, le Scribe; Deffès, le Scribe; Poise, le Scribe; Nadaud, le Scribe; Membrée, le Scribe; Wekerlin, le Scribe; Maillart, le Scribe; Limnander, le Scribe; Grisar, le Scribe; Bazin, le Scribe; Ernest Boulanger, le Scribe; Dalayrac, le Scribe; Nicolas Dalayrac, le Scribe; Marsollier, le Scribe; Dumersan, le Scribe; Théaulon, le Scribe; de Rougemont, le Scribe; Bayard, le Scribe; Mélesville, le Scribe; Duveyrier, le Scribe; Monnais, le Scribe; Carmouche, le Scribe; de Courcy, le Scribe; Lockroy, le Scribe; Simon Boccanegra, le Scribe; Ancelot, le Scribe; Xavier Boniface, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault, le Scribe; Favart, le Scribe; Scribe, le Scribe; Collin d'Harleville, le Scribe; Alexandre Duval, le Scribe; Picard, le Scribe; Etienne, le Scribe; Nanteuil, le Scribe; Comte, le Scribe; Fontan, le Scribe; Saint-Yves, le Scribe; Armand Gouffé, le Scribe; Désaugiers, le Scribe; Madame Gay, le Scribe; Madame Ancelot, le Scribe; Madame Sophie Gay, le Scribe; Madame de Girardin, le Scribe; Delphine de Girardin, le Scribe; Louise Colet, le Scribe; Ulbach, le Scribe; Louis Ulbach, le Scribe; Romieu, le Scribe; Méry, le Scribe; Gustave Lemoine, le Scribe; Saint-Rémy, le Scribe; Gabriel, le Scribe; Jacques Lacointa, le Scribe; Sainte-Foy, le Scribe; Tousez, le Scribe; Vandenesse, le Scribe; Legouvé, le Scribe; Legouvé fils, le Scribe; Vulpian, le Scribe; Henri Vulpian, le Scribe; Edouard Foussier, le Scribe; Battu, le Scribe; Renaudin, le Scribe; Gustave Vaëz, le Scribe; Edouard Duprez, le Scribe; Gustave Duprez, le Scribe; Mélesville fils, le Scribe; Duveyrier fils, le Scribe; Monnais fils, le Scribe; Carmouche fils, le Scribe; de Courcy fils, le Scribe; Lockroy fils, le Scribe; Ancelot fils, le Scribe; Xavier Boniface fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils, le Scribe; Favart fils, le Scribe; Scribe fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils, le Scribe; Alexandre Duval fils, le Scribe; Picard fils, le Scribe; Etienne fils, le Scribe; Nanteuil fils, le Scribe; Comte fils, le Scribe; Fontan fils, le Scribe; Saint-Yves fils, le Scribe; Armand Gouffé fils, le Scribe; Désaugiers fils, le Scribe; Madame Gay fils, le Scribe; Madame Ancelot fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils, le Scribe; Madame de Girardin fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils, le Scribe; Louise Colet fils, le Scribe; Ulbach fils, le Scribe; Louis Ulbach fils, le Scribe; Romieu fils, le Scribe; Méry fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils, le Scribe; Saint-Rémy fils, le Scribe; Gabriel fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils, le Scribe; Sainte-Foy fils, le Scribe; Tousez fils, le Scribe; Vandenesse fils, le Scribe; Legouvé fils fils, le Scribe; Vulpian fils, le Scribe; Henri Vulpian fils, le Scribe; Edouard Foussier fils, le Scribe; Battu fils, le Scribe; Renaudin fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils, le Scribe; Edouard Duprez fils, le Scribe; Gustave Duprez fils, le Scribe; Mélesville fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils, le Scribe; Monnais fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils, le Scribe; Favart fils fils, le Scribe; Scribe fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils, le Scribe; Picard fils fils, le Scribe; Etienne fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils, le Scribe; Comte fils fils, le Scribe; Fontan fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils, le Scribe; Romieu fils fils, le Scribe; Méry fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils, le Scribe; Tousez fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils, le Scribe; Battu fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Delphine de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louise Colet fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Louis Ulbach fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Romieu fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Méry fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Lemoine fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Rémy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gabriel fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Jacques Lacointa fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Sainte-Foy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Tousez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vandenesse fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Legouvé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Henri Vulpian fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Foussier fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Battu fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Renaudin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Vaëz fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Edouard Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Gustave Duprez fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Mélesville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Duveyrier fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Monnais fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Carmouche fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; de Courcy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Lockroy fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Xavier Boniface fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, dit Saint-Georges, le Scribe; Arnault fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Favart fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Scribe fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Collin d'Harleville fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Alexandre Duval fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Picard fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Etienne fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Nanteuil fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Comte fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Fontan fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Saint-Yves fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Armand Gouffé fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Désaugiers fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Ancelot fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame Sophie Gay fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils, le Scribe; Madame de Girardin fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils fils,

avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Tolède, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre, faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an, à peu près, sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, où il s'était fait entrepreneur de chemin de fer; les autres, qu'il était passé en Angleterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque, le 15 novembre 1834, la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant :

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres les plus opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les morts soient enterrés dans les églises : c'est malsain, cela donne l'*aria-cattiva*, la peste, le choléra; mais n'importe, c'est l'habitude, et, d'un bout à l'autre de l'Italie, on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbre et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'André del Sarto et de Ribeira.

Le peuple est jeté pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfants, dans la fosse commune, au milieu de la grande cour de l'église.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs, le dernier des avilissements, la plus cruelle des punitions qu'on puisse infliger à ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun, de son vivant, prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charrette et au Campo-Santo. De là les asso-

ciations pour les pompes funèbres entre citoyens; de là les assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la mort.

Voici les formalités générales de réception pour être admis dans un des cinquante clubs mortuaires de la joyeuse ville de Naples. Un des membres de la société présente le néophyte, qui est élu *frère* par les votes d'un scrutin secret: à partir de ce moment, chaque fois qu'il veut se livrer à quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa confrérie; c'est sa paroisse adoptive; elle doit, moyennant une légère contribution mensuelle, le communier, le confirmer, le marier, lui donner l'extrême-onction pendant sa vie, et enfin l'enterrer après sa mort. Le tout gratis et magnifiquement.

Si, au contraire, on a négligé cette formalité, non-seulement on est obligé de payer fort cher toutes les cérémonies qui s'accomplissent pendant la vie, mais encore les parents sont forcés de dépenser des sommes fabuleuses pour arriver à cette magnificence de funérailles qui est le grand orgueil du Napolitain, à quelque classe qu'il appartienne et à quelque degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais, si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'est tout autre chose: les parents n'ont à s'occuper de rien au monde que de pleurer plus ou moins le mort : tous les embarras, tous les frais, toutes les magnificences regardent les confrères. Le défunt est transporté pompeusement à l'église. On le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on écrit son nom, le jour de sa naissance et celui de sa mort; plus deux lignes de vertus, au choix des parents.

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous les jours une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas tout: le 2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacombes de chaque confrérie sont ouvertes au public; les parvis sont tendus de velours noir; des fleurs et des parfums embaument l'atmosphère. et les caveaux mortuaires sont éclairés comme le théâtre Saint-Charles les jours de grand gala. Alors, on hisse les squelettes des frères qui sont morts dans l'année, on les habille de leurs plus beaux habits, on les place religieusement dans les niches préparées à cet effet tout au-

· de la salle; puis ils reçoivent les visites de leurs parents fiers d'eux, amènent leurs amis et connaissances, pour · faire voir la manière convenable dont sont traités après · mort les gens de leur famille. Après quoi, on les enterre nitivement dans un jardin d'orangers qu'on appelle *Terra-ta.*

'outes les corporations funèbres ont des rentes, des droits, priviléges fort respectés; elles sont gouvernées par un ·ur élu tous les ans parmi les confrères. Il y a des con-·ies pour tous les ordres et pour toutes les classes : pour nobles et pour les magistrats, pour les marchands et r les ouvriers.

'ne seule, la confrérie des pèlerins, qui est une des plus iennes, admet, avec une égalité qui fait honneur à la ma-·e dont elle a conservé l'esprit de la primitive Église, les les et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilége. ıs siégent aux mêmes bancs, tous sont couverts du même tume, tous obéissent aux mêmes lois; et l'esprit républi-ı de l'institution est poussé à ce point, que le prieur est isi une année parmi les nobles, une année parmi les plé-ens, et que, depuis que la confrérie existe, cet ordre n'a été une seule fois interverti.

'est de cette honorable confrérie que faisait partie don lippe Villani; et il avait si bien senti l'importance d'en ter membre, que, si bas qu'il eût été précipité par la roue la fortune, il avait toujours pieusement et scrupuleuse-nt acquitté sa part de la cotisation annuelle et générale.)n fut donc affligé, mais non surpris, lorsqu'on reçut au ·eau de la confrérie l'avis de la mort de don Philippe et vitation de préparer ses obsèques.

.e choix de la majorité était tombé, cette année, sur un cé-re marchand de morue, lequel jouissait d'une réputation piété qui eût été remarquable en tout temps, et qui, de nos rs, était prodigieuse. Ce fut lui qui, en sa qualité de ·ur, eut mission de donner les ordres nécessaires à l'en-·ement de don Philippe Villani; il envoya donc ses ou-·rs au n° 15 de la rue de Toledo, dernier domicile du

défunt, pour tendre la chambre ardente, convoqua tous les confrères et invita le chapelain à se tenir prêt. Vingt-quatre heures après le décès, terme exigé par les règlements de la police, le convoi s'achemina en conséquence vers la maison de don Philippe. Un comte, choisi parmi la plus ancienne noblesse de Naples, tenait le gonfalon de la confrérie; puis les confrères, rangés deux à deux et habillés en pénitents rouges, précédaient une caisse mortuaire en argent massif richement sculptée et ciselée que recouvrait un magnifique poêle de velours rouge, brodé et frangé d'or, et que soutenaient douze vigoureux porteurs. Derrière la caisse marchait le prieur, seul et tenant en main le bâton d'ébène à pomme d'ivoire, insigne de sa charge; enfin, derrière le prieur, venait, pour clore le convoi, le respectable corps des pauvres de saint Janvier.

Pardon encore de cette nouvelle digression; mais, comme nous marchons sur un terrain à peu près inconnu à nos lecteurs, nous allons leur expliquer d'abord ce que c'est que les pauvres de saint Janvier; puis nous reprendrons cet intéressant récit à l'endroit même où nous l'avons interrompu.

A Naples, quand les domestiques sont devenus trop vieux pour servir les maîtres vivants, qui, en général, sont fort difficiles à servir, ils changent de condition et passent au service de saint Janvier, patron le plus commode qui ait jamais existé. Ce sont les invalides de la domesticité.

Dès qu'un domestique a atteint l'âge ou le degré d'infirmité voulu pour être admis parmi les pauvres de saint Janvier, et qu'il a reçu son diplôme signé par le trésorier du saint, il n'a plus à s'inquiéter de rien que de prier le ciel de lui envoyer le plus grand nombre d'enterrements possible.

En effet, il n'y a pas d'enterrement un peu fashionable sans les pauvres de saint Janvier. Tout mort qui se respecte un peu doit les avoir à sa suite. On les convoque à domicile, ils se rendent à la maison mortuaire, reçoivent trois carlins par tête et accompagnent le corps à l'église et au lieu de la sépulture, en tenant à la main droite une petite bannière noire flottant au bout d'une lance. Tant qu'ils accom-

agnent le convoi, le plus grand respect accompagne les auvres de saint Janvier; mais, comme il n'est pas de médaille, si bien dorée quelle soit, qui n'ait son revers, à peine es malheureux invalides cessent-ils d'être sous la protection du cercueil, qu'ils perdent le prestige qui les défendait, t qu'ils deviennent purement et simplement les *lanciers de a mort*. Alors, ils sont hués, conspués, poursuivis et reconduits à domicile à coups d'écorces de citron et de trognons le chou, à moins que, par bonheur, il ne passe entre eux t les assaillants un chien ayant une casserole à la queue. On sait que, dans tous les pays du monde, une casserole et n chien réunis par un bout de ficelle sont un grave événement.

Le gonfalonier, les confrères, la caisse mortuaire, les porteurs, le marchand de morue et les pauvres de saint Janvier arrivèrent donc devant le n° 15 de la rue de Toledo; là, omme le convoi était parvenu à sa destination, il fit halte. uatre portefaix montèrent au premier étage, prirent la bière osée sur deux tréteaux, la descendirent et la déposèrent ans la caisse d'argent; aussitôt le prieur frappa la terre de n bâton, et le convoi, reprenant le chemin par lequel il ait venu, rentra lentement dans l'église des pèlerins.

Le lendemain des obsèques, le prieur, selon ses habitudes ourgeoises, qui le tenaient toute la journée à son comptoir, sortait à la nuit tombante pour aller faire son petit tour u môle, récitant mentalement un *De profundis* pour l'âme e don Philippe Villani, lorsqu'au détour de la rue Saniacomo, il vit venir à sa rencontre un homme qui lui paissait ressembler si merveilleusement au défunt, qu'il s'arta stupéfait. L'homme s'avançait toujours, et, à mesure u'il s'avançait, la ressemblance devenait de plus en plus appante. Enfin, lorsque cet homme ne fut plus qu'à dix pas e distance, tout doute disparut : c'était l'ombre de don Phippe Villani elle-même.

L'ombre, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elle prouisait, s'avança droit vers le prieur. Le pauvre marchand e morue était resté immobile; seulement, la sueur coulait

de son front, ses genoux s'entre-choquaient, ses dents étaient serrées par une contraction convulsive; il ne pouvait ni avancer ni reculer : il essaya de crier au secours; mais, comme Énée sur la tombe de Polydore, il sentit sa voix expirer dans son gosier, et un son sourd et inarticulé qui ressemblait à un râle d'agonie s'en échappa seul.

— Bonjour, mon cher prieur, dit le fantôme en souriant.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, murmura le prieur.

— *Amen!* répondit le fantôme.

— *Vade retro, Satanas!* s'écria le prieur.

— A qui donc en avez-vous, mon très-cher? demanda le fantôme en regardant autour de lui, comme s'il cherchait quel objet pouvait causer la terreur dont paraissait saisi le pauvre marchand de morue.

— Va-t'en, âme bienveillante! continua le prieur, et je te promets que je ferai dire des messes pour ton repos

— Je n'ai pas besoin de vos messes, dit le fantôme; mais, si vous voulez me donner l'argent que vous comptiez consacrer à cette bonne œuvre, cet argent me sera agréable.

— C'est bien lui, dit le prieur; il revient de l'autre monde pour emprunter. C'est bien lui!

— Qui lui? demanda le fantôme.

— Don Philippe Villani.

— Pardieu! et qui voulez-vous que ce soit?

— Pardon, mon cher frère, reprit le prieur en tremblant. Peut-on sans indiscrétion vous demander où vous demeurez, ou plutôt où vous demeuriez?

— Rue de Toledo, n° 15. A propos de quoi me faites-vous cette question?

— C'est qu'on nous a écrit, il y a trois jours, que vous étiez mort. Nous nous sommes rendus à votre maison, nous avons mis votre bière dans le catafalque, nous vous avons conduit à l'église, et nous vous avons enterré.

— Merci de la complaisance! dit don Philippe.

— Mais comment se fait-il, puisque vous étiez mort avant-

ier et que nous vous avons enterré hier, que je vous ren-ontre aujourd'hui ?

— C'est que je suis ressuscité, dit don Philippe.

Et, donnant au bon prieur une tape d'amitié sur l'épaule, on Philippe continua son chemin. Le prieur resta dix mi-utes à la même place, regardant s'éloigner don Philippe, ui disparut au coin de la rue de Toledo. La première idée lu bon prieur fut que Dieu avait fait un miracle en faveur le don Philippe; mais, en y réfléchissant bien, le choix fait ar Notre-Seigneur lui sembla si étrange, qu'il convoqua le oir même le chapitre pour lui exposer ses doutes. Le cha-itre convoqué, le digne marchand de morue lui raconta ce ui lui était arrivé, comment il avait rencontré don Philippe, omment don Philippe lui avait parlé, et comment enfin don hilippe, en le quittant, lui avait annoncé, comme avait fait le hrist à la Madeleine, qu'il était ressuscité le troisième jour.

Sur dix personnes dont se composait le chapitre, neuf pa-urent disposées à croire au miracle; une seule secoua la tête.

— Doutez-vous de ce que j'ai avancé ? demanda le prieur.

— Pas le moins du monde, répondit l'incrédule; seule-nent, je crois peu aux fantômes, et, comme tout cela pour-ait bien cacher quelque nouveau tour de don Philippe, je erais d'avis, en attendant plus amples informations, de le aire assigner en dommages-intérêts, comme s'étant fait nterrer sans être mort.

Le lendemain, on laissa chez le portier de la maison n° 15, ue de Toledo, une sommation conçue en ces termes :

« L'an 1835, ce 18 novembre, à la requête de la vénérable onfrérie des pèlerins, moi, soussigné, huissier près le tri-unal civil de Naples, ai fait sommation à don Philippe Villani, décédé le 15 du même mois, de comparaître dans la uitaine devant le susdit tribunal pour prouver légalement a mort, et, dans le cas contraire, se voir condamner à ayer à ladite vénérable confrérie des pèlerins cent ducats le dommages-intérêts, plus les frais de l'enterrement et du rocès. »

C'était le jour même du jugement du procès que nous

nous étions trouvés au milieu du rassemblement qui attendait, rue de Forcella, l'ouverture du tribunal. Le tribunal ouvert, la foule se précipita dans la salle d'audience et nous entraîna avec elle. Tout le monde s'attendait à voir juger le défunt par défaut ; mais tout le monde se trompait : le défunt parut, au grand étonnement de la foule, qui s'ouvrit en le voyant paraître, et le laissa passer avec un frissonnement qui prouvait que ceux qui la composaient n'étaient pas bien certains au fond du cœur que don Philippe Villani fût encore réellement de ce monde. Don Philippe s'avança gravement, et de ce pas solennel qui convient aux fantômes ; puis, s'arrêtant devant le tribunal, il s'inclina avec respect.

— Monsieur le président, dit-il, ce n'est pas moi qui suis mort, c'est un de mes amis chez lequel je logeais ; sa veuve m'a chargé de son enterrement, et, comme pour le quart d'heure, j'avais plus besoin d'argent que de sépulture, je l'ai fait enterrer à ma place. Au surplus, que demande la vénérable confrérie ? J'avais droit à un enterrement pour un : elle m'a enterré. Mon nom était sur le catalogue ; elle a rayé mon nom. Nous sommes quittes. Je n'avais plus rien à vendre ; j'ai vendu mes obsèques.

En effet, le pauvre Lélio, qui avait tant fait rire les autres, venait de mourir du spleen, et c'était lui que la vénérable confrérie des pèlerins avait enseveli aux lieu et place de don Philippe. Celui-ci fut renvoyé de la plainte aux grands applaudissements de la foule, qui le reporta en triomphe jusqu'à la porte du n° 15 de la rue de Toledo.

Au moment où nous quittames Naples, le bruit courait que don Philippe Villani allait faire une fin en épousant la veuve de son ami, ou plutôt ses trois mille livres sterling.

VII

GRAND GALA.

d'abandonner les rues où l'on passe, pour conduire
urs dans les rues où l'on ne passe pas, disons un
ıneux théâtre San-Carlo, le rendez-vous de l'aris-

.e nous arrivâmes à Naples, la nouvelle de la mort
i était encore toute récente, et, malgré la haine qui
s Siciliens et les Napolitains, elle y avait produit,
ıue fussent les opinions musicales des dilettanti,
ation douloureuse ; les femmes surtout, pour qui la
du jeune maestro semble plus spécialement écrite,
jugement desquelles la haine nationale a moins
ɐe, avaient presque toutes dans leur salon un por-
gentile maestro, et il était bien rare qu'une visite,
ère qu'elle fût à l'art, se terminât sans qu'il y eût
de regrets entre les visiteurs et les visités sur la
: l'Italie venait de faire.
ıtti surtout, qui déjà portait le sceptre de la musique
ritait encore de la couronne, était admirable de re-
ır celui qui avait été son rival sans jamais cesser
ın ami. Cela avait, du reste, ravivé les querelles
bellinistes et les donizettistes, querelles bien plus
nent terminées que les nôtres, où chacun des anta-
ıient à prouver qu'il a raison, tandis que les Napo-
inquiétent peu, au contraire, de nationaliser leur
et se contentent de dire d'un homme, d'une femme
chose qu'elle leur est sympathique ou antipathique.
ılitains sont un peuple de sensation. Toute leur con-
subordonnée aux pulsations de leur pouls.
lant les deux partis s'étaient réunis pour honorer la

mémoire de l'auteur de *Norma* et des *Puritains*. Les élèves du conservatoire de Naples avaient ouvert une souscription pour lui faire des funérailles : mais le ministre des cultes s'était opposé à cette fête mortuaire, sous le seul prétexte, peu acceptable en France, mais suffisant à Naples, que Bellini était mort sans recevoir les sacrements. Alors, ils avaient demandé la permission de chanter à Santa-Chiara la fameuse messe de Winter ; mais, cette fois, le ministre était intervenu, disant que ce *Requiem* avait été exécuté aux funérailles de l'aïeul du roi, et qu'il ne voulait pas qu'une messe qui avait servi pour un roi fût chantée pour un musicien. Cette seconde raison avait paru moins plausible que la première. Cependant les amis du ministre avaient calmé l'irritation en faisant observer que Son Excellence avait fait une grande concession au progrès des esprits en daignant instruire le public du motif de son refus, puisqu'il pouvait tout bonnement dire : « Je ne veux pas, » sans prendre la peine de donner la raison de ce non-vouloir. Cet argument avait paru si juste, que le mécontentement des bellinistes s'était calmé en le méditant.

Puis, comme les jours poussent les jours, et comme un soleil fait oublier l'autre, un événement à venir commençait à faire diversion à l'événement passé. On parlait comme d'une chose incroyable, inouïe, et à laquelle il ne fallait pas croire, du reste, avant plus ample informé, de la présomption d'un musicien français qui, lassé des ennuis qu'ont à éprouver les jeunes compositeurs parisiens pour arriver à l'Opéra-Comique ou au grand Opéra, avait acheté un drame à l'un de ces mille poëtes librettistes qui marchent à la suite de Romani, et qui, de plein saut et pour son début, venait s'attaquer au public le plus connaisseur de l'Europe et au théâtre le plus dangereux du monde. A l'appui de cette opinion sur eux-mêmes et sur Saint-Charles, les dilettanti napolitains rappelaient, avec la béatitude de la suffisance, qu'ils avaient nué Rossini et sifflé la Malibran, et ne comprenaient rien à la politesse française, qui se contentait de leur répondre en souriant : « Qu'est-ce que cela prouve ? » Une

chose encore nuisait on ne peut plus à mon pauvre compatriote, j'aurais dû dire deux choses; il avait le malheur d'être riche, et le tort d'être noble, double imprudence des plus graves de la part d'un compositeur à Naples, où l'on en est encore à ne pas comprendre le talent qui va en voiture et le nom célèbre qui porte une couronne de vicomte.

Enfin, comme un point plus sombre en ce sombre horizon, une cabale, chose, il faut l'avouer, si rare à Naples, qu'elle y est presque inconnue, menaçait, pour cette fois, de faire infraction à la règle et d'éclater en faveur du compositeur étranger. Voici comment elle s'était formée; je la raconte moins à cause de son importance que parce qu'elle me conduit tout naturellement à parler des artistes.

La direction du théâtre Saint-Charles avait, sur la foi de ses succès passés, engagé la Ronzi pour soixante représentations, et cela à mille francs chacune. Il était donc de son intérêt de faire valoir une pensionnaire qui lui coûtait par soirée la recette ordinaire d'un théâtre de France. En conséquence, elle avait exigé que le rôle de la prima donna fût écrit pour la Ronzi. Mais, par une de ces fatalités qui rendent les dilettanti de Saint-Charles si fiers de leur supériorité dans l'espèce, la nouvelle prima donna, fêtée, adorée, couronnée six mois auparavant, était venue tomber à plat, et, si j'osais me servir d'un terme de coulisse, fit un fiasco complet à Naples. On avait trouvé généralement qu'il était absurde à l'administration de payer mille francs par soirée pour un reste de talent et un reste de voix, tandis qu'en ajoutant mille francs de plus, on aurait pu avoir la Malibran, qui était le commencement de tout ce dont l'autre était la fin. En conséquence de ce raisonnement, une espèce de bande noire s'était attachée aux ruines de la Ronzi et la démolissait en sifflant chaque soir.

Des lors, l'administration avait compris deux choses : la première, qu'il fallait obtenir de la nouvelle pensionnaire qu'elle réduisit de moitié le nombre de ses représentations, et les dégoûts qu'elle éprouvait chaque soir rendaient la négociation facile; la deuxième, que c'était une mauvaise spé-

culation de soutenir un talent qui n'était pas adopté, par un opéra qui pouvait ne pas l'être. En conséquence, le rôle de la prima donna était passé des mains de la Ronzi dans celles de la Persiani, pour la voix de laquelle, du reste, il n'était pas écrit, celle-ci étant un soprano de la plus grande étendue. De là l'orage dont nous avons signalé l'existence.

Au reste, la troupe de Saint-Charles restait toujours la plus belle et la plus complète d'Italie : elle se composait de trois éléments musicaux nécessaires pour faire un tout : d'un ténor mezzo-carattero, d'une basse, d'un soprano. Par bonheur encore, les trois éléments étaient aussi parfaits qu'on pouvait le désirer, et avaient nom ; Duprez, Ronconi, Taquinardi.

A cette époque, la France ne connaissait Duprez que vaguement : on parlait bien d'un grand artiste, d'un admirable chanteur qui parcourait l'Italie et commençait à imposer des conditions aux impresarii de Naples, de Milan et de Venise; mais, des qualités de sa voix on ne savait rien que ce qu'en disaient les journaux ou ce qu'en rapportaient les voyageurs. Quelques amateurs se rappelaient seulement avoir entendu chanter à l'Odéon un jeune élève de Choron, à la voix franche, sonore, étendue; mais l'identité du grand chanteur était si problématique, qu'on se demandait avec doute si c'était bien celui-là que les étudiants avait sifflé qui était applaudi à cette heure par les dilettanti italiens. Deux ans après, Duprez vint à Paris, et débuta dans *Guillaume Tell*. Nous n'avons rien de plus à dire de ce roi du chant.

Ronconi était, à cette même époque, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, inconnu, je crois, en France, et qui se servait d'une magnifique voix de baryton que le ciel lui avait octroyée, sans se donner la peine d'en corriger les défauts ou d'en développer les qualités. Engagé par un entrepreneur qui le vendait trente mille francs et qui lui en donnait six, il puisait dans la modicité de son traitement une excellente excuse pour ne pas étudier, attendu, disait-il, que, lorsqu'il étudiait, on l'entendait, et que, lorsqu'on l'entendait, il ne pouvait pas dire qu'il n'était pas chez lui. Depuis

lors, Ronconi, payé à sa valeur, a fait les progrès qu'il devait faire, et c'est aujourd'hui le premier baryton de l'Italie.

La Taquinardi était une espèce de rossignol chantant comme une autre parle : c'était madame Damoreau pour la méthode, avec une voix plus étendue et plus fraîche; rien n'était comparable à la douceur de cet organe jeune et pur, mais rarement dramatique. Du reste, talent intelligent au suprême degré, sans devenir jamais ni mélancolique ni passionné; figure froide et jolie : c'était une brune qui chantait blond. La Taquinardi, en épousant l'auteur d'*Inès de Castro*, est devenue la Persiani.

Voilà quels étaient les artistes chargés de représenter le poëme de *Lara*.

Lorsque j'arrivai à Naples, l'ouvrage était en pleines répétitions, c'est-à-dire qu'on l'avait mis à l'étude le 8 du mois de novembre, et qu'il devait passer le 19 dudit; ce qui faisait onze répétitions en tout pour un ouvrage de premier ordre. Tous les opéras cependant ne se montent pas avec cette rapidité. Il y en a auxquels on accorde jusqu'à quinze et dix-huit répétitions. Mais, cette fois, il y avait ordre supérieur : la reine mère s'était plainte de ne pas avoir cette année pour sa fête une nouveauté musicale, ce qui ne manque jamais d'arriver pour celle de son fils ou de sa fille; et le roi de Naples, faisant droit à la plainte, avait ordonné qu'on jouerait l'opéra du Français pour faire honneur à l'anniversaire maternel : c'était une espèce de victime humaine sacrifiée à l'amour filial.

Aussi ne faut-il pas demander dans quel état je retrouvai mon pauvre compatriote. Il se regardait comme un homme condamné par le médecin, et qui n'a plus que sept à huit jours à vivre. Le fait est qu'en examinant sa position il n'y voyait guère qu'un charlatan qui pût promettre de le sauver. J'essayai cependant de ces consolations banales qui ne consolent pas. Mais à tous mes arguments il répondait par une seule parole : « *Grand gala!* mon ami, *grand gala!* » Je lui pris la main : il avait la fièvre; je me retournai vers le chef

d'orchestre, qui fumait avec une chibouque, et je lui dis en soupirant :

— Il y a un commencement de délire.

— Non, non, dit Festa en ôtant gravement le tuyau d'ambre de sa bouche : il a parbleu raison, grand gala ! grand gala, mon cher monsieur ! grand gala !

J'allai alors vers Duprez, qui faisait dans un coin des boulettes avec de la cire d'une bougie, et je le regardai comme pour lui dire : « Voyons, tout le monde n'est-il pas fou, ici ? » Il comprit ma pantomime avec une rapidité qui aurait fait honneur à un Napolitain.

— Non, me dit-il en s'appliquant la boulette de cire sur le nez, non, ils ne sont pas fous. Vous ne savez pas ce que c'est que le grand gala, vous !

Je sortis humblement. J'allai prendre un dictionnaire, je cherchai à la lettre G : je ne trouvai rien.

— Auriez-vous la bonté, dis-je en rentrant, de m'expliquer ce que veut dire *grand gala* ?

— Cela veut dire, répondit Duprez, qu'il y a, ce jour-là, dans la salle douze cents bougies qui vous aveuglent et dont la fumée prend les chanteurs à la gorge.

— Cela veut dire, continua le chef d'orchestre, qu'il faut jouer l'ouverture la toile levée, attendu que la cour ne peut pas attendre ; ce qui nuit infiniment au chœur d'introduction.

— Cela veut dire, termina Ruolz, que toute la cour assiste à la représentation, et que le public ne peut applaudir que lorsque la cour applaudit, et la cour n'applaudit jamais.

— Diable ! diable ! dis-je ne trouvant pas autre chose à répondre à cette triple explication. Et joignez à cela, ajoutai-je pour avoir l'air de ne pas rester court, que vous n'avez plus, je crois, que sept jours devant vous.

— Et que les musiciens n'ont pas encore répété l'ouverture, dit Ruolz.

— Oh ! l'orchestre, cela ne m'inquiète pas, répondit Festa.

— Que les acteurs n'ont pas encore répété ensemble, ajouta l'auteur.

— Oh ! les chanteurs, dit Duprez, ils iront toujours.

— Et je n'aurai jamais ni la force ni la patience de faire la dernière répétition.

— Eh bien, ne suis-je pas là ? dit Donizetti en se levant.

Ruolz alla à lui et lui tendit la main.

— Oui, vous avez raison, j'ai trouvé de bons amis.

— Et, ce qui vaut mieux encore pour le succès, vous avez fait de la belle musique.

— Croyez-vous ? dit Ruolz avec cet accent naïf et modeste qui lui est propre.

Nous nous mîmes à rire.

— Allons à la répétition ! dit Duprez.

En effet, tout se passa comme l'avaient prévu Festa, Duprez et Donizetti. L'orchestre joua l'ouverture à la première vue; les chanteurs, habitués à jouer ensemble, n'eurent qu'à se mettre en rapport pour s'entendre, et Ruolz, mourant de fatigue, laissa le soin de ses trois dernières répétitions à l'auteur d'*Anna Bolena*.

Je revins du théâtre fortement impressionné. J'avais cru assister à l'essai d'un écolier, je venais d'entendre une partition de maître. On se fait malgré soi une idée des œuvres par les hommes qui les produisent, et, malheureusement, on prend presque toujours de ces œuvres et de ces hommes l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Or, Ruolz était l'enfant le plus simple et le plus modeste que j'aie jamais vu. Depuis trois mois que nous nous connaissions, je ne l'avais jamais entendu dire du mal des autres, ni, ce qui est plus étonnant encore pour un homme qui en est à son premier ouvrage, du bien de lui. J'ai trouvé en général beaucoup plus d'amour-propre dans les jeunes gens qui n'ont encore rien fait que dans les hommes *arrivés*, et, qu'on me passe le paradoxe, je crois qu'il n'y a rien de tel que le succès pour guérir de l'orgueil. J'attendis donc, avec plus de confiance, le jour de la première représentation. Il arriva.

C'est une splendide chose que le théâtre Saint-Charles, jour de grand gala. Cette immense et sombre salle, triste pour un œil français pendant les représentations ordinaires, prend, dans les occasions solennelles, un air de vie qui lui

est communiqué par les faisceaux de bougies brûlant à chaque loge. Alors, les femmes sont visibles, ce qui n'arrive pas les jours où la salle est mal éclairée. Ce n'est, certes, ni la toilette de l'Opéra ni la fashion des Bouffes; mais c'est une profusion de diamants dont on n'a pas d'idée en France; ce sont des yeux italiens qui petillent comme des diamants, c'est toute la cour avec son costume d'apparat, c'est le peuple le plus bruyant de l'univers, sinon dans la plus belle, du moins dans la plus grande salle du monde.

Le soir, contre l'habitude des premières représentations, la salle était pleine. La foule italienne, tout opposée à la nôtre, n'affronte jamais une musique inconnue. Non; à Naples surtout, où la vie est toute de bonheur, de plaisir, de sensations, on craint trop que l'ennui n'en ternisse quelques heures. Il faut à ces habitants du plus beau pays de la terre une vie comme leur ciel avec un soleil brûlant, comme leur mer avec des flots qui réfléchissent le soleil. Lorsqu'il est bien constaté que l'œuvre est du premier mérite, lorsque la liste est faite des morceaux qu'on doit écouter et de ceux pendant lesquels on peut se mouvoir, oh! alors, on s'empresse, on s'encombre, on s'étouffe; mais cette vogue ne commence qu'à la sixième ou huitième représentation. En France, on va au théâtre pour se montrer; à Naples, on va à l'Opéra pour jouir.

Quant aux claqueurs, il n'en est pas question : c'est une lèpre qui n'a pas encore rongé les beaux succès, c'est un ver qui n'a pas encore piqué les beaux fruits. L'auteur n'a de billets que ceux qu'il achète, de loges que celles qu'il loue. Auteurs et acteurs sont applaudis quand le parterre croit qu'ils méritent de l'être, les jours de grand gala exceptés, où, comme nous l'avons dit, l'opinion du public est subordonnée à l'opinion de la cour; quand le roi n'y est pas, à celle de la reine; quand la reine est absente, à celle de don Carlos, et ainsi de suite jusqu'au prince de Salerne.

A sept heures précises, des huissiers parurent dans les loges destinées à la famille royale. Au même instant, la toile se leva, et l'ouverture fit entendre son premier coup d'archet.

Ce fut donc une chose perdue que l'ouverture, si belle qu'elle fût. Moi-même tout le premier, malgré l'intérêt que je prenais à la pièce et à l'auteur, j'étais plus occupé de la cour que je ne connaissais pas, que de l'opéra qui commençait. Les aides de camp s'emparèrent de l'avant-scène; la jeune reine, la reine mère et le prince de Salerne prirent la loge suivante; le roi et le prince Charles occupaient la troisième, et le comte de Syracuse, exilé dans la quatrième, conserva au théâtre la place isolée que sa disgrâce lui assignait à la cour.

L'ouverture, si peu écoutée qu'elle fût, parut bien disposer le public. L'ouverture d'un opéra est comme la préface d'un livre; l'auteur y explique ses intentions, y indique ses personnages et y jette le prospectus de son talent. On reconnut dans celle de *Lara* une instrumentation vigoureuse et soutenue, plutôt allemande qu'italienne, des motifs neufs et suaves qu'on espéra retrouver dans le courant de la partition, enfin une connaissance approfondie du matériel de l'orchestre.

Dès les premiers morceaux, je m'aperçus de la différence qui existe entre l'orchestre de Saint-Charles et celui de l'Opéra de Paris, qui tous deux passent pour les premiers du monde. L'orchestre de Saint-Charles consent toujours à accompagner le chanteur et laisse pour ainsi dire flotter la voix sur l'instrument comme un liége sur l'eau; il la soutient, s'élève et s'abaisse avec elle, mais ne la couvre jamais. En France, au contraire, le moindre triangle prétend avoir sa part des applaudissements, et alors, c'est la voix de l'artiste qui nage entre deux eaux. Aussi, à moins d'avoir dans le timbre une vigueur peu commune, est-il très-rare que quelques notes de chant bondissent hors du déluge d'harmonie qui les couvre; et encore, comme les poissons volants, qui ne peuvent se maintenir au-dessus de l'eau que tant que leurs ailes sont mouillées, à peine la voix redescend-elle dans le médium qu'on n'entend plus que l'instrumentation.

Un très-beau duo entre Ronconi et la Persiani passa sans être remarqué. De temps en temps, un général portait son

lorgnon à ses yeux, examinait avec grand soin quelques dilettanti, puis appelait un aide de camp, et désignait tel ou tel individu au parquet ou dans les loges. L'aide de camp sortait aussitôt, reparaissait une minute après derrière le personnage désigné, lui disait deux mots, et alors celui-ci sortait et ne reparaissait plus. Je demandai ce que cela signifiait; on me répondit que c'étaient des officiers qu'on envoyait aux arrêts pour être venus en bourgeois au théatre. Du reste, la cour paraissait si occupée de l'application de la discipline militaire, qu'elle n'avait encore pensé à donner ni aux musiciens ni aux acteurs un signe de sa présence; par conséquent l'ouverture et les trois quarts du premier acte avaient passé déjà sans un applaudissement. Ruolz crut son opéra tombé et se sauva.

Le second acte commença, les beautés allèrent croissant; des flots d'harmonie se répandaient dans la salle : le public était haletant. C'était quelque chose de merveilleux à voir que cette puissance du génie qui pèse sur trois mille personnes qui se débattent et étouffent sous elle; l'atmosphère avait presque cessé d'être respirable pour tous les hommes, autour desquels flottaient des vapeurs symphoniques chaudes comme ces bouffées d'air qui précèdent l'orage; de temps en temps, la belle voix de Duprez illuminait une situation comme un éclair qui passe. Enfin vint le morceau le plus remarquable de l'opéra : c'est une cavatine chantée par Lara au moment où, poursuivi par le tribunal, abandonné de ses amis, il en appelle à leur dévouement et maudit leur ingratitude. L'acteur sentait qu'après ce morceau tout était perdu ou sauvé; aussi je ne crois pas que l'expression de la voix humaine ait jamais rendu avec plus de vérité l'abattement, la douleur et le mépris : toutes les respirations étaient suspendues, toutes les mains prêtes à battre, toutes les oreilles tendues vers la scène, tous les yeux fixés sur le roi. Le roi se retourna vers les acteurs, et, au moment où Duprez jetait sa dernière note, déchirante comme un dernier soupir, Sa Majesté rapprocha ses deux mains. La salle jeta un seul et grand cri : c'était la respiration qui revenait à trois mille personnes.

Le premier torrent d'applaudissements fut, comme d'habitude, reçu par l'acteur, qui salua; mais aussitôt trois mille voix appelèrent l'auteur avec une unanimité électrique; il n'y avait plus de rivalité nationale, il n'était plus question de savoir si le compositeur était Français ou Napolitain; c'était un grand musicien, voilà tout. On voulait le voir, l'écraser d'applaudissements comme il avait écrasé le public d'émotions; on voulait rendre ce que l'on avait reçu.

Duprez chercha l'auteur de tous les côtés et revint dire au public qu'il avait disparu. Le public comprit la cause de cette fuite, et les applaudissements redoublèrent. Au bout d'un quart d'heure, on reprit l'opéra.

Le dernier morceau était un rondo chanté par la Taquinardi; c'était quelque chose de déchirant comme expression. La maîtresse de Lara, après avoir essayé de le perdre par une fausse accusation, se traîne, empoisonnée et mourante, aux pieds de son amant en demandant grâce. La Malibran ou la Grisi, en pareille situation, se serait peu inquiétée de la voix, mais beaucoup du sentiment; la Taquinardi réussit par le moyen contraire; elle fila des sons d'une telle pureté, fit jaillir des notes si fleuries, s'évanouit en roulades si difficiles, qu'une seconde fois le roi applaudit et que la salle suivit son exemple. Cette fois, l'auteur était revenu : on l'avait retrouvé, je ne sais où, dans les bras de Donizetti, qui l'assistait à ses derniers moments. Duprez le prit par une main, la Taquinardi par l'autre, et on le traîna plutôt qu'on ne le conduisit sur la scène.

Quant à moi, qui, comme compatriote et comme camarade, par esprit national et par amitié, avais senti dans cette soirée mon cœur passer par toutes les émotions, et qui avais appelé ce triomphe de toute mon âme, je le vis s'accomplir avec une pitié profonde pour celui qui en était l'objet : c'est que je connaissais ce moment suprême et cette heure où l'on est porté par Satan sur la plus haute montagne et où l'on voit au-dessous de soi tous les royaumes de la terre; c'est que je savais que de ce faîte on n'a plus qu'à redescendre. Riche et heureux jusqu'alors, un homme venait tout à coup

de changer son existence tranquille contre une vie d'émotions, sa douce obscurité contre la lumière dévorante du succès. Aucun changement physique ne s'était opéré en lui, et cependant cet homme n'était plus le même homme : il avait cessé de s'appartenir; pour des applaudissements et des couronnes, il s'était vendu au public; il était maintenant l'esclave d'un caprice, d'une mode, d'une cabale; il allait sentir son nom arraché de sa personne comme un fruit de sa tige. Les mille voix de la publicité allaient le briser en morceaux, l'éparpiller sur le monde; et maintenant, voulût-il le reprendre, le cacher, l'éteindre dans la vie privée, cela n'était plus en son pouvoir, dût-il se briser d'émotions à trente-quatre ans ou se noyer de dégoût à soixante; dût-il, comme Bellini, succomber avant d'avoir atteint toute sa splendeur, ou, comme Gros, disparaître après avoir survécu à la sienne (1).

VIII

LE LAZZARONE.

Nous avons dit qu'il y avait à Naples trois rues où l'on passait et cinq cents rues où l'on ne passait pas; nous avons essayé, tant bien que mal, de décrire Chiaïa, Toledo et Forcella; essayons maintenant de donner une idée des rues où l'on ne passe pas : ce sera vite fait.

Naples est bâtie en amphithéâtre; il en résulte qu'à l'ex-

(1) Je ne m'étais pas trompé dans ma prévision : le vicomte Ruolz, après avoir eu un succès à l'Opéra de Paris comme il en avait eu un à l'Opéra de Naples, a complétement abandonné la carrière musicale, et, aussi bon chimiste qu'il était excellent compositeur, vient de faire cette admirable découverte dont le monde savant s'occupe en ce moment, et qui consiste à dorer le fer par l'application de la pile voltaïque (1842).

ception des quais qui bordent la mer, comme Marinella, Sainte-Lucie et Mergellina, toutes les rues vont en montant et en descendant par des pentes si rapides, que le corricolo seul, avec son fantastique attelage, peut y tenir pied.

Puis ajoutons que, comme il n'y a que ceux qui habitent de pareilles rues qui peuvent y avoir affaire, un étranger ou un indigène qui s'y égare avec un habit de drap est à l'instant même l'objet de la curiosité générale.

Nous disons un habit de drap, parce que l'habit de drap a une grande influence sur le peuple napolitain. Celui qui est *vestito di pano* acquiert, par le fait même de cette supériorité somptuaire, de grands priviléges aristocratiques. Nous y reviendrons.

Aussi, l'apparition de quelque Cook ou de quelque Bougainville est-elle rare dans ces régions inconnues, où il n'y a rien à découvrir que l'intérieur d'ignobles maisons, sur le seuil ou sur la croisée desquelles la grand'mère peigne sa fille, la fille son enfant, et l'enfant son chien. Le peuple napolitain est le peuple de la terre qui se peigne le plus; peut-être est-il condamné à cet exercice par quelque jugement inconnu, et accomplit-il un supplice analogue à celui qui punissait les cinquante filles de Danaüs, avec cette différence que, plus celles-ci versaient d'eau dans leur barrique, moins il en restait.

Nous passâmes dans cinquante de ces rues sans voir aucune différence entre elles. Une seule nous parut présenter des caractères particuliers : c'était la rue de la Porta-Capuana, une large rue poussiéreuse, ayant des cailloux pour pavés et des ruisseaux pour trottoirs. Elle est bordée à droite par des arbres, et à gauche par une longue file de maisons, dont la physionomie n'offre au premier abord rien de bizarre; mais, si le voyageur indiscret, poussant un peu plus loin ses recherches, s'approche de ces maisons; s'il jette un regard en passant dans les ruelles borgnes et tortueuses, qui se croisent en tous sens dans cet inextricable labyrinthe, il est étonné de voir que ce singulier faubourg, de même que l'île de Lesbos, n'est habité que par des femmes, lesquelles,

vieilles ou jeunes, laides ou jolies, de tout âge, de tout pays, de toute condition, sont jetées là, pêle-mêle, gardées à vue comme des criminelles, parquées comme des troupeaux, traquées comme des bêtes fauves. Eh bien, ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, des cris, des blasphèmes, des gémissements qu'on entend dans cet étrange pandémonium, ce sont, au contraire, des chansons joyeuses, de folles tarentelles, des éclats de rire à faire damner un anachorète.

Tout le reste est habité par une population qu'on ne peut nommer, qu'on ne peut décrire, qui fait on ne sait quoi, qui vit on ne sait comment, qui se croit fort au dessus du lazzarone, et qui est fort au-dessous.

Abandonnons-la donc pour passer au lazzarone.

Hélas ! le lazzarone se perd : celui qui voudra voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, Naples avec ses bazars, effraye l'insouciant enfant du môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières de son paradis terrestre ; il ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme avant le péché : il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et câlin comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qu'il avait combattu ; mais le soldat français est avant toutes choses plein de convenance et de vergogne ; il accorda au lazzarone son amitié, il consentit à boire avec lui au cabaret, à l'avoir sous le bras à la promenade, mais à une condition *sine quâ non*, c'est que le lazzarone passerait un vêtement. Le lazzarone, fier de l'exemple de ses pères et de dix siècles de nudité, se débattit quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire ce sacrifice à l'amitié.

Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement vint le gilet, après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone;

le lazzarone sera une race éteinte, le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural, le lazzarone rentrera dans le domaine de la science, comme le mastodonte et l'ichtyosaurus, comme le cyclope et le troglodyte.

En attendant, comme nous avons eu le bonheur de voir et d'étudier les derniers restes de cette grande race qui tombe, hâtons-nous, pour aider les savants à venir dans leurs investigations anthropologiques, de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le soleil qui brille ; c'est à lui la mer qui murmure ; c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais ; le lazzarone, lui, a le monde.

Le lazzarone n'a pas de maître, le lazzarone n'a pas de lois, le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales : il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler ; lui, au contraire, quand il est las de se reposer, il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon ; qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle ; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulants, d'où il se précipite et se brise ; mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzi, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras ; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui dans cet instant rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée.

Quel est ce travail ? Dieu seul le sait.

Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du môle à Chiaia, trois ou quatre poissons échappés du filet qui les emprisonne et vendus à un cuisinier, la main tendue à tout hasard et dans laquelle le *forestiere* laisse

tomber en riant une aumône; voilà le travail du lazzarone.

Quant à sa nourriture, c'est plus facile à dire; quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, le lazzarone ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero.

On croit que le lazzarone vit de macaroni : c'est une grande erreur qu'il est temps de relever; le macaroni est né à Naples, il est vrai; mais, aujourd'hui, le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme la civilisation, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui le rend accessible aux bourses des lazzaroni que les dimanches et les jours de fête. Tout le reste du temps, le lazzarone mange, comme nous l'avons dit, des pizze et du cocomero; du cocomero l'été, des pizze l'hiver.

La pizza est une espèce de talmouse comme on en fait à Saint-Denis; elle est de forme ronde et se pétrit de la même pâte que le pain. Elle est de différentes largeurs, selon le prix. Une pizza de deux liards suffit à un homme; une pizza de deux sous doit rassasier toute une famille.

Au premier abord, la pizza semble un mets simple; après examen, c'est un mets composé. La pizza est à l'huile, la pizza est au lard, la pizza est au saindoux, la pizza est au fromage, la pizza est aux tomates, la pizza est aux petits poissons; c'est le thermomètre gastronomique du marché : elle hausse ou baisse de prix, selon le cours des ingrédients susdésignés, selon l'abondance ou la disette de l'année. Quand la pizza aux poissons est à un demi-grain, c'est que la pêche a été bonne; quand la pizza à l'huile est à un grain, c'est que la récolte a été mauvaise.

Puis une chose influe encore sur le cours de la pizza, c'est son plus ou moins de fraicheur; on comprend qu'on ne peut plus vendre la pizza de la veille le même prix qu'on vend celle du jour; il y a pour les petites bourses des pizze d'une semaine; celles-là peuvent, sinon agréablement, du moins avantageusement, remplacer le biscuit de mer.

Comme nous l'avons dit, la pizza est la nourriture d'hi-

ver. Au 1er mai, la pizza fait place au cocomero; mais la marchandise disparaît seule, le marchand reste le même. Le marchand, c'est le Janus antique, avec sa face qui pleure au passé, et sa face qui sourit à l'avenir. Au jour dit, le pizzaïolo se fait mellonaro.

Le changement ne s'étend pas jusqu'à la boutique : la boutique reste la même. On apporte un panier de cocomeri au lieu d'une corbeille de pizze; on passe une éponge sur les différentes couches d'huile, de lard, de saindoux, de fromage, de tomates ou de poissons qu'a laissées le comestible d'hiver, et tout est dit, on passe au comestible d'été.

Les beaux cocomeri viennent de Castellamare; ils ont un aspect à la fois joyeux et appétissant : sous leur enveloppe verte, ils offrent une chair dont les pepins font encore ressortir le rose vif; mais un bon cocomero coûte cher; un cocomero de la grosseur d'un boulet de quatre-vingts coûte de cinq à six sous. Il est vrai qu'un cocomero de cette grosseur, sous les mains d'un détailleur adroit, peut se diviser en mille ou douze cents morceaux.

Chaque ouverture d'un nouveau cocomero est une représentation nouvelle; les concurrents sont en face l'un de l'autre : c'est à qui donnera le coup de couteau le plus adroitement et le plus impartialement. Les spectateurs jugent.

Le mellonaro prend le cocomero dans le panier plat où il est posé pyramidalement avec une vingtaine d'autres, comme sont posés les boulets dans un arsenal. Il le flaire, il l'élève au-dessus de sa tête, comme un empereur romain le globe du monde. Il crie : « C'est du feu! » ce qui annonce d'avance que la chair sera du plus beau rouge. Il l'ouvre d'un seul coup, et présente les deux hémisphères au public, un de chaque main. Si, au lieu d'être rouge, la chair du commero est jaune ou verdâtre, ce qui annonce une qualité inférieure, la pièce fait fiasco; le mellonaro est hué, conspué, honni : trois chutes, et un mellonaro est déshonoré à tout jamais!

Si le marchand s'aperçoit, au poids ou au flair, que le cocomero n'est point bon, il se garde de l'avouer. Au contraire, il se présente plus hardiment au peuple; il énumère ses

qualités, il vante sa chair savoureuse, il exalte son eau glacée.

— Vous voudriez bien manger cette chair ! vous voudriez bien boire cette eau ! s'écrie-t-il ; mais celui-ci n'est pas pour vous ; celui-ci vous passe devant le nez ; celui-ci est destiné à des convives autrement nobles que vous. Le roi me l'a fait retenir pour la reine.

Et il le fait passer de sa droite à sa gauche, au grand ébahissement de la multitude, qui envie le bonheur de la reine et qui admire la galanterie du roi.

Mais, si, au contraire, le cocomero ouvert est d'une qualité satisfaisante, la foule se précipite, et le détail commence.

Quoiqu'il n'y ait pour le cocomero qu'un acheteur, il y a généralement trois consommateurs : d'abord son seul et véritable propriétaire, celui qui paie sa tranche un demi-denier, un denier ou un liard, selon sa grosseur ; qui en mange aristocratiquement la même portion à peu près que mange d'un cantalou un homme bien élevé, et qui le passe à un ami moins fortuné que lui ; ensuite l'ami qui le tient de seconde main, qui en tire ce qu'il peut et le passe à son tour au gamin qui attend cette libéralité inférieure ; enfin le gamin, qui en grignote l'écorce, et derrière lequel il est parfaitement inutile de chercher à glaner.

Avec le cocomero, on mange, on boit et on se lave, à ce qu'assure le marchand ; le cocomero contient donc à la fois le nécessaire et le superflu.

Aussi le mellonaro fait-il le plus grand tort aux aquaïoli. Les aquaïoli sont les marchands de coco de Naples, à l'exception qu'au lieu d'une exécrable décoction de réglisse, ils vendent une excellente eau glacée, acidulée par une tranche de citron ou parfumée par trois gouttes de sambuco.

Contre toute croyance, c'est l'hiver que les aquaïoli font les meilleures affaires. Le cocomero désaltère, tandis que la pizza étouffe ; plus on mange de cocomero, moins on a soif ; on ne peut pas avaler une pizza sans risquer la suffocation.

C'est donc l'aristocratie qui défraye, l'été, les aquaïoli. Les princes, les ducs, les grands seigneurs ne dédaignent pas

de faire arrêter leurs équipages aux boutiques des aquaïoli et de boire un ou deux verres de cette délicieuse boisson, dont chaque verre ne coûte pas un liard.

C'est que rien n'est tentant au monde, sous ce climat brûlant, comme la boutique de l'aquaïolo, avec sa couverture de feuillage, ses franges de citrons et ses deux tonneaux à bascule pleins d'eau glacée. Je sais que, pour mon compte, je ne m'en lassais pas, et que je trouvais adorable cette façon de se rafraîchir sans presque avoir besoin de s'arrêter. Il y a des aquaïoli de cinquante pas en cinquante pas ; on n'a qu'à étendre la main en passant, le verre vient vous trouver, et la bouche court d'elle-même au verre

Quant au lazzarone, il fait la nique aux buveurs en mangeant son cocomero.

Maintenant, ce n'est point assez que le lazzarone mange, boive et dorme ; il faut encore que le lazzarone s'amuse. Je connais une femme d'esprit qui prétend qu'il n'y a de nécessaire que le superflu, et de positif que l'idéal. Le paradoxe semble violent au premier abord, et cependant, en y songeant, on reconnaît qu'il y a, surtout pour les *gens comme il faut*, quelque chose de vrai dans cet axiome.

Or, le lazzarone a beaucoup des vices de l'*homme comme il faut*. Un de ses vices est d'aimer les plaisirs. Les plaisirs ne lui manquent pas. Énumérons les plaisirs du lazzarone.

Il a l'improvisateur du môle. — Malheureusement, nous avons dit qu'à Naples il y avait beaucoup de choses qui s'en allaient, et l'improvisateur est une des choses qui s'en vont.

Pourquoi l'improvisateur s'en va-t-il ? quelle est la cause de sa décadence ? Voilà ce que tout le monde s'est demandé et ce que personne n'a pu résoudre.

On a dit que le prédicateur lui avait ouvert une concurrence : c'est vrai ; mais examinez sur la même place le prédicateur et l'improvisateur, vous verrez que le prédicateur prêche dans le désert, et que l'improvisateur chante pour la foule. Ce ne peut donc être le prédicateur qui ait tué l'improvisateur.

On a dit que l'Arioste avait vieilli ; que la folie de Roland

était un peu bien connue ; que les amours de Médor et d'Angélique, éternellement répétées, étaient au bout de leur intérêt ; enfin que, depuis la découverte des bateaux à vapeur et des allumettes chimiques, les sorcelleries de Merlin avaient paru bien pâles.

Rien de tout cela n'est vrai, et la preuve, c'est que, l'improvisateur coupant les séances, comme le poëte coupe ses chants, et s'arrêtant chaque soir à l'endroit le plus intéressant, il n'y a pas de nuit que quelque lazzarone impatient n'aille réveiller l'improvisateur pour avoir la suite de son récit.

D'ailleurs, ce n'est pas l'auditoire qui manque à l'improvisateur, c'est l'improvisateur qui manque à l'auditoire.

Eh bien, cette cause de la décadence de l'improvisation, je crois l'avoir trouvée ; la voici. L'improvisateur est aveugle comme Homère ; comme Homère, il tend son chapeau à la foule pour en obtenir une faible rétribution : c'est cette rétribution, si modique qu'elle soit, qui perpétue l'improvisateur.

Or, qu'arrive-t-il à Naples ? C'est que, lorsque l'improvisateur fait le tour du cercle, tenant son chapeau, il y a des spectateurs poétiques et consciencieux qui y plongent la main pour y laisser un sou ; mais il y en a aussi qui, abusant du même geste, au lieu d'y mettre un sou, en retirent deux.

Il en résulte que, lorsque l'improvisateur a fini sa tournée, il retrouve son chapeau aussi parfaitement vide qu'avant de l'avoir commencé, moins la coiffe.

Cet état de choses, comme on le comprend, ne peut durer ; il faut à l'art une subvention ; à défaut de subvention, l'art disparaît. Or, comme je doute que le gouvernement de Naples subventionne jamais l'improvisateur, l'art de l'improvisation est sur le point de disparaître.

C'est donc un plaisir qui va échapper au lazzarone ; mais, Dieu merci ! à défaut de celui-ci, il en a d'autres.

Il a la revue que le roi, tous les huit jours, passe de son armée.

Le roi de Naples est un des rois les plus guerriers de la terre : tout jeune, il faisait déjà changer les uniformes des

troupes. C'est à propos d'un de ces changements qui ne s'opéraient pas sans porter quelque atteinte au trésor, que son aieul Ferdinand, roi plein de sens, lui disait ces paroles mémorables qui prouvent le cas que le roi faisait, non pas sans doute du courage, mais de la composition de son armée :

— Mon cher enfant, habille-les de blanc, habille-les de rouge, ils s'enfuiront toujours.

Cela n'arrêta pas le moins du monde le jeune prince dans ses dispositions belliqueuses, il continua d'étudier le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche; il amena des perfectionnements dans la coupe de l'habit et la forme du schako; enfin, il parvint à élargir les cadres de son armée jusqu'à ce qu'il pût y faire entrer cinquante mille hommes, à peu près.

C'est, comme on le voit, un fort joli joujou royal que cinquante mille soldats qui marchent, qui s'arrêtent, qui tournent, qui virent à la parole, ni plus ni moins que si chacune de ces cinquante mille individualités était une mécanique.

Maintenant, examinons comment cette mécanique est montée, et cela, sans faire tort le moins du monde au génie organisateur du roi et au courage individuel de chaque soldat.

Le premier corps, le corps privilégié, le corps par excellence de toutes les royautés qui tremblent, celui auquel est confiée la garde du palais, est composé de Suisses; leurs avantages sont une paye plus élevée; leurs priviléges, le droit de porter le sabre dans la ville.

La garde ne vient qu'en second, ce qui fait que, quoique jouissant à peu près des mêmes avantages et des mêmes priviléges que les Suisses, elle exècre ces dignes descendants de Guillaume Tell, qui, à ses yeux, ont commis un crime irrémissible, celui de lui avoir pris le premier rang.

Après la garde vient la légion sicilienne, qui exècre les Suisses parce qu'ils sont Suisses, et les Napolitains parce qu'ils sont Napolitains.

Après les Siciliens vient la ligne, qui exècre les Suisses et la garde parce que ces deux corps ont des avantages

qu'elle n'a pas et des priviléges qu'on lui refuse, et les Siciliens par la seule raison qu'ils sont Siciliens.

Enfin, vient la gendarmerie, qui, en sa qualité de gendarmerie, est naturellement exécrée par les autres corps.

Voilà les cinq éléments dont se compose l'armée de Ferdinand II, cette formidable armée que le gouvernement napolitain offrait au prince impérial de Russie comme l'avant-garde de la future coalition qui devait marcher sur la France!

Mettez dans une plaine les Suisses et la garde, les Siciliens et la ligne; faites-leur donner le signal du combat par la gendarmerie, et Suisses, Napolitains, Siciliens et gendarmes s'entr'égorgeront depuis le premier jusqu'au dernier, sans rompre d'une semelle. Échelonnez ces cinq corps contre l'ennemi, aucun d'eux ne tiendra peut-être, car chaque échelon sera convaincu qu'il a moins à craindre de l'ennemi que de ses alliés, et que, si mal attaqué qu'il sera par lui, il sera encore plus mal soutenu par les autres.

Cela n'empêche pas que, lorsque cette mécanique militaire fonctionne, elle ne soit fort agréable à voir. Aussi quand le lazzarone la regarde opérer, il bat des mains; lorsqu'il entend sa musique, il fait la roue. Seulement, lorsqu'elle fait l'exercice à feu, il se sauve: il peut rester une baguette dans les fusils; cela s'est vu.

Mais le lazzarone a encore d'autres plaisirs.

Il a les cloches, qui partout sonnent, et qui à Naples chantent. L'instrument du lazzarone, c'est la cloche. Plus heureux que Guildenstern, qui refuse à Hamlet de jouer de la flûte sous prétexte qu'il ne sait pas en jouer, le lazzarone sait jouer de la cloche sans l'avoir appris. Veut-il, après un long repos, un exercice agréable et sain, il entre dans une église et prie le sacristain de lui laisser sonner la cloche; le sacristain, enchanté de se reposer, se fait prier un instant pour donner de la valeur à sa concession; puis il lui passe la corde : le lazzarone s'y pend aussitôt, et, tandis que le sacristain se croise les bras, le lazzarone fait de la voltige.

Il a la voiture qui passe, et qui le promène gratis. A Naples, il n'y a pas de domestique qui consente à se tenir de

bout derrière une voiture, ni de maître qui permette que le domestique se tienne assis à côté de lui. Il en résulte que le domestique monte près du cocher et que le lazzarone monte derrière. On a essayé tous les moyens de chasser le lazzarone de ce poste, et tous les moyens ont échoué. La chose est passée en coutume, et, comme toute chose passée en coutume, a aujourd'hui force de loi.

Il a la parade des Puppi. Le lazzarone n'entre pas dans l'intérieur où se joue la pièce, c'est vrai. Aux Puppi, les premières coûtent cinq sous, l'orchestre trois sous, et le parterre six liards. Ces prix exorbitants dépassent de beaucoup les moyens des lazzaroni. Mais, pour attirer les chalands, on apporte, sur des tréteaux dressés devant l'entrée du théâtre, les principales marionnettes revêtues de leur grand costume. C'est le roi Latinus avec son manteau royal, son sceptre à la main, sa couronne sur la tête; c'est la reine Amata, vêtue de sa robe de grand gala et le front serré avec le bandeau qui lui serrera la gorge; c'est le pieux Æneas, tenant à la main la grande épée qui occira Turnus; c'est la jeune Lavinie, les cheveux ombragés de la fleur d'oranger virginale; c'est enfin Polichinelle! Personnage indispensable, diplomate universel, Talleyrand contemporain de Moïse et de Sésostris, Polichinelle est chargé de maintenir la paix entre les Troyens et les Latins; et, lorsqu'il perdra tout espoir d'arranger les choses, il montera sur un arbre pour regarder la bataille, et n'en descendra que pour enterrer les morts. Voilà ce qu'on lui montre, à lui, cet heureux lazzarone; c'est tout ce qu'il désire. Il connaît les personnages, son imagination fera le reste.

Il a l'Anglais. Peste! nous avions oublié l'Anglais.

L'Anglais qui est plus pour lui que l'improvisateur, plus que la revue, plus que les cloches, plus que les Puppi; l'Anglais, qui lui procure non-seulement du plaisir, mais de l'argent; l'Anglais, sa chose, son bien, sa propriété; l'Anglais, qu'il précède pour lui montrer son chemin, ou qu'il suit pour lui voler son mouchoir; l'Anglais, auquel il vend des curiosités; l'Anglais, auquel il procure des médailles

antiques; l'Anglais, auquel il apprend son idiome; l'Anglais, qui lui jette dans la mer des sous qu'il rattrape en plongeant; l'Anglais enfin, qu'il accompagne dans ses excursions à Pouzzoles, à Castellamare, à Capri et à Pompéi. Car l'Anglais est original par système : l'Anglais refuse parfois le guide patenté et le cicerone à numéro; l'Anglais prend le premier lazzarone venu, sans doute parce que l'Anglais a une attraction instinctive pour le lazzarone, comme le lazzarone a une sympathie calculée pour l'Anglais.

Et, il faut le dire, le lazzarone est non-seulement bon guide, mais encore bon conseiller. Pendant mon séjour à Naples, un lazzarone avait donné à un Anglais trois conseils dont il s'était trouvé fort bien. Aussi, les trois conseils avaient rapporté cinq piastres au lazzarone; ce qui lui avait fait une existence assurée et tranquille pour six mois.

Voici le fait.

IX

LE LAZZARONE ET L'ANGLAIS.

Il y avait à Naples, en même temps que moi et dans le même hôtel que moi, un de ces Anglais quinteux, flegmatiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin pour qui l'argent est l'argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement : « Avec mon argent, je dirai ce que je pense; avec mon argent, je me procurerai ce que je veux; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela à marchander le ciel. »

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *the Sphinx*.

Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéi; il avait fait demander un guide; et, comme le guide ne se trouvait pas là, sous sa main, à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazzarone pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi-heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence, il avait fait offrir, à l'instant même, cent guinées au capitaine du port; mais, comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez; l'Anglais alors s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres, et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique, les Anglais sont tout particulièrement rancuniers; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand; et, comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent, il déblatérait tout en suivant la route de Pompéi, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammaire de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand.

Le lazzarone ne parle pas italien, mais le lazzarone comprend toutes les langues. Le lazzarone comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazzarone, c'est que l'Anglais allait en avant, et que le lazzarone allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazzarone écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain. Le lazzarone n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal; pourvu qu'on ne dise

rien de la Madone, de saint Janvier ou du Vésuve, le lazzarone laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazzarone, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence; mais, soit que l'Anglais n'eût pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en appuyant une de ses mains sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha; pardon, Excellence, mais, avec votre permission, je retourne à Naples.

— Pourquoi toi retourner à Naples? demanda l'Anglais.

— Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazzarone, empruntant, pour répondre à l'Anglais, la tournure de phrase que celui-ci paraissait affectionner.

— Et qui oserait pendre toi? reprit l'Anglais.

— Roi à moi, répondit le lazzarone.

— Et pourquoi pendrait-il toi?

— Parce que vous avoir dit des injures de lui.

— L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

— Le lazzarone ne l'être pas.

— Mais toi n'avoir rien dit.

— Mais moi avoir entendu tout.

— Qui dira toi avoir entendu tout?

— L'invalide.

— Quel invalide?

— L'invalide qui va nous accompagner pour visiter Pompéi.

— Moi pas vouloir d'invalide.

— Alors, vous pas visiter Pompéi.

— Moi pas pouvoir visiter Pompéi sans invalide?

— Non.

— Moi en payant?

— Non.

— Moi, en donnant le double, le triple, le quadruple?

— Non, non, non!

— Oh! oh! fit l'Anglais.

Et il tomba dans une réflexion profonde.

Quant au lazzarone, il se mit à essayer de sauter par-dessus son ombre.

— Je veux bien prendre l'invalide, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

— Prenons l'invalide, alors, répondit le lazzarone.

— Mais je ne veux pas taire la langue à moi.

— En ce cas, je souhaite le bonjour à vous.

— Moi vouloir que tu restes.

— En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.

— Donne le conseil à moi.

— Puisque vous ne vouloir pas taire la langue à vous, prenez un invalide sourd au moins.

— Oh! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalide sourd. Voilà une piastre pour toi avoir trouvé le invalide sourd.

Le lazzarone courut au corps de garde et choisit un invalide sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de Sa Majesté Ferdinand Ier, sans que l'invalide l'entendit et sans que le lazzarone fît semblant de l'entendre : on visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du poëte. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort anacréontique qui attira l'attention de l'Anglais, lequel, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siége de bronze, tira son album et commença à dessiner.

A la première ligne qu'il traça, l'invalide et le lazzarone s'approchèrent de lui; l'invalide voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il allait porter la parole.

— Excellence, dit le lazzarone, il est défendu de faire des copies des fresques.

— Oh! dit l'Anglais, moi vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh! moi, je paierai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh! je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu! défendu! défendu! tendez-vous?

— Moi vouloir absolument dessiner cette petite bêtise p faire rire milady.

— Alors, l'invalide mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner. L'invalide s'appro d'un air inexorable.

— Pardonnez, Excellence, dit le lazzarone.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque?

— Je le veux.

— Et d'autres encore?

— Oui, et d'autres encore; moi vouloir dessiner toutes fresques.

— Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un cons Votre Excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh! oh! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore second conseil que du premier, moi bien vouloir le inva aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le inva aveugle.

— Alors, sortons; j'irai chercher l'invalide aveugle, vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entei

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son num dans sa poche; puis, sortant de la maison de Sallu il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les scriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant temps, le lazzarone courait au corps de garde et en ra nait un invalide aveugle, conduit par un caniche n L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renv

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la mai

du poëte pour continuer son dessin; mais le lazzarone obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant, et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéi sur le bout de la patte; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des inscriptions et belles-lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la boutique du fergeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat Felicitas.*

— Oh! oh! s'écria l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompéi! Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta tout bas au lazzarone :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazzarone; pendant ce temps, j'amuserai le invalide.

Et le lazzarone alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi très-content, dit l'Anglais; mais moi vouloir retourner à la maison du poëte.

— Castor! dit l'invalide à son chien; Castor, à la maison du poëte!

Et Castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste.

Le lazzarone se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh! moi très-content! très-content! dit l'Anglais; mais moi vouloir en faire d'autres.

— Alors, continuons, dit le lazzarone.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries; les an-

ciens avaient à cet endroit l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album fort respectable.

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait aussitôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre haute de six pouces, et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

— Moi, je paierai ce qu'on voudra, pour faire rire un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé; voulez-vous que je vous en donne un troisième? Eh bien, n'achetez point la statue, volez-la.

— Oh! toi avoir raison. Avec cela, nous avoir l'invalide aveugle. Oh! oh! oh! ce être très-original.

— Oui; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi, donner une boulette à Castor.

— Faites mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera; mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi bien vouloir le invalide boiteux; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et, pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle

et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirobolant, tandis que le lazzarone était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après, il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois; il savait que l'Anglais ne marchanderait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum nundinarium et le temple d'Isis; l'Anglais et le lazzarone visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir; l'invalide, sans défiance aucune, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais allait, tournait, virait, revenant sans avoir l'air d'y toucher à sa statuette, le lazzarone s'amusait à tendre, à la hauteur de deux pieds, une corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée, il fit signe à l'Anglais; l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalide ébahi le regardait faire, il sauta par dessus la corde, et, précédé du lazzarone, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans et rejoignit sa calèche, qui l'attendait à la via dei Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompéi, il était à Torre-del-Greco, et, une heure après avoir quitté Torre-del-Greco, il était à Naples.

Quant à l'invalide, il avait d'abord essayé d'enjamber par dessus la corde; mais le lazzarone avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir; l'invalide avait alors tenté de la dénouer; mais le lazzarone avait été pêcheur dans ses moments perdus, et savait faire ce fameux nœud à la marinière qui n'est autre

chose que le nœud gordien. Enfin l'invalide, à l'exemple d'Alexandre le Grand, avait voulu couper ce qu'il ne pouvait dénouer, et avait tiré son sabre; mais son sabre, qui n'avait jamais coupé que très-peu, ne coupait plus du tout; de sorte que l'Anglais était à moitié chemin de Resina que l'invalide en était encore à essayer de scier sa corde.

Le même soir, l'Anglais s'embarquait sur le bateau à vapeur *the King-George*, et le lazzarone se perdait dans la foule de ses compagnons.

L'Anglais avait fait les trois choses les plus expressément défendues à Naples : il avait dit du mal du roi, il avait copié les fresques, il avait volé une statue, et tout cela, non pas grâce à son argent, son argent ne lui servit de rien pour ces trois choses, mais grâce à l'imaginative d'un lazzarone.

Mais, pensera-t-on, parmi ces choses, il y en a une qui n'est ni plus ni moins qu'un vol. Je répondrai que le lazzarone est essentiellement voleur; c'est-à-dire que le lazzarone a ses idées à lui sur la propriété, ce qui l'empêche d'adopter à cet endroit les idées des autres. Le lazzarone n'est pas voleur, il est conquérant; il ne dérobe pas, il prend. Le lazzarone a beaucoup du Spartiate : pour lui, la soustraction est une vertu, pourvu que la soustraction se fasse avec adresse. Il n'y a de voleurs, à ses yeux, que ceux qui se laissent prendre. Aussi, afin de n'être pas pris, le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable; il porte une carabine, une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main : il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association, aussitôt que la patrouille est passée, le sbire met une pierre sur une borne pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé, le sbire paraît.

Alors, le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone ou que le lazzarone escroque le sbire :

otre pauvre monde va tellement de mal en pis, qu'on ne eut plus compter sur la conscience, même des fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaye d'y remédier en hangeant les sbires de quartier; alors, ce sont de nouvelles ssociations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance utuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaïa, de Toledo ou de Forcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le oir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations ommerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être orcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire; alors, le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lusignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Toledo, j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de la Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé :

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

— Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer? demanda le sbire.

— Rien, absolument rien, Excellence, répondit le lazzarone.

Le lazzarone appelle le sbire Excellence.

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

— C'était un savant, Excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment! mais puisque je n'ai rien volé, Excellence.

— C'est justement pour cela, imbécile! Si tu avais vol quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien, c'est partie remise, voilà tout; je ne serai pa toujours si malheureux.

— Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédom mager?

— Je vous le promets, Excellence.

— Comment cela?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant ser pour vous.

— Soit; mais je choisirai l'individu; je ne me soucie pa que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne; l lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poëte passent successivement sar que le sbire bouge. Un jeune officier, leste, pimpant, par d'un charmant uniforme, paraît à son tour; le sbire donn le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier; tous deux disparai sent à l'angle de la première rue. Un instant après, le laz zarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout?

— Comment, voilà tout? C'est de la batiste!

— Est-ce qu'il n'y en avait qu'un seul (1)?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre?

(1) A Naples, on a toujours deux mouchoirs dans sa poche : mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour moucher; il y a même des élégants qui en ont un troisième av lequel ils époussettent leurs bottes, pour faire croire qu'ils s venus en voiture.

— Dans l'autre, il y avait un foulard.
— Pourquoi ne l'as-tu pas apporté?
— Celui-là, je le garde pour moi, Excellence.
— Comment, pour toi?
— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons?
— Eh bien?
— Eh bien, chacun sa poche.
— J'ai droit à tout.
— A la moitié, Excellence.
— Je veux le foulard.
— Mais, Excellence...
— Je veux le foulard!
— C'est une injustice.
— Ah! tu dis du mal des employés du gouvernement. En prison, drôle! en prison!
— Vous aurez le foulard, Excellence.
— Je veux celui de l'officier.
— Vous aurez celui de l'officier.
— Où le retrouveras-tu?
— Il était allé chez sa maîtresse, rue Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas, qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose?
— J'ai perdu un mouchoir de batiste.
— Votre Excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.
— Et quel est le brigand?...
— Qu'est-ce que Votre Excellence me donnera si je lui trouve son voleur?
— Je te donnerai une piastre.
— J'en veux deux.
— Va pour deux piastres. Eh bien, que fais-tu?
— Je vous vole votre foulard.
— Pour me faire retrouver mon mouchoir?

— Oui.

— Et où seront-ils tous deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai vo lard est celui à qui j'ai donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le fou sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le laz rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vi ficier. L'officier met la main sur le collet du sbire, tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a é zarone avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué p Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouillera pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire brouillent pas pour si peu de chose : c'est à l'œuvre reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont re pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'ap l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entr la vie à la mort.

X

LE ROI NASONE.

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur libe mandèrent jamais un roi comme les grenouilles de l mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur en env

Celui-là n'était ni un baliveau ni une grue : c'était nard, et un des plus fins que la race royale ait jama duits. Ce roi eut trois noms : Dieu le nomma Ferdina le congrès le nomma Ferdinand Ier, et les lazzaroni l mèrent le roi Nasone.

Dieu et le congrès eurent tort : un seul de ces troi lui resta, c'est celui qui lui a été donné par les lazzar

L'histoire, à la vérité, lui a conservé indifféremm

tres, ce qui n'a pas contribué à la rendre plus claire; i est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lors- rrigent leurs épreuves?

les, personne ne connaît donc ni Ferdinand Ier ni ıd IV; mais, en revanche, tout le monde connaît le ne.

e peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la es Écossais ont eu Robert Bruce, les Anglais ont eu III, les Allemands ont eu Maximilien, les Français enri IV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napo- ıt eu *Nasone* (1).

Nasone était l'homme le plus fin, le plus fort, le oit, le plus insouciant, le plus indévot, le plus su- ux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Greffé , de Français et d'Espagnol, jamais il n'a su un pagnol, de français, ni d'italien; le roi Nasone n'a ı qu'une langue, c'est le patois du môle.

ı pour enfants le roi François, le prince de Salerne, Marie-Amélie, c'est-à-dire un des hommes les plus un des princes les meilleurs, une des femmes les irablement saintes qui aient jamais existé.

ı Nasone monta sur le trône à six ans, comme V, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna ı 1825, c'est-à-dire soixante-six ans, y compris sa . Tout ce qui s'accomplit de grand en Europe dans re moitié du siècle passé et dans le premier quart présent s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout ssa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le itre et tomber. Il se trouva mêlé à ce drame gigan- ıi bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Caire.

Nasone n'avait reçu aucune éducation; il avait eu verneur le prince de San-Nicandro, qui, n'ayant ja- ı su, n'avait pas jugé nécessaire que son élève en

on ne prenne point ce sobriquet en mauvaise part; c'est au lieu de dire Philippe V, nous disions Philippe le Long.

apprît plus que lui. En échange, le roi faisait des armes comme Saint-Georges, montait à cheval comme Rocca-Romana, et tirait un coup de fusil comme Charles X. Mais d'arts, mais de science, mais de politique, il n'en fut pas un seul instant question dans le programme de l'éducation royale.

Aussi, de sa vie, le roi Nasone n'ouvrit-il un livre ou ne lut-il un mémoire. Quand il fut majeur, il laissa régner son ministre; quand il fut marié, il laissa régner sa femme. Il ne pouvait se dispenser d'assister aux conseils d'État; mais il avait défendu qu'il y parût un seul encrier, de peur que sa vue n'entraînât à des écritures. Restait son seing, qu'il ne pouvait se dispenser de donner au moins une fois par jour. Napoléon, dans le même cas, avait réduit le sien à cinq lettres d'abord, à trois ensuite, puis enfin à une seule. Le roi Nasone fit mieux, il eut une griffe.

Aussi passait-il le meilleur de son temps à chasser à Caserte ou à pêcher au Fusaro; puis, la chasse finie ou la pêche terminée, le roi se faisait cabaretier, la reine se faisait cabaretière, les courtisans se faisaient garçons de cabaret, et l'on détaillait, au-dessous du cours des comestibles ordinaires, les produits de la chasse ou de la pêche, le tout avec l'accompagnement de disputes et de jurons qu'on aurait pu rencontrer dans une halle. Cela était un des grands plaisirs du roi Nasone.

Le roi Nasone avait de qui tenir son amour pour la chasse. Son père, le roi Charles III, avait fait bâtir le château de Capodimonte par la seule raison qu'il y avait sur cette colline, au mois d'août, un abondant passage de becfigues. Malheureusement, en jetant les fondations de cette villa, on s'était aperçu qu'au-dessous des fondations s'étendaient de vastes carrières d'où, depuis deux mille ans, Naples tirait sa pierre. On y ensevelit trois millions dans des constructions souterraines; après quoi, on s'aperçut qu'il ne manquait qu'une chose pour se rendre au château, c'était un chemin. On comprend que, si Charles III, comme son fils, avait eu le goût du commerce et avait vendu ses becfigues, il eût, selon toute

probabilité, en les vendant au prix ordinaire, perdu quelque chose comme un millier de francs sur chacun d'eux.

Le contre-coup de la révolution française vint troubler le roi Nasone au milieu de ses plaisirs. Un jour, il lui prit envie de chasser à l'homme au lieu de chasser au daim ou au sanglier; il lâcha sa meute sur la piste des républicains et vint les attaquer aux environs de Rome. Malheureusement, le Français est un animal qui revient sur le chasseur. Le roi Nasone le vit revenir et fut obligé d'abandonner la place et de gouverner au plus vite sur Naples; encore fallut-il qu'il changeât de costume avec le duc d'Ascoli, son écuyer. Il prit la gauche dans la voiture, ordonna au duc de le tutoyer, et le servit tout le long de la route comme si le duc d'Ascoli eût été Ferdinand et que lui eût été le duc d'Ascoli.

Plus tard, un des grands plaisirs du roi était de raconter cette anecdote. L'idée que le duc d'Ascoli aurait pu être pendu à la place du roi mettait la cour en fort belle humeur.

Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu'il n'était point prudent à lui de s'arrêter là; il s'adressa à son bon ami Nelson, lui demanda un vaisseau, monta dessus avec la reine, son ministre Acton, et la belle Emma Lyonna, à laquelle nous reviendrons bientôt; mais un vent contraire s'éleva : le vaisseau ne put sortir du golfe et fut forcé de revenir jeter l'ancre à une centaine de pas de la terre. Alors, ministres, magistrats, officiers, accoururent pour supplier le roi de revenir à Naples; mais le roi tint bon pour la Sicile et envoya promener officiers, magistrats et ministres, marmottant sans cesse ses meilleures prières pour que le vent changeât de direction. Au premier souffle qui vint du nord, on leva l'ancre et on s'éloigna à pleines voiles.

Mais la satisfaction du roi ne fut point de longue durée. A peine la flottille avait-elle gagné la haute mer, qu'une tempête terrible s'éleva; en même temps, le jeune prince Alberto tomba malade. Le roi avait pris pour capitaine de son vaisseau l'amiral Nelson, qui passait à cette époque pour le premier marin du monde, et cependant, comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne, le mât de misaine et la grande

vergue de son bâtiment furent brisés, tandis qu'il voyait à cent pas de lui la frégate de l'amiral Caracciolo, sur laquelle il avait refusé de monter, se fiant plus à son allié qu'à son sujet, s'avancer au milieu de la tempête, calme et comme si elle commandait aux vents. Plusieurs fois, le roi héla ce bâtiment, qui, pareil à celui du *Corsaire rouge*, semblait un navire enchanté, pour s'informer s'il ne pourrait point passer à son bord; mais, quoiqu'à chaque signal du roi l'amiral lui-même se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché du vaisseau royal pour recevoir les ordres de Sa Majesté, le péril du transport était trop grand pour que Caracciolo osât en courir la responsabilité. Cependant, à chaque heure, le danger augmentait. Enfin on arriva en vue de Palerme; mais le voisinage de la terre augmentait encore le danger; si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans le port par un gros temps que le dernier pilote côtier. Il fit donc un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familier que lui avec ces parages. Aussitôt une barque montée par un officier se détacha d'un des bâtiments, emportée par le vent comme une feuille, et s'approcha du vaisseau royal. Lorsqu'elle fut à portée, on jeta une corde, l'officier la saisit, on le hissa à bord; c'était le capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Caracciolo. Il répondit de tout. Nelson lui remit le commandement; une heure après, on entrait dans le port de Palerme, et, le même soir, on débarquait à Castello à Mare.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps, Championnet prenait Naples, et, un beau matin, le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus : c'était la république parthénopéenne.

Si [illegible] la grandeur, il ne comprenait pas que ses sujets l'abandonnassent [illegible] lui, [illegible] plus exactement leur serment de fidélité ; c'était un traître ; le patrimoine de Charles III était diminué de moitié : le roi des

Deux-Siciles n'en avait plus qu'une. Noblesse et bourgeoisie avaient embrassé avec ardeur la cause de la Révolution; il ne restait plus au roi Nasone que ses bons lazzaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit vœu d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il rentrait jamais dans sa bonne ville de Naples, et continua de chasser.

Il est vrai que, comme nous l'avons dit, le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quoiqu'il ne chassât jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entrait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Ficuzza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappé au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et, se retournant vers sa suite :

— *Che è il porco che a fatto un tal colpo?* s'écria-t-il.

Ce qui voulait dire en toutes lettres : « Quel est le porc qui a fait un pareil coup? »

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela?

— Non, dit le roi; mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilége d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle avec des favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le prince Peppino Ruffo, qui avait tout perdu au service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'imprudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de

ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et, le saisissant à pleines mains par la barbe :

— Ah ! brigand ! ah ! jacobin ! ah ! septembriseur ! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi ?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Ruffo, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche, et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi ; c'était le président Cardillo, qui, n'ayant pas un seul cheveu sur la tête, et pas un seul poil au menton, était entré, tout d'abord, dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les gens de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie de reversi. Alors, c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre que le roi, le président lâchait la bride à sa colère, foudroyait son partner de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais, lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons ; mais, tout à coup, le roi, qui ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question ; alors, le président souriait agréablement, reposait sur la table la chose quelconque qu'il tenait à la main, et se contentait d'arracher les boutons de son habit, que l'on retrouvait le lendemain semés sur le parquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait

it négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il ırait pu se défaire lui était resté.

— Ah! mon Dieu! que je suis bête! s'écria le prince, urais pu donner mon as, et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien, je suis plus bête encore que Votre Majesté, cria le président; car j'aurais pu donner le quinola, et il est resté dans les mains.

Le prince, au lieu de se fâcher, éclata de rire, la réponse rappelant probablement la franchise de ses bons laz-ɔni.

Il faut tout dire aussi : le président Cardillo était, comme mrod, un grand chasseur devant Dieu, et avait de magni-ues chasses, des chasses royales, auxquelles il invitait son , et auxquelles son roi lui faisait l'honneur d'assister. ıtait dans son magnifique fief d'Illice que se passait la ɔse; et comme, au milieu de la propriété, s'élevait un châ-ıu digne d'elle, Sa Majesté daignait, la veille des chasses, ·iver, souper et coucher dans ce château, où elle demeu-t quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir, on y ·iva, comme d'habitude, avec l'intention de chasser le len-main. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. ıssi, après s'être tourné et retourné toute la nuit dans son , se leva-t-il au point du jour, et, allumant son bougeoir, dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suze-in. La clef était à la porte; Ferdinand eut envie de voir elle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clef entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque et en chemise, était assis au ilieu de sa chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, rpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans ıuger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez, pour bien voir figure qu'il faisait; puis il commença à faire le tour de la ıtue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis ıe la tête seule du président, mobile comme celle d'un ma-ıt de la Chine, l'accompagnait par un mouvement de rota-ɔn centrale égal au mouvement circulaire. Enfin les deux tres qui accomplissaient leur périple se retrouvèrent en

face l'un de l'autre. Et, comme le roi continuait de garder le silence :

— Sire, dit le président avec le plus grand sang-froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de l'étiquette, faut-il que je me lève, ou faut-il que je reste ?

— Reste, reste, dit le roi, mais ne nous fais pas attendre; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre aussi gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo, en allant ainsi chasser chez lui, éveilla l'ambition des courtisans; il n'y eut pas jusqu'aux abbesses des premiers couvents de Palerme qui, peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fissent inviter le roi à venir donner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les âmes la distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se garda bien de refuser de pareilles invitations. Le roi était quelque peu galant; il oublia presque sa colonie de San-Leucio. Cette colonie de San-Leucio était cependant quelque chose de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et biens au roi; les âmes seules appartenaient à Dieu, ce qui n'empêchait pas le diable d'en avoir sa part. San-Leucio était, moins le turban et le lacet, devenu le sérail du sultan Nasone. Comme le schah de Perse, il aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances de quatre-vingts naissances dans le même mois.

Aussi, la population de San-Leucio a-t-elle encore, aujourd'hui, des priviléges que n'a aucun autre village du royaume des Deux-Siciles; ses habitants ne paient pas de contributions et échappent à la loi du recrutement. En outre, chacun, quel que soit son âge ou son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement, les plus âgés l'appellent *mon neveu*, et les plus jeunes *mon cousin*.

Le roi Nasone en était donc là en Sicile, chassant tous les jours, soit dans ses forêts à lui, soit dans celles du président, soit dans les parcs des abbesses, faisant tous les

rs sa partie d'hombre, de whist ou de reversi, et ne re-
ttant au monde que son château de Capodimonte, où il
ivait tant de becfigues; son lac de Fusaro, où il y avait
it de poissons, et sa place du Môle, où il y avait tant de
zaroni, lorsqu'un jour un homme de cinquante à cin-
ante-cinq ans environ se présenta pour lui demander
utorisation de reconquérir son royaume : cet homme,
tait le cardinal Ruffo.

Fabrizio Ruffo était né d'une famille noble, mais peu
nsidérable. Seulement, comme il avait le génie de l'intri-
e développé à un point fort remarquable, il avait fait,
âce au pape Pie VI, dont il était devenu le favori, un assez
au chemin dans la carrière de la prélature, et il avait été
mmé à un haut emploi dans la chambre pontificale. Ar-
é là, il eut l'adresse de faire sa fortune en trois ans et la
iladresse de laisser voir qu'il l'avait faite. Il en résulta que,
n faste ayant fait scandale, Pie VI fut forcé de lui deman-
r sa démission. Ruffo la lui donna, vint à Naples, et obtint
ntendance du château de Caserte. Il y servait de son
ieux le roi Nasone dans les plaisirs que Sa Majesté allait
iercher dans sa villa, lorsque Sa Majesté se réfugia en Si-
le. Le cardinal Ruffo l'y suivit.

Là, tandis que le roi chassait le jour et jouait le soir,
uffo rêvait de reconquérir le royaume. La face des choses
iangeait en Italie, les défaites succédaient aux défaites; Bo-
iparte semblait avoir transporté de l'autre côté de la Médi-
:rranée la statue de la Victoire. Les ennemis que le Direc-
ire avait à combattre croissaient chaque jour. La flotte
irque et la flotte russe combinées avaient repris quelques-
nes des îles Ioniennes, assiégeaient Corfou, et annonçaient
autement que, dès qu'elles se seraient rendues maîtresses de
e point important, elles feraient voile vers les côtes d'Ita-
e. L'escadre anglaise n'attendait qu'un signal pour se réu-
ir à elles. Fabrizio Ruffo espérait qu'en mettant le feu
ux Calabres, ce feu, comme une traînée de poudre, gagne-
ait rapidement Naples et embraserait la capitale. Il vint donc,
omme nous l'avons dit, trouver le roi.

— Oui.

— Et où seront-ils tous deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire, le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose : c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entre eux à la vie à la mort.

X

LE ROI NASONE.

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur liberté, demandèrent jamais un roi comme les grenouilles de la fable, mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur en envoya un.

Celui-là n'était ni un baliveau ni une grue : c'était un renard, et un des plus fins que la race royale ait jamais produits. Ce roi eut trois noms : Dieu le nomma Ferdinand IV, le congrès le nomma Ferdinand Ier, et les lazzaroni le nommèrent le roi Nasone.

Dieu et le congrès eurent tort : un seul de ces trois noms lui resta, c'est celui qui lui a été donné par les lazzaroni.

L'histoire, à la vérité, lui a conservé indifféremment les

deux autres, ce qui n'a pas contribué à la rendre plus claire; mais qui est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves?

A Naples, personne ne connaît donc ni Ferdinand Ier ni Ferdinand IV; mais, en revanche, tout le monde connaît le roi Nasone.

Chaque peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la nation. Les Écossais ont eu Robert Bruce, les Anglais ont eu Henri VIII, les Allemands ont eu Maximilien, les Français ont eu Henri IV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napolitains ont eu *Nasone* (1).

Le roi Nasone était l'homme le plus fin, le plus fort, le plus adroit, le plus insouciant, le plus indévot, le plus superstitieux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Greffé d'Italien, de Français et d'Espagnol, jamais il n'a su un mot d'espagnol, de français, ni d'italien; le roi Nasone n'a jamais su qu'une langue, c'est le patois du môle.

Il a eu pour enfants le roi François, le prince de Salerne, la reine Marie-Amélie, c'est-à-dire un des hommes les plus savants, un des princes les meilleurs, une des femmes les plus admirablement saintes qui aient jamais existé.

Le roi Nasone monta sur le trône à six ans, comme Louis XIV, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna de 1759 à 1825, c'est-à-dire soixante-six ans, y compris sa minorité. Tout ce qui s'accomplit de grand en Europe dans la dernière moitié du siècle passé et dans le premier quart du siècle présent s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout entier passa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le vit décroître et tomber. Il se trouva mêlé à ce drame gigantesque qui bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Paris au Caire.

Le roi Nasone n'avait reçu aucune éducation; il avait eu pour gouverneur le prince de San-Nicandro, qui, n'ayant jamais rien su, n'avait pas jugé nécessaire que son élève en

(1) Qu'on ne prenne point ce sobriquet en mauvaise part; c'est comme si, au lieu de dire Philippe V, nous disions Philippe le Long.

apprit plus que lui. En échange, le roi faisait des comme Saint-Georges, montait à cheval comme Roc mana, et tirait un coup de fusil comme Charles X. d'arts, mais de science, mais de politique, il n'en f un seul instant question dans le programme de l'édu royale.

Aussi, de sa vie, le roi Nasone n'ouvrit-il un livre lut-il un mémoire. Quand il fut majeur, il laissa régn ministre; quand il fut marié, il laissa régner sa fem ne pouvait se dispenser d'assister aux conseils d'État il avait défendu qu'il y parût un seul encrier, de peur vue n'entraînât à des écritures. Restait son seing, q pouvait se dispenser de donner au moins une fois pa Napoléon, dans le même cas, avait réduit le sien à cinq d'abord, à trois ensuite, puis enfin à une seule. Le roi I fit mieux, il eut une griffe.

Aussi passait-il le meilleur de son temps à chasser serte ou à pêcher au Fusaro; puis, la chasse finie ou che terminée, le roi se faisait cabaretier, la reine se cabaretière, les courtisans se faisaient garçons de ca et l'on détaillait, au-dessous du cours des comestibles naires, les produits de la chasse ou de la pêche, le tou l'accompagnement de disputes et de jurons qu'on aur rencontrer dans une halle. Cela était un des grands p du roi Nasone.

Le roi Nasone avait de qui tenir son amour pour la c Son père, le roi Charles III, avait fait bâtir le châ Capodimonte par la seule raison qu'il y avait sur cet line, au mois d'août, un abondant passage de becfigues heureusement, en jetant les fondations de cette villa, tait aperçu qu'au-dessous des fondations s'étendaient de carrières d'où, depuis deux mille ans, Naples tirait sa On y ensevelit trois millions dans des constructions s raines; après quoi, on s'aperçut qu'il ne manquait chose pour se rendre au château, c'était un chemin. On prend que, si Charles III, comme son fils, avait eu le g commerce et avait vendu ses becfigues, il eût, selon

probabilité, en les vendant au prix ordinaire, perdu quelque chose comme un millier de francs sur chacun d'eux.

Le contre-coup de la révolution française vint troubler le roi Nasone au milieu de ses plaisirs. Un jour, il lui prit envie de chasser à l'homme au lieu de chasser au daim ou au sanglier; il lâcha sa meute sur la piste des républicains et vint les attaquer aux environs de Rome. Malheureusement, le Français est un animal qui revient sur le chasseur. Le roi Nasone le vit revenir et fut obligé d'abandonner la place et de gouverner au plus vite sur Naples; encore fallut-il qu'il changeât de costume avec le duc d'Ascoli, son écuyer. Il prit la gauche dans la voiture, ordonna au duc de le tutoyer, et le servit tout le long de la route comme si le duc d'Ascoli eût été Ferdinand et que lui eût été le duc d'Ascoli.

Plus tard, un des grands plaisirs du roi était de raconter cette anecdote. L'idée que le duc d'Ascoli aurait pu être pendu à la place du roi mettait la cour en fort belle humeur.

Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu'il n'était point prudent à lui de s'arrêter là; il s'adressa à son bon ami Nelson, lui demanda un vaisseau, monta dessus avec la reine, son ministre Acton, et la belle Emma Lyonna, à laquelle nous reviendrons bientôt; mais un vent contraire s'éleva : le vaisseau ne put sortir du golfe et fut forcé de revenir jeter l'ancre à une centaine de pas de la terre. Alors, ministres, magistrats, officiers, accoururent pour supplier le roi de revenir à Naples; mais le roi tint bon pour la Sicile et envoya promener officiers, magistrats et ministres, marmottant sans cesse ses meilleures prières pour que le vent changeât de direction. Au premier souffle qui vint du nord, on leva l'ancre et on s'éloigna à pleines voiles.

Mais la satisfaction du roi ne fut point de longue durée. A peine la flottille avait-elle gagné la haute mer, qu'une tempête terrible s'éleva; en même temps, le jeune prince Alberto tomba malade. Le roi avait pris pour capitaine de son vaisseau l'amiral Nelson, qui passait à cette époque pour le premier marin du monde, et cependant, comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne, le mât de misaine et la grande

vergue do son bâtiment furent brisés, tandis qu'il voyait à cent pas de lui la frégate de l'amiral Caracciolo, sur laquelle il avait refusé de monter, se fiant plus à son allié qu'à son sujet, s'avancer au milieu de la tempête, calme et comme si elle commandait aux vents. Plusieurs fois, le roi héla ce bâtiment, qui, pareil à celui du *Corsaire rouge*, semblait un navire enchanté, pour s'informer s'il ne pourrait point passer à son bord; mais, quoiqu'à chaque signal du roi l'amiral lui-même se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché du vaisseau royal pour recevoir les ordres de Sa Majesté, le péril du transport était trop grand pour que Caracciolo osât en courir la responsabilité. Cependant, à chaque heure, le danger augmentait. Enfin on arriva en vue de Palerme; mais le voisinage de la terre augmentait encore le danger; si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans le port par un gros temps que le dernier pilote côtier. Il fit donc un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familier que lui avec ces parages. Aussitôt une barque montée par un officier se détacha d'un des bâtiments, emportée par le vent comme une feuille, et s'approcha du vaisseau royal. Lorsqu'elle fut à portée, on jeta une corde, l'officier la saisit, on le hissa à bord; c'était le capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Caracciolo; il répondit de tout. Nelson lui remit le commandement; une heure après, on entrait dans le port de Palerme, et, le même soir, on débarquait à Castello à Mare.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps, Championnet prenait Naples, et, un beau matin, le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus. C'était la république parthénopéenne.

Sa colère fut grande; il ne comprenait pas que ses sujets, abandonnés par lui, ne lui eussent pas gardé plus exactement leur serment de fidélité; c'était fort triste : le patrimodée de Charles III était diminué de moitié; le roi des

Deux-Siciles n'en avait plus qu'une. Noblesse et bourgeoisie avaient embrassé avec ardeur la cause de la Révolution; il ne restait plus au roi Nasone que ses bons lazzaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit vœu d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il rentrait jamais dans sa bonne ville de Naples, et continua de chasser.

Il est vrai que, comme nous l'avons dit, le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quoiqu'il ne chassât jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entrait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Ficuzza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappé au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et, se retournant vers sa suite :

— *Che è il porco che a fatto un tal colpo?* s'écria-t-il.

Ce qui voulait dire en toutes lettres : « Quel est le porc qui a fait un pareil coup? »

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela?

— Non, dit le roi; mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilége d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle avec des favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le prince Peppino Ruffo, qui avait tout perdu au service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'imprudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de

ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et, le saisissant à pleines mains par la barbe :

— Ah! brigand! ah! jacobin! ah! septembriseur! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Ruffo, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche, et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi; c'était le président Cardillo, qui, n'ayant pas un seul cheveu sur la tête, et pas un seul poil au menton, était entré, tout d'abord, dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les gens de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie de reversi. Alors, c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre que le roi, le président lâchait la bride à sa colère, foudroyait son partner de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais, lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons; mais, tout à coup, le roi, qui ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question; alors, le président souriait agréablement, reposait sur la table la chose quelconque qu'il tenait à la main, et se contentait d'arracher les boutons de son habit, que l'on retrouvait le lendemain semés sur le parquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait

ait négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il urait pu se défaire lui était resté.

— Ah! mon Dieu! que je suis bête! s'écria le prince, aurais pu donner mon as, et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien, je suis plus bête encore que Votre Majesté, 'écria le président; car j'aurais pu donner le quinola, et il 'est resté dans les mains.

Le prince, au lieu de se fâcher, éclata de rire, la réponse ui rappelant probablement la franchise de ses bons lazaroni.

Il faut tout dire aussi : le président Cardillo était, comme lemrod, un grand chasseur devant Dieu, et avait de magniques chasses, des chasses royales, auxquelles il invitait son oi, et auxquelles son roi lui faisait l'honneur d'assister. 'était dans son magnifique fief d'Illice que se passait la hose; et comme, au milieu de la propriété, s'élevait un châeau digne d'elle, Sa Majesté daignait, la veille des chasses, rriver, souper et coucher dans ce château, où elle demeuait quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir, on y rriva, comme d'habitude, avec l'intention de chasser le lenemain. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. ussi, après s'être tourné et retourné toute la nuit dans son it, se leva-t-il au point du jour, et, allumant son bougeoir, e dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suzeain. La clef était à la porte; Ferdinand eut envie de voir uelle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clef t entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque et en chemise, était assis au ilieu de sa chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, urpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans ouger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez, pour bien voir a figure qu'il faisait; puis il commença à faire le tour de la tatue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis ue la tête seule du président, mobile comme celle d'un maot de la Chine, l'accompagnait par un mouvement de rotaion centrale égal au mouvement circulaire. Enfin les deux istres qui accomplissaient leur périple se retrouvèrent en

face l'un de l'autre. Et, comme le roi continuait de garder le silence :

— Sire, dit le président avec le plus grand sang-froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de l'étiquette, faut-il que je me lève, ou faut-il que je reste ?

— Reste, reste, dit le roi, mais ne nous fais pas attendre; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre aussi gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo, en allant ainsi chasser chez lui, éveilla l'ambition des courtisans; il n'y eut pas jusqu'aux abbesses des premiers couvents de Palerme qui, peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fissent inviter le roi à venir donner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les âmes la distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se garda bien de refuser de pareilles invitations. Le roi était quelque peu galant; il oublia presque sa colonie de San-Leucio. Cette colonie de San-Leucio était cependant quelque chose de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et biens au roi; les âmes seules appartenaient à Dieu, ce qui n'empêchait pas le diable d'en avoir sa part. San-Leucio était, moins le turban et le lacet, devenu le sérail du sultan Nasone. Comme le schah de Perse, il aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances de quatre-vingts naissances dans le même mois.

Aussi, la population de San-Leucio a-t-elle encore, aujourd'hui, des privilèges que n'a aucun autre village du royaume des Deux-Siciles: ses habitants ne paient pas de contributions et échappent à la loi du recrutement. En outre, chacun, quel que soit son âge ou son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement, les plus âgés l'appellent *mon neveu*, et les plus jeunes *mon cousin*.

Le roi Nasone en était donc là en Sicile, chassant tous les jours, soit dans ses forêts à lui, soit dans celles du président, soit dans les parcs des abbesses, faisant tous les

irs sa partie d'hombre, de whist ou de reversi, et ne re-
ettant au monde que son château de Capodimonte, où il
avait tant de becfigues; son lac de Fusaro, où il y avait
nt de poissons, et sa place du Môle, où il y avait tant de
zzaroni, lorsqu'un jour un homme de cinquante à cin-
ante-cinq ans environ se présenta pour lui demander
utorisation de reconquérir son royaume : cet homme,
était le cardinal Ruffo.

Fabrizio Ruffo était né d'une famille noble, mais peu
nsidérable. Seulement, comme il avait le génie de l'intri-
ue développé à un point fort remarquable, il avait fait,
âce au pape Pie VI, dont il était devenu le favori, un assez
au chemin dans la carrière de la prélature, et il avait été
mmé à un haut emploi dans la chambre pontificale. Ar-
vé là, il eut l'adresse de faire sa fortune en trois ans et la
aladresse de laisser voir qu'il l'avait faite. Il en résulta que,
n faste ayant fait scandale, Pie VI fut forcé de lui deman-
r sa démission. Ruffo la lui donna, vint à Naples, et obtint
ntendance du château de Caserte. Il y servait de son
ieux le roi Nasone dans les plaisirs que Sa Majesté allait
ercher dans sa villa, lorsque Sa Majesté se réfugia en Si-
le. Le cardinal Ruffo l'y suivit.

Là, tandis que le roi chassait le jour et jouait le soir,
uffo rêvait de reconquérir le royaume. La face des choses
angeait en Italie, les défaites succédaient aux défaites; Bo-
aparte semblait avoir transporté de l'autre côté de la Médi-
rannée la statue de la Victoire. Les ennemis que le Direc-
ire avait à combattre croissaient chaque jour. La flotte
rque et la flotte russe combinées avaient repris quelques-
es des îles Ioniennes, assiégeaient Corfou, et annonçaient
autement que, dès qu'elles se seraient rendues maîtresses de
point important, elles feraient voile vers les côtes d'Ita-
e. L'escadre anglaise n'attendait qu'un signal pour se réu-
ir à elles. Fabrizio Ruffo espérait qu'en mettant le feu
ux Calabres, ce feu, comme une traînée de poudre, gagne-
ait rapidement Naples et embraserait la capitale. Il vint donc,
omme nous l'avons dit, trouver le roi.

Le roi, à qui il ne demandait ni hommes ni argent, mais seulement son autorisation et ses pleins pouvoirs, donna tout ce que le cardinal demandait; après quoi, roi et cardinal échangèrent leur bénédiction. Le cardinal partit pour les montagnes de la Calabre, et le roi pour la forêt de Ficuzza.

Deux mois à peu près s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, le roi, tout en chassant à la Favorite, à Montréal ou à Illice, avait vu passer une foule de vaisseaux russes, turcs et anglais se dirigeant vers sa capitale. Un soir même, en rentrant, il avait appris que Nelson avait quitté Palerme pour prendre le commandement général de la flotte. Enfin, un matin, il reçut un courrier qui lui annonça que le cardinal Ruffo venait d'entrer à Naples, que la république parthénopéenne, qui était venue avec Championnet, s'en était allée avec Macdonald, et que les républicains avaient obtenu une capitulation en vertu de laquelle ils rendaient les forts, mais qui leur accordait en échange vie et bagages saufs. Cette capitulation était signée de Foote pour l'Angleterre, de Keraudy pour la Russie, de Bonnieu pour la Porte, et de Ruffo pour le roi.

Tout au contraire de ce à quoi l'on s'attendait, Sa Majesté entra dans une grande colère; on lui avait reconquis son royaume, ce qui était fort agréable, mais on avait traité avec des rebelles, ce qui lui paraissait fort humiliant. Nasone était petit-fils de Louis XIV, et il y avait en lui, tout populaire qu'il était, beaucoup de l'orgueil et de l'omnipotence du grand roi.

Il s'agissait donc de sauver l'honneur royal en déchirant la capitulation (1).

(1) Voici les termes de cette capitulation :

« 1° Le château Neuf et le château de l'Œuf, avec armes et munitions, seront remis aux commissaires de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, et de ses alliées, l'Angleterre, la Russie, la Porte Ottomane.

» 2° Les garnisons républicaines des deux châteaux sortiront avec les honneurs de la guerre et seront respectées dans leurs personnes et dans leurs biens, meubles et immeubles.

Cependant on craignait une chose : il y avait à cette heure Naples un homme qui était plus que le roi lui-même; cet omme, c'était Nelson. Or, Nelson était arrivé à l'âge de quante et un ans sans que son plus mortel ennemi eût eu autre reproche à lui faire qu'une trop grande intrépidité. Il vait des honneurs autant qu'un vainqueur en pouvait amasr sur sa tête. La ville de Londres lui avait envoyé une épée, le roi l'avait fait chevalier du Bain, baron du Nil et pair royaume. Il avait une fortune princière; car le gouvernement lui faisait mille livres sterling de rente; le roi l'avait oté d'une pension de cinquante mille francs, et la Companie des Indes lui avait fait cadeau de cent mille écus. Il y vait donc à craindre que Nelson, reconnu jusqu'alors, nonulement pour brave entre les braves, mais encore pour yal entre les loyaux, n'eût le ridicule de tenir à cette doue réputation, et, n'ayant rien fait jusque-là qui portât atinte à son courage, ne voulût rien faire qui portât atteinte son honneur.

» 3° Elles pourront choisir de s'embarquer sur des vaisseaux parmentaires pour être transportées à Toulon, ou de rester dans le yaume, sans avoir rien à craindre, ni pour elles ni pour leurs failles. Les vaisseaux seront fournis par les ministres du roi.

» 4° Ces conditions et ces clauses seront communes aux personnes des deux sexes enfermées dans les forts, aux républicains faits risonniers dans le cours de la guerre par les troupes royales ou lliées, et au camp de Saint-Martin.

» 5° Les garnisons républicaines ne sortiront des châteaux que uand les vaisseaux destinés au transport de ceux qui auront choisi départ seront prêts à mettre à la voile.

» 6° L'archevêque de Salerne, le comte Michevieux, le comte illon et l'évêque d'Avellino resteront comme otages dans le fort aint-Elme, jusqu'à ce qu'on ait appris à Naples la nouvelle certine de l'arrivée à Toulon des vaisseaux qui auront transporté ans cette ville les garnisons républicaines. Les prisonniers du parti u roi et les ôtages retenus dans les forts seront mis en liberté ussitôt après la ratification de la présente capitulation. »

Et pourtant il fallait que la capitulation signée par Foote de Keraudy et Bonnieu fût déchirée. On se rappela que c'était une femme qui avait perdu Adam, et on jeta les yeux sur son amie Emma Lyonna pour damner Nelson.

Emma Lyonna était une femme perdue de Londres. Son père, on ne le connaît pas; sa patrie, on l'ignore : on sait seulement que sa mère était pauvre; on croit qu'elle naquit dans la principauté de Galles, voilà tout. Un charlatan la rencontra et lui offrit de prendre part à une spéculation nouvelle : c'était de représenter la déesse Hygie. Ce charlatan était le docteur Graham, auteur de la *Mégalanthropogénésie*. Emma Lyonna accepte; elle est installée dans le cabinet du docteur, à qui elle sert d'explication vivante. Emma Lyonna était belle, on accourut pour la voir, les peintres demandèrent à la copier; Rowmirey, l'un des artistes les plus populaires de l'Angleterre, la peignit en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné. Dès lors, la vogue d'Emma Lyonna fut établie, et la fortune de Graham fut faite.

Parmi les jeunes gens qui, depuis l'exposition de la déesse Hygie, suivaient avec le plus d'assiduité les cours du docteur, était un jeune homme de la maison de Warwick, nommé Charles Grenville. Du jour où il avait vu Emma Lyonna, il en était devenu amoureux; il proposa à la belle statue de quitter le docteur pour lui. Emma Lyonna commençait à se lasser de poser pour les curieux et pour les peintres. Sa réputation était faite; un jeune homme de l'aristocratie allait la mettre à la mode; elle accepta. En trois ans, la fortune de Charles Grenville fut mangée, une place honorable qu'il occupait dans la diplomatie perdue, et il ne lui restait rien que la femme à laquelle il devait sa ruine pécuniaire et sa chute sociale. Alors, il offrit à Emma de l'épouser, si grande était la fascination que cette autre Laïs exerçait sur cet autre Alcibiade. Mais Emma Lyonna était trop bonne calculatrice pour épouser un homme ruiné : elle avait pris l'habitude de l'or et des diamants pendant ces trois années, et elle ne voulait pas la perdre. Sous un prétexte de délicatesse dont la pauvre Charles Grenville fut dupe, elle refusa. Alors, une

ée lui vint. Il avait à la cour de Naples un oncle riche
ınt, nommé sir William Hamilton. Il était l'héritier
ard ; il lui avait fait demander de l'argent et la per-
d'épouser Emma Lyonna. L'oncle avait répondu par
le refus à cette double demande. Charles Grenville
ıait le pouvoir d'Emma Lyonna sur les cœurs, il en-
belle sirène solliciter pour elle et pour lui.
'ait, en effet, un charme fatal attaché à cette femme.
lard vit Emma Lyonna et en devint amoureux. Il of-
ıire à son neveu deux mille cinq cents livres sterling
si Emma Lyonna consentait à l'épouser lui-même.
jours après, Charles Grenville recevait son contrat de
Emma Lyonna devenait lady Hamilton.
andale fut grand. Toutefois, on ne pouvait refuser de
' la nouvelle mariée dans le monde. Tous les salons
ıt donc ouverts. La reine Caroline, cette fière prin-
Autriche, cette sœur de Marie-Antoinette, plus hau-
ı'elle encore, refusa complétement de lui parler, et af-
lui tourner le dos chaque fois que le hasard jeta la
l'ambassadrice sur le même chemin.
ɛs entrefaites, Nelson vint à Naples : le vainqueur de
-Cruz, qui devait être celui d'Aboukir et de Trafalgar,
nfluence commune et devint amoureux. Nelson pou-
e un Achille, mais ce n'était ni un Hyacinthe ni un
l avait perdu un œil à Carvi et un bras à la Vera-
Mais lady Hamilton était trop habile pour laisser
ɛr la fortune qui passait à la portée de sa main. Elle
tout de suite l'influence que Nelson allait prendre
ɛvénements et, par conséquent, sur les hommes. L'An-
, pour Ferdinand et Caroline, était non-seulement
ée, mais encore une libératrice ; Nelson devenait pour
-seulement un héros, mais presque un dieu.
ɔur de Nelson changea tout pour Emma Lyonna. La
ɛscendit de son trône et fit la moitié du chemin qui la
de l'aventurière, Emma Lyonna daigna faire l'autre.
on ne vit plus l'une sans l'autre. A la cour, au théâ-
hiaïa, à Toledo, dans la voiture comme dans la loge

royale, Emma Lyonna eut sa place de tous les jours, de tc les heures, de tous les instants; Emma Lyonna fut la fav de Caroline.

Le jour des désastres arriva : Emma Lyonna, fidèle à mitié ou plutôt à l'ambition, accompagna le roi et la r en Sicile, traînant Nelson à sa suite. Le terrible capitair la mer était, avec elle, obéissant et doux comme un enfar

Ce fut sur cette femme que Caroline jeta les yeux] perdre Nelson; ce fut à ces mains étranges que Dieu n l'existence des hommes et le destin des royaumes.

Emma Lyonna portait une lettre de créance conçue en termes :

« La Providence vous remet le sort de la monarchie n litaine; je n'ai pas le temps de vous écrire une lettre taillée sur le service immense que nous attendons de v Milady, mon ambassadrice et mon amie, vous exposera prière et toute la reconnaissance de votre affectionnée,

« CAROLINE. »

Dans cette lettre était contenu un décret du roi qui] tait « que l'intention du roi n'avait jamais été de traiter ε des sujets rebelles; qu'en conséquence les capitulations forts étaient révoquées; que, les partisans de la prétendue publique parthénopéenne étant plus ou moins coupables lèse-majesté, une junte d'État serait établie pour les ju et punirait les plus coupables par la mort, les autres pa prison et l'exil, tous par la confiscation de leurs biens. »

Une autre ordonnance devait faire connaître les volo ultérieures de Sa Majesté et la manière dont elles sera exécutées. A la rigueur, le roi et la reine pouvaient écrire choses, ils n'avaient rien signé : ils voyaient les événem accomplis au point de vue de leur pouvoir et de leur dig Mais Nelson, l'homme du peuple; Nelson, le fils d'un pa ministre du village de Burnham-Thorp; Nelson, dont la role était engagée par la signature de son représentant; son, qui, dans tous ces démêlés de peuple à roi, devait calme, impartial et froid comme la statue de la justice; I

ı, sur lequel l'Europe avait les yeux ouverts et dont le ›nde n'attendait qu'un mot pour le proclamer le défenseur l'humanité comme il était déjà l'élu de la gloire; Nelson, elle excuse avait-il et que répondra-t-il à Dieu quand Dieu demandera compte de l'existence de vingt-cinq mille hom-ɛs sacrifiés à un fol amour? Le navire qui portait Emma ·onna aborda un soir le navire qui portait Nelson; une ure après, le navire repartait pour Palerme emportant pour ıt message cette seule réponse : « Tout va bien. » Le len-main, la capitulation était déchirée.

Parmi toutes les victimes, il y en avait une qui devait être crée pour Nelson : c'était son collègue l'amiral Caracciolo. ›rès avoir conduit le roi en Sicile avec un bonheur qui avait it envie à celui qui passait pour le premier homme de guerre ıi existât, Caracciolo avait demandé la permission de re-ɛnir à Naples et l'avait obtenue. Là, il avait pris parti pour ɛs républicains, avait combattu avec eux, avait traité comme ux, et, comme eux, eût dû être sous la garde de l'honneur le trois grandes nations.

Caracciolo était parvenu à échapper aux premières re-cherches, et, par conséquent, aux premiers massacres; mais, trahi par un domestique, il fut pris dans la chambre où il était caché. A peine Nelson eut-il appris son arrestation, qu'il le réclama comme son prisonnier. Une action grande et gé-néreuse pouvait servir non pas de contre-poids, mais de pal-liatif à la trahison de l'amiral anglais; Nelson pouvait récla-mer son collègue pour l'arracher à la junte d'État; on le crut, on l'applaudit : Nelson réclamait son collègue pour le faire pendre sur son propre vaisseau!

Le procès fut court : il commença à neuf heures du matin; à dix heures, on fit dire à Nelson que la cour venait de dé-cider qu'on accueillerait les preuves et les témoignages en faveur de l'accusé, décision qui, dans tous les pays du monde, est un droit et non une faveur. Nelson répondit que c'était inutile, et la cour passa outre.

A midi, on vint annoncer à Nelson que l'accusé était con-damné à la prison perpétuelle.

— Vous vous trompez, dit Nelson au comte de Thun, q lui annonçait cette sentence, il a été condamné à la peine mort.

La cour gratta le mot *prison* et écrivit le mot *mort* à place.

A une heure, on vint dire à Nelson que le condamné d mandait à être fusillé au lieu d'être pendu.

— Il faut que justice ait son cours, répondit Nelson.

En conséquence, on transporta Caracciolo à bord de *Minerve ;* c'était le vaisseau sur lequel il combattait de pr férence. L'amiral l'avait constamment soigné comme un pi soigne son propre fils ; et cependant, pendant le temps q était resté à bord du vaisseau anglais, il avait remarqué u foule de ces détails de construction qui faisaient alors qui font encore de la marine de la Grande-Bretagne une premières marines du monde : ces détails, il les expliquai un jeune officier qui avait servi sous lui, et il en était arr à un point important de sa démonstration, lorsque le greff s'avança vers lui, le jugement à la main. Caracciolo s'int rompit, écouta la sentence avec le plus grand calme ; pu la lecture terminée :

— Je disais donc..., reprit l'amiral.

Et il continua sa démonstration à l'endroit même où l'ar de mort l'avait interrompu.

Dix minutes après, le corps de l'amiral se balançait s pendu au bout d'une vergue. Le soir, on coupa la corde, attacha un boulet de trente-six aux pieds du cadavre, et le jeta à la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembl la cour, porter le jugement, exécuter la sentence, et faire paraître jusqu'à la dernière trace du condamné.

Pendant ce temps, les bons lazzaroni faisaient de l mieux : ils attendaient, en chantant et en dansant au pied l'échafaud ou de la potence, les cadavres qui sortaient mains du bourreau, les jetaient dans des bûchers ; puis, lo qu'ils étaient cuits selon leur goût, ils en grignottaient le ou le cœur, tandis que les autres, portés par leur natu des amusements plus champêtres, se faisaient des sifl

os des bras, et des flûtes avec les os des jambes.
mois de jugements, d'exécutions et de supplices
établi le calme dans la ville de Naples. Le roi et la
urent donc avis qu'ils pouvaient rentrer dans leur
Pendant ces trois mois, Nelson et Emma Lyonna
nt point quittés : ce furent trois mois heureux pour
es amants.
rs, de nouveaux honneurs pleuvaient sur Nelson et
ient sur sa maîtresse ; le vainqueur d'Aboukir avait
aron du Nil, le lacérateur du traité de Naples fut
e Bronte.
endemain de l'exécution de Caracciolo, on signala
e venant de Sicile ; c'était le roi qui revenait prendre
ı de son royaume. Mais le roi ne regardait pas en-
l de Naples comme bien affermi ; il résolut de sta-
uelques jours dans le port, et de recevoir ses fidèles
son vaisseau.
le vaisseau fut entouré de barques ; c'étaient des
qui apportaient des ordonnances, c'étaient des dé-
venaient débiter des harangues, c'étaient des cour-
venaient mendier des places. Tous furent reçus
sage souriant et paternel d'un roi qui rentre dans
me. Quelques barques seulement furent écartées
: comme importunes : c'étaient celles qui portaient
ennuyeux solliciteurs venant demander la grâce de
nts condamnés à mort.
ce se passa en fêtes : il y eut illumination et concert
sseau royal.
utez que je vous dise l'étrange spectacle qu'éclaira
nination, que je vous raconte l'événement inouï qui
: concert.
lans la nuit du 30 juin au 1er juillet : le roi était fa-
out ce bruit, de toutes ces adulations, de toutes ces
car Nasone était homme d'esprit avant tout, et son
yait tout d'abord le fond de la chose. Il monta seul
ıt et alla s'appuyer sur le bastingage du gaillard
et, tout en sifflotant un air de chasse, il se mit à

regarder cette mer infinie, si calme et si tranquille, qu'elle réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Tout à coup, à vingt pas de lui, du milieu de cette nappe d'azur surgit un homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, et demeure immobile en face de lui. Le roi fixe les yeux sur l'apparition, tressaille, regarde encore, pâlit, veut reculer, et sent ses jambes qui lui manquent; il veut appeler, et sent sa voix qui le trahit. Alors, immobile, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front, il reste cloué par la terreur.

Cet homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est l'ancien ami du roi, c'est le condamné de la surveille, c'est l'amiral Caracciolo, qui, la tête haute, la face livide, la chevelure ruisselante, s'incline et se redresse à chaque mouvement de la houle, comme pour saluer une dernière fois le roi.

Enfin les liens qui retenaient la langue de Ferdinand se brisent, et l'on entend ce cri terrible retentir jusque dans les entrailles du bâtiment:

— Caracciolo ! Caracciolo !...

A ce cri, tout le monde accourt; mais, au lieu de s'évanouir, l'apparition reste visible pour tous. Les plus braves s'émeuvent. Nelson, qui, enfant, demandait ce que c'était que la peur, pâlit d'émotion et d'angoisse, et répète l'ordre donné par le roi de gouverner vers la terre.

Alors, en un clin d'œil, le bâtiment se couvre de voiles, s'incline et glisse doucement vers Sainte-Lucie, poussé par la brise de mer; mais voilà, chose terrible ! que le cadavre lui aussi, s'incline, suit le sillage, et, mû par la force d'attraction, semble poursuivre son meurtrier.

En ce moment, le chapelain paraît sur le pont : le roi se jette dans ses bras.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, que me veut donc ce mort qui me poursuit ?

— Une sépulture chrétienne, répond le chapelain.

— Qu'on la lui donne, qu'on la lui donne à l'instant même, s'écria Ferdinand en se précipitant par l'écoutille, afin de plus voir cet étrange spectacle.

Nelson ordonna de mettre une barque à la mer et d'al

er le cadavre ; mais pas un matelot napolitain ne consse charger de cette mission. Dix matelots anglais lirent dans la yole, huit ramèrent, deux tirèrent le hors de l'eau. La cause du miracle fut alors connue. ral, comme nous l'avons dit, avait été jeté à la mer boulet de trente-six seulement attaché aux pieds. Or, s'était enflé dans l'eau, et, le poids étant trop faible retenir au fond, il était remonté à la surface de la par un effet d'équilibre, il s'était dressé jusqu'à la ; puis, poussé par le vent et entraîné par le sillage, suivi le vaisseau.

demain, il fut enterré dans la petite église de Sainte-la-Chaine. Après quoi, le roi fit son entrée triomans sa capitale, et régna paisiblement sur son peuple moment où Napoléon lui fit signifier qu'il venait ser du royaume de Naples en faveur de son frère

i Nasone prit la chose en philosophe, et s'en retourna à Palerme.

uvel exil dura jusqu'au 9 juin 1815, époque à laquelle Murat, qui avait succédé à Joseph Bonaparte, étant son tour, Sa Majesté napolitaine revint chasser à nonte et à Caserte.

XII

ANECDOTES.

ue temps après le retour du roi à Naples, Charles IV rejoindre ; celui-là aussi était exilé de son royaume, n'avait pas même une Sicile pour se réfugier, et il emander l'hospitalité à son frère.

là aussi était un grand chasseur et un grand pêaussi les deux frères, si longtemps séparés, ne se

quittaient-ils plus, et chassaient-ils ou pêchaient-ils du mat jusqu'au soir. Ce n'étaient plus que parties de chasse dans parc de Caserte ou dans le bois de Persano, que parties pêche au lac Fusaro ou à Castellamare.

On se rappelle la grande tendresse de Louis XIV po Monsieur. Assez indifférent pour sa femme, assez égoïs envers ses maîtresses, assez sévère pour ses enfants, Louis XI n'aimait que Monsieur, et cette amitié s'augmentait, disai on, de son indifférence profonde pour tout autre. Quelqu nuages avaient bien de temps en temps passé entre eux mais ces nuages s'étaient promptement dissipés au sole ardent de la fraternité. Aussi, le lendemain de la nuit o mourut Monsieur, personne n'osait se risquer à aborder l grand roi, qui, enfermé dans son cabinet, s'abandonnait à l douleur.

« Enfin, dit Saint-Simon, madame de Maintenon se risqu et trouva Louis XIV le nez au vent, le jarret tendu, et chan tonnant un petit air d'opéra à sa louange. »

Même chose à peu près devait se passer entre Ferdinand I et Charles IV. Une partie avait été liée entre les deux prince pour aller chasser au bois de Persano, lorsqu'au moment d départ du roi, Charles IV se trouva légèrement indisposé mais, comme l'auguste malade savait par sa propre expé rience quelle contrariété c'est qu'une partie de chasse re mise, il exigea que son frère allât à Persano sans lui ; ce quoi Ferdinand Ier ne consentit qu'à la condition que, si l roi Charles IV se sentait plus indisposé, il le lui ferait dire Le malade s'y engagea sur sa parole. Le roi embrassa so frère et partit.

Dans la journée, l'indisposition sembla prendre quelqu gravité. Le soir, le malade était fort souffrant. Pendant l nuit, la situation empira tellement, que, sur les deux heur du matin, on expédia un courrier porteur d'une lettre de duchesse de San-Florida, laquelle annonçait au roi que, s voulait embrasser une dernière fois son frère, il fallait qu revînt en toute hâte. Le courrier arriva comme Sa Majes montait à cheval pour se rendre à la chasse. Le roi prit la le

·e, la décacheta, et, levant lamentablement les yeux au ciel :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! messieurs, quel malheur ! 'écria-t-il, le roi d'Espagne est gravement malade !

Et, comme chacun, prenant une figure de circonstance, llongeait son visage le plus qu'il pouvait :

— Heu ! continua le roi avec cet accent napolitain dont ien ne peut rendre l'expression, je crois qu'il y a beaucoup l'exagération dans le rapport qu'on me fait. Chassons d'a-)ord, messieurs ; ensuite, on verra.

Les courtisans reprirent leur figure habituelle ; on arriva ıu rendez-vous et l'on commença à chasser.

A peine avait-on tiré dix coups de fusil, car la chasse que préférait Sa Majesté était la chasse au tir, qu'un second courrier arriva. Celui-ci annonçait que le roi Charles IV était à toute extrémité et ne cessait de demander son frère. Il n'y avait plus de doute à conserver sur la situation désespérée du malade. Aussi, le roi Ferdinand, qui était homme de résolution, prit-il aussitôt son parti ; et, comme les courtisans attendaient les premières paroles du roi pour régler leur visage sur ses paroles :

— Heu ! fit-il de nouveau, mon frère est malade mortellement ou il ne l'est pas. S'il l'est, quel bien lui fera-t-il que je vienne ? S'il ne l'est pas, il sera désespéré de savoir que, pour lui, j'ai manqué une si belle chasse. Chassons donc, messieurs !

Et on se remit à la besogne de plus belle.

Le soir, en rentrant, on trouva un courrier qui annonçait que Charles IV était mort.

La douleur que ressentit le roi fut si profonde, qu'il comprit qu'il devait, avant tout, la combattre par quelque puissante distraction. En conséquence, il donna ses ordres pour qu'une chasse plus belle encore que celle qu'on venait de faire eût lieu le lendemain et le surlendemain. On tua :ent cinquante sangliers et deux cents daims dans ces trois :hasses. Mais qu'on ne croie point pour cela que Ferdinand ıvait oublié le défunt. A chaque beau coup qu'il faisait ou oyait faire, il s'écriait :

— Ah ! si mon pauvre frère était là, qu'il serait heureux!

Le troisième jour, le roi revint, ordonna un convoi magnifique et prit le deuil pour trois mois, lui et toute sa cour.

Qu'on ne croie pas non plus que le roi Nasone avait un mauvais cœur. Les cœurs des XVIIe et XVIIIe siècles étaient ainsi faits. On vint, un jour, dire à Bassompierre, au moment où il s'habillait pour aller danser un quadrille chez la reine Marie de Médicis, que sa mère, qu'il adorait, était morte

— Vous vous trompez, répondit tranquillement Bassompierre en continuant de nouer ses aiguillettes, elle ne sera morte que lorsque le quadrille sera dansé.

Bassompierre dansa le quadrille ; il y eut le plus grand succès, et rentra chez lui pour pleurer sa mère.

La sensibilité est une invention moderne. Espérons qu'elle durera.

A côté de cette indifférence, à l'endroit de sa passion dominante, le roi Nasone avait parfois d'excellents mouvements. Un jour, une pauvre femme, dont le mari venait d'être condamné à mort, part d'Aversa sur le conseil de l'avocat qui l'avait défendu, et vient à pied à Naples pour demander au roi la grâce de son mari. C'était chose facile que d'aborder le roi, toujours courant qu'il était, à pied ou à cheval, dans les rues et sur les places de Naples, quand il n'était pas à la chasse. Cette fois, malheureusement ou heureusement, le roi n'était ni dans les rues ni dans les palais ; il était à Capodimonte : c'était la saison des becfigues.

La pauvre femme était écrasée de fatigue : elle venait de faire quatre grandes lieues tout courant ; elle demanda la permission d'attendre le roi. Le capitaine des gardes, touché de compassion pour elle, lui accorda sa demande. Elle s'assit sur la première marche de l'escalier par lequel devait monter le roi pour rentrer dans son appartement. Mais, quelles que fussent la gravité de la situation où elle se trouvait et la préoccupation qui agitait ses esprits, la fatigue fut plus forte que l'inquiétude, et, après avoir pendant quelque temps lutté en vain contre le sommeil, elle renversa sa tête contre le mur, ferma les yeux et s'endormit. Elle dor-

mait à peine depuis un quart d'heure lorsque le roi rentra.

Le roi avait été, ce jour-là, plus adroit que d'habitude, et avait trouvé les becfigues plus nombreux que la veille. Il était donc dans une situation d'esprit des plus bienveillantes, lorsqu'en rentrant il aperçut la pauvre femme qui l'attendait. On voulut la réveiller; mais le roi fit signe qu'on ne la dérangeât point. Il s'approcha d'elle, la regarda avec une curiosité mêlée d'intérêt; puis, voyant l'angle de sa pétition qui sortait de sa poitrine, il la tira doucement et avec précaution, afin de ne pas troubler son sommeil, la lut, et, ayant demandé une plume, il écrivit au bas : *Fortuna e duorme.* Ce qui correspond à peu près à notre proverbe français : *La fortune vient en dormant.* Puis il signa : *Ferdinand, roi.*

Après quoi, il ordonna de ne réveiller la bonne femme sous aucun prétexte, défendit qu'on la laissât parvenir jusqu'à lui, replaça la pétition dans l'ouverture où il l'avait prise, et remonta joyeusement chez lui, une bonne action sur la conscience.

Au bout de dix minutes, la solliciteuse ouvrit les yeux, s'informa si le roi était rentré, et apprit qu'il venait de passer devant elle pendant qu'elle dormait.

Sa désolation fut grande; elle avait manqué l'occasion qu'elle était venue chercher de si loin et avec tant de fatigue; elle supplia le capitaine des gardes de lui permettre d'arriver jusqu'au roi; mais le capitaine des gardes refusa obstinément, en disant que Sa Majesté était renfermée chez elle, déclarant que, de cette journée ni de celle du lendemain, elle ne sortirait de chez elle, ni ne recevrait personne. Il fallut renoncer à l'espoir de voir le roi; la pauvre femme repartit pour Aversa désolée.

Sa première visite à son retour fut pour l'avocat qui lui avait donné le conseil de venir implorer la clémence du roi; elle lui raconta tout ce qui s'était passé et comment, par sa faute, elle avait laissé échapper une occasion désormais introuvable. L'avocat, qui avait des amis à la cour, lui dit alors de lui rendre la pétition, et qu'il aviserait à quelque moyen de la faire remettre au roi.

La femme remit à l'avocat la pétition demandée. Pa mouvement machinal, l'avocat l'ouvrit; mais à peine y jeté les yeux, qu'il poussa un cri de joie. Dans la situ où l'on se trouvait, le proverbe consolateur écrit et sig la main du roi équivalait à une grâce. Effectivement, jours après, le prisonnier était rendu à la liberté, et fortune qui arrivait à la pauvre femme, ainsi que l' écrit le roi Nasone, lui était venue en dormant.

Près de cette action qui ferait honneur à Henri IV, c des jugements qui feraient honneur au roi Salomon.

La marquise de C... avait été, à l'époque de la mort d mari, nommée tutrice de son fils, alors âgé de douze Pendant les neuf années qui le séparaient encore de sa jorité, la marquise, femme pleine de sens et d'honneur, géré la fortune de son fils de telle façon, que, grâce retraite où, quoique jeune encore, elle avait vécu, cette tune s'était presque doublée. La majorité du jeune ho arrivée, la marquise lui rendit ses comptes; mais cel pour tout remercîment, se contenta de faire à sa mère espèce de pension alimentaire qui la soutenait à peine dessus de la misère. La mère ne dit rien, reçut avec résig tion l'aumône filiale, et se retira à Sorrente, où elle avait petite maison de campagne.

Au bout d'un an, la petite pension manqua tout à c et, tandis que le fils menait à Naples le train d'un princ mère se trouva à Sorrente sans un morceau de pain. Il lait se résigner à mourir de faim ou se décider à se plai au roi. La pauvre mère épuisa jusqu'à sa dernière resso avant d'en venir à cette extrémité. Enfin il n'y eut moyen d'aller plus avant. La marquise de C... vint se aux pieds de Nasone en lui demandant justice pour el pardon pour son fils. Le roi reçut la pétition que lui sentait la marquise de C... et dans laquelle étaient consig les détails de la gestion maternelle; puis il se fit re compte de la situation des choses, vit que tous détails étaient de la plus exacte vérité, prit une plum écrivit :

Duri la minorità del figlio giache viva la madre. (Dure la minorité du fils tant que vivra la mère.)

De singuliers bruits avaient couru sur le comte de B... : son fils avait disparu, et l'on prétendait que, dans une querelle survenue entre le père et le fils pour une femme qu'ils auraient aimée tous deux, le père, dans un mouvement d'emportement, aurait tué le fils. Cependant ces bruits vagues n'existaient point à l'état de réalité; seulement, au dire du père, le jeune homme était absent et voyageait pour son instruction. Sur ces entrefaites, Ferdinand fut relégué en Sicile, et Joseph, puis Murat, vinrent occuper le trône de Naples.

De si graves événements firent oublier les inculpations qui pesaient sur le comte de B..., lequel, ayant pris du service à la cour du frère et du beau-frère de Napoléon, et étant parvenu à une grande faveur, vit s'éteindre jusqu'aux illusions à la sanglante aventure dans laquelle le bruit public l'accusait d'avoir joué un si terrible rôle. Tout le monde avait donc oublié ou paraissait avoir oublié le jeune homme absent, lorsque arriva la catastrophe de 1815. Murat, forcé de fuir de Naples, se réfugia en France, et tous ceux qui l'avaient servi, sachant qu'il n'y avait pas de pardon à espérer pour eux de la part de Ferdinand, n'attendirent point son arrivée et s'éparpillèrent par l'Europe. Le comte de B... fit comme les autres, et alla demander un asile à la Suisse, où il demeura six ans.

Au bout de six ans, il pensa que son erreur politique était expiée par son exil, et écrivit à Ferdinand pour lui demander la permission de rentrer à la cour. La lettre fut ouverte par le ministre de la police, qui, au premier travail, la présenta au roi.

— Qu'est cela? dit Ferdinand.

— Une lettre du comte de B..., Majesté.

— Que demande-t-il ?

— Il demande à rentrer en grâce près de vous.

— Comment donc ! mais certainement, ce cher comte ni

B..., je le reverrai avec le plus grand plaisir. Passez-moi une plume.

Le ministre passa la plume à Sa Majesté, qui écrivit au-dessous de la demande :

Torni, ma col figlio. (Qu'il revienne, mais avec son fils.)

Le comte de B... mourut en exil.

Comme ses amis les lazzaroni, le roi Nasone n'avait pas un grand attachement pour les moines. En revanche, et comme eux encore, il avait un profond respect pour padre Rocco, dont il avait, plus d'une fois, écouté les sermons en plein air. Aussi, padre Rocco — dont nous aurons à parler longuement dans la suite de ce récit — avait-il au palais du roi des entrées aussi faciles que dans les plus pauvres maisons de Naples. De plus, il va sans dire que padre Rocco, aux yeux duquel tous les hommes étaient égaux, avait conservé la même liberté de parole vis-à-vis du roi qu'à l'égard du dernier lazzarone.

Un jour que toute la famille royale était à Capodimonte, on vit arriver padre Rocco. Aussitôt, de grands cris de joie retentirent dans le palais, et chacun accourut au-devant du bon prêtre, que personne n'avait vu depuis plus de dix-huit mois; c'était au premier retour de Sicile, et après la terrible réaction dont nous avons dit quelques mots.

Padre Rocco venait quêter pour les pauvres prisonniers. Quand le roi, la reine, le prince François, le duc de Salerne, et les dix ou douze courtisans qui avaient suivi la famille royale à Capodimonte eurent donné leur aumône, padre Rocco voulut se retirer; mais Ferdinand l'arrêta.

— Un instant, un instant, padre Rocco, dit le roi; on ne s'en va pas comme cela.

— Et comment s'en va-t-on, sire ?

— Chacun son impôt. Nous vous devions une aumône, nous vous l'avons donnée. Vous nous devez un sermon : donnez-le-nous.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! crièrent la reine, le prince ançois et le duc de Salerne.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! répétèrent en chœur tous les urtisans.

— J'ai l'habitude de prêcher devant des lazzaroni, sire, et on devant des têtes couronnées, répondit padre Rocco : cusez-moi donc si je crois devoir récuser l'honneur que ous me faites.

— Oh ! non pas, non pas; vous ne vous en tirerez point insi; nous vous avons donné votre aumône, il nous faut otre sermon ; je ne sors pas de là.

— Mais quel genre de sermon ? demanda le prêtre.

— Faites-nous un sermon pour amuser les enfants.

Le prêtre se mordit les lèvres; puis, s'adressant au roi :

— Vous le voulez donc absolument, sire ?

— Oui, certes, je le veux.

— Ce sermon étant fait pour les enfants, ne vous étonnez oint qu'il commence comme un conte de fées.

— Qu'il commence comme il voudra, mais que nous ayons.

— A vos ordres, sire.

Et padre Rocco monta sur une chaise pour mieux domier son auguste auditoire.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! commença adre Rocco.

— *Amen !* interrompit le roi.

— Il y avait une fois, continua le prêtre en saluant le roi, omme pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui ser de sacristain, il y avait une fois un crabe et une crabe...

— Comment dites-vous cela ? s'écria Ferdinand, qui oyait avoir mal entendu.

— Il y avait une fois un crabe et une crabe, reprit gralent padre Rocco, lesquels avaient eu en légitime maage trois fils et deux filles qui donnaient les plus belles pérances. Aussi, le pere et la mère avaient-ils placé près leurs enfants les professeurs les plus distingués et les uvernantes les plus instruites qu'ils avaient pu trouver à

trois lieues à la ronde ; ils avaient surtout recommandé aux instituteurs et aux institutrices d'apprendre à leurs enfants à marcher droit.

» Quand l'éducation des trois enfants mâles fut finie, le père les convoqua devant lui, et, ayant laissé le professeur à la porte, afin que, les élèves n'étant pas soutenus par sa présence, il pût mieux juger de l'éducation qu'ils avaient reçue.

» — Mon cher fils, dit-il à l'aîné, j'ai recommandé, entre autres choses, que l'on vous apprît à marcher droit. Marchez un peu, que je voie comment mes instructions ont été suivies.

» — Volontiers, mon père, dit le fils aîné. Regardez, et vous allez voir.

» Et aussitôt il se mit en mouvement.

» — Mais, dit le père, que diable fais-tu donc là ?

» — Ce que je fais ? Je vous obéis : je marche.

» — Oui, tu marches, mais tu marches de travers. Est-ce que cela s'appelle marcher ? Voyons, recommençons.

» — Recommençons, mon père.

» Et le fils aîné se remit en mouvement. Le père jeta un cri de douleur. La première fois, son enfant avait marché de droite à gauche ; la seconde fois, il marchait de gauche à droite.

» — Mais ne peux-tu donc pas aller droit ? s'écria le père.

» — Est-ce que je ne vais pas droit ? demanda le fils.

» — Il ne voit pas son infirmité ! s'écria le malheureux crabe en joignant ses deux grosses pinces, et en les élevant avec douleur vers le ciel.

» Puis, se retournant vers son fils cadet :

» — Viens ici, toi, lui dit-il, et montre à ton frère aîné comment on marche.

» — Volontiers, mon père, dit le second.

» Et il recommença exactement la même manœuvre qu'avait faite son frère aîné, si ce n'est qu'au lieu d'aller la première fois de droite à gauche et la seconde fois de gauche à droite, il alla la première fois de gauche à droite et la seconde fois de droite à gauche.

» — Toujours de travers! toujours de travers! s'écria le père au désespoir.

» Puis, se retournant les larmes aux yeux vers le plus jeune de ses fils :

» — Voyons, toi, lui dit-il, à ton tour, et donne l'exemple à tes frères.

» — Mon père, reprit le troisième, qui était un jeune crabe plein de sens, il me semble que l'exemple serait bien autrement profitable pour nous si vous nous le donniez vous-même. Marchez donc, et montrez-nous comment il faut faire, et ce que vous ferez, nous le ferons!

» Alors, continua padre Rocco, alors, le père...

— Bien, bien, dit Ferdinand, bien, padre Rocco! nous avons notre affaire, la reine et moi; vous pouvez nous revenir demander l'aumône tant que voudrez, nous ne vous demanderons plus de sermons. Adieu, padre Rocco.

— Adieu, sire.

Et padre Rocco se retira, laissant son sermon inachevé, mais emportant son aumône tout entière.

Voilà le roi Nasone, non pas tel que l'histoire l'a fait ou le fera. L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit, et pour les surprendre dans la position où Sa Majesté napolitaine surprit le président Cardillo. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône, et avec un bougeoir le tour de leur chambre, qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis dans le sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes; et encore peut-on se tromper. Après avoir vu le roi Nasone vendre son poisson, détailler son gibier au coin d'un carrefour, écouter le sermon de padre Rocco, s'humaniser avec les vassales dans son sérail de San-Leucio, rire de son gros rire avec le premier lazzarone venu, peut-être ira-t-on croire qu'il était prêt à tendre la main à tout le monde: point; il y avait entre l'aristocratie et le peuple une classe de la société que le roi Nasone exécrait particulièrement, c'était la bourgeoisie.

Racontons l'histoire d'un bourgeois sicilien qui voul solument devenir gentilhomme. Ceux qui voudront sa nom de cet autre M. Jourdain pourront recourir aux *siciliennes* de mon spirituel ami Palmieri de Micch voyage depuis une vingtaine d'années dans tous les excepté dans le sien, pour expier l'habitude qu'il a d'appeler les choses et les hommes par leur nom. Ce qu'instruit par son exemple, je tâcherai d'éviter le inconvénient.

XII

LA BÊTE NOIRE DU ROI NASONE.

Il y avait à Fermini, vers l'an de grâce 1798, un homme de seize à dix-sept ans, lequel, comme le c Lecada, ne demandait qu'une chose au ciel: être sec d'État et mourir.

C'était le fils d'un honnête fermier nommé Neodad. I est tant soit peu arabe peut-être, mais nos lecteurs vo bien se souvenir que la Sicile a été autrefois conqu les Sarrasins. Puis, comme je l'ai dit, ils peuvent recour les racines à mon ami Palmieri de Micche.

Son père lui avait laissé quelque petite fortune ; il d'acheter un costume à la mode, de poudrer ses cheve raser son menton, d'attacher un catogan au collet de s bit, et de venir chercher un titre à Palerme. En consé en vertu de l'axiome « Aide-toi, et Dieu t'aidera, » i mença par changer le nom de Néodad en celui de quoiqu'à mon avis, le premier fût bien plus pittoresq le second. Il est vrai qu'un peu plus tard, il ajouta à c la particule *de*, ce qui le rendit, sinon plus aristocr du moins plus original encore.

Ainsi déguisé, et croyant avoir suffisamment caché sa

paternelle sous la poudre à la maréchale, le jeune Soval essaya tout doucettement de se glisser à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine n'avait pas reçu le nom de Nasone pour rien. Elle flaira l'intrus d'une lieue, lui fit fermer les portes des palais royaux et des villas royales, lui laissant toute liberté, au reste, de se promener partout ailleurs que chez lui.

Mais le jeune fermier n'était pas venu à Palerme dans la seule intention de faire admirer sa tournure à la Marine ou sa jambe à la Fiora. Il était venu pour avoir ses entrées à la cour. Il résolut de les avoir à quelque prix que ce fût, et, puisque le roi Nasone les lui refusait de bonne volonté, de les enlever de force.

Il y avait plusieurs moyens pour cela. C'était le moment où le cardinal Ruffo cherchait des hommes de bonne volonté pour l'aider à reconquérir le royaume de Naples, que, comme Charles VII, le roi Nasone perdait le plus gaiement du monde. Le jeune Soval, déjà habitué aux métamorphoses, pouvait changer son habit de seigneur contre une casaque de soldat, comme il avait changé sa veste de fermier contre un habit de seigneur; il pouvait ajouter à cette casaque un fusil, un sabre, une giberne, et aller se faire un nom dans le genre de ceux de Mammone et de Fra-Diavolo. Il ne fallait qu'un peu de courage pour cela; mais une des vertus héréditaires de la famille Neodad était la prudence. Les Calabres sont longues, il pouvait arriver un accident entre Bagnara et Naples. Puis notre héros connaissait le vieux proverbe: « Loin des yeux, loin du cœur. » Il résolut de rester sous les yeux de ses souverains bien-aimés, afin de demeurer le plus près possible de leur cœur.

Comme nous l'avons dit, c'était le roi Nasone qui était roi; mais c'était la reine Caroline qui régnait. Or, la reine Caroline, qui ne pouvait pas, comme le calife Al-Raschid, se déguiser en kalender ou en portefaix pour entrer dans les maisons de ses fidèles sujets et savoir ce qu'on y pensait de son gouvernement, suppléait à cet inconvénient en correspondant avec une foule de gens qui y entraient pour elle, et qui, sans un but tout patriotique, lui rendaient un compte exact

des choses qu'elle ne pouvait voir par elle-même. Malheureusement, ce dévouement si louable n'était pas tout à fait désintéressé. En échange de ces petits services, la reine donnait à ceux qui les lui rendaient des appointements plus ou moins élevés sur sa cassette particulière. Le jeune Soval, qui avait une écriture magnifique, un style épistolaire des plus lucides, et pas la moindre vocation pour la carrière militaire, eut, un beau matin, la révélation de l'avenir qui lui était réservé : il sollicita l'honneur d'être reçu surnuméraire, obtint l'objet de sa demande, et, au bout de trois mois, il avait fait preuve d'une si haute intelligence dans le choix des discours, pensées et maximes qu'il recueillait çà et là pour les transmettre à Sa Majesté, qu'il fut définitivement reçu au nombre de ses correspondants.

Le pauvre garçon faillit en perdre la tête de joie; du moment qu'il correspondait avec la reine, il lui semblait que toute difficulté allait s'aplanir. Il redoubla donc de zèle; et comme la nature l'avait doué d'une finesse d'ouïe extrême, il rendit vraiment des services incroyables. Aussi, la reine, qui, toute maîtresse qu'elle était des choses politiques, avait cependant conservé l'habitude de consulter son mari pour les choses d'étiquette, demanda-t-elle pour le jeune Soval les entrées à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine, en entendant ce nom qui lui était devenu si profondément antipathique, bondit comme un chevreuil relancé par les chiens, et refusa tout net. Ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent rien : l'interdit lancé sur le malheureux Soval fut maintenu.

La restauration de 1799 arriva; c'était l'époque des punitions, mais c'était aussi celle des récompenses; le jeune Soval résolut de donner une nouvelle et grande preuve de son dévouement à la famille royale et s'expatria à sa suite. Ce fut alors que, pensant qu'il avait assez fait pour s'accorder à lui-même la récompense qu'on lui refusait, il ajouta un *de* à son nom, sous qu'il y eût, au reste, plus d'empêchement à l'adjonction de cette particule que n'en avait trouvé Alfieri, après avoir reçu l'ordre d'Homère, à s'en décorer lui-même chevalier. C'est donc à partir de ce moment, et en même temps

Buonaparte retranchait une lettre à son nom, que notre
s ajoutait deux lettres au sien.
rivé à Naples, non-seulement l'ex-fermier conserva
anciennes fonctions près de la reine Caroline; mais,
me on le comprend bien, ces fonctions acquirent une
relle importance : il en résulta que la reine ne se con-
a plus de recevoir de simples lettres, mais permit à Soval
faire, dans les grandes occasions, des rapports verbaux.
ait ce que notre héros regardait comme le marchepied
illible de sa grandeur. En effet, pour conférer avec la
e, il fallait qu'il vint chez le roi. Il est vrai qu'il entrait,
ces conférences, par une petite porte dérobée par la-
le on n'introduisait que les familiers du premier ministre
ar; mais c'était toujours un pas de fait. La question
maintenant de passer par la grande porte au lieu de
er par la petite, et d'entrer de jour au lieu d'entrer de
. La reine ne désespérait pas d'obtenir cette faveur du
Mais, contre toutes les prévisions de sa protectrice, le
re Soval ne put rien intervertir dans l'ordre établi, et
ans de service s'écoulèrent sans qu'il eût pu une seule
entrer par la porte de devant.
était à désespérer un saint; aussi, le pauvre garçon se
espéra tout de bon, et, un beau jour que la reine venait
ui porter une nouvelle rebuffade qu'elle avait reçue du
il résolut de partir à la manière des chevaliers errants,
le chercher à accomplir de par le monde quelque grande
on qui forçât le roi à lui donner une récompense éclatante.
e fut vers 1808 que le nouveau don Quichotte se mit à
rcher aventure. A cette époque, il n'y avait pas besoin
ler bien loin pour en trouver : aussi, à son arrivée à Ve-
, le pauvre de Soval crut-il enfin avoir rencontré ce qu'il
chait.
y avait à cette époque à Venise une madame S***, Alle-
de de naissance, mais belle-sœur d'un des plus illustres
aux de la marine anglaise. Cette dame était prisonnière
sa maison, gardée à vue, et conservée par le gouverne-
t français comme un précieux otage. Le jeune de Soval vit

dans cette circonstance l'aventure qu'il cherchait, et résolut de tenter l'entreprise.

Ce n'était pas chose facile; si adroit, si souple et si retors que fût le paladin, Napoléon était à cette époque un géant assez difficile à vaincre, et un enchanteur assez rebelle à endormir. Cependant notre héros avait une telle habitude des portes dérobées, qu'à force de tourner autour de la maison de madame S***, il en aperçut une qui donnait sur un des mille petits canaux qui sillonnent Venise. Trois jours après, madame S*** et lui sortaient par cette porte; le lendemain, ils étaient à Trieste; trois jours après, à Vienne; quinze jours après, en Sicile. Comme on doit se le rappeler, c'était en Sicile que se trouvait la cour à cette époque; Joseph Napoléon étant monté en 1806 sur le trône de Naples.

Le chevalier errant se présenta hardiment à la reine. Cette fois, il ne doutait plus que cette grande porte, si longtemps fermée pour lui, ne s'ouvrît à deux battants. La reine elle-même en eut un instant l'espérance. En effet, son protégé venait d'enlever aux Français une prisonnière d'État; cette prisonnière d'État appartenait à l'aristocratie d'Allemagne et était alliée à celle d'Angleterre. La reine se hasarda à demander au roi le titre de marquis pour son libérateur.

Malheureusement, le roi était en ce moment-là de très-méchante humeur. Il reçut donc la reine de fort mauvaise grâce, et, au premier mot qu'elle dit de son ambassade, il l'envoya promener avec plus de véhémence qu'il n'avait l'habitude de le faire en pareille occasion. Cette fois, la bourrade avait été si violente, que Caroline exprima tous ses regrets à son protégé, mais lui déclara que c'était la dernière négociation de ce genre qu'elle tenterait près de son auguste époux, et que, s'il se sentait décidément une vocation invincible à être marquis, elle l'invitait à trouver quelque autre canal plus sûr que le sien pour arriver à son marquisat.

Il n'y avait rien à dire : la reine avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le pauvre Soval ne lui conserva donc aucun ressentiment de son échec; bien au contraire, il continua de lui rendre ses services habituels : seulement, cette fois, il

partagea son temps entre elle et l'ambassadeur d'Angleterre. L'ambassadeur d'Angleterre était, à cette époque, une grande puissance en Sicile, et Soval espérait obtenir par lui ce qu'il n'avait pu obtenir par la reine. La reine, de son côté, ne fut point jalouse de n'occuper plus que la moitié du temps de son protégé; on prétendit même que ce fut elle qui lui donna le conseil d'en agir ainsi.

Cependant, malgré ce redoublement de besogne et ce surcroît de dévouement, l'aspirant marquis était encore bien loin du but tant désiré; six ans s'écoulèrent sans que sir William A'Court, ambassadeur d'Angleterre, pût rien obtenir du souverain près duquel il était accrédité. Enfin 1815 arriva.

Ce fut l'époque de la seconde restauration : l'Angleterre en avait fait les dépenses; or, l'Angleterre ne fait rien pour rien, comme chacun sait; en conséquence, dès que Ferdinand fut rentré dans sa très-fidèle ville de Naples, qui a conservé ce titre malgré ses vingt-six révoltes tant contre ses vice-rois que contre ses rois, l'Angleterre présenta ses comptes par l'organe de son ambassadeur. Sir W. A'Court profita de cette occasion, et, à l'article des titres, cordons et faveurs, il glissa, espérant que l'ensemble seul frapperait le roi et qu'il négligerait les détails, cette ligne de sa plus imperceptible écriture :

« M. de Soval sera nommé marquis. »

Mais l'instinct a des yeux de lynx; Sa Majesté Napolitaine, qui, comme on le sait, avait la haine des rapports, mémoires, lettres, etc., et qui signait ordinairement tout ce qu'on lui présentait sans rien lire, flaira, dans l'arrêté de comptes que lui présentait la Grande-Bretagne, une odeur de roture qui lui monta au cerveau. Il chercha d'où la chose pouvait venir, et, comme un limier ferme sur sa piste, il arriva droit à l'article concernant le pauvre Soval.

Malheureusement, cette fois, il n'y avait pas moyen de refuser; mais Ferdinand voulut, puisqu'on le violentait, que la nomination même du futur marquis portât avec elle protestation de la violence. En conséquence, au-dessous du mot *accordé*, il écrivit de sa propre main :

« Mais uniquement pour donner une preuve de la gran considération que le roi de Naples a pour son haut et pui sant allié le roi de la Grande-Bretagne. »

Puis il signa, cette fois-ci, non pas avec sa griffe, m avec sa plume; ce qui fit que, grâce au tremblement do sa main était agitée, la signature du titre était à peu pr indéchiffrable.

N'importe, lisible ou non, la signature était donnée, et S val était enfin marquis de Soval.

Le fils du pauvre fermier Neodad pensa devenir fou joie à cette nouvelle; peu s'en fallut qu'il ne courût en ch mise dans les rues de Naples, comme, deux mille ans aup ravant, son compatriote Archimède avait fait dans les ru de Syracuse. Quiconque se trouva sur son chemin penda les trois premiers jours fut embrassé sans miséricorde. n'y avait plus pour le bienheureux Soval ni ami ni ennemi il portait la création tout entière dans son cœur. Comme J cob Ortis, il eût voulu répandre des fleurs sur la tête de to les hommes.

A son avis, il n'avait plus rien à désirer; il n'avait, pen sait-il, qu'à se présenter avec son nouveau titre à toutes l portes de Naples, et toutes les portes lui seraient ouverte Toutes les portes lui furent ouvertes, effectivement, excep une seule. Cette porte était celle du palais royal, à laquel le malheureux frappait depuis vingt ans.

Heureusement, le marquis de Soval, comme on a pu s'e apercevoir dans le cours de cette narration, n'était pas facil à rebuter; il mit le nouvel affront qu'il venait de recevo près des vieux affronts qu'il avait reçus, et se creusa la tê pour trouver un moyen d'entrer, ne fût-ce qu'une seule fo en sa vie, dans ce bienheureux palais qui était l'Éden aristo cratique auquel il avait éternellement visé.

Le carnaval de l'an de grâce 1816 sembla arriver tout ex près pour lui fournir cette occasion. Le nouveau marqui qui, grâce à la faveur toute particulière dont l'honorait l reine, s'était lié avec ce qu'il y avait de mieux dans l'aristo cratie des deux royaumes, proposa à plusieurs jeunes ger

de Naples et de Palerme d'exécuter un carrousel sous les fenêtres du palais royal. La proposition eut le plus grand succès, et celui qui avait eu l'idée du divertissement, reçut mission de l'organiser.

Le carrousel fut splendide; chacun avait fait assaut de magnificence, tout Naples voulut le voir. Il n'y eut qu'une seule personne qu'on ne put jamais déterminer à s'approcher de son balcon : cette personne, c'était le roi.

Sa Majesté Napolitaine avait appris que le directeur de l'œuvre chorégraphique en question était le marquis de Soval, et il n'avait pas voulu voir le carrousel afin de ne pas voir le marquis.

Un autre que notre héros se serait tenu pour battu, il n'en fut point ainsi; c'était un gaillard qui, pareil au renard de la Fontaine, avait plus d'un tour dans son bissac; il résolut de mettre son antagoniste royal au pied du mur.

Le soir même du carrousel, il y avait à la cour bal costumé. Or, le carrousel n'avait été inventé que dans le but d'attirer une invitation à son inventeur. Le but ayant été manqué, puisque, le carrousel exécuté, l'invitation n'était pas venue, le marquis proposa à ses compagnons d'envoyer une députation au roi pour le prier d'accorder à *tous* les acteurs de la mascarade la permission d'exécuter, le soir, au bal de la cour, et à pied, le ballet qu'ils avaient exécuté le matin sur la place et à cheval. Comme tous les compagnons du marquis avaient leurs entrées au palais et étaient invités à la soirée royale, ils ne virent aucun inconvénient à la proposition et nommèrent une députation pour la porter au roi. Le marquis aurait bien voulu être de cette députation; mais, malheureusement, de peur d'éveiller quelques-unes de ces susceptibilités ou de ces jalousies qui ne manquent jamais de surgir en pareil cas, on décida que le sort désignerait les quatre ambassadeurs. Notre héros était dans son mauvais jour : son nom resta au fond du chapeau, si ardente que fût sa prière mentale pour qu'il sortît. Les quatre élus se présentèrent à la porte du palais, qui s'ouvrit aussitôt pour eux, et, sur la simple audition de leurs noms et qualités, furent

introduits devant le roi Ferdinand, à qui ils exposèrent le but de leur visite. Ferdinand vit d'où venait le coup; mais comme nous l'avons dit, c'était un vrai Saint-Georges pour la parade.

— Messieurs, dit-il, tous ceux d'entre vous à qui la naissance donne entrée chez moi pourront y venir ce soir, soit avec leur costume de carrousel, soit avec tel autre costume qui leur conviendra.

La réponse était claire. Aussi arriva-t-elle directement à son adresse. Le pauvre marquis vit que c'était un parti pris et que, si fin et si entêté qu'il fût, il avait affaire à plus rusé et à plus tenace que lui. Il perdit courage, et de ce moment ne fit plus aucune tentative pour vaincre la répugnance du roi à son égard. Cette répugnance du roi des lazzaroni ne venait point de l'état qu'avait exercé le pauvre marquis, mais de l'infériorité sociale dans laquelle il était né.

Au reste, si le roi Nasone avait son croquemitaine qu'il ne voulait voir ni de près ni de loin, il avait d'un autre côté son Jocrisse dont il ne pouvait se passer.

Ce Jocrisse était monseigneur Perelli.

XIII

AUTRES ANECDOTES.

Chaque pays a sa queue rouge qui résume dans une seule individualité la bêtise générale de la nation : Milan a Gianlamo, Rome a Cassandre, Florence a Stentarelle, Naples monsignor Perelli.

Monsignor Perelli est l'endosseur de toutes les sottises dites et faites à Naples pendant la dernière moitié du dernier siècle. Pendant cinquante ans qu'il a vécu, monsignor Perelli a défrayé de lazzi, d'anecdotes et de quolibets la capitale et la province, et, depuis quarante ans que monsignor

'erelli est mort, comme on n'a encore trouvé personne ligne de le remplacer, c'est à lui que l'on continue d'attri- uer tout ce qui se dit de mieux en ce genre.

Monsignor Perelli, comme l'indique son titre, avait suivi a carrière de la prélature et était arrivé aux bas rouges, ce ui est une position en Italie; puis, commé, au bout du ompte, il était d'une probité reconnue, il avait été nommé résorier de Saint-Janvier, place que, ses jocrisseries à part, l occupa honorablement pendant toute sa vie.

Monsignor Perelli était de bonne famille. Aussi, comme ous l'avons dit, était-il parfaitement reçu en cour; il faut lire qu'aux yeux du roi Ferdinand, comme aux yeux du oi Louis XIV, si un homme eût pu se passer d'aïeux, c'eût été n prêtre. Le pape, souverain temporel de Rome, roi spirituel lu monde, n'est le plus souvent qu'un pauvre moine. Mais la uestion n'est point là. Monsignor Perelli était noble, et le oi Nasone n'avait pas même eu la peine de vaincre à son gard les répugnances que nous lui avons vues à l'endroit lu pauvre marquis de Soval.

Aussi Sa Majesté Napolitaine, spirituelle et railleuse de sa ature, avait-elle compris tout de suite le parti qu'elle pour- ait tirer d'un homme tel que monsignor Perelli. Comme e *Charivari*, qui, tous les matins, raconte un nouveau bon mot de M. Dupin et une nouvelle réponse fine de M. Sauzet, le roi Ferdinand demandait tous les matins, à son lever :

— Eh bien, qu'a dit hier monsignor Perelli ?

Alors, selon que l'anecdote était plus ou moins bouffonne, le roi, pour tout le reste de la journée, était plus ou moins oyeux. Une bonne histoire sur monsignor Perelli était la eilleure apostille présentée au roi Ferdinand.

Une fois seulement, il arriva à monsignor Perelli de ren- ontrer plus bête que lui : c'était un soldat suisse. Le roi 'erdinand le fit caporal, le soldat bien entendu.

Un ordre avait été donné par l'archevêque de ne laisser ntrer dans les églises que les ecclésiastiques en robe, et des entinelles avaient été placées aux portes des trois cents mples de Naples avec ordre de faire observer cette con-

signe. Justement, le lendemain même du jour où cette mesure avait été prise, monsignor Perelli sortait du bain en habit court, et n'ayant que son rabat pour le faire distinguer des laïques; soit qu'il ignorât l'ordonnance rendue, soit qu'il se crût exempt de la règle générale, il se présenta, avec la confiance qui lui était naturelle, à la porte de l'église del Carmine.

La sentinelle mit son fusil en travers.

— Qu'est-ce à dire? demanda monsignor Perelli.

— Vous ne pouvez point entrer, répondit la sentinelle.

— Et pourquoi ne puis-je entrer?

— Parce que vous n'avez point de robe.

— Comment! s'écria monsignor Perelli, comment! je n'ai point de robe? Que dites-vous donc là? J'en ai quatre chez moi, dont deux toutes neuves.

— Alors, c'est autre chose, répondit le Suisse; passez.

Et monsignor Perelli passa malgré l'ordonnance.

Monsignor Perelli eut, un jour, un autre triomphe qui ne fit pas moins de bruit que celui-là. Il éclaircit d'un seul mot un grand point de l'histoire naturelle resté obscur depuis la naissance des âges.

Il y avait réunion de savants aux Studi, et l'on discutait, sous la présidence du marquis Arditi, sur les causes de la salaison de la mer. Chacun avait exposé son système plus ou moins probable; mais aucun encore n'avait été d'une assez grande lucidité pour que la majorité l'adoptât, lorsque monsignor Perelli, qui assistait comme auditeur à cette intéressante séance, se leva et demanda la parole. Elle lui fut accordée sans difficulté ni retard.

— Pardon, messieurs, dit alors monsignor Perelli, mais il me semble que vous vous écartez de la véritable cause de ce phénomène, qui, à mon avis, est patente. Voulez-vous me permettre de hasarder une opinion?

— Hasardez, monsignor, hasardez, cria-t-on de toute part.

— Messieurs, reprit monsignor Perelli, une seule question.

— Dites.

— D'où tire-t-on les harengs salés?

— De la mer.

— N'est-il pas dit dans l'histoire naturelle que ce cétacé se trouve dans les mers, et presque toujours par bandes innombrables ?

— C'est la vérité.

— Eh bien donc, reprit monsignor Perelli satisfait de l'adhésion générale, qu'avez-vous besoin de chercher plus loin ?

— C'est juste, dit le marquis Arditi. Personne de nous n'y avait jamais songé : ce sont les harengs salés qui salent la mer.

Et cette lumineuse révélation fut inscrite sur les registres de l'Académie, où l'on peut encore la lire à cette heure, quoique je sois le premier peut-être qui l'ait communiquée au monde savant.

Lors du baptême de son fils aîné, le roi Ferdinand fit un cadeau plus ou moins précieux à chacun de ceux qui assistaient à la cérémonie sainte. Monsignor Perelli obtint dans cette distribution générale une tabatière d'or enrichie du chiffre du roi en diamants.

On comprend qu'une pareille preuve de la magnifique amitié de son roi devint on ne peut plus chère à monsignor Perelli. Aussi cette bienheureuse tabatière était-elle l'objet de son éternelle préoccupation. Il était toujours à la poursuivre des poches de sa veste dans les poches de son habit, et des poches de son habit dans celles de sa veste. Un savant mathématicien calcula, en procédant du connu à l'inconnu, que monsignor Perelli dépensait, par jour et par nuit, quatre heures trente-cinq minutes vingt-trois secondes à chercher ce précieux bijou; or, comme, pendant les quatre heures trente-cinq minutes et vingt-trois secondes qu'il passait par nuit et par jour à cette recherche, monsignor, ainsi qu'il le disait lui-même, ne vivait pas, c'était autant de secondes, de minutes et d'heures à retrancher de son existence. Il en résulta que, tout compte fait, monsignor Perelli eût vécu dix ans de plus si le roi Ferdinand ne lui eût point donné une tabatière.

Un soir que monsignor Perelli était allé faire sa partie de

reversi chez le prince de C..., et que, selon son habitude, le digne prélat avait perdu une partie de sa soirée à s'inquiéter de sa tabatière, il arriva qu'en rentrant chez lui, et en fouillant dans ses poches, monsignor s'aperçut que le bijou était pour cette fois bien réellement disparu. La première idée de monsignor Perelli fut que sa tabatière était restée dans sa voiture. Il appela donc son cocher, lui ordonna de fouiller dans les poches du carrosse, de retourner les coussins, de lever le tapis, afin de se livrer aux recherches les plus minutieuses. Le cocher obéit; mais, cinq minutes après, il vint rapporter cette désastreuse nouvelle, que la tabatière n'était pas dans la voiture.

Monsignor Perelli pensa alors que, peut-être, comme les glaces de son carrosse étaient ouvertes, et qu'il avait plusieurs fois passé les mains par les portières, il avait pu, dans un moment de distraction, laisser échapper sa tabatière; elle devait donc, en ce cas, se retrouver sur le chemin suivi pour revenir au palais du prince de C... à la maison qu'occupait monsignor Perelli. Heureusement, il était deux heures du matin, il y avait quelque chance que le bijou perdu n'eût point encore été retrouvé. Monsignor Perelli ordonna à son cocher et à sa cuisinière, qui composaient tout son domestique, de prendre chacun une lanterne et d'explorer les rues intermédiaires, pavé par pavé.

Les deux serviteurs rentrèrent désespérés; ils n'avaient pas trouvé vestige de tabatière.

Monsignor Perelli se décida alors, quoiqu'il fût trois heures du matin, à écrire au prince de C..., pour qu'il fît immédiatement et par tout son palais chercher le bijou dont l'absence causait au digne prélat de si graves inquiétudes. La lettre était pressante et telle que peut la rédiger un homme sous le coup de la plus vive inquiétude. Monsignor Perelli s'excusait vis-à-vis du prince de l'éveiller à une pareille heure mais il le priait de se mettre un instant à sa place et de lui pardonner le dérangement qu'il lui causait.

La lettre était écrite, signée et pliée, et il n'y manquait plus que le sceau, lorsqu'en se levant pour aller chercher son ca-

chet, monsignor Perelli sentit quelque chose de lourd qui lui battait le gras de la jambe. Or, comme le docte prélat savait qu'il n'y a point dans ce monde d'effet sans cause, il voulut remonter à la cause de l'effet, et il porta la main à la basque de son habit, c'était la fameuse tabatière qui, par son poids, ayant percé la poche, avait glissé dans la doublure, et donnait signe d'existence en chatouillant le mollet de son propriétaire.

La joie de monsignor Perelli fut grande. Cependant, il faut le dire, si sa première pensée fut pour lui-même, la seconde fut pour son prochain : il frémit à l'idée de l'inquiétude qu'aurait pu causer sa lettre à son ami le prince de C..., et, pour en atténuer l'effet, il écrivit au-dessous le post-scriptum suivant :

« Mon cher prince, je rouvre ma lettre pour vous dire que vous ne preniez pas la peine de faire chercher ma tabatière. Je viens de la retrouver dans la basque de mon habit. »

Puis il remit l'épître à son cocher, en lui ordonnant de la porter à l'instant même au prince de C..., que ses gens réveillèrent à quatre heures du matin pour lui remettre, de la part de monsignor Perelli, le message qui lui apprenait à la fois qu'il avait perdu et retrouvé sa tabatière.

Cependant monsignor Perelli avait un avantage sur beaucoup de gens de ma connaissance; c'était une bête et non un sot; il y avait en lui une certaine conscience de son infirmité d'esprit, d'où il résultait qu'il ne demandait pas mieux que de s'instruire. Aussi, un soir, ayant entendu dire au comte de... que, vers l'*Ave Maria*, il était malsain de rester à l'air, attendu que le crépuscule tombait à cette heure, la remarque hygiénique lui resta dans la tête et le préoccupa gravement. Monsignor Perelli n'avait jamais vu tomber le crépuscule, et ignorait parfaitement quelle espèce de chose c'était.

Pendant plusieurs jours, il eut des velléités de demander à ses amis quelques renseignements sur l'objet en question; mais le pauvre prélat était tellement habitué aux railleries qu'éveillaient presque toujours ses demandes et ses réponses, qu'à chaque fois que la curiosité lui ouvrait la bouche, la

crainte la lui refermait. Enfin, un jour que son cocher le servait à table :

— Gaetan, mon ami, lui dit-il, as-tu jamais vu tomber le crépuscule ?

— Oh ! oui, monseigneur, répondit le pauvre diable, à qui, comme on le comprend bien, depuis vingt-cinq ans qu'il était cocher, une pareille aubaine n'avait pas manqué; certainement je l'ai vu.

— Et où tombe-t-il ?

— Partout, monseigneur.

— Mais plus particulièrement ?

— Dame, au bord de la mer.

Le prélat ne répondit rien; mais il mit à profit le renseignement, et, avant de faire sa sieste, il ordonna que les chevaux fussent attelés à six heures précises.

A l'heure dite, Gaetan vint prévenir son maître que la voiture était prête. Monsignor Perelli descendit son escalier quatre à quatre, tant il était curieux de la chose inconnue qu'il allait voir : il sauta dans son carrosse, s'y accommoda de son mieux, et donna l'ordre d'aller stationner au bout de la Villa-Reale, entre le Boschetto et Mergellina.

Monsignor Perelli demeura à l'endroit indiqué depuis sept heures jusqu'à neuf, regardant de tous ses yeux s'il ne verrait pas tomber ce crépuscule tant désiré; mais il ne vit rien que la nuit qui venait avec cette rapidité qui lui est toute particulière dans les climats méridionaux. A neuf heures, elle était si obscure, que monsignor Perelli perdit toute espérance de rien voir tomber ce soir-là. D'ailleurs, l'heure indiquée pour la chute était passée depuis longtemps. Il revint donc tout attristé à la maison; mais il se consola en songeant qu'il serait probablement plus heureux le lendemain.

Le lendemain à la même heure, même attente et même déception; mais monsignor Perelli avait, entre autres vertus chrétiennes, une patience développée à un haut degré; il espéra donc que sa curiosité, trompée déjà deux fois, serait enfin satisfaite la troisième.

Cependant Gaetan ne comprenait rien au nouveau caprice

son maître, qui, au lieu de s'en aller passer sa soirée, mme il en avait l'habitude, chez le prince de C... ou chez le c de N..., venait s'établir au bord de la mer, et, la tête à portière, restait aussi attentif que s'il eût été dans sa loge San-Carlo un jour de grand gala; et puis Gaetan n'était ıs tout à fait un jeune homme, et il craignait pour sa santé umidité du soir, dont, assis sur son siége, rien ne le ga- ıtissait. Le troisième jour arrivé, il résolut de tirer au clair cause de ces stations inaccoutumées. En conséquence, au ıment où commençait à sonner l'*Ave Maria* :

— Pardon, Excellence, dit-il en se penchant sur son siége manière à dialoguer plus facilement avec monsignor Pe- li, qui se tenait à la portière les yeux écarquillés dans leur ıs grande dimension, peut-on, sans indiscrétion, deman- r à Votre Excellence ce qu'elle attend ainsi ?

— Mon ami, dit le prélat, j'attends que le crépuscule tombe; i attendu inutilement hier et avant-hier : je ne l'ai pas vu algré la grande attention que j'y ai faite : mais, aujourd'hui, spère être plus heureux.

— Peste! dit Gaetan, il est cependant tombé, et joliment ımbé, ces deux jours-ci, Excellence, et je vous en réponds !

— Comment! tu l'as donc vu, toi ?

— Non-seulement je l'ai vu, mais je l'ai senti!

— On le sent donc aussi ?

— Je le crois bien qu'on le sent!

— C'est singulier, je ne l'ai ni vu ni senti.

— Et tenez, dans ce moment même...

— Eh bien?...

— Eh bien, vous ne le voyez pas, Excellence?

— Non.

— Voulez-vous le sentir ?

— Je ne te cache pas que cela me serait agréable.

— Alors, rentrez la tête entièrement dans la voiture.

— M'y voilà.

— Étendez la main hors de la portière.

— J'y suis.

— Plus haut... Encore... Là, bien.

Gaetan prit son fouet et en cingla un grand coup sur la main de monsignor Perelli.

Le digne prélat poussa un cri de douleur.

— Eh bien, l'avez-vous senti? demanda Gaetan.

— Oui, oui, très-bien! répondit monsignor Perelli. Très-bien; je suis content. Revenons chez nous.

— Cependant, si vous n'étiez pas satisfait, Excellence, continua Gaetan, nous pourrions revenir encore demain.

— Non, mon ami, non, c'est inutile; j'en ai assez. Merci.

Monsignor porta huit jours sa main en écharpe, racontant son aventure à tout le monde, et assurant que, malgré ses premiers doutes, il en était revenu à l'avis du comte de M.. qui avait dit qu'il était fort malsain de rester dehors tandis que le crépuscule tombait, ajoutant que, si le crépuscule lui était tombé sur le visage au lieu de lui tomber sur la main, il n'y avait pas de doute qu'il n'en fût resté défiguré tout le reste de sa vie.

Malgré sa fabuleuse bêtise, et peut-être même à cause de cela, monsignor Perelli avait l'âme la plus évangélique qu'il fût possible de rencontrer. Toute douleur le voyait compatissant, toute plainte le trouvait accessible. Ce qu'il craignait surtout, c'était le scandale; le scandale, selon lui, avait perdu plus d'âmes que le péché même. Aussi faisait-il tout au monde pour éviter le scandale. Non pas pour lui; Dieu merci, monsignor Perelli était un homme de mœurs non-seulement pures, mais encore austères. Malheureusement, bon exemple n'est pas celui que l'on suit avec le plus d'entraînement. Monsignor Perelli avait, dans sa maison même, une jeune voisine et, dans la maison en face de la sienne, un jeune voisin qui donnaient fort à causer à tout le quartier. C'était, la journée durant, et d'une fenêtre à l'autre, les signes les plus tendres, si bien que plusieurs fois les âmes charitables de la rue qu'habitait monsignor Perelli le vinrent prévenir des distractions mondaines que donnaient aux esprits ces éternel échange de signaux amoureux.

Monsignor Perelli commença par prier Dieu de permettre que le scandale cessât; mais, malgré l'ardeur de ses prières

lale, loin de cesser, alla toujours croissant. Il s'in-
lors des causes qui forçaient les jeunes gens à passer
ercice télégraphique un temps qu'ils pouvaient infi-
mieux employer en louant le Seigneur, et il apprit que
ables étaient deux amoureux que leurs parents refu-
l'unir sous prétexte de disproportion de fortune. Dès
sentiment de réprobation que lui inspirait leur con-
mêla un grain de pitié que lui inspirait leur malheur;
s trouver l'un après l'autre pour les consoler, mais
res jeunes gens étaient inconsolables; il voulut obte-
x qu'ils se résignassent à leur sort, comme devaient
des chrétiens soumis et des enfants respectueux;
déclarèrent que, le mode de correspondance qu'ils
adopté étant le seul qui leur restât après la cruelle
on dont ils étaient victimes, ils ne renonceraient pour
monde à cette dernière consolation, dût-elle mettre
ur toute la ville de Naples. Monsignor Perelli eut beau
pplier, menacer, il les trouva inébranlables dans leur
ion. Alors, voyant que, s'il ne s'en mêlait pas plus
nent, les deux malheureux pécheurs continueraient
ur leur prochain une pierre d'achoppement, le digne
ur offrit, puisqu'ils ne pouvaient se voir ni chez l'un
l'autre pour se dire, loin de tous les yeux, ce qu'ils
orcés de se dire ainsi *coram populo*, de se rencontrer
une heure ou deux tous les jours, à la condition que
s et les fenêtres de la chambre où ils se rencontre-
eraient fermées, que personne ne connaîtrait leurs
ous, et qu'ils renonceraient entièrement à cette mal-
e correspondance par signes qui mettait en rumeur
uartier. Les jeunes gens acceptèrent avec reconnais-
tte évangélique proposition, jurèrent tout ce que
or Perelli leur demandait de jurer, et, à la grande
on du quartier, parurent avoir, à compter de ce jour,
à leur fatal entêtement.

urs mois se passèrent, pendant lesquels monsignor
e félicitait chaque jour davantage de l'expédient in-
qu'il avait trouvé à l'endroit des deux amants, lors-

qu'un matin, au moment où il rendait grâces à Dieu avoir inspiré une si heureuse idée, les parents de la jeu tombèrent chez monsignor Perelli pour lui demander c de sa trop grande charité chrétienne. Seulement alors signor Perelli comprit toute l'étendue du rôle qu'il ava dans cette affaire. Mais, comme monsignor Perelli était comme monsignor Perelli était la bonté en personne, c toute chose pouvait s'arranger, au bout du compte, av niaiserie de deux ou trois mille ducats, monsignor dota la jeune pécheresse, à la grande satisfaction du p jeune homme, de la part duquel venait tout l'empêche et qui ne vit plus dès lors aucun inconvénient à la re dans sa famille. La chose, grâce à monsignor Perell donc comme un conte de fées : les deux amants se mari furent constamment heureux, et obtinrent du ciel bea d'enfants.

Maintenant, il me resterait bien une dernière hist raconter, qui, à l'heure qu'il est, désopile encore imm ment la rate des Napolitains ; mais l'esprit des natio chose si différente, que l'on ne peut jamais répondre qui fera pouffer de rire l'une fera sourciller l'autre. Co sez Falstaff à Naples, et il y passera incompris; transp Polichinelle à Londres, et il y mourra du spleen.

Et puis nous avons une malheureuse langue mode bégueule, qu'elle rougit de tout, et même de sa bonne la langue de Molière et de Saint-Simon, à laquelle je h haiterais cependant de ressembler. Il en résulte que bien pesé, je n'ose point vous raconter l'histoire de m gnor Perelli, laquelle fit néanmoins tant rire le bon re sone, lequel, à coup sûr, avait au moins autant d'espr vous et moi en pouvons avoir, soit séparément, soit ensemble. Et pourtant, elle lui avait été racontée un c jour où il ne fallait pas moins qu'une pareille histoire dérider le front de Sa Majesté. On venait d'apprendre ples une nouvelle escapade des vardarelli.

Comme ces honnêtes bandits m'offrent une occasi faire connaître le peuple napolitain sous une nouvelle

et qu'on ne doit négliger, dans un tableau, aucun des détails qui peuvent en augmenter la vérité ou l'effet, disons ce que c'était que les vardarelli.

XIV

LES VARDARELLI.

Le peuple est, en général, aux mains des rois ce qu'un couteau bien affilé est aux mains des enfants : il est rare qu'ils s'en servent sans se blesser. La reine Louise de Prusse organisa les sociétés secrètes : les sociétés secrètes produisirent Sand. La reine Caroline protégea le carbonarisme : le carbonarisme amena la révolution de 1820.

Au nombre des premiers carbonari reçus, se trouvait un Calabrais nommé Gaetano Vardarelli. C'était un de ces hommes d'Homère, possédant toutes les qualités de la primitive nature, aux muscles de lion, aux jambes de chamois, à l'œil d'aigle. Il avait d'abord servi sous Murat; car Murat, dans le projet qu'il conçut un instant de se faire roi de toute l'Italie, avait calculé que le carbonarisme lui serait en ce cas un puissan levier; puis, s'apercevant bientôt qu'il fallait un autre bras et surtout un autre génie que le sien pour diriger un pareil moteur, Murat, de protecteur des carbonari qu'il était, s'en fit bientôt le persécuteur. Gaetano Vardarelli alors déserta et se retira dans la Calabre, au sein de ses montagnes maternelles, où il croyait qu'aucun pouvoir humain ne serait assez hardi pour le poursuivre.

Vardarelli se trompait : Murat avait alors parmi ses généraux un homme d'une bravoure inouïe, d'une persévérance stoïque, d'une inflexibilité suprême; un homme comme Dieu en envoie pour les choses qu'il veut détruire ou élever : cet homme, c'était le général Manhès.

Parcourez la Calabre de Reggio à Pœstum : tout individu

possédant un ducat et un pied de terrain vous dira que la paisible jouissance de ce pied de terrain et de ce ducat, c'est au général Manhès qu'il la doit. En échange, quiconque ne possède pas, ou désire posséder le bien des autres, a le général Manhès en exécration.

Vardarelli fut donc forcé, comme les autres, de se courber sous la main de fer du terrible proconsul. Traqué de vallée en vallée, de forêt en forêt, de montagne en montagne, il recula, pied à pied, mais enfin il recula ; puis, un beau jour, acculé à Scylla, il fut forcé de traverser le détroit et d'aller demander du service au roi Ferdinand.

Vardarelli avait vingt-six ans; il était grand, il était fort, il était brave. On comprit qu'il ne fallait pas mépriser un pareil homme, on le fit sergent de la garde sicilienne. C'est avec ce grade et dans cette position que Vardarelli rentra à Naples en 1815, à la suite du roi Ferdinand.

Mais c'était une position bien secondaire que celle de sergent pour un homme du caractère dont était Gaetano Vardarelli. Toute son espérance, s'il continuait sa carrière militaire, était d'arriver au grade de sous-lieutenant; et cette espérance, le jeune ambitieux n'eût pas même voulu l'accepter comme un pis-aller. Après avoir balancé quelque temps, il fit donc ce qu'il avait déjà fait; il déserta le service du roi Ferdinand, comme il avait déserté celui du roi Joachim, et, la première comme la seconde fois, il s'enfuit dans la Calabre, sentant, comme Antée, sa force s'accroître à chaque fois qu'il touchait sa mère.

Là, il fit appel à ses anciens compagnons. Deux de ses frères, et une trentaine de bandits errants et dispersés y répondirent. La petite troupe réunie élit Gaetano Vardarelli pour son chef, s'engageant à lui obéir passivement, et lui reconnaissant sur tous le droit de vie et de mort. D'esclave qu'il était à la ville, Vardarelli se retrouva donc roi dans la montagne, et roi d'autant plus à craindre que le terrible général Manhès n'était plus là pour le détrôner.

Vardarelli procéda selon la vieille rubrique, grâce à laquelle les bandits ont toujours fait de si bonnes affaires en Calabre

t à l'Opéra-Comique; c'est-à-dire qu'il se proclama le grand égularisateur des choses de ce monde, et que, joignant l'ef-et aux paroles, il commença le nivellement social qu'il ré-'ait, en complétant le nécessaire aux pauvres avec le super-lu dont il débarrassait les riches. Quoique ce système soit m peu bien connu, il est juste de dire qu'il ne s'use jamais. l en résulta donc qu'il s'attacha au nom de Vardarelli une opularité et une terreur grâce auxquelles il ne tarda pas à tre connu du roi Ferdinand lui-même.

Le roi Ferdinand, qui venait d'être reintégré sur son trône, rouvait naturellement que le monde ne pouvait pas aller nieux qu'il n'allait, et appréciait assez médiocrement tout éformateur qui essayait de tailler au globe une nouvelle fa-ette; il résulta de cette opinion bien arrêtée chez lui, que 'ardarelli lui apparut tout bonnement comme un brigand à endre, et qu'il ordonna qu'il fût pendu.

Mais, pour pendre un homme, il faut trois choses : une orde, une potence et un pendu. Quant au bourreau, il est inutile de s'en inquiéter, cela se trouve toujours et partout.

Les agents du roi avaient la corde et la potence, ils étaient à peu près sûrs de trouver le bourreau; mais il leur manquait la chose principale : l'homme à pendre.

On se mit à courir après Vardarelli; mais, comme il savait parfaitement dans quel but philanthropique on le cherchait, il n'eut garde de se laisser rejoindre. Il y a plus : comme il avait fait son éducation sous le général Manhès, c'était un gaillard qui connaissait à fond son jeu de cache-cache. Il en donna donc tant et plus à garder aux troupes napolitaines, ne se trouvant jamais où on s'attendait à le rencontrer, se montrant partout où on ne l'attendait pas, s'échappant comme une vapeur et revenant comme un orage.

Rien ne réussit comme le succès. Le succès est l'aimant moral qui attire tout à lui. La troupe de Vardarelli, qui ne montait d'abord qu'à vingt-cinq ou trente personnes, fut bientôt doublée : Vardarelli devint une puissance.

Ce fut une raison de plus pour l'anéantir : on fit des plans de campagne contre lui, on doubla les troupes envoyées à sa

poursuite, on mit sa tête à prix, tout fut inutile. Autant eût valu mettre au ban du royaume l'aigle et le chamois, ses compagnons d'indépendance et de liberté.

Et cependant, chaque jour, on entendait raconter quelque prouesse nouvelle qui indiquait dans le fugitif un redoublement d'adresse ou un surcroît d'audace. Il venait jusqu'à deux ou trois lieues de Naples, comme pour narguer le gouvernement. Une fois, il organisa une chasse dans la forêt de Persano, comme aurait pu le faire le roi lui-même, et comme il était excellent tireur, il demanda ensuite aux gardes, qu'il avait forcés de le suivre et de le seconder, s'ils avaient vu leur auguste maître faire de plus beaux coups que lui.

Une autre fois, c'était le prince de Lesorano, le colonel Calcedonio Casella et le major Delponte qui chassaient eux-mêmes avec une dizaine d'officiers et une vingtaine de piqueurs dans une forêt à quelques lieues de Bari, quand tout à coup le cri : *Vardarelli! Vardarelli!* se fit entendre. Chacun alors de fuir le plus vite possible, et dans la direction où il se trouvait. Bien en prit aux chasseurs de fuir ainsi, car tous eussent été pris, tandis que, grâce à la vitesse de leurs chevaux habitués à courre le cerf, un seul tomba entre les mains des bandits.

C'était le major Delponte : les bandits jouaient de malheur, ils avaient fait prisonnier un des plus braves, mais aussi un des plus pauvres officiers de l'armée napolitaine. Lorsque Vardarelli demanda au major Delponte mille ducats de rançon pour l'indemniser de ses frais d'expédition, le major Delponte lui fit des cornes en lui disant qu'il le déflait bien de lui faire payer une seule obole. Vardarelli menaça Delponte de le faire fusiller si la somme n'était pas versée à une époque qu'il fixa. Mais Delponte lui répondit qne c'était du temps perdu que d'attendre, et que, s'il avait un conseil à lui donner, c'était de le faire fusiller tout de suite.

Vardarelli en eut un instant la velléité; mais il songea que plus Delponte faisait bon marché de sa vie, plus Ferdinand devait y tenir. En effet, à peine le roi eut-il appris que l

brave major était entre les mains des bandits, qu'il ordonna de payer sa rançon sur ses propres deniers. En conséquence, un matin, Vardarelli annonça au major Delponte que, sa rançon ayant été exactement et intégralement payée, il était parfaitement libre de quitter la troupe et de diriger ses pas vers le point de la terre qui lui agréait le plus. Le major Delponte ne comprenait pas quelle était la main généreuse qui le délivrait; mais, comme, quelle qu'elle fût, il était fort disposé à profiter de sa libéralité, il demanda son cheval et son sabre, qu'on lui rendit, se mit en selle avec un flegme parfait, et s'éloigna au petit pas en sifflotant un air de chasse, ne permettant pas que sa monture fît un pas plus vite que l'autre, tant il tenait à ce qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait peur.

Mais le roi, pour s'être montré magnifique à l'endroit du major, n'en avait pas moins juré l'extermination des bandits qui l'avaient forcé de traiter de puissance à puissance avec eux. Un colonel, je ne sais plus lequel, qui l'avait entendu jurer ainsi, fit à son tour le serment, si on voulait lui confier un bataillon, de ramener Vardarelli, ses deux frères et les soixante hommes qui composaient sa troupe, pieds et poings liés, dans les cachots de la Vicaria. L'offre, bien entendu, fut acceptée avec empressement; le ministre de la guerre mit cinq cents hommes à la disposition du colonel, et le colonel et sa petite troupe se mirent en quête de Vardarelli et de ses compagnons.

Vardarelli avait des espions trop dévoués pour ne pas être prévenu à temps de l'expédition qui s'organisait. Il y a plus : en apprenant cette nouvelle, lui aussi, il avait fait un serment : celui de guérir à tout jamais le colonel, qui s'était si aventureusement voué à sa poursuite, d'un second élan patriotique dans le genre du premier.

Il commença donc par faire courir le pauvre colonel par monts et par vaux, jusqu'à ce que lui et sa troupe fussent sur les dents; puis, lorsqu'il les vit tels qu'il le désirait, il leur fit, à deux heures du matin, donner une fausse indication; le colonel prit le renseignement pour or en barre, et partit

à l'instant même afin de surprendre Vardarelli, qu'on lui avait assuré être, lui et sa troupe, dans un petit village situé à l'extrémité d'une gorge si étroite, qu'à peine y pouvait-on passer quatre hommes de front. Quelques âmes charitables, qui connaissaient les localités, firent bien au brave colonel quelques observations; mais il était tellement exaspéré, qu'il ne voulut entendre à rien, et partit dix minutes après avoir reçu l'avis.

Le colonel fit une telle diligence, qu'il dévora près de quatre lieues en deux heures, de sorte qu'à l'aube du jour il se trouva sur le point d'entrer dans la gorge de l'autre côté de laquelle il devait surprendre les bandits. Quand il fut arrivé là, l'endroit lui parut si effroyablement propice à une embuscade, qu'il envoya vingt hommes explorer le chemin, tandis qu'il faisait halte avec le reste de son bataillon; mais, au bout d'un quart d'heure, les vingt hommes revinrent, en annonçant qu'ils n'avaient rencontré âme qui vive.

Le colonel n'hésita donc plus et s'engagea dans la gorge, lui et ses cinq cents hommes; mais, au moment où cette gorge s'élargissait, pareille à une espèce d'entonnoir, entre deux défilés, le cri *Vardarelli! Vardarelli!* se fit entendre comme s'il tombait des nuages, et le pauvre colonel, levant la tête, vit toutes les crêtes de rocher garnies de brigands qui le tenaient en joue, lui et sa troupe. Cependant il ordonna de se former en peloton; mais Vardarelli cria d'une voix terrible :

— A bas les armes, ou vous êtes morts !

A l'instant même, les bandits répétèrent le cri de leur chef, puis l'écho répéta le cri des bandits; de sorte que les soldats, qui n'avaient pas fait le même serment que leur colonel et qui se croyaient entourés d'une troupe trois fois plus nombreuse que la leur, crièrent à qui mieux mieux qu'ils se rendaient, malgré les exhortations, les prières et les menaces de leur malheureux chef.

Aussitôt, Vardarelli, sans abandonner sa position, ordonna aux soldats de mettre les fusils en faisceaux, ordre qu'ils exécutèrent à l'instant même; puis il leur signifia de se sé-

parer en deux bandes, et de se rendre chacun à un endroit indiqué, nouvel ordre auquel ils obéirent avec la même ponctualité qu'ils avaient fait pour la première manœuvre. Enfin, laissant une vingtaine de bandits en embuscade, il descendit avec le reste de ses hommes, et, leur ordonnant de se ranger en cercle autour des faisceaux, il les invita à mettre les armes de leurs ennemis hors d'état de leur nuire momentanément par le même moyen qu'avait employé Gulliver pour éteindre l'incendie du palais de Lilliput.

C'est le récit de cet événement qui avait mis le roi de si mauvaise humeur, qu'il ne fallut pas moins que l'anecdote nouvelle dont monsignor Perelli était le héros pour le lui faire oublier.

On comprend que cette nouvelle frasque ne remit pas don Gaetano dans les bonnes grâces du gouvernement. Les ordres les plus sévères furent donnés à son égard; seulement, dès le lendemain, le roi, qui était homme de trop joyeux esprit pour garder rancune à Vardarelli d'un si bon tour, racontait en riant à gorge déployée l'aventure à qui voulait l'entendre; de sorte que, comme il y a toujours foule pour entendre les aventures que veulent bien raconter les rois, le pauvre colonel n'osa, de trois ans, remettre le pied dans la capitale.

Mais le général qui commandait en Calabre prit la chose d'une façon bien autrement sérieuse que ne l'avait fait le roi. Il jura que, quel que fût le moyen qu'il dût employer, il exterminerait les vardarelli depuis le premier jusqu'au dernier. Il commença par les poursuivre à outrance; mais, comme on s'en doute bien, cette poursuite ne fut qu'un jeu de barres pour les bandits. Ce que voyant, le général commandant proposa à leur chef un traité par lequel lui et les siens entreraient au service du gouvernement. Soit que les conditions fussent trop avantageuses pour être refusées, soit que Gaetano se lassât de cette vie de dangers sans fin et d'éternel vagabondage, il accepta les propositions qui lui étaient faites, et le traité fut rédigé en ces termes :

« Au nom de la très-sainte Trinité !

» Art. 1er. Il sera octroyé pardon et oubli aux méfaits vardarelli et de leurs partisans.

» Art. 2. La bande des vardarelli sera transformée compagnie de gendarmes.

» Art. 3. La solde du chef Gaetano Vardarelli sera quatre vingt-dix ducats par mois; celle de chacun de trois lieutenants, de quarante-cinq ducats, et celle de cha homme de la compagnie, de trente. Elle sera payée au commencement de chaque mois et par anticipation (1).

» Art. 4. La susdite compagnie jurera fidélité au roi e les mains du commissaire royal; ensuite, elle obéira aux néraux qui commandent dans les provinces, et sera dest à poursuivre les malfaiteurs dans toutes les parties royaume.

» Naples, 6 juillet 1817. »

Les conditions ci-dessus rapportées furent immédiatem mises à exécution de part et d'autre; les vardarelli cha rent de nom et d'uniforme, touchèrent d'avance, comm en étaient convenus, le premier mois de leurs appointeme en échange de quoi, ils se mirent à la poursuite des ban qui désolaient la Capitanate, ne leur laissant ni paix ni r che, tant ils connaissaient toutes les ruses du métier; si l qu'au bout de quelque temps, on pouvait s'en aller de Na à Reggio sa bourse à la main.

Mais ce n'était pas là précisément le but que s'était pro le général; il avait contre les vardarelli, à cause de l'h toire du colonel, une vieille dent que vint encore corrob la promptitude avec laquelle les nouveaux gendarmes ava exécuté au nombre de cinquante ou soixante seulem des choses qu'avant eux des compagnies, des bataillons, régiments et jusqu'à des corps d'armée avaient entrepr en vain. Il fut donc résolu que, maintenant que les var relli avaient débarrassé la Capitanate et les Calabres

(1) Ces différents appointements correspondaient à la solde colonels, des capitaines et des lieutenants.

brigands qui les infestaient, on débarrasserait le royaume des vardarelli.

Mais c'était chose plus facile à entreprendre qu'à exécuter, et probablement toutes les troupes que le général avait sous ses ordres, réunies ensemble, n'eussent pas pu y parvenir, si les bandits gendarmisés eussent eu le moindre soupçon de ce qui se tramait contre eux. Mais, à défaut de soupçons positifs, ils étaient doués d'un instinct de défiance qui ne leur permettait pas de donner la moindre prise à leurs ennemis, et près d'une année se passa sans que le général trouvât moyen de mettre à exécution son projet exterminateur.

Mais le général trouva des alliés dans les anciens amis des ex-brigands. Un homme de Porto-Canone, dont Gaetano Vardarelli avait enlevé la sœur, vint le trouver, et, lui racontant les causes de haine qu'il avait contre les vardarelli, lui offrit de le débarrasser au moins de Gaetano Vardarelli et de ses deux frères. L'offre était trop selon les désirs du général pour qu'il hésitât un instant à l'accepter. Il offrit à l'homme qui venait lui faire cette proposition une somme d'argent considérable; mais celui-ci, tout en acceptant pour ses compagnons, refusa pour lui-même, disant que c'était du sang et non de l'or qu'il lui fallait; que, quant aux compagnons qu'il comptait s'adjoindre dans cette expédition, il s'informerait de ce qu'ils demandaient pour le seconder, et qu'il rendrait compte de leurs exigences au général, qui traiterait directement avec eux.

Quelles furent ces exigences? Nul historien ne l'a dit. Ce qui fut donné, ce qui fut reçu, on l'ignore. Ce qu'on sait seulement, ce sont les faits qui s'accomplirent à la suite de cet entretien.

Un jour, les vardarelli, se croyant au milieu d'amis sûrs, stationnaient, pleins de confiance et d'abandon, sur la place d'un petit village de la Pouille nommé Uriri. Tout à coup, et sans que rien au monde eût pu faire présager une pareille agression, une douzaine de coups de feu partirent d'une des maisons situées sur la place, et, de cette seule décharge, Gaetano Vardarelli, ses deux frères et six bandits tombèrent

morts. Aussitôt, les autres, ne sachant pas à quel nombr d'ennemis ils avaient affaire, et soupçonnant qu'ils étaier enveloppés d'une vaste trahison, sautèrent sur leurs chevaux dont ils ne s'éloignaient jamais, et disparurent en un cli d'œil comme une volée d'oiseaux effarouchés.

Aussitôt que la place fut vide et qu'il n'y eut plus d morts, l'homme qui était allé trouver le général sortit premier de la maison d'où était parti le feu, s'avança ve Gaetano Vardarelli, et, tandis que ses compagnons dépoui laient les autres cadavres, s'emparant de leurs armes et d leur ceinture, lui se contenta de tremper ses deux mai dans le sang de son ennemi, et, après s'en être barbouillé visage :

— Voici la tache lavée, dit-il.

Et il se retira sans rien prendre du pillage commun, sa rien accepter de la récompense promise.

Cependant, ce n'était point assez : Gaetano Vardarelli, s deux frères et six de ses compagnons étaient morts, c'e vrai; mais quarante autres étaient encore vivants et po vaient, en reprenant leur ancien métier et en élisant de no veaux chefs, donner infiniment de fil à retordre à Son Exce lence le général commandant. Celui-ci résolut donc de con nuer à jouer le rôle d'ami, et donna l'ordre que les meurtrie d'Uriri fussent arrêtés. Comme ces derniers ne s'attendaien rien de pareil, la chose ne fut pas difficile; on s'empara d'e à l'improviste et sans qu'ils essayassent la moindre résis tance; on les jeta en prison, et l'on cria bien haut qu' allait leur faire leur procès, et que prompte et sévère ve geance serait tirée du crime qu'ils avaient commis.

Il pouvait y avoir du vrai dans tout cela; aussi les fugit se laissèrent-ils prendre au piége. Comme il était notoi qu'à la tête des meurtriers se trouvait le frère de la jeu fille outragée par Gaetano Vardarelli, on crut généraleme dans la troupe que cet assassinat était le résultat d'une ve geance particulière; de sorte que, lorsque les malheure qui s'étaient sauvés virent leurs assassins arrêtés et ente dirent répéter de tous côtés que leur procès se poursuiv

avec ardeur, ils n'eurent aucune idée que le général fût pour quelque chose dans cette trahison. D'ailleurs, eussent-ils conçu quelque doute, qu'une lettre qu'ils reçurent de lui les eût fait évanouir : il leur écrivait que le traité du 6 juillet restait toujours sacré, et les invitait à se choisir d'autres chefs en remplacement de ceux qu'ils avaient eu le malheur de perdre.

Comme ce remplacement était urgent, les vardarelli procédèrent immédiatement à la nomination de leurs nouveaux officiers, et, à peine l'élection achevée, ils prévinrent le général que ses instructions étaient suivies. Alors, ils reçurent une seconde lettre qui les convoquait à une revue dans la ville de Foggia. Cette lettre leur recommandait, entre autres choses importantes, de venir tous tant qu'ils étaient, afin qu'on ne pût douter que les élections faites ne fussent le résultat positif d'un scrutin unanime et incontestable.

A la lecture de cette lettre, une longue discussion s'éleva entre les vardarelli; la majorité était d'avis qu'on se rendît à la revue; mais une faible minorité s'opposait à cette proposition : selon elle, c'était un nouveau guet-apens dressé pour exterminer le reste de la troupe. Les vardarelli avaient le droit de nomination entre eux; c'était chose incontestée et qui, par conséquent, n'avait besoin d'aucune sanction gouvernementale; on ne pouvait donc les convoquer que dans quelque sinistre dessein. C'était du moins l'avis de huit d'entre eux, et, malgré les sollicitations de leurs camarades, ces huit clairvoyants refusèrent de se rendre à Foggia; le reste de la troupe, qui se composait de trente et un hommes et d'une femme qui avait voulu accompagner son mari, se trouva sur la place de la ville au jour et à l'heure dits.

C'était un dimanche; la revue était solennellement annoncée, de sorte que la place publique était encombrée de curieux. Les vardarelli entrèrent dans la ville avec un ordre parfait, armés jusqu'aux dents, mais sans donner aucun signe d'hostilité. Au contraire, en arrivant sur la place, ils levèrent leurs sabres, et d'une voix unanime firent entendre le cri de « Vive le roi ! » A ce cri, le général parut sur son balcon pour

saluer les arrivants, tandis que l'aide de camp de serv
cendait pour les recevoir.

Après force compliments sur la beauté de leurs che
le bon état de leurs armes, l'aide de camp invita les
relli à défiler sous le balcon du général, manœuvr
exécutèrent avec une précision qui eût fait honneu
troupes réglées. Puis, cette évolution exécutée, ils vi
ranger sur la place, où l'aide de camp les invita à met
à terre et à se reposer un instant, tandis qu'il porte
général la liste des trois nouveaux officiers.

L'aide de camp venait de rentrer dans la maison
était sorti; les vardarelli, la bride passée au bras, se t
près de leurs chevaux, lorsqu'une grande rumeur con
à circuler dans la foule; puis à cette rumeur succédè
cris d'effroi, et toute cette masse de curieux commen
ler et de venir comme une marée. Par toutes les rue
tissant à la place, des soldats napolitains s'avança
colonnes serrées. De tous côtés les vardarelli étaient

Aussitôt, reconnaissant la trahison dont ils étaie
times, les vardarelli sautèrent sur leurs chevaux et
leurs sabres; mais au même instant, le général ayant
chapeau, ce qui était le signal convenu, le cri « V
terre! » retentit; et tous les curieux ayant obéi à cette
tion dont ils comprenaient l'importance, les feux des
se croisèrent au-dessus de leurs têtes, et neuf vardarel
bèrent de leurs chevaux, tués ou blessés à mort. C
étaient restés debout, comprenant alors qu'il n'y av
de quartier à attendre, se réunirent, sautèrent à bas
chevaux, et, armés de leurs carabines, s'ouvrirent e
battant un passage jusqu'aux ruines d'un vieux châte
lesquelles ils se retranchèrent. Deux seulement, se c
à la vitesse de leur monture, fondirent tête baissée
groupe de soldats qui leur parut le moins nombreux,
sant feu à bout portant, profitèrent de la confusion qu
sait dans les rangs leur décharge, qui avait tué deux ho
pour passer à travers les baïonnettes et s'échapper à
train. La femme, aussi heureuse qu'eux, dut la vie à la

manœuvre, opérée sur un autre point, et s'éloigna au grand galop, après avoir déchargé ses deux pistolets.

Tous les efforts se réunirent aussitôt sur les vingt vardarelli restants, lesquels, comme nous l'avons dit, s'étaient réfugiés dans les ruines d'un vieux château. Les soldats, s'encourageant les uns les autres, s'avancèrent, croyant que ceux qu'ils poursuivaient allaient leur disputer les approches de leur retraite; mais, au grand étonnement de tout le monde, ils parvinrent jusqu'à la porte sans qu'il y eût un seul coup de fusil tiré. Cette impunité les enhardit; on attaqua la porte à coups de hache et de levier, la porte céda; les soldats se précipitèrent alors dans la cour du château, se répandirent dans les corridors, parcourant les appartements; mais, à leur grand étonnement, tout était désert : les vardarelli avaient disparu.

Les assaillants furetèrent une heure dans tous les coins et recoins de la vieille masure; enfin ils allaient se retirer, convaincus que les vardarelli avaient trouvé quelque moyen, connu d'eux seuls, de regagner la montagne, lorsqu'un soldat, qui s'était approché du soupirail d'un cellier, et qui se penchait pour regarder dans l'intérieur, tomba percé d'un coup de feu.

Les vardarelli étaient découverts; mais les poursuivre dans leur retraite n'était pas chose facile. Aussi résolut-on, au lieu de chercher à les y forcer, d'employer un autre moyen, plus lent mais plus sûr : on commença par rouler une grosse pierre contre le soupirail. Sur cette pierre on amassa toutes celles que l'on put trouver; on laissa un piquet d'hommes avec leurs armes chargées pour garder cette issue; puis, faisant un détour, on commença par jeter des fagots enflammés contre la porte du cellier, que les vardarelli avaient fermée en dedans, et sur ces fagots enflammés, tout le bois et toutes les matières combustibles que l'on put trouver; de sorte que l'escalier ne fut bientôt qu'une immense fournaise, et que, la porte ayant cédé à l'action du feu, l'incendie se répandit comme un torrent dans ce souterrain où les vardarelli s'étaient réfugiés. Cependant, un profond silence régnait

encore dans le cellier. Bientôt deux coups de fusil partirent: c'étaient deux frères qui, ne voulant pas tomber vivants aux mains de leurs ennemis, s'étaient embrassés et avaient à bout portant déchargé leurs fusils l'un sur l'autre. Un instant après, une troisième explosion se fit entendre : c'était un bandit qui se jetait volontairement au milieu des flammes et dont la giberne sautait. Enfin, les dix-sept bandits restants, voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucune chance de salut, et se voyant près d'être asphyxiés, demandèrent à se rendre. Alors, on déblaya le soupirail, et on les en tira les uns après les autres, et, à mesure qu'ils en sortaient, on leur lia les pieds et les mains. Une charrette que l'on amena ensuite les transporta tous dans les prisons de la ville.

Quant aux huit qui n'avaient pas voulu venir à Foggia et aux deux qui s'étaient échappés, ils furent chassés comme des bêtes fauves, traqués de caverne en caverne. Les uns furent tués ou débusqués comme des chevreuils, les autres furent livrés par leurs hôtes, les autres enfin se rendirent d'eux-mêmes; si bien qu'au bout d'un an, tous les vardarelli étaient morts ou prisonniers.

Il n'y eut que la femme qui s'était sauvée un pistolet de chaque main qui disparut, sans qu'on la revît jamais, ni morte ni vivante.

Lorsque le roi apprit cet événement, il entra dans une grande colère; c'était la seconde fois qu'on violait, sans l'en prévenir un traité, non pas signé par lui, mais fait en son nom. Or, il savait que l'inexorable histoire enregistre presque toujours les faits sans se donner la peine d'en rechercher les causes, et que, tout au contraire de ce qui se passe dans notre monde, où ce sont les ministres qui sont responsables des fautes du roi, c'est le roi qui, dans l'autre, est responsable des fautes de ses ministres.

Mais on lui répéta tant, et de tant de côtés que c'était une action louable que d'avoir exterminé cette méchante race des vardarelli, qu'il finit par pardonner à ceux qui avaient ainsi abusé de son nom.

Il est vrai que, quelque temps après, arriva la révolution

de 1820, qui amena avec elle bien d'autres préoccupations que celle de savoir si on avait plus ou moins exactement tenu un traité fait avec des bandits. Pour la troisième fois, Ferdinand rentra au bout de deux ans d'absence, au milieu des cris de joie de son peuple, qui le chassait sans cesse et qui ne pouvait vivre sans lui.

Malheureusement pour les Napolitains, cette troisième restauration fut de courte durée. Le soir du 31 janvier 1825, le roi se coucha après avoir fait sa partie de jeu et avoir dit ses prières accoutumées. Le lendemain, comme, à dix heures du matin, il n'avait pas encore sonné, on entra dans sa chambre, et on le trouva mort.

A l'ouverture de son testament, dans lequel il recommande à son fils François de continuer les aumônes qu'il avait l'habitude de faire, on trouva que ces aumônes montaient par an à vingt-quatre mille ducats.

Il avait vécu soixante-seize ans, il en avait régné soixante-cinq; il avait vu passer sous son long règne trois générations d'hommes, et, malgré trois révolutions et trois restaurations, il mourait le roi le plus populaire que Naples eût jamais eu.

Aussi le peuple chercha-t-il dans la mort imprévue de son roi bien-aimé une cause surnaturelle.. Or, pour des hommes d'imagination comme sont les Napolitains, rien n'est difficile à trouver. Voici ce que l'on découvrit:

Le roi Ferdinand, comme on a pu le voir, n'était pas exempt de certains préjugés. Depuis quinze ans, il était persécuté par le chanoine Ojori, qui le tourmentait pour obtenir une audience de lui et lui présenter je ne sais quel livre dont il était l'auteur. Ferdinand avait toujours refusé, et, malgré les instances du postulant, avait constamment tenu bon. Enfin, le 2 janvier 1825, vaincu par les prières de tous ceux qui l'entouraient, il accorda pour le lendemain cette audience si longtemps reculée. Le matin, le roi eut quelque velléité de partir pour Caserte et de rejeter sur une chasse, excuse qui lui paraissait toujours valable, l'impolitesse qu'il avait si grande envie de faire au bon chanoine; mais on

l'en dissuada ; il resta donc à Naples, reçut dom O quel demeura deux heures avec lui et le quitta en sant son livre.

Le lendemain, comme nous l'avons dit, le roi F était mort.

Les médecins déclarèrent d'une voix unanime q d'une attaque d'apoplexie foudroyante; mais le pe crut pas un mot. Ce qui fut la véritable cause de selon le peuple, ce fut cette audience qu'il donna si cœur au chanoine Ojori.

Le chanoine Ojori était, avec le prince de***, le pl ble *jettatore* de Naples. Nous dirons dans un proch pitre ce que c'est que la *jettatura*.

XV

LA JETTATURA.

Naples, comme toutes les choses humaines, s fluence d'une double force qui régit sa destinée : mauvais principe qui la poursuit, et son bon géni garde; elle a son Arimane qui la menace, et son qui la défend; elle a son démon qui veut la perd son patron qui espère la sauver.

Son ennemie, c'est la jettatura; son protecteur, Janvier.

Si saint Janvier n'était pas au ciel, il y a lo que la jettatura aurait anéanti Naples; si la jettatu tait pas sur la terre, il y a longtemps que saint Ja rait fait de Naples la reine du monde.

Car la jettatura n'est pas une invention d'hier; pas une croyance du moyen âge; ce n'est pas une tion du Bas-Empire : c'est un fléau légué par l'anci au monde moderne; c'est une peste que les chrét

lée des gentils; c'est une chaîne qui passe à travers les
, et à laquelle chaque siècle ajoute un anneau.
es Grecs et les Romains connaissaient la jettatura : les
s l'appelaient *alexiana*, les Romains *fascinum*.
a jettatura est née dans l'Olympe; c'est un fléau d'assez
ne maison, comme on voit. Maintenant, à quelle occa-
elle prit naissance, le voici :
énus, sortie de la mer depuis la veille, venait de prendre
e parmi les dieux; son premier soin avait été de se
sir un adorateur parmi cette auguste assemblée : Bac-
s avait obtenu la préférence, Bacchus était heureux
oute déesse qu'elle était, Vénus se trouvait soumise aux
de la nature comme une simple femme; en sa qualité
mortelle, elle était destinée à les accomplir plus long-
os et plus souvent, voilà tout. Vénus s'aperçut un jour
lle allait être mère. Comme l'enfant qu'elle portait dans
sein était le premier de cette longue suite de rejetons
; la déesse de la beauté devait peupler les forêts d'Ama-
nte et les bosquets de Cythère, la découverte de son nouvel
fut accompagnée chez elle d'un sentiment de pudeur qui
étermina à le cacher aux regards de tous les dieux. Vénus
onça donc que sa santé chancelante la forçait d'habiter
dant quelque temps la campagne, et elle se retira dans
appartements les plus reculés de son palais, à Paphos.
ous les dieux avaient été dupes de cette fausse indispo-
on; il n'y avait pas jusqu'à Esculape lui-même qui n'eût
aré que Vénus n'avait rien autre chose qu'une maladie
erfs qui se calmerait avec des bains et du petit lait;
on seule avait tout deviné.
inon était experte en pareille matière. Sa stérilité la ren-
jalouse : il ne s'arrondissait pas une taille dans tout
ympe que la première ligne de ce changement ne lui
lât aux yeux. Elle avait suivi les progrès de celle de
ius, et, d'avance, elle voua au malheur l'enfant qui
rait de sa rivale en beauté.
n conséquence, elle résolut de ne pas la perdre de vue
instant, afin de jeter un sort sur le malheureux fruit des

entrailles de sa belle-fille. Aussi, dès que Vénus sentit l premières douleurs, Junon se présenta-t-elle aussitôt à s chevet, déguisée en sage-femme.

Vénus était fort douillette, comme toute femme à la mo doit être : elle jeta donc les hauts cris tant que dura le tr vail; puis enfin elle mit au jour le petit Priape.

Junon le reçut dans ses mains, et, tandis que Vénus, à m tié évanouie, fermait ses beaux yeux encore tout moites larmes, elle s'apprêta à lancer sur l'enfant sa malédiction tale qui devait influer sur le reste de sa vie.

Mais, à l'instant où Junon fixait ses yeux pleins de col sur le nouveau-né, elle s'arrêta stupéfaite. Jamais elle n'av vu, même chez les plus grands dieux, rien de pareil à qu'elle voyait à cette heure.

Si court que fût ce moment d'hésitation, il sauva Pria Bacchus, qui, du fond de l'Inde, où il était occupé à prendre aux Birmans la meilleure manière de coller le avait entendu les cris de Vénus, était accouru en toute hâ il se précipita dans la chambre de l'accouchée, courut à l'e fant, et, dans son ardeur toute paternelle, l'arracha des b de Junon.

Junon se crut découverte; elle sortit furieuse, sauta d son char, et remonta au ciel. Bacchus ignorait cepend que ce fût elle; mais il la devina, au cri de ses paons à bord, puis au rayon de lumière qu'elle laissait à sa suite connaissait de longue main le caractère de sa belle-mère : même avait été obligé de rester six mois caché dans la cu de Jupiter pour échapper à sa jalousie; il comprit que choses se passeraient mal pour le pauvre enfant si jamais mettait la main sur lui : il l'emporta tout courant, et alla le cacher dans l'île de Lampsaque.

Mais le bruit de ce qui s'était passé se répandit, ainsi la circonstance à laquelle le jeune Priape avait dû la vi n'en fallut pas davantage pour faire croire aux anciens q avaient trouvé un remède contre la jettatura; de là cert bijoux déterrés à Herculanum et à Pompéi, qui faisa partie de la toilette des femmes.

Chez les modernes, où ces bijoux ne sont pas de mise, les cornes les ont remplacés. Vous n'entrez pas dans une maison de Naples quelque peu aristocratique sans que le premier objet qui frappe vos yeux dans l'antichambre soit une paire de cornes; plus ces cornes sont longues, plus elles sont efficaces. On les fait venir en général de Sicile; c'est là qu'on trouve les plus belles. J'en ai vu qui avaient jusqu'à trois pieds de long, et qui coûtaient cinq cents francs la paire.

Outre ces cornes à domicile, qu'on ne peut, vu leur volume, transporter facilement avec soi, on a d'autres petits cornillons que l'on porte au cou, au doigt, à la chaîne de la montre : cela se trouve à tous les coins de rue, chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce symbole préservatif est ordinairement en corail ou en jais.

Je voudrais vous dire quelles sont les causes qui ont porté les cornes à ce degré d'honneur chez les Napolitains; mais, quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, j'avoue que je n'ai absolument rien pu découvrir sur quoi on puisse appuyer la moindre théorie ou échafauder le plus petit système. Cela est parce que cela est; ne me demandez donc point autre chose, car je serais forcé de prononcer ce mot qui coûte tant à la bouche humaine : « Je ne sais pas. »

Les anciens connaissaient trois moyens de jeter les sorts, car la jettatura n'est rien autre chose que la substantivation du verbe *jettare,* — par le toucher, par la parole, par le regard :

> Cujus ab attractu variarum monstra ferarum
> In juvenes veniunt ; nulli sua mansit imago,

dit Ovide;

> Quæ nec pernumerare curiosi
> Possint, nec mala fascinare lingua,

dit Catulle;

> Nescio quis teneros oculis mihi fascinat agnos,

dit Virgile.

Maintenant, voulez-vous voir passer cette croyanc monde païen dans le monde chrétien, écoutez saint Pau dressant aux Galates :

Quis vos fascinavit non obedire veritati ?

Saint Paul croyait donc à la jettattura.

Passons au moyen âge, et ouvrons Erchempert, moin mont Cassin, qui florissait vers l'an 842 :

« J'ai connu, dit le vénérable cénobite, messire La phe, évêque de Capoue, homme d'une singulière prud lequel avait l'habitude de dire : « Toutes les fois que je » contre un moine, il m'arrive quelque chose de malhe » dans la journée. » (*Quotiès monachum visu cerno, se mihi futura dies auspicia tristia subministrat.*)

Or, cette croyance est encore en pleine vigueur aujour à Naples. Je crois avoir raconté que, lorsque nous par pour la Sicile, au moment de nous embarquer, nous ren trâmes un abbé, et qu'à sa vue, le capitaine nous avait posé de remettre le départ au lendemain. Nous n'en ti compte, et nous fûmes assaillis par une tempête qui ballotta vingt-quatre heures entre la vie et la mort.

Des trois jettature connues de l'antiquité, deux se perdues en route, et une seule est restée : la jettatura d gard. Il est vrai que c'est la plus terrible : *Nihil oculi quius creatum*, dit l'Ecclésiaste, chap. 21.

Cependant, comme Dieu a voulu que le serpent à sonn se dénonçât lui-même par le bruit que font ses anneaux imprimé au front du jettatore certains signes auxquels, un peu d'habitude, on peut le reconnaitre. Le jettatore ordinairement maigre et pâle, il a le nez en bec-de-co de gros yeux qui ont quelque chose de ceux du crapa qu'il recouvre ordinairement, pour les dissimuler, d paire de lunettes ; le crapaud, comme on le sait, a re ciel le don fatal de la jettatura : il tue le rossignol en le gardant.

Donc, quand vous rencontrez dans les rues de Naple homme fait ainsi que j'ai dit, prenez garde à vous ! il y a

parier contre un que c'est un jettatore. Si c'est un jettatore qu'il vous ait aperçu le premier, le mal est fait, il n'y a pas remède, courbez la tête et attendez. Si, au contraire, vous avez prévenu du regard, hâtez-vous de lui présenter le doigt du milieu étendu et les deux autres fermés : le maléfice sera conjuré. *Et digitum porrigito medium*, dit Martial.

Il va sans dire que, si vous portez sur vous quelque corne de jais ou de corail, vous n'avez point besoin de prendre toutes ces précautions. Le talisman est infaillible, du moins à ce que disent les marchands de cornes.

La jettatura est une maladie incurable; on naît jettatore, on meurt jettatore. On peut à la rigueur le devenir; mais, une fois qu'on l'est, on ne peut plus cesser de l'être.

En général, les jettatori ignorent leur fatale influence : comme c'est un fort mauvais compliment à faire à un homme que de lui dire qu'il est jettatore, et qu'il y en a, d'ailleurs, qui prendraient fort mal la chose, on se contente de les éviter comme on peut, et, si l'on ne peut pas, de conjurer leur influence en tenant sa main dans la position susindiquée. Toutes les fois que vous voyez à Naples deux hommes causant dans la rue, et que l'un des deux garde sa main pliée derrière son dos, regardez bien celui avec lequel il cause : c'est un jettatore, ou, du moins, un homme qui a le malheur de passer pour tel.

Lorsqu'un étranger arrive à Naples, il commence par rire de la jettatura, puis peu à peu il s'en préoccupe; enfin, au bout de trois mois de séjour, vous le voyez couvert de cornes des pieds à la tête, et la main droite éternellement crispée.

Rien ne garantit de la jettatura, que les moyens que j'ai indiqués. Il n'y a pas de rang, il n'y a pas de fortune, il n'y a pas de position sociale qui vous mette au-dessus de ses coups. Tous les hommes sont égaux devant elle.

D'un autre côté, il n'y a pas d'âge, il n'y a pas de sexe, il n'y a pas d'état pour le jettatore : il peut être également enfant ou vieillard, homme ou femme, avocat ou médecin, mage, prêtre, industriel ou gentilhomme, lazzarone ou grand seigneur; le tout est seulement de savoir si l'un ou l'autre

de ces âges, l'un ou l'autre de ces sexes, l'une ou l'autre de ces conditions, ajoute ou ôte de la gravité au maléfice.

Il y a là-dessus, à Naples, un travail extrêmement développé del gentile signor Niccolo Valetta; il y discute dans un volume toutes les questions qui divisent sur ce point les savants anciens et modernes depuis vingt-cinq siècles.

Il y est examiné :

1° Si l'homme jette le sort plus terrible que ne le fait la femme ;

2° Si celui qui porte perruque est plus à craindre que celui qui n'en porte pas ;

3° Si celui qui porte des lunettes n'est pas plus à craindre que celui qui porte perruque ;

4° Si celui qui prend du tabac n'est pas plus à craindre encore que celui qui porte des lunettes ; et si les lunettes, la perruque et la tabatière, en se combinant, triplent les forces de la jettatura ;

5° Si la femme jettatrice est plus à craindre quand elle est enceinte ;

6° S'il y a plus à craindre encore d'elle quand il y a cornitude qu'elle ne l'est pas;

7° Si les moines sont plus généralement jettatori que les autres hommes, et, parmi les moines, quel est l'ordre le plus à craindre sur ce point ;

8° A quelle distance se peut jeter le sort ;

9° S'il se peut jeter de côté, de face ou par derrière;

10° S'il y a réellement des gestes, des sons de voix et des regards particuliers auxquels on puisse reconnaître les jettatori ;

11° S'il est des prières qui puissent garantir de la jettatura et, dans ce cas, s'il est des prières spéciales pour garantir de la jettatura qui vient des moines ;

12° Enfin, si le pouvoir des talismans modernes est égal au pouvoir du talisman ancien, et laquelle est plus efficace de la corne unique ou de la corne double.

Toutes ces recherches sont consignées dans un volume qui est du plus haut intérêt et que je voudrais bien faire con

naître à mes lecteurs. Malheureusement, mon libraire refuse de l'imprimer dans mes notes justificatives, sous prétexte que c'est un in-folio de six cents pages. Mais j'invite tout voyageur à se le procurer, en arrivant à Naples, moyennant la modique somme de six carlins.

Maintenant que nous avons examiné la jettatura dans ses effets et ses causes, racontons l'histoire d'un jettatore.

XVI

LE PRINCE DE ***.

Le prince de ***, les lunettes, la perruque et la tabatière exceptées, naquit avec tous les caractères de la jettatura. Il avait les lèvres minces, les yeux gros et fixes, et le nez en bec-de-corbin; sa mère, dont il était le second enfant, n'eut pas même le bonheur de voir le nouveau-né : elle mourut en couches.

On chercha une nourrice pour l'enfant, et l'on trouva une belle et vigoureuse paysanne des environs de Nettuno. Mais, à peine le malencontreux poupon lui eut-il touché le sein, que son lait tourna.

Force fut de nourrir le principino au lait de chèvre; ce qui lui donna pour tout le reste de sa vie une allure sautillante à laquelle, grâce au ciel, on le reconnaît à trois cents pas de distance, tandis qu'avec ses gros yeux il ne peut mordre qu'en touchant. Louons le Seigneur, ce qu'il a fait est bien fait.

En apprenant la mort de sa femme et la naissance d'un second fils, le prince de ***, qui était ambassadeur en Toscane, accourut à Naples; il descendit au palais, pleura convenablement la princesse, embrassa paternellement l'enfant et s'en alla faire sa cour au roi. Le roi tourna le dos, il avait trouvé fort mauvais que le prince quittât son ambassade sans

autorisation ; celui-ci eut beau faire valoir l'amour pater-nel, l'amour paternel lui coûta sa place.

Cette catastrophe refroidit un peu le prince de *** pour son fils ; d'ailleurs, il avait, comme nous l'avons dit, un fils aîné auquel appartenaient de droit titres, honneurs, richesses. Il fut donc décidé que le cadet entrerait dans les ordres. Le principino était trop jeune pour avoir une opinion quelconque à l'endroit de son avenir : il se laissa faire.

Le jour où il entra au séminaire, tous les enfants de la classe dans laquelle il fut mis attrapèrent la coqueluche. Notez qu'au milieu de tout cela, aucun accident personnel n'atteignait le principino ; il grandissait à vue d'œil et prospérait que c'était un charme.

Il fit ses classes avec le plus grand succès, l'emportant sur tous ses camarades. Une seule fois, on ne sait comment cela se fit, il ne remporta que le second prix ; mais l'élève qui avait remporté le premier, en allant recevoir sa couronne, butta sur la première marche de l'estrade et se cassa la jambe.

Cependant l'enfant devenait jeune homme. Si retiré que fût le séminaire, les bruits du monde arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, dans ses promenades avec ses compagnons, il voyait passer de belles dames dans des voitures élégantes, et de beaux jeunes gens sur de fringants chevaux ; puis, au bout de la rue de Tolede, il apercevait un édifice qu'on appelait Saint-Charles, et de l'intérieur duquel on lui disait tant de merveilles que les palais et les jardins d'Aladin n'étaient rien en comparaison. Il en résultait que le principino avait grande envie de faire connaissance avec les belles dames, de monter à cheval comme les beaux jeunes gens, et surtout d'entrer à Saint-Charles pour voir ce qui s'y passait réellement.

Malheureusement, la chose était impossible ; le prince de ***, qui avait toujours sa disgrâce sur le cœur, gardait rancune à son fils cadet. D'un autre côté, le prince Hercule que l'on faisait voyager afin qu'il n'eût aucun contact avec son frère, devenait de jour en jour un peu plus parfait ca-

lier, et promettait de soutenir à merveille l'honneur du
m. Raison de plus pour que le pauvre principino restât
ıfiné dans son séminaire.
Cependant les affaires se brouillaient entre le royaume des
ux-Siciles et la France; on parlait d'une croisade contre
républicains; le roi Ferdinand, comme nous l'avons dit
leurs, voulait en donner l'exemple. On leva des troupes de
ıs côtés, on assembla une armée, et l'on annonça avec
ınde solennité que l'archevêque de Naples bénirait les
ıpeaux dans la cathédrale de Sainte-Claire.
Comme c'était une chose fort curieuse, et que, si grande
e fût l'église, il n'y avait pas possibilité que tout Naples y
t tenir, on décida que des députés des différents ordres de
ltat assisteraient seuls aux cérémonies. En outre, les col-
ges, les écoles et les séminaires avaient droit d'y envoyer
élèves de chaque classe qui auraient été les premiers dans
composition la plus rapprochée du jour où devait avoir
u la cérémonie. Le principino fut le premier dans sa triple
mposition de thème, de version et de théologie; le prin-
ino, qui faisait, au reste, des progrès miraculeux, était à
tte époque en rhétorique, et pouvait avoir de seize à dix-
pt ans.
Le grand jour arriva. La cérémonie fut pleine de solennité;
ut se passa avec un calme et un grandiose parfaits; seu-
ment, au moment où les étendards, après la bénédiction,
filaient pour sortir de l'église, un des porte-drapeaux tomba
ort d'une apoplexie foudroyante en passant devant le prin-
ino. Le principino, qui avait un cœur excellent, se préci-
a aussitôt sur ce malheureux pour lui porter secours, mais
ıvait déjà rendu le dernier soupir. Ce que voyant, le prin-
ino saisit l'étendard, l'agita d'un air martial qui indiquait
el homme il serait un jour, et le remit à un officier en
ant : « Vive le roi ! » cri qui fut répété avec enthousiasme
r toute l'assemblée.
Trois mois après, l'armée napolitaine était battue, le dra-
u était tombé au pouvoir des Français avec une douzaine
utres, et le roi Ferdinand s'embarquait pour la Sicile.

Le principino avait fini ses classes ; il s'agissait de faire choix d'un couvent. Le jeune homme choisit les Camaldules. En conséquence, il sortit du séminaire où il avait passé son adolescence, et il entra comme novice dans le monastère où devait s'écouler sa virilité et s'éteindre sa vieillesse.

Le lendemain de son entrée aux Camaldules parut l'ordonnance du nouveau gouvernement qui supprimait les communautés religieuses.

Le jeune homme fut alors forcé de suivre la carrière de la prélature ; car, les couvents supprimés, il n'en demeurait pas moins le cadet et n'en était pas plus riche pour cela. Pendant trois mois, il se promena donc dans les rues de Naples avec un chapeau à trois cornes, un habit noir et des bas violets ; puis il se décida à recevoir les ordres mineurs.

Le matin du jour fixé pour la cérémonie, la république parthénopéenne, qui venait d'être établie, décida qu'il n'y avait pas d'égalité devant la loi tant qu'il n'y avait pas égalité entre les héritages, et que, par conséquent, le droit d'aînesse était aboli.

Ce nouveau décret enlevait cent mille livres de rente au prince Hercule, frère aîné de notre héros, lequel se trouvait possesseur d'un capital de deux millions.

Comme le principino n'avait pas une grande vocation pour l'Église, il fit des bas rouges comme il avait fait de la robe blanche, envoya le tricorne rejoindre le capuchon, fit venir le meilleur tailleur de Naples, acheta la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qu'il put trouver, et fit retenir pour le soir même une loge à Saint-Charles.

Saint-Charles était véritablement bien digne du désir qu'avait toujours eu le principino d'y entrer : c'était un des monuments dont Charles VII, pendant sa royauté temporaire, avait doté Naples. Un jour, il avait fait venir l'architecte Angelo Carasale, et, mettant tous ses trésors à sa disposition, il lui avait dit de n'épargner ni frais ni dépenses, mais de lui faire la plus belle salle qui existât au monde. L'architecte s'y était engagé (les architectes s'engagent toujours) ; puis, profitant de la liberté accordée, il avait choisi un emplacement

oisin du palais, abattu nombre de maisons, et déblayé un errain immense sur lequel s'éleva avec une merveilleuse apidité la féerique construction. En effet, le théâtre, commencé au mois de mars 1737, fut prêt le 1er novembre, et s'ouvrit le 4 du même mois, jour de la Saint-Charles.

Si nous n'avions pas renoncé aux descriptions, par la conviction que nous avons qu'aucune description ne décrit, nous essayerions de relever le nombre de glaces, de calculer le nombre de bougies, d'énumérer le nombre d'arbres en fleurs qui faisaient, pendant cette grande soirée, du théâtre Saint-Charles la huitième merveille du monde. Une grande loge avait été préparée pour le roi et la famille royale; et, au moment où les augustes spectateurs y entrèrent, l'impression fut si grande sur eux-mêmes, qu'ils donnèrent le signal des applaudissements; aussitôt, la salle tout entière éclata en bravos et en cris d'admiration.

Ce ne fut pas tout. Le roi fit venir l'architecte dans sa loge, et, lui posant la main sur l'épaule à la vue de tous, il le félicita sur son admirable réussite.

— Une seule chose manque à votre salle, dit le roi.

— Laquelle ? demanda l'architecte.

— Un passage qui conduise du palais au théâtre.

L'architecte baissa la tête en signe d'assentiment.

Le spectacle fini, le roi sortit de sa loge et trouva Carasale qui l'attendait.

— Qu'avez-vous donc fait pendant toute cette représentation ? lui demanda le roi.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Majesté, répondit Carasale.

— Lesquels ?

— Que Votre Majesté daigne me suivre, et elle verra.

— Suivons-le, dit le roi en se retournant vers la famille royale; quoi qu'il ait fait, rien ne m'étonnera : nous sommes dans la journée aux miracles.

Le roi suivit donc l'architecte; mais, quoi qu'il eût dit, son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une galerie intérieure toute tapissée d'étoffes de

sole et de glaces ; cette galerie, qui avait deux ponts jetés à une hauteur de trente pieds et un escalier de cinquante-cinq marches, avait été improvisée pendant trois heures qu'avait duré la représentation.

Voilà donc ce qu'était Saint-Charles depuis soixante ans; depuis soixante ans, Saint-Charles faisait l'admiration et l'envie de toute la terre. Il n'était donc pas étonnant que le principino eût une si grande envie de voir Saint-Charles.

Le soir même où le principino avait vu Saint-Charles, et comme le dernier spectateur franchissait le seuil de la salle, le feu prit au théâtre; le lendemain, Saint-Charles n'était plus qu'un monceau de cendres.

Déjà depuis longtemps des bruits alarmants circulaient sur le principino; mais, à partir de ce jour, ces bruits prirent une consistance réelle. On se rappelait avec effroi les différents résultats qu'il avait obtenus, et l'on commença de le fuir comme la peste. Cependant ces bruits trouvaient des incrédules ; à Naples, comme partout ailleurs, il y a des esprits forts qui se vantent de ne croire à rien. D'ailleurs, la présence des Français avait mis le scepticisme à la mode, et madame la comtesse de M***, qui aimait fort les Français, déclara hautement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que l'on disait sur le pauvre principino, et qu'en preuve de son incrédulité, elle donnerait une grande soirée tout exprès pour le recevoir et pour prouver par l'impunité que tous les bruits qu'on répandait sur lui étaient ridicules et erronés.

La nouvelle du défi portée à la jettatura par la comtesse de M*** se répandit dans Naples; le premier mot de tous les invités fut qu'ils n'iraient certainement pas à cette soirée; mais le grand jour venu, la curiosité l'emporta sur la crainte, et, dès neuf heures du soir, les salons de la comtesse étaient encombrés. Heureusement, toute cette foule débordait dans de magnifiques jardins anglais avec des verres de couleur, dans les bosquets desquels étaient disposés des groupes d'instrumentistes de chanteurs.

A dix heures, le prince de *** arriva : c'était à cette époque un élégant cavalier, qui portait depuis longtemps des lu-

ttes, c'est vrai; qui venait de prendre la tabatière bien plut par genre qu'autrement, c'est encore vrai; mais qu'une agnifique chevelure ondoyante et bouclée devait encore ngtemps dispenser de recourir à la perruque. Il était d'un ıractère charmant, paraissait toujours joyeux, se frottait s mains sans cesse, et ne manquait pas d'esprit; bref, était un homme à succès, n'était cette maudite jettatura.

Son entrée chez la comtesse de M*** fut signalée par un pe- accident; mais il est juste de dire que cet accident pouıit aussi bien avoir pour cause la maladresse que la fatalité : ı laquais, qui portait un plateau de glaces, le laissa tomber ste au moment où le prince ouvrait la porte. Cependant la ïncidence de son apparition avec l'événement fit qu'on reıarqua cet événement, si léger qu'il fût.

Le prince se mit en quête de la maîtresse de la maison. lle se promenait dans ses jardins, ainsi que presque tous s invités. Il faisait une de ces magnifiques soirées du mois e juin dont la chaleur, à Naples, est tempérée par cette ouble brise de mer qu'on ne connaît que là. Le ciel était lamboyant d'étoiles, et la lune, qui montait au-dessus du Vésuve fumant, semblait un énorme boulet rouge lancé par ın mortier gigantesque.

Le prince, après avoir erré dix minutes dans la foule, avoir respiré cet air, avoir savouré ces parfums, avoir admiré ce ciel, rencontra enfin la maîtresse de la maison, à la recherche de laquelle il s'était lancé comme nous l'avons dit.

Dès qu'elle aperçut le prince, madame la comtesse de M*** vint à lui : on échangea les compliments d'usage; puis, pour prouver le mépris qu'elle faisait des bruits répandus, la comtesse quitta le bras de son cavalier et prit celui du prince. Sensible à cette marque de distinction, le prince voulut la reconnaître en louant la fête.

— Ah ! madame, dit-il, quelle charmante fête vous nous donnez là, et comme on en parlera longtemps !

— Oh ! prince, répondit madame de M***, vous exagérez la valeur d'une petite réunion sans conséquence.

— Non, d'honneur, dit le prince. Il est vrai que tout y

concourt, et que Dieu vous a donné le temps le plus ma
gnifique.

Leprince n'avait pas achevé cette phrase, qu'un coup d
tonnerre olympien se fit entendre, et qu'un nuage, que per
sonne n'avait vu, crevant tout à coup, se répandit en épo
vantable averse. Chacun se sauva de son côté comme il pu
les uns cherchèrent un abri momentané dans les grottes
dans les kiosques, les autres s'enfuirent vers le palais:
comtesse de M*** et le prince furent au nombre de ces de
niers.

Or, notez que, dans le mois de juin, Naples est une
pèce d'Égypte à l'endroit de l'eau, et qu'il y a trois m
dans l'année, juin, juillet et août, pendant lesquels, la
cheresse fût-elle libyenne, on ne se hasarderait pas, pour
faire cesser, à sortir la châsse de saint Janvier de
tabernacle, de peur de compromettre la puissance
saint.

Le prince n'avait eu qu'un mot à dire, et un autre déb
avait à l'instant même ouvert les cataractes du ciel.

Le salon principal, vaste rotonde autour de laquelle
naient tous les autres appartements, était éclairé par un
gnifique lustre en cristal que la comtesse de M*** avait r
d'Angleterre trois mois auparavant, et qu'elle avait fait
lumer pour la première fois. Ce lustre était d'un effet
gique, tant la lumière, reflétée par les mille facettes du ve
se multipliait, brillant de tous les feux de l'arc-en-ciel. Au
au moment où le prince et la comtesse arrivèrent sur le s
de la porte, le prince s'arrêta-t-il ébloui.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, prince? demanda la c
tesse de M***.

— Ah! madame, s'écria le prince, que vous avez là
magnifique lustre!

Le prince avait à peine laissé échapper ces paroles lo
geuses, qu'un des anneaux dorés qui soutenaient cet a
soleil au plafond se rompit, et que le lustre, tombant su
parquet, se brisa en mille morceaux.

Par bonheur, c'était juste au moment où chacun pr

place pour la contredanse ; le centre du salon se trouvait donc vide, et personne ne fut blessé.

Madame de M*** commença à se repentir en elle-même d'avoir ainsi tenté Dieu en invitant le prince ; mais l'idée qu'elle reculait devant trois accidents qui pouvaient, à tout prendre, être l'effet du hasard ; la crainte des sarcasmes de ses amis si elle semblait céder à cette crainte, la difficulté de se débarrasser du prince, auquel elle donnait le bras, et qui se confondait en regrets sur les catastrophes aussi incroyables qu'inattendues qui venaient attrister la fête, toutes ces considérations réunies la déterminèrent à faire contre fortune bon cœur, et à suivre jusqu'au bout la route où elle était engagée. La comtesse n'en fut donc que plus aimable avec le prince, et, sauf le plateau renversé, sauf l'orage survenu, sauf le lustre brisé, tout continua d'aller à merveille.

La soirée était entrecoupée de chant ; c'était le moment ou Paesiello et Cimarosa, ces deux ancêtres de Rossini, se partageaient les adorations du monde musical. On chantait tour à tour des morceaux de l'un et de l'autre. Une des meilleures interprètes de ces deux grands génies était la signora Erminia, prima donna du malheureux théâtre Saint-Charles, qui fumait encore. C'était un soprano de la plus grande étendue, d'une sûreté de voix et de méthode telle, qu'on ne se rappelait pas, de mémoire de dilettante, avoir rien entendu de pareil.

En effet, depuis trois ans que la signora Erminia était à Naples, jamais le moindre enrouement, jamais la moindre note douteuse, jamais, enfin, pour nous servir du terme consacré, jamais le moindre *chat dans le gosier*. Elle avait promis de chanter le fameux air *Pria che spunti,* et le moment était venu de tenir sa promesse.

Aussi, la contredanse finie, chacun se rangea-t-il à sa place pour laisser le salon libre à la signora Erminia.

L'accompagnateur se plaça au piano, la signora se leva pour l'y rejoindre ; mais, comme il lui fallait traverser seule tout cet immense salon, le prince, qui l'avait appréciée à sa valeur la seule fois qu'il avait été à Saint-Charles, dit un mot

d'excuse à la comtesse de M***, et, s'élançant au devant de la célèbre cantatrice, il lui offrit le bras pour la conduire à son poste.

Chacun applaudit à cet élan de galanterie, d'autant plus remarquable qu'il venait de la part d'un jeune homme qui, la veille encore, était au séminaire.

Le prince revint ensuite réclamer le bras de la comtesse de M***, au milieu d'un murmure général d'approbation.

Mais bientôt les mots *Chut! Silence! Écoutons!* se firent entendre. L'accompagnateur jeta à la foule impatiente son brillant prélude. La cantatrice toussa, essaya de rougir; puis, ouvrant la bouche, elle fila son premier son.

Elle l'avait pris un demi-ton trop haut, et, à la moitié de la quatrième mesure, elle fit un épouvantable *couac.*

Comme c'était chose miraculeuse, chose inouïe, chose presque impossible à croire, chacun se hâta de rassurer la cantatrice par des applaudissements; mais le coup était porté: la signora Erminia, sentant qu'elle était dominée par une force néfaste supérieure à son talent, comprit que c'était la jettatura qui agissait: elle se précipita hors du salon en lançant un regard terrible au pauvre prince, auquel elle attribuait la découverte qui venait de lui arriver.

Cette série d'événements commençait à mettre madame de M*** on ne peut plus mal à son aise: tous les yeux étaient fixés sur elle et sur le malencontreux prince, dont la première entrée dans le monde était signalée par de si étranges catastrophes. Mais, comme, de son côté, à part les compliments de condoléance qu'il se croyait obligé de faire à madame de M***, le prince ne paraissait nullement s'apercevoir qu'il fût la cause présumée de tous ces effets, et que, fier de l'honneur d'avoir à son bras le bras de la maîtresse de la maison, il ne semblait pas vouloir s'en dessaisir de toute la soirée, madame de M*** avisa un moyen pol. de rentrer en possession d'elle-même, et, feignant d'être lasse de rester debout et en priant le prince de la conduire dans un charmant petit boudoir donnant sur le salon, où on avait conservé tout

ublé, dans le but justement d'offrir un lieu de repos aux ıseurs et aux danseuses fatigués.

Cette charmante oasis était d'autant plus agréable que sa te à deux battants s'ouvrait sur le salon, et que, tout en ısant de faire partie du bal comme acteur, on continuait, en retirant dans ce petit boudoir, d'en demeurer spectateur.

Ce fut donc là que le prince de *** conduisit la comtesse; et, nme c'était un cavalier plein d'attentions, il alla prendre fauteuil contre la muraille, le traîna en face de la porte, manière que, tout en se reposant, madame de M*** pût rfaitement voir; approcha une chaise du fauteuil, afin de tre point obligé de la quitter, et, en la saluant, il lui fit ne de s'asseoir.

Madame de M*** s'assit; mais, au moment où elle s'as- ait, les deux pieds de derrière du fauteuil se brisèrent en me temps, de manière que la pauvre comtesse fit une chute s plus désagréables. Aussi, lorsque le prince, se précipi- ıt vers elle, lui offrit la main pour l'aider à se relever, oussa-t-elle sa main avec une vivacité qu'avait cessé de mpérer toute politesse, et, toute rougissante et confuse, se ava-t-elle dans sa chambre à coucher, où elle s'enferma, d'où, quelques instances qu'on lui fit à la porte, elle ne ulut plus sortir.

Veuf de la maîtresse de la maison, le bal ne pouvait plus ntinuer. Aussi chacun se retira-t-il, maudissant le malen- ntreux invité qui avait changé toute cette délicieuse fête en ıe série non interrompue d'accidents. Le prince seul ne ıperçut point des causes de cette désertion prématurée; il sta le dernier, et s'obstinait encore à essayer de faire re- raître madame de M***, lorsque les domestiques vinrent i faire observer qu'il n'y avait plus que sa présence qui ıpêchât qu'on n'éteignît les candélabres et qu'on ne fermât s portes.

Le prince, qui, au bout du compte, était un homme de bon ût, comprit qu'un plus long séjour serait une inconve- nce, et se retira chez lui, enchanté de son début dans le ıde, et ne doutant pas que son amabilité n'eût produit

autorisation ; celui-ci eut beau faire valoir l'amour paternel, l'amour paternel lui coûta sa place.

Cette catastrophe refroidit un peu le prince de *** pour son fils; d'ailleurs, il avait, comme nous l'avons dit, un fils aîné, auquel appartenaient de droit titres, honneurs, richesses. Il fut donc décidé que le cadet entrerait dans les ordres. Le principino était trop jeune pour avoir une opinion quelconque à l'endroit de son avenir : il se laissa faire.

Le jour où il entra au séminaire, tous les enfants de la classe dans laquelle il fut mis attrapèrent la coqueluche. Notez qu'au milieu de tout cela, aucun accident personnel n'atteignait le principino; il grandissait à vue d'œil et prospérait que c'était un charme.

Il fit ses classes avec le plus grand succès, l'emportant sur tous ses camarades. Une seule fois, on ne sait comment cela se fit, il ne remporta que le second prix; mais l'élève qui avait remporté le premier, en allant recevoir sa couronne, butta sur la première marche de l'estrade et se cassa la jambe.

Cependant l'enfant devenait jeune homme. Si retiré que fût le séminaire, les bruits du monde arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, dans ses promenades avec ses compagnons, il voyait passer de belles dames dans des voitures élégantes, et de beaux jeunes gens sur de fringants chevaux; puis, au bout de la rue de Toledo, il apercevait un édifice qu'on appelait Saint-Charles, et de l'intérieur duquel on lui disait tant de merveilles que les palais et les jardins d'Aladin n'étaient rien en comparaison. Il en résultait que le principino avait grande envie de faire connaissance avec les belles dames, de monter à cheval comme les beaux jeunes gens, et surtout d'entrer à Saint-Charles pour voir ce qui s'y passait réellement.

Malheureusement, la chose était impossible; le prince de ***, qui avait toujours sa disgrâce sur le cœur, gardait rancune à son fils cadet. D'un autre côté, le prince Hercule que l'on faisait voyager afin qu'il n'eût aucun contact avec son frère, devenait de jour en jour un peu plus parfait ca-

valier, et promettait de soutenir à merveille l'honneur du nom. Raison de plus pour que le pauvre principino restât confiné dans son séminaire.

Cependant les affaires se brouillaient entre le royaume des Deux-Siciles et la France; on parlait d'une croisade contre les républicains; le roi Ferdinand, comme nous l'avons dit ailleurs, voulait en donner l'exemple. On leva des troupes de tous côtés, on assembla une armée, et l'on annonça avec grande solennité que l'archevêque de Naples bénirait les drapeaux dans la cathédrale de Sainte-Claire.

Comme c'était une chose fort curieuse, et que, si grande que fût l'église, il n'y avait pas possibilité que tout Naples y pût tenir, on décida que des députés des différents ordres de l'État assisteraient seuls aux cérémonies. En outre, les colléges, les écoles et les séminaires avaient droit d'y envoyer les élèves de chaque classe qui auraient été les premiers dans la composition la plus rapprochée du jour où devait avoir lieu la cérémonie. Le principino fut le premier dans sa triple composition de thème, de version et de théologie; le principino, qui faisait, au reste, des progrès miraculeux, était à cette époque en rhétorique, et pouvait avoir de seize à dix-sept ans.

Le grand jour arriva. La cérémonie fut pleine de solennité; tout se passa avec un calme et un grandiose parfaits; seulement, au moment où les étendards, après la bénédiction, défilaient pour sortir de l'église, un des porte-drapeaux tomba mort d'une apoplexie foudroyante en passant devant le principino. Le principino, qui avait un cœur excellent, se précipita aussitôt sur ce malheureux pour lui porter secours, mais il avait déjà rendu le dernier soupir. Ce que voyant, le principino saisit l'étendard, l'agita d'un air martial qui indiquait quel homme il serait un jour, et le remit à un officier en criant : « Vive le roi ! » cri qui fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée.

Trois mois après, l'armée napolitaine était battue, le drapeau était tombé au pouvoir des Français avec une douzaine d'autres, et le roi Ferdinand s'embarquait pour la Sicile.

Le principino avait fini ses classes ; il s'agissait de faire choix d'un couvent. Le jeune homme choisit les Camaldules. En conséquence, il sortit du séminaire où il avait passé son adolescence, et il entra comme novice dans le monastère où devait s'écouler sa virilité et s'éteindre sa vieillesse.

Le lendemain de son entrée aux Camaldules parut l'ordonnance du nouveau gouvernement qui supprimait les communautés religieuses.

Le jeune homme fut alors forcé de suivre la carrière de la prélature ; car, les couvents supprimés, il n'en demeurait pas moins le cadet et n'en était pas plus riche pour cela. Pendant trois mois, il se promena donc dans les rues de Naples avec un chapeau à trois cornes, un habit noir et des bas violets ; puis il se décida à recevoir les ordres mineurs.

Le matin du jour fixé pour la cérémonie, la république parthénopéenne, qui venait d'être établie, décida qu'il n'y avait pas d'égalité devant la loi tant qu'il n'y avait pas égalité entre les héritages, et que, par conséquent, le droit d'aînesse était aboli.

Ce nouveau décret enlevait cent mille livres de rente au prince Hercule, frère aîné de notre héros, lequel se trouvait possesseur d'un capital de deux millions.

Comme le principino n'avait pas une grande vocation pour l'Église, il fit des bas rouges comme il avait fait de la robe blanche, envoya le tricorne rejoindre le capuchon, fit venir le meilleur tailleur de Naples, acheta la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qu'il put trouver, et fit retenir pour le soir même une loge à Saint-Charles.

Saint-Charles était véritablement bien digne du désir qu'avait toujours eu le principino d'y entrer : c'était un des monuments dont Charles VII, pendant sa royauté temporaire, avait doté Naples. Un jour, il avait fait venir l'architecte Angelo Carasale, et, mettant tous ses trésors à sa disposition, il lui avait dit de n'épargner ni frais ni dépenses, mais de lui faire la plus belle salle qui existât au monde. L'architecte s'y était engagé (les architectes s'engagent toujours) ; puis, profitant de la licence accordée, il avait choisi un emplacement

voisin du palais, abattu nombre de maisons, et déblayé un terrain immense sur lequel s'éleva avec une merveilleuse rapidité la féerique construction. En effet, le théâtre, commencé au mois de mars 1737, fut prêt le 1er novembre, et s'ouvrit le 4 du même mois, jour de la Saint-Charles.

Si nous n'avions pas renoncé aux descriptions, par la conviction que nous avons qu'aucune description ne décrit, nous essayerions de relever le nombre de glaces, de calculer le nombre de bougies, d'énumérer le nombre d'arbres en fleurs qui faisaient, pendant cette grande soirée, du théâtre Saint-Charles la huitième merveille du monde. Une grande loge avait été préparée pour le roi et la famille royale; et, au moment où les augustes spectateurs y entrèrent, l'impression fut si grande sur eux-mêmes, qu'ils donnèrent le signal des applaudissements; aussitôt, la salle tout entière éclata en bravos et en cris d'admiration.

Ce ne fut pas tout. Le roi fit venir l'architecte dans sa loge, et, lui posant la main sur l'épaule à la vue de tous, il le félicita sur son admirable réussite.

— Une seule chose manque à votre salle, dit le roi.

— Laquelle ? demanda l'architecte.

— Un passage qui conduise du palais au théâtre.

L'architecte baissa la tête en signe d'assentiment.

Le spectacle fini, le roi sortit de sa loge et trouva Carasale qui l'attendait.

— Qu'avez-vous donc fait pendant toute cette représentation ? lui demanda le roi.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Majesté, répondit Carasale.

— Lesquels ?

— Que Votre Majesté daigne me suivre, et elle verra.

— Suivons-le, dit le roi en se retournant vers la famille royale; quoi qu'il ait fait, rien ne m'étonnera : nous sommes dans la journée aux miracles.

Le roi suivit donc l'architecte; mais, quoi qu'il eût dit, son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une galerie intérieure toute tapissée d'étoffes de

soie et de glaces; cette galerie, qui avait deux ponts jetés à une hauteur de trente pieds et un escalier de cinquante-cinq marches, avait été improvisée pendant trois heures qu'avait duré la représentation.

Voilà donc ce qu'était Saint-Charles depuis soixante ans; depuis soixante ans, Saint-Charles faisait l'admiration et l'envie de toute la terre. Il n'était donc pas étonnant que le principino eût une si grande envie de voir Saint-Charles.

Le soir même où le principino avait vu Saint-Charles, et comme le dernier spectateur franchissait le seuil de la salle, le feu prit au théâtre; le lendemain, Saint-Charles n'était plus qu'un monceau de cendres.

Déjà depuis longtemps des bruits alarmants circulaient sur le principino; mais, à partir de ce jour, ces bruits prirent une consistance réelle. On se rappelait avec effroi les différents résultats qu'il avait obtenus, et l'on commença de le fuir comme la peste. Cependant ces bruits trouvaient des incrédules; à Naples, comme partout ailleurs, il y a des esprits forts qui se vantent de ne croire à rien. D'ailleurs, la présence des Français avait mis le scepticisme à la mode, et madame la comtesse de M***, qui aimait fort les Français, déclara hautement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que l'on disait sur le pauvre principino, et qu'en preuve de son incrédulité, elle donnerait une grande soirée tout exprès pour le recevoir et pour prouver par l'impunité que tous les bruits qu'on répandait sur lui étaient ridicules et erronés.

La nouvelle du défi porté à la jettatura par la comtesse de M*** se répandit dans Naples; le premier mot de tous les invités fut qu'ils n'iraient certainement pas à cette soirée; mais, le grand jour venu, la curiosité l'emporta sur la crainte, et, dès neuf heures du soir, les salons de la comtesse étaient encombrés. Heureusement, toute cette foule débordait dans de magnifiques jardins éclairés avec des verres de couleur, dans les bosquets desquels étaient disposés des groupes d'instrumentistes et de chanteurs.

A dix heures, le prince de *** arriva : c'était à cette époque un charmant cavalier, qui portait depuis longtemps des lu-

ttes, c'est vrai; qui venait de prendre la tabatière bien plut par genre qu'autrement, c'est encore vrai; mais qu'une agnifique chevelure ondoyante et bouclée devait encore ngtemps dispenser de recourir à la perruque. Il était d'un ıractère charmant, paraissait toujours joyeux, se frottait s mains sans cesse, et ne manquait pas d'esprit; bref, était un homme à succès, n'était cette maudite jettatura.

Son entrée chez la comtesse de M*** fut signalée par un petit accident; mais il est juste de dire que cet accident pouvait aussi bien avoir pour cause la maladresse que la fatalité : un laquais, qui portait un plateau de glaces, le laissa tomber juste au moment où le prince ouvrait la porte. Cependant la coïncidence de son apparition avec l'événement fit qu'on remarqua cet événement, si léger qu'il fût.

Le prince se mit en quête de la maîtresse de la maison. Elle se promenait dans ses jardins, ainsi que presque tous les invités. Il faisait une de ces magnifiques soirées du mois de juin dont la chaleur, à Naples, est tempérée par cette double brise de mer qu'on ne connaît que là. Le ciel était flamboyant d'étoiles, et la lune, qui montait au-dessus du Vésuve fumant, semblait un énorme boulet rouge lancé par un mortier gigantesque.

Le prince, après avoir erré dix minutes dans la foule, avoir respiré cet air, avoir savouré ces parfums, avoir admiré ce ciel, rencontra enfin la maîtresse de la maison, à la recherche de laquelle il s'était lancé comme nous l'avons dit.

Dès qu'elle aperçut le prince, madame la comtesse de M*** vint à lui : on échangea les compliments d'usage; puis, pour prouver le mépris qu'elle faisait des bruits répandus, la comtesse quitta le bras de son cavalier et prit celui du prince. Sensible à cette marque de distinction, le prince voulut la reconnaître en louant la fête.

— Ah ! madame, dit-il, quelle charmante fête vous nous donnez là, et comme on en parlera longtemps !

— Oh ! prince, répondit madame de M***, vous exagérez la valeur d'une petite réunion sans conséquence.

— Non, d'honneur, dit le prince. Il est vrai que tout y

concourt, et que Dieu vous a donné le temps le plus ma gnifique.

Le prince n'avait pas achevé cette phrase, qu'un coup d tonnerre olympien se fit entendre, et qu'un nuage, que per sonne n'avait vu, crevant tout à coup, se répandit en épo vantable averse. Chacun se sauva de son côté comme il pu les uns cherchèrent un abri momentané dans les grottes c dans les kiosques, les autres s'enfuirent vers le palais : comtesse de M*** et le prince furent au nombre de ces der niers.

Or, notez que, dans le mois de juin, Naples est une e pèce d'Égypte à l'endroit de l'eau, et qu'il y a trois mo dans l'année, juin, juillet et août, pendant lesquels, la s cheresse fût-elle libyenne, on ne se hasarderait pas, pour faire cesser, à sortir la châsse de saint Janvier de s tabernacle, de peur de compromettre la puissance d saint.

Le prince n'avait eu qu'un mot à dire, et un autre déluge avait à l'instant même ouvert les cataractes du ciel.

Le salon principal, vaste rotonde autour de laquelle tou naient tous les autres appartements, était éclairé par un ma gnifique lustre en cristal que la comtesse de M*** avait re d'Angleterre trois mois auparavant, et qu'elle avait fait a lumer pour la première fois. Ce lustre était d'un effet ma gique, tant la lumière, reflétée par les mille facettes du verr se multipliait, brillant de tous les feux de l'arc-en-ciel. Aus au moment où le prince et la comtesse arrivèrent sur le seu de la porte, le prince s'arrêta-t-il ébloui.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, prince? demanda la com tesse de M***.

— Ah ! madame, s'écria le prince, que vous avez là magnifique lustre !

Le prince avait à peine laissé échapper ces paroles lou geuses, qu'un des anneaux dorés qui soutenaient cet au soleil au plafond se rompit, et que le lustre, tombant sur parquet, se brisa en mille morceaux.

Par bonheur, c'était juste au moment où chacun pren

place pour la contredanse ; le centre du salon se trouvait donc vide, et personne ne fut blessé.

Madame de M*** commença à se repentir en elle-même d'avoir ainsi tenté Dieu en invitant le prince ; mais l'idée qu'elle reculait devant trois accidents qui pouvaient, à tout prendre, être l'effet du hasard ; la crainte des sarcasmes de ses amis si elle semblait céder à cette crainte, la difficulté de se débarrasser du prince, auquel elle donnait le bras, et qui se confondait en regrets sur les catastrophes aussi incroyables qu'inattendues qui venaient attrister la fête, toutes ces considérations réunies la déterminèrent à faire contre fortune bon cœur, et à suivre jusqu'au bout la route où elle était engagée. La comtesse n'en fut donc que plus aimable avec le prince, et, sauf le plateau renversé, sauf l'orage survenu, sauf le lustre brisé, tout continua d'aller à merveille.

La soirée était entrecoupée de chant ; c'était le moment ou Paesiello et Cimarosa, ces deux ancêtres de Rossini, se partageaient les adorations du monde musical. On chantait tour à tour des morceaux de l'un et de l'autre. Une des meilleures interprètes de ces deux grands génies était la signora Erminia, prima donna du malheureux théâtre Saint-Charles, qui fumait encore. C'était un soprano de la plus grande étendue, d'une sûreté de voix et de méthode telle, qu'on ne se rappelait pas, de mémoire de dilettante, avoir rien entendu de pareil.

En effet, depuis trois ans que la signora Erminia était à Naples, jamais le moindre enrouement, jamais la moindre note douteuse, jamais, enfin, pour nous servir du terme consacré, jamais le moindre *chat dans le gosier*. Elle avait promis de chanter le fameux air *Pria che spunti*, et le moment était venu de tenir sa promesse.

Aussi, la contredanse finie, chacun se rangea-t-il à sa place pour laisser le salon libre à la signora Erminia.

L'accompagnateur se plaça au piano, la signora se leva pour l'y rejoindre ; mais, comme il lui fallait traverser seule tout cet immense salon, le prince, qui l'avait appréciée à sa valeur la seule fois qu'il avait été à Saint-Charles, dit un mot

d'excuse à la comtesse de M***, et, s'élançant au devant de la célèbre cantatrice, il lui offrit le bras pour la conduire à son poste.

Chacun applaudit à cet élan de galanterie, d'autant plus remarquable qu'il venait de la part d'un jeune homme qui, la veille encore, était au séminaire.

Le prince revint ensuite réclamer le bras de la comtesse de M***, au milieu d'un murmure général d'approbation.

Mais bientôt les mots *Chut! Silence! Écoutons!* se firent entendre. L'accompagnateur jeta à la foule impatiente son brillant prélude. La cantatrice toussa, essaya de rougir; puis, ouvrant la bouche, elle fila son premier son.

Elle l'avait pris un demi-ton trop haut, et, à la moitié de la quatrième mesure, elle fit un épouvantable *couac.*

Comme c'était chose miraculeuse, chose inouïe, chose presque impossible à croire, chacun se hâta de rassurer la cantatrice par des applaudissements; mais le coup était porté: la signora Erminia, sentant qu'elle était dominée par une force néfaste supérieure à son talent, comprit que c'était la jettatura qui agissait; elle se précipita hors du salon en lançant un regard terrible au pauvre prince, auquel elle attribuait la déconvenue qui venait de lui arriver.

Cette série d'événements commençait à mettre madame de M*** on ne peut plus mal à son aise; tous les yeux étaient fixés sur elle et sur le malencontreux prince, dont la première entrée dans le monde était signalée par de si étranges catastrophes. Mais, comme, de son côté, à part les compliments de condoléance qu'il se croyait obligé de faire à madame de M***, le prince ne paraissait nullement s'apercevoir qu'il fût la cause présumée de tous ces effets, et que, fier de l'honneur d'avoir à son bras le bras de la maîtresse de la maison, il ne semblait pas vouloir s'en dessaisir de toute la soirée, madame de M*** avisa au moyen poli de rentrer en possession d'elle-même, en feignant d'être lasse de rester debout et en priant le prince de la conduire dans un charmant petit boudoir donnant sur le salon, et qui avait été conservé tout

ublé, dans le but justement d'offrir un lieu de repos aux nseurs et aux danseuses fatigués.

Cette charmante oasis était d'autant plus agréable que sa rte à deux battants s'ouvrait sur le salon, et que, tout en ssant de faire partie du bal comme acteur, on continuait, en retirant dans ce petit boudoir, d'en demeurer spectateur. Ce fut donc là que le prince de *** conduisit la comtesse; et, mme c'était un cavalier plein d'attentions, il alla prendre fauteuil contre la muraille, le traîna en face de la porte, manière que, tout en se reposant, madame de M*** pût rfaitement voir; approcha une chaise du fauteuil, afin de être point obligé de la quitter, et, en la saluant, il lui fit gne de s'asseoir.

Madame de M*** s'assit; mais, au moment où elle s'asyait, les deux pieds de derrière du fauteuil se brisèrent en ême temps, de manière que la pauvre comtesse fit une chute s plus désagréables. Aussi, lorsque le prince, se précipint vers elle, lui offrit la main pour l'aider à se relever, poussa-t-elle sa main avec une vivacité qu'avait cessé de mpérer toute politesse, et, toute rougissante et confuse, se uva-t-elle dans sa chambre à coucher, où elle s'enferma, d'où, quelques instances qu'on lui fit à la porte, elle ne oulut plus sortir.

Veuf de la maîtresse de la maison, le bal ne pouvait plus ontinuer. Aussi chacun se retira-t-il, maudissant le malencontreux invité qui avait changé toute cette délicieuse fête en ne série non interrompue d'accidents. Le prince seul ne 'aperçut point des causes de cette désertion prématurée; il esta le dernier, et s'obstinait encore à essayer de faire rearaître madame de M***, lorsque les domestiques vinrent ui faire observer qu'il n'y avait plus que sa présence qui mpêchât qu'on n'éteignît les candélabres et qu'on ne fermât es portes.

Le prince, qui, au bout du compte, était un homme de bon oût, comprit qu'un plus long séjour serait une inconvenance, et se retira chez lui, enchanté de son début dans le onde, et ne doutant pas que son amabilité n'eût produit

sur le cœur de la comtesse le plus désastreux effet pour sa tranquillité à venir.

On comprend que les résultats de cette fameuse soirée produisirent une immense sensation; on les attendait pour porter une opinion définitive sur le prince de ***. A compter de ce moment, l'opinion fut donc fixée.

Sur ces entrefaites, le prince Hercule, dont nous avons déjà dit quelques mots, arriva de ses voyages; il avait parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et avait eu partout les plus grands succès. C'était chose juste, car peu d'hommes les eussent mérités à aussi juste titre. C'était un excellent cavalier, un danseur merveilleux, et surtout un tireur de première force à l'épée et au pistolet, supériorité qui avait été constatée par une douzaine de duels dans lesquels il avait toujours tué ou blessé ses adversaires, sans qu'il eût attrapé, lui, une seule égratignure. Aussi le prince Hercule était-il dans ces sortes d'affaires d'une confiance qui s'augmentait naturellement encore de la crainte qu'il inspirait.

L'entrevue entre les deux frères fut naturellement un peu froide; ils ne s'étaient jamais vus, et le prince Hercule, tout en pardonnant à son puîné l'accroc qu'il avait fait à sa fortune, n'avait point assez de philosophie pour l'oublier entièrement. Néanmoins, le prince aîné était si loyal, le prince cadet était si bon enfant, qu'au bout de quelques jours les deux frères étaient devenus inséparables.

Mais le prince Hercule n'avait point passé ces quelques jours dans une ville qui ne s'entretenait que de la fatale influence attachée à son frère cadet, sans attraper par-ci par-là quelques bribes de conversation qui avaient donné l'éveil à sa susceptibilité. Il en résulta que le prince ouvrit l'oreille sur tout ce qui se disait à l'endroit de son frère, et, prenant dans la Villa-Reale un jeune homme en flagrant délit de narration, débuta dans son explication avec lui par lui jeter à la figure un de ces démentis qui n'admettent d'autre réparation que celle qui se fait les armes à la main. Jour et heure furent pris pour le lendemain; les témoins devaient régler les conditions du combat.

ovocation aussi publique fit grand bruit par la ville.
té du temps du roi Ferdinand, ce bruit eût été un
, car il serait indubitablement parvenu aux oreilles
ice, qui eût pris ses mesures pour que le duel n'eût
mais le régime avait fort changé : la république par-
nne était décrétée de Gaete à Reggio, et elle eût re-
omme une atteinte portée à la liberté individuelle
ier les citoyens qui vivaient sous sa maternelle pro-
e faire ce que bon leur semblait. La police laissa
choses suivre naturellement leur cours.
tait dans le cours de ces choses que notre héros ap-
son frère devait se battre le lendemain, tout en con-
l'ignorer la cause pour laquelle il se battait. Il des-
ssitôt chez son aîné pour s'informer de ce qu'il y avait
ans la nouvelle qui venait de parvenir jusqu'à lui ; le
ercule lui avoua alors qu'il devait se battre en effet le
in, mais il ajouta qu'attendu que le duel avait lieu à
'une femme, il ne pouvait mettre personne dans le
cette future rencontre, pas même lui qui était son

ne prince comprit parfaitement cet excès de délica-
ais il exigea de son frère qu'il lui permît d'être son
Celui-ci refusa d'abord, mais le principino insista
t, que le prince Hercule consentit enfin à ce qu'il lui
ait, à cette condition cependant qu'il ne ferait aucune
sur la cause de la querelle, ni ne consentirait à
rangement.
au choix des armes, le prince Hercule le laissait en-
t à la disposition de son adversaire, le pistolet lui
ssi familier que l'épée, *et vice versâ*.
heures après ce colloque, les témoins avaient arrêté,
re explication, que les deux adversaires se rencontre-
lendemain, à six heures du matin, au lac d'Agnano,
arme à laquelle ils se battraient était l'épée.
ssus, le prince Hercule s'endormit avec une telle
ité, qu'il fallut que, le lendemain, à cinq heures, son
éveillât.

Tous deux partirent dans leur calèche, emmenant avec eux leur médecin, qui devait porter indifféremment secours à celui des deux adversaires qui serait blessé.

A l'entrée de la grotte de Pouzzoles, ils rejoignirent ceux à qui ils avaient affaire et qui venaient à cheval. Les quatre jeunes gens se saluèrent, puis on s'enfonça sous la grotte. Dix minutes après, on était sur les rives du lac d'Agnano.

Les adversaires et les témoins mirent pied à terre : chacun avait apporté des épées. On tira au sort afin de savoir desquelles on devait se servir. Le sort décida qu'on se servirait de celles du prince Hercule.

Les deux jeunes gens mirent le fer à la main. La disproportion était inouïe. A peine si l'adversaire du prince Hercule avait touché un fleuret trois fois dans sa vie, tandis que le prince Hercule, qui avait fait de l'escrime son délassement favori, maniait son épée avec une grâce et une précision qui ne permettaient pas de douter un seul instant que toutes les chances ne fussent en sa faveur.

Mais, à la première passe et contre toute attente, le prince Hercule fut enfilé de part en part, et tomba sans même jeter un cri.

Le médecin accourut : le prince était mort; l'épée de son adversaire lui avait traversé le cœur.

Le jeune prince voulut continuer le combat; il arracha l'épée des mains de son frère et somma son meurtrier de croiser le fer à son tour avec lui; mais le docteur et le second témoin se jetèrent entre eux, déclarant qu'ils ne permettraient pas une pareille infraction aux lois du duel, si bien que force fut au principino de se rendre à leurs raisons, quelque envie qu'il eût de venger son frère.

On le ramena chez lui désespéré, quoique ce fatal événement doublât sa fortune.

Le vieux prince, qui vivait fort retiré dans son château de la Capitanate, apprit la mort de son fils aîné le lendemain du jour où il avait expiré. Comme il l'avait toujours fort aimé, et que cette nouvelle lui avait été annoncée sans précaution aucune, elle le frappa d'un coup aussi douloureux qu'inat-

endu. Le jour même il se mit au lit; le surlendemain, il tait mort.

Le principino se trouva donc le chef de la famille, et naître, à vingt et un ans, d'une fortune de huit millions.

XVII

LE COMBAT

La douleur du prince fut grande; aussi résolut-il de voyager pour se distraire.

Il y avait justement dans le port une frégate française qui s'apprêtait à faire voile pour Toulon; le prince demanda une recommandation pour le capitaine et obtint le passage.

Des amis du capitaine lui avaient bien dit, lorsqu'ils avaient appris que le prince de *** allait s'embarquer à son bord, quel était le compagnon de voyage que sa mauvaise fortune lui envoyait; mais le capitaine était un de ces vieux loups de mer qui ne croient ni à Dieu ni au diable, et il n'avait fait que rire des susceptibilités de ses amis

Toutes les chances étaient pour une heureuse traversée: le temps était magnifique; la flotte anglaise, sous les ordres de Foote, croisait du côté de Corfou; Nelson vivait joyeusement à Palerme auprès de la belle Emma Lyonna; le capitaine partit, fier comme un conquérant qui court à la recherche d'un monde.

Tout allait bien depuis deux jours et deux nuits, lorsqu'en se réveillant le troisième jour, à la hauteur de Livourne, le capitaine entendit crier par le matelot en vigie :

— Voile à tribord !

Le capitaine monta aussitôt sur le pont avec sa longue-vue et braqua l'instrument sur l'objet désigné. Au premier coup d'œil, il reconnut une frégate de dix canons plus forte que

la sienne, et, à certains détails de sa construction, il crut être certain qu'elle était anglaise.

Mais dix canons de plus ou de moins étaient une misère pour un vieux requin comme le capitaine ; il ordonna à l'équipage de se tenir prêt à tout hasard, et continua d'examiner le bâtiment. Il manœuvrait évidemment pour se rapprocher de la frégate; le capitaine, qui aimait fort ce que les marins appellent le *jeu de boules*, résolut de lui épargner la moitié du chemin et mit le cap droit sur le navire ennemi.

Dans ce moment, le matelot en vigie cria :

— Voile à bâbord!

Le capitaine se retourna, braqua sa lunette sur l'autre horizon, et vit un second bâtiment qui, sortant majestueusement du port de Livourne, s'avançait de son côté avec l'intention évidente de faire sa partie. Le capitaine l'examina d'une façon toute particulière, et il reconnut un vaisseau de ligne de première force.

— Oh! oh! murmura-t-il, trois rangées de dents à droite et deux à gauche, cela fait cinq. Nous avons affaire à trop fortes mâchoires.

Et aussitôt, demandant son porte-voix, il donna l'ordre de se diriger sur Bastia et de couvrir la frégate d'autant de voiles qu'elle en pourrait porter. Alors, on vit se déployer comme autant d'étendards les légères bonnettes, et le bâtiment, cédant à l'impulsion nouvelle que lui imprimait ce surcroît de toile, s'inclina doucement et fendit la mer avec une nouvelle vigueur.

Le prince de *** était sur le pont et avait suivi tous ces mouvements avec un intérêt et une curiosité extrêmes. Il était brave et ne craignait pas un combat; cependant, en voyant les deux bâtiments auxquels le capitaine allait avoir affaire, il comprit qu'il n'y avait d'autre salut pour la frégate que de prendre chasse et de tailler les plus longues croupières qu'elle pourrait à ses ennemis.

Heureusement, le vent était bon. Aussi la frégate, qui n'avait qu'une ligne droite à suivre, tandis que les deux autres bâtiments suivaient la diagonale, gagnait-elle visible-

ment sur les Anglais. Le capitaine, qui jusque-là avait tenu le porte-voix à pleine main, commença à le laisser pendre négligemment à son petit doigt et à siffloter *la Marseillaise*, ce qui voulait dire clairement : *Enfoncés MM. les Anglais !* Le prince comprit parfaitement ce langage, et, s'approchant du capitaine en se frottant les mains, et avec ce sourire qui lui était habituel :

— Eh bien, capitaine, dit-il, nous avons donc de meilleures jambes qu'eux ?

— Oui, oui, dit le capitaine ; et, si ce vent-là dure, nous les aurons bientôt laissés à une telle distance, que nous ne les entendrons plus aboyer.

— Oh ! il durera, dit le prince en fixant ses gros yeux vers le point de l'horizon d'où venait la brise.

— Ohé ! capitaine, cria le matelot en vigie.

— Eh bien ?

— Le vent saute de l'est au nord.

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine, nous sommes flambés !

En effet, une bouffée de mistral, passant aussitôt à travers les agrès, confirma ce que venait de dire le matelot. Cependant ce pouvait n'être qu'une saute de vent accidentelle. Le capitaine attendit donc quelques minutes encore avant de prendre un parti ; mais, au bout d'un instant, il n'y avait plus de doute, le vent était fixé au nord.

Cette impulsion nouvelle fut éprouvée à la fois par les trois bâtiments ; le vaisseau à trois ponts en profita pour prendre l'avance et couper à la frégate française la route de la Corse. Quant à la frégate anglaise, elle se mit à courir des bordées afin de ne pas s'éloigner, ne pouvant plus se rapprocher directement.

Le capitaine était homme de tête ; il prit à l'instant même une résolution décisive et hardie : c'était de marcher droit sur le plus faible des deux bâtiments, de l'attaquer corps à corps et de le prendre à l'abordage avant que le vaisseau de ligne eût pu venir à son secours.

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bas de combat.

On était si près de la frégate anglaise, que l'on entendit son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtiments paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin; seulement, ils étaient distancés à différents intervalles. Ainsi, la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore; car la frégate anglaise, devinant l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invita le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer; mais, à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à bord de la frégate anglaise; puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, poussée qu'elle était par le vent qui venait de France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du canon. Les deux bâtiments commencèrent à se rapprocher l'un de l'autre; mais, quoique les canonniers français fussent à leur poste, quoique les mèches fussent allumées, quoique les ca-

ons, accroupis sur leurs lourds affûts, semblassent deman-
er à dire un mot à leur tour en faveur de la République,
ut resta muet à bord, et l'on n'entendit d'autre bruit que
air de *la Marseillaise*, que continuait de siffloter le capitaine.
est vrai que, comme c'était à peu près le seul air qu'il sût,
l'appliquait à toutes les circonstances; seulement, selon
s tons où il le sifflait, l'air variait d'expression, et l'on
ouvait reconnaître aux intonations si le capitaine était de
onne ou de mauvaise humeur, content ou mécontent, triste
u joyeux.

Cette fois, l'air avait pris en passant à travers ses dents
ne expression de menace stridente qui ne promettait rien
e bon à MM. les Anglais.

En effet, rien n'était d'un aspect plus terrible que ce bâti-
ent muet et silencieux, s'avançant en droite ligne, et d'une
le aussi ferme que celle de l'aigle, sur son ennemi, qui, de
nq minutes en cinq minutes, virant et revirant de bord,
i envoyait sa double bordée, sans que tout cet ouragan de
r qui passait à travers les voiles, les agrès et la mâture de
frégate française, parût lui faire un mal sensible et l'ar-
êtât un seul instant dans sa course. Enfin, les deux bâti-
ents se trouvèrent presque bord à bord; la frégate venait
e décharger sa bordée; elle donna l'ordre de virer pour pré-
nter celui de ses flancs qui était encore armé; mais, au
oment où elle s'offrait de biais à notre artillerie, le mot
eu! retentit; vingt-quatre pièces tonnèrent à la fois, le tiers
e l'équipage anglais fut emporté, deux mâts craquèrent et
abattirent, et le bâtiment, frémissant de ses mâtereaux à sa
uille, s'arrêta court dans sa manœuvre, tremblant sur place
forcé d'attendre son ennemi.

Alors, la frégate française vira de bord à son tour avec une
gèreté et une grâce parfaites, et vint pour engager son
aupré dans les porte-haubans du mât d'artimon; mais, en
assant devant son ennemie, elle la salua à bout portant de
seconde bordée, qui, frappant en plein bois, brisa la mu-
ille du bâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et
e vingtaine de blessés.

Au même moment, on entendit le choc des deux bâtiments qui se heurtaient, et que les grappins attachaient l'un à l'autre de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'anéantissement de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible; Anglais et Français étaient tellement mêlés et confondus, qu'on ne savait lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fois les Français débordèrent sur la frégate anglaise comme un torrent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comme une marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, toute résistance parut cesser; le capitaine avait disparu, blessé ou mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglaise; le pavillon britannique protestait seul encore contre la défaite; un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment, le cri « Au feu! » retentit; le capitaine anglais, une mèche à la main, avait été vu s'avançant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-mêle à bord de la frégate française pour fuir le volcan qui allait s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à la fois amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'élancèrent pour couper les chaînes des grappins et pour dégager le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et commanda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloigner de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, comme si elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouvement en arrière. Au même instant, un fracas pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre; le bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant au ciel les débris de ses mâts, ses canons brisés et les membres dispersés de ses blessés et de ses morts. Puis un affreux silence succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent demeura quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfonçant peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'étreignait enfin il tourna trois fois sur lui-même et s'engloutit. Presque aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sanglants de débris enflammés retomba autour de la frégate française Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont, et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se tourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avançait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment, changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais, si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclinait sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de ligne, et presque aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et la voile de foc.

— Mille tonnerres! dit le capitaine; les brigands ont du vingt-quatre.

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que, lorsque le capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemi.

— Toutes les voiles dehors! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois! Qu'on ne laisse pas un chiffon

de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires ! Allez !

Et aussitôt, trois ou quatre petites voiles s'élancèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment, un second coup de canon retentit, qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes, à peu près ; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différents tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

— Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais ! cria-t-il ; nous filons un demi-nœud de plus que vous !

— Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi, demain matin, nous serons hors de vue ?

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours de ce train-là.

— Et si quelque boulet maudit ne nous brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible : un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, au-dessous de la grande hune.

En même temps, le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine, puis, tout chargé de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince lui-même sous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur, que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire crouler le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagne la foudre. C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa posi-

ion. Or, cette position était tranchée : maintenant, un com-
bat était inévitable, et le résultat de ce combat avec un na-
vire inférieur, des hommes déjà lassés d'une première lutte,
et un équipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi,
ne présentait pas un instant la moindre chance favorable.

Le capitaine ne se prépara pas moins à cette lutte déses-
pérée avec le courage calme et persévérant que chacun lui
connaissait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et
la moitié des matelots courut derechef aux armes, qu'on
n'avait fait, au reste, que déposer provisoirement sur le
pont, tandis que l'autre moitié, s'élançant dans la mâture, se
mit à couper à grands coups de hache cordages et agrès;
puis on souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cor-
dages, tout fut jeté à la mer.

Ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était
sain et sauf. Le capitaine l'avait cru exterminé.

Cependant, si court que fût le temps écoulé depuis la ca-
tastrophe, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles :
continuer la chasse était donc fuir inutilement; or, fuir est
une lâcheté, quand la fuite n'offre pas une chance de salut.
C'est ainsi du moins que pensait le capitaine. Aussi ordon-
na-t-il aussitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voi-
les qui ne seraient pas absolument nécessaires à la manœu-
vre, et qu'on attendit le vaisseau.

Mais, comme il pensa que dans cette situation critique une
allocution à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier
du gaillard d'arrière, et, s'adressant à son équipage :

— Mes amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A
jusqu'à Z. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux
que nous pourrons. Souvenez-vous du *Vengeur*, et vive la
République!

L'équipage répéta d'une seule voix le cri de « Vive la Répu-
blique! » puis chacun courut à son poste, aussi léger et aussi
dispos que s'il venait d'être convoqué pour une distribution
de grog.

Quant au capitaine, il se mit à siffler *la Marseillaise*.

Le vaisseau s'avançait toujours, et, à chaque pas qu'il

faisait, ses messagers de mort devenaient de plus en pl fréquents et de plus en plus funestes; enfin il se trouva portée ordinaire, et, tournant son flanc armé d'une triple ra gée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du n lieu duquel s'échappa une grêle de boulets qui vint s'abatt sur le pont de la frégate.

En pareille circonstance, mieux vaut courir au-devant d danger que de l'attendre. Le capitaine ordonna de manœu vrer sur le bâtiment anglais et de tenter l'abordage. Si que que chose pouvait sauver la frégate; c'était un coup de v gueur qui fît disparaître la supériorité physique de l'enne auquel elle avait affaire, en mettant aux prises l'impétuosi française avec le courage anglican.

Mais le vaisseau anglais avait une trop bonne positi pour la perdre ainsi. Avec ses canons de trente-six, la fr gate pouvait l'atteindre à peine, tandis que lui, avec ses c nons de quarante-huit, la foudroyait impunément. O comme, dès qu'il vit la frégate mettre le cap sur lui, ce fut l qui manœuvra pour la tenir toujours à la même distanc à partir de ce moment ce fut, par un étrange jeu, le plus fo qui sembla fuir, et le plus faible qui sembla poursuivre.

La situation du bâtiment français était terrible : mai tenu toujours à la même distance par la même manœuvr chaque bordée de son ennemi l'atteignait en plein cor tandis que les coups désespérés qu'il tirait se perdaient in puissants dans l'intervalle qui le séparait du but qu'il voula atteindre; ce n'était plus une lutte, c'était simplement u agonie; il fallait mourir sans même se défendre ou amene

Le capitaine était à l'endroit le plus découvert, se jeta pour ainsi dire au-devant de chaque bordée, et espéra qu'à chacune d'elles quelque boulet le couperait en deu mais on eût dit qu'il était invulnérable; son bâtiment éta rasé comme un ponton, le plancher était couvert de morts de mourants, et lui n'avait pas une seule blessure.

Il y avait aussi le prince de ***, qui était sain et sauf.

Le capitaine jeta les yeux autour de lui, il vit son équipa décimée par la mitraille, mourant sans se plaindre, quoiqu

mourût sans vengeance; il sentit sa frégate frémissant et se plaignant sous ses pieds, comme si elle aussi eût été animée et vivante : il comprit qu'il était responsable devant Dieu des jours qui lui étaient confiés, et devant la France du bâtiment dont elle l'avait fait roi. Il donna, en pleurant de rage, l'ordre d'amener le pavillon.

Aussitôt que la flamme aux trois couleurs eut disparu de la corne où elle flottait, le feu du bâtiment ennemi cessa; et, mettant le cap sur la frégate, il manœuvra pour venir droit à elle; de son côté, la frégate le voyait s'avancer dans un morne silence : on eût dit qu'à son approche les mourants même retenaient leurs plaintes. Par un mouvement instinctif, les quelques artilleurs qui restaient près d'une douzaine de pièces encore en batterie virent à peine le bâtiment à portée, qu'ils approchèrent machinalement la mêche des canons; mais, sur un signe du capitaine, toutes les lances furent jetées sur le pont, et chacun attendit, résigné, comprenant que toute défense serait une trahison.

Au bout d'un instant, les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord, mais dans un état bien différent : pas un seul homme du vaisseau anglais ne manquait au rôle de l'équipage, pas un mât n'était atteint, pas un cordage n'était brisé; le bâtiment français, au contraire, tout mutilé de sa double lutte, avait perdu la moitié de son monde, avait ses trois mâts brisés, et presque tous ses cordages flottaient au vent comme une chevelure éparse et désolée.

Lorsque le capitaine anglais fut à portée de la voix, il adressa, en excellent français, à son courageux adversaire, quelques-uns de ces mots de consolation avec lesquels les braves adoucissent entre eux la douleur de la mort ou la honte de la défaite. Mais le capitaine français se contenta de sourire en secouant la tête; après quoi, il fit signe à son ennemi d'envoyer ses chaloupes afin que l'équipage prisonnier pût passer d'un bord à l'autre, toutes les embarcations de la frégate étant hors de service.

Le transport s'opéra aussitôt. Le bâtiment français avait tellement souffert, qu'il faisait eau de tout côté, et que, si

l'on ne portait un prompt remède à ses avaries, il menaçait de couler bas.

On transporta d'abord les malheureux atteints le plus grièvement, puis ceux dont les blessures étaient plus légères, puis enfin les quelques hommes qui étaient sortis par miracle sains et saufs du double combat qu'ils venaient de soutenir.

Le capitaine resta le dernier à bord, comme c'était son devoir; puis, lorsqu'il vit le reste de son équipage dans la chaloupe, et que le capitaine anglais faisait mettre sa propre yole à la mer pour l'envoyer prendre, il entra dans sa chambre comme s'il eût oublié quelque chose ; cinq minutes après, on entendit la détonation d'un coup de pistolet.

Deux des matelots anglais et le jeune midshipman qui commandait l'embarcation s'élancèrent aussitôt sur le pont et coururent à la chambre du capitaine. Ils le trouvèrent étendu sur le parquet, défiguré et nageant dans son sang; le malheureux et brave marin n'avait pas voulu survivre à sa défaite : il venait de se brûler la cervelle.

Le jeune midshipman et les deux matelots avaient à peine eu le temps de s'assurer qu'il était mort, qu'un coup de sifflet se fit entendre. Au moment où le prince de *** mettait le pied à bord du vaisseau anglais, on commença de s'apercevoir que le temps tournait à la tempête; de sorte que le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour faire face à ce nouvel ennemi, avait résolu de regagner en toute hâte le port de Livourne ou celui de Porto-Ferraio.

Trois jours après, le bâtiment anglais, démâté de son mât d'artimon, son gouvernail brisé, et ne se soutenant sur l'eau qu'à l'aide de ses pompes, entra dans le port de Mahon, poussé par les derniers souffles de la tempête qui avait failli l'anéantir.

Quant à la frégate française, un instant son vainqueur avait voulu essayer de la traîner après lui, mais bientôt il avait été forcé de l'abandonner; et, en même temps que le vaisseau anglais entrait dans le port de Mahon, elle allait s'échouer sur les côtes de France, avec le corps de

on brave capitaine, auquel elle servait de glorieux cercueil...
Le prince de *** avait supporté la tempête avec le même onheur que le combat, et il était descendu à Mahon sans ième avoir eu le mal de mer.

XVIII

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

Pendant cinq ans, on ignora complétement ce que le prince le *** était devenu. Son banquier seulement lui faisait régulièrement passer des sommes considérables, tantôt en France, antôt en Angleterre, tantôt en Allemagne. Enfin, un beau our, on le vit reparaître à Naples, mari d'une jeune Anglaise u'il avait épousée, et père de deux jolis enfants que le ciel, lans son éternel sourire pour lui, avait faits, l'un garçon et 'autre fille.

Nous ne dirons qu'un mot du garçon; puis nous le quitterons pour revenir à la fille, dont les malheurs vont faire à eu près à eux seuls les frais de cet intéressant chapitre.

Le garçon était le portrait vivant de son père. Aussi, à la remière vue, n'y eut-il pas de doute à Naples que le don fatal le la jettatura ne dût se continuer dans la ligne masculine du rince.

Quant à la fille, c'était une délicieuse personne, qui réunissait en elle seule les deux types des beautés italienne et anglaise; elle avait de longs cheveux noirs, de beaux yeux leus, le teint blanc et mat comme un lis, des dents petites t brillantes comme des perles, les lèvres rouges comme une erise.

La mère seule se chargea de l'éducation de cette ravissante nfant; elle grandit à son ombre, gracieuse et fraîche comme ne fleur de printemps.

A quinze ans, c'était le miracle de Naples; la première

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bas de combat.

On était si près de la frégate anglaise, que l'on entendit son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtiments paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin; seulement, ils étaient distancés à différents intervalles. Ainsi, la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore; car la frégate anglaise, devinant l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invita le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer; mais, à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à bord de la frégate anglaise; puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, poussée qu'elle était par le vent qui venait de France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du canon. Les deux bâtiments commencèrent à se rapprocher l'un de l'autre; mais, quoique les canonniers français fussent à leur poste, quoique les mèches fussent allumées, quoique les ca-

croupis sur leurs lourds affûts, semblassent demande un mot à leur tour en faveur de la République, à muet à bord, et l'on n'entendit d'autre bruit que *Marseillaise*, que continuait de siffloter le capitaine. i que, comme c'était à peu près le seul air qu'il sût, quait à toutes les circonstances; seulement, selon où il le sifflait, l'air variait d'expression, et l'on reconnaître aux intonations si le capitaine était de de mauvaise humeur, content ou mécontent, triste t.

ois, l'air avait pris en passant à travers ses dents ession de menace stridente qui ne promettait rien MM. les Anglais.

t, rien n'était d'un aspect plus terrible que ce bâtiet et silencieux, s'avançant en droite ligne, et d'une ferme que celle de l'aigle, sur son ennemi, qui, de ites en cinq minutes, virant et revirant de bord, ait sa double bordée, sans que tout cet ouragan de assait à travers les voiles, les agrès et la mâture de française, parût lui faire un mal sensible et l'arseul instant dans sa course. Enfin, les deux bâtitrouvèrent presque bord à bord; la frégate venait ger sa bordée; elle donna l'ordre de virer pour préui de ses flancs qui était encore armé; mais, au où elle s'offrait de biais à notre artillerie, le mot ntit; vingt-quatre pièces tonnèrent à la fois, le tiers age anglais fut emporté, deux mâts craquèrent et nt, et le bâtiment, frémissant de ses mâtereaux à sa rrêta court dans sa manœuvre, tremblant sur place 'attendre son ennemi.

a frégate française vira de bord à son tour avec une t une grâce parfaites, et vint pour engager son ans les porte-haubans du mât d'artimon; mais, en evant son ennemie, elle la salua à bout portant de e bordée, qui, frappant en plein bois, brisa la mubâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et aine de blessés.

Au même moment, on entendit le choc des deux bâti
qui se heurtaient, et que les grappins attachaient l'un à l'
de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'anéan
ment de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible; Anglais et
çais étaient tellement mêlés et confondus, qu'on ne s
lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fo
Français débordèrent sur la frégate anglaise comme u
rent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comm
marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, tout
sistance parut cesser; le capitaine avait disparu, bles
mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglai
pavillon britannique protestait seul encore contre la dé
un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment,
« Au feu! » retentit; le capitaine anglais, une mèche
main, avait été vu s'avançant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-m
bord de la frégate française pour fuir le volcan qui
s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à l
amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'
cèrent pour couper les chaînes des grappins et pour dég
le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et
manda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloi
de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, com
elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouve
en arrière. Au même instant, un fracas pareil à celui de
pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendr
bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant a
les débris de ses mâts, ses canons brisés et les membres
persés de ses blessés et de ses morts. Puis un affreux sil
succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent dem
quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfo
peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'étreig
enfin il tourna trois fois sur lui-même et s'engloutit. Pre
aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sangl
de débris enflammés retomba autour de la frégate franç
Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont, et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se tourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avançait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment, changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais, si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclinait sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de ligne, et presque aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et la voile de foc.

— Mille tonnerres! dit le capitaine; les brigands ont du vingt-quatre.

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que, lorsque le capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemi.

— Toutes les voiles dehors! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois! Qu'on ne laisse pas un chiffon

de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires! Allez!

Et aussitôt, trois ou quatre petites voiles s'élancèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment, un second coup de canon retentit, qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes, à peu près; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différents tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

— Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais! cria-t-il; nous filons un demi-nœud de plus que vous!

— Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi, demain matin, nous serons hors de vue?

— Oh! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours de ce train-là.

— Et si quelque boulet maudit ne nous brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible; un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, au-dessous de la grande hune.

En même temps, le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine; puis, toute chargée de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince de*** sous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur, que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire fendre le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagne la foudre C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa posi-

cette position était tranchée : maintenant, un com-
inévitable, et le résultat de ce combat avec un na-
rieur, des hommes déjà lassés d'une première lutte,
ıipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi,
ıtait pas un instant la moindre chance favorable.
ıitaine ne se prépara pas moins à cette lutte déses-
ec le courage calme et persévérant que chacun lui
ait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et
é des matelots courut derechef aux armes, qu'on
ait, au reste, que déposer provisoirement sur le
dis que l'autre moitié, s'élançant dans la mâture, se
uper à grands coups de hache cordages et agrès;
souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cor-
ıut fut jeté à la mer.
alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était
uf. Le capitaine l'avait cru exterminé.
lant, si court que fût le temps écoulé depuis la ca-
, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles :
r la chasse était donc fuir inutilement; or, fuir est
eté, quand la fuite n'offre pas une chance de salut.
si du moins que pensait le capitaine. Aussi ordon-
ssitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voi-
e seraient pas absolument nécessaires à la manœu-
ı'on attendit le vaisseau.
omme il pensa que dans cette situation critique une
ı à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier
rd d'arrière, et, s'adressant à son équipage :
amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A
. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux
ı pourrons. Souvenez-vous du *Vengeur*, et vive la
ue!
page répéta d'une seule voix le cri de « Vive la Répu-
puis chacun courut à son poste, aussi léger et aussi
ıe s'il venait d'être convoqué pour une distribution

au capitaine. il se mit à siffler *la Marseillaise*.
isseau s'avançait toujours. et. a chaque pas qu'il

faisait, ses messagers de mort devenaient de plus en plus fréquents et de plus en plus funestes; enfin il se trouva à portée ordinaire, et, tournant son flanc armé d'une triple rangée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du milieu duquel s'échappa une grêle de boulets qui vint s'abattre sur le pont de la frégate.

En pareille circonstance, mieux vaut courir au-devant du danger que de l'attendre. Le capitaine ordonna de manœuvrer sur le bâtiment anglais et de tenter l'abordage. Si quelque chose pouvait sauver la frégate; c'était un coup de vigueur qui fît disparaître la supériorité physique de l'ennemi auquel elle avait affaire, en mettant aux prises l'impétuosité française avec le courage anglican.

Mais le vaisseau anglais avait une trop bonne position pour la perdre ainsi. Avec ses canons de trente-six, la frégate pouvait l'atteindre à peine, tandis que lui, avec ses canons de quarante-huit, la foudroyait impunément. Or, comme, dès qu'il vit la frégate mettre le cap sur lui, ce fut lui qui manœuvra pour la tenir toujours à la même distance, à partir de ce moment ce fut, par un étrange jeu, le plus fort qui sembla fuir, et le plus faible qui sembla poursuivre.

La situation du bâtiment français était terrible : maintenu toujours à la même distance par la même manœuvre, chaque bordée de son ennemi l'atteignait en plein corps, tandis que les coups désespérés qu'il tirait se perdaient impuissants dans l'intervalle qui le séparait du but qu'il voulait atteindre; ce n'était plus une lutte, c'était simplement une agonie; il fallait mourir sans même se défendre ou amener.

Le capitaine était à l'endroit le plus découvert, se jetant pour ainsi dire au-devant de chaque bordée, et espérant qu'à chacune d'elles quelque boulet le couperait en deux, mais on eût dit qu'il était invulnérable; son bâtiment était rasé comme un ponton, le plancher était couvert de morts et de mourants, et lui n'avait pas une seule blessure.

Il y avait aussi le prince de***, qui était sain et sauf.

Le capitaine jeta les yeux autour de lui, il vit son équipage décimé par la mitraille, mourant sans se plaindre, quoiqu'

mourût sans vengeance; il sentit sa frégate frémissant et se plaignant sous ses pieds, comme si elle aussi eût été animée et vivante : il comprit qu'il était responsable devant Dieu des jours qui lui étaient confiés, et devant la France du bâtiment dont elle l'avait fait roi. Il donna, en pleurant de rage, l'ordre d'amener le pavillon.

Aussitôt que la flamme aux trois couleurs eut disparu de la corne où elle flottait, le feu du bâtiment ennemi cessa; et, mettant le cap sur la frégate, il manœuvra pour venir droit à elle; de son côté, la frégate le voyait s'avancer dans un morne silence : on eût dit qu'à son approche les mourants même retenaient leurs plaintes. Par un mouvement instinctif, les quelques artilleurs qui restaient près d'une douzaine de pièces encore en batterie virent à peine le bâtiment à portée, qu'ils approchèrent machinalement la mêche des canons; mais, sur un signe du capitaine, toutes les lances furent jetées sur le pont, et chacun attendit, résigné, comprenant que toute défense serait une trahison.

Au bout d'un instant, les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord, mais dans un état bien différent : pas un seul homme du vaisseau anglais ne manquait au rôle de l'équipage, pas un mât n'était atteint, pas un cordage n'était brisé; le bâtiment français, au contraire, tout mutilé de sa double lutte, avait perdu la moitié de son monde, avait ses trois mâts brisés, et presque tous ses cordages flottaient au vent comme une chevelure éparse et désolée.

Lorsque le capitaine anglais fut à portée de la voix, il adressa, en excellent français, à son courageux adversaire, quelques-uns de ces mots de consolation avec lesquels les braves adoucissent entre eux la douleur de la mort ou la honte de la défaite. Mais le capitaine français se contenta de sourire en secouant la tête; après quoi, il fit signe à son ennemi d'envoyer ses chaloupes afin que l'équipage prisonnier pût passer d'un bord à l'autre, toutes les embarcations de la frégate étant hors de service.

Le transport s'opéra aussitôt. Le bâtiment français avait tellement souffert, qu'il faisait eau de tout côté, et que, si

l'on ne portait un prompt remède à ses avaries, il menaçait de couler bas.

On transporta d'abord les malheureux atteints le plus grièvement, puis ceux dont les blessures étaient plus légères, puis enfin les quelques hommes qui étaient sortis par miracle sains et saufs du double combat qu'ils venaient de soutenir.

Le capitaine resta le dernier à bord, comme c'était son devoir; puis, lorsqu'il vit le reste de son équipage dans la chaloupe, et que le capitaine anglais faisait mettre sa propre yole à la mer pour l'envoyer prendre, il entra dans sa chambre comme s'il eût oublié quelque chose ; cinq minutes après, on entendit la détonation d'un coup de pistolet.

Deux des matelots anglais et le jeune midshipman qui commandait l'embarcation s'élancèrent aussitôt sur le pont et coururent à la chambre du capitaine. Ils le trouvèrent étendu sur le parquet, défiguré et nageant dans son sang; le malheureux et brave marin n'avait pas voulu survivre à sa défaite : il venait de se brûler la cervelle.

Le jeune midshipman et les deux matelots avaient à peine eu le temps de s'assurer qu'il était mort, qu'un coup de sifflet se fit entendre. Au moment où le prince de *** mettait le pied à bord du vaisseau anglais, on commença de s'apercevoir que le temps tournait à la tempête; de sorte que le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour faire face à ce nouvel ennemi, avait résolu de regagner en toute hâte le port de Livourne ou celui de Porto-Ferraio.

Trois jours après, le bâtiment anglais, démâté de son mât d'artimon, son gouvernail brisé, et ne se soutenant sur l'eau qu'à l'aide de ses pompes, entra dans le port de Mahon, poussé par les derniers souffles de la tempête qui avait failli l'anéantir.

Quant à la frégate française, un instant son vainqueur avait voulu essayer de la traîner après lui, mais bientôt il avait été forcé de l'abandonner; et, en même temps que le vaisseau anglais entrait dans le port de Mahon, elle allait s'échouer sur les côtes de France, avec le corps de

ı brave capitaine, auquel elle servait de glorieux cercueil... Le prince de *** avait supporté la tempête avec le même nheur que le combat, et il était descendu à Mahon sans ème avoir eu le mal de mer.

XVIII

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

Pendant cinq ans, on ignora complétement ce que le prince ; *** était devenu. Son banquier seulement lui faisait régu- ièrement passer des sommes considérables, tantôt en France, ntôt en Angleterre, tantôt en Allemagne. Enfin, un beau ur, on le vit reparaître à Naples, mari d'une jeune Anglaise r'il avait épousée, et père de deux jolis enfants que le ciel, ıns son éternel sourire pour lui, avait faits, l'un garçon et ıutre fille.

Nous ne dirons qu'un mot du garçon; puis nous le quit- rons pour revenir à la fille, dont les malheurs vont faire à ːu près à eux seuls les frais de cet intéressant chapitre.

Le garçon était le portrait vivant de son père. Aussi, à la remière vue, n'y eut-il pas de doute à Naples que le don fatal ɜ la jettatura ne dût se continuer dans la ligne masculine du rince.

Quant à la fille, c'était une délicieuse personne, qui réunis- ıit en elle seule les deux types des beautés italienne et an- laise; elle avait de longs cheveux noirs, de beaux yeux leus, le teint blanc et mat comme un lis, des dents petites t brillantes comme des perles, les lèvres rouges comme une ɜrise.

La mère seule se chargea de l'éducation de cette ravissante ıfant; elle grandit à son ombre, gracieuse et fraîche comme ıe fleur de printemps.

A quinze ans, c'était le miracle de Naples; la première

chose qu'on demandait aux étrangers était s'ils avaient vu la charmante princesse de ***.

Il va sans dire que, pendant ces quinze ans, l'étoile funeste du prince était constamment restée la même; seulement, à ses besicles il avait joint une énorme tabatière, ce qui doublait encore, s'il faut en croire les traditions, la maligne influence à laquelle étaient constamment soumis ceux qui se trouvaient en contact avec lui.

Au milieu de tous les jeunes seigneurs qui bourdonnaient autour d'elle, la belle Elena (c'était ainsi que se nommait la fille du prince de ***) avait remarqué le comte de F***, second fils d'un des plus riches et des plus aristocratiques patriciens de la ville de Naples. Or, comme le droit d'aînesse était aboli dans le royaume des Deux-Siciles, le comte de F***, ne se trouvait pas moins, tout puîné qu'il était, un parti fort sortable pour notre héroïne, puisqu'il apportait en mariage quelque chose comme cent cinquante mille livres de rente, un noble nom, vingt-cinq ans, et une belle figure.

Chose difficile à croire, c'était cette belle figure qui se trouvait le principal obstacle au mariage, non de la part de la jeune princesse, Dieu merci! elle, au contraire, appréciait ce don de la nature à sa valeur, et même au delà; mais cette belle figure avait tant fait des siennes, elle avait tourné tant de têtes et elle avait causé tant de scandale par la ville, que, toutes les fois qu'il était question du comte de F*** devant le prince de ***, il s'empressait de manifester son opinion sur les jeunes dissipés, et particulièrement sur celui-là, lequel, au dire du prince, avait autant de bonnes fortunes que Salomon.

Malheureusement, il arriva ce qui arrive toujours : ce fut du seul homme que n'aurait pas dû aimer Elena que la belle Elena devint amoureuse? Était-ce par sympathie ou par esprit de contrariété? Je l'ignore. Était-ce parce qu'elle en pensait beaucoup de bien ou parce qu'on lui en avait dit beaucoup de mal? Je ne sais. Mais tant il y a qu'elle en devint amoureuse, non pas de cet amour éphémère qu'un léger caprice fait naître et que la moindre opposition fait mourir,

cet amour ardent, profond et éternel, qui s'augmente
cultés qu'on lui oppose, qui se nourrit des larmes
and, et qui, comme celui de Juliette et de Roméo,
l'autre dénoûment à sa durée que l'autel ou la tombe.
quoique le prince adorât sa fille, et justement même
'il l'adorait, il se montrait de plus en plus opposé à
on qui, selon lui, devait faire son malheur. Chaque
enait raconter à la pauvre Elena quelque tour nou-
manière de Faublas ou de Richelieu, dont le comte
était le héros; mais, à son grand étonnement, cette
ature de méfaits, au lieu de diminuer l'amour de la
le, ne faisait que l'augmenter.
mour arriva bientôt à un point que ses belles joues
, que ses yeux, conservant le jour la trace des larmes
t, commencèrent à perdre de leur éclat; enfin qu'une
lie profonde s'emparant d'elle, ses lèvres ne laissè-
passer que de ces rares sourires pareils aux pâles
l'un soleil d'hiver. Une maladie de langueur se dé-

ince, horriblement inquiet du changement survenu
ena, attendit le médecin au moment où il sortait de
bre de sa fille, et le supplia de lui dire ce qu'il pen-
son état; le médecin répondit qu'en cette circon-
oins qu'en toute autre, la médecine pouvait se per-
le prédire l'avenir, attendu que la maladie de la jeune
paraissait amenée par des causes purement morales,
ur lesquelles la malade avait obstinément refusé de
ier; mais que, malgré ce refus, il n'en était pas
ûr qu'il y avait, au fond de cette langueur, qui pou-
venir mortelle, quelque secret dans lequel était sa
.
cret n'en était pas un pour le prince. Aussi suivit-il
rès du mal avec anxiété. Il tint bon encore deux ou
is; mais, au bout de ce temps, le médecin l'ayant
. que l'état de la malade empirait de telle façon qu'il
ndait plus d'elle, le prince, tout en demandant par-
ieu et à la morale de confier le bonheur de sa fille à

un pareil homme, finit par dire un beau jour à Elena que, comme sa vie lui était plus chère que tout au monde, il consentait enfin à ce qu'elle épousât le comte de F***.

La pauvre Elena, qui ne s'attendait pas à cette bonne nouvelle, bondit de joie; ses joues pâlies s'animèrent à l'instant du plus ravissant incarnat; ses yeux ternis lancèrent des éclairs; enfin sa belle bouche attristée retrouva un de ces doux sourires qu'elle semblait à tout jamais avoir oubliés. Elle jeta ses bras amaigris autour du cou de son père, et, en échange de son consentement, elle lui promit non-seulement de vivre, mais encore d'être heureuse.

Le prince secoua la tête tristement, la fatale réputation de son futur gendre lui revenant sans cesse à l'esprit.

Cependant, comme sa parole était donnée, il n'en consentit pas moins à ce qu'Elena fît connaître à l'instant même à son prétendu, qui avait été, sinon aussi malade, du moins aussi malheureux qu'elle, le changement inattendu qui s'opérait dans leur position.

Le comte de F*** accourut. En apprenant cette nouvelle inespérée, il avait failli devenir fou de joie.

Les deux amants, en se revoyant, ne purent échanger une seule parole, ils fondirent en larmes.

Le prince se retira tout en grommelant : cinq secondes de plus d'un pareil spectacle, il allait pleurer comme eux et avec eux.

Les refus du prince avaient fait tant de bruit, qu'il comprit lui-même que, du moment qu'il cessait de s'opposer à l'union des deux amants, mieux valait que le mariage eût lieu plus tôt que plus tard. Le jour de la cérémonie fut donc fixé à trois semaines; c'était juste le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités d'usage.

Pendant ces trois semaines, le prince de *** reçut peut-être dix lettres anonymes, toutes remplies des plus graves accusations contre son futur gendre; c'étaient des Arianes délaissées qui le représentaient comme un amant sans foi; c'étaient des mères éplorées qui l'accusaient d'être un père sans entrailles; c'étaient enfin des deux parts des plaintes

amères qui venaient corrober de plus en plus la première opinion que le prince avait conçue à l'endroit du comte de F***. Mais le prince avait donné sa parole; il voyait son heureuse enfant se reprendre chaque jour à la vie en se reprenant au bonheur. Il renferma toutes ses craintes au fond de son âme, comprenant qu'après avoir cédé aux désirs d'Elena, ce serait la tuer maintenant que de lui retirer la parole donnée.

Tout resta dans le *statu quo*, et, le grand jour arrivé, l'auguste cérémonie eut lieu à la grande joie des jeunes époux et à l'admiration de tous les assistants, qui déclaraient, à l'unanimité, qu'on ferait inutilement tout le royaume des Deux-Siciles pour trouver deux jeunes gens qui se convinssent davantage sous tous les rapports.

Le soir, il y eut un grand bal pendant lequel le jeune époux fut fort empressé, et la belle épouse fort rougissante; puis enfin vint l'heure de se retirer. Les invités disparurent les uns après les autres : il ne resta plus dans le palais que les nouveaux mariés, le prince et la princesse. En voyant se rapprocher ainsi l'instant d'appartenir à un autre, Elena se jeta dans les bras de sa mère, tandis que le jeune comte secouait en souriant la main du prince.

En ce moment, celui-ci, oubliant tous ses préjugés contre son gendre, le prit dans un bras, prit sa fille dans l'autre, et les embrassa tous les deux sur le front en s'écriant :

— Venez, chers enfants, venez recevoir la bénédiction paternelle !

A ces mots, tous deux, se laissant glisser de ses bras, tombèrent à ses genoux, et le prince, pour ne pas rester au dessous de la situation, abaissa sur leurs têtes ses mains qu'il avait levées vers le ciel; alors, ne trouvant rien de mieux à dire que les paroles que le Seigneur lui-même dit aux premiers époux :

— Croissez et multipliez ! s'écria-t-il.

Puis, craignant de se laisser aller à une émotion qu'il regardait comme indigne d'un homme, il se retira dans son appartement, où, au bout *d'un quart d'*heure, la princesse

vint le joindre, en lui annonçant que, selon toute prob
les deux jeunes époux étaient occupés à accomplir en
ment les paroles de la Genèse.

Le lendemain, Elena, en revoyant son père, rougit
gieusement; de son côté, le comte de F*** n'était pas
d'un certain embarras en abordant le prince; mais,
cet embarras et cette rougeur étaient assez naturels
position des parties, la princesse se contenta de rép
cette rougeur par un baiser, et le prince à cet embar
un sourire.

La journée se passa sans que le prince et la princ
sayassent d'entrer dans aucun détail sur ce qui s'éta
entre les jeunes époux hors de leur présence; seu
comme ils comprenaient leur situation, il les laissè
plus qu'ils purent en tête-à-tête, et ne furent aucu
étonnés qu'ils passassent une partie de la journée re
dans leurs appartements. Néanmoins, on dîna en famill
comme les époux paraissaient de plus en plus contr
embarrassés, le prince et la princesse échangèrent
rire d'intelligence; et, aussitôt le dessert achevé, ils
cèrent à leurs enfants qu'ils avaient décidé d'aller pass
ques jours à la campagne, et que, pendant ces quelque
ils laissaient le palais de Naples à leur entière dispos

Ce qui fut dit fut fait, et, le même soir, le prince et l
cesse partirent pour Caserte, assez préoccupés tous d
observations qu'ils avaient faites séparément, mais d
pendant ils n'ouvrirent pas la bouche pendant tout le

Trois jours après, au moment où le prince et la pr
déjeunaient en tête-à-tête, on entendit le roulement
voiture dans la cour du château. Cinq minutes ap
domestique arriva tout courant annoncer que la jeun
tesse venait d'arriver.

Derrière lui Elena parut; mais, au contraire de c
aurait pu attendre d'une mariée de la semaine, s
était toute bouleversée, et elle se jeta en pleurant d
bras de sa mère.

Le prince adorait sa fille; il voulut donc connaître l

ı chagrin; mais plus il l'interrogeait, plus Elena, tout ırdant le silence, versait d'abondantes larmes. Enfin lée terrible traversa l'esprit du prince.

)h! le malheureux! s'écria-t-il, il t'aura fait quelque lité?

Hélas! plût au ciel! répondit la jeune fille.

Comment, plût au ciel? Mais qu'est-il donc arrivé? ıua le prince.

Une chose que je ne puis dire qu'à ma mère, répondit .

Viens donc, mon enfant, viens donc avec moi, s'écria ncesse, et conte-moi tes chagrins.

Ma mère! ma mère! dit la jeune femme, je ne sais si ai.

Mais c'est donc bien terrible? demanda le prince.

Oh! mon père, c'est affreux!

Je l'avais bien dit, murmura le prince, que cet homme ton malheur!

Hélas! que ne vous ai-je cru! répondit Elena.

Viens, mon enfant, viens, dit la princesse, et nous ver- à arranger tout cela.

Ah! ma mère, ma mère, répondit la jeune mariée en se ınt entraîner presque malgré elle, ah! je crains bien n'y ait pas de remède.

les deux femmes disparurent dans la chambre à cou- de la princesse.

fut révélé un secret inattendu, miraculeux, inouï : le e de F***, le Lovelace de Naples, ce héros aux mille et une ıtures, cet homme dont les précoces paternités avaient é de si grandes et si longues terreurs au prince de ***, le le de F*** n'était pas plus avancé près de sa femme au de six jours de mariage que M. de Lignolle, de chara- e mémoire, ne l'était près de sa femme au bout d'un an. t ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est que la ré- ıtion antérieure du comte de F***, loin d'être usurpée, t encore restée au-dessous de la réalité.

lais la bénédiction paternelle portait ses fruits. Aussi,

comme l'avait laissé craindre l'exclamation d'Elena, il n' avait pas de remède.

Trois ans s'écoulèrent sans que rien au monde pût conjurer le maléfice dont le pauvre comte de F*** était victime puis, au bout de trois ans, un bruit singulier se répandit c'est que madame la comtesse de F***, aux termes d'un de articles du concile de Trente, demandait le divorce pou cause d'impuissance de son mari.

Une pareille nouvelle, comme on le comprend bien, n pouvait avoir grande confiance dans la ville de Naples; le femmes surtout l'accueillaient en haussant les épaules, e assurant que de pareils bruits n'avaient pas le sens commun Cependant, un jour, il fallut bien y croire : la comtesse de F*** venait de faire assigner son mari devant le tribunal de l rote à Rome.

Alors, chacun voulut entrer dans les moindres détails de événements qui avaient suivi le bal de noces; mais nul n pensa à révéler la fatale bénédiction du prince de*** et le termes bibliques dans lesquels il l'avait formulée, de sorte que toutes choses restèrent dans le doute, tous les hommes prenant parti pour la comtesse, toutes les femmes se rangeant du côté du comte.

Pendant trois mois, Naples fut aussi pleine de divisions qu'elle l'avait été aux époques des plus grandes discorde civiles. C'étaient, à propos du comte et de la comtesse de F***, d'éternelles discussions entre les maris et les femmes; le maris soutenaient à leur femme que non-seulement le comte de F*** était impuissant, mais encore qu'il l'avait toujours été; les femmes répondaient à leur mari qu'ils étaient des imbéciles et qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient.

Enfin la comtesse comparut devant un tribunal de docteurs et de sages-femmes. Les sages-femmes et les docteurs déclarèrent à l'unanimité qu'il était fort malheureux que Elena, comme Jeanne d'Arc, ne fût pas née dans les marches de Lorraine, attendu que, comme l'héroïne de Vaucouleurs, elle avait, en cas d'invasion, tout ce qu'il fallait pour chasser les Anglais de France.

Les maris triomphèrent, mais les femmes ne se rendirent point pour si peu : elles prétendirent que les sages-femmes ne savaient pas leur métier, et que les médecins ne s'y connaissaient pas.

Les querelles conjugales s'envenimèrent ainsi, et une partie de ces dames, n'ayant pas le bonheur de pouvoir demander le divorce pour cause d'impuissance, demandèrent la séparation de corps pour incompatibilité d'humeur.

Le comte de F*** demanda le congrès : c'était son droit. Le congrès fut donc ordonné ; c'était sa dernière espérance.

Nous sommes trop chaste pour entrer dans les détails de cette singulière coutume, fort usitée au moyen âge, mais fort tombée en désuétude au XIXe siècle. Au reste, si nos lecteurs avaient quelque curiosité à ce sujet, nous les renverrions à Tallemant des Réaux, *Historiette de M. de Langeais*. Contentons-nous de dire que, contre toute croyance, le résultat tourna à la plus grande honte du pauvre comte de F***.

Les maris napolitains se prirent par la main et dansèrent en rond, ni plus ni moins qu'on assure que le firent depuis, au foyer du Théâtre-Français, MM. les romantiques autour du buste de Racine ; ce qui ne me parut jamais bien prouvé, attendu que le buste de Racine est appuyé contre le mur.

On crut les femmes anéanties ; mais, comme on le sait, lorsque les femmes ont une chose dans la tête, il est assez difficile de la leur ôter. Ces dames répondirent qu'elles demeureraient dans leur première opinion sur l'excellent caractère du comte jusqu'à preuve directe du contraire.

Mais, comme le tribunal de la rote n'est pas composé de femmes, le tribunal décida que le mariage, n'ayant point été consommé, était comme nul et non avenu.

Moyennant lequel jugement, les deux époux rentrèrent dans la liberté de se tourner le dos et de contracter, si bon leur semblait, un nouvel hyménée.

Elena ne tarda pas à profiter de la permission qui lui était donnée. Pendant ces trois ans d'étrange veuvage, le chevalier de T*** lui avait fait une cour des plus assidues ; mais, moitié par vertu, moitié dans la crainte de fournir au comte

de F*** de légitimes griefs, Elena n'avait jamais avoué au chevalier qu'elle partageait son amour. Il était résulté de cette réserve une grande admiration de la part du monde, et un profond amour de la part du chevalier de T***.

Aussi, le prononcé du jugement à peine connu, le chevalier de T***, qui n'attendait que ce moment pour se substituer aux lieu et place du premier mari, accourut-il offrir son cœur et sa main à la belle Elena : l'un et l'autre furent acceptés, et la nouvelle des noces à venir se répandit en même temps que la rupture du mariage passé.

Cette fois, le prince ne mit aucune opposition aux vœux de sa fille, qui, au reste, étant devenue majeure, avait le droit de se gouverner elle-même. Le chevalier de T*** n'avait jamais fait parler de lui que de la façon la plus avantageuse : il était d'une des premières familles de Naples, assez riche pour qu'on ne pût pas supposer que son amour pour Elena fût le résultat d'un calcul, et, en outre, attaché comme aide de camp à l'un des princes de la famille régnante : le parti était donc sortable de tout point.

On décida qu'on laisserait trois mois s'écouler pour les convenances ; que, pendant ces trois mois, le chevalier de T*** accepterait une mission que le prince lui avait offerte pour Vienne ; enfin que, ces trois mois expirés, il reviendrait à Naples, où les noces seraient célébrées.

Tout se passa selon les conventions faites : au jour dit, le chevalier de T*** fut de retour, plus amoureux qu'il n'était parti ; de son côté, Elena lui avait gardé dans toute sa force le second amour aussi profond et aussi pur que le premier. Toutes les formalités d'usage avaient été remplies pendant cet intervalle ; rien ne pouvait donc retarder le bonheur des deux amants. Le mariage fut célébré huit jours après le retour du chevalier.

Cette fois, il n'y eut ni dîner ni bal ; on se maria à la campagne et dans la chapelle du château : quatre témoins, le prince et la princesse, assistèrent seuls au bonheur des nouveaux époux. Comme la première fois, après la célébration du mariage, le prince les arrêta pour leur faire une petite ex-

hortation que Elena et le chevalier écoutèrent avec tout le recueillement et le respect possibles. Puis, l'allocution terminée, il voulut les bénir. Mais Elena, qui savait ce qu'avait coûté à son bonheur la première bénédiction paternelle, fit un bond en arrière, et, étendant les mains vers son père :

— Au nom du ciel ! mon père, dit-elle, pas un mot de plus! C'est une superstition peut-être, mais superstition ou non, ne nous bénissez pas.

Le prince, qui ne connaissait pas la véritable cause du refus de sa fille, insista pour accomplir ce qu'il regardait comme un devoir; mais, la peur l'emportant sur le respect, Elena, au grand étonnement du prince, entraîna son mari dans son appartement pour le soustraire à la redoutable bénédiction, et, d'un mouvement rapide comme la pensée, en faisant des cornes de ses deux mains, afin, s'il était besoin, de conjurer doublement l'influence perturbatrice de son père, elle referma la porte entre elle et lui et la barricada en dedans à deux verrous.

Le souvenir des orages qui avaient éclaté dès le premier jour dans le jeune ménage inspira d'abord de vives inquiétudes à la princesse, qui craignit que le maléfice de son époux ne troublât également ce second ménage. Ses appréhensions ne se calmèrent que lorsque, le troisième jour, sa fille vint rendre visite, comme la première fois, à ses parents, qui s'étaient retirés à la campagne. La jeune femme avait la figure si radieuse, que les craintes de la mère s'évanouirent.

En effet, Elena dit à sa mère que son nouvel époux n'avait pas cessé un seul instant de l'aimer, qu'il était bon, d'un charmant caractère, prévenant, docile même, et plein d'attentions délicates pour elle; en un mot, qu'elle était parfaitement heureuse.

Le bonheur si chèrement acheté de la jeune fille s'augmenta bientôt du titre de mère. Elle donna le jour à un gros garçon. On choisit, pour allaiter le nouveau-né, une belle nourrice de Procida, aux boucles d'oreilles à rosette de perles, au justaucorps écarlate galonné d'or, à l'ample jupon plissé à franges d'argent, qu'*on installa* dans la maison et à

qui tous les domestiques reçurent l'ordre d'obéir comme à une seconde maîtresse Le bambino était l'idole de toute la maison, la princesse l'adorait, le prince en était fou; nous ne parlons pas du père et de la mère, tous les deux semblaient avoir concentré leur existence dans celle de cette pauvre petite créature.

Quinze mois s'écoulèrent; l'enfant était on ne peut plus avancé pour son âge, connaissant et aimant tout le monde, et surtout le bon papa, auquel il rendait force gentils sourires en échange de ses agaceries. De son côté, bon papa ne pouvait se passer de lui. Il se le faisait apporter à toute heure du jour, si bien que, pour ne pas quitter l'enfant, le prince fut sur le point de refuser une mission de la plus haute importance que le roi de Naples lui avait confiée pour le roi de France. Il s'agissait d'aller complimenter Charles X sur la prise d'Alger.

Cependant tous les amis du prince lui remontrèrent si bien le tort qu'il se ferait dans l'esprit du roi par un pareil refus, sa famille le supplia tellement de considérer que l'avenir de son gendre pourrait éternellement souffrir de son obstination, que le prince consentit enfin à remplir une mission que tant d'autres lui eussent enviée. Il partit de Naples dans les premiers jours de juillet 1830, arriva à Paris le 24, se rendit aussitôt au ministère des affaires étrangères pour demander son audience, et fut reçu solennellement deux jours après par le roi Charles X.

Le lendemain de cette réception, la révolution de juillet éclata.

Trois jours suffirent, comme on sait, pour renverser un trône, huit pour en élever un autre. Mais le prince n'était point accrédité près du nouveau monarque. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de rester près de la nouvelle cour; il quitta la France, sans même mettre le pied aux Tuileries, circonstance à laquelle le roi Louis-Philippe dut, selon toute probabilité, les heureux et faciles commencements de son règne.

Le prince était guéri des voyages par mer : les combats n'étaient plus à craindre, mais les tempêtes étaient toujours

à redouter. Aussi prit-il par les Alpes, et traversa-t-il la Toscane pour se rendre à Naples par Rome.

En passant par la capitale du monde catholique, il s'arrêta pour présenter ses hommages au pape Pie VIII, qui, sachant de quelle mission de confiance le prince avait été chargé par son souverain, le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire qu'au lieu de lui donner sa mule à baiser, comme Sa Sainteté fait pour le commun des martyrs, le pape lui donna sa main.

Trois jours après, le pape était mort.

Le prince était parti de Rome aussitôt son audience obtenue, tant il avait hâte de revenir à Naples; il voyagea jour et nuit, et arriva en vue de son palais le lendemain à onze heures du matin, précédé de dix minutes seulement par le courrier qui lui faisait préparer des chevaux sur la route; mais ces dix minutes suffirent à toute la famille pour accourir sur le balcon du premier étage, élevé comme tous les premiers étages des palais napolitains, de plus de vingt-cinq pieds de hauteur.

La nourrice y accourut comme les autres, tenant l'enfant dans ses bras.

Malgré sa vue basse, grâce à d'excellentes lunettes qu'il avait achetées à Paris, le prince aperçut son petit-fils et lui fit de sa voiture un signe de la main. De son côté, le bambino le reconnut; et, comme, ainsi que nous l'avons dit, il adorait son bon papa, dans la joie de le revoir, le pauvre petit fit un mouvement si brusque, en tendant ses deux petits bras vers lui et en cherchant à s'élancer à sa rencontre, que le malheureux enfant s'échappa des bras de sa nourrice, et, se précipitant du balcon, se brisa la tête sur le pavé.

Le père et la mère faillirent mourir de douleur; le prince fut près de six mois comme un fou; ses cheveux blanchirent, puis tombèrent, de sorte qu'il fut forcé de prendre perruque, ce qui compléta ainsi en lui la triple et terrible réunion de la perruque, de la tabatière et des lunettes.

C'est ainsi que je le vis en passant à Naples; mais j'étais heureusement prévenu. De *plus loin* que je l'aperçus, je lui

fis des cornes, si bien que, quoiqu'il me fît l'honneur de causer avec moi près de vingt minutes, il ne m'arriva d'autre malheur, grâce à la précaution que j'avais prise, que d'être arrêté le lendemain.

Je raconterai cette arrestation en son lieu et place, attendu qu'elle fut accompagnée de circonstances assez curieuses pour que je ne craigne pas, le moment venu, de m'étendre quelque peu sur ces détails.

Le jour même de mon départ, le prince avait été nommé président du comité sanitaire des Deux-Siciles.

Huit jours après, j'appris à Rome que, le lendemain de cette nomination, le choléra avait éclaté à Naples.

Depuis, j'ai su que le comte de F***, le premier époux de la belle Elena, ayant suivi l'exemple qu'elle lui avait donné, s'était remarié comme elle, avait été parfaitement heureux de son côté avec sa nouvelle épouse, et comme mari, et comme père; car il avait eu, de ce second mariage, cinq enfants : trois garçons et deux filles.

Au mois de mars dernier, le prince de *** est entré dans sa soixante-dix-huitième année; mais, loin que l'âge lui ait rien fait perdre de sa terrible influence, on prétend, au contraire, qu'elle devient plus formidable au fur et à mesure qu'il vieillit.

Et, maintenant que nous avons fini avec Arimane, passons à Oromaze.

XIX

SAINT JANVIER, MARTYR DE L'ÉGLISE.

Saint Janvier n'est pas un saint de création moderne; ce n'est pas un patron banal et vulgaire, acceptant les offres de tous les clients, accordant sa protection au premier venu, et se chargeant des intérêts de tout le monde; son corps n'a

pas été recomposé dans les catacombes aux dépens d'autres martyrs plus ou moins inconnus, comme celui de sainte Philomèle; son sang n'a pas jailli d'une image de pierre, comme celui de la madone de l'Arc; enfin les autres saints ont bien fait quelques miracles pendant leur vie, miracles qui sont parvenus jusqu'à nous par la tradition et par l'histoire; tandis que le miracle de saint Janvier s'est perpétué jusqu'à nos jours, et se renouvelle deux fois par an, à la grande gloire de la ville de Naples et à la grande confusion des athées!

Saint Janvier remonte, par son origine, aux premiers siècles de l'Église. Évêque, il a prêché la parole du Christ et a converti au véritable culte des milliers de païens; martyr, il a enduré toutes les tortures inventées par la cruauté de ses bourreaux, et a répandu son sang pour la foi; élu du ciel, avant de quitter ce monde où il avait tant souffert, il a adressé à Dieu une prière suprême pour faire cesser la persécution des empereurs.

Mais là se bornent ses devoirs de chrétien et sa charité de cosmopolite.

Citoyen avant tout, saint Janvier n'aime réellement que sa patrie; il la protége contre tous les dangers, il la venge de tous ses ennemis : *Civi, patrono, vindici*, comme le dit une vieille tradition napolitaine. Le monde entier serait menacé d'un second déluge, que saint Janvier ne lèverait pas le bout du petit doigt pour l'empêcher; mais que la moindre goutte d'eau puisse nuire aux récoltes de sa bonne ville, saint Janvier remuera ciel et terre pour ramener le beau temps.

Saint Janvier n'aurait pas existé sans Naples, et Naples ne pourrait plus exister sans saint Janvier. Il est vrai qu'il n'y a pas de ville au monde qui ait été plus de fois conquise et dominée par l'étranger; mais, grâce à l'intervention active et vigilante de son protecteur, les conquérants ont disparu, et Naples est restée.

Les Normands ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Souabes ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Angevins ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Aragonais ont usurpé le trône à leur tour, mais saint Janvier les a punis.

Les Espagnols ont tyrannisé Naples, mais saint Janvier les a battus.

Enfin, les Français ont occupé Naples, mais saint Janvier les a éconduits.

Et qui sait ce que fera saint Janvier pour sa patrie !...

Quelle que soit la domination, indigène ou étrangère, légitime ou usurpatrice, équitable ou despotique, qui pèse sur ce beau pays, il est une croyance au fond du cœur de tous les Napolitains, croyance qui les rend patients jusqu'au stoïcisme : c'est que tous les rois et tous les gouvernements passeront, et qu'il ne restera en définitive que le peuple et saint Janvier.

L'histoire de saint Janvier commence avec l'histoire de Naples, et ne finira, selon toute probabilité, qu'avec elle : toutes deux se côtoient sans cesse, et, à chaque grand événement heureux ou malheureux, elles se touchent et se confondent. Au premier abord, on peut bien se tromper sur les causes et les effets de ces événements, et les attribuer, sur la foi d'historiens ignorants ou prévenus, à telle ou telle circonstance dont ils vont chercher bien loin la source; mais, en approfondissant le sujet, on verra que, depuis le commencement du IVe siècle jusqu'à nos jours, saint Janvier est le principe ou la fin de toutes choses; si bien qu'aucun changement ne s'y est accompli que par la permission, par l'ordre ou par l'intervention de son puissant protecteur.

Aussi cette histoire présente-t-elle trois phases bien distinctes, et doit-elle être envisagée sous trois aspects bien différents. Dans les premiers siècles, elle revêt l'allure simple et naïve d'une légende de Grégoire de Tours; au moyen âge, elle prend la marche poétique et pittoresque d'une *chronique* de Froissard; enfin, de nos jours, elle offre l'as-

pect railleur et sceptique d'un conte de Voltaire. — Nous allons commencer par la légende.

Comme de raison, la famille de saint Janvier appartient à la plus haute noblesse de l'antiquité; le peuple qui, en 1647, donnait à sa république le titre de *sérénissime royale république napolitaine*, et qui, en 1799, poursuivait les patriotes à coups de pierre pour avoir osé abolir le titre d'*Excellence*, n'aurait jamais consenti à se choisir un protecteur d'origine plébéienne : le lazzarone est essentiellement aristocrate.

La famille de saint Janvier descend en droite ligne des *Januari* de Rome, dont la généalogie se perd dans la nuit des âges. Les premières années du saint sont restées ensevelies dans l'obscurité la plus profonde : il ne paraît en public qu'à la dernière époque de sa vie, pour prêcher et souffrir, pour confesser sa croyance et mourir pour elle. Il fut nommé à l'évêché de Bénévent vers l'an de grâce 304, sous le pontificat de saint Marcelin. Étrange destinée de l'évêché bénéventin, qui commence à saint Janvier et qui finit à M. de Talleyrand !

Une des plus terribles persécutions que l'Église ait endurées est, comme chacun sait, celle des empereurs Dioclétien et Maximien : les chrétiens furent poursuivis, en 302, avec un tel acharnement, que, dans l'espace d'un seul mois, dix-sept mille martyrs tombèrent sous le glaive de ces deux tyrans. Cependant, deux ans après la promulgation de l'édit qui frappait de mort indistinctement tous les fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, l'Église naissante parut respirer un instant. Aux empereurs Dioclétien et Maximien, qui venaient d'abdiquer, avaient succédé Constance et Galère; il était résulté de cette substitution que, par ricochet, un changemennt pareil s'était opéré dans les proconsuls de la Campanie, et qu'à Dragontius avait succédé Timothée.

Au nombre des chrétiens entassés dans les prisons de Cumes par Dragontius se trouvaient Sosius, diacre de Misène, et Proculus, diacre de Pouzzoles. Pendant tout le temps qu'avait duré la persécution, saint Janvier n'avait jamais manqué, au risque de sa vie, de leur apporter des consola-

tions et des secours; et, quittant son diocèse de Bénéven pour accourir là où il croyait sa présence nécessaire, i avait bravé mainte et mainte fois les fatigues d'un long voyage et la colère du proconsul.

A chaque nouveau soleil politique qui se lève, un rayo d'espoir passe à travers les barreaux des prisonniers de l'au tre règne; il en fut ainsi à l'avénement au trône de Constance et de Galère. Sosius et Proculus se crurent sauvés Saint Janvier, qui avait partagé leur douleur, se hâta d venir partager leur joie. Après avoir récité si longtemps ave ses chers fidèles les psaumes de la captivité, il entonna l premier avec eux le cantique de la délivrance.

Les chrétiens, relâchés provisoirement, rendaient grâces a Seigneur dans une petite église située aux environs de Pouz zoles, et le saint évêque, assisté par les deux diacres Sosiu et Proculus, s'apprêtait à offrir à Dieu le sacrifice de la messe lorsque tout à coup il se fit au dehors un grand bruit, suiv d'un long silence. Les prisonniers, rendus il y avait pe d'instants à la liberté, prêtèrent l'oreille; les deux diacre se regardèrent l'un l'autre, et saint Janvier attendit ce qu allait se passer, immobile et debout devant la première mar che de l'autel qu'il allait franchir, les mains jointes, le sourir aux lèvres, et le regard fixé sur la croix avec une indicibl expression de confiance.

Le silence fut interrompu par une voix qui lisait lentemen le décret de Dioclétien, remis en vigueur par le nouveau pro consul Timothée; et ces terribles paroles, que nous tradui sons textuellement, retentirent à l'oreille des chrétiens pros ternés dans l'église :

« Dioclétien, trois fois grand, toujours juste, empereu éternel, à tous les préfets et proconsuls du romain empire salut !

« Un bruit qui ne nous a pas médiocrement déplu es parvenu à nos oreilles divines, c'est-à-dire que l'hérésie d ceux qui s'appellent chrétiens, hérésie de la plus grande im piété (*valdè impiam*), reprend de nouvelles forces; que lesdit chrétiens honorent comme dieu ce Jésus enfanté par o

le sait quelle femme juive, insultant par des injures et des malédictions le grand Apollon, et Mercure, et Hercule, et Jupiter lui-même, tandis qu'ils vénèrent ce même Christ, que les Juifs ont cloué sur une croix comme un sorcier ; par suite de quoi, nous ordonnons que tous les chrétiens, hommes ou femmes, dans toutes les villes et contrées, subissent les supplices les plus atroces s'ils refusent de sacrifier à nos dieux et d'abjurer leur erreur. Si cependant quelques-uns parmi eux se montrent obéissants, nous voulons bien leur accorder leur pardon; au cas contraire, nous exigeons qu'ils soient frappés par le glaive et punis par la mort la plus cruelle (*morte pessimâ punire*). Sachez enfin que, si vous négligez nos divins décrets, nous vous punirons des mêmes peines dont nous menaçons les coupables. »

Lorsque le dernier mot de la loi terrible fût prononcé, saint Janvier adressa à Dieu une muette prière pour le supplier de faire descendre sur tous les fidèles qui l'entouraient la grâce nécessaire pour braver les tortures et la mort; puis, sentant que l'heure de son martyre venait de sonner, il sortit de l'église accompagné par les deux diacres et suivi de la foule des chrétiens, qui bénissait à haute voix le nom du Seigneur. Il traversa une double haie de soldats et de bourreaux étonnés de tant de courage, et, chantant toujours au milieu des populations ameutées qui se pressaient pour voir le saint évêque, il arriva à Nola après une marche qui parut un triomphe.

Timothée l'attendait au haut de son tribunal, élevé, dit la chronique, comme de coutume, au milieu de la place. Saint Janvier, sans éprouver le moindre trouble à la vue de son juge, s'avança d'un pas ferme et sûr dans l'enceinte, ayant toujours à sa droite Sosius, diacre de Misène, et à sa gauche Proculus, diacre de Pouzzoles. Les autres chrétiens se rangèrent en cercle et attendirent en silence l'interrogatoire de leur chef.

Timothée n'était pas sans savoir la grande naissance de saint Janvier. Aussi, par égard pour le *civis romanus*, poussa-t-il la complaisance jusqu'à l'interroger, tandis qu'il au-

rait parfaitement pu, dit le père Antonio Caracciolo, le condamner sans l'entendre.

Quant à Timothée, tous les écrivains s'accordent à le peindre comme un païen fort cruel, comme un tyran exécrable, comme un préfet impie, comme un juge insensé. A ces traits, déjà passablement caractéristiques, un chroniqueur ajoute qu'il était tellement altéré de sang, que Dieu, pour le punir, couvrait parfois ses yeux d'un voile sanglant qui le privait momentanément de la vue, et qui, tout le temps que durait sa cécité, lui causait les plus atroces douleurs.

Tels étaient les deux hommes que la Providence amenait en face l'un de l'autre pour donner une nouvelle preuve du triomphe de la foi.

— Quel est ton nom ? demanda Timothée.

— Janvier, répondit le saint.

— Ton âge ?

— Trente-trois ans.

— Ta patrie ?

— Naples.

— Ta religion ?

— Celle du Christ.

— Et tous ceux qui t'accompagnent sont aussi chrétiens ?

— Lorsque tu les interrogeras, j'espère en Dieu qu'ils répondront comme moi qu'ils sont tous chrétiens.

— Connais-tu les ordres de notre divin empereur ?

— Je ne connais que les ordres de Dieu.

— Tu es noble ?

— Je suis le plus humble serviteur du Christ.

— Et tu ne veux pas renier ton Dieu ?

— Je renie et je maudis vos idoles, qui ne sont que du bois fragile ou de la boue pétrie.

— Tu sais les supplices qui te sont réservés ?

— Je les attends avec calme.

— Et tu te crois assez fort pour braver ma puissance ?

— Je ne suis qu'un faible instrument que le moindre choc peut briser ; mais mon Dieu tout-puissant peut me défendre

eur et te réduire en cendre au même instant où tu
nes son nom.
us verrons, lorsque tu seras jeté dans une fournaise
si ton Dieu viendra t'en tirer ?
u n'a-t-il pas sauvé de la fournaise Ananias, Azarias
l ?
te jetterai aux bêtes dans le cirque.
u n'a-t-il pas tiré Daniel de la fosse aux lions ?
e ferai trancher la tête par l'épée du bourreau.
Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite.
t. Je verrai jaillir ton sang maudit, ce sang que tu
res en trahissant la religion de tes ancêtres pour un
sclaves.
nalheureux insensé ! s'écria le saint avec un inexpri-
ccent de compassion et de douleur, avant que tu
du spectacle que tu te promets, Dieu te frappera de
la plus affreuse, et la vue ne te sera rendue qu'à ma
ıfin que tu puisses être témoin du courage avec le-
ent mourir les martyrs du Christ !
bien, si c'est un défi, je l'accepte, répondit le pro-
nous verrons si, comme tu le dis, ta foi sera plus puis-
ıe la douleur.
se tournant vers ses licteurs, il ordonna que le saint
jeté dans une fournaise ardente.
ux diacres palirent à cet ordre, et tous les chrétiens
endirent poussèrent un long et douloureux gémisse-
ar, quoique chacun d'eux fût personnellement prêt à
martyre, cependant le cœur leur manquait à tous
ent qu'il s'agissait d'assister au supplice de leur saint

ri de pitié et de douleur qui s'éleva tout à coup dans
saint Janvier se tourna d'un air grave et sévère, et,
t la main droite pour imposer silence :
bien, mes frères, dit-il, que faites-vous ? Voulez-
vos plaintes réjouir l'ame des impies ? En vérité, je
lis, rassurez-vous, car l'heure de ma mort n'est pas
t le Seigneur ne me croit pas encore digne de rece-

voir la palme du martyre. Prosternez-vous et priez cependant, non pas pour moi, que la flamme du brasier ne saurait atteindre, mais pour mon persécuteur, qui est voué au feu éternel de l'enfer.

Timothée écouta les paroles du saint avec un sourire de mépris, et il fit signe aux bourreaux d'exécuter son arrêt.

Saint Janvier fut jeté dans la fournaise, et aussitôt l'ouverture par laquelle on l'avait poussé fut murée au dehors aux yeux de la population entière qui assistait à ce spectacle.

Quelques minutes après, des tourbillons de flamme et de fumée s'élevant vers le ciel avertirent le proconsul que ses ordres étaient exécutés; et, se croyant vengé à tout jamais de l'homme qui avait osé le braver, il rentra chez lui plein de l'orgueil du triomphe.

Quant aux autres chrétiens, ils furent ramenés dans leur prison pour y attendre le jour de leur supplice, et la foule se dissipa sous l'impression d'une pitié profonde et d'une sombre terreur.

Les soldats, occupés jusqu'alors à écarter les curieux et à maintenir le bon ordre, n'ayant plus rien à faire dès que le peuple se fut écoulé, se rapprochèrent lentement de la fournaise et se mirent à causer entre eux des événements du jour et du calme étrange qu'avait montré le patient au moment de subir une mort si terrible, lorsque l'un d'eux, s'arrêtant tout à coup au milieu de sa phrase commencée, fit signe à son interlocuteur de se taire et d'écouter. Celui-ci écouta en effet et imposa silence à son tour à son voisin; si bien que, le geste se répétant de proche en proche, tout le monde demeura immobile et attentif. Alors, des chants célestes, partant de l'intérieur de la fournaise, frappèrent les oreilles des soldats, et la chose leur parut si extraordinaire, qu'ils se crurent un instant le jouet d'un rêve.

Cependant les chants devenaient plus distincts, et bientôt on put reconnaître la voix de saint Janvier au milieu d'un chœur angélique.

Cette fois, ce ne fut plus l'étonnement, mais bien la frayeur qui saisit les soldats; et, voyant qu'il devenait urgent de pré-

venir le préfet de l'événement inattendu, quoique prédit, qui se passait sur la place, ils coururent chez lui, pâles et effarés, et lui racontèrent avec l'éloquence de la peur l'incroyable miracle dont ils venaient d'être témoins.

Timothée haussa les épaules à cet étrange récit, et menaça ses soldats de les faire battre de verges s'ils se laissaient dominer par de si puériles frayeurs. Mais alors ils jurèrent par tous leurs dieux, non-seulement d'avoir reconnu distinctement la voix de saint Janvier et l'air qu'il chantait dans la fournaise, mais encore d'avoir retenu les paroles du cantique et les actions de grâces qu'il rendait au Seigneur.

Le proconsul, irrité, mais non pas convaincu par une telle obstination, donna l'ordre immédiatement que la fournaise fût ouverte en sa présence, se réservant de punir avec la dernière rigueur, après leur avoir mis sous les yeux les restes carbonisés du martyr, ces faux rapporteurs qui venaient le déranger pour lui faire de pareils récits.

Lorsque le préfet arriva sur la place, il la trouva de nouveau tellement encombrée par le peuple, qu'il eut peine à se frayer un passage.

Le bruit du miracle ayant rapidement circulé dans la ville, les habitants de Nola, se pressant en tumulte sur le lieu du supplice, demandaient à grands cris la démolition de la fournaise, et menaçaient le proconsul, non point encore par des paroles ou des faits, mais par ces clameurs sourdes qui précèdent l'émeute, comme le roulement du tonnerre précède l'ouragan.

Timothée demanda la parole, et, lorsque le calme fut suffisamment rétabli pour qu'il pût se faire entendre, il répondit que le désir du peuple allait être satisfait sur-le-champ, et qu'il venait précisément donner l'ordre d'ouvrir la fournaise, pour offrir un éclatant démenti aux bruits absurdes répandus parmi la foule.

A ces mots, les cris cessent, la colère s'apaise et fait place à une curiosité haletante.

Toutes les respirations sont suspendues, tous les yeux sont fixés sur un point.

A un signe de Timothée, les soldats s'avancent vers fournaise, armés de marteaux et de pioches ; mais, aux pr mières briques qui tombent sous leurs coups, un tourbillon flamme s'échappe subitement du foyer et les réduit en cend

A l'instant même, les murs tombent comme par enchant ment, et, au milieu d'une clarté éblouissante, le saint évêq apparaît dans toute sa gloire. Le feu n'avait pas touché seul cheveu de son front, la fumée n'avait pas terni la bla cheur de ses vêtements. Un essaim de petits chérubins so tenait au-dessus de sa tête une auréole éclatante, et une m sique invisible, dont les accords célestes étaient réglés p la harpe des séraphins, accompagnait son chant.

Alors, saint Janvier se mit à marcher de long en large s les charbons ardents, afin de bien convaincre les incrédul que le feu de la terre ne pouvait rien sur les élus du Se gneur ; puis, comme on aurait pu douter encore de la réali du miracle, voulant prouver que c'était bien lui, homme chair et de sang, et non pas un esprit, pas un fantôme, p une apparition surhumaine que l'on venait de voir, sai Janvier rentra lui-même dans sa prison et se remit à la di position du préfet.

A la vue de ce qui venait de se passer, Timothée s'ét senti pris d'une telle frayeur, que, craignant quelque révolt il s'était réfugié dans le temple de Jupiter ; ce fut là qu'il a prit que le saint, qui pouvait, au milieu de l'enthousiasm général dont ce miracle l'avait fait l'objet, s'éloigner et soustraire à son pouvoir, était, au contraire, rentré dans prison, et y attendait le nouveau supplice qu'il lui plairait lui infliger.

Cette nouvelle lui rendit toute son assurance, et avec assurance toute sa colère.

Il descendit dans la prison du martyr pour acquérir la cer titude qu'il avait bien affaire à l'évêque de Bénévent lui même, et non point à quelque spectre que la magie eût fa survivre à son corps,

En conséquence, et pour qu'il ne lui restât aucun doute *ce sujet,* après avoir tâté saint Janvier, pour s'assurer qu

tait bien de chair et d'os, il le fit dépouiller de ses vêtements acerdotaux, le fit lier à une colonne que la vénération des idèles a conservée jusqu'à nos jours comme un muet témoin du martyre du saint, et le fit fouetter par ses licteurs usqu'à ce que le sang jaillît. Alors, il trempa dans ce sang e coin de sa toge, et s'assura que c'était bien du sang humain, et non quelque liqueur rouge qui en avait l'apparence; uis, satisfait de ce premier essai, il ordonna que le patient ût appliqué à la torture.

La torture fut longue et douloureuse; saint Janvier en sorit les chairs meurtries et les os disloqués; mais, pendant tout e temps qu'elle dura, les bourreaux ne purent lui arracher ne plainte. Lorsque les souffrances devenaient insupportales, saint Janvier louait le Seigneur.

Timothée, voyant que la question n'avait d'autre résultat our lui que de le faire souffrir, décida que saint Janvier serait té dans le cirque et exposé aux tigres et aux lions; seulement, il hésita quelque temps pour savoir si l'exécution aurait ieu dans le cirque de Pouzzoles ou dans celui de Nola; enfin, l se décida pour le cirque de Pouzzoles.

Un double calcul présida à cette décision : d'abord, le cirque e Pouzzoles était plus vaste que celui de Nola, et, par conéquent, pouvait contenir un plus grand nombre de spectateurs; et puis, une telle fermentation s'était manifestée à la uite du premier miracle, qu'il pensait que les bourreaux de aint Janvier auraient tout à craindre si le martyr sortait riomphant d'une seconde épreuve.

Or, tandis que le proconsul avisait au moyen le plus sûr t le plus cruel de transporter le saint d'une ville à l'autre, n vint lui dire que saint Janvier, parfaitement guéri de la orture de la veille, pouvait faire le voyage à pied.

A cette nouvelle, une idée infernale traversa l'esprit de imothée : il avisa que ce serait faire merveille que d'ajouter à honte à la douleur, et imagina de faire traîner son char, le Nola à Pouzzoles, par le saint évêque et par ses deux ompagnons, les diacres Sosius et Proculus.

Il espérait ainsi, ou *que les trois* martyrs tomberaient

d'épuisement et de douleur au milieu de la route, ou arriveraient au lieu de leur supplice tellement hum flétris par les huées de la populace, que leur sort n'in rait plus ni pitié ni regrets.

La chose fut donc exécutée comme l'avait décidé l consul.

On attela saint Janvier au char consulaire, entre So Proculus; et Timothée, s'y étant assis, intima à ses l l'injonction de frapper de verges les trois patients c fois qu'ils s'arrêteraient ou seulement ralentiraient l puis il donna l'ordre du départ en levant sur eux l dont lui-même était armé.

Mais Dieu ne permit même pas que le fouet levé martyrs retombât sur eux. Saint Janvier, s'élança bond, entraina avec lui ses deux compagnons, ren sur son passage soldats, licteurs et curieux.

Beaucoup dirent alors avoir vu pousser sur les épau trois hommes du Seigneur de ces grandes ailes arcl liques, à l'aide desquelles les messagers du ciel tra l'empyrée avec la rapidité de l'éclair; mais la vérité le char s'éloigna, emporté avec une telle rapidité, qu'i bientôt derrière lui non-seulement la foule des piéton encore les cavaliers romains, qui lancèrent inutilemen montures à sa poursuite, et le virent bientôt dispara milieu d'un nuage de poussière.

Ce n'était pas à cela que s'était attendu le procor ne s'était occupé que des moyens de pousser son sain lage en avant, et non de le retenir; aussi, se voyant en avec une rapidité dont les oiseaux de l'air pourraient i donner une idée, il ne songea qu'à se cramponner a bords du char pour ne point être renversé; mais bien vertige le prit; il lui sembla que le char cessait de t la terre, que tous les objets, emportés d'une course é la sienne, fuyaient en arrière, tandis que lui s'élan avant. La lumière manqua à ses yeux, le souffle à sa b l'équilibre à son corps; il se laissa tomber à genoux a du char, pâle, haletant, les mains jointes.

s trois saints ne pouvaient le voir, emportés qu'ils
ıt être eux-mêmes par une puissance surhumaine.
rivé à la colline d'Antignano, à l'endroit même où
re encore aujourd'hui une petite chapelle élevée en
de ce miraculeux événement, le proconsul, rassem-
tes les forces de son agonie, poussa un tel cri de
et de douleur, que saint Janvier l'entendit, malgré
ment des roues, et que, s'arrêtant avec ses deux
ons et se retournant vers son juge, il lui demanda
ix fraîche et reposée qui ne trahissait point la
lassitude :
r a-t-il, maître ?
imothée resta quelque temps sans pouvoir articuler
parole, tandis que les deux diacres profitaient de
ıt de halte pour respirer à pleine poitrine.
Janvier, au bout de quelques secondes, renouvela
on.
a que je veux relayer ici, dit le proconsul.
ıyons, répondit saint Janvier.
ée descendit de son char; mais les trois saints
attachés à leur chaîne, et cependant, à l'émotion
ısul, à la sueur qui coulait de son front, au souffle
qui sortait de sa poitrine, on eût pu croire que
qui avait jusqu'alors été attelé à la place des che-
que c'étaient les trois saints qui avaient tenu la
maître.
lès que le proconsul sentit son pied sur la terre, et
conséquent, il se vit hors de danger, sa haine et
le reprirent, et, s'avançant vers saint Janvier, le
:
rquoi, lui dit-il, m'as-tu conduit de Nola ici avec une
rapidité ?
m'avais-tu pas commandé d'aller le plus vite que je
?
; mais qui allait se douter que tu irais plus vite que
mes cavaliers qui étaient les mieux montés et qui
te suivre ?

— J'ignorais moi-même de quel pas j'irais, quand les a
m'ont prêté leurs ailes.

— Ainsi, tu crois que l'assistance que tu as reçue vie
ton Dieu?

— Tout vient de lui.

— Et tu persistes dans ton hérésie?

— La religion du Christ est la seule vraie, la seule
la seule digne du Seigneur.

— Tu sais quelle mort t'attend à l'autre bout de la r
reprit le proconsul.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à m'arrêter, ré
saint Janvier.

— C'est juste, observa Timothée; aussi allons-nou
partir.

— A tes ordres, maître.

— Ainsi, je vais remonter dans mon char.

— Remonte.

— Mais écoute-moi bien.

— J'écoute.

— C'est à la condition que tu n'iras plus du train c
as été.

— J'irai du train que tu voudras.

— Le promets-tu?

— Je le promets.

— Sur ta parole de noble?

— Sur ma foi de chrétien.

— C'est bien.

— Es-tu prêt, maître?

— Allons, dit le proconsul.

— Allons, mes frères, dit saint Janvier à ses compag
faisons ce qui est ordonné.

Et le char repartit de nouveau; mais le saint, obse
scrupuleusement la promesse qu'il avait faite, ne march
qu'au pas, ou tout au plus au petit trot; encore se tou
il de temps en temps vers Timothée pour lui demand
c'était là l'allure qui lui convenait.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur la place de Pouzzole

une âme n'attendait le proconsul; car ils avaient marché
n tel train, que la nouvelle de leur arrivée n'avait pu les
:céder. Aucun ordre n'était donné pour le supplice;
ssi force fut à Timothée de le remettre à un autre moment.
se fit donc purement et simplement conduire à son palais,
appelant ses esclaves, il ordonna que les trois saint fus-
nt dételés et conduits dans les prisons de Pouzzoles, tandis
e lui se parfumait dans un bain. Après quoi, brisé de
ligue, il se reposa trois jours et trois nuits.

Le matin du quatrième jour, la foule se pressait sur les
adins de l'amphithéâtre : elle y était accourue de tous les
oints de la Campanie, car cet amphithéâtre était un des plus
aux de la province, et c'était pour lui qu'on réservait les
gres et les lions les plus féroces, qui, envoyés d'Afrique à
ome, abordaient et se reposaient un instant à Naples.

C'était dans ce même amphithéâtre, dont les ruines exis-
nt encore aujourd'hui, que Néron, deux cent trente ans
paravant, avait donné une fête à Tiridate. Tout avait été
éparé pour frapper d'étonnement le roi d'Arménie : les
imaux les plus puissants et les gladiateurs les plus adroits
taient exercés devant lui; mais lui était resté impassible
froid à ce spectacle, et, lorsque Néron lui demanda ce qu'il
nsait de ces hommes dont les efforts surhumains avaient
rcé le cirque d'éclater en tonnerres d'applaudissements,
ridate, sans rien répondre, s'était levé en souriant, et,
nçant son javelot dans le cirque, il avait percé de part en
rt deux taureaux d'un seul coup.

A peine le proconsul y eut-il pris place sur son trône, au
ilieu de ses licteurs, que les trois saints, amenés par son
dre, furent placés en face de la porte par laquelle les ani-
aux devaient être introduits. A un signe du proconsul, la
rille s'ouvrit, et les animaux de carnage s'élancèrent dans
arène. A leur vue, trente mille spectateurs battirent des
ains avec joie; de leur côté, les animaux étonnés répon-
irent par un rugissement de menace qui couvrit toutes les
oix et tous les applaudissements. Puis, excités par les cris
de la multitude, dévorés par la faim à laquelle, depuis trois

jours, leurs gardiens les condamnaient, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont on les nourrissait aux grands jours, les lions commencèrent à secouer leur crinière, les tigres à bondir et les hyènes à lécher leurs lèvres. Mais l'étonnement du proconsul fut grand lorsqu'il vit les lions, les tigres et les hyènes se coucher aux pieds des trois martyrs, pleins de respect et d'obéissance, tandis que saint Janvier, toujours calme, toujours souriant, levait la main droite et bénissait les spectateurs.

Au même instant, le proconsul sentit descendre sur ses yeux comme un nuage; l'amphithéâtre se déroba à sa vue, ses paupières se collèrent, et il fut plongé tout à coup dans les ténèbres. Mais l'aveuglement n'était rien en comparaison de la souffrance; car, à chaque pulsation de l'artère, il semblait au malheureux qu'un fer rouge perçait ses prunelles. La prédiction de saint Janvier s'accomplissait.

Timothée essaya d'abord de dompter sa douleur et d'étouffer ses plaintes devant la multitude; mais, oubliant bientôt sa fierté et sa haine, il tendit les mains vers le saint, et le pria à haute voix de lui rendre la vue et de le délivrer de ses atroces souffrances.

Saint Janvier s'avança doucement vers lui au milieu de l'attention générale, et prononça cette courte prière :

— Monseigneur Jésus-Christ, pardonnez à cet homme tout le mal qu'il m'a fait, et rendez-lui la lumière, afin que ce dernier miracle que vous daignerez opérer en sa faveur puisse dessiller les yeux de son esprit et le retenir encore sur le bord de l'abîme où le malheureux va tomber sans retour. En même temps, je vous supplie, ô mon Dieu! de toucher le cœur de tous les hommes de bonne volonté qui se trouvent dans cette enceinte; que votre grâce descende sur eux et les arrache aux ténèbres du paganisme.

Puis, élevant la voix et touchant de l'index les paupières du proconsul, il ajouta :

— Timothée, préfet de la Campanie, ouvre les yeux et sois délivré de tes souffrances, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

— *Amen!* répondirent les deux diacres.

Et Timothée ouvrit les yeux, et sa guérison s'opéra d'une manière si prompte et si complète, qu'il ne se souvenait même plus d'avoir éprouvé aucune douleur.

A la vue de ce miracle, cinq mille spectateurs se levèrent, et, d'une seule voix, d'un seul cri, d'un seul élan, demandèrent à recevoir le baptême.

Quant à Timothée, il rentra au palais, et, voyant que le feu était impuissant et les animaux indociles, il ordonna que les trois saints fussent mis à mort par le glaive.

Ce fut par une belle matinée d'automne, le 19 septembre de l'année 305, que saint Janvier, accompagné des deux diacres Proculus et Sosius, fut conduit au forum de Vulcano, près d'un cratère à moitié éteint, dans la plaine de la Solfatare, pour y souffrir le dernier supplice. Près de lui marchait le bourreau, tenant dans ses mains une large épée à deux tranchants, et deux légions romaines, armées de fortes piques, précédaient ou suivaient le cortége, pour ôter au peuple de Pouzzoles toute velléité de résistance. Pas un cri, pas une plainte, pas un murmure parmi cette foule avilie et tremblante; un silence de mort planait sur la ville entière, silence qui n'était interrompu que par le piétinement des chevaux et par le bruit des armures.

Saint Janvier n'avait pas fait une cinquantaine de pas dans la direction du forum, où son exécution devait avoir lieu, lorsque, au tournant d'une rue, il fut abordé par un pauvre mendiant qui avait eu toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à lui, accablé qu'il était par le double malheur de la cécité et de la vieillesse. Le vieillard s'avançait en levant le menton et en étendant les bras devant lui, se dirigeant vers la personne qu'il cherchait avec cet instinct des aveugles qui les guide quelquefois avec plus de sûreté que le regard le plus clairvoyant. Dès qu'il se crut assez près de saint Janvier pour être entendu, le malheureux, redoublant d'efforts et de zèle, s'écria d'une voix haute et perçante :

— Mon père! mon père! où êtes-vous, que je puisse me jeter à vos genoux?

Par ici, mon fils, répondit saint Janvier en s'arrêtant pou écouter le vieillard.

— Mon père! mon père! pourrai-je être assez heureu pour baiser la poussière que vos pieds ont foulée?

— Cet homme est fou, dit le bourreau en haussant le épaules.

— Laissez approcher ce vieillard, dit doucement saint Jan vier; car la grâce de Dieu est avec lui.

Le bourreau s'écarta, et l'aveugle put enfin s'agenouille devant le saint.

— Que me veux-tu, mon fils? demanda saint Janvier.

— Mon père, je vous prie de me donner un souvenir d vous; je le garderai jusqu'à la fin de mes jours, et cela m portera bonheur dans cette vie et dans l'autre.

— Cet homme est fou! dit le bourreau avec un sourire d mépris. Comment! lui dit-il, ne sais-tu pas qu'il n'a plu rien à lui? Tu demandes l'aumône à un homme qui v mourir!

— Cela n'est pas bien sûr, dit le vieillard en secouant l tête, ce n'est pas la première fois qu'il vous échappe.

— Sois tranquille, répondit le bourreau, cette fois, il aur affaire à moi.

— Serait-il vrai, mon père? vous qui avez triomphé d feu, de la torture et des animaux féroces, vous laisserez-vou tuer par cet homme?

— Mon heure est venue, répondit le martyr avec joie; mo exil est fini, il est temps que je retourne dans ma patri Écoute, mon fils, interrompit saint Janvier, il ne me rest plus que le linge avec lequel on doit me bander les yeux mon dernier moment: je te le laisserai après ma mort.

— Et comment irai-je le chercher? dit le vieillard. Le soldats ne me laisseront pas approcher de vous.

— Eh bien, répondit saint Janvier, je te l'apporterai moi même.

— Merci, mon père.

— Adieu, mon fils.

L'aveugle s'éloigna et le cortége reprit sa marche. Arriv

au forum de Vulcano, les trois saints s'agenouillèrent, et saint Janvier, d'une voix ferme et sonore, prononça ces paroles :

— Dieu de miséricorde et de justice, puisse enfin le sang que nous allons verser calmer votre colère et faire cesser les persécutions des tyrans contre votre sainte Église !

Puis il se leva, et, après avoir embrassé tendrement ses deux compagnons de martyre, il fit signe au bourreau de commencer son œuvre de sang. Le bourreau trancha d'abord les têtes de Proculus et de Sosius, qui moururent courageusement en chantant les louanges du Seigneur. Mais, comme il s'approchait de saint Janvier, un tremblement convulsif le saisit tout à coup, et l'épée lui tomba des mains sans qu'il eût la force de se courber pour la ramasser.

Alors, saint Janvier se banda lui-même les yeux; puis, portant la main à son cou :

— Eh bien, dit-il au bourreau, qu'attends-tu mon frère?

— Je ne pourrai jamais relever cette épée, dit le bourreau, si tu ne m'en donnes pas la permission.

— Non-seulement je te le permets, frère, mais je t'en prie.

A ces mots, le bourreau sentit que les forces lui revenaient, et, levant l'épée à deux mains, il en frappa le saint avec tant de vigueur, que non-seulement la tête, mais un doigt aussi furent emportés du même coup.

Quant à la prière que saint Janvier avait adressée à Dieu avant de mourir, elle fut sans doute agréée par le Seigneur, car, la même année, Constantin s'échappant de Rome, alla trouver son père et fut nommé par lui son héritier et son successeur à l'empire. Si donc tout effet doit se reporter à sa cause, c'est de la mort de saint Janvier et de ses deux diacres Proculus et Sosius que date le triomphe de l'Église.

Après l'exécution, comme les soldats et le bourreau s'acheminaient vers la maison de Timothée pour lui rendre compte de la mort de son ennemi et de ses deux compagnons, ils rencontrèrent le mendiant à la même place où ils l'avaient laissé. Les soldats s'arrêtèrent pour s'amuser un peu aux dépens du vieillard, et le bourreau lui demanda en ricanant :

— Eh bien, l'aveugle, as-tu reçu le souvenir qu'on t'av promis ?

— O impies que vous êtes ! s'écria le vieillard en ouvr les yeux brusquement et fixant sur tous ceux qui l'ento raient un regard clair et limpide, non-seulement j'ai reçu bandeau des mains du saint lui-même, qui vient de m'a paraître tout à l'heure, mais, en appliquant ce bandeau s mes yeux, j'ai obtenu la vue, moi qui étais aveugle de na sance. Et maintenant, malheur à toi qui as osé porter main sur le martyr du Christ ! malheur à celui qui a ordon sa mort ! malheur à tous ceux qui s'en sont rendus complic malheur à vous, malheur !

Les soldats se hâtèrent de quitter le vieillard, et le bourre les devançait pour avoir la gloire de faire le premier son re port au tyran. Mais la maison du proconsul était vide déserte, les esclaves l'avaient pillée, les femmes l'avai abandonnée avec horreur. Tout le monde s'éloignait de lieu de désolation, comme si la main de Dieu l'eût marc d'un signe maudit. Le bourreau et son escorte, ne comp nant rien à ce qui se passait, résolurent d'avancer har ment; mais, au premier pas qu'ils firent dans l'intérieur d maison, ils tombèrent roides morts. Timothée n'était p qu'un cadavre informe et pourri, et les émanations pestil tielles qui s'exhalaient de son corps avaient suffi pour s phyxier d'un seul coup les misérables complices de ses i quités.

Cependant, dès que la nuit fut venue, le mendiant s'en a au forum de Vulcano pour recueillir les restes sacrés saint évêque. La lune, qui venait de se lever, répandit sa mière argentée sur la plaine jaunâtre de la Solfatare, de te sorte qu'on pouvait distinguer le moindre objet dans tous détails.

Comme le vieillard marchait lentement et regardait autc de lui pour voir s'il n'était pas suivi par quelque espion, aperçut à l'autre bout du forum une vieille femme à peu pr de son âge qui s'avançait avec les mêmes précautions.

— Bonjour, mon frère, dit la femme.

— Bonjour, ma sœur, répondit le vieillard.

— Qui êtes-vous, mon frère?

— Je suis un ami de Janvier. Et vous, ma sœur?

— Moi, je suis sa parente.

— De quel pays êtes-vous?

— De Naples. Et vous?

— De Pouzzoles.

— Puis-je savoir quel motif vous amène ici à cette heure?

— Je vous le dirai quand vous m'aurez expliqué le but de votre voyage nocturne.

— Je viens pour recueillir le sang de saint Janvier.

— Et moi, je viens pour enterrer son corps.

— Et qui vous a chargé de remplir ce devoir, qui n'appartient d'ordinaire qu'aux parents du défunt?

— C'est saint Janvier lui-même, qui m'est apparu peu d'instants après sa mort.

— Quelle heure pouvait-il être lorsque le saint vous est apparu?

— A peu près la troisième heure du jour.

— Cela m'étonne, mon frère; car, à la même heure, il est venu me voir, et m'a ordonné de me rendre ici à la nuit tombante.

— Il y a miracle, ma sœur, il y a miracle. Écoutez-moi, et je vous raconterai ce que le saint a fait en ma faveur.

— Je vous écoute; puis je vous raconterai à mon tour ce qu'il a fait en la mienne; car, ainsi que vous le dites, il y a miracle, mon frère, il y a miracle!

— Sachez d'abord que j'étais aveugle.

— Et moi percluse.

— Il a commencé par me rendre la vue.

— Il m'a rendu l'usage des jambes.

— J'étais mendiant.

— J'étais mendiante.

— Il m'a assuré que je ne manquerais de rien jusqu'à la fin de mes jours.

— Il m'a promis que je ne souffrirais plus ici-bas.

— J'ai osé lui demander un souvenir de son affection.

— Je l'ai prié de me donner un gage de son amitié.

— Voici le même linge qui a servi à bander ses yeux moment de sa mort.

— Voici les deux fioles qui ont servi à célébrer sa dern messe.

— Soyez bénie, ma sœur ! car je vois bien maintenant vous êtes sa parente.

— Soyez béni, mon frère ! car je ne doute plus que v ne fussiez son ami.

— A propos, j'oubliais une chose.

— Laquelle, mon frère ?

— Il m'a recommandé de chercher un doigt qui a dû être coupé en même temps que sa tête, et de le réunir à saintes reliques.

— Il m'a dit de même que je trouverais dans son sang petit fétu de paille, et m'a ordonné de le garder avec s dans la plus petite des deux fioles.

— Cherchons.

— Cela ne doit pas être bien loin.

— Heureusement, la lune nous éclaire.

— C'est encore un bienfait du saint ; car, depuis un moi ciel était couvert de nuages.

— Voici le doigt que je cherchais.

— Voici le fétu dont il m'a parlé.

Et, tandis que le vieillard de Pouzzoles plaçait dans coffre le corps et la tête du martyr, la vieille femme na litaine, agenouillée pieusement, recueillait avec une épo jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, et en re plissait les deux fioles que le saint lui avait données l même à cet effet.

C'est ce même sang qui, depuis quinze siècles, se met ébullition toutes les fois qu'on le rapproche de la tête saint, et c'est dans cette ébullition prodigieuse et inex cable que consiste le miracle de saint Janvier.

Voilà ce que Dieu fit de saint Janvier ; maintenant, voy ce qu'en firent les hommes.

XX

SAINT JANVIER ET SA COUR.

Nous ne suivrons pas les reliques de saint Janvier dans les différentes pérégrinations qu'elles ont accomplies, et qui les conduisirent de Pouzzoles à Naples, de Naples à Bénévent, et les ramenèrent enfin de Bénévent à Naples : cette narration nous entraînerait à l'histoire du moyen âge tout entière, et on a tant abusé de cette intéressante époque qu'elle commence singulièrement à passer de mode.

C'est depuis le commencement du XVIe siècle seulement que saint Janvier a un domicile fixe et inamovible, dont il ne sort que deux fois l'an pour aller faire son miracle à la cathédrale de Sainte-Claire. Deux ou trois fois par hasard, on dérange bien encore le saint; mais il faut de ces grandes circonstances qui remuent un empire pour le faire sortir de ses habitudes sédentaires; et chacune de ses sorties devient un événement dont le souvenir se perpétue et grandit, par tradition orale, dans la mémoire du peuple napolitain.

C'est à l'archevêché et dans la chapelle du Trésor que, tout le reste de l'année, demeure saint Janvier. Cette chapelle fut bâtie par les nobles et les bourgeois napolitains : c'est le résultat d'un vœu qu'ils firent simultanément en 1527, épouvantés qu'ils étaient par la peste qui désola cette année la très-fidèle ville de Naples. La peste cessa, grâce à l'intercession du saint, et la chapelle fut bâtie comme un signe de la reconnaissance publique.

A l'opposé des votants ordinaires qui, lorsque le danger est passé, oublient le plus souvent le saint auquel ils se sont voués, les Napolitains mirent une telle conscience à remplir vis-à-vis de leur patron l'engagement pris, que dona Catherine de Sandoval, femme du vieux comte de Lemos, vice-roi

de Naples, leur ayant offert de contribuer de son côté pour une somme de trente mille ducats à la confection de la chapelle, ils refusèrent cette somme, déclarant qu'ils ne voulaient partager avec aucun étranger, cet étranger fût-il leur vice-roi ou leur vice-reine, l'honneur de loger dignement leur saint protecteur.

Or, comme ni l'argent ni le zèle ne manquèrent, la chapelle fut bientôt bâtie; il est vrai que, pour se maintenir mutuellement en bonne volonté, nobles et bourgeois avaient passé une obligation, laquelle existe encore, devant maître Vicenzo di Bossis, notaire public; cette obligation, porte la date du 13 janvier 1527 : ceux qui y ont signé s'engagent à fournir pour les frais du bâtiment la somme de treize ducats; mais il paraît qu'à cette époque, il fallait déjà se défier des devis des architectes : la porte seule coûta cent trente-cinq mille francs, c'est-à-dire une somme triple de celle qui était allouée pour les frais généraux de la chapelle.

La chapelle terminée, on décida qu'on appellerait, pour l'orner de fresques représentant les principales actions de la vie du saint, les premiers peintres du monde. Malheureusement, cette décision ne fut pas approuvée par les peintres napolitains, qui décidèrent à leur tour que la chapelle ne serait ornée que par des artistes indigènes, et qui jurèrent que tout rival qui répondrait à l'appel fait à son pinceau s'en repentirait cruellement.

Soit qu'ils ignorassent ce serment, soit qu'ils ne crussent pas à son exécution, le Dominiquin, le Guide et le chevalier d'Arpino accoururent; mais le chevalier d'Arpino fut obligé de fuir avant même d'avoir mis le pinceau à la main; le Guide, après deux tentatives d'assassinat, auxquelles il n'échappa que par miracle, quitta Naples à son tour : le Dominiquin seul, fait aux persécutions par les persécutions qu'il avait déjà éprouvées, las d'une vie que ses rivaux lui avaient rendue si triste et si douloureuse, n'écouta ni insultes ni menaces et continua de peindre. Il fit successivement la *Femme guérissant les malades avec l'huile de la lampe qui brûle devant saint Janvier*, la *Résurrection d'un jeune homme*, et la

)rsqu'un jour il se trouva mal sur son échafaud :)orta chez lui, il était empoisonné.

s peintres napolitains se crurent délivrés de toute ce; mais il n'en était point ainsi : un matin, ils vi- :r Gessi, qui venait avec deux de ses élèves pour le Guide, son maître; huit jours après, les deux irés sur une galère, avaient disparu, sans que ja- , depuis, on entendît reparler d'eux; alors, Gessi é perdit courage et se retira à son tour : et l'Espa- renzio, Lafranco et Stanzoni se trouvèrent maîtres ; de ce trésor de gloire et d'avenir, à la possession étaient arrivés par des crimes.

lors que l'Espagnolet peignit son *Saint sortant de se*, composition titanesque; Stanzoni, *la Possédée r le saint*, et enfin Lafranco, la coupole, à laquelle le mettre la main tant que les fresques commen- e Dominiquin aux angles des voûtes ne seraient ement effacées.

cette chapelle, où l'art avait eu ses martyrs, que s du saint furent confiées.

ques se conservent dans une niche placée derrière -autel; cette niche est masquée par un compartiarbre, afin que la tête du saint ne puisse regarder événement qui pourrait faire arriver le miracle)que fixée, puisque c'est par le contact de la tête s que le sang figé se liquéfie. Enfin elle est close)ortes d'argent massif sculptées aux armes du roi Charles II.

es sont fermées elles-mêmes de deux clefs dont ardée par l'archevêque, et l'autre par une comée au sort parmi les nobles, et qu'on appelle les 1 Trésor. On voit que saint Janvier jouit tout juste té accordée aux doges, qui ne pouvaient jamais enceinte de la ville, et qui ne sortaient de leur pac la permission du sénat. Si cette reclusion a ses nts, elle a bien aussi ses avantages : saint Janne de n'être pas dérangé à toute heure du jour et

de la nuit comme un médecin de village; aussi ceux qui le gardent connaissent bien la supériorité de leur position sur leurs confrères les gardiens des autres saints.

Un jour que le Vésuve faisait des siennes, et que la lave, après avoir dévoré Torre-del-Greco, s'acheminait tout doucement vers Naples, il y eut émeute : les lazzaroni, qui cependant avaient le moins à perdre dans tout cela, se portèrent à l'archevêché, et commencèrent à crier pour qu'on sortît le buste de saint Janvier et qu'on le portât à l'encontre de l'inondation de flammes. Mais ce n'était pas chose facile que de leur accorder ce qu'ils demandaient : saint Janvier était sous double clef, et une de ces deux clefs était entre les mains de l'archevêque, pour le moment en course dans la Basilicate, tandis que l'autre était entre les mains des députés, qui, occupés à déménager ce qu'ils avaient de plus précieux, couraient, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Heureusement, le chanoine de garde était un gaillard qui avait le sentiment de la position aristocratique que saint Janvier occupe au ciel et sur la terre : il monta sur le balcon de l'archevêché qui dominait toute la place encombrée de monde; il fit signe de la main qu'il voulait parler, et, balançant la tête de haut en bas, en homme étonné de l'audace de ceux à qui il avait affaire.

— Vous me paraissez encore de plaisants drôles, dit-il, de venir ici crier saint Janvier, comme vous viendriez crier saint Crépin ou saint Fiacre! Apprenez que saint Janvier est un monsieur qui ne se dérange pas ainsi pour le premier venu.

— Tiens, dit une voix dans la foule, Jésus-Christ se dérange bien pour le premier venu; quand je demande le bon Dieu, est-ce qu'on me le refuse?

— Voilà justement où je vous attendais! reprit le chanoine. De qui est fils Jésus-Christ, s'il vous plaît? D'un charpentier et d'une pauvre fille, comme vous et moi pourrions être; tandis que saint Janvier, c'est bien autre chose. Saint Janvier est fils d'un sénateur et d'une patricienne; c'est donc, vous le voyez, un bien autre personnage que Jésus-Christ. Allez donc chercher le bon Dieu si vous voulez;

ais, quant à saint Janvier, c'est moi qui vous le dis, vous rez beau vous réunir dix fois plus nombreux que vous êtes, et crier quatre fois davantage, il ne se dérangera as; car il a le droit de ne pas se déranger.

— C'est juste, dit la foule; allons chercher le bon Dieu.

Et l'on alla chercher le bon Dieu, qui, moins aristocrate ue saint Janvier, sortit de l'église Sainte-Claire, et s'en int, suivi de son cortége populaire, au lieu qui réclamait a miséricordieuse présence.

En effet, comme le disait le bon chanoine, saint Janvier st un saint aristocrate : il a un cortége de saints inférieurs ui reconnaissent sa suprématie, à peu près comme les clients omains reconnaissaient celle de leurs maitres; ces saints le uivent quand il sort, le saluent quand il passe, l'attendent uand il rentre; ce sont les patrons secondaires de la ville e Naples.

Voici comment se recrute cette armée de saints courti- ans :

Toute confrérie, tout ordre religieux, toute paroisse, tout articulier même qui tient à faire déclarer un saint de ses nis patron de Naples, sous la présidence de saint Janvier, ien entendu, n'a qu'à faire fondre une statue d'argent mas- if du prix de six à huit mille ducats, et à l'offrir à la chapelle u Trésor. La statue, une fois admise, est retenue à perpé- uité dans la susdite chapelle; à partir de ce moment, elle uit de toutes les prérogatives de sa présentation en règle. omme les saints, qui au ciel glorifient éternellement Dieu utour duquel ils forment un chœur, eux glorifient éternel- ement saint Janvier. En échange de cette béatitude qui leur st accordée, ils sont condamnés à la même reclusion que aint Janvier; ceux même qui en ont fait don à la chapelle e peuvent plus les tirer de leur sainte prison qu'en dépo- ant entre les mains d'un notaire du saint le double de la aleur de la statue à laquelle, soit pour son plaisir particu- er, soit dans l'intérêt général, on désire faire voir le jour. a somme déposée, le saint sort pour un temps plus ou moins ng. Le saint rentré, son identité constatée, le propriétaire,

muni de son reçu, va retirer la somme. De cette fa est sûr que les saints ne s'égareront pas, ou que, s' garent, ils ne seront du moins, pas perdus, puisqu l'argent déposé, on en pourra faire fondre deux au lie

Cette mesure, qui paraît arbitraire au premier abo été prise, il faut le dire, qu'après que le chapitre d Janvier eut été dupe de sa trop grande confiance : la de san Gaetano, sortie sans dépôt, non-seulement ne pas au jour dit, mais encore ne rentra jamais. On e essayer de charger le saint lui-même, et prétendre q toujours été assez médiocrement affectionné à saint J il avait profité de la première occasion qui s'était pr pour faire une fugue ; les témoignages les plus respe vinrent en foule contredire cette calomnieuse asserti recherches faites, il fut reconnu que c'était un coc fiacre qui avait détourné la précieuse statue. On se n poursuite du voleur ; mais, comme il avait eu deux jo vant lui, il avait, selon toute probabilité, passé la fro et, si minutieuses que fussent les recherches, elles nèrent aucun résultat. Depuis ce malheureux jour, che indélébile s'étendit sur la respectable corporati cochers de fiacre, qui, jusque-là, à Naples comme en F avaient disputé aux caniches la suprématie de la fidé qui, à partir de ce moment, n'osèrent plus se faire revenant au domicile de la pratique une bourse à la Il y a plus : si vous avez une discussion avec le coc fiacre, et que vous croyiez que la discussion vaille l d'appliquer à votre adversaire une de ces mortelles que le sang seul peut effacer, ne jurez ni par la P Dieu, comme jurait Louis XI, ni par Ventre-saint-gris, jurait Henri IV : jurez tout bonnement par san Gaet vous verrez votre ennemi, atterré, tomber à vos pied vous demander excuse, s'il ne se relève pas, au con pour vous donner un coup de couteau.

Comme on le comprend bien, les portes du Trés toujours ouvertes pour recevoir les statues des sain *désirent* faire partie de la cour de saint Janvier, et cel

ıne investigation de date, sans que le récipiendiaire ait ›in de faire ses preuves de 1399 ou de 1426; la seule e exigée, la seule condition *sine quâ non*, c'est que la ıe soit d'argent pur et qu'elle pèse le poids.
ɜpendant la statue serait d'or et pèserait le double, qu'on ı refuserait pas pour cela; les seuls jésuites, qui, comme e sait, ne négligent aucun moyen de maintenir ou d'aug-ter leur popularité, ont déposé cinq statues au Trésor ɜ l'espace de moins de trois ans.
ɜs détails étaient nécessaires pour nous amener au mi-e de saint Janvier, qui, depuis plus de mille ans, fait les six mois tant de bruit, non-seulement dans la ville Naples, mais encore par tout le monde.

XXI

LE MIRACLE.

ous nous trouvions heureusement à Naples lors du re-de cette époque solennelle.
uit jours auparavant, on commença à sentir la ville s'a-r, comme c'est l'habitude à l'approche de quelque grand ıement : les lazzaroni criaient plus haut et gesticulaient fort; les cochers devenaient insolents, et faisaient leurs litions au lieu de les recevoir; enfin, les hôtels s'em-ɜaient d'étrangers, qu'amenaient de Rome les diligences, ɲu'apportaient de Civita-Vecchia et de Palerme les ba-ıx à vapeur.
y avait aussi recrudescence de carillons; tout à coup, cloche se mettait à sonner hors de son heure; on cou-à l'église d'où partait ce bruit pour s'informer des motifs ɜe concert inattendu; le lazzarone qui s'ébattait en pen-ant au bout de sa corde, vous répondait tout bonnement ; la cloche sonnait parce qu'elle était joyeuse.

Le Vésuve, de son côté, lançait une fumée plus noire et plus rouge la nuit; le soir, à la base de cette color vapeur qui montait en tournoyant, et qui s'épanouissai le ciel comme la cime d'un pin gigantesque, on voyait des langues de flamme pareilles aux dards d'un serpent le monde parlait d'une éruption prochaine; et, à force d tendre annoncer comme inévitable, nous avions fini pa pter dessus, et par la classer dans le programme de l

La surveille, toutes les populations voisines commen à déborder dans la ville : c'étaient les pêcheurs de Sor de Resina, de Castellamare et de Capri, dans leurs plus costumes; c'étaient les femmes d'Ischia, de Nettuno, d cida et d'Averse, dans leurs plus riches atours. Au l de toute cette foule diaprée, joyeuse, dorée, bruyante, p de temps en temps une vieille femme aux cheveux épars comme ceux de la sibylle de Cumes, criant plus gesticulant plus fort que tout le monde, fendant la f sans s'inquiéter des coups qu'elle donnait; entourée, au par tout son chemin de respect et de vénération : c une des nourrices ou des parentes de saint Janvier; t les vieilles femmes, de Sainte-Lucie à Mergellina, son rentes de saint Janvier et descendent de celle que l'av guéri rencontra dans le cirque de Pouzzoles, recue dans une fiole le sang du bienheureux.

Toute la nuit, les cloches sonnèrent à folles volées : c dit qu'un tremblement de terre les mettait en branle, elles carillonnaient, isolées les unes des autres et dan indépendance tout individuelle.

La veille du miracle, nous fûmes réveillés à dix heur matin par une rumeur effroyable. Nous mîmes le nez fenêtre, les rues semblaient des canaux roulant à f bords la population de Naples et des environs; toute foule se rendait à l'archevêché pour prendre sa place à la cession. Cette procession va de la chapelle du Trésor, d cile habituel de saint Janvier, à la cathédrale de Sainte-C métropole des rois de Naples, et dans laquelle le saint accomplir son miracle.

Nous suivîmes la foule, et nous allâmes gagner la maison de Duprez, qui demeurait justement sur le passage de la procession, et qui nous avait offert place à ses fenêtres.

Nous mîmes plus d'une heure à faire cinq cents pas.

Par bonheur, la procession, qui part de l'archevêché avant le jour, n'arriva à la cathédrale qu'à la nuit fermée : il lui faut d'ordinaire quatorze ou quinze heures pour accomplir un trajet d'un kilomètre, à peu près.

Elle se compose, comme nous l'avons dit, non-seulement de la ville tout entière, mais encore des populations environnantes, divisées par castes et confréries. La noblesse doit marcher la première, puis viennent les corporations. Malheureusement, grâce au caractère parfaitement indépendant de la nation napolitaine, personne ne garde ses rangs; j'étais depuis une heure à la fenêtre, demandant quand viendrait la procession à tous mes voisins, qui, étrangers comme moi, se faisaient les uns aux autres la même question, lorsqu'un Napolitain survint et nous dit que cette foule plus ou moins endimanchée, ces ouvriers poudrés à blanc, habillés de noir, de vert, de rouge, de jaune et de gorge-de-pigeon, avec leurs culottes courtes de mille couleurs, leurs bas chinés, leurs escarpins à boucles, marchant par groupes de quinze ou vingt, s'arrêtant pour causer avec leurs connaissances, faisant halte pour boire à la porte des cabarets, criant pour qu'on leur apportât des tranches de cocomero et des verres de sambuco, étaient la procession elle-même.

Ce fut un trait de lumière : je regardai plus attentivement, et je vis, en effet, une double ligne de soldats placés sur toute la longueur de la rue, portant au bras le fusil orné d'un bouquet, et destinés comme une digue à resserrer le torrent dans son lit; mission dont, malgré toute leur bonne volonté et la rigueur de leur consigne, ils ne pouvaient parvenir à s'acquitter.

La procession, que je reconnaissais maintenant pour telle, s'en allait vagabonde et indépendante, comme la Durance, battant de ses flots les maisons, et de préférence la porte des cabarets; s'arrêtant *tout à coup* sans qu'il y eût une

cause visible à cette station; se remettant en marche sans qu'on pût deviner le motif qui lui rendait le mouvement; pareille, enfin, à ces fleuves aux cours contraires, dont il est, grâce à leur double remous, presque impossible de distinguer la véritable direction.

Au milieu de tout cela, on voyait de temps en temps briller le riche uniforme d'un officier napolitain, marchant nonchalamment, un cierge renversé à la main, et escorté de quatre ou cinq lazzaroni, se heurtant, se culbutant, se renversant, pour recueillir, dans un cornet de papier gris, la cire tombant de son cierge; tandis que l'officier, la tête haute, sans s'occuper de ce qui se passait à ses pieds, faisait largesse de sa cire, lorgnait les dames amassées aux fenêtres et sur les balcons, lesquelles, tout en ayant l'air de jeter des fleurs sur le chemin de la procession, lui envoyaient leurs bouquets en échange de ses clins d'œil.

Puis venaient, précédés de la croix et de la bannière, mêlés au peuple, dont le flot les enveloppait sans cesse en les isolant les uns des autres, des moines de tous les ordres et de toutes les couleurs : capucins, chartreux, dominicains, camaldules, carmes chaussés et déchaussés; — les uns au corps gras, gros, rond, court, avec une tête enluminée posée carrément sur de larges épaules : ceux-là s'en allaient causant, chantant, offrant du tabac aux maris, donnant des consultations aux femmes enceintes, et regardant, peut-être un peu plus charnellement que ne le permettait la règle de leur ordre, les jeunes filles groupées sur les bornes ou appuyées sur l'épaule des soldats pour les voir passer; — les autres, maigris par le jeûne, pâlis par l'abstinence, affaiblis par les austérités, levant au ciel leur front jaune, leurs joues livides et leurs yeux caves; marchant sans voir où le flot humain les emportait; fantômes vivants, qui s'étaient fait un enfer de ce monde, dans l'espoir que cet enfer les conduirait droit au paradis, et qui recueillaient en ce moment le fruit de leurs douleurs claustrales, par le respect craintif et religieux dont ils étaient environnés.

C'était l'endroit et l'envers de la vie monastique.

De temps en temps, lorsque les stations étaient trop longues, ou lorsque le désordre était trop grand, le *ceremoniere* lâchait sur les traînards ses estafiers armés d'une longue baguette d'ébène, comme fait le berger en envoyant ses chiens après les moutons récalcitrants; alors, cédant à cette mesure de répression, les buveurs, les causeurs et les priseurs finissaient par reprendre tant bien que mal un rang quelconque, et la procession faisait quelques pas en avant.

Cependant, comme on le comprend bien, cette procession qui n'avait pas encore de queue avait une tête; vers les onze heures du matin, cette tête arrivait à la cathédrale, entrait par la porte du milieu, et commençait à déposer ses bouquets et ses cierges devant l'autel où était exposé le buste de saint Janvier; puis, ressortant par les portes latérales, chacun s'en allait à sa besogne : les moines à leur dîner, les officiers à leurs amours, les corporations à leur sieste, les lazzaroni à de nouveaux cierges.

Et ainsi de suite, au fur et à mesure que les masses se succédaient.

Les masses se succédèrent ainsi jusqu'à six heures du soir; à six heures du soir, la procession commença à prendre une forme un peu plus régulière.

D'abord, nous vîmes paraître, précédée par des bouffées d'harmonie qui, entre toutes les rumeurs populaires, étaient déjà venues jusqu'à nous, la musique des gardes royales, exécutant les airs les plus à la mode de Rossini, de Mercadante et de Donizetti; ensuite, les séminaristes en surplis, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre; puis enfin les soixante-quinze statues d'argent des patrons secondaires de la ville de Naples, lesquels, comme nous l'avons dit, forment la cour de saint Janvier.

A l'approche de ces statues, un autre spectacle nous attendait; on nous l'avait réservé pour le dernier, sans doute parce qu'il était le plus curieux.

Comme nous l'avons dit, les saints qui composent le cortége de saint Janvier ne sont pas choisis dans l'aristocratie du calendrier, mais, au contraire, parmi les parvenus de la

finance : il en résulte qu'il y a sur les élus de la Chaus
d'Antin napolitaine bien des choses à dire et même des
cans de faits; et, comme le peuple, ainsi que nous l'a
dit, met saint Janvier au-dessus de toute chose, et ne
rien, ni avant ni après lui, ces saints, subordonnés à
bienheureux patron, sont, à mesure qu'ils paraissent,
posés aux quolibets les plus piquants et les plus réitéré
qui ne serait pas encore trop grand'chose pour les sa
mais ce qui devient grave pour eux, c'est qu'il n'y a pa
peccadille de la vie publique ou privée de ces malheu
élus qui échappe à la censure des spectateurs. On repr
à saint Paul son idolâtrie, à saint Pierre ses trahiso
saint Augustin ses fredaines, à sainte Thérèse son ex
à saint François Borgia ses principes, à saint Antoine
usurpation, à saint Gaetan son insouciance; et cela, e
termes, avec des cris, avec des vociférations, avec des g
qui font le plus grand honneur au bon caractère des sa
et qui prouvent qu'en tête des vertus qui leur ont ouv
paradis figuraient la patience et l'humilité.

Chacune de ces statues s'avançait, portée sur les ép
de six facchini et précédée de six prêtres, et chacune d
soulevait tout le long de sa route le hourra toujours
longé et toujours croissant que nous avons dit.

Puis, ainsi apostrophées, les statues arrivent enfin
glise Sainte-Claire, font humblement la révérence à
Janvier, qui est exposé sur le côté droit de l'autel, et s
tirent.

Après les saints vient l'archevêque, porté dans une
litière et tenant en main les fioles du sang miraculeux.

L'archevêque dépose ses fioles dans le tabernacle,
tout est fini pour ce jour-là.

Chacun s'en retourne à ses amours, à ses plaisirs ou
affaires; les cloches seules n'ont point de repos et contin
de sonner avec une allégresse qui ressemble au désesp

Ce branle universel et continuel dura toute la nuit.

A sept heures du matin, nous nous levâmes; Naples se
cipitait vers l'église Sainte-Claire : il ne s'agissait, cette

il de demander ses chevaux ni d'appeler sa voiture; la irculation de tout véhicule était interdite. Nous descendîmes nos deux étages, nous nous arrêtâmes un instant sur la porte, puis nous nous abandonnâmes à la foule et nous laissâmes emporter par le tourbillon.

Le torrent nous mena droit à l'église Sainte-Claire. Le vaste édifice était encombré; mais, grâce à l'ambassade française, nous avions eu des billets réservés. A la vue de nos *posti distinti*, les sentinelles nous firent faire place et nous gagnâmes nos tribunes.

Voici le spectacle que présentait l'église :

Sur le maître-autel étaient, d'un côté, le buste de saint Janvier; de l'autre, la fiole contenant le sang.

Un chanoine était de garde devant l'autel.

A droite et à gauche de l'autel, étaient deux tribunes : la ribune de gauche, chargée de musiciens attendant, leurs nstruments à la main, que le miracle se fît pour le célébrer; a tribune de droite, encombrée de vieilles femmes s'intituant parentes de saint Janvier, et se chargeant d'activer le miracle si par hasard le miracle se faisait attendre.

Au bas des marches de l'autel s'étendait une grande balustrade où venaient tour à tour s'agenouiller les fidèles; le hanoine alors prenait la fiole, la leur faisait baiser, leur ontrait le sang parfaitement coagulé; puis les fidèles, satisfaits, se retiraient pour faire place à d'autres, qui venaient aiser la fiole à leur tour, constater de leur côté la coagulation du sang, puis se retiraient encore, cédant la place à urs successeurs, et ainsi de suite.

Les mêmes peuvent revenir trois, quatre, cinq et six fois, nt qu'ils veulent enfin; seulement, ils ne peuvent pas ester deux fois de suite : une fois la fiole baisée, une fois la oagulation du sang constatée, il faut qu'ils se retirent.

Le reste de l'église forme une mer de têtes humaines, aessus de laquelle apparaissent comme des îles chargées de emmes, d'hommes, de plumes, de crachats, de rubans, d'épaulettes et d'écharpes, la tribune des princes, la tribune les ambassadeurs et la tribune *dei posti distinti*.

Princes, ambassadeurs, *posti distinti* peuvent descendre de leur échafaudage, aller baiser la fiole, constater la coagulation du sang et revenir à leur place; seulement, pendant ce trajet, ils risquent d'être étouffés comme de simples mortels.

La première chose que nous fîmes fut de nous agenouiller à la balustrade; le chanoine de garde nous présenta la fiole, que nous baisâmes; puis il nous fit voir le sang desséché, qui se tenait collé aux parois.

Nous revînmes prendre notre place : Jadin laissa dans le trajet un pan de son habit; moi, j'y laissai un mouchoir de poche.

Puis nous attendîmes.

Les foules se succédèrent ainsi depuis le moment de notre entrée, c'est-à-dire depuis huit heures du matin, jusqu'à trois heures de l'après-midi. A trois heures de l'après-midi, des murmures commencèrent à se faire entendre, et quelques malintentionnés répandaient le bruit que le miracle ne se ferait pas.

Vers trois heures et demie, les murmures augmentèrent d'une façon effrayante : cela commençait par une espèce de plainte, et cela montait jusqu'au rugissement. Les parentes de saint Janvier jetèrent quelques injures au saint qui se faisait ainsi prier.

A quatre heures, il y avait presque émeute : on trépignait, on vociférait, on montrait les poings; le chanoine de garde (on avait renouvelé les chanoines d'heure en heure) s'approcha de la balustrade et dit :

— Il y a sans doute des hérétiques dans l'assemblée. Que les hérétiques sortent, ou le miracle ne se fera pas.

A ces mots, une clameur épouvantable s'éleva de toutes les parties de la cathédrale.

— Dehors les hérétiques ! à bas les hérétiques ! à mort les hérétiques !

Une douzaine d'Anglais, qui étaient aux tribunes, descendirent alors de leur échafaudage, au milieu des cris, des huées et des vociférations de la foule; une escouade de fantassins, conduite par un officier, l'épée nue à la main, les

veloppa, afin qu'ils ne fussent pas mis en pièces par le uple, et les accompagna hors de l'église, où je ne sais s ce qu'ils devinrent.

Leur expulsion amena un moment de silence, pendant le- iel la foule, émue et soulevée, reprit le mouvement qui la portait vers l'autel pour baiser la fiole, et l'éloignait de autel quand la fiole était baisée.

Une heure à peu près s'écoula dans l'attente, et sans que miracle se fit. Pendant cette heure, la foule fut assez tran- uille; mais c'était le calme qui précède l'orage. Bientôt les meurs recommencèrent, les grondements se firent en- ndre de nouveau, quelques clameurs sauvages et isolées clatèrent. Enfin, cris tumultueux, vociférations, gronde- ents, rumeurs se fondirent dans un rugissement universel ont rien ne peut donner une idée.

Le chanoine demanda une seconde fois s'il y avait des hé- étiques dans l'assemblée; mais, cette fois, personne ne ré- ondit. Si quelque malheureux Anglais, Russe ou Grec, se it dénoncé en répondant à cet appel, il eût été certainement is en morceaux, sans qu'aucune force militaire, sans qu'au- une protection humaine eût pu le sauver.

Alors, les parentes de saint Janvier se mirent de la par- e; c'était quelque chose de hideux que ces vingt ou trente égères arrachant leur bonnet de rage, menaçant saint nvier du poing, invectivant leur parent de toute la force e leurs poumons, hurlant les injures les plus grossières, ociférant les menaces les plus terribles, insultant le saint r son autel, comme une populace ivre eût pu faire d'un rricide sur un échafaud.

Au milieu de ce sabbat infernal, tout à coup le prêtre eva la fiole en l'air, criant :

— Gloire à saint Janvier, le miracle est fait!

Aussitôt tout changea.

Chacun se jeta la face contre terre. Aux injures, aux vo- iférations, aux cris, aux clameurs, aux rugissements, suc- édèrent les gémissements, les plaintes, les pleurs, les san- lots. Toute cette populace, folle de joie, se roulait, se

relevait, s'embrassait, criait : « Miracle! miracle! » et demandait pardon à saint Janvier, en agitant ses mouchoirs trempés de larmes, des excès auxquels elle venait de se porter à son endroit.

Au même instant, les musiciens commencèrent à jouer et les chantres à chanter le *Te Deum*, tandis qu'un coup de canon tiré au fort Saint-Elme, et dont le bruit vint retentir jusque dans l'église, annonçait à la ville et au monde, *urbi et orbi*, que le miracle était fait.

En effet, la foule se précipita vers l'autel, nous comme les autres. Ainsi que la première fois, on nous donna la fiole à baiser; mais, de parfaitement coagulé qu'il était d'abord, le sang était devenu parfaitement liquide.

C'est, comme nous l'avons dit, dans cette liquéfaction que consiste le miracle.

Et il y avait bien véritablement miracle, car c'était toujours la même fiole; le prêtre ne l'avait touchée que pour la prendre sur l'autel et la faire baiser aux assistants, et ceux qui venaient de la baiser ne l'avaient pas un instant perdue de vue.

La liquéfaction s'était faite au moment où la fiole était posée sur l'autel, et où le prêtre, à dix pas de l'autel à peu près, apostrophait les parents de saint Janvier.

Maintenant, que le doute dresse sa tête pour nier, que la science élève sa voix pour contredire; voilà ce qui est, voilà ce qui se fait, ce qui se fait sans mystère, sans supercherie, sans substitution, ce qui se fait à la vue de tous. La philosophie du XVIIIe siècle et la chimie moderne y ont perdu leur latin : Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents.

Maintenant, est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le IVe siècle jusqu'à nous?

Cela est possible; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle.

J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle; et, pour ma part, je déclare que j'y crois.

› soir, toute la ville était illuminée et l'on dansait dans ues.

XXII

SAINT ANTOINE USURPATEUR.

aintenant, et après ce que nous venons de dire de la ularité de saint Janvier, croirait-on une chose? C'est , comme une puissance terrestre, comme un simple roi de ir et d'os, comme un Stuart, ou comme un Bourbon, un vint où saint Janvier fut détrôné.

est juste d'ajouter que c'était en 99, époque du détrône- nt général sur la terre comme au ciel; il est vrai de dire c'était pendant cette période étrange où Dieu lui-même, ssé de son paradis, eut besoin, pour reparaître en France s le nom de l'Être suprême, d'un laissez-passer de la Con- tion nationale signé par Maximilien Robespierre.

eux qui douteront de la chose pourront, en passant dans faubourg du Roule, jeter les yeux sur le fronton de lise Saint-Philippe; ils y liront encore cette inscription effacée :

Le peuple Français reconnaît l'existence de l'Être su- ne et l'immortalité de l'âme. »

r, comme nous le disions, ce fut en 1799, dans le siècle du patronat de saint Janvier, MM. Barras, Rew- Gohier et autres régnant en France sous le nom de di- eurs, que la chose arriva.

oici à quelle occasion :

e 23 janvier 1799, après une défense de trois jours, pen- t lesquels les lazzaroni, armés de pierres et de bâtons lement, avaient tenu tête aux meilleures troupes de la ublique, Naples s'était rendue à Championnet, et, grâce n discours que le général en chef avait fait aux Napoli-

tains dans leur propre langue, et par lequel il leur prouvait que tout ce qui s'était passé était un malentendu, l'armée républicaine avait fait son entrée dans la ville, criant : « Vive saint Janvier ! » tandis que, de leur côté, les lazzaroni criaient : « Vivent les Français ! »

Pendant la nuit, on enterra quatre mille morts, victimes de ce malentendu, et tout fut dit.

Cependant, comme on le pense bien, cette entrée, toute fraternelle qu'elle était, avait amené un changement notable dans les affaires du gouvernement : le parti républicain l'emportait; il se mit donc à établir une république, laquelle prit le nom de république parthénopéenne.

Le jour où elle fut proclamée, il y eut un grand banquet que le général Championnet donna aux membres du nouveau gouvernement, dans l'ancien palais du roi, devenu palais national.

Ce banquet réjouit beaucoup les lazzaroni, qui virent dîner leurs représentants, et qui s'assurèrent que les libéraux n'étaient point des anthropophages, comme on le leur avait dit.

Le lendemain, le général Championnet, suivi de tout son état-major, se transporta en grande pompe dans la cathédrale de Sainte-Claire, pour rendre grâces à Dieu du rétablissement de la paix, adorer les reliques de saint Janvier, et implorer sa protection pour la ville de Naples, malgré son changement de gouvernement.

Cette cérémonie, à laquelle assista autant de peuple que l'église put en contenir, fut fort agréable aux lazzaroni, qui reconnurent, vu le silence du saint et le recueillement du général et de son état-major, que les Français n'étaient point des hérétiques, comme on le leur avait assuré.

Le surlendemain, on planta des arbres de la Liberté sur toutes les places de Naples, au son de la musique militaire française et de la musique civile napolitaine.

Cet essai d'horticulture championnienne mit le comble à l'enthousiasme des lazzaroni, qui aiment la musique et adorent l'ombre.

commença ce que l'on appelle les réformes; ce fut
ɜ d'achoppement de la nouvelle république.
ɔlit les droits sur le vin, et le peuple laissa faire sans
e.
ɔlit les droits sur le tabac, et le peuple toléra encore
ɔlition.
bolit le droit sur le sel, et le peuple commença à
ʻer.
bolit les droits sur le poisson, et le peuple cria plus

, on abolit le titre d'*excellence*, et le peuple se fâcha
ait.
ɜt excellent peuple, qui regardait chaque abolition
comme un outrage fait à ses droits, et qui pourtant
ɜvolta réellement que lorsqu'on abolit le titre d'*excel-*
ui cependant, comme il le disait lui-même, n'avait
; au nouveau gouvernement.
ɜureusement, le nouveau gouvernement ne tint au-
ɑpte des réclamations des lazzaroni, et continua ses
s, fier et fort qu'il était de l'appui de l'armée fran-

cet appui, comme on le comprend bien, révéla aux
ɪins qu'il y avait connivence entre l'armée française
ɔuvernement qui les opprimait en leur enlevant, les
rès les autres, leurs impôts les plus anciens et les
ɜrés. Dès lors les Français, d'abord combattus comme
étiques, puis accueillis comme des libérateurs, puis
mme des frères, furent regardés comme des enne-
le bruit commença à se répandre, du château de
ɪ Capodimonte, et du pont de la Maddalena à la
le Pouzzoles, que saint Janvier, pour punir la ville de
de la confiance qu'elle avait eue en eux, ne ferait
on miracle le premier dimanche du mois de mai,
c'est son habitude de le faire, depuis quatorze siècles,
susindiqué.
désastreuse nouvelle fit grande sensation; chacun
ɔrdant se demandait :

— Avez-vous entendu dire que saint Janvier ne fera pas son miracle cette année ?

On se répondait :

— Je l'ai entendu dire.

Et les interlocuteurs, regardant le ciel en soupirant, secouaient la tête et se quittaient en murmurant :

— C'est la faute de ces gueux de Français !

Bientôt on commença, aux heures de l'appel, à remarquer des absences dans les rangs. Le rapport en fut fait au général Championnet, qui ne douta point un seul instant que les absents n'eussent été jetés à la mer.

Quelques jours avant celui où le miracle devait avoir lieu, on trouva trois soldats inanimés : un dans la rue Porta-Capuana, le second dans la rue Saint-Joseph, le troisième sur la place du Marché-Neuf.

Un d'eux avait encore dans la poitrine le couteau qui l'avait tué, et au manche du couteau était attachée cette inscription :

« Meurent ainsi tous ces hérétiques de Français, qui sont cause que saint Janvier ne fera pas son miracle ! »

Le général Championnet vit alors qu'il était fort important pour son salut et pour le salut de l'armée que le miracle se fît.

Il décida donc que, d'une façon ou de l'autre, le miracle se ferait.

A mesure que le premier dimanche de mai approchait, les démonstrations devenaient plus hostiles et les menaces plus ouvertes.

La veille du grand jour arriva : la procession eut lieu comme d'habitude; seulement, au lieu de défiler entre deux lignes de soldats napolitains, elle défila entre une haie de grenadiers français et une haie de troupes indigènes.

Toute la nuit, les patrouilles furent faites, moitié par les soldats de la république parthénopéenne, et moitié par les soldats de la république française. Il y avait pour les deux nations un même mot d'ordre franco-italien.

La nuit, quelques cloches isolées sonnèrent; mais, au lieu

ce joyeux carillon qui leur est habituel, elles ne jetèrent ns l'air que de lugubres volées. Ces tintements rappelèıt au général Championnet celui des Vêpres siciliennes, il promit de ne pas se laisser surprendre comme l'avait t Charles d'Anjou.

Le matin, chacun s'avança vers l'église Sainte-Claire, ›rne et silencieux. C'était un trop grand contraste avec caractère napolitain pour qu'il ne fût pas remarqué. Le néral, à l'exception des hommes de service, consigna les dats dans les casernes, en leur donnant l'ordre de se tenir ȝts à marcher au premier appel.

La journée s'écoula sous un aspect sombre et menaçant. pendant, comme le miracle ne s'accomplit d'ordinaire que trois à six heures du soir, jusque-là il n'y eut encore trop n à dire; mais, cette heure arrivée, les vociférations com›ncèrent; seulement, cette fois, au lieu de s'adresser au ınt, c'étaient les Français qu'elles attaquaient. Comme le néral assistait à la cérémonie avec son état-major, et qu'il tendait parfaitement le patois napolitain, il ne perdit pas mot de toutes les menaces qui lui étaient faites.

A six heures, les vociférations se changèrent en hurle›nts, les bras commencèrent à sortir des manteaux et les ıteaux à sortir des poches. Bras et couteaux se dirigeaient rs le général et vers son état-major, qui demeuraient aussi passibles que s'ils n'eussent rien compris, ou que si la ose ne les eût point regardés.

A huit heures, c'étaient des rugissements à ne plus s'enıdre, ceux de la rue répondaient à ceux de l'église; les enadiers regardaient le général pour savoir si eux aussi tireraient pas la baïonnette; le général était impassible.

A huit heures et demie, comme le tumulte redoublait, le ›néral se pencha vers un aide de camp et lui dit quelques ots à l'oreille. L'aide de camp descendit de l'échafaudage, aversa la double haie de soldats français et napolitains ıi conduisait au chœur, se mêla à la foule des fidèles qui › pressaient pour aller baiser la fiole, arriva jusqu'à la baıstrade, se mit à genoux et attendit son tour.

Au bout de cinq minutes, le chanoine prit sur l'autel la fiole renfermant le sang parfaitement coagulé; ce qui était, vu l'heure avancée, une grande preuve de colère de saint Janvier contre les Français, la leva en l'air, pour que personne ne doutât de l'état dans lequel elle était; puis il commença à la faire baiser à la ronde.

Lorsqu'il arriva devant l'aide de camp, celui-ci, tout en baisant la fiole, lui prit la main. Le chanoine fit un mouvement.

— Un mot, mon père, dit le jeune officier.

— Que me voulez-vous ? demanda le prêtre.

— Je veux vous dire, de la part du général en chef, reprit l'aide de camp, que, si dans dix minutes le miracle n'est pas fait, dans un quart d'heure vous serez fusillé.

Le chanoine laissa tomber la fiole, que le jeune aide de camp rattrapa heureusement avant qu'elle eût touché la terre, et qu'il lui rendit aussitôt avec les marques de la plus profonde dévotion; puis il se leva, et revint prendre sa place près du général.

— Eh bien ? dit Championnet.

— Eh bien, dit l'aide de camp, soyez tranquille, général, dans dix minutes le miracle sera fait.

L'aide de camp avait dit la vérité : seulement, il s'était trompé de cinq minutes. Au bout de cinq minutes, le chanoine leva la fiole en criant :

— *Il miracolo e fatto!*

Le sang était en pleine liquéfaction.

Mais, au lieu des cris de joie et des transports d'allégresse qui accueillaient ordinairement cette heure solennelle, toute cette foule, déçue dans son espoir, s'écoula dans un morne silence : la promesse faite au nom de saint Janvier n'avait pas été tenue; malgré la présence des Français, le miracle s'était accompli. Saint Janvier ne les regardait donc pas comme des ennemis; c'était à n'y plus rien comprendre; et, comme ni le chanoine ni le général ne révélèrent pour le moment la petite conversation qu'ils avaient eue ensemble par l'organe du jeune aide de camp, personne, en effet, n'y comprit rien.

en résulta que de mauvais soupçons planèrent sur saint
ier : on l'accusa tout bas de s'être laissé séduire par de
s paroles et de tourner tout doucement au républica-
ıe.

: bruit fut la première atteinte portée au pouvoir spirituel
mporel de saint Janvier.

ous avons dit ailleurs comment les choses suivirent un
e cours que celui auquel on s'attendait. Les Français,
ıs dans l'Italie occidentale, rappelèrent les troupes
occupaient Naples : le général Macdonald, qui avait
ılacé le général Championnet, évacua la capitale, lais-
la république parthénopéenne livrée à elle-même. Trois
; après, la pauvre république n'existait plus.

y eut alors une réaction terrible contre tout ce qui avait
l'influence du parti français. Nous avons raconté les
ılices de Caracciolo, d'Hector Caraffa, de Cirillo et d'E-
ɔra Pimentel; pendant deux mois, Naples fut une vaste
:herie. Que ceux qui en ont le courage ouvrent Coletta et
:nt avec lui le tour de cet effroyable charnier.

:pendant, lorsque les lazzaroni eurent tout tué ou tout
crit, force leur fut de s'arrêter. On regarda alors de tous
ȝ, pour voir si l'on n'avait oublié personne, avant de dé-
ıer les potences, de démonter les échafauds et d'éteindre
ıûchers; tout était muet et désert comme une tombe; il
ıvait que les bourreaux sur les places, des spectateurs
fenêtres, mais plus de victimes.

ıelqu'un pensa alors à saint Janviér, lequel avait fait son
ıcle d'une façon si antinationale et surtout si inatten-

ais saint Janvier n'était pas une de ces puissances d'un
, à laquelle on s'attaque sans s'inquiéter de ce qu'il en
ltera : saint Janvier avait vu passer les Grecs, les Goths,
Sarrasins, les Normands, les Souabes, les Angevins, les
agnols, les vice-rois et les rois, et saint Janvier était
ours debout; de sorte que ce fut tout bas et presque en
ıblant que le premier qui accusa saint Janvier formula
accusation.

Mais, justement à cause de cette longue popularité, saint Janvier avait au fond beaucoup plus d'ennemis qu'on ne lui en connaissait. Si bienveillant, si puissant, si attentif qu'il fût, il lui avait été impossible, au milieu du concert de demandes qui monte éternellement jusqu'à lui, d'entendre et d'exaucer tout le monde; il avait donc, sans qu'ils s'en doutât lui-même, fait une foule de mécontents, lesquels n'osaient rien dire tant qu'ils se croyaient isolés, mais se rallièrent immédiatement au premier accusateur qui éleva la voix; il en résulta que, contre son attente, celui-ci eut un succès auquel il ne s'était pas attendu.

Du moment qu'on n'avait pas mis l'accusateur en pièces, on l'éleva sur un pavois; aussitôt, chacun fit chorus; il n'y eut pas jusqu'au plus petit lazzarone qui ne formulât aussi son accusation. Saint Janvier, d'abord soupçonné d'indifférence, fut bientôt taxé de trahison : on l'appela révolutionnaire, on l'appela jacobin. On courut à la chapelle du Trésor, qu'on pilla préalablement; puis on prit la statue du saint, on lui attacha une corde au cou, on la traina sur le môle, on la jeta à la mer.

Quelques voix s'élevèrent bien parmi les pêcheurs contre cette exécution, qui sentait son 2 septembre d'une lieue; mais ces voix furent aussitôt couvertes par les vociférations de la populace, qui criait :

— A bas saint Janvier ! saint Janvier à la mer !

Saint Janvier subit donc une seconde fois le martyre, et fut jeté dans les flots; il est vrai que, cette fois, il était exécuté en effigie.

Mais saint Janvier ne fut pas plus tôt à la mer, que la ville de Naples se trouva sans patron, et que, habituée comme elle l'était à une protection miraculeuse, elle sentit de la façon la plus déplorable l'isolement dans lequel elle se trouvait.

Son premier mouvement, son mouvement naturel, fut de recourir à l'un de ses soixante-quinze patrons secondaires, et de lui transmettre la survivance de saint Janvier.

Malheureusement, ce n'était pas chose facile à faire; les saints supérieurs étaient occupés ailleurs : saint Pierre avait

ome, saint Paul avait Londres, saint François avait Assise, aint Charles Borromée, Arona ; chacun enfin avait sa ville u'il avait toujours protégée comme saint Janvier avait pro-égé Naples, et il n'y avait pas lieu de croire que, quelque spérance d'avancement que lui donnât cette nouvelle nomi-ation, il abandonnât son peuple pour un peuple nouveau, l'un autre côté, en partageant son patronage, il y avait à raindre que le saint n'eût plus de besogne qu'il n'en pou-ait faire, et n'étreignit mal pour trop embrasser. Restaient, est vrai, les saintes, qui, grâce à l'établissement presque énéral de la loi salique, ont plus de temps à elles que les aints ; mais c'était un pauvre sucesseur à donner à saint anvier qu'une femme, et les Napolitains étaient trop fiers our laisser ainsi tomber en quenouille le patronage de leur lle.

Pendant ce temps, toute sorte de brigues s'ourdissaient : acun présentait son saint, exagérait ses mérites, doublait s qualités, s'engageait pour lui et en son nom, répondait sa bonne volonté ; il n'y eut pas jusqu'à saint Gaetan qui eût ses prôneurs. Mais on comprend que c'était un mau-is antécédent pour le saint que de s'être laissé voler lui-ême, et de n'avoir pas pu se retrouver. Aussi san Gaetano eut-il pas un instant de chance, et ne fut-il nommé que our mémoire.

On résolut de faire un conclave où les mérites des préten-nts seraient examinés, et d'où sortirait le plus digne. Les oms des soixante-quinze saints furent proclamés ; après aque proclamation, chacun eut la liberté de se lever et de re en faveur du dernier nommé tout ce que bon lui sem-erait ; la liberté entière du vote fut accordée : et, pour que s votes fussent essentiellement libres, on décréta que le crutin serait secret.

Au troisième tour de scrutin, saint Antoine fut élu.

Ce qui avait surtout plaidé en faveur de saint Antoine, est qu'il est patron du feu.

Or, Naples, étant incessamment menacée, comme Sodome t Gomorrhe, de périr de combustion instantanée, voyait

une certaine sécurité dans le choix d'un patron qui tenait particulièrement sous sa dépendance l'élément mortel et redouté.

Mais Naples n'avait pas songé à une chose, c'est qu'il y a feu et feu, comme il y a fagots et fagots. Saint Antoine était le patron du feu causé par accident, par inadvertance, par maladresse : il était souverain contre tout incendie ayant pour principe une cause humaine ; mais saint Antoine ne pouvait rien contre le feu du ciel ni contre le feu de la terre; saint Antoine était impuissant contre la foudre et contre la lave, contre les orages et contre les volcans. A part le soin avec lequel il s'était gardé jnsque-là, saint Antoine n'était donc pas pour Naples un patron de beaucoup supérieur à saint Gaetan.

Saint Antoine n'en fut pas moins proclamé patron de Naples au milieu de l'allégresse générale. Il y eut des danses, des fêtes, des joutes sur l'eau, des distributions gratis, des spectacles en plein air et des feux d'artifice; de sorte que saint Antoine se crut aussi solide à son poste que l'avaient été tour à tour les vingt-trois empereurs romains successeurs de Charlemagne, ou les deux cent cinquante-sept papes successeurs de saint Pierre.

Saint Antoine comptait sans le Vésuve.

Six mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt porter atteinte à la popularité du nouveau patron : deux ou trois incendies avaient même eu lieu dans la ville, qui avaient été miraculeusement réprimés par la seule présence de la châsse du saint : de sorte que non-seulement on commençait à oublier saint Janvier, mais qu'il y avait même des courtisans du pouvoir qui proposaient de jeter bas la statue de l'ex-patron de Naples, que, par oubli sans doute, on avait laissée debout à la tête du *ponte della Maddalena*.

Heureusement, l'exaspération était calmée, et cette proposition de vengeance rétroactive n'eut aucun résultat.

Tout semblait donc marcher pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, lorsqu'un beau matin, on s'aperçut que la fumée du Vésuve s'épaississait sensiblement et

ıtait au ciel avec une violence et une rapidité extrordi-
res. En même temps, des bruits souterrains commencè-
t à se faire entendre; les chiens hurlaient lamentablement,
de nombreuses troupes d'oiseaux effrayés tournoyaient
l'air, s'abattant pour un instant, puis reprenant leur vol
sitôt, comme s'ils eussent craint de se reposer sur une
ıse qui avait sa racine dans la terre. De son côté, la mer
sentait des phénomènes particuliers tout aussi effrayants;
bleu d'azur qui lui est habituel sous le beau ciel de Na-
s, elle était passée à une couleur cendrée qui lui ôtait
te sa transparence; et, quoique calme en apparence,
ıique aucun vent ne l'agitât, de grosses vagues isolées
ıtaient, bouillonnant, et venaient crever à la surface en
andant une forte odeur de soufre. Parfois aussi, comme
y eût eu pour la mer méditerranéenne une marée pa-
le à celle qui agite le vieil Océan, le flot montait au dessus
ıon rivage, puis tout à coup reculait, laissant la plage nue,
r revenir bientôt comme il s'était éloigné. Ces présages
ent trop connus pour qu'on doutât un seul instant de ce
ls annonçaient: une éruption du Vésuve était imminente.
ıans tout autre moment, Naples s'en serait souciée comme
Colin-Tampon; mais, au moment du danger, Naples se
vint qu'elle n'avait plus saint Janvier, qui, pendant qua-
:e siècles, l'avait si bien gardée de son redoutable voisin;
le Vésuve avait eu beau jeter feu et flamme, l'insou-
ıte fille de Parthénope n'avait pas moins continué de se
er dans son golfe, comme si la chose ne l'eût regardée
unement. En effet, la Sicile avait été bouleversée, la Ca-
re avait été détruite : Resina et Torre-del-Greco rebâties,
ıe sept fois et l'autre neuf, s'étaient autant de fois fondues
ıs un torrent de lave, sans que jamais une seule des
isons enfermées dans l'enceinte des murailles de Naples
été seulement ébranlée. Aussi la confiance était-elle ar-
ée à ce point que les Napolitains ne regardaient plus le
suve que comme une espèce de phare à la lueur duquel ils
aient le bouleversement du reste du monde sans qu'eux-
mes eussent à craindre d'*être bouleversés*. Mais, cette fois,

un vague instinct de malheur leur disait qu'il n'en était plus ainsi. Avec saint Janvier la sécurité avait disparu : le pacte était rompu entre la ville et la montagne.

Aussi, contre l'habitude, une certaine terreur, à la vue de ces signes menaçants, se répandit-elle dans la cité. Au lieu de se coucher aux grondements de la montagne, les nobles et les bourgeois dans leurs lits, les pêcheurs dans leurs barques, les lazzaroni sur les marches de leurs palais, chacun resta debout et examina avec inquiétude le travail nocturne du volcan. C'était à la fois un magnifique et terrible spectacle, car à chaque instant les présages devenaient plus certains et le danger plus imminent. En effet, de minute en minute, la fumée se déroulait plus épaisse, et de temps en temps de longs serpents de flamme, pareils à des éclairs, jaillissaient de la bouche du volcan et se dessinaient sur la spirale sombre qui semblait soutenir le poids du ciel. Enfin, vers les deux heures du matin, une détonation terrible se fit entendre; la terre oscilla, la mer bondit, et la cime du mont, se déchirant comme une grenade trop mûre, donna passage à un fleuve de lave ardente qui, un instant incertain de la direction qu'il devait prendre, s'arrêta écumant sur un plateau; puis, comme s'il eût été conduit par une main vengeresse, abandonna son cours accoutumé et s'avança directement vers Naples.

Il n'y avait pas de temps à perdre : une fois sa direction prise, la lave s'avance avec une lente mais impassible inflexibilité; rien ne la détourne, rien ne la fléchit, rien ne l'arrête; elle tarit les fleuves, elle comble les vallées, elle surmonte les collines, elle enveloppe les maisons, les coupe par leur base, les emporte comme des îles flottantes, et les balance à sa surface jusqu'à ce qu'elles s'écroulent dans ses flots. A son approche, l'herbe se dessèche, les feuilles meurent, jaunissent et tombent; la séve des arbres s'évapore; l'écorce éclate et se soulève; le tronc fume et se plaint; la lave est à vingt pas de lui encore, que déjà il se tord, s'embrase, s'enflamme, pareil à ces ifs qu'on prépare pour les *fêtes publiques*; si bien que, lorsqu'elle l'atteint, le géant

lroyé n'est déjà plus qu'une colonne de cendre qui be en poussière, et s'évanouit comme si elle n'avait ais existé.

a lave s'avançait vers Naples.

n courut à la chapelle du Trésor; on en tira la statue de it Antoine; six chanoines la prirent sur leur dos, et, sui- d'une partie de la population, s'avancèrent vers l'endroit menaçait le danger.

fais ce n'était plus là un de ces incendies sans consé- nce sur lesquels saint Antoine n'avait eu qu'à souffler ir les éteindre; c'était une mer de feu qui s'avançait ruis- nt de rocher en rocher, sur une largeur de trois quarts lieue. Les chanoines portèrent le saint le plus près de la e qu'il leur fut possible, et, là, ils entonnèrent le *Dies iræ, illa.* Mais, malgré la présence du saint, malgré les nts des chanoines, la lave continua d'avancer. Les cha- nes tinrent bon tant qu'ils purent, aussi y eut-il un mo- nt où l'on crut le feu vaincu. Mais ce n'était qu'une fausse : saint Antoine fut contraint de reculer.

le ce moment, on comprit que tout était perdu. Si le pa- n de Naples ne pouvait rien pour Naples, quel serait le it assez puissant pour la sauver? Naples, la ville des dé- s; Naples, la maison de campagne de Rome du temps uguste; Naples, la reine de la Méditerranée dans tous temps; Naples allait être ensevelie comme Herculanum disparaître comme Pompéi. Il lui restait encore deux ires à vivre, puis tout serait dit : Naples aurait vécu !

a lave s'avançait toujours; elle avait atteint d'un côté le min de Portici, et commençait à se répandre dans la r; elle avait dépassé de l'autre le Sebetus et commençait e répandre dans les jardins. Le centre descendait droit l'église de Sainte-Marie des Grâces, et allait atteindre le it della Maddalena.

Tout à coup la satue de marbre de saint Janvier, qui se ait à la tête du pont les mains jointes, détacha sa main ite de sa main ganche, et, d'un geste suprême et impé- if, étendit son bras de marbre vers la rivière de flammes.

Aussitôt le volcan se referma; aussitôt la terre cessa de frémir; aussitôt la mer se calma. Puis la lave, après avoir fait encore quelques pas, sentant la source qui l'alimentait se tarir, s'arrêta tout à coup à son tour. Saint Janvier venait de lui dire, comme autrefois Dieu à l'Océan : « Tu n'iras pas plus loin ! » Naples était sauvée ! sauvée par son ancien patron, par celui qu'elle avait hué, conspué, détrôné, jeté à l'eau, et qui se vengeait de toutes ces humiliations, de toutes ces insultes, de toutes ces injures, comme Jésus-Christ s'était vengé de ses bourreaux, en leur pardonnant.

Il ne faut pas demander si la réaction fut rapide : à l'instant même, les cris de « Vive saint Janvier ! » retentirent d'un bout à l'autre de la ville; toutes les cloches bondirent, toutes les églises chantèrent. On courut à l'endroit où l'on avait jeté la statue de saint Janvier à la mer; on l'enveloppa de filets, et on demanda les meilleurs plongeurs pour aller reconnaître l'endroit où gisait le précieux simulacre. Mais alors, un vieux pêcheur fit signe qu'on eût à le suivre. Il conduisit toute cette foule à sa cabane; puis, y étant entré seul, il en sortit un instant après, tenant la statue du saint dans ses bras.

Le même soir où elle avait été précipitée du haut du môle, il l'avait retirée de la mer et l'avait précieusement emportée chez lui.

La statue fut aussitôt transportée à la cathédrale de Sainte-Claire, et, le lendemain, réintégrée en grande pompe dans la chapelle du Trésor.

Quant au pauvre saint Antoine, il fut dégradé de tous ses titres et honneurs, et, à partir de cette heure, classé dans l'esprit des Napolitains un cran plus bas que saint Gaetan.

Depuis ce jour, la dévotion à saint Janvier, loin de subir quelque nouvelle atteinte, a toujours été croissant

J'ai entendu dans une église la prière d'un lazzarone : il demandait à Dieu de prier saint Janvier de le faire gagner à la loterie.

XXIII

LE CAPUCIN DE RESINA.

Le Vésuve, dont nous nous sommes encore assez peu oc-
pé, mais auquel nous reviendrons plus tard, est le juste
lieu entre l'Etna et le Stromboli.
Je pourrais donc, en toute sécurité de conscience, ren-
yer mes lecteurs aux descriptions que j'ai déjà données
s deux autres volcans.
Mais, dans la nature comme dans l'art, dans l'œuvre de
eu comme dans le travail de l'homme, dans le volcan comme
ns le drame, à côté du mérite réel, il y a la réputa-
n.
)r, quoique les véritables débuts du Vésuve dans sa car-
re volcanique datent à peine de l'an 79, c'est-à-dire d'une
ique où l'Etna était déjà vieux, il s'est tant remué depuis
is ses cinquante éruptions successives, il a si bien pro-
de son admirable position et de sa magnifique mise en
ne, il a fait tant de bruit et tant de fumée, que non-seule-
nt il a éclipsé le nom de ses anciens confrères, qui n'é-
ent ni de force ni de taille à lutter contre lui, mais qu'il
resque effacé la gloire du roi des volcans, du redoutable
a, du géant homérique.
l faut aussi convenir qu'il s'est révélé au monde par un
p de maitre.
nvelopper la campagne et la mer d'un sombre nuage;
andre la terreur et la nuit sur une immense étendue;
oyer ses cendres jusqu'en Afrique, en Syrie, en Égypte;
primer deux villes telles que Herculanum et Pompéi; as-
xier à une lieue de distance un philosophe tel que Pline,
orcer son neveu d'immortaliser la catastrophe par une
irable lettre; vous m'avouerez que ce n'est pas trop mal

pour un volcan qui commence, et pour un ignivome qui débute.

A dater de cette époque, le Vésuve n'a rien négligé pour justifier la célébrité qu'il avait acquise d'une manière si terrible et si imprévue. Tantôt éclatant comme un mortier et vomissant par neuf bouches de feu des torrents de lave; tantôt pompant l'eau de la mer et la rejetant en gerbes bouillonnantes au point de noyer trois mille personnes; tantôt se couronnant d'un panache de flammes qui s'éleva en 1779, selon le calcul des géomètres, à dix-huit mille pieds de hauteur, ses éruptions, qu'on peut suivre exactement sur une collection de gravures coloriées, ont toutes un caractère différent et offrent toujours l'aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. On dirait que le volcan a ménagé ses effets, varié ses phénomènes, gradué ses explosions avec une parfaite entente de son rôle. Tout lui a servi pour agrandir sa renommée : les récits des voyageurs, les exagérations des guides, l'admiration des Anglais, qui, dans leur philanthropique enthousiasme, donneraient leur fortune et leurs femmes par-dessus pour voir une bonne fois brûler Naples et ses environs. Il n'est pas jusqu'à la lutte soutenue avec saint Janvier, lutte, à la vérité, où le saint a remporté tout l'avantage, qui n'ait aussi ajouté à la gloire du Vésuve ; il est vrai que le volcan a fini par être vaincu, comme Satan par Dieu; mais une telle défaite est plus grande qu'un triomphe. Aussi le Vésuve n'est plus seulement célèbre, il est populaire.

On comprend, après cela, qu'il m'était impossible de quitter Naples sans présenter mes hommages au Vésuve.

Je fis donc prévenir Francesco (1) qu'il eût à tenir prêt son corricolo pour le lendemain matin à six heures, en lui recommandant bien d'être exact, et en joignant à la recom-

(1) Je m'aperçois ici que j'ai appelé notre cocher tantôt Francesco, tantôt Gaetano. Cela tient à ce qu'il était baptisé sous l'invocation de ces deux saints, et que nous l'appelions Francesco quand nous étions en bonne humeur, et Gaetano quand nous le boudions.

andation six carlins de pourboire, seul moyen de rendre recommandation efficace.

Le lendemain, à la pointe du jour, Francesco et son fantastique attelage étaient à la porte de l'hôtel. Jadin refusa ı m'accompagner dans ma nouvelle ascension, prétendant ıe son croquis n'en serait que plus exact s'il ne quittait ıs sa fenêtre, et m'engageant par toute sorte de raisons à ı pas me déranger moi-même pour si peu de chose. A l'enndre, le Vésuve était un volcan éteint depuis plusieurs ècles, comme la Solfatare ou le lac d'Agnano; seulement, roi de Naples y faisait tirer de temps à autre un petit feu ırtifice à l'intention des Anglais. Quant à Milord, il pargea complétement l'avis de son maître : l'intelligent ani- ıl, après son bain dans les eaux bouillantes du Vulcano son passage dans les sables brûlants du Stromboli, était rfaitement guéri de toute curiosité scientifique.

Je partis donc seul avec Francesco.

Le brave conducteur commença par s'informer très-resctueusement si Son Excellence mon camarade n'était pas lisposé. Rassuré sur l'objet de ses craintes, il s'empressa quitter sa tristesse de commande, reprit son air le plus reux, son sourire le plus épanoui, et fit claquer son fouet ec un redoublement de bonne humeur. Soit que la préıce de Jadin l'eût intimidé dans nos excursions précéntes, soit qu'il eût avalé littéralement son pourboire de la ille, Francesco déploya tout le long de la route une verve eptique et une incrédulité voltairienne que je ne lui avais illement soupçonnées, et qui m'étonnèrent singulièrement ns un homme de son âge, de sa condition et de son pays.

Arrivé au *ponte della Maddalena*, il passa fort cavalièrement entre les deux statues de saint Janvier et de saint Anine, affectant de siffler ses chevaux et de crier gare à la ule, pour ne pas rendre le salut d'usage aux deux protecurs de la ville.

Comme à la rigueur cette première irrévérence pouvait re mise sur le compte d'une distraction légitime, je fis emblant de ne pas m'en apercevoir.

Mais, en traversant San-Giovanni à Tudicci, village assez célèbre pour la confection du macaroni, un moine franciscain d'une santé florissante et d'une magnifique encolure, par ce droit naturel qu'ont les moines napolitains sur tous les corricoli, comme les Anglais sur la mer, héla le cocher, et lui fit signe impérieusement de l'attendre. Francesco arrêta ses chevaux avec une si parfaite bonne foi, qu'habitué d'ailleurs à de telles surprises, je m'étais déjà rangé pour faire place au compagnon que le ciel m'envoyait. Mais à peine le bon moine s'était-il approché à la portée de nos voix, que Francesco ôta ironiquement son chapeau, et lui dit avec un sourire railleur :

— Pardon, mon révérend, mais je crois que saint François, mon patron et le fondateur de votre ordre, n'est jamais monté dans un corricolo de sa vie. Si je ne me trompe, il se servait de ses sandales lorsqu'il voyageait par terre, et de son manteau lorsqu'il traversait la mer. Or, vos souliers me semblent en fort bon état, et je ne vois pas le plus petit trou à votre manteau : ainsi, mon frère, si vous voulez aller à Capri, prenez votre manteau; si vous voulez aller à Sorrente, prenez vos sandales. Adieu, mon révérend !

Cette fois, l'irréligion de Francesco devenait plus évidente. Cependant, si son refus était toujours blâmable dans la forme, on pouvait en quelque sorte l'excuser au fond; car, m'ayant cédé son corricolo, il n'avait plus le droit d'y admettre d'autres passagers. Je voulus donc attendre une autre occasion pour lui exprimer mon mécontentement.

Comme nous entrions à Portici, à la hauteur d'une petite rue qui mène au port du Granatello, je remarquai une énorme croix peinte en noir, et au dessous de cette croix une inscription en grosses lettres qui enjoignait aux voitures d'aller au pas, et aux cochers de se découvrir.

Je me retournai vivement vers Francesco pour voir de quelle manière il allait se conformer à un ordre aussi simple et aussi précis : lui donnant l'exemple moi-même, plus encore, je dois le dire, par un sentiment de respect intime que par obéissance aux règlements de Sa Majesté Ferdinand II;

'rancesco enfonça son chapeau sur sa tête, et fit partir ses hevaux au galop.

Il n'y avait plus de doute possible sur les intentions anti-atholiques de mon conducteur. Je n'avais rien vu de pareil ans toute l'Italie. Je pensai qu'il était temps d'intervenir.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas vos chevaux ? Pourquoi ne aluez-vous pas cette croix ? lui demandai-je sévèrement.

— Bah ! me dit-il d'un ton dégagé qui eût fait honneur à n encyclopédiste, cette croix que vous voyez, monsieur, est a croix du mauvais larron. Les habitants de Portici l'ont en rande vénération par une raison toute simple : ils sont ous voleurs.

L'esprit fort de cet homme renversait toutes les idées que e m'étais faites sur la foi naïve et l'aveugle superstition du zzarone.

Néanmoins, je crus m'être trompé un instant, et j'allais ui rendre mon estime en le voyant revenir à des sentiments lus pieux. Entre Portici et Resina, au point de jonction de eux chemins, dont l'un conduit à la Favorite, et l'autre escend à la mer, s'élève une de ces petites chapelles, si équentes en Italie, devant lesquelles les brigands eux-êmes ne passent pas sans s'incliner. La fresque qui sert e tableau à la petite chapelle de Resina jouit à bon droit une immense réputation à dix lieues à la ronde. Ce sont es âmes du purgatoire du plus beau vermillon, se tordant e douleur et d'angoisses dans des flammes si vives et si rribles, que, comparé à leur intense ardeur, le feu du Vé-ve n'est qu'un feu follet.

A la vue du brasier surhumain, la raillerie expira sur les vres de Francesco; il porta machinalement la main à son apeau, et jeta un long regard sur les deux chemins qui se rminaient à angle droit par la chapelle, comme s'il eût aint d'être observé par quelqu'un. Mais ce bon mouve-ent, inspiré soit par la peur, soit par le remords, ne dura ie quelques secondes. Rassuré par son inspection rapide, rancesco redoubla de gaieté et d'aplomb, et, donnant un re cours à ses moqueries et à ses sarcasmes, il se mit en

devoir de me faire sa profession de foi, ou plutôt d'incrédulité, se vantant tout haut qu'il ne croyait ni au purgatoire, ni à l'enfer, ni à Dieu, ni au diable; et ajoutant, en forme de corollaire, que toutes ces momeries avaient été inventées par les prêtres, à l'effet de presser la bourse des pauvres gens assez simples et assez timides pour se fier à leurs promesses ou s'effrayer de leurs menaces.

Francesco me rappelait étonnamment mon brave capitaine Langlé.

J'allais arrêter ce débordement d'épigrammes émoussées et de bel esprit de carrefour, lorsque Francesco, sautant légèrement à terre, m'annonça que nous étions arrivés

— Comment, déjà! m'écriai-je en oubliant mon sermon.

— C'est-à-dire nous sommes arrivés à la paroisse de Resina, au pied du Vésuve. Maintenant, il ne reste plus qu'à monter.

— Et comment monte-t-on au Vésuve?

— Il y a trois manières de monter : en chaise à porteurs, à quatre pattes, et à âne. Vous avez le choix.

— Ah! et laquelle de ces trois manières te semble préférable?

— Dame, ça dépend... Si vous vous décidez pour la chaise à porteurs, vous n'avez qu'à louer une de ces petites cages peintes que vous voyez là à votre gauche, monter dedans, fermer les yeux et vous laisser faire. Au bout de deux heures, on vous déposera sur le sommet de la montagne; mais...

— Mais quoi ?

— Avec la chaise, on a une chance de plus de se casser le cou; vous comprenez, Excellence.... quatre jambes glissent mieux que deux.

— Alors, parlons d'autre chose.

— Si vous grimpez à quatre pattes, il est clair qu'en vous aidant des pieds et des mains, vous risquez moins de rouler en bas; mais...

— Encore! qu'y a-t-il?

— Il y a, Excellence, que vous vous écorcherez les pieds

ur la lave, et que vous vous brûlerez les mains dans les endres.

— Reste l'âne.

— C'est aussi ce que j'allais vous conseiller, vu la grande habitude qu'a cet animal de marcher à quatre pattes depuis sa création, et la sage précaution qu'ont ses maîtres de le chausser de fers très-solides; mais il y a aussi un petit inconvénient.

— Lequel? repris-je impatienté de ces objections flegmatiques.

— Voyez-vous ces braves gens, Excellence? me dit Francesco en me montrant du bout de son index un groupe de lazzaroni qui se tenaient sournoisement à l'écart pendant notre entretien, guettant du coin de l'œil le moment favorable pour fondre sur leur proie.

— Eh bien?

— Ces gens-là vous sont tous indispensables pour monter au Vésuve. Les guides vous montreront le chemin; les cicerони vous expliqueront la nature du volcan; les paysans vous vendront leur bâton ou vous loueront leur âne. Mais ce n'est pas tout que de louer un âne, il faut encore le faire marcher.

— Comment, drôle, tu crois que, quand j'aurai enfourché ma monture, et que je pourrai manier à mon aise un de ces ons bâtons de chêne que je guigne du coin de l'œil, je ne iendrai pas à bout de faire marcher mon âne?

— Pardon, Excellence; ce n'est pas un reproche que je ous fais; mais vous aviez cru aussi pouvoir faire aller mes hevaux; et pourtant un cheval est bien moins entêté qu'un ne!...

— Quel sera donc ce prodigieux dompteur de bêtes que je ois appeler à mon secours?

— Moi, Excellence, si vous le permettez... Je vais recommander la voiture à Tonio, un ancien camarade, et je uis à vos ordres.

— J'accepte, à la condition que tu me débarrasseras de ut ce monde.

— Vous êtes parfaitement libre de les laisser ici; s
ment, que vous les ameniez ou non, il faudra toujours les p
— Voyons, tâche de t'arranger avec eux, et que je so
moins délivré de leur présence.

En moins d'un quart d'heure, Francesco fit si bie
choses, que le corricolo était remisé, que les chevau
prélassaient à l'écurie, que les lazzaroni avaient dispa
que je montais sur mon âne. Tout cela me coûtait
piastres.

Pauvre animal! il suffisait de le voir pour se conva
qu'on l'avait indignement calomnié. Quand je me fus a
de la docilité de ma bête et de la solidité de mon bât
voulus donner une petite leçon de savoir-vivre à mon in
tinent conducteur, et j'appliquai un tel coup sur la crou
ma monture, que je crus, pour le moins, qu'elle allait pr
le galop. L'âne s'arrêta court; je redoublai, et il ne bo
pas plus que si, comme le chien de Céphale, il eût été ch
en pierre. Je répétai mon avertissement de droite à ga
comme je l'avais fait une première fois de gauche à d
L'animal tourna sur lui-même par un mouvement de ro
si rapide et si exact, qu'avant que j'eusse relevé mon
il était retombé dans sa position et dans son immobilité
mitives. Indigné d'avoir été la dupe de ces hypocrites
rences de douceur, je fis alors pleuvoir une grêle de
sur le dos, sur la tête, sur les jambes, sur les oreille
traître. Je le chatouillai, je le piquai, j'épuisai mes for
mes ruses pour lui faire entendre raison. L'affreuse bê
contenta de tomber sur ses genoux de devant, sans da
même pousser un seul braiment pour se plaindre de l
çon dont elle était traitée.

Haletant, trempé de sueur, je m'avouai vaincu, et je
Francesco de venir à mon aide. Il le fit avec une mod
parfaite, c'est une justice à lui rendre.

— Rien n'est plus facile, Excellence, me dit-il : règl
nérale, les ânes font toujours le contraire de ce qu'on
dit. Or, vous voulez que votre âne marche en avant, il
de le tirer par derrière.

ɔignant la pratique à la théorie, il se mit à le tirer
ent par la queue.
: partit comme un trait.
parait que l'animal te connaît, mon cher Francesco.
m'en flatte, Excellence. Avant d'être cocher, j'ai tra-
ans les ânes : aussi leur dois-je ma fortune.
ɔmment cela, mon garçon ?
ı ! mon Dieu ! dit Francesco avec un soupir, ce n'est
i qui l'ai cherchée ! Et encore, si j'avais pu prévoir
le horreur, jamais au grand jamais je n'aurais voulu
r.
ais enfin explique-toi ; que t'est-il donc arrivé ?
ous nous tenions, mon âne et moi, au bas de la mon-
ù nous avons laissé la voiture. Un jour se présentent
nglais qui me demandent à louer ma bête pour mon-
Vésuve.
Mais vous êtes deux, milords, que je leur dis, et je
'un seul âne.
Cela ne fait rien, qu'ils me répondent.
Au moins, vous allez monter chacun votre tour ! Je
ı ma bête, et pour rien au monde je ne voudrais
er.
ɔoyez tranquille, mon brave, nous ne le monterons pas
.
effet, ils se mettent à marcher, l'un à droite, l'autre
ıe, respectant mon âne comme s'il eût porté des re-
Cela ne m'étonnait pas de leur part : j'avais entendu
e les Anglais avaient un faible pour les bêtes, et il
ıs leur pays des lois très-dures contre ceux qui les
tent... A preuve qu'un Anglais peut traîner sa femme
ché, la corde au cou, tant qu'il lui fait plaisir ; mais
rait pas se permettre la plus petite avanie contre le
de ses chats. C'est très-bien vu, n'est-ce pas,
nce ?
comme nous montions toujours, l'âne, les voya-
t moi, voilà que les deux Anglais, après avoir causé
dans leur langue, un drôle de baragouin, ma foi !

» — Mon brave, qu'ils me disent, veux-tu nous ve
ton âne ?

» — C'est trop d'honneur, milords, répondis-je; je
ai dit que je l'aimais, cet animal, comme un ami, co
un camarade, comme un frère; mais, si j'en trouva
prix, et si j'étais sûr qu'il dût tomber entre les mains d'
nêtes gens comme vous (je les flattais, les Anglais), j
voudrais pas empêcher son sort.

» — Et quel prix en demandes-tu, mon garçon ?

» — Cinquante ducats ! leur dis-je d'un seul coup.

» C'était énorme ! Mais je l'aimais beaucoup, mon pa
âne, et il me fallait de grands sacrifices pour me déc
à m'en séparer.

» — C'est convenu, qu'ils me répondent en me comp
mon argent à l'instant même.

» Il n'y avait plus à s'en dédire. Je fis comprendre à
âne que son devoir était de suivre ses nouveaux maîtres.
pauvre bête ne se le fit pas répéter deux fois : à peine l'e
tirée un peu par la queue, qu'elle se mit à grimper bra
ment après les Anglais. Ils étaient arrivés au bord du c
tère et s'amusaient à jeter des pierres au fond du volc
l'âne baissait son museau vers le gouffre, alléché par un
d'écume verdâtre qu'il avait prise pour de la mousse; m
j'étais occupé à compter mon argent, lorsque tou
coup j'entends un bruit sourd et prolongé... Les deux
créants avaient jeté la pauvre bête au fond du Vésuve, e
riaient comme deux sauvages qu'ils étaient. Je vous l'av
dans le premier moment, il me prit une furieuse envie
les envoyer rejoindre ma bête. Mais ça aurait pu me f
du tort, attendu que ces Anglais sont toujours soutenus
la police; et, d'ailleurs, comme ils m'avaient payé le
convenu, ils étaient dans leur droit. En descendant, j'eu
douleur de reconnaître au bas du cône, à côté d'un trou
venait de s'ouvrir pas plus tard que la veille, mon malh
reux animal, noir et brûlé comme un charbon. C'était p
voir s'il y avait une communication intérieure entre les d
ouvertures, que les brigands avaient sacrifié mon âne. J

ai longtemps, Excellence; mais, comme, en définitive, s les larmes du monde n'auraient pu le faire revenir, je nariai pour me consoler, et j'achetai, avec l'argent des lais, deux chevaux et un corricolo. »

ut en écoutant ce larmoyant récit, j'étais arrivé à l'Er-ge. Pour distraire Francesco de sa douleur, je lui de-dai s'il n'y avait pas moyen de boire un verre de vin à émoire du noble animal, et s'il n'y aurait pas d'indis-ion à réclamer quelques instants d'hospitalité dans la cel-de l'ermite.

ce nom d'ermite, toute la mélancolie de Francesco se ipa comme par enchantement; il fronça de nouveau ses es par un sourire sardonique, et frappa lui-même à la e à coups redoublés.

'ermite parut sur le seuil, et nous reçut avec un em-ssement digne des premiers temps de l'Église. Il nous rit des œufs durs, des saucissons, une salade et des figues ellentes; le tout arrosé de deux bouteilles de lacryma-ti de première qualité. Comme je me récriais sur la gé-osité de notre hôte :

– Attendez la carte, me dit Francesco avec malice.

En effet, le total de cette réfection chrétienne se montait, rois, à trois piastres; c'était quatre fois le prix des au-ges ordinaires.

Après avoir remercié notre excellent ermite, je montai qu'à la bouche du volcan, et je descendis jusqu'au fond du tère. Le lecteur trouvera mes impressions exactes magni-uement rendues dans trois admirables pages de Château-and, qui avait accompli avant moi la même ascension et même descente.

Pendant tout le temps que dura notre voyage, Francesco, nis en train par la petite supercherie de notre hôte, ne ssa pas d'exercer sa bonne humeur sur les moines, sur les éteurs, sur les ermites de toute espèce, répétant avec une uvelle énergie qu'il se laisserait écorcher vif plutôt que jeter une obole dans la bourse d'une de ces intrigants.

De retour à Resina, nous remontâmes dans notre corri-

colo, et ses déclamations reprirent de plus belle à la vue d'un sacristain qui nous souhaita le bon voyage. Je commençais à désespérer réellement de pouvoir lui imposer silence, lorsqu'au moment où nous passions devant la petite chapelle des âmes du purgatoire, je le vis s'interrompre brusquement au milieu de sa phrase; ses joues pâlirent, ses lévres tremblèrent, et il laissa tomber le fouet de sa main.

Je regardai devant moi pour tâcher de comprendre quelle pouvait être l'apparition qui causait à mon vaillant conducteur un effroi si terrible, et je vis un petit vieillard, à la barbe blanche et soyeuse, aux yeux baissés et modestes, à la physionomie douce et souriante, paraissant se traîner avec peine, et portant le costume des capucins dans toute sa rigoureuse pauvreté.

Le saint personnage s'avançait vers nous la main gauche sur la poitrine, la droite élevée pour nous présenter une bourse de fer-blanc, sur laquelle étaient reproduites en miniature les mêmes âmes et les mêmes flammes qui éclataient dans les fresques. Au reste, le pauvre capucin ne prononçait pas une parole, se bornant à solliciter la charité des fidèles par son humble démarche et par son éloquente pantomime.

Francesco descendit en tremblant, vida sa poche dans la bourse du quêteur, et se signa dévotement en baisant les âmes du purgatoire; puis, remontant promptement derrière la voiture, il fouetta les deux chevaux à tour de bras, comme s'il se fut agi de fuir devant tous les démons de l'enfer.

Je tenais mon incrédule.

— Qu'y a-t-il, mon cher Francesco? lui dis-je en raillant à mon tour. Expliquez-moi par quel miracle ce bon capucin, sans même ouvrir la bouche, vous a si subitement converti, que, dans votre ardeur de néophyte, vous lui avez versé dans les mains tout ce que vous aviez dans vos poches.

— Lui, un capucin! dit Francesco en se tournant en arrière avec un reste de frayeur : c'est le plus infâme bandit de Naples et de Sicile; c'est Pietro! Je croyais qu'il faisait sa sieste à cette heure; sans cela, je ne me serais pas risqué à

ıpprocher de sa chapelle, où il dévalise les passants avec ıtorisation des supérieurs.

— Comment! ce vieillard si doux, si bienveillant, si vé- ·able?...

— C'est un affreux brigand.

— Prenez garde, Francesco, votre aversion pour les gens ;glise devient révoltante.

— Lui, un homme d'Église? Mais je vous jure, Excellence, r tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, qu'il n'est pas ıs moine que vous et moi. Quand je lui dis : « Brigand! » je ppelle par son nom; c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée.

— Mais, alors, par quelle métamorphose se trouve-t-il ınsformé en capucin?

— Le diable s'est fait ermite, voilà tout...

— Et comment, dans un pays aussi catholique et aussi re- ;ieux que Naples, peut-on lui permettre cette indigne pro- nation?...

— Il s'agit bien pour lui de demander une permission! il ıprend.

— Mais la police?

— Ni vu ni connu...

— Les carabiniers?

— Votre serviteur...

— Les gendarmes?

— Enfoncés!

— C'est donc un homme plus déterminé que Marco randi, plus rusé que Vardarelli, plus imprenable que Pas- il Bruno?

— C'est à peu près la même force, mais ce n'est plus le ême genre.

— Ah!... Et quelle est sa spécialité, à ce brave coquin?

— Les autres se contentaient de voler les hommes; lui. il le le bon Dieu.

— Comment, il vole le bon Dieu?

— Quand je dis le bon Dieu, c'est les prêtres que je veux re, ça revient au même. Les autres bandits se donnent la ine de courir la campagne, d'arrêter les fourgons du roi,

de se battre avec les gendarmes. Sa campagne, à lui, a toujours été la sacristie, ses fourgons l'autel, ses ennemis les évêques, les vicaires, les chanoines. Croix, chandeliers, missels, calices, ostensoirs, il n'a rien respecté. Il est né dans l'Église, il a vécu aux dépens de l'Église, et il veut mourir dans l'Église.

— C'est donc par des vols sacriléges que cet homme a soutenu sa criminelle existence ?

— Mon Dieu, oui; c'est plus qu'une habitude chez lui, c'est une vocation, c'est une seconde nature. Il est neveu d'un curé; sa mère l'avait naturellement placé à la paroisse en qualité de sacristain, d'enfant de chœur ou de bedeau, je ne sais pas bien ses fonctions exactes. Quoi qu'il en soit, le premier coup qu'a fait l'affreux garnement a été de voler la montre de son révérend oncle.

— Vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Excellence, et encore d'une drôle de manière, allez. Le curé disait la messe tous les matins au petit jour, et, pour que rien ne sortît de la famille, il se faisait servir par son neveu. Il faut vous dire que dom Gregorio (c'était dom Gregorio que s'appelait le curé) était un homme très-exact, assez bon enfant au dehors, mais n'entendant plus plaisanterie dès qu'il s'agissait de ses devoirs, tenant à gagner honnêtement sa vie, et incapable de faire tort à ses paroissiens d'un *Ite missa est*. Or, comme sa messe lui était payée trois carlins, et qu'elle devait durer trois quarts d'heure, dom Gregorio posait sa montre sur l'autel, jetait un coup d'œil sur l'Évangile, un autre sur le cadran, et à l'instant même où l'aiguille touchait à sa quarante-cinquième minute, il faisait sa dernière génuflexion, et la messe était dite. Malheureusement, dom Gregorio avait la vue basse; aussi à côté de sa montre n'oubliait-il jamais de poser ses lunettes, d'abord pour regarder l'heure, ensuite pour surveiller ses fidèles; car je ne sais pas si je vous ai dit, Excellence, que dom Gregorio était curé de Portici, et que les habitants de Portici ont une dévotion particulière pour le mauvais larron.

ui, oui, continue...
r, comme c'est l'habitude à la campagne de s'age-
r tout près de l'autel pour mieux entendre le *Me-*

h ! je ne savais pas cela.
'est tout simple, Excellence; chacun donne quelque
ıu prêtre pour qu'il recommande à Dieu son affaire :
i sa récolte, celui-là ses troupeaux, un troisième ses
ges; de sorte que l'on n'est pas fâché de savoir com-
s'acquitte de sa commission...
h bien, que faisait dom Gregorio ?
om Gregorio, tout en lisant son missel et en regar-
n heure, jetait de temps en temps un petit coup d'œil
oisins pour voir s'ils ne s'approchaient pas trop de sa
.
comprends.
ous voyez donc, Excellence, que ce n'était pas chose
ue de voler la montre de dom Gregorio. Or, ce qui
un obstacle insurmontable pour tout le monde ne fut
eu pour le neveu du curé. Son oncle était myope; il
ıit de le rendre aveugle, voilà tout. Que fait donc le
igand? Au moment où dom Gregorio passait sa cha-
il colle deux grands pains à cacheter sur les deux
des lunettes, avec une telle rapidité et une telle adresse,
ligne curé, ne le croyant pas même dans la sacristie,
deux ou trois fois pour lui demander sa barrette. On
viner le reste. Dom Gregorio sort de la sacristie précédé
neveu, il monte à l'autel, ouvre son Évangile, relève
uble et sa soutane, tire la montre de son gousset
se devant lui, tout en priant ses ouailles de ne pas
presser; en même temps, il fouille dans l'autre po-
end ses lunettes, et les enfourche majestueusement
nez.
Jésus Maria ! s'écria le pauvre curé dans son latin, je
pas clair, je n'y vois plus du tout, je suis aveugle !
tour était fait : la montre était passée de l'oncle au
Où chercher *le voleur quand* on a l'avantage d'être

curé de Portici, et que soupçonner un seul, c'est évidemment faire tort à tous les autres ?

— En effet, la chose doit être embarrassante. Mais par quel enchaînement de circonstances le sacristain de Portici est-il devenu le capucin de Resina ?

— Depuis son premier vol, sa vie n'a été qu'un pillage continuel de couvents, de monastères et d'églises. Le diable en personne n'aurait pu imaginer toutes les abominations qu'il a su mettre en œuvre, et toujours avec un succès qui tenait du miracle. Croiriez-vous enfin, Excellence, qu'il s'est servi des choses les plus saintes pour commettre ses crimes les plus audacieux ? Autant de cérémonies religieuses, autant de prétextes d'effraction et d'escalade ; autant de baptêmes, d'enterrements, de mariages, autant de primes prélevées sur la bourse du prochain ; autant de sacrements, autant de vols. Pour vous conter un seul de ses tours, il va se confesser, un jour, au trésorier de la chapelle de Saint-Janvier, qui a le privilége de donner l'absolution des péchés les plus énormes.

» — Mon père, lui dit le brigand en se frappant la poitrine, j'ai commis un crime horrible.

» — Mon fils, la miséricorde de Dieu est sans bornes, et je tiens de notre saint père le pape des pouvoirs illimités pour vous absoudre ; avouez-moi donc votre crime, et ayez toute confiance dans la bonté du Seigneur...

» — J'ai volé un bon prêtre au moment même où j'étais agenouillé humblement à ses pieds pour me confesser.

» — C'est très-grave, mon fils, et vous avez encouru l'excommunication...

» — Vous le voyez, mon père...

» — Cependant Dieu est miséricordieux, et il veut la conversion, non pas la mort du pécheur.

» — Vous croyez donc, mon père, qu'il me pardonnera ?

» — Je l'espère. Vous repentez-vous, mon fils ?

» — De tout mon cœur.

» — Alors, je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il! répondit le pécheur en se relevant.
Et il s'éloigna d'un air humble et contrit.
Lorsque le brave trésorier voulut se lever à son tour
· monter dans sa chambre, il s'aperçut que les boucles
ɜent qui retenaient ses souliers avaient disparu. Vous
ez si le bon prêtre en dut être furieux, et si l'arche-
ıe de Naples a dû solliciter du roi l'arrestation du
lit.
· Et jamais on n'en est venu à bout?
· Jamais! le diable lui-même y eût perdu sa peine. Enfin
ıinistre de la police, désespérant de le faire arrêter,
nistia, à la condition qu'il eût à choisir un état, et à se
luire désormais en honnête homme. Ce fut alors qu'il
anda impudemment à se faire capucin. Mais ce n'était
assez de la parole du ministre; il fallait l'autorisation de
hevêque pour revêtir l'habit religieux, et l'archevêque
t trop bien renseigné sur ses faits et gestes pour lui ac-
ler une pareille autorisation.
· Diable! Et comment se tira-t-il de cette nouvelle diffi-
ɜ?
· Oh! ce n'en fut pas une pour lui.
— Ah! s'écria-t-il en souriant, monseigneur ne veut
me donner la permission; eh bien, je la volerai!
Comme il savait contrefaire différentes écritures, il se
iqua d'abord un certificat en toute règle, et imita par-
ment la signature de l'archevêque. Restait le point le
difficile : le certificat était nul sans le sceau pontifical,
ɜ sceau, monseigneur l'appliquait lui-même et le portait
et jour à son doigt, dans une bague enrichie de dia-
ıts magnifiques. Il s'agissait donc de voler cette bague.
brigand ne fut pas longtemps à prendre son parti : il
une petite chambre à deux pas de l'archevêché, s'é-
ıit sur un grabat comme un homme prêt à rendre son
, fit appeler un confesseur, et, après avoir reçu avec
humilité profonde et une dévotion exemplaire les sacre-
ıts de l'Église, il demanda en grâce que l'archevêque en
ɔonne vint lui administrer l'extrême-onction, ajoutant

qu'il avait à lui confier un secret duquel dépendait le salut de son âme.

» Comme le cas était urgent et que le moribond paraissait n'avoir plus que quelques instants à vivre, l'archevêque s'empressa de se rendre à la prière du bandit; et, après avoir signé son front, sa bouche et sa poitrine de l'huile bénite, se baissa pour recueillir ses paroles faibles et entrecoupées déjà par le râle de l'agonie. Le mourant se leva sur ses coudes par un suprême effort, et, prenant la main de l'archevêque, murmura ces mots à l'oreille du prélat :

» — Courez chez vous, monseigneur; tandis que j'expire ici, mes complices mettent le feu à votre palais.

» L'archevêque n'en voulut pas entendre davantage; il sauta l'escalier en trois bonds, traversa la rue d'un seul pas, et fit sonner la cloche d'alarme. Il n'y avait ni feu, ni complot, ni voleur; seulement, lorsque Son Éminence fut revenue de son effroi, elle s'aperçut que sa bague avait disparu.

» Le lendemain, l'archevêque reçut une lettre conçue en ces termes :

« Monseigneur, j'ai mon certificat, et je vous rendrai votre » bague à la condition que vous ne vous opposerez pas plus » longtemps à ma vocation.

» *Signé :* Frère Pietro le Bandit. »

» A dater de ce jour, personne ne songea plus à s'opposer à la vocation de Pietro : il peignit lui-même sa petite chapelle des âmes du purgatoire, et il demanda l'aumône aux voyageurs en leur mettant le couteau ou le pistolet sous la gorge.

— Mais la peur te fait divaguer, mon pauvre Francesco; cet homme me paraît vieux et infirme, et, pour toute arme, il ne nous a montré que sa bourse.

— Oh! le scélérat! s'écria Francesco avec un nouveau frisson; mais c'est là son poignard, ce sont là ses pistolets, c'est là sa carabine. D'abord, âge, infirmités, dévotion, tout cela n'est que comédie. Il vous avalerait en trois bouchées

iment de dragons. Ensuite, rien qu'en vous montrant
'se, il vous dit : « L'argent ou la vie; » c'est sa ma-
l vous la présente d'abord du côté des âmes du purga-
i vous lui faites l'aumône à cette première sommation,
t dit, il vous remercie et vous laisse aller en paix;
i vous lui refusez, il tourne la bourse de l'autre côté :
z-vous ce qu'il y a de l'autre côté? son propre por-
ns son ancien costume de brigand, armé d'un énorme
ı, et au bas du portrait en lettres rouges : PIETRO LA
.
; si on ne tient pas compte des deux avis?
lors, on peut faire son paquet et se préparer à partir
utre monde. Mais cela n'est jamais arrivé. Il est trop
lans le pays.
ı grande satisfaction, Francesco, toujours sous l'im-
n de sa terreur, n'osa plus railler les moines que nous
:râmes sur notre route, se découvrit respectueuse-
evant la croix de Portici, et récita une double prière
ıssant devant les statues de saint Janvier et de saint
).
ıeur au capucin de Resina! Il venait de convertir le
voltairien de notre époque.

XXIV

SAINT JOSEPH

avons vu le lazzarone dans sa vie publique et dans
ırivée; nous l'avons vu dans ses rapports avec l'étran-
lans ses rapports avec ses compatriotes. Or, comme
ulité de Francesco pourrait fausser le jugement de nos
ı à l'endroit de ses confrères, montrons maintenant
rone dans ses relations avec l'Église.
ıoine prend un batelier au môle.

— Où allons-nous, mon père?

— Au Pausilippe, dit le moine.

Et le batelier se met à ramer de mauvaise humeur : le moine ne paie jamais son passage. Par hasard, il offre une prise de tabac, voilà tout. Cependant il est inouï qu'un batelier ait refusé le passage à un moine.

Au bout de dix minutes, le moine sent quelque chose qui grouille dans ses jambes.

— Qu'est cela? demande-t-il.

— Un enfant, répond le batelier.

— A toi?

— On le dit.

— Mais tu n'en es pas sûr?

— Qui est sûr de cela?

— Vous autres moins que personne.

— Pourquoi nous autres moins que personne?

— Vous n'êtes jamais à la maison.

— C'est vrai; heureusement que nous avons un moyen de nous assurer de la vérité si l'enfant est à nous.

— Lequel?

— Nous le gardons jusqu'à cinq ans.

— Après?

— A cinq ans, nous lui faisons faire une promenade en mer.

— Et puis?

— Et puis, quand nous sommes à la hauteur de Capri ou dans le golfe de Baïa, nous le jetons à l'eau.

— Eh bien?

— Eh bien, s'il nage tout seul, il n'y a pas de doute sur la paternité.

— Mais s'il ne nage pas?...

— Ah! s'il ne nage pas, c'est tout le contraire. Nous sommes sûrs de la chose comme si nous l'avions vue de nos deux yeux.

— Alors, que faites-vous de l'enfant?

— Ce que nous en faisons?

— Oui.

— Que voulez-vous, mon père ! comme, au bout du compte, n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, et qu'il n'a pas demandé à venir au monde, nous plongeons après lui et nous retirons de l'eau.

— Ensuite ?

— Ensuite, nous le rapportons à la maison.

— Et puis ?

— Et puis nous lui donnons sa nourriture ; c'est ce que nous lui devons. Mais, quant à son éducation, c'est autre chose ; cela ne nous regarde pas. De sorte que, vous comprenez, mon père, il devient un affreux garnement sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni aux saints, maugréant, jurant, blasphémant ; mais, lorsqu'il a atteint sa quinzième année, quand il n'est plus bon à rien au monde, nous en faisons...

— Vous en faites quoi ? Voyons, achève.

— Nous en faisons un moine, mon père.

Il ne faut cependant pas croire que le lazzarone soit volitirien, matérialiste ou athée ; le lazzarone croit en Dieu, espère en l'immortalité de l'âme, et, tout en raillant le mauvais moine, il respecte le bon prêtre.

Il y en avait un qui faisait faire aux lazzaroni tout ce qu'il voulait. Ce prêtre, c'était le célèbre padre Rocco, dont nous avons déjà parlé à propos de la prédication sur les crabes.

Padre Rocco est plus populaire à Naples que Bossuet, Fénelon et Fléchier tout ensemble ne le sont à Paris.

Padre Rocco avait trois moyens d'arriver à son but : la persuasion, la menace, les coups. D'abord, il parlait avec une onction toute particulière des récompenses du paradis ; puis, si le moyen échouait, il passait au tableau des souffrances de l'enfer ; enfin, si la menace n'avait pas plus de succès que la persuasion, il tirait un nerf de bœuf de dessous sa robe, et frappait à tour de bras sur son auditoire. Il fallait qu'un pécheur fût bien endurci pour résister à un pareil argument.

Ce fut Padre Rocco qui réussit à faire éclairer Naples. Cette ville, resplendissante aujourd'hui d'huile et de gaz, de réverbères et de lanternes, de cierges et de veilleuses, était,

il y a cinquante ans, plongée dans les plus profondes ténèbres. Ceux qui étaient riches se faisaient éclairer la nuit par un porteur de torche; ceux qui étaient pauvres tâchaient de se trouver sur le chemin des riches, et, s'ils suivaient la même route qu'eux, ils profitaient de leur fanal.

Il résultait de cette obscurité que les vols étaient du double plus fréquents à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui; ce qui paraît impossible, mais ce qui n'en est pas moins l'exacte vérité.

Aussi la police décida-t-elle, un beau matin, qu'on éclairerait les trois principales rues de Naples : Chiaïa, Toledo et Forcella.

Ce n'étaient peut-être pas ces trois rues qu'il était urgent d'éclairer, attendu que ces trois rues étaient justement celles qui pouvaient le mieux se passer d'éclairage; mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection, et, quelque tendance naturelle qu'ait la police à être infaillible, elle est, comme toutes les autres choses de ce monde, soumise aux tâtonnements du progrès.

Une cinquantaine de réverbères furent donc éparpillés dans les trois rues susdites, et allumés un beau soir, sans qu'on eût demandé aux lazzaroni si cela leur convenait.

Le lendemain, il n'en restait pas un seul; les lazzaroni les avaient cassés depuis le premier jusqu'au dernier.

On renouvela l'expérience trois fois. Trois fois elle amena les mêmes résultats.

La police en fut pour ses cent cinquante réverbères.

On fit venir padre Rocco, et on lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement.

Padre Rocco se chargea de faire entendre raison aux récalcitrants, pourvu qu'on lui permît d'opérer sur eux à sa manière.

Le gouvernement, enchanté d'être débarrassé de ce soin, donna carte blanche à padre Rocco, lequel se mit incontinent à l'œuvre.

Padre Rocco avait compris que c'étaient les rues étroites et tortueuses qu'il fallait éclairer d'abord; et il avait avisé

comme un centre la rue Saint-Joseph, qui donne d'un côté dans la rue de Tolède, et de l'autre sur la place de Santa-Medina. Il fit donc peindre sur un beau mur blanc qui se trouvait au milieu de la rue, à peu près, un magnifique saint Joseph.

Les lazzaroni suivirent les progrès de la peinture sur la muraille avec un plaisir visible. Nous avons oublié de dire que le lazzarone est artiste.

Quand la fresque fut achevée, padre Rocco alluma un cierge devant la fresque; il était dévot à saint Joseph, il brûlait un cierge en l'honneur du saint; il n'y avait rien à dire. D'ailleurs, le cierge jetait une fort médiocre clarté. A dix pas du cierge, on pouvait voler, tuer, assassiner; il fallait des yeux de lynx pour distinguer le voleur du volé, l'assassin de la victime, le meurtrissant du meurtri.

Le lendemain, padre Rocco alluma un second cierge; sa dévotion s'accroissait; il n'y avait rien à dire. Seulement, deux cierges produisirent le double de la lumière que produisait un seul; les lazzaroni commencèrent à remarquer qu'il faisait un peu bien clair dans la rue Saint-Joseph.

Le surlendemain, padre Rocco alluma un troisième cierge. Cette fois, les lazzaroni se plaignirent tout haut. Padre Rocco ne tint aucun compte de leurs plaintes; et, comme sa dévotion à saint Joseph allait toujours croissant, le quatrième jour, il alluma un réverbère.

Cette fois, il n'y avait pas à se tromper aux intentions de padre Rocco; il faisait, à minuit, clair dans la rue Saint-Joseph comme en plein jour.

Les lazzaroni cassèrent le réverbère de padre Rocco, comme ils avaient cassé les réverbères du gouvernement.

Padre Rocco annonça qu'il prêcherait le dimanche suivant sur la puissance de saint Joseph.

C'était une grande affaire qu'un sermon de padre Rocco.

Padre Rocco prêchait rarement, et toujours dans des circonstances suprêmes; ce n'était pas un faiseur de phrases, c'était un diseur de faits.

Or, comme les faits racontés par padre Rocco étaient tou-

jours à la hauteur de l'intelligence de son auditoire, les sermons de padre Rocco produisaient habituellement une profonde impression sur ses ouailles.

Aussi, dès que le bruit se répandit que padre Rocco prêcherait, tous les lazzaroni se répétèrent-ils les uns aux autres cette importante nouvelle, de sorte qu'à l'heure indiquée pour le sermon, non-seulement l'église Saint-Joseph était pleine, mais encore il y avait une queue qui bifurquait sur les marches de l'église, et qui remontait d'un côté jusqu'au Mercatello, et descendait de l'autre jusqu'à la place du Palais-Royal.

Les derniers, comme on le comprend bien, ne pouvaient rien entendre, mais ils comptaient sur l'obligeance de ceux qui entendraient pour leur répéter ce qu'ils auraient entendu.

Padre Rocco monta en chaire : il ouvrit la bouche, on fit silence.

— Mes enfants, dit-il; il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai fait peindre le saint Joseph que vous avez pu admirer dans la rue qui porte le nom de ce grand saint.

— Nous le savons, nous le savons, dirent en chœur les lazzaroni.

Padre Rocco, au contraire d'une foule de prédicateurs qui posent d'avance la condition qu'on ne les interrompra point, padre Rocco, dis-je, provoquait ordinairement le dialogue.

— Mes enfants, continua-t-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai mis un cierge devant saint Joseph.

— Nous le savons, reprirent les lazzaroni.

— Que c'est moi qui ai mis deux cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons encore.

— Que c'est moi qui ai mis trois cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons toujours.

— Enfin, que c'est moi qui ai mis un réverbère devant saint Joseph.

— Mais pourquoi avez-vous mis un réverbère devant saint seph, puisqu'on ne met pas de réverbère devant les autres nts?

— Parce que saint Joseph, ayant plus de puissance que ıt autre au ciel, doit, plus que tout autre, être honoré sur terre.

— Oh! firent les lazzaroni, un instant, padre Rocco; nous ons d'abord le bon Dieu qui passe avant lui.

— J'en conviens, dit padre Rocco.

— La Madone!

— Pardon, la Madone est sa femme.

— Jésus-Christ!

— Jésus-Christ est son fils.

— Ce qui veut dire?

— Que le mari et le père passent avant la mère et l'enfant.

— Ainsi, saint Joseph a plus de pouvoir que la Madone?

— Oui.

— Il a plus de pouvoir que Jésus-Christ?

— Oui.

— Quel pouvoir a-t-il donc?

— Il a le pouvoir de faire entrer au ciel tous ceux qui lui rent dévots sur la terre.

— Quelque chose qu'ils aient faite?

— Oh! mon Dieu, oui.

— Même les voleurs?

— Même les voleurs.

— Même les brigands?

— Même les brigands.

— Même les assassins?

— Même les assassins.

Il se fit un grand murmure de doute dans l'assemblée. Pa- re Rocco se croisa les bras et laissa le murmure monter, ècroitre et s'éteindre.

— Vous doutez? dit padre Rocco.

— Hum! firent les lazzaroni.

— Eh bien, voulez-vous que je vous raconte ce qui est ar- vé, pas plus tard qu'il y a huit jours, à Mastrilla?

— A Mastrilla le bandit?

— Oui.

— Qui a été jugé à Gaete?

— Oui.

— Et pendu à Terracine?

— Oui.

— Racontez, padre Rocco, racontez! s'écrièrent tous les lazzaroni.

Padre Rocco n'attendait que cette invitation, aussi ne se fit-il point prier.

— Comme vous le savez, Mastrilla était un brigand sans foi ni loi; mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Non, c'est vrai, nous ne le savions pas, dirent les lazzaroni.

— Eh bien, je vous l'apprends, moi.

Les lazzaroni se répétèrent les uns aux autres :

— Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Tous les jours, Mastrilla faisait une prière à saint Joseph, et lui disait : « Grand saint, je suis un si formidable pécheur que je ne compte que sur vous pour me sauver à l'heure de ma mort; car il n'y a que vous qui puissiez obtenir du bon Dieu qu'un réprouvé comme moi puisse entrer dans le paradis. Tout autre élu y perdrait son latin. Je ne compte donc que sur vous, ô grand saint Joseph! » Voilà la prière qu'il faisait tous les jours.

— Eh bien? demandèrent les lazzaroni.

— Eh bien, répondit le prédicateur, lorsqu'il fut dans les mains du bourreau, qu'il fut sur l'échelle, qu'il eut la corde au cou, il demanda la permission de dire deux lignes de prières. On la lui accorda. Il répéta alors son oraison habituelle, et, au dernier mot de son oraison, sans attendre que le bourreau le poussât, il sauta de l'échelle en l'air. Cinq minutes après, il était pendu.

— Je l'ai vu pendre, dit un des assistants.

— Eh bien, ce que je dis est-il vrai? demanda le prédicateur.

· C'est la vérité pure, répondit le lazzarone.
· Après? après? crièrent les lazzaroni, qui commençaient endre un vif intérêt à la narration de padre Rocco.
· A peine Mastrilla fut-il mort, qu'il vit deux routes oues devant lui, une qui allait en montant, l'autre qui alen descendant. Quand on vient d'être pendu, il est perde ne pas savoir ce qu'on fait. Mastrilla prit la route allait en descendant.
Mastrilla descendit, descendit, descendit, pendant un , une nuit, et encore un jour; enfin, il trouva une porte. ait la porte de l'enfer. Mastrilla frappa à la porte. Pluton it.
— D'où viens-tu? demanda Pluton.
— Je viens de la terre, répondit Mastrilla.
— Que veux-tu?
— Je veux entrer.
— Qui es-tu?
— Je suis Mastrilla.
— Il n'y a pas de place ici pour toi; tu as passé ta vie rier saint Joseph; va-t'en trouver ton saint.
— Où est saint Joseph?
— Il est au ciel.
— Par où va-t-on au ciel?
— Retourne par où tu es venu, tu trouveras un chemin monte : une fois que tu seras sur ce chemin, va toujours t droit, le ciel est au bout.
— Il n'y a pas à se tromper?
— Non.
— Bien obligé.
— Il n'y a pas de quoi.
Pluton ferma la porte, et Mastrilla prit le chemin du ciel. Il monta pendant un jour, une nuit et un jour; puis ita encore pendant une nuit, un jour et une nuit, et il va une porte. C'était la porte du ciel. Mastrilla frappa porte. Saint Pierre parut.
— D'où viens-tu? demanda saint Pierre.
— Je viens de l'enfer, répondit Mastrilla.

» — Que veux-tu ?
» — Je veux entrer.
» — Qui es-tu ?
» — Je suis Mastrilla.
» — Comment ! s'écria saint Pierre, tu es Mastrilla le bandit, Mastrilla le voleur, Mastrilla l'assassin, et tu demandes à entrer au ciel !
» — Dame, on ne veut pas de moi en enfer, dit Mastrilla; il faut bien que j'aille quelque part.
» — Et pourquoi ne veut-on pas de toi en enfer ?
» — Parce que j'ai été toute ma vie dévot à saint Joseph.
» — En voilà encore un ! dit saint Pierre; cela ne finira donc pas ! Mais tant pis, ma foi ! Je suis las d'entendre toujours la même chanson. Tu n'entreras pas !
» — Comment ! je n'entrerai pas ?
» — Non.
» — Et où voulez-vous que j'aille ?
» — Va-t'en au diable !
» — J'en viens.
» — Eh bien, retournes-y.
» — Ah ! non, non ! Merci ! il y a trop loin ; je suis fatigué. Me voilà ici, j'y reste.
» — Comment, tu y restes ?
» — Oui.
» — Et tu comptes entrer malgré moi ?
» — Je l'espère bien.
» — Et sur quoi comptes-tu pour cela ?
» — Sur saint Joseph.
» — Qui se réclame de moi ? demanda une voix.
» — Moi ! moi ! cria Mastrilla, qui reconnut saint Joseph, lequel, passant par hasard, avait entendu prononcer son nom.
» — Allons, bon, dit saint Pierre, il ne manquait plus que cela !
» — Qu'y a-t-il donc ? demanda saint Joseph.
» — Rien, dit saint Pierre; absolument rien.
» — Comment, rien ? s'écria Mastrilla; vous appelez cel

s? Vous m'envoyez en enfer, et vous ne voulez pas
ie?
ourquoi envoyez-vous cet homme en enfer? de-
int Joseph.
irce que c'est un bandit, répondit saint Pierre.
ais peut-être s'est-il repenti à l'heure de sa mort?
est mort impénitent!
n'est pas vrai! s'écria Mastrilla.
quel saint t'es-tu voué en mourant? demanda
eph.
ais à vous, grand saint, à vous en personne, à
as à un autre. Mais c'est par jalousie, ce que saint
fait.
ui es-tu? demanda saint Joseph.
suis Mastrilla.
omment! tu es Mastrilla, mon bon Mastrilla, qui,
ours, me faisait sa prière?
est moi-même en personne.
t qui, au moment de ta mort, t'es adressé à moi,
ent à moi?
vous seul.
t il veut t'empêcher d'entrer?
vous n'étiez pas passé là, c'était fini.
on cher saint Pierre, dit Joseph prenant un air di-
ère que vous allez laisser passer cet homme?
a foi, non, dit saint Pierre; je suis concierge ou
uis pas. Si l'on n'est pas content de moi, qu'on me
mais je veux être maître à ma porte, et ne tirer le
ue quand il me plaît.
h bien, alors, dit saint Joseph, vous trouverez bon
référions de la chose au bon Dieu. Vous ne lui
ez pas le droit d'ouvrir le paradis à qui bon lui

it! allons au bon Dieu.
ais laissez entrer cet homme, au moins.
u'il attende à la porte.
ue dois-je faire, grand saint? demanda Mastrilla.

Faut-il que je force la consigne ou faut-il que j'obéiss

» — Attends, mon ami, dit saint Joseph, et, si tu n'ent pas, c'est moi qui sortirai; entends-tu ?

» — J'attendrai, dit Mastrilla.

» Saint Pierre referma la porte, et Mastrilla s'assit su seuil.

» Les deux saints se mirent à la recherche du bon Di Au bout d'un instant, ils le trouvèrent occupé à faire l'of de la Vierge.

» — Encore! dit le bon Dieu en entendant le bruit faisaient les deux saints en entrant; mais on ne peut d pas être tranquille dix minutes ? Que me veut-on ? leur di

» — Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph...

» — Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre...

» — Mais vous vous querellerez donc toujours! Mais serai donc éternellement occupé à mettre la paix entre vo

» — Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre qui veut pas laisser entrer mes dévots.

» — Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph qui v faire entrer tout le monde.

» — Et moi, je vous dis que vous êtes un égoïste! re saint Joseph.

» — Et vous un ambitieux! reprit saint Pierre.

» — Silence! dit le bon Dieu. Voyons, de quoi s'agit-il

» — Seigneur, demanda saint Pierre, suis-je concie du paradis ou non ?

» — Vous l'êtes. On pourrait en trouver un meille mais enfin vous l'êtes.

» — Ai-je le droit d'ouvrir ou de fermer la porte à c qui se présentent ?

» — Vous l'avez; mais, vous comprenez, il faut ê juste... Qui est-ce qui se présente ?

» — Un bandit, un voleur, un assassin.

» — Oh! fit le bon Dieu.

» — Qui vient d'être pendu.

» — Oh! oh! Est-ce vrai, saint Joseph ?

» — Seigneur.... répondit saint Joseph un peu embarras

— Est-ce vrai, oui ou non? Répondez.
» — Il y a du vrai, dit saint Joseph.
» — Ah! fit saint Pierre triomphant.
» — Mais cet homme m'a toujours été particulièrement vot, et je ne puis pas abandonner mes amis dans le mal-ur.
» — Comment s'appelait-il? demanda le bon Dieu.
» — Mastrilla, répondit saint Joseph avec une certaine sitation.
» — Attendez donc! attendez donc! fit le bon Dieu cher-ant dans sa mémoire; Mastrilla, Mastrilla, mais je connais la, moi.
» — Un voleur, dit saint Pierre.
» — Un brigand, un assassin?
» — Oui, oui.
» — Qui se tenait sur la route de Rome à Naples, entre racine et Gaete.
» — Oui, oui, oui.
» — Et qui pillait toutes les églises.
» — Comment! et c'est cet homme-là que tu veux faire trer ici? demanda le bon Dieu à saint Joseph.
» — Pourquoi pas? dit saint Joseph. Le bon larron y est en.
» — Ah! tu le prends sur ce ton-là! dit le bon Dieu, à qui reproche était d'autant plus sensible que c'était toujours lui que lui faisaient les saints lorsqu'on leur refusait de isser entrer quelqu'un de leurs protégés.
» — C'est celui qui me convient, dit saint Joseph.
» — Bon! nous allons voir! Saint Pierre!
» — Seigneur?
» — Je vous défends de laisser entrer Mastrilla, dit le bon ieu. Vous entendez?
» — Parfaitement, Seigneur. Il n'entrera pas, soyez tran-ille.
» — Ah! il n'entrera pas? dit saint Joseph.
» — Non, dit le bon Dieu.
» — C'est votre dernier mot?

» — Oui.
» — Vous y tenez ?
» — J'y tiens.
» — Il est encore temps de revenir là-dessus.
» — J'ai dit.
» — En ce cas-là, adieu, Seigneur.
» — Comment ! adieu ?
» — Oui, je m'en vais.
» — Où ?
» — Je retourne à Nazareth.
» — Vous retournez à Nazareth, vous ?
» — Certainement. Je n'ai pas envie de rester dans un endroit où l'on me traite comme vous le faites.
» — Mon cher, dit le bon Dieu, voilà déjà la dixième fois que vous me faites la même menace.
» — Eh bien, je ne vous la ferai pas une onzième.
» — Tant mieux !
» — Ah ! tant mieux ! Alors, vous me laissez partir ?
» — De grand cœur.
» — Vous ne me retenez pas ?
» — Je m'en garde.
» — Vous vous en repentirez.
» — Je ne crois pas.
» — C'est ce que nous allons voir.
» — Eh bien, voyons.
» — Refléchissez-y.
» — C'est réfléchi.
» — Adieu, Seigneur.
» — Adieu, saint Joseph.
» — Il est encore temps, dit saint Joseph en revenant
» — Vous n'êtes pas encore parti ? dit le bon Dieu.
» — Non; mais, cette fois, je pars.
» — Bon voyage !
» — Merci.

» Le bon Dieu se remit à ses affaires, saint Pierre retourna à sa porte, saint Joseph rentra chez lui, ceignit ses reins, prit son bâton de voyage et passa chez la Madone.

» — La Madone chantait le *Stabat Mater* de Pergolèse, i venait d'arriver au ciel. Les onze mille vierges lui seient de chœur; les séraphins, les chérubins, les dominans, les anges et les archanges lui servaient d'instrumentes; l'ange Gabriel conduisait l'orchestre.

» — Psitt! fit saint Joseph.

» — Qu'y a-t-il? demanda la Madone.

» — Il y a qu'il faut me suivre.

» — Où cela?

» — Que vous importe?

» — Mais enfin?

» — Êtes-vous ma femme, oui ou non?

» — Oui.

» — Eh bien, la femme doit obéissance à son époux.

» — Je suis votre servante, monseigneur, et j'irai où vous udrez, dit la Madone.

» — C'est bien, dit saint Joseph. Venez.

» — La Madone suivit saint Joseph les yeux baissés et ec sa résignation habituelle, toujours prête qu'elle était à nner l'exemple du devoir et de la vertu, au ciel comme sur terre.

» — Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous?

» — Je vous obéis, monseigneur.

» — Vous me suivez seule?

» — Je m'en vais comme je suis venue.

» — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre ur, emmenez!

» La Madone fit un signe, et les onze mille vierges marèrent derrière elle en chantant; elle fit un autre signe, les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges les archanges l'accompagnèrent en jouant de la viole, la harpe et du luth.

» — C'est bien, dit saint Joseph.

» Et il entra chez Jésus-Christ.

» Jésus-Christ revoyait l'évangile de saint Matthieu, dans uel s'étaient glissées quelques erreurs de typographie.

» — Psitt! fit saint Joseph.

» — Qu'y a-t-il? demanda Jésus-Christ.

» — Il y a qu'il faut me suivre.

» — Où cela?

» — Que vous importe?

» — Mais enfin?

» — Êtes-vous mon fils, oui ou non?

» — Oui, dit Jésus-Christ.

» — Le fils doit obéissance à son père.

» — Je suis votre serviteur, mon père, dit le Christ, et j'irai où vous voudrez.

» — C'est bien, dit saint Joseph. Venez.

» Le Christ suivit saint Joseph avec cette douceur qui l'a fait si fort, et cette humilité qui l'a fait si grand.

» — Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous?

» — Je vous obéis, mon père.

» — Vous me suivez seul?

» — Je m'en vais comme je suis venu.

» — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez!

» Jésus fit un signe : les apôtres se rangèrent autour de lui; Jésus éleva la voix, et les saints, les saintes et les martyrs accoururent.

» — Suivez-moi, dit le Christ.

» Et les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs marchèrent à sa suite.

» Il prit la tête du cortége et s'achemina vers la porte. Derrière lui venaient la Madone et toute la population du ciel.

» Ils rencontrèrent le Saint-Esprit, qui causait avec la colombe de l'arche.

» — Où donc allez-vous comme cela? demanda le Saint-Esprit.

» — Nous allons faire un autre paradis, dit saint Joseph.

» — Et pourquoi cela?

» — Parce que nous ne sommes pas contents de celui-ci.

» — Mais le bon Dieu?

» — Le bon Dieu, nous le laissons.

» — Oh ! il y a quelque erreur là-dessous, dit le Saint-Esprit. Voulez-vous permettre que j'aille en conférer avec le Seigneur ?

» — Allez, dit saint Joseph, mais dépêchez-vous, nous sommes pressés.

» — J'y vole et je reviens, dit le Saint-Esprit.

» Le Saint-Esprit entra dans l'oratoire du bon Dieu et alla se abattre sur son épaule.

» — Ah ! c'est vous ? dit le bon Dieu. Quelle nouvelle ?

» — Mais une nouvelle terrible !

» — Laquelle ?

» — Vous ne savez donc pas ?

» — Non.

» — Saint Joseph s'en va.

» — C'est moi qui l'ai mis à la porte.

» — Vous, Seigneur ?

» — Oui, moi. Il n'y avait plus moyen de vivre avec lui ; c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, de nouvelles exigences. On aurait dit qu'il était le maître ici.

» — Eh bien, vous avez fait là une belle chose !

» — Comment ?

» — Il emmène la Madone.

» — Bah !

» — Il emmène Jésus-Christ.

» — Impossible !

» — La Madone emmène les onze mille vierges, les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges, les archanges.

» — Que me dites-vous là !

» — Le Christ emmène les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs.

» — Mais c'est donc une défection ?

» — Générale.

» — Que va-t-il donc me rester, à moi ?

» — Les prophètes Isaïe, Ézéchiel, Jérémie.

» — Mais je vais m'ennuyer à mourir, moi !

» — C'est comme *cela*.

» — Vous vous serez trompé.

» — Regardez.

» Le bon Dieu regarda par cette même fenêtre où no grand poëte Béranger le vit, et il aperçut une foule imme qui se pressait du côté de la porte du paradis : tout le re du ciel était vide, à l'exception d'un petit coin où causai les trois prophètes.

» Le bon Dieu comprit d'un seul coup d'œil la situat critique dans laquelle il se trouvait.

» — Que faut-il faire? demanda le bon Dieu au Sai Esprit.

» — Dame, dit celui-ci, je ne connais pas l'état de la q tion.

» Le bon Dieu lui raconta tout ce qui s'était passé e lui et saint Joseph à propos de Mastrilla, et comme qu avait donné raison à saint Pierre.

» — C'est une faute, dit le Saint-Esprit.

» — Comment, c'est une faute? s'écria le bon Dieu.

» — Eh! mon Dieu, oui. Il ne s'agit point ici du plus moins de mérite du protégé! il s'agit du plus ou moin puissance du protecteur.

» — Un malheureux charpentier!

» — Voilà ce que c'est que de lui avoir fait une positio en abuse.

» — Mais que faire?

» — Il n'y a pas deux moyens : il faut en passer pa qu'il voudra.

» — Mais il est capable de m'imposer des conditions r velles!

» — Il faut les accepter tout de suite. Plus vous attend plus il deviendra exigeant.

» — Allez donc me le chercher, dit le bon Dieu.

» — J'y vais, dit le Saint-Esprit.

» En un coup d'aile, le Saint-Esprit fut à la porte du radis; rien n'était changé : saint Joseph avait la mai la clef, et tout le monde attendait qu'il ouvrît la porte sortir avec lui. Quant à saint Pierre, en sa qualité

l avait été forcé de se mettre à la suite du Christ.
.e bon Dieu vous demande, dit le Saint-Esprit à saint

.h! c'est bien heureux! dit celui-ci.
l est disposé à faire tout ce que vous voulez.
e savais bien qu'il en viendrait là.
'ous pouvez renvoyer chacun à son poste.
on pas, non pas; je prie, au contraire, tout le monde
endre ici. Si nous ne nous entendions pas, ce serait
mencer.
lous attendrons, dirent la Madone et le Christ.
'est bien, dit saint Joseph.
)récédé du Saint-Esprit, il alla retrouver le bon Dieu.
eigneur, dit le Saint-Esprit en entrant le premier,
nt Joseph.
lauvaise tête!
Écoutez, on est saint ou on ne l'est pas; si on est
aut avoir le droit de faire entrer dans le paradis ceux
:lament de vous; si on ne l'est pas, il faut s'en aller
rt.
'est bien, c'est bien : n'en parlons plus.
lais, au contraire, parlons-en; c'est fini pour aujour-
ais cela recommencera demain.
ue veux-tu ? Voyons.
: veux que tous ceux qui auront eu confiance en
lant leur vie puissent compter sur moi après leur

iable! Sais-tu ce que tu demandes là?
'arfaitement.
i je donnais un pareil privilége à tout le monde...
'abord, je ne suis pas tout le monde, moi.
oyons, transigeons.
est à prendre ou à laisser.
e quart?
: m'en vais.
iint Joseph fit un pas.
a *moitié ?*

» — Adieu.

» Et saint Joseph gagna la porte.

» — Les trois quarts ?

» — Bonsoir !

» Et saint Joseph sortit.

» — Est-ce qu'il s'en va tout de bon ? demanda Dieu.

» — Tout de bon ! répondit le Saint-Esprit.

» — Il ne se retourne point ?

» — Pas le moins du monde.

» — Il ne ralentit pas sa marche ?

» — Il se met à courir.

» — Volez après lui, et dites-lui qu'il revienne.

» Le Saint-Esprit vola après saint Joseph, et le ran grand'peine.

» — Eh bien, dit le bon Dieu, puisque le maître, ic vous et non pas moi, il sera fait comme vous le voulez

» — Envoyez chercher le notaire, dit saint Joseph.

» — Comment, le notaire ? s'écria le bon Dieu ; v vous en rapportez pas à ma parole ?

» — *Verba volant*, dit saint Joseph.

» — Appelez un notaire, dit le bon Dieu.

» Le notaire fut appelé, et saint Joseph est possesse jourd'hui d'un acte parfaitement en règle qui l'aut faire entrer dans le paradis quiconque lui est dévot.

» Or, je vous le demande maintenant, un saint c saint Joseph peut-il se contenter d'un mauvais cierge c un saint de troisième ou de quatrième ordre, et ne n t-il pas un réverbère ?

— Il en mérite dix, il en mérite vingt, il en mérit crièrent les lazzaroni. Vive saint Joseph !... vive l du Christ !... vive le mari de la Madone !... A bas Pierre !

Le même soir, padre Rocco fit allumer dix réve dans la rue Saint-Joseph. Le lendemain, il en fit a vingt dans les rues adjacentes ; le surlendemain, il en lumer cent dans les environs ; le tout à la plus grande

int auquel l'histoire qu'il venait de raconter avait impro-
ıne si grande popularité.
st ainsi que les réverbères de la rue Saint-Joseph, dé-
ınt d'un côté dans la rue de Tolède et de l'autre sur la
de Santa-Medina, finirent peu à peu par se glisser
› au pieux stratagème de padre Rocco, dans les rues les
sombres et les plus désertes de Naples.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

	Pages.
Introduction.	1
I. Osmin et Zaïda.	4
II. Les Chevaux spectres.	13
III. Chiaia.	24
IV. Toledo.	38
V. Otello.	46
VI. Forcella.	54
VII. Grand Gala.	79
VIII. Le Lazzarone.	90
IX. Le Lazzarone et l'Anglais.	102
X. Le roi Nasone.	111
XI. Anecdotes.	133
XII. La Bête noire du roi Nasone.	141
XIII. Autres Anecdotes.	152
XIV. Les Vardarelli.	163
XV. La Jettatura	178
XVI. Le Prince de ***	185
XVII. Le Combat.	199
XVIII. La Bénédiction paternelle.	211
XIX. Saint Janvier, martyr de l'Église.	224
XX. Saint Janvier et sa Cour.	247
XXI. Le Miracle.	253
XXII. Saint Antoine usurpateur.	263
XXIII. Le Capucin de Resina	277
XXIV. Saint Joseph.	295

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

F. Aureau et Cie. — Imp. de Lagny.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la Cse Berthe 1
La Boule de Neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles-le-Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Confessions de la marquise 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption—Le Docteur Mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu Dispose 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII et Richelieu 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : en Suisse 3
— Une Année à Florence 1
— *L'Arabie* Heureuse 3
— *Les Bords* du Rhin 2
— *Le Capitaine* Arena 1
— *Le Caucase* 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 8
— De Paris à Cadix 4
— Quinze Jours au Sinaï 1
— En Russie 4
— En Suisse 3
— Le Speronare 1
— Le Véloce 1
— La Villa Palmieri 1
— Le Véloce 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de W. Scott. (*Trad.*) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 1
Louis XV et sa Cour 1
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 2
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 1
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 8
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mém. d'un médecin.—J. Balsamo 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 2
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 2
Le Père Gigogne 1
Le Père la Ruine 1
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le Proscrit 1
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 4
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 2
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin 1
Trois Maîtres 2
Les Trois Mousquetaires 5
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt ans après 4

Clichy. — Imprimerie, P. Dupont et Cie rue du Bac-d'Asnières.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE
— LE CORRICOLO —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

IMPRESSIONS

)E VOYAGE

— LE CORRICOLO —

XXV

LA VILLA GIORDANI.

)lente éruption du Vésuve, miraculeusement calmée
Janvier, donna lieu à un étrange épisode.
)enchant du Vésuve, à la source d'une des branches
ıs, s'élevait une de ces charmantes villas, comme on
lanchir au fond des délicieux tableaux de Léopold
C'était une élégante bâtisse carrée, plus grande
aison, moins imposante qu'un palais, au portique
)ar des colonnes, au toit en terrasse, aux jalousies
ı perron surchargé de fleurs, dont les degrés con-
à un jardin tout planté d'orangers, de lauriers-roses
nadiers. A l'un des angles de cette coquette habi-
levait un bouquet de palmiers dont les cimes, dé-
e toit, retombaient dessus comme un panache, et
t à tout l'ensemble du bâtiment un petit air oriental
t plaisir à voir. Toute la journée, comme c'est l'ha-
Naples, la villa muette semblait solitaire et restait

fermée ; mais, lorsque le soir arrivait, et avec le soir la bri de la mer, les jalousies s'ouvraient doucement, pour respire et alors ceux qui passaient au pied de cette demeure encha tée pouvaient voir, à travers les fenêtres, des apparteme aux meubles dorés et aux riches tentures, dans lesquels pe saient, appuyés au bras l'un de l'autre, et se regardant av amour, un beau jeune homme et une belle jeune femm C'étaient les maîtres de ce petit palais de fée, le cor Odoardo Giordani et sa jeune femme la comtesse Lia.

Quoique les deux jeunes gens s'aimassent depuis lor temps, il y avait six mois seulement qu'ils étaient unis l à l'autre. Ils avaient dû se marier au moment où la révo tion napolitaine avait éclaté ; mais, alors, le comte Odoar que sa naissance et ses principes attachaient à la ca royale, avait suivi le roi Ferdinand en Sicile, était rest Palerme, comme chevalier d'honneur de la reine, pend sept à huit mois ; puis, au moment où le cardinal Ru avait fait son expédition de Calabre, le comte Odoardo av demandé à sa souveraine la permission de partir avec l et, l'ayant obtenue, avait accompagné cet étrange chef partisans dans sa marche triomphale vers Naples. Il él entré avec lui dans la capitale, avait retrouvé sa Lia fidè et, comme rien ne s'opposait plus à son mariage, il l'av épousée. Fuyant alors les massacres qui désolaient la vi il avait emporté sa jeune femme dans le paradis que no avons essayé de décrire, qu'ils habitaient ensemble dep six mois, et où le comte eût été, sans contredit, l'homme plus heureux de la terre, sans un événement qui venait lui arriver et qui troublait profondément son bonheur.

Tous les membres de sa famille n'avaient point partagé haine qu'il portait aux Français, et qui lui avait fait quit Naples à leur approche. Le comte avait une sœur cade nommée Teresa, belle et chaste enfant qui s'épanouiss comme un lis à l'ombre du cloître. Selon l'habitude des milles napolitaines, l'avenir d'amour et de bonheur de jeune fille, cet amour que Dieu a permis à toute créature l maine d'espérer, avait été sacrifié à l'avenir d'ambition

son frère aîné. Avant que la pauvre Teresa sût ce que c'était que le monde, la grille d'un couvent s'était fermée entre le monde et elle; et, lorsque son père était mort, lorsque son frère aîné, qui l'adorait, était devenu maître de sa liberté, depuis trois ans déjà ses vœux étaient prononcés.

La première parole du comte Odoardo à sa sœur, en la revoyant après la mort de son père, avait été l'offre de lui faire obtenir du saint-père la rupture d'un engagement pris avant qu'elle connût la valeur du serment prononcé, et qu'elle pût apprécier l'étendue du sacrifice qu'elle allait faire; mais, pour la pauvre enfant, qui n'avait vu le monde qu'à travers le voile insouciant de ses premières années, dont le cœur ne connaissait d'autre amour que celui qu'elle avait voué au Seigneur, le cloître avait son charme, et la solitude son enchantement; elle remercia donc son frère bien-aimé de l'offre qu'il lui faisait, mais elle l'assura qu'elle se trouvait heureuse et qu'elle craignait tout changement qui viendrait donner à son existence un autre avenir que celui auquel elle s'était habituée.

Le jeune homme, qui commençait à aimer, et qui savait quel changement l'amour apporte dans la vie, se retira en priant Dieu de permettre que sa sœur ne regrettât jamais la résolution qu'elle avait prise.

Quelques mois s'écoulèrent; puis arrivèrent les événements que nous avons racontés : le comte Odoardo se retira en Sicile, comme nous l'avons dit, laissant la jeune carmélite sous la garde du Seigneur.

Les Français entrèrent à Naples, et la république parthénopéenne fut proclamée : un des premiers actes du nouveau gouvernement fut, ainsi que l'avait fait sa sœur aînée la république française, d'ouvrir les portes de tous les couvents et de déclarer que les vœux prononcés par force étaient nuls.

Puis, comme cette décision était insuffisante pour déterminer les femmes surtout à quitter l'asile où elles s'étaient habituées à vivre et où elles comptaient mourir, un décret arriva bientôt qui déclarait les ordres religieux complétement abolis.

Force fut alors aux pauvres colombes de sorti nid ; Teresa se retira chez sa tante, qui l'accueill si elle eût été sa fille ; mais la maison de la ma Livello (c'est ainsi que se nommait la tante de Ter mal choisie pour que la jeune religieuse pût ret calme qu'elle regrettait. La marquise, que sa posi tocratique, sa fortune et sa naissance attachaient à la maison de Bourbon, avait craint d'être compr cet attachement bien connu, et elle s'était empress cevoir chez elle le général Championnet et les p chefs de l'armée française.

Parmi ces officiers, il y avait un jeune colonel quatre ans. A cette époque, on était colonel de bon Celui-ci, sans naissance, sans fortune, était parv grade, aidé par son seul courage. A peine eut-il v qu'il en devint amoureux ; à peine Teresa l'eut-elle v comprit qu'il y a d'autre bonheur dans la vie que l et le repos du cloître.

Les jeunes gens s'aimèrent, l'un avec l'imagina Français, l'autre avec le cœur d'une Italienne. C dès le premier retour qu'ils avaient fait sur eux-m avaient compris que cet amour ne pouvait être que reux. Comment la sœur d'un émigré royaliste po épouser un colonel républicain ?

Les jeunes gens ne s'en aimèrent pas moins, et ne s'en aimèrent-ils que davantage. Trois mois comme un jour ; puis cet ordre fatal, qui devait être de si grands malheurs, arriva à l'armée française en retraite, et vint réveiller les amants au milie songe d'or. Il ne s'agissait point de se quitter : l'a jeunes gens était trop grand pour s'arrêter un insta d'une séparation. Se séparer, c'était mourir, et tou trouvaient si heureux, qu'ils avaient bonne envie

En Italie, pays des amours instantanées, tout a pour qu'à chaque heure du jour et de la nuit, un genre de celui qui liait le jeune colonel à Teresa voir sa sanctification. Deux amants se présentent

re, lui déclarent qu'ils désirent se prendre pour époux, onfessent, reçoivent l'absolution, vont s'agenouiller de- t l'autel, entendent la messe, et sont mariés.

e colonel proposa à Teresa un mariage de ce genre, esa accepta. Il fut convenu que, pendant la nuit qui pré- lerait le départ des Français, Teresa quitterait le palais sa tante, et que les deux jeunes gens iraient recevoir la édiction nuptiale dans l'église del Carmine, située place *Mercato-Nuovo*.

out se fit ainsi qu'il avait été arrêté, à une chose près. deux jeunes gens se présentèrent devant le prêtre, qui dit qu'il était disposé à les unir aussitôt qu'il les aurait ndus en confession. Il n'y avait rien à objecter, c'était bitude : le colonel s'y conforma en s'agenouillant d'un côté confessionnal, tandis que la jeune fille s'agenouillait de tre ; et, quoique sans doute son récit ne fût pas exempt ertaines peccadilles, le prêtre, qui savait qu'il faut passer lque chose à un colonel, et surtout à un colonel de vingt- tre ans, lui remit ses péchés avec une facilité toute pa- rcale.

ais, contre toute attente, il n'en fut pas ainsi de la pauvre esa. Le prêtre lui pardonna bien son amour ; il lui par- na sa fuite de chez sa tante, puisque cette fuite avait r but de suivre son mari ; mais, quand la jeune fille lui rit qu'elle avait autrefois été religieuse, qu'elle était sortie on couvent lors du décret qui abolissait les ordres reli- ix, le prêtre se leva, déclarant que, déliée aux yeux des mes, Teresa ne l'était pas aux regards de Dieu. En con- ience, il refusa positivement de bénir leur union. Teresa lia, le colonel menaça, mais le prêtre resta aussi insen- aux menaces qu'aux prières. Le colonel avait grande e de lui passer son épée au travers du corps ; mais il chit qu'il n'en serait pas mieux marié après cela, et il orta Teresa entre ses bras, lui jurant que ce n'était n retard sans importance, et qu'à peine arrivés en ice, ils trouveraient un prêtre moins scrupuleux que -là, lequel s'empresserait de réparer le temps perdu en

les unissant sans aucun délai et sans aucune conte

Teresa aimait : elle crut et consentit à suivre son Le lendemain, la marquise de Livello trouva une le lui annonçait la fuite de sa nièce. Cette nouvelle li une grande douleur. Cependant, cette douleur ne ve tout entière de la disparition de Teresa. Nous avon craintes politiques de la marquise. Ces craintes, co opinion, avaient été jusqu'à lui faire recevoir comi ces Français qu'elle haïssait. Or, elle prévoyait une royaliste, elle avait déjà à répondre aux bourbonie facilité à fraterniser avec les patriotes : que serait- lorsqu'on apprendrait que la nièce qui lui avait été la sœur du comte Odoardo, c'est-à-dire d'un des plus sanfédistes de la cour du roi Ferdinand, était partie d avec un colonel républicain ! La marquise de Livello déjà perdue, guillotinée, prisonnière, ou tout au moi crite. Sa résolution fut prise immédiatement : elle que, depuis quelque temps, la santé de sa nièce s'affi sans cesse, et que, supposant que l'air de Naples contraire, elle allait se retirer dans sa terre de Li même soir, elle partit dans une voiture fermée où censée être avec Teresa, et, le lendemain, elle arriva château, situé dans la Terre de Bari, près du pet Otanto.

C'était un château sombre, isolé, solitaire, et qui c parfaitement à la résolution qu'elle avait prise. Au l mois, le bruit se répandit à Naples que Teresa v mourir d'une maladie de langueur. Un certificat d'i prêtre attaché à la maison de la marquise depuis ci ans ne laissa aucun doute sur cet événement. D'ai qui le soupçon que cette nouvelle était un mensonge il venir ? On savait que la marquise adorait sa nièc avait annoncé hautement qu'elle n'aurait pas d'au tière ; enfin, la marquise avait répandu ce bruit a tant plus de confiance que Teresa lui avait annoncé lettre qu'elle ne la reverrait jamais.

Le comte Odoardo fut au désespoir. Lia et sa sœu

ut ce qu'il aimait au monde ; heureusement, Lia lui res-
it.

Nous avons dit comment, en rentrant à Naples avec le car-
inal Ruffo, Odoardo avait retrouvé Lia plus aimante que
mais ; nous avons dit comment ils avaient été unis et com-
ent ils avaient fui Naples pour être tout entiers à leur
mour. Ils habitaient donc cette charmante villa que nous
vons décrite, située sur le penchant du Vésuve, et des fe-
êtres de laquelle on voyait à la fois le volcan, la mer, Naples,
t toute cette délicieuse vallée de l'antique Campanie qui
'étend vers Acerra.

Les deux nouveaux époux recevaient peu de monde ; le
onheur aime le calme et cherche la solitude. D'ailleurs,
ans les premiers jours de son mariage, une des amies de
comtesse, en venant lui rendre sa visite de noce, l'avait
ouvée seule, et s'était empressée de la féliciter, non-seu-
ent de son union avec le comte Odoardo, mais encore du
iomphe qu'elle avait obtenu sur sa rivale, triomphe dont
tte union était la preuve. Alors, sans savoir ce que signi-
aient ces paroles, Lia avait pâli et avait demandé de quelle
vale on voulait parler, et de quel triomphe il était question.
'obligeante amie avait aussitôt raconté à la jeune comtesse
u'il n'avait été bruit à la cour de Palerme que de l'amour
ue le comte avait inspiré à la belle Emma Lyonna, la favo-
te de Caroline, bruit qui avait fait craindre aux amies de
future comtesse que son mariage ne fût fort aventuré ;
ais il n'en avait point été ainsi ; le nouveau Renaud, égaré
n instant, selon la visiteuse, avait enfin rompu les fers de
tte autre Armide, et, quittant l'île enchantée où s'était un
stant perdu son cœur, il était revenu plus amoureux que
mais à ses premières amours.

Lia avait écouté toute cette histoire le sourire sur les lè-
es et la mort dans l'âme ; puis, satisfaite de la douleur
'elle avait causée, l'officieuse amie était retournée à Na-
es, laissant dans le cœur de la jeune épouse toutes les an-
isses de la jalousie.

Aussi, à peine la porte se fut-elle refermée derrière la

visiteuse, que Lia fondit en larmes. Presque en même te une porte latérale s'ouvrit, et le comte entra. Lia essay lui cacher ses pleurs sous un sourire; mais, quand elle lut parler, la douleur l'étouffa, et, au lieu des tendres roles qu'elle essayait de prononcer, elle ne put qu'éclat sanglots.

Ce chagrin était trop profond et trop inattendu pou le comte n'en voulût pas savoir la cause. Lia, de son avait le cœur trop plein pour renfermer longtemps un p secret : toute sa douleur déborda, sans reproches, san criminations, mais telle qu'elle l'avait éprouvée, pleine goisses et d'amertume.

Odoardo sourit. Il y avait quelque chose de vrai da qu'avait raconté à Lia son obligeante amie. La belle E Lyonna avait effectivement distingué le comte; mais, grand étonnement, sa sympathie n'avait été accueilli par la froide politesse de l'homme du monde. Enfin, l' sion s'était présentée pour lui de quitter la Sicile avec l dinal Ruffo; il s'était empressé de la saisir. Odoardo ra tout cela à sa femme avec l'accent de la vérité, sans valoir aucunement le sacrifice. Lia, rassurée par son rire, avait fini par oublier cette aventure comme on c les soupçons d'amour, c'est-à-dire qu'elle n'y pensait que lorsqu'elle était seule.

Un matin qu'Odoardo était sorti dès le point du jour chasser dans la montagne, Lia, en traversant sa cha vit sur sa table quatre ou cinq lettres que le domestiq nait de rapporter de la ville; elle y jeta machinalemen yeux; une de ces lettres était d'une écriture de femm tressaillit. Elle avait un trop profond sentiment de so voir pour décacheter cette lettre; mais elle ne put ré au désir de s'assurer du genre de sensation qu'éprou son mari en la décachetant. Aussitôt qu'elle l'entendit trer, elle se glissa dans un cabinet d'où elle pouvait voir, et attendit, anxieuse et tremblante, comme si qu chose de suprême allait se décider pour elle,

Le comte traversa sa chambre sans s'arrêter, et entra

celle de sa femme; on lui avait dit que la comtesse était chez elle, il croyait l'y trouver. Il l'appela. Répondre, c'était se trahir. Lia se tut. Odoardo rentra alors dans sa chambre, déposa son fusil dans un coin, jeta sa carnassière sur un sofa; puis, s'avançant nonchalamment vers la table où étaient les lettres, il jeta sur elles un coup d'œil indifférent; mais à peine eut-il vu cette écriture fine qui avait tant intrigué la comtesse, qu'il poussa un cri et que, sans s'inquiéter des autres dépêches, il se saisit de celle-là. La seule vue de cette écriture avait causé au comte une telle émotion, qu'il fut obligé de s'appuyer à la table pour ne pas tomber; puis il resta un instant les regards fixés sur l'adresse, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Enfin il brisa le cachet en tremblant, chercha la signatnre, la lut avidement, dévora la lettre, la couvrit de baisers; puis il resta pensif quelques minutes, et pareil à un homme qui se consulte. Enfin, ayant relu cette épître, dont l'importance n'etait pas douteuse, il la replia soigneusement, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait point été vu, et, se croyant seul, il la cacha dans la poche de côté de sa veste de chasse, de manière que, soit hasard, soit avec intention, la lettre se trouvait reposer sur son cœur.

Cette lettre, c'était une lettre de Teresa. A la vue de l'écriture de celle qu'il croyait morte, Odoardo avait tressailli de surprise et avait cru être le jouet de quelque illusion. C'est alors qu'il avait ouvert cette lettre, et que tout lui avait été révélé. Le jeune colonel avait été tué à la bataille de Genola, et Teresa s'était trouvée seule et isolée dans un pays inconnu. Femme du colonel, elle fût rentrée en France, fière du nom qu'elle portait; mais le mariage n'avait pas encore eu lieu; elle avait droit de pleurer son amant, voilà tout. Mais elle avait pensé à son frère qui l'aimait tant; c'était à lui seul qu'elle confiait sa position; elle le suppliait de lui garder le secret, désirant aux yeux de tous continuer de passer pour morte. Du reste, elle arrivait presque aussitôt que sa lettre : un mot, qu'elle priait son frère de lui jeter poste restante, lui indiquerait où elle pourrait descendre. Là, elle

l'attendrait avec toute l'impatience d'une sœur qui craint de ne jamais le revoir. Pour plus de sécurité, ce ne devait porter aucun nom et être adressé à madam Elle terminait sa lettre en lui recommandant de nouve secret, même vis-à-vis de sa femme, dont elle craigna rigidité, et dont elle ne pourrait supporter le mépris.

Odoardo tomba sur une chaise, succombant à l'excè sa surprise et de sa joie.

Nous n'essayerons pas même de décrire les angoisses la comtesse avait éprouvées pendant la demi-heure qui nait de s'écouler. Vingt fois elle avait été sur le point d trer, d'apparaître tout à coup au comte, et de lui dema en face si c'était ainsi qu'il tenait les serments de fid qu'il lui avait faits. Mais, retenue chaque fois par ce se ment qui veut qu'on l'on creuse son malheur jusqu'au f elle était restée immobile et sans parole, enchaînée même place, comme si elle eût été sous l'empire rêve.

Cependant elle comprit que, si le comte la retrouvai il devinerait qu'elle avait tout vu, et, par conséquent, se drait sur ses gardes. Elle s'élança donc dans le jardin par une réaction désespérée sur elle-même, elle parvint bout de quelques minutes, à rendre un certain calme à traits; quant à son cœur, il semblait à la comtesse q serpent le dévorait.

Le comte aussi était descendu dans le jardin : tous se rencontrèrent donc bientôt, et tous deux, en se renc trant, firent un effort visible sur eux-mêmes, l'un pour simuler sa joie, l'autre pour cacher sa douleur.

Odoardo courut à sa femme. Lia l'attendit. Il la s dans ses bras avec un mouvement si puissant, qu'il é presque convulsif.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? demanda la c tesse.

— Oh! je suis bien heureux! s'écria le comte.

Lia se sentit près de s'évanouir.

Tous deux rentrèrent pour dîner. Après le dîner, pend

quel Odoardo parut tellement préoccupé, qu'il ne fît point tention à la préoccupation de sa femme, il se leva et prit n chapeau.

— Où allez-vous ? demanda Lia en tressaillant.

Il y avait, dans le ton avec lequel ces paroles étaient prononcées, un accent si étrange, qu'Odoardo regarda Lia avec onnement.

— Où je vais? dit-il en regardant Lia.

— Oui, où allez-vous ? reprit Lia avec un accent plus doux en s'efforçant de sourire.

— Je vais à Naples. Qu'y a-t-il d'étonnant que j'aille à aples? continua Odoardo en riant.

— Oh! rien, sans doute; mais vous ne m'aviez pas dit ue vous me quittiez ce soir.

— Une des lettres que j'ai reçues ce matin me force à ette petite course, dit le comte; mais je rentrerai de bonne eure, sois tranquille.

— C'est donc une affaire importante qui vous appelle à aples?

— De la plus haute importance.

— Ne pouvez-vous la remettre à demain?

— Impossible.

— En ce cas, allez.

Lia prononça ce dernier mot avec un tel effort, que le omte revint à elle; et, la prenant dans ses bras pour l'embrasser au front :

— Souffres-tu, mon amour? lui dit-il.

— Pas le moins du monde, répondit Lia.

— Mais tu as quelque chose? continua-t-il en insistant.

— Moi? Rien, absolument rien. Que voulez-vous que j'aie, oi?

Lia prononça ces paroles avec un sourire si amer, que, ette fois, Odoardo vit bien qu'il se passait en elle quelque hose d'étrange.

— Écoute, mon enfant, lui dit-il, je ne sais pas si tu as uelque cause de chagrin; mais ce que je sais, c'est que on cœur me dit que tu souffres.

— Votre cœur se trompe, dit Lia; partez donc tranquille et ne vous inquiétez pas de moi.

— M'est-il possible de te quitter, même pour un instant, lorsque tu me dis adieu ainsi?

— Eh bien, donc, puisque tu le veux, dit Lia en faisant un nouvel effort sur elle-même, va, mon Odoardo, et reviens bien vite. Adieu!

Pendant ce temps, on avait sellé le cheval favori du comte, et il piétinait au bas du perron. Odoardo sauta dessus et s'éloigna en faisant de la main un signe à Lia. Lorsqu'il eut disparu derrière le premier massif d'arbres, Lia monta dans un petit pavillon qui surmontait la terrasse et d'où l'on découvrait toute la route de Naples.

De là, elle vit Odoardo se dirigeant vers la ville au grand galop de son cheval. Son cœur se serra plus fort; car, au lieu que l'idée lui vint que c'était pour être plus tôt de retour, elle pensa que c'était pour s'éloigner plus rapidement.

Odoardo allait à Naples pour retenir un appartement à sa sœur.

D'abord il eut l'idée de lui louer un petit palais, puis il comprit que ce n'était point agir selon les instructions qu'il avait reçues, et que mieux valait quelque petite chambre bien isolée dans un quartier perdu. Il trouva ce qu'il cherchait, rue San-Giacomo, n° 11, au troisième étage, chez une pauvre femme qui louait des chambres en garni. Seulement, lorsqu'il eut fait choix de celle qu'il réservait pour Teresa, il fit venir un tapissier et lui fit promettre que, le lendemain au matin, les murs seraient couverts de soie et les carreaux de tapis. Le tapissier s'engagea à faire, de cette pauvre chambre, un petit boudoir digne d'une duchesse. Le tapissier fut payé d'avance un tiers en plus de ce qu'il demandait.

En sortant, le comte rencontra son hôtesse : elle était avec sa sœur, vieille mégère comme elle. Le comte lui recommanda tous les soins possibles pour sa nouvelle pensionnaire. L'hôtesse demanda quel était son nom. Le comte répondit qu'il était inutile qu'elle connût ce nom, qu'une femme

eune et jolie se présenterait, demandant le comte Giordani, et que c'était à cette femme que la chambre était destinée. Les deux vieilles échangèrent un sourire que le comte ne vit même pas, ou auquel il ne fit pas attention. Puis, sans même se donner le temps d'écrire, tant il était inquiet de Lia, il reprit le chemin de la villa Giordani, pensant qu'il enverrait la lettre par un domestique.

Lia était restée dans le pavillon jusqu'à ce qu'elle eût perdu son mari de vue. Alors, elle était redescendue dans sa chambre, continuant de le suivre avec les yeux inquiets et perçants de la jalousie. Son cœur était oppressé à ne plus le sentir battre; elle ne pouvait ni pleurer ni crier, c'était un supplice affreux, et il lui semblait qu'on ne pouvait l'éprouver sans mourir. Lia resta deux heures, la tête renversée sur le dos de son fauteuil, tenant à pleines mains ses cheveux tordus entre ses doigts. Au bout de deux heures, elle entendit le galop du cheval : c'était Odoardo qui revenait; elle sentit qu'en ce moment elle ne pourrait pas le voir, il lui semblait qu'elle le haïssait autant qu'elle l'avait aimé; elle courut à la porte, qu'elle ferma au verrou, et revint se jeter sur son lit. Bientôt elle entendit les pas du comte qui s'approchait de la porte; il essaya de l'ouvrir, mais la porte résista. Alors, il parla à voix basse, et Lia entendit ces mots venir jusqu'à elle :

— C'est moi, mon enfant; dors-tu ?

Lia ne répondit rien. Elle retourna seulement la tête et regarda du côté par où venait cette voix avec des yeux ardents de fièvre.

— Réponds-moi, continua Odoardo.

Lia se tut.

Elle entendit alors les pas du comte qui s'éloignait. Un instant après, sa voix parvint de nouveau jusqu'à elle : il demandait à sa femme de chambre si elle savait ce qu'avait sa maîtresse; mais celle-ci, qui ne s'était aperçue de rien, répondit que sa maîtresse était rentrée dans sa chambre, et que, sans doute fatiguée de la chaleur, elle s'était couchée et endormie.

— C'est bien, dit le comte, je vais écrire. Quand la comtesse sera éveillée, prévenez-moi.

Et Lia entendit Odoardo qui rentrait dans sa chambre et qui s'asseyait devant une table. Les deux chambres étaient contiguës; Lia se leva doucement, tira la clef de la porte et regarda par la serrure. Odoardo écrivait effectivement; et sans doute la lettre qu'il écrivait répondait à un besoin de son cœur, car une expression infinie de bonheur était répandue sur tout son visage.

— Il lui écrit! murmura Lia.

Et elle continua de regarder, hésitant entre sa jalousie qui la poussait à ouvrir cette porte, à courir au comte, à arracher cette lettre de ses mains, et un reste de raison qui lui disait que ce n'était peut-être point à une femme qu'il écrivait et que mieux valait attendre.

Le comte acheva la lettre, la cacheta, mit l'adresse, sonna un domestique, lui ordonna de monter à cheval et de porter à l'instant la lettre qu'il venait d'écrire.

C'était celle que Teresa devait trouver poste restante.

Le domestique prit la lettre des mains du comte et sortit.

La comtesse courut à une petite porte de dégagement qui donnait de son cabinet de toilette dans le corridor, et descendit au jardin. Au moment où le domestique allait franchir la grille du parc, il rencontra la comtesse.

— Où allez-vous si tard, Giuseppe? demanda la comtesse.

— Porter, de la part de M. le comte, cette lettre à la poste, répondit le domestique.

Et, en disant ces mots, il tendit la lettre vers la comtesse; Lia jeta un coup d'œil rapide sur l'adresse et lut :

« A madame ***, poste restante, à Naples. »

— C'est bien, dit-elle. Allez.

Le domestique partit au galop.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, c'était bien à une femme qu'il écrivait, à une femme qui cachait son nom sous un signe, à une femme qui, par conséquent, voulait rester inconnue. Pourquoi ce mystère, s'il n'y avait pas là-dessous quelque intrigue criminelle? Dès lors, le parti de la comtesse

it arrêté. Elle résolut de dissimuler, afin d'épier son mari isqu'au bout, et, avec une puissance dont elle se serait crue le-même incapable, elle rentra dans sa chambre, et, ouvrant i porte qui donnait dans l'appartement du comte, elle s'aança vers Odoardo, le sourire sur les lèvres.

Le lendemain, Odoardo avait complétement oublié cette réoccupation qu'il avait remarquée la veille sur le visage de ia, et qui l'avait un instant inquiété. Lia paraissait plus ue jamais joyeuse et confiante dans l'avenir.

Le lendemain était un dimanche. La matinée de ce jour-là tait consacrée par la comtesse à une grande distribution 'aumônes. Aussi, dès huit heures du matin, la grille du arc était-elle encombrée de pauvres.

Après le déjeuner, le comte, qui était habitué à abandonner ette œuvre de bienfaisance à sa femme, prit son fusil, sa arnassière et son chien, et s'en alla faire un tour dans la ontagne.

Lia monta au pavillon, elle vit Odoardo s'éloigner dans la irection d'Avellino. Cette fois, il n'allait donc pas à Naples.

Elle respira. C'était, depuis la veille, la première fois u'elle se retrouvait seule avec elle-même.

Au bout d'un instant, sa femme de chambre vint lui dire ue les pauvres l'attendaient.

Lia descendit, prit une poignée de carlins et s'achemina ers la grille du parc. Chacun eut sa part : vieillards, femmes, nfants, chacun étendit vers la belle comtesse sa main avide t retira sa main enrichie d'une aumône.

Au fur et à mesure que s'opérait la distribution, ceux qui avaient reçu se retiraient et faisaient place à d'autres. Il ne restait plus qu'une vieille femme assise sur une pierre, qui n'avait encore rien demandé ni rien reçu, et qui, comme si elle eût été endormie, tenait sa tête sur ses deux genoux.

Lia l'appela, elle ne répondit point ; Lia fit quelques pas vers elle, la vieille resta immobile ; enfin Lia lui toucha l'épaule, et elle leva la tête.

— Tenez, ma bonne femme, dit la comtesse en lui présentant une pièce d'argent, prenez et priez pour moi.

— Je ne demande pas l'aumône, dit la vieille femme, j dis la bonne aventure.

Lia regarda alors celle qu'elle avait prise pour une pau vresse, et elle reconnut son erreur.

En effet, ses vêtements, qui étaient ceux des paysannes d Solafra et d'Avellino, n'indiquaient pas précisément la mi sère; elle avait une jupe bleue bordée d'une espèce de bro derie grecque, un corsage de drap rouge, une serviette plié sur le front à la manière d'Aquila, un tablier autour duqu courait une arabesque, et de larges manches de toile gris par lesquelles sortaient ses bras nus. Sa tête, qui eût pu ser vir de modèle à Schnetz pour peindre une de ces vieill paysannes qu'il affectionne, était pleine de caractère et sem blait taillée dans un bloc de bistre. Les rides et les plis q la sillonnaient étaient accusés avec tant de fermeté, qu'i semblaient creusés à l'aide du ciseau. Toute sa figure ava l'immobilité de la vieillesse. Ses yeux seuls vivaient et sem blaient avoir le don de lire jusqu'au fond du cœur.

Lia reconnut une de ces bohémiennes à qui leur vie errant a livré quelques-uns des secrets de la nature, et qui ont vieil en spéculant sur l'ignorance ou sur la curiosité. Lia ava toujours eu de la répugnance pour ces prétendus sorcier Elle fit donc un pas pour s'éloigner.

— Vous ne voulez donc pas que je vous dise votre bonn aventure, signora ? reprit la vieille.

— Non, dit Lia; car ma bonne aventure, à moi, pourra bien, si elle était vraie, n'être qu'une sombre révélation.

— L'homme est souvent plus pressé de connaître le ma qui le menace que le bien qui peut lui arriver, répondit l vieille.

— Oui, tu as raison, dit Lia. Aussi, si je pouvais croir en ta science, je n'hésiterais pas à te consulter.

— Que risquez-vous ? reprit la vieille. Aux premières pa roles que je dirai, vous verrez bien si je mens.

— Tu ne peux pas connaître ce que je veux savoir, dit Lia Ainsi, ce serait inutile.

— Peut-être, dit la vieille. Essayez.

e sentait combattue par ce double principe dont, de-
veille, elle avait plusieurs fois éprouvé l'influence.
ıis encore, elle céda à son mauvais génie, et, se rap-
ıt de la vieille :
ı bien, que faut-il que je fasse ? demanda-t-elle.
›nnez-moi votre main, répondit la vieille.
›mtesse ôta son gant et tendit sa main blanche, que la
ırit entre ses mains noires et ridées. C'était un ta-
›ut composé que cette jeune, belle, élégante et aris-
ue personne, debout, pâle et immobile devant cette
›aysanne aux vêtements grossiers, au teint brûlé par

ıe voulez-vous savoir ? dit la bohémienne après avoir
é les lignes de la main de la comtesse avec autant
ion que si elle avait pu y lire aussi facilement que
ı livre. Dites, que voulez-vous savoir ? le présent, le
ı l'avenir ?
eille prononça ces mots avec une telle confiance, que
ısaillit ; elle était Italienne, c'est-à-dire superstitieuse ;
it eu une nourrice calabraise, elle avait été bercée par
oires de stryges et de bohémiens.
que je veux savoir ? dit-elle en essayant de donner à
l'assurance de l'ironie. Je désire savoir le passé : il
uera la foi que je puis avoir dans l'avenir.
›us êtes née à Salerne, dit la vieille ; vous êtes riche,
ɜs noble, vous avez eu vingt ans à la dernière fête de
ne de l'Arc, et vous avez épousé dernièrement un
dont vous avez été longtemps séparée et que vous ai-
›fondément.
ɜst cela, c'est bien cela, dit Lia en pâlissant ; et voilà
passé.
›ulez-vous savoir le présent ? dit la vieille en fixant
omtesse ses petits yeux de vipère.
i, dit Lia après un instant de silence et d'hésitation,
e veux.
›us sentez-vous le courage de le supporter ?
suis forte.

— Mais, si je rencontre juste, que me donnerez-vous ? demanda la vieille.

— Cette bourse, répondit la comtesse en tirant de sa poche un petit filet enrichi de perles, et dans laquelle on voyait briller, à travers la soie, l'or d'une vingtaine de sequins.

La vieille jeta sur l'or un regard de convoitise, et étendit instinctivement la main pour s'en emparer.

— Un instant ! dit la comtesse, vous ne l'avez pas encore gagnée.

— C'est juste, signora, répondit la vieille. Tendez-moi votre main.

Lia tendit sa main à la bohémienne.

— Oui, oui, le présent, murmura la vieille, le présent est une triste chose pour vous, signora ; car voici une ligne qui va du pouce à l'annulaire, et qui me dit que vous êtes jalouse.

— Ai-je tort de l'être ? demanda Lia.

— Ah ! cela, je ne puis vous le dire, reprit la bohémienne; car ici la ligne se confond avec deux autres. Seulement, ce que je sais, c'est que votre mari a un secret qu'il vous cache.

— Oui, c'est cela, murmura la comtesse; continuez.

— C'est une femme qui est l'objet de ce secret, reprit la bohémienne.

— Jeune ? demanda Lia.

— Jeune ?... Oui, jeune, répondit la bohémienne après un moment d'hésitation.

— Jolie ? continua la comtesse.

— Jolie ?... Je ne la vois qu'à travers un voile ; je ne puis donc vous répondre.

— Et où est cette femme ?

— Je ne sais.

— Comment, tu ne sais ?

— Non ! je ne sais pas où elle est aujourd'hui. Il me semble qu'elle est dans une église, et je ne vois pas de ce côté-là ; mais je puis vous dire où elle sera demain.

— Et où sera-t-elle demain ?

— Demain, elle sera dans une petite chambre de la rue

San-Giacomo, n° 11; au troisième étage, où elle attendra votre mari.

— Je veux voir cette femme ! s'écria la comtesse en jetant sa bourse à la bohémienne. Cinquante sequins si je la vois.

— Je vous la ferai voir, dit la vieille, mais à une condition.

— Parle. Laquelle ?

— C'est que, quelque chose que vous voyiez et que vous entendiez, vous ne paraîtrez point.

— Je te le promets.

— Ce n'est pas assez de le promettre, il faut le jurer.

— Je te le jure.

— Sur quoi ?

— Sur les plaies du Christ.

— Bien. Ensuite, il faudrait vous procurer un vêtement de religieuse, afin que, si vous êtes rencontrée, vous ne soyez pas reconnue.

— J'en ferai demander un au couvent de Sainte-Marie des Grâces, dont ma tante est abbesse; ou plutôt... attends... j'irai dès le matin sous prétexte de lui faire une visite; viens m'y prendre à dix heures avec une voiture fermée, et attends-moi à la petite porte qui donne dans la rue de l'Arenaccia.

— Très-bien, dit la bohémienne ; j'y serai.

Lia rentra chez elle, et la vieille s'éloigna en branlant la tête et en comptant son or.

A deux heures, Odoardo rentra. Lia l'entendit demander au valet de chambre si l'on n'avait pas apporté quelque lettre pour lui. Le valet de chambre répondit que non.

Lia fit semblant de n'avoir rien entendu que les pas du comte, pas qu'elle connaissait si bien, et elle ouvrit la porte en souriant.

— Oh ! quelle bonne surprise ! lui dit-elle. Tu es rentré plus tôt que je n'espérais.

— Oui, dit Odoardo en jetant les yeux du côté du Vésuve; oui, j'étais inquiet. Ne sens-tu pas qu'il fait étouffant ? ne

vois-tu pas que la fumée du Vésuve est plus épaisse que d'habitude? La montagne nous promet quelque chose!

— Je ne sens rien, je ne vois rien, dit Lia. D'ailleurs, ne sommes-nous pas du côté privilégié?

— Oui, et maintenant plus privilégié que jamais, dit Odoardo : un ange le garde.

Cette soirée se passa comme l'autre, sans que le comte conçût aucun soupçon, tant Lia sut dissimuler sa douleur. Le lendemain, à neuf heures du matin, elle demanda au comte la permission d'aller voir sa tante, la supérieure du couvent de Sainte-Marie. Cette permission lui fut gracieusement accordée.

Le Vésuve devenait de plus en plus menaçant; mais tous deux avaient trop de choses dans le cœur et dans l'esprit pour penser au Vésuve.

La comtesse monta en voiture et se fit conduire au couvent de Sainte-Marie des Grâces. Arrivée là, elle dit à sa tante que, pour accomplir incognito une œuvre de bienfaisance, elle avait besoin d'un costume de religieuse. L'abbesse lui en fit apporter un à sa taille. Lia le revêtit. Comme elle achevait sa toilette monastique, la vieille la fit demander : elle attendait à la porte avec la voiture fermée. Cinq minutes après, cette voiture s'arrêtait à l'angle de la rue San-Giacomo et de la place Santa-Medina.

Lia et sa conductrice descendirent et firent quelques pas à pied; puis elles entrèrent par une petite porte à gauche, trouvèrent un escalier sombre et étroit, et montèrent au troisième étage. Arrivée là, la vieille poussa une porte et entra dans une espèce d'antichambre, où une autre vieille l'attendait. Les deux bohémiennes alors firent renouveler à Lia son serment de ne jamais rien dire sur la manière dont elle avait découvert la trahison de son mari; puis, ce serment fait dans les mêmes termes que la première fois, elles l'introduisirent dans une petite chambre, à la cloison de laquelle une ouverture presque imperceptible avait été pratiquée. Lia colla son œil à cette ouverture.

La première chose qui la frappa dans cette chambre, et

la seule qui attira d'abord toute son attention, fut une ravissante jeune femme de son âge à peu près, reposant tout habillée sur un lit aux rideaux de satin bleu moiré d'argent; elle paraissait avoir cédé à la fatigue et dormait profondément.

Lia se retourna pour interroger l'une ou l'autre des deux vieilles; mais toutes deux avaient disparu. Elle reporta avidement son œil à l'ouverture.

La jeune femme s'éveillait; elle venait de soulever sa tête, qu'elle appuyait encore tout endormie sur sa main. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles de son front jusque sur l'oreiller, lui couvrant à demi le visage. Elle secoua la tête pour écarter ce voile, ouvrit languissamment les yeux, regarda autour d'elle, comme pour reconnaître où elle était; puis, rassurée sans doute par l'inspection, un léger et triste sourire passa sur ses lèvres; elle fit une courte prière mentale, baisa un petit crucifix qu'elle portait à son cou, et, descendant de son lit, elle alla soulever le rideau de la fenêtre, regarda longtemps dans la rue comme attendant quelqu'un, et, ce quelqu'un ne paraissant pas encore, elle revint s'asseoir.

Pendant ce temps, Lia l'avait suivie de l'œil, et ce long examen lui avait brisé le cœur. Cette femme était parfaitement belle.

La vue de Lia se reporta alors de cette femme aux objets qui l'entouraient. La chambre qu'elle habitait était pareille à celle dans laquelle Lia avait été introduite; mais, dans la chambre voisine, une main prévoyante avait réuni tous ces mille détails de luxe dont a besoin d'être sans cesse accompagnée, comme une peinture l'est de son cadre, la femme belle, élégante et aristocratique; tandis que l'autre chambre, celle où se trouvait Lia, avec ses murs nus, ses chaises de paille, ses tables boiteuses, avait conservé son caractère de misère et de vétusté.

Il était évident que l'autre chambre avait été préparée pour recevoir la belle hôtesse.

Cependant, celle-ci attendait toujours, dans la même pose,

pensive et mélancolique, la tête penchée sur sa poitrine, [illegible] et lui qui sans doute avait veillé à l'arrangement du charmant [illegible] boudoir qu'elle occupait. Tout à coup, elle releva le front, prêta l'oreille avec anxiété et demeura soulevée à demi et les yeux fixés sur la porte. Bientôt sans doute le bruit qui l'avait tirée de sa rêverie devint plus distinct; elle se leva tout à fait, appuyant une main sur son cœur et cherchant de l'autre un appui, car elle pâlissait visiblement et semblait près de s'évanouir. Il y eut alors un instant de silence, pendant lequel le bruit des pas d'un homme montant l'escalier arriva jusqu'à Lia elle-même; puis la porte de la chambre voisine s'ouvrit : l'inconnue jeta un grand cri, étendit les bras et ferma les yeux comme si elle ne pouvait résister à son émotion. Un homme se précipita dans la chambre et la retint sur son cœur au moment où elle allait tomber. Cet homme, c'était le comte.

La jeune femme et lui ne purent qu'échanger deux paroles:

— Odoardo!

— Teresa!

La comtesse n'en put supporter davantage; elle poussa un gémissement douloureux et tomba évanouie sur le plancher.

Quand elle recouvra ses sens, elle était dans une autre chambre. Les deux vieilles lui jetaient de l'eau sur le visage et lui faisaient respirer du vinaigre.

Lia se leva d'un mouvement rapide comme la pensée, et voulut s'élancer vers la porte de la chambre qui renfermait Odoardo et la femme inconnue; mais les deux vieilles lui rappelèrent son serment. Lia courba la tête sous une promesse sacrée, tira de sa poche une bourse contenant une cinquantaine de louis, et la donna à la bohémienne; c'était le prix de la prophétie faite par elle, et qui s'était si ponctuellement et si cruellement accomplie.

La comtesse descendit l'escalier, remonta dans sa voiture, donna machinalement l'ordre de la conduire au couvent de Sainte-Marie des Grâces, et rentra chez sa tante.

Lia était si pâle, que la bonne abbesse s'aperçut tout aussitôt qu'il venait de lui arriver quelque chose; mais, à toutes

s questions de sa tante, Lia répondit qu'elle s'était trouvée al, et que ce reste de pâleur venait de l'évanouissement i'elle avait subi.

L'amour de la supérieure s'alarma d'autant plus que, tout n lui racontant l'accident qui venait de lui arriver, sa nièce ui en cachait la cause. Aussi fit-elle tout ce qu'elle put pour btenir de la comtesse qu'elle restât au couvent jusqu'à ce u'elle fût remise tout à fait; mais l'émotion qu'avait éprouée Lia n'était point une de ces secousses dont on se remet n quelques heures. La blessure était profonde, douloureuse i envenimée. Lia sourit amèrement aux craintes de sa ante, et, sans même essayer de les combattre, déclara u'elle voulait retourner chez elle.

L'abbesse lui montra alors la cime de la montagne tout nveloppée de fumée, et lui dit qu'une éruption prochaine tant inévitable, il serait plus raisonnable à elle de faire ire à son mari de venir la rejoindre et d'attendre les réultats de cette éruption en un lieu sûr. Mais Lia lui répondit en lui montrant d'un geste cette pente verdoyante de la ontagne sur laquelle, depuis que le Vésuve existait, pas le lus petit ruisseau de lave ne s'était égaré. L'abbesse, voyant ors que sa résolution était inébranlable, prit congé d'elle 1 la recommandant à Dieu.

La comtesse remonta en voiture. Dix minutes après, elle ait à la villa Giordani.

Odoardo n'était pas encore rentré.

Là, les douleurs de Lia redoublèrent. Elle parcourut mme une insensée les appartements et les jardins : chaque ambre, chaque bouquet d'arbres, chaque allée avait pour le un souvenir, délicieux trois jours auparavant, aujourhui mortel. Partout Odoardo lui avait dit qu'il l'aimait. haque objet lui rappelait une parole d'amour. Alors, Lia ntit que tout était fini pour elle et qu'il lui serait impos-le de vivre ainsi ; mais elle sentit en même temps qu'il était impossible de mourir en laissant Odoardo dans le nde qu'habitait sa rivale. En ce moment, il lui vint une e terrible : c'était de tuer Odoardo et de se tuer ensuite.

Lorsque cette idée se présenta à son esprit, elle jeta presqu un cri d'horreur; mais peu à peu elle força son esprit d revenir à cette pensée, comme un cavalier puissant for son cheval rebelle à franchir l'obstacle qui l'avait d'abo effarouché.

Bientôt cette pensée, loin de lui inspirer de la crainte, l causa une sombre joie; elle se voyait le poignard à la mai réveillant Odoardo de son sommeil, lui criant le nom de rivale entre deux blessures mortelles, se frappant à s tour, mourant à côté de lui, et le condamnant à ses embr sements pour l'éternité. Et Lia s'étonnait qu'au fond d'u douleur si poignante une résolution pareille pût remuer t si grande joie.

Elle alla dans le cabinet d'Odoardo. Là étaient des t phées d'armes de tous les pays, de toutes les espèces, puis le crid empoisonné du Malais jusqu'à la hache gothi du chevalier franc. Lia détacha un beau candjiar turc, fourreau de velours, au manche tout émaillé de topazes, perles et de diamants. Elle l'emporta dans sa chambre, essaya la pointe au bout de son doigt, dont une goutte sang jaillit, l'impide et brillante comme un rubis, pui cacha sous son oreiller.

En ce moment, le hennissement d'un cheval lui annoi le retour d'Odoardo, et, comme elle se trouvait devant u glace, elle vit qu'elle devenait pâle comme une morte. Alo elle se mit à rire de sa faiblesse; mais l'éclat de son pro rire l'effraya, et elle s'arrêta toute frissonnante.

Elle entendit les pas de son mari, qui montait l'escali Elle courut aux rideaux des fenêtres, qu'elle laissa retom afin d'augmenter l'obscurité et de dérober ainsi au cor l'altération de son visage.

Le comte ouvrit la porte, et, encore ébloui par l'éclat jour, il appela Lia de sa plus douce et de sa plus ten voix. Lia sourit avec dédain, et, se levant du fauteuil où était assise dans l'ombre des rideaux de la fenêtre, elle quelques pas au devant de lui.

Odoardo l'embrassa avec cette effusion de l'homme h

reux qui a besoin de répandre son bonheur sur tout ce qui l'entoure. Lia crut que son mari s'abaissait à feindre pour elle un amour qu'il n'éprouvait plus. Un instant auparavant, elle avait cru le haïr; dès lors, elle crut le mépriser.

La journée se passa ainsi, puis la nuit vint. Bien souvent Odoardo, en regardant sa femme, qui s'efforçait de sourire sous son regard, ouvrit la bouche comme pour révéler un secret; puis, chaque fois, il retint les paroles sur ses lèvres, et le secret rentra dans son cœur.

Pendant la soirée, les menaces du Vésuve devinrent plus effrayantes que jamais. Odoardo proposa plusieurs fois à sa femme de quitter la villa et de s'en aller dans leur palais de Naples; mais, à chaque fois, Lia pensa que cette proposition lui était faite par Odoardo pour se rapprocher de sa rivale, le palais du comte étant situé dans la rue de Tolède, à cent pas à peine de la rue San-Giacomo. Aussi, à chaque proposition du comte, lui rappela-t-elle que le côté du Vésuve où s'élevait la villa avait toujours été respecté par le volcan. Odoardo en convint; mais il n'en décida pas moins que, si, le lendemain, les symptômes de la montagne étaient toujours les mêmes, ils quitteraient la villa pour aller attendre à Naples la fin de l'événement.

Lia y consentit. La nuit lui restait pour sa vengeance; elle ne demandait pas autre chose.

Par un étrange phénomène atmosphérique, à mesure que l'obscurité descendait du ciel, la chaleur augmentait. En vain les fenêtres de la villa s'étaient ouvertes comme d'habitude pour aspirer le souffle du soir, la brise quotidienne avait manqué, et, à sa place, la mer en ébullition dégageait une vapeur lourde et tiède presque visible à l'œil, et qui se répandait comme un brouillard à la surface de la terre. Le ciel, au lieu de s'étoiler comme à l'ordinaire, semblait un dôme d'étain rougi pesant de tout son poids sur le monde. Une chaleur insupportable passait par bouffées, venant de la montagne et descendant vers la villa; et cette chaleur énervante semblait, à chaque fois qu'elle se faisait sentir, emporter avec elle une portion des forces humaines.

Odoardo voulait veiller. Ces symptômes bien connus l'inquiétaient pour Lia, mais Lia le rassurait en riant de ses frayeurs; Lia paraissait insensible à tous ces phénomènes. Quand le comte se couchait sans force et les yeux à demi fermés sur un fauteuil, Lia restait debout, ferme, droite et immobile, soutenue par la douleur qui veillait au fond de son âme. Le comte finit par croire que la faiblesse qu'il éprouvait venait d'une mauvaise disposition de sa part. Il demanda en riant le bras de Lia, s'y appuya pour gagner son lit, se jeta dessus tout habillé, lutta un instant encore contre le sommeil, puis tomba enfin dans une espèce d'engourdissement léthargique, et s'endormit la main de Lia dans les siennes.

Lia resta debout près du lit, silencieuse et sans faire un mouvement, tant qu'elle crut que le sommeil n'avait pas encore pris tout son empire. Puis, lorsqu'elle fut à peu près certaine que le comte était devenu insensible au bruit comme au toucher, elle retira doucement sa main, s'avança vers l'antichambre, donna l'ordre aux domestiques de partir à l'instant même pour Naples, afin de préparer le palais à les recevoir le lendemain matin, et rentra dans son appartement.

Les domestiques, enchantés de pouvoir se mettre en sûreté en accomplissant leur devoir, s'éloignèrent à l'instant même. La comtesse, appuyée à sa fenêtre ouverte, les entendit sortir, fermer la porte de la villa, puis la grille du jardin. Elle descendit alors, visita les antichambres, les corridors, les offices. La maison était déserte : comme la comtesse le désirait, elle était restée seule avec Odoardo.

Elle rentra dans sa chambre, s'approcha de son lit d'un pas ferme, fouilla sous son oreiller, en tira le candjiar, le sortit du fourreau, examina de nouveau sa lame recourbée et toute diaprée d'arabesques d'or; puis, les lèvres serrées, les yeux fixes, le front plissé, elle s'avança vers la chambre d'Odoardo, pareille à Gulnare s'avançant vers l'appartement de Séide.

La porte de communication était ouverte, et la lumière

laissée par Lia dans sa chambre projetait ses rayons dans celle du comte. Elle s'avança donc vers le lit, guidée par cette lueur. Odoardo était toujours couché dans la même position et dans la même immobilité.

Arrivée au chevet, elle étendit la main pour chercher l'endroit où elle devait frapper. Le comte, oppressé par la chaleur, avait, avant de se coucher, ôté sa cravate et entr'ouvert son gilet et sa chemise. La main de Lia rencontra donc sur sa poitrine nue, à l'endroit même du cœur, un petit médaillon renfermant un portrait et des cheveux qu'elle lui avait donnés au moment où il était parti pour la Sicile, et qu'il n'avait jamais quittés depuis.

La suprême exaltation touche à la suprême faiblesse. A peine Lia eut-elle senti et reconnu ce médaillon, qu'il lui sembla qu'un rideau se levait et qu'elle voyait repasser une à une, comme de douces et gracieuses ombres, les premières heures de son amour. Elle se rappela, avec cette rapidité merveilleuse de la pensée qui enveloppe des années dans l'espace d'une seconde, le jour où elle vit Odoardo pour la première fois, le jour où elle lui avoua qu'elle l'aimait, le jour où il partit pour la Sicile, le jour où il revint pour l'épouser; tout ce bonheur qu'elle avait supporté sans fatigue, disséminé qu'il avait été sur sa vie, brisa sa force en se condensant pour ainsi dire dans sa pensée. Elle plia sous le poids des jours heureux; et, laissant échapper le candjiar de sa main tremblante, elle tomba à genoux près du lit, mordant les draps pour étouffer les cris qui demandaient à sortir de sa poitrine, et suppliant Dieu de leur envoyer à tous deux cette mort qu'elle craignait de n'avoir plus la force de donner et de recevoir.

Au moment même où elle achevait cette prière, un grondement sourd et prolongé se fit entendre, une secousse violente ébranla le sol, et une lumière sanglante illumina l'appartement. Lia releva la tête : tous les objets qui l'entouraient avaient pris une teinte fantastique. Elle courut à la fenêtre, se croyant sous l'empire d'une hallucination; mais là tout lui fut expliqué.

La montagne venait de se fendre sur une longue
quart de lieue. Une flamme ardente s'échappait de c
çure infernale, et au pied de cette flamme bouillon
prenant sa course vers la villa, un fleuve de lave qu
çait de l'avoir, avant un quart d'heure, engloutie et c

Lia, au lieu de profiter du temps qui lui était accor
sauver Odoardo et se sauver avec lui, crut que Die
entendu et exaucé sa prière, et ses lèvres pâles murm
ces paroles impies :

— Seigneur, Seigneur, tu es grand, tu es miséric
je te remercie !...

Puis, les bras croisés, le sourire sur les lèvres, l
brillants d'une volupté mortelle, tout illuminée par
sanglant, silencieuse et immobile, elle suivit du re
progrès dévorants de la lave.

Le torrent, ainsi que nous l'avons dit, s'avançait
ment sur la villa Giordani, comme si, pareille à un
cités maudites, elle était condamnée par la colère d
et que ce fût elle surtout et avant tout que ce feu de
rival du feu du ciel, avait mission d'atteindre et d
Mais la course du fleuve de feu était assez lente pou
hommes et les animaux pussent fuir devant lui ou s
de son passage. A mesure qu'il avançait, l'air, de l
humide qu'il était, devenait sec et ardent. Longtem
vant la lave les objets enchaînés à la terre et en ap
insensibles semblaient, à l'approche du danger, rec
vie pour mourir. Les sources se tarissaient en siff
herbes se desséchaient en agitant leurs cimes jaun
arbres se tordaient en se courbant comme pour fuir
opposé à celui d'où venait la flamme. Les chiens d
qu'on lâchait la nuit dans le parc étaient venus cher
refuge sur le perron, et, se pressant contre le mur, h
lamentablement. Chaque chose créée, mue par l'inst
la conservation, semblait réagir contre l'épouvantabl
Lia seule semblait hâter du geste sa course et murm
voix basse :

— Viens ! viens ! viens !

En ce moment, il sembla à Lia qu'Odoardo se réveillait : le s'élança vers son lit. Elle se trompait; Odoardo, sur lequel pesait pendant son sommeil cet air dévorant, se débattait aux prises avec quelque songe terrible. Il semblait vouloir repousser loin de lui un objet menaçant. Lia le regarda n instant, effrayée de l'expression douloureuse de son visage. Mais, en ce moment, les liens qui enchainaient ses aroles se brisèrent. Odoardo prononça le nom de Teresa. 'était donc Teresa qui visitait ses rêves! c'était donc pour 'eresa qu'il tremblait! Lia sourit d'un sourire terrible, et evint prendre sa place sur le balcon.

Pendant ce temps, la lave marchait toujours et avait gagné u terrain; déjà elle étendait ses deux bras flamboyants autour de la colline sur laquelle était située la villa. Si à cette eure Lia avait réveillé Odoardo, il était encore temps de uir; car la lave, battant de front le monticule et s'étendant ses deux flancs, ne s'était point encore rejointe derrière ui. Mais Lia garda le silence, n'ayant, au contraire, qu'une rainte, c'était que le cri suprême de toute cette nature à agonie ne parvînt aux oreilles du comte et ne le tirât de on sommeil.

Il n'en fut rien. Lia vit la lave s'étendre, pareille à un immense croissant, et se réunir derrière la colline. Elle poussa lors un cri de joie. Toute issue était fermée à la fuite. La illa et ses jardins n'étaient plus qu'une île battue de tous ôtés par une mer de flammes.

Alors, la terrible marée commença de monter aux flancs le la colline comme un flux immense et redoublé. A chaque ressac, on voyait les vagues enflammées gagner du terrain et ronger l'île, dont la circonférence devenait de plus en plus étroite. Bientôt la lave arriva aux murs du parc, et les murs se couchèrent dans ses flots, tranchés à leur base. A l'approche du torrent, les arbres se séchèrent, et la flamme, jaillissant de leur racine, monta à leur sommet. Chaque arbre, tout en brûlant, conservait sa forme jusqu'au moment où il s'abîmait en cendre dans l'inondation ardente, qui s'avançait toujours. Enfin les premiers flots de lave com-

mencèrent à paraître dans les allées du jardin. A cette vue, Lia comprit qu'à peine il lui restait le temps de réveiller Odoardo, de lui reprocher son crime et de lui faire comprendre qu'ils allaient mourir l'un par l'autre. Elle quitta la terrasse, et, s'approchant du lit :

— Odoardo ! Odoardo ! s'écria-t-elle en le secouant par le bras; Odoardo ! lève-toi pour mourir !

Ces terribles paroles, dites avec l'accent suprême de la vengeance, allèrent chercher l'esprit du comte au plus profond de son sommeil. Il se dressa sur son lit, ouvrit des yeux hagards; puis, au reflet de la flamme, aux pétillements des carreaux qui se brisaient, aux vacillements de la maison que les vagues de lave commençaient d'étreindre et de secouer, il comprit tout, et, s'élançant hors de son lit :

— Le volcan ! le volcan ! s'écria-t-il. Ah ! Lia ! je te l'avais bien dit !

Puis, bondissant vers la fenêtre, il embrassa d'un coup d'œil tout cet horizon brûlant, jeta un cri de terreur, courut à l'extrémité opposée de la chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur Naples, et, voyant toute retraite fermée, il revint vers la comtesse en s'écriant désespéré :

— Oh ! Lia, Lia, mon amour, mon âme, ma vie, nous sommes perdus !

— Je le sais, répondit Lia.

— Comment, tu le sais?

— Depuis une heure, je regarde le volcan ! je n'ai pas dormi, moi !

— Mais, si tu ne dormais pas, pourquoi m'as-tu laissé dormir?

— Tu rêvais de Teresa, et je ne voulais pas te réveiller.

— Oui, je rêvais qu'on voulait m'enlever ma sœur une seconde fois. Je rêvais que j'avais été trompé, qu'elle était bien réellement morte, qu'elle était étendue sur son lit dans sa petite chambre de la rue San-Giacomo, qu'on apportait une bière et qu'on voulait la clouer dedans. C'était un rêve terrible, mais moins terrible que la réalité.

— Que dis-tu? que dis-tu? s'écria la comtesse saisissant

mains d'Odoardo et le regardant en face. Cette Teresa, ıt ta sœur?
– Oui.
– Cette femme qui loge rue San-Giacomo, n° 11, au troi- me étage, c'est ta sœur?
– Oui.
– Mais ta sœur est morte, tu mens!
– Ma sœur vit, Lia; ma sœur vit, et c'est nous qui allons ıurir. Ma sœur avait suivi un colonel français qui a été ı. Moi aussi, je la croyais morte, on me l'avait dit; mais i reçu une lettre d'elle avant-hier, mais hier je l'ai vue, ıtait bien elle, c'était bien ma sœur, humiliée, flétrie, ılant rester inconnue. Oh! mais que nous fait tout cela ce moment? Sens-tu, sens-tu la maison qui tremble? ıends-tu les murs qui se fendent? O mon Dieu, mon Dieu, ıourez-nous!
– Oh! pardonne-moi, pardonne-moi! s'écria Lia en tom- ıt à genoux. Oh! pardonne-moi avant que je meure!
– Et que veux-tu que je te pardonne? qu'ai-je à te par- ıner?
– Odoardo! Odoardo! c'est moi qui te tue! J'ai tout vu, i pris cette femme pour une rivale, et, ne pouvant plus ıre avec toi, j'ai voulu mourir avec toi. Mon Dieu! mon ıu! n'est-il aucune chance de nous sauver? N'y a-t-il au- ı moyen de fuir? Viens, Odoardo! viens! je suis forte; n'ai pas peur. Courons!
Et elle prit son mari par la main, et tous deux se mirent à ırir comme des insensés par les chambres de la villa chan- lante, s'élançant à toutes les portes, tentant toutes les is- es et rencontrant partout l'inexorable lave qui montait sans sse, impassible, dévorante, et battant déjà le pied des murs 'elle secouait de ses embrassements mortels.
Lia était tombée sur ses genoux, ne pouvant plus mar- ıer. Odoardo l'avait prise dans ses bras et l'emportait de nêtre en fenêtre en criant, en appelant au secours. Mais ut secours était impossible, la lave continuait de monter. loardo, par un mouvement instinctif, alla chercher un re-

fuge sur la terrasse qui couronnait la maison : mais, là, il comprit réellement que tout était fini, et, tombant à genoux et élevant Lia au-dessus de sa tête comme s'il eût espéré qu'un ange la viendrait prendre :

— O mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de nous !

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il entendit les planchers s'abimer successivement et tomber dans la lave. Bientôt la terrasse vacilla et se précipita à son tour, les entraînant l'un et l'autre dans sa chute. Enfin les quatre murailles se replièrent comme le couvercle d'un tombeau. La lave continua de monter, passa sur les ruines et tout fut fini.

XXVI

LE MOLE.

Il nous restait deux endroits essentiellement populaires à visiter que nous avions déjà vus en passant, mais que nous n'avions pas encore examinés en détail : c'étaient le môle et le Marché-Neuf. Le môle est à Naples ce qu'était boulevard du Temple à Paris, quand il y avait à Paris un boulevard du Temple. Le môle est le séjour privilégié de Polichinelle.

Nous avons peu parlé de Polichinelle jusqu'a présent. Polichinelle est à Naples un personnage fort important. Toute l'opposition napolitaine s'est réfugiée en lui, comme toute l'opposition romaine s'est réfugiée dans Pasquin. Polichinelle dit ce que personne n'ose dire.

Polichinelle dit qu'avec trois F on gouverne Naples. C'était aussi l'opinion du roi Ferdinand, qui, nous l'avons dit, n'avait guère moins d'esprit et n'était guère moins populaire que Polichinelle. Ces trois F sont *festa*, *farina*, *forca* : fête, farine, potence. Dix-sept cents ans avant Polichinelle, César avait trouvé les deux premiers moyens de gouvernement :

em et circenses. Ce fut Tibère qui trouva le troisième. A
seigneur tout honneur.
u reste, il n'y aurait rien d'étonnant que Polichinelle eût
endu dire la chose à César et eût vu pratiquer la maxime
Tibère. Polichinelle remonte à la plus haute antiquité ;
peinture retrouvée à Herculanum, et qui date très-pro-
nent du règne d'Auguste, reproduit trait pour trait cet
stre personnage, au dessous duquel est gravée cette ins-
tion : *Civis atellanus.* Ainsi, selon toute probabilité, Po-
inelle était le héros des Atellans. Que nos grands sei-
urs viennent à présent nous vanter leur noblesse du
ou du XIIIe siècle ! Ils sont de quinze cents ans postérieurs
olichinelle. Polichinelle pouvait faire triple preuve et
it trois fois le droit de monter dans les carrosses du roi.
a première fois que j'ai vu Polichinelle, il venait de pro-
er de nourrir la ville de Naples avec un boisseau de blé
dant un an, et cela, à une seule condition. Il se faisait
grand silence sur la place, car chacun ignorait quelle
it cette condition et cherchait quelle elle pouvait être.
in, au bout d'un instant, les chercheurs, s'impatientant,
nandèrent à Polichinelle, qui attendait les bras croisés et
regardant la foule avec son air narquois, quelle était cette
dition.

– Eh bien, dit Polichinelle, faites sortir de Naples toutes
femmes qui trompent et tous les maris trompés, mettez à
porte tous les bâtards et tous les voleurs, je nourris
ples pendant un an avec un boisseau de blé, et, au bout
n an, il me restera encore plus de farine qu'il ne m'en
dra pour faire une galette d'un pouce d'épaisseur et de
pieds de tour.

Cette manière de dire la vérité est peut-être un peu bru-
e ; mais Polichinelle ne s'est pas dégrossi le moins du
onde : il est resté ce bon paysan de la campagne que Dieu
fait, et qu'il ne faut pas confondre avec notre Polichi-
lle que le diable emporte, ni avec le Punch anglais que le
urreau pend. Non, celui-là meurt chrétiennement dans son
, ou plutôt celui-là ne meurt jamais ; c'est toujours le

même Polichinelle, avec son costume, sa camisole de c... cot, son pantalon de toile, son chapeau pointu, et son d... masque noir. Notre Polichinelle, à nous, est un être fant... tique, porteur de deux bosses comme il n'en existe p... frondeur, libertin, vantard, bretteur, voltairien, sophi... qui bat sa femme, qui bat le guet, qui tue le commiss... Le Polichinelle napolitain est bonhomme, bête et malin à... fois, comme on dit de nos paysans; il est poltron com... Sganarelle, gourmand comme Crispin, franc comme G... tier Garguille.

Autour de Polichinelle, et comme des planètes relevant... son système et tournant dans son tourbillon, se group... l'improvisateur et l'écrivain public.

L'improvisateur est un grand homme, sec, vêtu d'un h... noir, rapé, luisant, auquel il manque deux ou trois bout... par devant et un bouton par derrière. Il a d'ordinaire u... culotte courte qui retient des bas chinés au dessous du g... nou, ou un pantalon collant qui se perd dans ses guêtr... Son chapeau bossué atteste les fréquents contacts qu... a eus avec le public, et les lunettes qui couvrent ses yeu... indiquent que son regard est affaibli par ses longues lec... tures. Au reste, cet homme n'a pas de nom, cet homme s'ap... pelle l'*improvisateur*.

L'improvisateur est réglé comme l'horloge de l'église de... Sant' Egidio. Tous les jours, une heure avant le coucher du... soleil, l'improvisateur débouche de l'angle du Château-Neu... par la strada del Molo, et s'avance d'un pas grave, lent, et... mesuré, tenant à la main un livre relié en basane, à la cou... verture usée, aux feuillets épaissis. Ce livre, c'est l'*Orlando furioso* du *divin* Arioste.

En Italie, tout est *divin* : on dit le *divin* Dante, le *divin* Pétrarque, le *divin* Arioste, et le *divin* Tasse. Toute autre épithète serait indigne de la majesté de ces grands poëtes.

L'improvisateur a son public à lui. A quelque chose que ce public soit occupé, soit qu'il rie aux facéties de Polichinelle, soit qu'il pleure aux sermons d'un capucin, ce public quitte tout pour venir écouter l'improvisateur.

ıssi l'improvisateur est-il comme les grands généraux de quité et des temps modernes, qui connaissaient chacun ars soldats par son nom. L'improvisateur connaît tout ɔerolé: s'il lui manque un auditeur, il le cherche des avec inquiétude; et, si c'est un de ses *appassionati*, il ıd qu'il soit venu pour commencer, ou recommence ıd il arrive.

ımprovisateur rappelle ces grands orateurs romains qui ɜnt constamment derrière eux une flûte pour leur don- e *la*. Sa parole n'a ni les variations du chant, ni la sim- é du discours. C'est la modulation de la mélopée. Il nence froidement et d'un ton sourd et traînant; mais ɔt il s'anime avec l'action : Roland provoque Ferragus, ıix se hausse au ton de la menace et du défi. Les deux ɜ se préparent, l'improvisateur imite leurs gestes, tire ɛpée, assure son bouclier. Son épée, c'est le premier bâ- ɾenu, et qu'il arrache le plus souvent à son voisin; son lier, c'est son livre; car il sait tellement par cœur son ı *Orlando*, que, tant que durera la lutte terrible, il n'aura ɔesoin de jeter les yeux sur le texte, qu'il allongera d'ail- ; ou raccourcira à sa fantaisie, sans que le génie métro- ique des écoutants en soit choqué le moins du monde : alors qu'il fait beau de voir l'improvisateur.

ı effet, l'improvisateur devient acteur; qu'il ait choisi le de Roland ou celui de Ferragus, chacun des coups qu'il recevoir ou porter, il les porte ou les reçoit. Alors, il ime dans sa victoire ou s'exalte dans sa défaite. Vain- ır, il fond sur son ennemi, le presse, le poursuit, le ren- ɐ, l'égorge, le foule aux pieds, relève la tête et triomphe ɐgard. Vaincu, il rompt, il recule, défend le terrain pied ed, bondit à droite, bondit à gauche, saute en arrière. ɔque Dieu ou le diable, selon que, pour le moment, il est ɜn ou chrétien, emploie toutes les ressources de la ruse, tes les astuces de la faiblesse; enfin, poussé par son ad- saire, il tombe sur un genou, combat encore, se renverse, tord, se roule, puis, voyant que cette lutte est inutile, d la gorge pour mourir avec grâce, comme le gladia-

teur gaulois, vieille tradition que l'amphithéâtre a lég
môle.

S'il est vainqueur, l'improvisateur prend son ch
comme Bélisaire son casque, et réclame impérieuseme
dû. S'il est vaincu, il se glisse jusqu'à son feutre, fait
de la société et demande humblement l'aumône : tant
tures du Midi sont impressionnables, tant elles ont d
lité à se transformer elles-mêmes et à devenir ce qu'el
sirent être.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, l'improvi
s'en va ; nos pères l'ont vu ! nous l'avons vu ; nos fil
se pressent, le verront encore ; mais, à coup sûr, nos
fils et nos neveux ne le verront pas.

Il n'en est pas de même de l'écrivain public, son
Bien des siècles se passeront encore sans que tout le
sache écrire, surtout dans la très-fidèle ville de N
Puis, lorsque tout le monde saura écrire ; ne restera-t-i
pas encore la lettre anonyme, ce poison que vend l'éc
public en se faisant un peu prier, comme le pharmac
Roméo et Juliette vend l'arsenic ? Quant à moi, je
pour mon compte seul, assez de lettres anonymes po
frayer honorablement un écrivain public ayant fem
enfants.

Le scribe qui peut écrire sur le devant de sa table :
scrive in francese, est sûr de sa fortune, Pourquoi ? A
nez-le-moi, car je n'en sais rien. La langue française
langue de la diplomatie, c'est vrai ; mais les diplo
n'échangent point leurs notes par la voie des écrivai
blics.

Au reste, l'écrivain public napolitain opère en ple
en face de tous, *coràm populo*. Est-ce un progrès, est
retard de la civilisation ?

C'est que le peuple napolitain n'a pas de secrets ; il
tout haut, il prie tout haut et se confesse tout haut.
qui sait le patois du môle, et qui se promènera une
par jour dans les églises, n'aura qu'à écouter ce qui
à l'autel ou au confessionnal, et, à la fin de la semai

'a initié dans les secrets les plus intimes de la vie napo-
ıine.
Ah ! j'oubliais de dire que l'écrivain public napolitain est
ntilhomme, ou, du moins, qu'on lui donne ce titre.
En effet, interrogez l'ecrivain : c'est toujours un *galan-
mo* qui a eu des malheurs ; doutez-en, et il vous mon-
ra comme preuve un reste de redingote de drap.
On ne saurait s'expliquer l'influence du drap sur le peuple
politain : c'est pour lui le cachet de l'aristocratie, le signe
la prééminence. Un *vestido di panno* peut se permettre,
-à-vis du lazzarone, bien des choses que je ne conseil-
ais pas de tenter à un *vestido di telo*.
Cependant, le *vestido di telo* a encore une grande supério-
é sur le lazzarone, qui, en général, n'est vêtu que d'air !

XXVII

LE TOMBEAU DE VIRGILE.

Pour faire diversion à nos promenades dans Naples, nous
olûmes, Jadin et moi, de tenter quelques excursions dans
environs. Des fenêtres de notre hôtel, nous apercevions
tombeau de Virgile et la grotte de Pouzzoles. Au delà de
tte grotte, que Sénèque appelle une longue prison, était le
nde inconnu des féeries antiques : l'Averne, l'Achéron, le
yx ; puis, s'il faut en croire Properce, Baïa, la cité de per-
tion, la ville luxurieuse, qui, plus sûrement et plus vite
e toute autre ville, conduisait aux sombres et infernaux
yaumes.
Nous prîmes en main notre Virgile, notre Suétone et notre
acite : nous montâmes dans notre corricolo, et, comme
otre cocher nous demandait où il devait nous conduire,
ous lui répondîmes tranquillement :
— Aux enfers.

Notre cocher partit au galop.

C'est à l'entrée de la grotte de Pouzzoles qu'est situé le tombeau présumé de Virgile.

On monte au tombeau du poëte par un sentier tout couvert de ronces et d'épines; c'est une ruine pittoresque qui surmonte un chêne vert, dont les racines l'enveloppent comme les serres d'un aigle. Autrefois, dit-on, à la place de ce chêne était un laurier gigantesque qui y avait poussé tout seul. A la mort du Dante, le laurier mourut; Pétrarque en planta un second qui vécut jusqu'à Sannazar. Puis enfin, Casimir Delavigne en planta un troisième, qui ne reprit même pas de bouture... Ce n'était pas la faute de l'auteur des *Messéniennes*, la terre était épuisée.

On arrive au tombeau par un escalier à demi ruiné, entre les marches duquel poussent de grosses touffes de myrtes; puis on franchit le seuil du columbarium, et l'on se trouve dans le sanctuaire.

L'urne qui contenait les cendres de Virgile y resta, assure-t-on, jusqu'au XIVe siècle. Un jour, on l'enleva sous prétexte de la mettre en sûreté; depuis ce jour, elle n'a plus reparu.

Après un instant d'exploration intérieure, Jadin sortit pour faire un croquis du monument, et me laissa seul dans le tombeau. Alors, mes regards se reportèrent naturellement en arrière, et j'essayai de me faire une idée bien précise de Virgile et de ce monde antique au milieu duquel il vivait.

Virgile était né à Andes, près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire lorsque César avait trente ans; et il était mort à Brindes, en Calabre, le 22 septembre de l'an 19, c'est-à-dire lorsque Auguste en avait quarante-trois.

Il avait connu Cicéron, Caton d'Utique, Pompée, Brutus, Cassius, Antoine et Lépide; il était l'ami de Mécène, de Salluste, de Cornélius Népos, de Catulle et d'Horace. Il fut le maître de Properce, d'Ovide et de Tibulle, qui naquirent tous trois comme il finissait ses *Géorgiques*.

Il avait vu tout ce qui s'était passé dans cette période, c'est-à-dire les plus grands événements du monde antique;

chute de Pompée, la mort de César, l'avénement d'Oc-
'e, la rupture du triumvirat; il avait vu Caton déchirant
ı entrailles, il avait vu Brutus se jetant sur son épée, il
ait vu Pharsale, il avait vu Philippes, il devait voir Actium.
Beaucoup ont comparé ce siècle à notre XVIIe siècle; rien
ſ ressemblait moins cependant : Auguste avait bien plus
Louis-Philippe que de Louis XIV. Louis XIV était un
and roi, Auguste fut un grand politique.
Aussi, le siècle de Louis XIV ne comprend-il réellement
e la première moitié de sa vie. Le siècle d'Auguste com-
ence après Actium, et s'étend sur toute la dernière partie
son existence.
Louis XIV, après avoir été le maître du monde, meurt
ttu par ses rivaux, méprisé par ses courtisans, honni par
n peuple, laissant la France pauvre, plaintive et menacée,
redevenu un peu moins qu'un homme, après s'être cru un
u plus qu'un dieu.
Auguste, au contraire, commence par les luttes intérieu-
ı, les proscriptions et les guerres civiles; puis, Lépide
ort, Brutus mort, Antoine mort, il ferme le temple de Ja-
s, qui n'avait pas été fermé depuis deux cent-six ans, et
urt presqu'à l'âge de Louis XIV, c'est vrai, mais laissant
me riche, tranquille et heureuse, laissant l'empire plus
and qu'il ne l'avait pris des mains de César, ne quittant
terre que pour monter au ciel, ne cessant d'être homme
e pour passer dieu.
Il y a loin de Louis XIV descendant de Versailles à Saint-
nis au milieu des sifflets de la populace, à Auguste mon-
ıt à l'Olympe par la voie Appia au milieu des acclamations
la multitude.
On connait Louis XIV, dédaigneux avec sa noblesse, hau-
n avec ses ministres, égoïste avec ses maîtresses; dilapi-
nt l'argent de la France en fêtes dont il est le héros, en
rrousels dont il est le vainqueur, en spectacles dont il est
dieu; toujours roi pour sa famille comme pour son peuple,
ur ses courtisans en prose comme pour ses flatteurs en
rs; n'accordant une pension à Corneille que parce que

Boileau parle de lui abandonner la sienne; éloignant Racine de lui parce qu'il a eu le malheur de prononcer le nom de son prédécesseur Scarron; se félicitant de la blessure de madame la duchesse de Bourgogne, qui donnera plus de régularité désormais à ses voyages de Marly; sifflotant un air d'opéra près du cercueil de son frère, et voyant passer devant lui le cadavre de ses trois fils sans s'informer qui les a empoisonnés, de peur de découvrir les véritables coupables dans sa maîtresse ou dans ses bâtards.

En quoi ressemble à cela, je vous le demande, l'écolier qui vient d'Apollonie pour recueillir l'héritage de César?

Voulez-vous voir Octave, ou Thurinus, comme on l'appelait alors? Puis nous passerons à César, et de César à Auguste, et vous verrez si ce triple et cependant unique personnage a un seul trait de l'amant de mademoiselle de la Vallière, de l'amant de madame de Montespan et de l'amant de madame de Maintenon, qui, lui aussi, est un seul et même personnage.

César vient de tomber au Capitole; Brutus et Cassius viennent d'être chassés de Rome par le peuple, qui les a portés la veille en triomphe; Antoine vient de lire le testament de César, qui institue Octave son héritier. Le monde tout entier attend Octave.

C'est alors que Rome voit entrer dans ses murs un jeune homme de vingt et un ans à peine, né sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 22 septembre de l'an 689 de la fondation de Rome, c'est-à-dire soixante-deux ans avant Jésus-Christ, qui naîtra sous son règne.

Octave n'avait aucun des signes extérieurs de l'homme réservé aux grandes choses : c'était un enfant que sa petite taille faisait paraître encore plus jeune qu'il n'était réellement; car, au dire même de l'affranchi Julius Maratus, quoiqu'il essayât de se grandir à l'aide des épaisses semelles de ses sandales, Octave n'avait que cinq pieds deux pouces: il est vrai que c'était la taille qu'avait eue Alexandre et celle que devait avoir Napoléon. Mais Octave ne possédait ni la force physique du vainqueur de Bucéphale, ni le regard

ı héros d'Austerlitz : il avait, au contraire, le teint
cheveux blonds et bouclés, les yeux clairs et bril-
sourcils joints, le nez saillant d'en haut et effilé par
ȝ lèvres minces, les dents écartées, petites et rudes,
ıionomie si douce et si charmante, qu'un jour qu'il
ɛs Alpes, l'expression de cette physionomie retien-
aulois qui avait formé le projet de le jeter dans un
. Quant à sa mise, elle est des plus simples : au mi-
tte jeunesse romaine qui se farde, qui met des mou-
grasseye, qui se dandine; parmi ces beaux et ces
ɛs modèles de l'élégance de l'époque, qu'on recon-
ır chevelure parfumée de baume, partagée par une
ue le fer du barbier roule deux fois par jour en
ıeaux de chaque côté de leurs tempes; à leur barbe
ɛc soin, de manière à ne laisser aux uns que des
es, aux autres qu'un collier; à leurs tuniques trans-
ɔu pourprées, dont les manches démesurées couvri-
ırs mains tout entières s'ils n'avaient le soin d'éle-
mains pour que ces manches, en se retroussant,
ɔir leurs bras polis à la pierre ponce et leurs doigts
de bagues; Octave se fait remarquer par sa toge de
son laticlave de laine, et par le simple anneau qu'il
ɔremier doigt de la main gauche, et dont le chaton
e un sphinx. Aussi toute cette jeunesse, qui ne
l rien à cette excentricité qui donne à l'héritier de
air plébéien, nie-t-elle qu'il soit, comme on l'assure,
ıristocratique, et prétend-elle que son père Cn. Oc-
ıit un simple diviseur de tribu ou tout au plus un
ıquier. D'autres vont plus loin, et assurent que son
re était meunier, et qu'il ne porte cette simple toge
ue pour qu'on n'y voie pas les traces de la farine :
tibi farina, dit Suétone; et Suétone, comme on le
le Tallemant des Réaux de l'époque.
ɛndant les dieux ont prédit de grandes choses à cet
nais ces grandes choses, au lieu de les raconter,
dire, de s'en faire un titre, sinon à l'amour, du
la superstition de ses concitoyens, il les renferme

en lui-même et les garde dans le sanctuaire de ses espérances. Des présages ont accompagné et suivi sa naissance, et Octave croit aux présages, aux songes et aux augures. Autrefois, les murs de Velletri furent frappés de la foudre, et un oracle a prédit qu'un citoyen de cette ville donnerait un jour des lois au monde. En outre, un autre bruit s'est répandu, qu'Asclépiades et Menédème consigneront plus tard dans leur livre sur les choses divines : c'est qu'Atia, mère d'Octave, s'étant endormie dans le temple d'Apollon, fut réveillée comme par des embrassements, et s'aperçut avec effroi qu'un serpent s'était glissé dans sa poitrine et l'enveloppait de ses replis; dix mois après, elle accoucha. Ce n'est pas tout : le jour de son accouchement, son mari, retenu chez lui par cet événement, ayant différé de se rendre au sénat, où l'on s'occupait de la conjuration de Catilina, et ayant expliqué en y arrivant la cause de son retard, Publius Nigidius, augure très-renommé pour la certitude de ses prédictions, se fit dire l'heure précise de la naissance d'Octave, et déclara que, si sa science ne le trompait pas, ce maître du monde promis par le vieil oracle de Velletri venait enfin de naître.

Voilà les signes qui avaient précédé la naissance d'Octave. Voici ceux qui l'avaient suivie :

Un jour que l'enfant prédestiné, alors âgé de quatre ans, dînait dans un bois, un aigle s'élança de la cime d'un roc où il était perché, et lui enleva le pain qu'il tenait à la main, remonta dans le ciel, puis, un instant après, rapporta au jeune Octave le pain tout mouillé de l'eau des nuages.

Enfin, deux ans après, Cicéron, accompagnant César au Capitole, racontait, tout en marchant, à un de ses amis, qu'il avait vu en songe, la nuit précédente, un enfant au regard limpide, à la figure douce, aux cheveux bouclés, lequel descendait du ciel à l'aide d'une chaîne d'or, et s'arrêtait à la porte du Capitole, où Jupiter l'armait d'un fouet. Au moment où il racontait ce songe, il aperçut le jeune Octave et s'écria que c'était là le même enfant qu'il avait vu la nuit précédente.

l y avait là, comme on le voit, plus de promesses qu'il n fallait pour tourner une jeune tête; mais Octave était de hommes qui n'ont jamais été jeunes et à qui la tête ne rne pas. C'était un esprit calme, réfléchi, rusé, incertain habile, ne se laissant point emporter aux premiers mouvements de sa tête ou de son cœur, mais les soumettant insamment à l'analyse de son intérêt et aux calculs de son bition. Dans aucun des partis qui s'étaient succédé, des cinq ans qu'il avait revêtu la robe virile, il n'avait adopté couleur; ce qui était une excellente position, attendu que, lque parti qu'il adoptât, son avenir n'avait point à rom- avec son passé. Plus heureux donc que Henri IV en 1593 ue Louis-Philippe en 1830, il n'avait point d'engagements et se trouvait à peu près dans la situation, — moins la ire passée, ce qui était encore une chance de plus pour — où se trouva Bonaparte au 18 brumaire.

omme alors, il y avait deux partis, mais deux partis qui, ique portant les mêmes noms, n'avaient aucune analogie c ceux qui existaient en France en 99; car, à cette épo-, le parti républicain, représenté par Brutus, était le parti tocratique; et le parti royaliste, représenté par Antoine, t le parti populaire.

'était donc entre ces deux hommes qu'il fallait qu'Octave ît jour en créant un troisième parti, servons-nous d'un moderne, un parti juste-milieu.

n mot sur Brutus et sur Antoine.

rutus a trente-trois ou trente-quatre ans; il est d'une le ordinaire; il a les cheveux courts, la barbe coupée à ongueur d'un demi-pouce, le regard calme et fier, et un l pli creusé par la pensée au milieu du front : du moins, t ainsi que le représentent les médailles qu'il a fait frap- en Grèce avec le titre d'*imperator;* entendez-vous, *Bru- imperator*, c'est-à-dire Brutus général. Ne prenez donc ais le mot *imperator* que dans ce sens, et non dans celui lui ont donné depuis Charlemagne et Napoléon.

ontinuons.

l descend, par son père, de ce Junius Brutus qui condamna

ses deux fils à mort, et dont la statue est au Capitole, au milieu de celles des rois qu'il a chassés; et, par sa mère, de ce Servilius Ahala qui, étant général de la cavalerie sous Quintus Cincinnatus, tua de sa propre main Spurius Mélius, qui aspirait à la royauté. Son père, mari de Servilie, fut tué par ordre de Pompée pendant les guerres de Marius et de Sylla; et il est neveu de ce même Caton qui s'est déchiré les entrailles à Utique. Un bruit populaire le dit fils de César, qui aurait séduit sa mère avec une perle valant six millions de sesterces, c'est-à-dire douze cent mille francs, à peu près. Mais on a tant prêté de bonnes fortunes à César, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on en dit. Jeune, Brutus a étudié la philosophie en Grèce; il appartient à la secte platonicienne, et il a puisé à Athènes et à Corinthe ces idées de liberté aristocratique qui formaient la base gouvernementale des petites républiques grecques. Officier en Macédoine sous Pompée, il s'est fait remarquer à Pharsale par son grand courage. Gouverneur dans les Gaules pour César, il s'est fait remarquer dans la province par sa sévère probité. C'est un de ces hommes qui n'agissent jamais sans conviction, mais qui, dès qu'ils ont une conviction, agissent toujours; c'est une de ces âmes profondes et retirées où les dieux qui s'en vont trouvent un tabernacle; c'est un de ces cœurs couverts d'un triple airain, comme dit Horace, qui tiennent la mort pour amie, et qui la voient venir en souriant. Le regard incessamment tourné vers les vertus des âges antiques, il ne voit pas les vices des jours présents; il croit que le peuple est toujours un peuple de laboureurs; il croit que le sénat est toujours une assemblée de rois. Son seul tort est d'être né après le brutal Marius, le galant Sylla et le voluptueux César, au lieu de naître au temps de Cincinnatus, des Gracques ou des premiers Scipion. Il a été coulé tout de bronze dans une époque où les statues sont de boue et d'or. Quand un pareil homme commet un crime, c'est son siècle qu'il faut accuser et non pas lui.

Au reste, Brutus venait de faire une grande faute : il avait quitté Rome, oubliant que c'est sur le lieu même

ù l'on a commencé une révolution qu'il faut l'accomplir.

Quant à Antoine, c'est le contraste le plus complet que le iel ait pu mettre en opposition avec la figure calme, froide t sévère que nous venons de dessiner.

Antoine a quarante-six ans, sa taille est haute, ses mem- ores musculeux, sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin. Il prétend descendre d'Hercule; et, comme c'est le plus habile cavalier, le plus fort discobole, le plus rude lut- teur qu'il y ait eu depuis Pompée, personne ne lui conteste cette généalogie, si fabuleuse qu'elle paraisse à quelques- uns. Enfant, sa grande beauté l'a fait remarquer de Curion, et il a passé avec lui les premières années de son adolescence dans la débauche et dans l'orgie. Avant de revêtir la robe virile, c'est-à-dire à seize ans à peu près, il avait déjà fait pour un million et demi de dettes; mais ce qu'on lui reproche sur- tout, c'est le cynisme de son intempérance. Le lendemain des noces du mime Hippias, il s'est rendu à l'assemblée pu- blique si gorgé de vin, qu'il a été obligé de s'arrêter à l'an- gle d'une rue et de le rendre aux yeux de tous, quoique le mime Sergius, avec lequel il vit dans un commerce infâme, et qui a, dit-on, toute influence sur lui, essayât d'étendre son manteau entre lui et les passants. Après Sergius, sa com- pagnie la plus habituelle est la courtisane Cythéris, qu'il mène partout avec lui dans une litière, et à laquelle il fait un cortége aussi nombreux que celui de sa propre mère. Chaque fois qu'il part pour l'armée, c'est avec une suite d'histrions et de joueurs de flûte. Lorsqu'il s'arrête, il fait dresser ses ten- tes sur le bord des rivières ou sous l'ombre des forêts. S'il traverse une ville, c'est sur un char traîné par des lions qu'il conduit avec des rênes d'or. En temps de paix, il porte une tunique étroite et une cape grossière. En temps de guerre, il est couvert des plus riches armes qu'il a pu se procurer, pour attirer à lui les coups les plus rudes et les plus braves ennemis. Car Antoine, avec la force physique, a reçu le courage brutal; ce qui fait qu'il est un dieu pour le soldat, et une idole pour le peuple. Du reste, orateur habile dans le style asiatique, par un seul discours il a chassé de Rome

Brutus et Cassius. Fastueux et plein d'inégalité, prétendant être le fils d'un dieu, et descendant parfois au niveau de la bête, Antoine croit imiter César en le singeant à la guerre et à la tribune. Mais entre Antoine et César il y a un abîme. Antoine n'a que des défauts, César avait des vertus. Antoine, c'est la prose; César, c'est la poésie.

Mais, pour le moment, tel qu'il est, Antoine règne à Rome; car il y a réaction pour César, et Antoine représente César: c'est lui qui continue le vainqueur des Gaules et de l'Égypte. Il vend les charges, il vend les places, il vend jusqu'aux trônes; il vient, pour vingt mille francs, — ce qui n'est pas cher comme on voit, — de donner un diplôme de roi en Asie; car Antoine a sans cesse besoin d'argent. Cependant, il n'y a pas plus de quinze jours, il a forcé la veuve de César à lui remettre les vingt-deux millions laissés par César; il est vrai que, des ides de mars au mois d'avril, Antoine a payé pour huit millions de dettes; mais, comme on assure qu'il a pillé le trésor public, qui, au dire de Cicéron, contenait sept cents millions de sesterces, c'est-à-dire cent quarante millions de francs, à peu près; si grand dépensier que soit Antoine, comme il n'a payé aucun des legs de César, il doit bien lui rester encore une centaine de millions : et un homme du caractère d'Antoine, avec cent millions derrière lui, est un homme à craindre.

A propos, nous oublions une chose : Antoine était le mari de Fulvie.

Voilà donc celui contre lequel Octave aura d'abord à lutter.

Octave comprit que le sénat, tout en votant des remercîments à Antoine, détestait d'autant plus ce maître grossier qu'il lui obéissait plus lâchement. Octave se glissa tout doucement dans le sénat, appela Cicéron son père, demanda humblement et obtint sans conteste de porter le grand nom de César, seule portion de son héritage à laquelle, disait-il, il eût jamais aspiré; paya tout doucement, et sur sa propre fortune, les legs que César avait laissés aux vétérans et qu'Antoine leur retenait; joua le citoyen pur, le patriote dés-

intéressé; refusa les faisceaux qu'on lui offrait, et proposa tout bas, pour faire honneur à Antoine et pour lui donner l'occasion d'achever ce qu'il avait si bien commencé, d'envoyer Antoine chasser Décimus Brutus de la Gaule Cisalpine. Antoine, enchanté d'échapper aux criailleries des héritiers de César, part en promettant de ramener Décimus Brutus pieds et poings liés. A peine est-il parti que le sénat respire. Octave voit que le moment est venu : il déclare qu'il croit Antoine l'ennemi de la République, met à la disposition du sénat une armée qu'il a achetée, sans que personne s'en doute, de ses propres deniers. Alors, le sénat tout entier se lève contre Antoine. Cicéron embrasse Octave; il propose de le nommer chef de cette armée; et, comme cette proposition cause quelque étonnement : *Ornandum tollendum*, dit-il en se retournant vers les vieilles têtes du sénat. Mauvais calembour qu'entend Octave, et qui coûtera la vie à celui qui l'a fait. Mais Octave refuse; il est faible de corps, ignorant en fait de guerre; il veut deux collègues pour n'avoir aucune responsabilité à supporter; et, sur sa demande, un décret du sénat lui adjoint les consuls Hirtius et Pansa.

Antoine a été envoyé pour combattre Décimus Brutus; Octave est envoyé pour défendre Décimus Brutus contre Antoine.

C'était un conseil d'avocat : aussi venait-il de Cicéron. On perdait ainsi à la fois Antoine et Octave : Antoine, en mettant à jour toutes ses turpitudes; Octave, en l'envoyant au secours d'un des meurtriers de son père.

Mais patience, Octave ne s'appelle plus Octave : un décret du sénat l'a autorisé à s'appeler César.

Laissons donc de côté l'enfant, voilà l'homme qui commence.

Les deux armées se rencontrent : Antoine est vaincu; les deux consuls, Hirtius et Pansa, sont tués dans la mêlée, on ne sait par qui; seulement, comme une simple blessure pourrait n'être pas mortelle, et qu'il faut qu'ils meurent, ils ont été frappés tous deux par des glaives empoisonnés. César seul est sain et sauf : César est trop souffrant pour se

battre, César est resté sous sa tente tandis que l'on se battait. C'est, au reste, ce qu'il fera à Philippes et à Actium : pendant toutes les victoires qu'il remportera, il dormira ou sera malade.

N'importe ! Antoine est en fuite, les consuls sont morts et César est à la tête d'une armée.

Pendant ce temps, Cicéron à son tour règne a Rome; il succède à Antoine comme Antoine a succédé à César. Le sénat a besoin d'être gouverné; peu lui importe que ce soit par un grand politique, ou par un soldat grossier, ou par un habile avocat.

Le sénat croit que c'est le moment de mettre en pratique le jeu de mots de Cicéron : il n'a plus besoin de *cet enfant*. C'est ainsi que le sénat traite maintenant Octave, et il lui refuse le consulat.

Mais, comme nous l'avons dit, l'enfant s'est fait homme, Octave est devenu César. Attendez.

Au moment où Antoine traverse les Alpes en fuyant, et où Lépide, qui commande dans la Gaule, accourt au devant de lui, un envoyé de César arrive, qui offre à Antoine l'amitié de César. Antoine accepte, en réservant les droits de Lépide.

Le lieu fixé pour la conférence fut une petite île du Reno, située près de Bologne, ainsi que firent plus tard à Tilsitt Napoléon et Alexandre. Chacun y arriva de son côté : César par la rive droite, Antoine par la rive gauche. Trois cents hommes de garde furent laissés à chaque tête de pont. Lépide avait d'avance visité l'île. — En se joignant, Napoléon et Alexandre s'embrassèrent; Antoine et César n'en étaient pas là. Antoine fouilla César, César fouilla Antoine, de peur que l'un ou l'autre n'eût une arme cachée. Robert Macaire et Bertrand n'auraient pas fait mieux.

Ce dut être une scène terrible que celle qui se passa entre ces trois hommes, lorsque, après s'être partagé le monde, chacun réclama le droit de faire périr ses ennemis. Chacun y mit du sien : Lépide céda la tête de son frère; Antoine, celle de son neveu. César refusa, ou fit semblant de refuser

is jours celle de Cicéron; mais Antoine y tenait, Antoine enaçait de tout rompre si on ne la lui accordait. Antoine, utal et entêté, était capable de le faire comme il le disait; ésar ne voulut point se brouiller pour si peu; la mort de icéron fut résolue. J'essayerais d'écrire cette scène si hakspeare ne l'avait pas écrite.

Trois jours se passèrent pendant lesquels on chicana ainsi. Au bout de trois jours, la liste des proscrits montait à deux mille trois cents noms : trois cents noms de sénateurs, deux mille noms de chevaliers.

Alors, on rédigea une proclamation : Appien nous a laissé cette proclamation traduite en grec. Tous ces préparatifs hostiles, disaient les triumvirs, étaient dirigés contre Brutus et Cassius; seulement, les trois nouveaux alliés, en marchant contre les assassins de César, ne voulaient pas, disaient-ils, laisser d'ennemis derrière eux.

Puis on pensa à réunir encore Antoine et César par une alliance de sang. Les mariages ont de tout temps été la grande sanction des raccommodements politiques. Louis XIV épousa une infante d'Espagne; Napoléon épousa Marie-Louise; César épousa une belle-fille d'Antoine, déjà fiancée à un autre. Plus tard, Antoine épousera une sœur d'Auguste; il est vrai que ce double mariage n'empêchera pas la bataille d'Actium.

Pendant ce temps, le bruit de la réunion de César, d'Antoine et de Lépide se répand sur toute l'Italie : Rome s'émeut, le sénat tremble; Cicéron fait des discours auxquels le sénat applaudit, mais qui ne le rassurent pas. Les uns proposent de se défendre, les autres proposent de fuir; Cicéron continue de parler sur les chances de la fuite et sur les chances de la défense, mais il ne se décide ni à fuir ni à se défendre; pendant ce temps, les triumvirs entrent dans Rome.

Voyez Plutarque, *in Cicerone*.

Cicéron mourut mieux qu'on n'aurait dû s'y attendre de la part d'un homme qui avait passé sa vie à avocasser. Il vit qu'il ne pouvait gagner le bateau dans lequel il espérait

s'embarquer : il fit arrêter sa litière, interdit à ses esclaves de le défendre, passa la tête par la portière, tendit la gorge et reçut le coup mortel.

C'était pour sa femme qu'Antoine avait demandé sa tête; on porta donc cette tête à Fulvie. Fulvie tira une épingle de ses cheveux et lui en perça la langue. Puis on alla clouer cette tête, au dessus de ses deux mains, à la tribune aux harangues.

Le lendemain, on apporta une autre tête à Antoine. Antoine la prit; mais il eut beau la tourner et la retourner, il ne la reconnut point.

— Cela ne me regarde pas, dit-il, portez cette tête à ma femme.

En effet, c'était la tête d'un homme qui avait refusé de vendre sa maison à Fulvie. Fulvie fit clouer la tête à la porte de la maison.

Pendant huit jours, on égorgea dans les rues et le sang coula dans les ruisseaux de Rome. Velléius Paterculus écrit à ce propos quatre lignes qui peignent effroyablement cette effroyable époque : « Il y eut, dit-il, beaucoup de dévouement chez les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu dans les esclaves, mais aucun dans les fils. » Puis il ajoute, avec cette simplicité antique qui fait frémir : « Il est vrai que l'espoir d'hériter que chacun venait de concevoir, rendait l'attente difficile. »

Ce fut le septième ou le huitième jour de cette boucherie, que Mécène, voyant César acharné sur son siége de proscripteur, lui fit passer une feuille de ses tablettes avec ces trois mots écrits au crayon : « Lève-toi, bourreau! »

César se leva, car il n'y mettait ni haine ni acharnement; il proscrivait parce qu'il croyait utile de proscrire. Lorsqu'il reçut le petit mot de Mécène, il fit un signe de tête et se leva, Mécène se fit honneur de la clémence de César. Mécène se trompait : César avait son compte, et l'impassible arithméticien ne demandait rien de plus.

Tournons les yeux vers Brutus et Cassius, et voyons ce qu'ils font.

Brutus et Cassius sont en Asie, où ils exigent d'un seul coup le tribut de dix années; Brutus et Cassius sont à Tarse, qu'ils frappent d'une contribution de quinze cents talents; Brutus et Cassius sont à Rhodes, où ils font égorger cinquante des principaux citoyens, parce que ceux-ci refusent de payer une contribution impossible. C'est qu'il faut des millions à Brutus et à Cassius pour soutenir l'impopulaire parti qu'ils ont adopté, et pour retenir sous leurs aigles républicaines les vieilles légions royalistes de César.

Aussi les cris des peuples qu'il ruine deviennent-ils le remords incessant de Brutus. Ce remords, c'est le mauvais génie qui apparaît dans ses nuits; c'est le spectre qu'il a vu à Xanthe et qu'il reverra à Philippes.

Lisez dans Plutarque ou dans Shakspeare, comme il vous plaira, les derniers entretiens de Brutus et de Cassius. Voyez ces deux hommes se séparer un soir en se serrant la main avec un sourire grave, et en disant que, vainqueurs ou vaincus, ils n'ont point à redouter leurs ennemis. C'est que César et Antoine sont là; c'est qu'on est à la veille de la bataille de Philippes; c'est que le spectre qui poursuit Brutus a reparu ou va reparaître.

En effet, le lendemain, à la même heure, Cassius était mort, et, deux jours après, Brutus l'avait rejoint. Un esclave, affranchi pour ce dernier service, avait tué Cassius; Brutus s'était jeté sur l'épée que lui tendait le rhéteur Straton.

On s'étonne de cette mort si précipitée de Brutus et de Cassius, et l'on oublie que tous deux avaient hâte d'en finir.

Les deux triumvirs avaient été fidèles à leur caractère. Nous disons les deux triumvirs, car, de Lépide, il n'en est déjà plus question. Antoine avait combattu comme un simple soldat. César, malade, était resté dans sa litière, disant qu'un dieu l'avait averti en songe de veiller sur lui.

Le combat fini, Lépide écarté, le partage du monde était à refaire. Antoine prit pour lui l'inépuisable Orient; César se contenta de l'Occident épuisé.

Les deux vainqueurs se séparent : l'un, pour aller savourer toutes les délices de la vie avec Cléopâtre; l'autre, pour re-

venir lutter à Rome contre le sénat, qui commence enfin à le comprendre; contre cent-soixante et dix mille vétérans qui réclament chacun un lot de terre et vingt mille sesterces qu'il leur a promis; contre le peuple, enfin, qui demande du pain, affamé qu'il est par Sextus Pompée, qui tient la mer de Sicile.

Laissez huit ans s'écouler, et les vétérans seront payés, ou du moins croiront l'être, et Sextus Pompée sera battu et fugitif, et les greniers publics regorgeront de farine et de blé.

Comment César avait-il accompli tout cela? En rejetant les proscriptions sur le compte d'Antoine et de Lépide; en refusant les triomphes qu'on lui avait offerts; en ayant l'air de remplir les fonctions d'un simple préfet de police; en parlant toujours au nom de la République, pour laquelle il agit, et qu'il va incessamment rétablir; enfin, sur le désir des soldats, en donnant sa sœur Octavie à Antoine : Fulvie était morte dans un accès de colère.

Au reste, c'était un rude épouseur que cet Antoine, et il tenait à prouver que de tous côtés il descendait d'Hercule : il avait épousé Fulvie, il venait d'épouser Octavie, il allait épouser Minerve; enfin il devait finir par épouser Cléopâtre.

Ce dernier mariage brouilla tout. Il y avait longtemps que César n'attendait qu'une occasion de se débarrasser de son rival; cette occasion, Antoine venait de la lui fournir. Cléopâtre avait eu de César, ou de Sextus Pompée, on ne sait pas bien lequel des deux, un fils appelé Césarion. Antoine, en épousant Cléopâtre, avait reconnu Césarion pour fils de César, et lui avait promis la succession de son père, c'est-à-dire l'Italie; tandis qu'il distribuait aux autres fils de Cléopâtre, Alexandre et Ptolémée, à Alexandre l'Arménie et le royaume des Parthes, qui, il est vrai, n'était pas encore conquis, et à Ptolémée, la Phénicie, la Syrie et la Cilicie.

Rome et Octavie demandaient donc ensemble vengeance contre Antoine. La cause de César devenait la cause publique; aussi jamais guerre plus populaire ne fut entreprise.

Puis tous ceux qui arrivaient d'Orient racontaient d'étran-

choses. Après s'être fait satrape, Antoine se faisait . On appelait Cléopâtre Isis, et Antoine Osiris. Antoine nettait à Cléopâtre de faire d'Alexandrie la capitale du ıde quand il aurait conquis l'Occident; en attendant, il ait graver le chiffre de Cléopâtre sur le bouclier de ses ats, et soulevait le ban et l'arrière-ban de ses dieux ptiens contre les dieux du Tibre.

Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam,

Virgile, qui n'avait pas mis là Minerve pour la seule me- e, mais aussi comme ayant sa propre injure à venger. ıerve était, on se le rappelle, une des quatre femmes ntoine; il l'avait épousée à Athènes, et s'était fait payer les Athéniens mille talents pour sa dot, c'est-à-dire près ix millions de notre monnaie actuelle.

'est-ce pas que c'était un étrange monde que ce monde ? s ne vous en étonnez pas trop, vous en verrez bien d'au- sous Néron.

'était la troisième fois, dans un quart de siècle, que ient et l'Occident allaient se rencontrer en Grèce, et je- un nouveau nom de victoire et de défaite dans cette éter- e série d'actions et de réactions qui durait depuis la rre de Troie.

régnait une profonde terreur à Rome : Rome ne comp- pas beaucoup sur César comme général : elle savait, au raire, ce dont Antoine était capable une fois qu'il était é; puis Antoine menait avec lui cent mille hommes de , douze mille chevaux, cinq cents navires, quatre rois et reine.

y avait bien encore cent-vingt ou cent-trente mille Juifs, bes, Perses, Égyptiens, Mèdes, Thraces et Paphlago- s qui marchaient à la suite de l'armée; mais, ceux-là, ıe les comptait pas, ils n'étaient pas soldats romains.

ésar avait à peu près cent mille hommes et deux cents

vaisseaux. Ce n'était pas tout à fait en navires et en soldats la moitié des forces de son adversaire.

La fortune était pour Octave; ou plutôt ici le destin change de nom et devient la Providence : il fallait réunir l'Occident et l'Orient dans une main puissante qui contraignît le monde de parler une seule langue, d'obéir à une seule loi, afin que le Christ, en naissant (le Christ allait naître), trouvât l'univers prêt à écouter sa parole. Dieu donna la victoire à César.

On sait tous les détails de cette grande bataille; comment Cléopâtre, la déesse du naturalisme oriental, s'enfuit tout à coup avec soixante vaisseaux, quoique aucun péril ne la menaçât; comment Antoine la suivit, abandonnant son armée; comment tous deux revinrent en Égypte pour mourir tous deux : Antoine se tue en se jetant sur son épée; Cléopâtre, on ne sait trop de quelle façon : Plutarque croit que c'est en se faisant mordre par un aspic.

Cette fois, il n'y avait pas moyen d'échapper au triomphe: bon gré mal gré, il fallut que César se laissât faire. Le sénat vint en corps au devant de lui jusqu'aux portes de Rome; mais, fidèle à son système, César n'accepta qu'une partie de ce que le sénat lui offrait; à l'entendre, le seul prix qu'il demandait de sa victoire était qu'on le débarrassât du fardeau du gouvernement. Le sénat se jeta à ses pieds pour obtenir de lui qu'il renonçât à cette funeste résolution; mais tout ce qu'il put obtenir fut que César resterait encore pendant dix ans chargé de mettre en ordre les affaires de la République. Il est vrai que César se montra moins récalcitrant pour le titre d'*auguste* que le sénat lui offrit, et qu'il accepta sans trop se faire prier.

Auguste avait trente ans. Depuis neuf ans qu'il avait succédé à César, il avait fait bien du chemin, comme on voit, ou plutôt il en avait bien fait faire à la République.

C'est qu'aussi on était bien las à Rome des guerres intestines, des proscriptions civiles et des massacres de partis. A partir de Marius et de Sylla, et il y avait de cela à peu près soixante ans, on ne faisait guère autre chose à Rome que

tuer ou d'être tué, si bien que, depuis un quart de siècle, fallait chercher avec beaucoup de soin et d'attention pour ouver un général, un consul, un tribun, un sénateur, un rsonnage notable enfin, qui fût mort tranquillement dans n lit.

Il y avait plus, c'est que tout le monde était ruiné. On sup-rte encore les massacres, la croix, la potence; on ne sup-rte pas la misère. Les chevaliers avaient des places d'hon-ur au théâtre, mais ils n'osaient venir occuper ces places peur d'y être arrêtés par leurs créanciers; ils avaient atorze bancs au cirque, et leurs quatorze bancs étaient serts. Les provinces déclaraient ne plus pouvoir payer mpôt : le peuple n'avait pas de pain. De l'océan Atlantique l'Euphrate, du détroit de Gadès au Danube, cent trente illions d'hommes demandaient l'aumône à Auguste.

Qui donc, en pareilles circonstances, eût même eu l'idée le faire de l'opposition contre le vainqueur d'Antoine, qui ait le seul riche et qui pouvait seul enrichir les autres?

Auguste fit trois parts de ses immenses richesses, que ve-ait de quadrupler le trésor des Ptolémée : la première pour s dieux, la seconde pour l'aristocratie, la troisième pour le euple.

Jupiter Capitolin eut seize mille livres d'or; c'étaient treize ille livres de plus que ne lui en avait volé César; et, de lus, pour dix millions de notre monnaie actuelle de pierres t de pierreries.

Apollon eut six trépieds d'argent fondus à neuf, et dont métal fut fourni par les propres statues d'Auguste.

Enfin, comme les villes envoyaient de tous côtés des cou-nnes d'or au vainqueur, le vainqueur les répartit entre s autres dieux.

Les dieux furent contents.

Auguste alors s'occupa de l'aristocratie.

Les legs de César furent entièrement payés. Tout ce qui ait un nom, ou tout ce qui s'en était fait un, reçut des se-urs; l'aristocratie tout entière devint la pensionnaire Auguste.

L'aristocratie fut satisfaite.

Restait le peuple.

Les prédécesseurs d'Auguste lui avaient donné des jeux. Auguste lui donna du pain. Le blé arriva en larges convois de la mer Noire, de l'Égypte et de la Sicile; en moins de trois mois, un bien-être sensible se répandit jusque dans les derniers rangs de la population.

Le peuple cria : « Vive Auguste ! »

Alors, comme il lui restait encore près de deux milliards, Auguste lança dans la circulation cette masse énorme d'argent : l'intérêt était à 12 pour 100, il descendit à 4; les terres étaient à vil prix, elles triplèrent et quadruplèrent de valeur.

Puis il s'en revint dans sa petite maison du mont Palatin, maison toute de pierres, maison sans marbres, sans peintures, sans pavés de mosaïque; maison qu'il habitait été comme hiver, et qui ne renfermait qu'une seule chose de prix, la statuette d'or de la Fortune de l'empire.

Il est vrai que, cette maison ayant été brûlée dix-huit ans après, c'est-à-dire vers l'an 748 de Rome, Auguste la rebâtit plus commode, plus élégante et plus belle.

C'est là qu'Auguste vécut encore quarante-six ans, suppliant sans cesse le peuple de lui retirer le fardeau du gouvernement, et sans cesse forcé par lui d'accepter de nouveaux honneurs. Ayant beau dire qu'il n'était qu'un simple citoyen comme les autres, ayant beau se fâcher, quand on l'appelait seigneur, ayant beau répéter que ses noms étaient Caïus Julius César Octavianus et qu'il ne voulait être appelé d'aucun autre nom, il lui fallut se résigner à être prince, grand pontife, consul et régulateur des mœurs à perpétuité. On avait voulu le nommer tribun, mais il avait fait observer qu'en sa qualité de patricien, il ne pouvait accepter cette charge. Alors, au lieu du tribunat, il avait reçu la puissance tribunitienne. C'était bien peut-être jouer un peu sur les mots, mais il y avait de l'avocat dans Auguste, et c'était par ce côté-là très-probablement que Salluste était devenu si fort son ami.

De cette façon, tout le monde était content à Rome. Les

ariens avaient un roi, ou du moins quelque chose qui r en tenait lieu. Les républicains entendaient sans cesse ler de la République, et, d'ailleurs, le S. P. Q. R. était rtout, sur les enseignes, sur les faisceaux, sur la maison me du prince. Enfin les poëtes, les peintres, les artistes aient Mécène, à qui Auguste avait transmis ses pleins uvoirs, et qui se chargeait de leur assurer cette *aurea ediocritas* tant vantée par Horace.

Au milieu de tous ces honneurs, Auguste restait toujours même : travaillant six heures par jour, mangeant du pain is, des figues et des petits poissons, jouant aux noix avec s polissons de Rome, et allant, vêtu des habits filés par sa mme ou par ses filles, rendre témoignage pour un vieux oldat d'Actium.

Nous avons dit que sa maison du mont Palatin brûla vers an 748. A peine cet accident fut-il connu, que les vétérans, s décuries, les tribus souscrivirent pour une somme consiérable; car ils voulaient que cette maison, rebâtie aux frais ublics, attestât de l'amour public pour l'empereur. Auuste fit venir les uns après les autres tous les souscripteurs , pour ne pas dire qu'il refusait leur offrande, prit à chacur eux un denier.

Puis, après le tour des dieux, de l'aristocratie, du peuple, trésor, vint le tour de Rome. La ville républicaine étai le, étroite et sombre; le *forum Antiquum* était devenu op petit pour la population toujours croissante de la reine monde, le forum de Césàr était encombré aux jours de te; Auguste fit bâtir un troisième forum entre le Capitolin le Viminal, un temple de Jupiter Tonnant au Capitole temple à Apollon sur le mont Palatin, le théâtre de Mar llus au Champ de Mars, enfin les portiques de Livie e Octavie, et la basilique de Lucius et de Caïus. Ce n'est s tout, en même temps que les obélisques égyptiens levaient sur les places, que des routes magnifiques, parnt de la *meta sudans*, s'élançaient vers tous les points du onde comme des rayons d'une étoile, que soixante-sept ues d'aqueducs et de canaux amenaient par jour à Rome

deux millions trois cent-dix-neuf mille mètres cubes d'eau, qu'Agrippa, tout en construisant son Panthéon, distribuait en cinq cents fontaines, en cent-soixante et dix bassins et en cent-trente châteaux d'eau, Balbus bâtissait un théâtre, Philippe des musées, et Pollion un sanctuaire à la Liberté.

Aussi, en présidant à ces immenses travaux, Auguste se sentait-il pris d'un de ces rares mouvements d'orgueil auxquels il permettait de se produire au grand jour.

— Voyez cette Rome, disait-il, je l'ai prise de brique, je la rendrai de marbre.

Auguste eut une de ces longues existences comme le ciel en garde aux fondateurs de monarchie. Il avait soixante-seize ans, lorsqu'un jour qu'il naviguait entre les îles jetées au milieu du golfe de Naples comme des corbeilles de fleurs et de verdure, il fut pris d'une douleur assez forte pour désirer relâcher au port le plus prochain. Cependant il eut le temps d'arriver jusqu'à Nole; là, il se sentit si mal, qu'il s'alita. Mais, loin de déplorer la perte d'une existence si bien remplie, Auguste se prépara à la mort comme à une fête; il prit un miroir, se fit friser les cheveux, se mit du rouge; puis, comme un acteur qui quitte la scène et qui, avant de passer derrière la coulisse, demande un dernier compliment au parterre :

— Messieurs, dit-il en se tournant vers les amis qui entouraient sa couche, répondez franchement, ai-je bien joué la farce de la vie?

Il n'y eut qu'une voix parmi les spectateurs.

— Oui, répondirent-ils tous ensemble; oui, certes, parfaitement bien.

— En ce cas, reprit Auguste, battez des mains en preuve que vous êtes contents.

Les spectateurs applaudirent, et, au bruit de leurs applaudissements, Auguste se laissa aller doucement sur son oreiller.

Le comédien couronné était mort.

Voilà l'homme qui protégea vingt ans Virgile; voilà le prince à la table duquel le poëte s'assit une fois par semaine avec Horace, Mécène, Salluste, Pollion et Agrippa; voilà le

ieu qui lui fit ce doux repos vanté par Tityre, et en reconnaissance duquel l'amant d'Amaryllis promet de faire couler incessamment le sang de ses agneaux.

En effet, le talent doux, gracieux et mélancolique du cygne de Mantoue devait plaire essentiellement au collègue d'Antoine et de Lépide. Robespierre, cet autre Octave d'un autre temps, ce proscripteur en perruque poudrée à la maréchale, en gilet de basin et en habit bleu-barbeau, à qui heureusement ou malheureusement (la question n'est pas encore jugée) on n'a point laissé le temps de se montrer sous sa double face, adorait les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, les *Poésies du cardinal de Bernis* et les *Gaillardises du chevalier de Boufflers;* les *Iambes* de Barbier lui eussent donné des syncopes, et les drames d'Hugo des attaques de nerfs.

C'est que, quoi qu'on en ait dit, la littérature n'est jamais l'expression de l'époque, mais tout au contraire, et si l'on peut se servir de ce mot, sa palinodie. Au milieu des grandes débauches de la régence et de Louis XV, qu'applaudit-on au théâtre? Les petits drames musqués de Marivaux. Au milieu des sanglantes orgies de la Révolution, quels sont les poëtes à la mode? Collin d'Harleville, Demoustier, Fabre-d'Églantine, Legouvé et le chevalier de Bertin. Pendant cette grande ère napoléonienne, quelles sont les étoiles qui scintillent au ciel impérial? MM. de Fontanes, Picard, Andrieux, Baour-Lormian, Luce de Lancival, Parny. Chateaubriand passe pour un rêveur, et Lemercier pour un fou; on raille le *Génie du christianisme*, on siffle *Pinto*.

C'est que l'homme est fait pour deux existences simultanées, l'une positive et matérielle, l'autre intellectuelle et idéale. Quand sa vie matérielle est calme, sa vie idéale a besoin d'agitation; quand sa vie positive est agitée, sa vie intellectuelle a besoin de repos. Si, toute la journée, on a vu passer les charrettes des proscripteurs, que ces proscripteurs s'appellent Sylla ou Cromwell, Octave ou Robespierre, on a besoin, le soir, de sensations douces qui fassent oublier les émotions terribles de la matinée. C'est le flacon parfumé que les femmes romaines respiraient en sortant du cirque;

c'est la couronne de roses que Néron se faisait apporter après avoir vu brûler Rome. Si, au contraire, la journée s'est passée dans une longue paix, il faut à notre cœur, qui craint de s'engourdir dans une languissante tranquillité, des émotions factices pour remplacer les émotions réelles, des douleurs imaginaires pour tenir lieu des souffrances positives. Ainsi, après cette suprême bataille de Philippes, où le génie républicain vient de succomber sous le géant impérial; après cette lutte d'Hercule et d'Antée qui a ébranlé le monde, que fait Virgile? Il polit sa première églogue. Quelle grande pensée le poursuit dans ce grand bouleversement? Celle de pauvres bergers qui, ne pouvant payer les contributions successivement imposées par Brutus et par César, sont obligés de quitter leurs doux champs et leur belle patrie :

> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
> Nos patriam fugimus!

de pauvres colons qui émigrent, les uns chez l'Africain brûlé, les autres dans la froide Scythie;

> At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;
> Pars Scythiam.....

celle de pauvres pasteurs enfin, pleurant, non pas la liberté perdue, non pas les lares d'argile faisant place aux pénates d'or, non pas la sainte pudeur républicaine se voilant le front à la vue des futures débauches impériales dont César a donné le prospectus; mais qui regrettent de ne plus chanter, couchés dans un antre vert, en regardant leurs chèvres vagabondes brouter le cytise fleuri et l'amer feuillage du saule.

> ..... Viridi projectus in antro,
> .....
> Carmina nulla canam; non, me pascente, capellæ,
> Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

Mais peut-être est-ce une préoccupation du poëte, peut-

cette imagination qu'on a appelée la folle du logis, et on devrait bien plutôt nommer la maîtresse de la maison, t-elle momentanément tournée aux douleurs champêtres aux plaintes bucoliques; peut-être les grands événements vont se succéder vont-ils arracher le poëte à ses préoccupations bocagères. Voici venir Actium; voici l'Orient qui soulève une fois encore contre l'Occident; voici le naturalisme et le spiritualisme aux prises; voici le jour enfin qui cidera entre le polythéisme et le christianisme; que fait irgile, que fait l'ami du vainqueur, que fait le prince des oëtes latins? Il chante le pasteur Aristée, il chante des oeilles perdues, il chante une mère consolant son fils de ce ue ses ruches sont désertes, et n'ayant rien de plus à demander à Apollon, comment avec le sang d'un taureau on eut faire de nouveaux essaims.

Et que l'on ne croie pas que nous citons au hasard et ue nous prenons une époque pour une autre, car Virgile, omme s'il craignait qu'on ne l'accusât de se mêler des hoses publiques autrement que pour louer César, prend ui-même le soin de nous dire à quelle époque il chante. 'est lorsque César pousse la gloire de ses armes jusqu'à Euphrate.

... Cœsar dùm magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Mais aussi que César ferme le temple de Janus, qu'Auuste pour la seconde fois rende la paix au monde, alors irgile devient belliqueux; alors, le poëte bucolique embouhe la trompette guerrière, alors le chantre de Palémon et 'Aristée va dire les combats du héros qui, parti des bords e Troie, toucha le premier les rives de l'Italie; il racontera ector traîné neuf fois par Achille autour des murs de Peame, qu'il enveloppe neuf fois d'un sillon de sang; il monera le vieux Priam égorgé à la vue de ses filles, et tombant u pied de l'autel domestique en maudissant ses divinités npuissantes qui n'ont su protéger ni le royaume ni le roi.

Et autant Auguste l'a aimé pour ses chants pacifiques pendant la guerre, autant il l'aimera pour ses chants belliqueux pendant la paix.

Aussi, quand Virgile mourra à Brindes, Auguste ordonnera-t-il en pleurant que ses cendres soient transportées à Naples, dont il savait que son poëte favori avait affectionné le séjour.

Peut-être même Auguste était-il venu dans ce tombeau où je venais à mon tour, et s'était-il adossé à ce même endroit où, adossé moi-même, je venais de voir passer devant mes yeux toute cette gigantesque histoire.

Et voilà cependant l'illusion qu'un malheureux savant voulait m'enlever en me disant que ce n'était *peut-être* pas là le tombeau de Virgile!

XXVIII

LA GROTTE DE POUZZOLES. — LA GROTTE DU CHIEN.

Pendant cette exploration, notre cocher, que notre longue absence ennuyait, était entré dans un cabaret pour se distraire. Lorsque nous redescendîmes vers Chiaïa, nous le trouvâmes ivre comme aurait pu l'être Horace ou Gallus. Cette petite infraction aux règles de la tempérance retomba sur nos pauvres chevaux, qui, excités par le fouet de leur maître, nous emportèrent au triple galop vers la grotte de Pouzzoles. Nous eûmes beau dire que nous voulions nous arrêter à l'entrée de cette grotte et la traverser au pas dans toute sa longueur : notre automédon, qui croyait son honneur engagé à nous prouver, par la manière pimpante dont il conduisait, qu'il n'était pas ivre, redoubla de coups, et nous disparûmes dans l'ouverture béante comme si un tourbillon nous emportait.

alheureusement, à peine avions-nous fait cent pas dans orridor de l'enfer, que nous accrochâmes une charrette. ocher, qui se tenait debout derrière nous, sauta par des- notre tête, nous sautâmes par dessus celle des chevaux. chevaux s'abattirent; une roue du corricolo continua sa te, tandis que l'autre, engagée dans le moyeu de la char- te, s'arrêta court avec le reste de l'équipage. Je crus que us étions tous anéantis. Heureusement, le dieu des ivrognes i veillait sur notre cocher, daigna étendre sa protection jus- 'à nous, si indignes que nous en fussions : nous nous rele- mes sans aucune égratignure; les traits seuls du bilancino ient cassés. On se rappelle que le bilancino est le cheval i galope près du timonier enfermé dans les brancards.

Notre conducteur nous déclara qu'il lui fallait un quart heure pour remettre en ordre son attelage; nous le lui ac- rdâmes d'autant plus volontiers qu'il nous fallait, à nous, même temps pour visiter la grotte.

Du temps de Sénèque, où il n'y avait pas de chemins de r, et où, par conséquent, on ne perçait pas les montagnes, ais où l'on montait tout simplement par-dessus, la grotte Pouzzoles était une grande curiosité. Aussi s'en préoc- pe-t-il plus que de nos jours ne le ferait le dernier ingénieur s ponts et chaussées, et, poétisant cette espèce de cave, i n'est pas même bonne à mettre du vin, l'appelle-t-il une igue prison, et disserte-t-il sur la force involontaire des pressions. Quant à nous, je ne sais si la cabriole que nous nions de faire avait nui à notre imagination; mais, n'en plaise à Sénèque, nous ne fûmes impressionnes que par bominable odeur d'huile que répandaient les soixante- atre réverbères allumés dans ce grand terrier.

Malgré ces soixante-quatre réverbères, il y a une telle curité dans la grotte de Pouzzoles, que ce ne fut que idés par la voix avinée de notre cocher que nous parvinmes retrouver notre corricolo. Nous remontâmes dedans, notre cher remonta derrière, et, comme pour prouver à nos mal- ureux chevaux que ce n'était pas lui qui avait tort, il dé- ta par le plus splendide coup de fouet que jamais chevaux

aient reçu depuis les coursiers d'Achille, qui pleurèrent si tendrement leur maître, jusqu'aux mules de dom Miguel, qui faillirent si irrespectueusement casser le cou au leur.

Le bilancino et le timonier firent un bond qui manqua démantibuler la voiture; mais, à notre grand étonnement, et quoique tous deux parussent faire des efforts inouïs pour remplir leur devoir, nous ne bougeâmes pas de place.

Le cocher redoubla, en accompagnant cette fois le cinglement de la lanière de ce petit sifflement habituel aux cochers italiens, et avec lequel ils semblent galvaniser leurs chevaux. Les nôtres, à cette double admonestation, redoublèrent de soubresauts et de piétinements, mais ne firent ni un pas en avant ni un pas en arrière.

Cependant, comme, selon toutes les règles de la dignité humaine, ce n'est jamais aux animaux à deux pieds à céder aux animaux à quatre pattes, notre homme s'entêta et allongea à son équipage un troisième coup de fouet en accompagnant ce coup de fouet d'un juron à faire fendre le Pausilippe. L'impression fut grande sur les malheureux quadrupèdes; ils se cabrèrent, hennirent, firent des écarts à droite, firent des écarts à gauche; mais, d'un seul pas en avant, il n'en fut pas question.

Il y avait évidemment quelque mystère là-dessous. J'arrêtai le bras de Gaetano, levé pour un quatrième coup de fouet, et je l'invitai à aller s'assurer à tâtons des causes qui nous enchaînaient à notre place; car, de voir avec les yeux, il n'y fallait pas songer. Gaetano voulut résister et prétendit que les chevaux devaient partir et qu'ils partiraient. Mais à mon tour j'insistai en lui disant que, s'il ajoutait un mot, je l'enverrais promener, lui et son attelage. Gaetano, menacé dans ses intérêts pécuniaires, descendit.

Au bout d'un instant, nous l'entendîmes pousser des soupirs, puis des plaintes, puis des gémissements.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— *O Eccellenza!*

— Après?

— *O malora!*

— Quoi?

— *Ho perduto la testa del mio cavallo.*

— Comment, vous avez perdu la tête de votre cheval?

— *L'ho perduta!*

Et les plaintes et les gémissements recommencèrent.

— Et duquel des deux avez-vous perdu la tête? demandai-je en éclatant de rire.

— *Del povero bilancino, Eccellenza.*

— Ce gredin-là est ivre-mort, dit Jadin.

— Eh bien, demandai-je après un moment de silence, est-elle retrouvée?

— *O non si trovera più... mai! mai! mai!*

— Voyons, attendez, je vais l'aller chercher moi-même.

Je sautai à bas du corricolo; je fis à tâtons le tour de l'attelage, et je trouvai mon homme qui serrait désespérément dans ses bras la croupe de son cheval. Il l'avait attaché à l'envers.

On comprend le résultat naturel de cette combinaison : à chaque coup de fouet nouveau, le porteur tirait au nord et le bilancino au midi. Or, comme c'est une règle invariable que deux forces égales opposées l'une à l'autre se neutralisent l'une par l'autre, il en résultait que, plus nos chevaux faisaient d'efforts pour avancer, l'un vers l'entrée de la grotte, l'autre vers la sortie, plus solidement nous restions comme amarrés à la même place.

J'annonçai à Gaetano que la tête de son cheval était retrouvée, je lui en donnai la preuve en lui mettant la main dessus, et je lui signifiai que, de peur de nouveaux accidents, nous irions à pied jusqu'à la grotte du Chien, où il était invité à nous rejoindre, si toutefois il en était capable.

Il y a cependant des jours où la grotte de Pouzzoles est splendidement éclairée : ce sont les jours d'équinoxe; comme le soleil se couche exactement en face d'elle, il la transperce de son dernier rayon et la dore merveilleusement de l'une à l'autre de ses extrémités.

Il nous était arrivé tant d'encombres dans cette malheureuse grotte, que ce fut avec un certain plaisir que nous re-

trouvâmes la lumière. Afin sans doute de dédommager le voyageur de la perte qu'il a faite mómentanément, la nature, à la sortie de ce long et sombre corridor, se présente coquette, animée, et pleine de fantasques accidents. Cependant, comme un effroyable soleil dardait sur nos têtes, nous ne nous arrêtâmes pas trop à les détailler, et, sur l'indication d'un passant, laissant la route, nous prîmes un petit chemin qui conduit au lac d'Agnano.

Gaetano s'était piqué d'honneur; au bout d'un instant, nous entendîmes derrière nous le bruit des roues d'une voiture et le petillement des sonnettes de deux chevaux : c'étaient notre corricolo et notre cocher qui nous rejoignaient, le corricolo parfaitement rafistolé à l'aide de cordes, de ficelles et de chiffons, le cocher à peu près dégrisé.

Comme nous étions en nage, nous ne nous fîmes pas prier pour reprendre nos places; et, cette fois, grâce à l'harmonie de notre attelage, nous reprîmes notre allure habituelle, c'est-à-dire que nous allâmes comme le vent.

Au bout d'un instant, deux chiens se mirent à courir devant notre corricolo, et un homme monta derrière. D'où sortaient-ils? D'une pauvre chaumière située à gauche de la route, je crois. Des deux quadrupèdes, l'un était nankin et l'autre noir.

Au bout d'un instant, le quadrupède nankin donna des signes visibles d'hésitation. Il s'arrêtait, s'asseyait, restait en arrière, puis reprenait son chemin, toujours plus lentement. Son maître commença par le siffler, puis l'appela, puis enfin, voyant des signes de rébellion marquée, descendit, le coupla avec le chien noir, et, au lieu de remonter derrière nous, marcha à pied. Je demandai alors quels étaient cet homme et ces chiens; on nous répondit que c'étaient l'homme qui avait la clef de la grotte, et les deux chiens sur lesquels on faisait successivement les expériences, c'est-à-dire le grand prêtre et les victimes.

Le mot *successivement* m'éclaira sur les terreurs du chien nankin et sur l'insouciance du chien noir. Le chien noir descendait de garde, le chien nankin était de faction. Voilà

le chien nankin voulait à toute force retourner en
t pourquoi il était indifférent au chien noir d'aller
A la première visite d'étrangers, les rôles chan-

ıre que nous approchions, les terreurs du malheu-
n nankin redoublaient. Il opposait à son camarade
ıble résistance; et, comme ils étaient à peu près de
taille, et par conséquent de la même force, que l'un
ıe le désir d'obéir à son maître, tandis que l'autre
ɔérance de lui échapper, le sentiment de la conserva-
ɔorta bientôt sur celui du devoir, et, au lieu que ce
en noir qui continuât d'entraîner le chien nankin
'otte, ce fut le chien nankin qui commença de ra-
chien noir vers la maison.
voyant, le propriétaire des deux animaux jugea
vention nécessaire, et se mit en marche pour les
. Mais, à mesure qu'il approchait d'eux, tandis que
ıankin redoublait d'efforts pour fuir, le chien noir,
it pas bien sûr d'avoir fait tout ce qu'il pouvait
ıir son camarade, donnait à son tour des signes
on, de sorte que, lorsque le maître étendit le bras,
ıettre la main sur eux, tous deux partirent au
ılop, reprenant la route par laquelle ils étaient

ne se mit à trotter après eux en les appelant; inu-
'e que, plus il les appelait, plus ils couraient vite.
l'un instant, homme et chiens disparurent à un
de la route.
avait regardé toute cette scène avec un profond éton-
en voyant apparaître deux individus de son espèce,
abord voulu se jeter dessus pour les dévorer; mais
coups de pied de Jadin l'avaient calmé, et il s'était
uoique avec un regret visible, à devenir simple spec-
ce qui allait se passer.
devait arriver arriva : les deux chiens s'arrêtèrent
ɔ de leur chenil. Leur maître les y rejoignit, passa
ɔ au cou du chien nankin, siffla le chien noir, et, dix

minutes après sa disparition, nous le vîmes reparaître précédé de l'un et traînant l'autre.

Cette fois, il n'y avait pas à s'en dédire; il fallait que le malheureux chien accomplît le sacrifice. En arrivant à la porte de la grotte, il tremblait de tous ses membres; la porte de la grotte ouverte, il était déjà à moitié mort. A la porte de la grotte étaient cinq ou six enfants si déguenillés qu'à part les indiscrétions des vêtements, il était fort difficile de reconnaître leur sexe : chacun tenait un animal quelconque à la main, l'un une grenouille, l'autre une couleuvre, celui-ci un cochon d'Inde, celui-là un chat.

Ces animaux étaient destinés aux plaisirs des amateurs qui ne se contentent pas de l'évanouissement et qui veulent la mort. Les chiens coûtent cher à faire mourir : quatre piastres par tête, je crois; tandis que, pour un carlin, on peut faire mourir la grenouille; pour deux carlins, la couleuvre; pour trois carlins, le cochon d'Inde, et pour quatre carlins, le chat; c'est pour rien, comme on voit. Cependant un vice-roi, qui sans doute n'avait pas d'argent dans sa poche, fit entrer dans la grotte deux esclaves turcs et les vit mourir gratis.

Tout cela est bien hideusement cruel, mais c'est l'habitude. D'ailleurs, les animaux en meurent, c'est vrai, mais aussi les maîtres en vivent, et il y a si peu d'industries à Naples, qu'il faut bien tolérer celle-là.

La grotte peut avoir trois pieds de haut et deux pieds et demi de profondeur. J'introduisis la tête dans la partie supérieure, et je ne sentis aucune différence entre l'air qu'elle contenait et l'air extérieur; mais, en recueillant dans le creux de la main l'air inférieur et en le portant vivement à ma bouche et à mon nez, je sentis une odeur suffocante. En effet, les gaz mortels ne conservent leur action qu'à la hauteur d'un pied à peu près du sol. Mais, là, en quelques secondes, ils asphyxieraient l'homme aussi bien que les animaux.

Le tour du malheureux chien était venu. Son maître le poussa dans la grotte sans qu'il opposât aucune résistance;

mais, une fois dedans, son énergie lui revint, il bondit, se dressa sur ses pieds de derrière pour élever sa tête au dessus de l'air méphitique qui l'entourait. Mais tout fut inutile: bientôt un tremblement convulsif s'empara de lui, il retomba sur ses quatre pattes, vacilla un instant, se coucha, roidit ses membres, les agita comme dans une crise d'agonie, puis tout à coup resta immobile. Son maître le tira par la queue hors du trou; il resta sans mouvement sur le sable, la gueule béante et pleine d'écume. Je le crus mort.

Mais il n'était qu'évanoui: bientôt l'air extérieur agit sur lui, ses poumons se gonflèrent et battirent comme des soufflets; il souleva sa tête, puis l'avant-train, puis le train de derrière, demeura un instant vacillant sur ses quatre pattes comme s'il eût été ivre; enfin, ayant tout à coup rassemblé toutes ses forces, il partit comme un trait et ne s'arrêta qu'à cent pas de là sur un petit monticule, au sommet duquel il s'assit, regardant autour de lui avec la plus prudente et la plus méticuleuse attention.

Je crus que c'était fini et que son maître ne le rattraperait jamais. Je lui fis même part de cette observation; mais il sourit de l'air d'un homme qui veut dire: « Allons, allons, vous n'êtes pas encore fort sur les chiens! » Et, tirant un morceau de pain de sa poche, il le montra au patient, qui parut se consulter quelques secondes, retenu entre la crainte et la gourmandise. La gourmandise l'emporta. Il accourut en remuant la queue et dévora sa pitance comme s'il avait parfaitement oublié ce qui venait de se passer.

Le chien noir avait regardé cette opération gravement assis sur son derrière, en tournant la tête, et ayant l'air de dire à part soi, comme l'ivrogne de Charlet: « Voilà pourtant comme je serai dimanche! »

Quant à Milord, il était fourré sous la banquette du corricolo, où il paraissait n'avoir qu'une crainte, celle d'être découvert.

Je demandai le nom des deux infortunés quadrupèdes dont la vie était destinée à s'écouler en évanouissements perpétuels: ils s'appelaient Castor et Pollux, sans doute en raison

de ce que, pareils aux deux divins gémeaux, ils sont condamnés à vivre et à mourir chacun à son tour.

J'eus quelque envie d'acheter Castor et Pollux. Mais je songeai que, si je leur donnais la liberté, ils deviendraient enragés, et que, si je les gardais, ils ne pouvaient pas manquer d'être dévorés un jour ou l'autre par Milord. Je me décidai donc à ne rien changer à l'ordre des choses, et à laisser à chacun le sort que la nature lui avait fait.

Quant à la grenouille, à la couleuvre, au cochon d'Inde et au chat, nous déclarâmes que nous n'étions aucunement curieux de continuer sur eux les expériences, et que celle que nous avions faite sur Castor nous suffisait.

Cette décision fut accompagnée d'une couple de carlins que nous distribuâmes à leurs propriétaires pour les aider à attendre patiemment des voyageurs plus anglais que nous.

XXIX

LA PLACE DU MARCHÉ.

Nous avons dit que le môle est le boulevard du Temple de Naples; *il Mercato* est sa place de Grève.

Autrefois, quand on pendait à Naples, la potence restait dressée en permanence sur la place du Marché. Aujourd'hui que Naples est éclairée au gaz, qu'elle est pavée d'asphalte et qu'elle guillotine, on élève et l'on démonte la *manaïa* pour chaque exécution.

L'horrible machine se dresse, pendant la nuit qui précède le supplice, en face d'une petite rue par laquelle débouche le condamné, et qu'on appelle pour cette raison *vico del Sospiro* la ruelle du Soupir.

C'est sur cette place que furent exécutés, le 29 octobre 1268, le jeune Conradin et son cousin Frédéric d'Autriche.

s corps des deux jeunes gens restèrent quelque temps en-
relis, à l'endroit même de l'exécution, et une petite cha-
lle s'éleva sur leur tombe; mais l'impératrice Marguerite
riva du fond de l'Allemagne, elle apportait des trésors
ur racheter à Charles d'Anjou la vie de son fils. Il était
op tard, son fils était mort. Avec la permission du meur-
ier, elle employa ces trésors à faire bâtir une église. Cette
glise, c'est celle del Carmine.

Si l'on n'est pas conduit par un guide, on sera longtemps
trouver cette tombe, pour laquelle cependant une église fut
itie : sans doute la susceptibilité de Charles l'exila dans le
oin où elle se trouve.

L'église del Carmine fut témoin d'un miracle incontestable
t à peu près incontesté.

J'ai acheté à Rome un livre italien intitulé *Histoire de la ingt-septième révolte de la très-fidèle ville de Naples* : cette ingt-septième révolte est celle de Masaniello. Avec les ré-oltes qui ont eu lieu depuis 1647 et qu'il faut ajouter aux évoltes antérieures, cela fait un total de trente-cinq ré-oltes. Ce n'est pas trop mal pour une ville fidèle.

Une de ces trente-cinq révoltes eut lieu contre Alphonse 'Aragon. Mais Alphonse d'Aragon n'était pas si bête que abandonner Naples, si Naples l'abandonnait. Il fit venir des alères de Sicile et de Catalogne, et, ayant mis le siége evant Naples, s'en alla établir son camp sur les bords du ébétus, position de laquelle il commença à canonner sa ès-fidèle ville révoltée.

Or, un des boulets envoyés par lui à ses anciens sujets, se ompant probablement de route, se dirigea vers l'église del armine, fracassa la coupole, renversa le tabernacle, et allait raser la tête du crucifix de grandeur naturelle qui, déjà ant cette époque, était reconnu comme très-miraculeux; le ucifix baissa la tête sur sa poitrine, et le boulet, passant t dessus de son front, alla faire son trou dans la porte, enle-nt seulement la couronne d'épines dont la tête était ceinte. Chaque année, le lendemain de Noël, le crucifix est ex-sé à la vénération des fidèles.

C'est sur la place du Mercato qu'éclata la fameuse révolution de Masaniello, devenue si populaire en France depuis la représentation de *la Muette de Portici*. Il est donc presque ridicule à moi de m'étendre sur cette révolution. Mais, comme les opéras, en général, n'ont pas la prétention d'être des œuvres historiques, peut-être trouverai-je encore à dire, à propos du héros d'Amalfi, des choses oubliées par mon confrère et ami Scribe.

Le duc d'Arcos était vice-roi depuis trois ans, et depuis trois ans la ville de Naples avait vu s'augmenter les impôts de telle façon que le gouverneur, ne sachant plus quelle chose imposer, imposa les fruits, qui, étant la principale nourriture des lazzaroni, avaient toujours eu leur entrée dans la ville de Naples sans payer aucun droit. Aussi cette nouvelle gabelle blessa-t-elle singulièrement le peuple de la très-fidèle ville, qui commença de murmurer hautement. Le duc d'Arcos doubla ses gardes, renforça la garnison de tous les châteaux, fit rentrer dans la capitale trois ou quatre mille hommes éparpillés dans les environs, redoubla de luxe dans ses équipages, dans ses dîners et dans ses bals, et laissa le peuple murmurer.

On approchait du mois de juillet, mois pendant lequel on célèbre à Naples, avec une dévotion et une pompe toutes particulières, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il était d'habitude, à cette époque et à propos de cette fête, de construire un fort au milieu de la place du Marché. Ce fort, sans doute en mémoire des différents assauts que dut subir la montagne sainte, était défendu par une garnison chrétienne et attaqué par une armée sarrasine. Les chrétiens étaient vêtus de caleçons de toile, et avaient la tête couverte d'un bonnet rouge; c'est-à-dire que les chrétiens portaient tout bonnement et tout simplement le costume des pêcheurs napolitains, qui, en 1647, n'avaient pas encore adopté la chemise. Les Sarrasins étaient habillés à la turque, avec des pantalons larges, des vestes de soie et des turbans démesurés. La dépense des costumes infidèles avait été faite on ne se rappelait plus par qui. On les entretenait avec le

lus grand soin, et les combattants se les léguaient de gé-
ération en génération.

Les armes des assiégeants et des assiégés étaient de lon-
ues cannes en roseau avec lesquelles ils frappaient à tour
e bras sans se faire grand mal, et que leur fournissaient en
bondance les terres marécageuses des environs de Naples.

Dès le mois de juin, il était d'habitude que ceux qui de-
aient prendre part à ce combat se rassemblassent pour se
iscipliner. Alors, amis et ennemis, chrétiens et sarrasins,
ıanœuvraient ensemble et dans la plus parfaite intelligence;
uis ils rentraient dans la ville, marchant au pas, portant
eurs roseaux comme on porte des fusils, et alignés comme
es troupes régulières.

Le chef des chrétiens qui devaient défendre le fort du
[arché, à la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel de l'an de
râce 1647, était un jeune homme de vingt-quatre ans, fils
'un pauvre pêcheur d'Amalfi, et pêcheur lui-même à Naples.
n le nommait Thomas Aniello, et par abréviation Masaniello.

Quelques jours auparavant, le jeune pêcheur avait eu
ravement à se plaindre de la gabelle. Sa femme, qu'il avait
pousée à l'âge de dix-neuf ans et qu'il aimait beaucoup,
n essayant d'introduire à Naples deux ou trois livres de
ırine cachée dans un bas, avait été surprise par les commis
e l'octroi, mise en prison, et condamnée à y rester jusqu'à
e que son mari eût payé une somme de cent ducats, c'est-
-dire de quatre cent cinquante francs de notre monnaie.
'était, selon toute probabilité, plus que son mari n'en au-
ait pu amasser en travaillant toute sa vie.

La haine que Masaniello avait vouée aux commis après
arrestation de sa femme s'étendit, le jugement rendu, des
ommis au gouvernement. Cette haine était bien connue,
ar Masaniello disait hautement par les rues de Naples qu'il
e vengerait d'une manière ou de l'autre; et, comme le
euple, de son côté, était mécontent, il dut sans doute à ses
ıanifestations hostiles d'être nommé le chef de la plus im-
ortante des deux troupes.

Le nom de l'autre chef est resté inconnu.

Le premier acte d'hostilité de Masaniello contre l'autorité du vice-roi fut une étrange gaminerie. Comme il passait avec toute sa troupe devant le palais du gouvernement, sur le balcon duquel le duc et la duchesse d'Arcos avaient réuni toute l'aristocratie de la ville, Masaniello, comme pour faire honneur à tous ces riches seigneurs et à toutes ces belles dames qui s'étaient dérangés pour lui, ordonna à sa troupe de s'arrêter, la fit ranger sur une seule ligne devant le palais, lui fit faire demi-tour à gauche afin que chaque soldat tournât le dos au balcon, fit poser toutes les cannes à terre, puis ordonna de les ramasser. Le double mouvement fut exécuté avec un ensemble remarquable et d'une suprême originalité. Les dames jetèrent les hauts cris, les seigneurs parlèrent d'aller châtier les insolents qui s'étaient livrés à cette impertinente facétie avec un imperturbable sérieux; mais, comme la troupe de Masaniello se composait de deux cents gaillards choisis parmi les plus vigoureux habitués du môle, la chose se passa en conversation, et Masaniello et ses acolytes rentrèrent chez eux sans être inquiétés.

Le dimanche suivant, jour destiné à une autre revue, les deux chefs se rendirent dès le matin sur la place du Marché avec leurs troupes, afin de renouveler les manœuvres des dimanches précédents. C'était justement à l'heure où les paysans des environs de Naples apportaient leurs fruits au marché. Pendant que les deux troupes s'exerçaient à qui mieux mieux, une dispute s'éleva, à propos d'un panier de figues, entre un jardinier de Portici et un bourgeois de Naples : il s'agissait du droit nouvellement imposé, que ni l'un ni l'autre ne voulaient payer; le vendeur disant que le droit devait être supporté par l'acquéreur, et l'acquéreur disant, au contraire, que l'impôt regardait le vendeur. Comme cette dispute fit quelque bruit, le peuple, rassemblé pour voir manœuvrer les Turcs et les chrétiens, accourut à l'endroit où la discussion avait lieu et fit cercle autour des discutants. Tirés de leur préoccupation par le bruit qui commençait à *éclater*, quelques soldats des deux troupes abandonnèrent

ngs pour aller voir ce qui se passait. Comme la enait de l'importance, ils firent bientôt signe à narades d'accourir; ceux-ci ne se firent pas répéter ; l'invitation, le cercle s'agrandit alors et commença er un rassemblement formidable. En ce moment, trat chargé de la police, et qu'on nommait l'élu du arriva, et, interpellé à la fois par les bourgeois et niers pour savoir à qui appartenait de payer le droit, lit que le droit était à la charge des jardiniers. A tte décision est-elle rendue, que les jardiniers ren- à terre leurs paniers pleins de fruits, déclarant ment mieux les donner pour rien au peuple que de tte odieuse imposition. Aussitôt le peuple se préci- heurte, se presse pour piller ces fruits, lorsque up un homme s'élance au milieu de la foule, se pénètre jusqu'au centre du rassemblement, impose la multitude, qui se tait à sa voix, et, là, déclare strat qu'à partir de cette heure, le peuple napoli- décidé à ne plus payer d'impôts. Le magistrat parle ns coercitifs, menace de faire venir des soldats. Le mme se baisse, ramasse une poignée de figues, et, lée de poussière qu'elle est, la jette au visage du t, qui se retire hué par la multitude, tandis que le mme, arrêtant les deux troupes prêtes à poursuivre , se met à leur tête, fait ses dispositions avec la et l'énergie d'un général consommé, les distribue e troupes, ordonne aux trois premières de se ré- lans la ville, d'anéantir toutes les maisons de péage, r tous les registres des gabelles, et d'annoncer n de tous les impôts, tandis qu'à la tête de la qua- grossie de la plus grande partie des assistants, il a droit au palais du vice-roi. Les quatre troupes par- cri de « Vive Masaniello ! »

Masaniello, ce jeune homme qui en un instant oulé l'autorité comme un tribun, avait divisé son omme un général, et avait commandé au peuple n *dictateur*.

Le duc d'Arcos était déjà informé de ce qui se p
le magistrat s'était réfugié près de lui et lui ave
raconté. Masaniello et sa troupe trouvèrent donc le
fermé. Le premier mouvement du peuple fut de br
portes. Mais Masaniello voulut procéder avec une c
légalité. En conséquence, il allait faire sommer le
de paraître ou d'envoyer quelqu'un en son nom, lor
fenêtre du balcon s'ouvrit et que le magistrat par
nonçant que l'impôt sur les fruits venait d'être levé
ce n'était déjà plus assez : la multitude, en reconn
sa force et en voyant qu'on pouvait lui céder, était
nue exigeante. Elle demanda à grands cris l'abolit
l'impôt sur la farine. Le magistrat annonça qu'il
chercher une réponse, rentra dans le palais, mais
parut pas.

Masaniello haussa la voix, et, de toute la force de s
mons, annonça qu'il donnait au vice-roi dix minutes
décider.

Ces dix minutes écoulées, aucune réponse n'ayant ét
Masaniello, d'un geste d'empereur, étendit la main.
stant même, la porte fut enfoncée et la multitude se ru
le palais, criant : « A bas les impôts ! » brisant les gl
jetant les meubles par les fenêtres. Mais, arrivée à l
du dais, toute cette foule, sur un mot de Masaniello, s
devant le portrait du roi, se découvrit, salua; tandis qu
aniello protestait à haute voix que c'était non point
la personne du souverain qu'il se révoltait, mais co
mauvais gouvernement de ses ministres.

Pendant ce temps, le duc d'Arcos s'était sauvé par
calier dérobé : il avait sauté dans une voiture et s'élo
au grand galop dans la direction du Château-Neuf.
bientôt, reconnu par la populace, il fut poursuivi et alla
atteint lorsque de la portière de la voiture s'échappère
poignées de ducats. La foule se rua sur cette pluie d
laissa échapper le duc, qui, trouvant le pont du Châ
Neuf levé, fut forcé de se réfugier dans un couvent d
nimes.

ɜ là, il écrivit deux ordonnances : l'une qui abolissait les impôts quels qu'ils fussent, l'autre qui accordait à aniello une pension de six mille ducats, s'il voulait con- r le peuple et le faire rentrer dans le devoir.

asaniello reçoit ces deux ordonnances, les lit toutes deux peuple du haut du balcon du duc d'Arcos, déchire celle lui est personnelle et en jette les morceaux à la multi- ɜ, en criant que, pour tout l'or du royaume, il ne trahira ses compagnons. Dès ce moment, pour la multitude, ɜaniello n'est plus un chef, Masaniello n'est plus un roi, saniello est un dieu.

Jors, c'est lui à son tour qui envoie une députation au d'Arcos; cette députation est chargée de lui dire que la olte n'a point eu lieu contre le roi, mais contre les im- ɜ, qu'il n'a rien à craindre s'il tient les promesses faites, ɹu'il peut revenir en toute sécurité à son palais. Chaque nbre de la députation répond sur sa vie de la vie du duc rcos. Le vice-roi accepte la protection qui lui est offerte; ɜ, au lieu de rentrer dans son palais dévasté, il demande ɜ retirer au fort Saint-Elme. La proposition est trans- e à Masaniello, qui réfléchit quelques secondes et y ıère en souriant. Le duc d'Arcos se retire au château nt-Elme. Masaniello est seul maître de la ville.

'out cela a duré cinq heures; en cinq heures, tout le ıvoir espagnol a été anéanti, toutes les prérogatives du e-roi ont été détruites; en cinq heures, un lazzarone en venu à traiter d'égal à égal avec le représentant de Phi- pe IV, qui le fait roi à sa place en lui abandonnant la le, et cette étrange révolution s'est accomplie sans qu'une utte de sang ait été versée.

Mais là commençait pour Masaniello une tâche immense. ı pêcheur sans éducation aucune, le lazzarone qui ne sa- it ni lire ni écrire, le marchand de poisson qui n'avait mais manié que des rames et tiré que son filet, allait être ıargé de tous les détails d'un grand royaume; il allait pu- ier des ordonnances, il allait rendre la justice, il allait ganiser une armée, il allait combattre à sa tête.

Rien de tout cela n'effraya Masaniello; il étendit son regard calme sur lui et autour de lui, puis aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut d'ordonner la mise en liberté des prisonniers qui n'étaient détenus que pour contrebande ou pour amendes imposées par la gabelle. Au nombre de ces derniers, on se le rappelle, était la propre femme du dictateur. Ces prisonniers délivrés vinrent le joindre immédiatement au palais du vice-roi.

Alors, accompagné par eux, escorté par sa troupe, il se rendit sur la place du Marché, fit publier à son de trompe l'abolition des impôts et l'ordre à tous les hommes de Naples, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, de prendre les armes et de se réunir sur la place. Cette ordonnance fut dictée par Masaniello et écrite par un écrivain public, et Masaniello, qui, comme nous l'avons dit, ne savait pas signer, appliqua au-dessous de la dernière ligne, en guise de cachet, l'amulette qu'il portait au cou, et qui de ce moment devint le seing de ce nouveau souverain.

Puis, comme sa première milice était déjà divisée en quatre troupes, il donna aux trois troupes qui n'étaient pas sous son commandement des chefs pour se diriger. Ces chefs étaient trois lazzaroni de ses amis, et qui se nommaient Cataneo, Renna et Ardizzone. Ils furent chargés de se rendre chacun dans un quartier opposé, et de veiller à la sûreté de la ville. Les trois troupes se rendirent à leur poste, et Masaniello demeura sur la place du Marché, à la tête de la sienne, attendant le résultat de l'ordre qu'il avait donné pour la levée en masse.

L'exécution de cet ordre ne se fit pas attendre. Au bout de deux heures, cent trente mille hommes armés entouraient Masaniello. Chacun s'était rendu à l'appel, sans discuter un instant le droit de celui qui les appellait. Seulement, la corporation des peintres avait demandé à s'organiser en compagnie particulière sous le nom de compagnie de la Mort, et, comme cette demande avait été faite à Masaniello par un ancien lazzarone qu'il aimait beaucoup, cette demande fut

cordée. Ce lazzarone, ami de Masaniello, qui s'était chargé
: la négociation, était Salvator Rosa.

Alors, Masaniello pensa que la première chose à faire dans
ı bon gouvernement était de vider les prisons en ren-
›yant les innocents et en punissant les coupables. Le chef
:s révoltés s'était fait général, le général venait de se faire
gislateur, le législateur se fit juge.

Masaniello fit dresser un espèce d'échafaud de bois, s'as-
t dessus en caleçon et en chemise, et, appuyant sa main
·oite sur une épée nue, il fit comparaître tour à tour de-
ınt lui les prisonniers.

Pendant tout le reste de la journée, il jugea : ceux qu'il
·oclamait innocents étaient mis à l'instant même en li-
ɛrté; ceux qu'il reconnaissait coupables étaient à l'instan
ême exécutés. Et tel était le coup d'œil de cet homme, que,
ıoique son jugement n'eût, pour la plupart du temps,
autre base que l'inspection rapide et profonde de la phy-
onomie de l'accusé, il y avait conviction entière, parmi les
ısistants, que le juge improvisé n'avait condamné aucun
nocent et n'avait laissé échapper aucun coupable. Seule-
ent, il n'y avait ni différence entre les jugements ni pro-
·ession entre les supplices. Voleurs, faussaires et assas-
ns furent également condamnés à mort. Cela ressemblait
rt aux lois de Dracon ; mais Masaniello avait compris que
temps pressait, et il n'avait pas pris le loisir d'en faire
autres.

Le lendemain au matin, tout était fini : les prisons de
aples étaient vides et tous les jugements exécutés.

Le développement que prenait la révolte, ou plutôt le gé-
e de celui qui la dirigeait, épouvanta le vice-roi. Il envoya
duc de Matalone à Masaniello pour lui demander quel
ait le but qu'il se proposait et quelles étaient les conditions
ıxquelles la ville pouvait rentrer sous le pouvoir de son
ıuverain. Masaniello nia que la ville fût révoltée contre
hilippe IV, et, en preuve de cette assertion, il montra à
ımbassadeur tous les coins de rue ornés de portraits du
›i d'Espagne, que, pour plus grand honneur, on avait abri-

tés sous des dais. Quant aux conditions qu'il lui plaisait d'imposer, elles se bornaient à une seule : c'était la remise au peuple de l'original de l'ordonnance de Charles-Quint, laquelle, à partir du jour de sa date, excluait pour l'avenir toute imposition nouvelle.

Le vice-roi parut se rendre, fit fabriquer un faux titre et l'envoya à Masaniello. Mais Masaniello, soupçonnant quelque trahison, fit venir des experts et leur remit l'ordonnance, Ceux-ci déclarèrent que c'était une copie et non l'original.

Alors, Masaniello descendit de son échafaud, marcha droit au duc de Matalone, lui reprocha sa supercherie; puis, l'ayant arraché de son cheval et fait tomber par terre, il lui appliqua son pied nu sur le visage; après quoi, il remonta sur son trône et ordonna que le duc fût conduit en prison. La nuit suivante, le duc séduisit le geôlier à force d'or et s'échappa.

Le vice-roi vit alors à quel homme il avait affaire, et, ne pouvant le tromper, il voulut l'abattre. En conséquence, il donna ordre à toutes les troupes qui se trouvaient au nord, à Capoue et à Gaete; au midi, à Salerne et dans ses environs, de marcher sur Naples. Masaniello apprit cet ordre, divisa son armée en trois corps, envoya ses lieutenants avec un de ces corps au-devant des troupes qui venaient de Salerne, marcha avec l'autre au-devant des troupes qui venaient de Capoue, et laissa le troisième corps sous le commandement d'Ardizzone pour garder Naples.

On croit que ce fut pendant cette expédition, qui éloignait momentanément Masaniello de Naples, que les premières propositions de trahison furent faites à Ardizzone, avec autorisation de les communiquer à ses deux collègues, Cataneo et Renna.

Masaniello battit les troupes du vice-voi, tua mille hommes et fit trois mille prisonniers qu'il ramena en grande pompe à Naples, et auxquels il donna pleine et entière liberté sur la place du Marché. Ces trois mille hommes prirent à l'instant place parmi les milices napolitaines en criant : « Vive Masaniello! »

De leur côté, Cataneo et Renna avaient repoussé les troupes qui leur étaient opposées. La compagnie de la Mort, surtout, qui faisait partie de leur corps d'armée, avait fait merveille.

Le duc d'Arcos n'avait plus de ressources; il avait essayé de la ruse, et Masaniello avait découvert la trahison; il avait essayé de la force, et Masaniello l'avait battu. Il résolut donc de traiter directement avec lui; se réservant mentalement de le trahir ou de le briser à la première occasion qui se présenterait.

Cette fois, pour donner plus de poids à la négociation, il choisit pour négociateur le cardinal Filomarino. Le peuple, qui se défiait du prélat, voulut un instant s'opposer à cette nouvelle entrevue; mais Masaniello répondit du cardinal, et l'entrevue eut lieu.

Masaniello venait de donner l'ordre de brûler trente-six palais appartenant aux trente-six seigneurs les plus éminents de la noblesse espagnole et napolitaine. Le cardinal Filomarino supplia Masaniello de révoquer cet ordre, et Masaniello le révoqua.

Comme Masaniello quittait le prélat et se rendait du lieu de la conférence à la place du Marché, on tira sur lui, presque à bout portant, cinq coups d'arquebuse dont aucun ne le toucha : son jour n'était pas encore venu.

Les meurtriers furent mis en pièces par le peuple et avouèrent en mourant qu'ils avaient été payés par le duc de Matalone, lequel voulait se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de Masaniello.

Le vice-roi désavoua l'assassinat, le cardinal engagea sa parole que le duc d'Arcos ignorait cette trahison, et les négociations reprirent leur cours.

Cependant la police n'avait jamais été mieux faite, et, depuis quatre jours que commandait Masaniello, pas un vol n'avait été commis dans toute la ville de Naples.

Le jour même où Masaniello avait failli être assassiné, le cardinal revint lui dire de la part du vice-roi que celui-ci désirait s'entretenir en tête-à-tête avec lui des affaires de

l'État, et retournerait le lendemain avec toute sa cour au palais afin de l'y recevoir. Masaniello, qui se défiait de ces avances, voulait refuser, mais le cardinal insista tellement, que force lui fut d'accepter. Alors, une nouvelle discussion plus tenace que la première s'engagea encore. Masaniello qui ne se reconnaissait pas pour autre chose qu'un pêcheur, voulait se rendre au palais en costume de pêcheur, c'est-à-dire les bras et les jambes nus, et vêtu seulement de son caleçon, de sa chemise et de son bonnet phrygien; mais le cardinal lui répéta tant de fois qu'un pareil costume était inconvenant pour un homme qui allait paraître au milieu d'une cour si brillante, et pour y traiter des affaires d'une si haute importance, que Masaniello céda encore et permit en soupirant que le vice-roi lui envoyât le costume qu'il devait revêtir dans cette grande journée. Le même soir, il reçut un costume complet de drap d'argent avec un chapeau garni d'une plume et une épée à garde d'or. Il accepta le costume; mais, quant à l'épée, il la refusa, n'en voulant point d'autre que celle qui lui avait servi jusque-là de sceptre et de main de justice.

Cette nuit-là, Masaniello dormit mal, et il dit, le lendemain matin, que son patron lui était apparu en songe et lui avait défendu d'aller à cette entrevue; mais le cardinal Filomarino lui fit observer que sa parole était engagée, que le vice-roi l'attendait au palais, que son cheval était en bas, et qu'il n'y avait pas moyen de manquer à son engagement sans manquer à l'honneur.

Masaniello revêtit son riche costume, monta à cheval et s'achemina vers le palais du vice-roi.

XXIX

L'ÉGLISE DEL CARMINE.

Iasaniello était un de ces hommes privilégiés dont nonlement l'esprit, mais encore la personne semblent grandir c les circonstances. Le duc d'Arcos, en lui envoyant le ıe costume que l'ex-pêcheur venait de revêtir, avait esé le rendre ridicule. Masaniello le revêtit et Masaniello l'air d'un roi.

ıussi s'avança-t-il au milieu des cris d'admiration de la ltitude, maniant son cheval avec autant d'adresse et de ssance qu'aurait pu le faire le meilleur cavalier de la cour vice-roi : car, enfant, Masaniello avait plus d'une fois npté, pour son plaisir, ces petits chevaux dont les Sarras ont laissé, en passant, la race dans la Calabre, et qui, ourd'hui encore, errent en liberté dans la montagne.

En outre, il était suivi d'un cortége comme peu de souvens auraient pu se vanter d'en posséder un : c'étaient cent ıquante compagnies, tant de cavalerie que de fantassins, ganisées par lui, et plus de soixante mille personnes sans nes. Toute cette escorte criait : « Vive Masaniello ! » de te qu'en approchant du palais, il semblait un triomphaır qui va rentrer chez lui.

A peine Masaniello parut-il sur la place, que le capitaine s gardes du vice-roi apparut sur la porte pour le recevoir. ors, Masaniello, se retournant vers la foule qui l'accomgnait :

— Mes amis, dit-il, je ne sais pas ce qui va se passer en: moi et monseigneur le duc; mais, quelque chose qu'il rive, souvenez-vous bien que je ne me suis jamais proısé et ne me proposerai jamais que le bonheur public. Aussôt ce bonheur assuré et la liberté rendue à tous, je rede-

viens le pauvre pêcheur que vous avez vu, et je ne demande, comme expression de votre reconnaissance, qu'un *Ave Maria* prononcé par chacun de vous à l'heure de ma mort.

Alors, le peuple comprit bien que Masaniello craignait d'être attiré dans quelque piége, et que c'était à contre-cœur qu'il entrait dans ce palais. Des milliers de voix s'élevèrent pour le prier de se faire accompagner d'une garde.

— Non, dit Masaniello, non; les affaires que nous allons discuter, monseigneur et moi, demandent à être débattues en tête-à-tête. Laissez-moi donc entrer seul. Toutefois, si je tardais trop à revenir, ruez-vous sur ce palais et n'en laissez pas pierre sur pierre que vous n'ayez retrouvé mon cadavre.

Tous le lui jurèrent, les hommes armés étendant leurs armes, les hommes désarmés étendant le poing vers le vice-roi. Alors, Masaniello descendit de cheval, traversa une partie de la place à pied, suivit le capitaine des gardes et disparut sous la grande porte du palais. Au moment où il disparut, une si grande rumeur s'éleva, que le vice-roi demanda en tressaillant si c'était quelque révolte nouvelle qui venait d'éclater.

Masaniello trouva le duc d'Arcos qui l'attendait au haut de l'escalier. En l'apercevant, Masaniello s'inclina. Le vice-roi lui dit qu'une récompense lui était due pour avoir si bien contenu cette multitude, si promptement rendu la justice, et si merveilleusement organisé une armée; qu'il espérait que cette armée, réunie à celle des Espagnols, se tournerait contre les ennemis communs, et qu'ainsi faisant, Masaniello aurait rendu à Philippe IV le plus grand service qu'un sujet puisse rendre à son souverain. Masaniello répondit que ni lui ni le peuple ne s'étaient jamais révoltés contre Philippe IV, ainsi que le pouvaient attester les portraits du roi exposés en grand honneur à tous les coins de rue; qu'il avait voulu seulement alléger le trésor des appointements que l'on payait à tous ces maltôtiers chargés des gabelles, appointements (Masaniello s'en était fait rendre compte) qui dépassaient d'un tiers les impôts qu'ils percevaient, et que,

arrêté que Naples jouirait à l'avenir des immunités
ɛs par Charles-Quint, il promettait de faire lui-même
ire faire au peuple de Naples tout ce qui serait utile
ce du roi.

tous deux entrèrent dans une chambre où les atten-
ɔardinal Filomarino, et là commença entre ces trois
, si différents d'état, de caractère et de position, une
ɔn approfondie des droits de la royauté et des inté-
peuple. Puis, comme cette discussion se prolongeait
peuple, ne voyant plus reparaître son chef, criait à
oix : « Masaniello ! Masaniello ! » et que ces cris
çaient à inquiéter le duc et le cardinal, tant ils allaient
t, Masaniello sourit de leur crainte et leur dit :

ɣais vous faire voir, messeigneurs, combien le peuple
ɛs est obéissant.

ɾit la fenêtre et s'avança sur le balcon. A sa vue,
s voix éclatèrent en un seul cri : « Vive Masaniello ! »
saniello n'eut qu'à mettre le doigt sur sa bouche, et
.te foule fit un tel silence, qu'il sembla un instant que
es éternelles clameurs fût morte comme Herculanum
ɔéi. Alors, de sa voix ordinaire, qui fut entendue
tant le silence était grand :

st bien, dit-il; je n'ai plus besoin de vous; que cha-
etire donc, sous peine de rébellion.

ɔôt chacun se retira sans faire une observation, sans
er une parole, et, cinq minutes après, cette place, en-
ɨ par plus de cent vingt mille âmes, se trouva entiè-
déserte, à l'exception de la sentinelle et du lazzarone
it par la bride le cheval de Masaniello.

ɩc et le cardinal se regardèrent avec effroi, car de
ure seulement ils comprenaient la terrible puissance
omme.

ɔette puissance prouva aux deux politiques auxquels
llo avait affaire que, pour le moment du moins, il
t rien lui refuser de ce qu'il demandait; aussi fut-il
ɩ, avant que le triumvirat qui décidait les intérêts de
ɛe séparât, que la suppression des impôts serait lue,

signée et confirmée publiquement, en présence de tout le peuple, qui ne s'était révolté, Masaniello le répétait, que pour obtenir leur abolition.

Ce point bien arrêté, comme c'était le seul pour lequel Masaniello était venu au palais, il demanda au duc d'Arcos la permission de se retirer. Le duc lui dit qu'il était le maître de faire ce qui lui conviendrait, qu'il était vice-roi comme lui, que ce palais lui appartenait donc par moitié, et qu'il pouvait à sa volonté entrer ou sortir. Masaniello s'inclina de nouveau, reconduisit le cardinal jusqu'à son palais, chevauchant côte à côte avec lui, mais de manière cependant que le cheval du cardinal dépassât toujours le sien de toute la tête; puis, le cardinal rentré chez lui, Masaniello regagna la place du Marché, où il trouva réunie toute cette multitude qu'il avait renvoyée de la place du Palais, et au milieu de laquelle il passa la nuit à expédier les affaires publiques et à répondre aux requêtes qu'on lui présentait.

Cet homme semblait être au-dessus des besoins humains: depuis cinq jours que son pouvoir durait, on ne l'avait vu ni manger ni dormir; de temps en temps seulement, il se faisait apporter un verre d'eau dans lequel on avait exprimé quelques gouttes de limon.

Le lendemain était le jour fixé pour la ratification du traité et la ratification de la paix dans l'église cathédrale de Sainte-Claire. Aussi, dès le matin, Masaniello vit-il arriver deux chevaux magnifiquement caparaçonnés, l'un pour lui, l'autre pour son frère. C'était une nouvelle attention de la part du vice-roi. Les deux jeunes gens montèrent dessus et se rendirent au palais.

Là, ils trouvèrent le duc d'Arcos et toute la cour qui les attendaient. Une nombreuse cavalcade se réunit à eux. Le duc d'Arcos prit Masaniello à sa droite, plaça son frère à sa gauche, et, suivi de tout le peuple, s'avança vers la cathédrale, où le cardinal Filomarino, qui était archevêque de Naples, les reçut à la tête de tout son clergé.

Aussitôt chacun se plaça selon le rang qu'il avait reçu de Dieu ou qu'il s'était fait lui-même : le cardinal au milieu du

œur, le duc d'Arcos sur une tribune, et Masaniello, l'épée
e à la main, près du secrétaire qui lisait les articles, et
i, chaque article lu, faisait silence. Masaniello répétait l'ar-
le, en en expliquant la portée au peuple et le commentant
mme le plus habile légiste eût pu le faire; après quoi, sur
signe qu'il n'avait plus rien à dire, le secrétaire passait a
rticle suivant.
Tous les articles lus et commentés ainsi, on commença le
rvice divin, qui se termina par un *Te Deum*.
Un grand repas attendait les principaux acteurs de cette
ène dans les jardins du palais. On avait invité Masaniello,
femme et son frère. D'abord, comme toujours, Masaniello,
ur qui tous ces honneurs n'étaient point faits, avait voulu
refuser; mais le cardinal Filomarino était intervenu, et,
force d'instances, avait obtenu du jeune lazzarone qu'il ne
ait pas au vice-roi cet affront de refuser de dîner à sa
ble. Masaniello avait donc accepté.
Cependant on pouvait voir sur son front, ordinairement si
ne et si ouvert, quelque chose comme un nuage sombre,
e ne purent éclaircir ces cris d'amour du peuple qui
aient ordinairement tant d'influence sur lui. On remarqua
en revenant de la cathédrale au palais, il avait la tête in-
née sur la poitrine, et l'on pouvait d'autant mieux lire la
stesse empreinte sur son front, que, par respect pour le
ce-roi et contrairement à son invitation plusieurs fois réi-
ée de se couvrir, Masaniello, malgré le soleil de feu qui
rdait sur lui, tint constamment son chapeau à la main.
ssi, en arrivant au palais et avant de se mettre à table,
manda-t-il un verre d'eau mêlée de jus de limon. On le lui
porta, et, comme il avait très-chaud, il l'avala d'un trait;
ais à peine l'eut-il avalé qu'il devint si pâle, que la duchesse
demanda ce qu'il avait. Masaniello lui répondit que c'é-
it sans doute cette eau glacée qui lui avait fait mal. Alors,
duchesse, en souriant, lui donna un bouquet à respirer.
asaniello y porta les lèvres pour le baiser en signe de res-
ct; mais presque aussitôt qu'il l'eut touché, par un mou-
ment rapide et involontaire, il le jeta loin de lui. La du-

chesse vit ce mouvement, mais elle ne parut pas y faire attention; et, s'étant assise à table, elle fit asseoir Masaniello à sa droite et le frère de Masaniello à sa gauche. Quant à la femme de Masaniello, sa place lui était réservée entre le duc et le cardinal Filomarino.

Masaniello fut sombre et muet pendant tout ce repas; il paraissait souffrir d'un mal intérieur dont il ne voulait pas se plaindre. Son esprit semblait absent, et, lorsque le duc l'invita à boire à la santé du roi, il fallut lui répéter l'invitation deux fois avant qu'il eût l'air de l'entendre. Enfin, il se leva, prit son verre d'une main tremblante; mais, au moment où il allait le porter à sa bouche, les forces lui manquèrent et il tomba évanoui.

Cet accident fit grande sensation. Le frère de Masaniello se leva en regardant le vice-roi d'un air terrible; sa femme fondit en larmes. Mais le vice-roi, avec le plus grand calme, fit observer qu'une pareille faiblesse n'était point étonnante dans un homme qui, depuis six jours et six nuits, n'avait presque ni mangé ni dormi, et avait passé toutes ses heures tantôt à des exercices violents, sous un soleil de feu, tantôt à des travaux assidus qui devaient d'autant plus lui briser l'esprit que son esprit y était moins accoutumé. Au reste, il ordonna qu'on eût pour Masaniello tous les soins imaginables, le fit transporter au palais, l'y accompagna lui-même, et ordonna qu'on allât chercher son propre médecin.

Le médecin arriva comme Masaniello revenait à lui, et déclara qu'effectivement son indisposition ne provenait que d'une trop longue fatigue, et n'aurait aucune suite s'il consentait à interrompre pour un jour ou deux les travaux de corps et d'esprit auxquels il se livrait depuis quelque temps.

Masaniello sourit amèrement; puis, du geste dont Hercule arracha de dessus ses épaules la tunique empoisonnée de Nessus, il déchira les habits de drap d'argent dont l'avait revêtu le vice-roi, et, demandant à grands cris ses vêtements de pêcheur, qui étaient restés dans sa petite maison de la place du Marché, il courut aux écuries à demi nu, sauta sur le premier cheval venu et s'élança hors du palais.

e duc le regarda s'éloigner; puis, lorsqu'il l'eut perdu ue :

- Cet homme a perdu la tête, dit-il; en se voyant si nd, il est devenu fou.

t les courtisans répétèrent en chœur que Masaniello était

endant ce temps, Masaniello courait effectivement les s de Naples comme un insensé, au grand galop de son val, renversant tous ceux qu'il rencontrait sur sa route ne s'arrêtant que pour demander de l'eau. Sa poitrine lait.

e soir, il revint place du Marché; ses yeux étaient ar- ts de fièvre; il avait le délire, et, dans son délire, il don- : les ordres les plus étranges et les plus contradictoires. avait obéi aux premiers; mais bientôt on s'était aperçu l était fou, et l'on avait cessé de les exécuter.

'oute la nuit, son frère et sa femme veillèrent près de lui. e lendemain, il parut plus calme; ses deux gardiens le quit- nt pour aller prendre à leur tour un peu de repos; mais eine furent-ils sortis, que Masaniello se revêtit des débris son brillant costume de la veille, et demanda son cheval ne voix si impérieuse, qu'on le lui amena. Il sauta aussi- dessus, sans chapeau, sans veste, n'ayant qu'une che- e déchirée et une trousse en lambeaux, puis s'élança au op vers le palais. La sentinelle, ne le reconnaissant pas, lut l'arrêter, mais il passa sur le ventre de la sentinelle, ta à bas de son cheval, pénétra jusqu'au vice-roi, lui dit il mourait de faim et lui demanda à manger; puis, un tant après, il annonça au vice-roi qu'il venait de faire ser une collation hors de la ville, et l'invita à en venir ndre sa part; mais le vice-roi, qui ignorait ce qu'il y it de vrai ou de faux dans tout cela, et qui voyait seule- nt devant lui un homme dont l'esprit était égaré, pré- ta une indisposition et refusa de suivre Masaniello. Alors, saniello, sans insister davantage, descendit l'escalier, re- nta à cheval, et, sortant de la ville, en fit presque le tour galop sous un soleil ardent, de sorte qu'il rentra chez lui

trempé de sueur. Tout le long de la route, comme la v
il avait demandé à boire, et l'on calcula qu'il avait dû s
jusqu'à seize carafes d'eau. Écrasé de fatigue, il se co

Pendant ces deux jours de folie, Ardizzone, Renna e
taneo, qui s'étaient éclipsés pendant la dictature de
aniello, reprirent leur influence et se partagèrent la ga
la ville.

Masaniello s'était jeté sur son lit et était bientôt t
dans un profond assoupissement; mais, vers minuit, il
veilla, et, quoique ses membres musculeux fussent
d'un dernier frissonnement, quoique son œil brûlât d'un
de fièvre, il se sentit mieux. En ce moment sa porte s'o
et, au lieu de sa femme ou de son frère qu'il s'atten
voir paraître, un homme entra enveloppé d'un large
teau noir, le visage entièrement caché sous un feu
même couleur, et, s'avançant en silence jusqu'au grab
lequel était couché cet homme tout-puissant qui d'un
disposait de la vie de quatre cent mille de ses sembla

— Masaniello, dit-il, pauvre Masaniello!

Et, en même temps, il écarta son manteau et laiss
son visage.

— Salvator Rosa! s'écria Masaniello en reconnaissa
ami, que, depuis quatre jours, il avait perdu de vue, o
qu'avait été Salvator, avec la compagnie de la Mort,
pousser les Espagnols qui avaient voulu entrer à Napl
côté de Salerne.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'

— Oui, oui, pauvre Masaniello! dit le pêcheur-roi e
tombant sur son lit. N'est-ce pas, et ils m'ont bien arr
et j'ai eu raison de me fier à eux! Mais j'ai tort de dir
je m'y suis fié! jamais je n'ai cru en leurs belles parole
mais je n'ai eu foi dans leurs grandes promesses. C'e
infâme cardinal Filomarino qui a tout fait et qui m'a tr
au saint nom de Dieu.

Salvator Rosa écoutait son ami avec étonnement.

— Comment! dit-il, ce que l'on m'a dit ne serait-i
vrai?

— Et que t'a-t-on dit, mon Salvator? reprit tristement Maniello.
Salvator se tut.
— On t'a dit que j'étais fou, n'est-ce pas? continua Maniello.
Salvator fit un signe de la tête.
— Oui, oui, les misérables! Oh! je les reconnais bien là! on, Salvator, non, je ne suis pas fou, je suis empoisonné, illà tout.
Salvator jeta un cri de surprise.
— C'est ma faute, dit Masaniello. Pourquoi ai-je mis le ed dans leur palais? Est-ce la place d'un pauvre pêcheur mme moi? Pourquoi ai-je accepté leur repas? L'orgueil. lvator, le démon de l'orgueil m'a tenté, et j'ai été puni.
— Comment! s'écria Salvator, tu crois qu'ils auraient eu nfamie...?
— Ils m'ont empoisonné, reprit Masaniello d'une voix ns forte encore; ils m'ont empoisonné deux fois : lui et e; lui dans un verre d'eau, elle dans un bouquet. C'est en la peine de se dire noble, de s'appeler duc et duchesse ur empoisonner un pauvre pêcheur plein de confiance i croit que ce qui est juré est juré, et qui se livre sans fiance!
— Non, non, dit Salvator, tu te trompes, Masaniello : st ce soleil ardent, ce sont ces travaux assidus, c'est tte vie intellectuelle qui dévorent ceux-là mêmes, qui y sont bitués, qui auront momentanément fatigué ton esprit, et aré ta raison.
— C'est ce qu'ils disent, je le sais bien, s'écria Masaniello; st ce qu'ils disent, et c'est ce que les générations à venir ront sans doute aussi, puisque, toi, mon ami, toi, mon lvator, toi qui es là, toi qui es en face de moi, tu répètes même chose, quoique je t'affirme le contraire; ils m'ont poisonné dans un verre d'eau et dans un bouquet : à ine ai-je eu respiré ce bouquet, à peine ai-je eu avalé ce rre d'eau, que j'ai senti que c'en était fait de ma raison. e sueur froide passa sur mon front, la terre s'embla man-

quer sous mes pieds; la ville, la mer, le Vésuve, tout tourbillonna devant moi comme dans un rêve. Oh! les misérables! les misérables!

Et une larme ardente roula sur les joues du jeune Napolitain.

— Oui, oui, dit Salvator, oui, je vois bien maintenant que c'est vrai. Mais, grâce à Dieu, leur complot a échoué; grâce à Dieu, tu n'es plus fou; grâce à Dieu, le poison a sans doute cédé aux remèdes, et tu es sauvé.

— Oui, répondit Masaniello, mais Naples est perdue.

— Perdue, et pourquoi? demanda Salvator.

— Ne vois-tu donc pas, répondit Masaniello, que je ne suis plus aujourd'hui ce que j'étais avant-hier? Quand j'ordonne, le peuple hésite. On a douté de moi, Salvator, car on m'a vu agir en insensé. Puis n'ont-ils pas dit tout bas à cette multitude que je voulais me faire roi?

— C'est vrai, dit Salvator d'une voix sombre, car c'est ce bruit qui m'a amené ici.

— Et qu'y venais-tu faire? Voyons, parle franchement.

— Ce que j'y venais faire? dit Salvator. Je venais m'assurer si la chose était vraie; et, si la chose était vraie, je venais te poignarder!

— Bien, Salvator, bien! dit Masaniello. Il nous faudrait six hommes comme toi seulement et tout ne serait pas perdu.

— Mais pourquoi désespères-tu ainsi? demanda Salvator.

— Parce que, dans l'état actuel des choses, moi seul pourrais diriger ce peuple vers le but qu'il atteindra probablement un jour, et que, demain, cette nuit, dans une heure peut-être, je ne serai plus là pour le diriger.

— Et où seras-tu donc?

Masaniello laissa errer sur ses lèvres un sourire profondément triste, leva un instant ses regards au ciel, et, ramenant les yeux sur Salvator :

— Ils me tueront, mon ami, lui dit-il. Il y a quatre jours, ils ont essayé de m'assassiner, et ils m'ont manqué parce que mon heure n'était pas venue. Avant-hier, ils m'ont empoisonné, et, s'ils n'ont pas réussi à me faire mourir, ils

sont parvenus à me rendre fou. C'est un avertissement de Dieu, Salvator. La prochaine tentative qu'ils feront sur moi sera la dernière.

— Mais pourquoi, averti comme tu l'es, ne te garantirais-tu pas de leurs complots en demeurant chez toi?

— Ils diraient que j'ai peur.

— En t'entourant de gardes chaque fois que tu sortiras par la ville?

— Ils diraient que je veux me faire roi.

— Mais on ne le croirait pas.

— Tu l'as bien cru, toi!

Salvator courba son front rougissant, car il y avait tant de douceur dans la réponse de Masaniello, que sa réponse n'était pas une accusation, mais un reproche.

— Eh bien, soit, répondit-il, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Salvator Rosa s'assit près du lit de son ami.

— Quelle est ton intention? demanda Masaniello.

— De rester près de toi, et, bonne ou mauvaise, de partager ta fortune.

— Tu es fou, Salvator, répondit Masaniello. Que moi, que le Seigneur a choisi pour son élu, j'attende tranquillement le calice qu'il me reste à épuiser, c'est bien, car je ne puis pas, car je ne dois pas faire autrement; mais toi, Salvator, qu'aucune fatalité ne pousse, qu'aucun serment ne lie, que tu restes dans cette infâme Babylone, c'est une folie, c'est un aveuglement, c'est un crime.

— J'y resterai pourtant, dit Salvator.

— Tu te perdrais sans me sauver, et tout dévouement inutile est une sottise.

— Advienne que pourra! reprit le peintre.

— C'est ta volonté? Le jour où tu m'as reconnu pour chef, tu as fait abnégation de ta volonté pour la subordonner à la mienne. Eh bien, moi, ma volonté est, Salvator, que tu sortes à l'instant même de Naples, que tu te rendes à Rome, que tu te jettes aux genoux du saint-père, et que tu lui demandes ses indulgences pour moi, car je mourrai probablement sans que

mes meurtriers m'accordent le temps de me mettre en état de grâce. Entends-tu ? Ceci est ma volonté, à moi. Je te l'ordonne comme ton chef, je t'en conjure comme ton ami.

— C'est bien, dit Salvator, je t'obéirai.

Et alors, il déroula une toile, tira d'une trousse qu'il portait à sa ceinture ses pinceaux, qui, non plus que son épée, ne le quittaient jamais, et, à la lueur de la lampe qui brûlait sur la table, d'une main ferme et rapide, il improvisa ce beau portrait que l'on voit encore aujourd'hui près de la porte dans la première chambre du musée des *Studi*, à Naples, et où Masaniello est représenté avec un béret de couleur sombre, le cou nu et revêtu d'une chemise seulement.

Les deux amis se séparèrent pour ne se revoir jamais. La même nuit, Salvator prit le chemin de Rome. Quant à Masaniello, fatigué de cette scène, il reposa la tête sur son oreiller et se rendormit.

Le lendemain, il se réveilla au son de la cloche qui appelait les fidèles à l'église; il se leva, fit sa prière, revêtit ses simples habits de pêcheur, descendit, traversa la place et entra dans l'église del Carmine. C'était le jour de la fête de la Vierge du Mont-Carmel. Le cardinal Filomarino disait la messe; l'église regorgeait de monde.

A la vue de Masaniello, la foule s'ouvrit et lui fit place. La messe finie, Masaniello monta dans la chaire et fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt chacun s'arrêta, et il se fit un profond silence pour écouter ce qu'il allait dire.

— Amis, dit Masaniello d'une voix triste mais calme, vous étiez esclaves, je vous ai faits libres. Si vous êtes dignes de cette liberté, défendez-la; car, maintenant, c'est vous seuls que cela regarde. On vous a dit que je voulais me faire roi : ce n'est pas vrai, et j'en jure par ce Christ qui a voulu mourir sur la croix pour acheter au prix de son sang la liberté des hommes. A cette heure, tout est fini entre le monde et moi. Quelque chose me dit que je n'ai plus que peu d'instants à vivre. Amis, rappelez-vous la seule chose que je vous aie jamais demandée et que vous m'avez promise : au moment

ous apprendrez ma mort, dites un *Ave Maria* pour mon

us les assistants le lui promirent de nouveau. Alors, Mas-
o fit signe à la foule de s'écouler, et la foule s'écoula;
quand il fut seul, il descendit, alla s'agenouiller devant
l de la Vierge et fit sa prière.
mme il relevait la tête, un homme vint lui dire que le
nal Filomarino l'attendait au couvent pour s'entretenir
lui des affaires de l'État. Masaniello fit signe qu'il
se rendre à l'invitation du cardinal. Le messager
rut.
saniello dit encore un *Pater* et un *Ave*, baisa trois fois
lette qu'il portait au cou et dont il avait toujours scellé
donnances; puis il s'avança vers la sacristie. Arrivé là,
endit plusieurs voix qui l'appelaient dans le cloître :
du côté d'où venaient ces voix; mais, au moment où
ttait le pied sur le seuil de la porte, trois coups de fusil
ent et trois balles lui traversèrent la poitrine. Cette
on heure était venue; tous les coups avaient porté. Il
a en prononçant ces seules paroles :
Ah ! les traîtres ! ah ! les ingrats !
vait reconnu dans les trois assassins ses trois amis,
eo, Renna et Ardizzone.
lizzone s'approcha du cadavre, lui coupa la tête, et,
sant la ville tout entière cette tête sanglante à la main,
la déposer aux pieds du vice-roi.
vice-roi la regarda un instant pour bien s'assurer que
la tête de Masaniello; puis, après avoir fait compter
izzone la récompense convenue, il fit jeter cette tête
les fossés de la ville.
nt à Renna et Catanco, ils prirent le cadavre mutilé et
inèrent par les rues de la ville sans que le peuple, qui,
jours auparavant, mettait en pièces ceux qui avaient
é d'assassiner son chef, parût s'émouvoir aucunement
errible spectacle.
squ'ils furent las de traîner et d'insulter ce cadavre,
e en passant *près des fossés* ils aperçurent sa tête,

ils jetèrent à son tour le corps dans le fossé, où il re qu'au lendemain.

Le lendemain, le peuple se reprit d'amour pour Ma Ce n'étaient que pleurs et gémissements par la ville. C à la recherche de cette tête et de ce corps tant im veille : on les retrouva, on les rajusta l'un à l'autre, le cadavre sur un brancard, on le couvrit d'un r royal, on lui ceignit le front d'une couronne de lau lui mit à la main droite le bâton de commandeme main gauche une épée nue; puis on le promena sol ment dans tous les quartiers de la ville.

Ce que voyant, le vice-roi envoya huit pages a flambeau de cire blanche à la main pour suivre le co ordonna à tous les hommes de guerre de le saluer, l passerait, en inclinant leurs armes. On le porta ainsi thédrale de Sainte-Claire, où le cardinal Filomarino c lui la messe des morts.

Le soir, il fut inhumé avec les mêmes cérémonie avait l'habitude de pratiquer pour les gouverneurs de ou pour les princes des familles royales.

Ainsi finit Thomas Aniello, roi pendant huit jou pendant quatre, assassiné comme un tyran, aba comme un chien, recueilli comme un martyr, et depu vénéré comme un saint.

La terreur qu'inspira son nom fut si grande, que l nance des vice-rois qui défendit de donner aux enf nom de Masaniello existe encore aujourd'hui et est en vigueur par tout le royaume de Naples.

Ainsi ce nom a été gardé de toute tache et conser à la vénération des peuples.

XXX

LE MARIAGE SUR L'ÉCHAFAUD

ur, c'était en 1501, on afficha sur les murs de Naples
rd suivant :

era compté la somme de quatre mille ducats à celui
ɔra, mort ou vif, à la justice, le bandit calabrais
el Pizzo.

» ISABELLE D'ARAGON, régente. »

jours après, un homme se présenta chez le ministre
lice, et déclara qu'il savait un moyen immanquable
ɔarer de celui qu'on cherchait, mais qu'en échange
ɔffert, il demandait une grâce que la régente seule
lui accorder : c'était donc avec la régente seule qu'il
ɔraiter de cette affaire.
nistre répondit à cet homme qu'il ne voulait pas dé-
ɔon Altesse pour une pareille bagatelle, qu'on avait
quatre mille ducats et non autre chose; et que, si les
nille ducats lui convenaient, il n'avait qu'à livrer
el Pizzo, et que les quatre mille ducats lui seraient

.

ɔnnu secoua dédaigneusement la tête et se retira.
r même, un vol d'une telle hardiesse fut commis en-
ıa et Torre-del-Greco, que chacun fut d'avis qu'il n'y
e Rocco del Pizzo qui pût avoir fait le coup.
ıdemain, à la fin du conseil, Isabelle demanda au mi-
ɔ la police des explications sur ce nouvel événement.
ɜtre n'avait aucune explication à donner; cette fois,
toujours, l'auteur de l'attentat avait disparu, et, se-
ɔ probabilité, exerçait déjà sur un tout autre point
ıme.

Le ministre alors se souvint de cet homme qui s'était présenté chez lui la veille, et qui lui avait offert de livrer Rocco del Pizzo : il raconta à la régente tous les détails de son entrevue avec cet homme; mais il ajouta que, comme la première condition imposée par lui avait été de traiter l'affaire avec Son Altesse, à laquelle, au lieu de la prime accordée, il avait, disait-il, une grâce particulière à demander, il avait cru devoir repousser une pareille ouverture, venant surtout de la part d'un inconnu.

— Vous avez eu tort, dit la régente, faites chercher à l'instant même cet homme, et, si vous le trouvez, amenez-le-moi.

Le ministre s'inclina, et promit de mettre, le jour même, tous ses agents en campagne.

Effectivement, en rentrant chez lui, il donna à l'instant même le signalement de l'inconnu, recommandant qu'on le découvrît quelque part qu'il fût, mais qu'une fois découvert on eût pour lui les plus grands égards, et qu'on le lui amenât sans lui faire aucun mal.

La journée se passa en recherches infructueuses.

La nuit même, un second vol eut lieu près d'Averse. Celui-là était accompagné de circonstances plus audacieuses encore que celui de la veille, et il ne resta plus aucun doute que Rocco del Pizzo, pour des motifs de convenance personnelle, ne se fût rapproché de la capitale.

Le ministre de la police commença à regretter sincèrement d'avoir éloigné l'étranger d'une façon aussi absolue, et le regret augmenta encore lorsque deux fois dans la journée du lendemain la régente lui fit demander s'il avait découvert quelque chose relativement à l'inconnu qui avait offert de livrer Rocco del Pizzo. Malheureusement, ce retour sur le passé fut inutile; cette journée, comme celle de la veille, s'écoula sans fournir aucun renseignement sur le mystérieux révélateur.

Mais la nuit amena une nouvelle catastrophe. Au point du jour, on trouva, sur la route d'Amalfi à la Cava, un homme assassiné. Il était complétement nu et avait un poignard *planté* au milieu du cœur.

A tort ou à raison, la vindicte publique attribua encore ce uveau crime à Rocco del Pizzo.

Quant au cadavre, il fut reconnu pour être celui d'un me seigneur connu sous le nom de Raymond le Bâtard, qui appartenait, moins cette faute d'orthographe dans sa issance, à la puissante maison des Caraccioli, ces éter- ls favoris des reines de Naples, et dont l'un des membres ssait pour remplir alors, près de la régente, la charge réditaire de la famille.

Cette fois, le ministre fut désespéré, d'autant plus déses- ré qu'une demi-heure après que le rapport de cet événe- ent lui eut été fait, il reçut de la régente l'ordre de passer palais.

Il s'y rendit aussitôt : la régente l'attendait le sourcil ncé et l'œil sévère; près d'elle était Antoniello Carac- olo, le frère du mort, lequel sans doute était venu récla- er justice.

Isabelle demanda d'une voix brève au pauvre ministre s'il ait appris quelque chose de nouveau relativement à l'in- nnu; mais celui-ci avait eu beau faire courir les places, carrefours et les rues de Naples, il en était toujours au ème point d'incertitude. La régente lui déclara que, si le ndemain l'inconnu n'était point retrouvé ou Rocco del Pizzo is, il était invité à ne plus se présenter devant elle que ur lui remettre sa démission, le comte Antoniello Carac- olo ayant déclaré que Rocco del Pizzo seul pouvait avoir mmis un pareil crime.

Le ministre rentrait donc chez lui, le front sombre et in- né, lorsqu'en relevant la tête, il crut voir de l'autre côté la place, enveloppé d'un manteau et se chauffant au soleil utomne, un homme qui ressemblait étrangement à son in- nnu. Il s'arrêta d'abord comme cloué à sa place, car il mblait que ses yeux ne l'eussent trompé; mais plus il le garda, plus il s'affermit dans son opinion; il s'avança alors rs lui, et, à mesure qu'il s'avançait, il reconnut plus distinc- nent son homme.

Celui-ci le laissa approcher sans faire un seul mouvement

pour le fuir ou pour aller au-devant de lui. On l'eût pri une statue.

Arrivé près de lui, le ministre lui mit la main sur l'é comme s'il eût eu peur qu'il ne lui échappât.

— Ah ! enfin, c'est toi ! lui dit-il.

— Oui, c'est moi, répondit l'inconnu; que me voulez-

— Je veux te conduire à la régente, qui désire te p

— Vraiment? C'est un peu tard !

— Comment, c'est un peu tard? demanda le mi tremblant que le révélateur ne voulût rien révéler. Que lez-vous dire?

— Je veux dire que, si vous aviez fait, il y a trois ce que vous faites aujourd'hui, vous compteriez dans le nales de Naples deux vols de moins.

—Mais, demanda le ministre, tu n'as pas changé d j'espère?

— Je n'en change jamais.

— Tu es toujours dans l'intention de livrer Roc Pizzo, si l'on t'accorde ce que tu demandes?

— Sans doute.

— Et tu en as encore la possibilité?

— Cela m'est aussi facile que de me remettre moi-m entre vos mains.

— Alors, viens.

— Un instant. Je parlerai à la régente?

— A elle-même.

— A elle seule?

— A elle seule.

— Je vous suis.

— Mais à une condition, cependant.

— Laquelle ?

— C'est qu'avant d'entrer chez elle, vous remettrez vos mes à l'officier de service.

— N'est-ce point la règle ? demanda l'inconnu.

— Oui, répondit le ministre.

— Eh bien, alors, cela va tout seul.

— Vous y consentez?

Sans doute.
Alors, venez.
Je viens.
l'inconnu suivit le ministre, qui, de dix pas en dix pas,
tournait pour voir si son mystérieux compagnon mar-
t toujours derrière lui.
arrivèrent ainsi au palais.
vant le ministre toutes les portes s'ouvrirent, et, au bout
instant, ils se trouvèrent dans l'antichambre de la ré-
e. On annonça le ministre, qui fut introduit aussitôt,
is que l'inconnu remettait de lui-même à l'officier des
les le poignard et les pistolets qu'il portait à la ceinture.
nq minutes après, le ministre reparut; il venait cher-
l'inconnu pour le conduire près de Son Altesse.
traversèrent ensemble deux ou trois chambres, puis ils
vèrent un long corridor, et, au bout de ce corridor, une
entr'ouverte. Le ministre poussa cette porte; c'était
de l'oratoire de la régente. La duchesse Isabelle les y
dait.
ministre et l'inconnu entrèrent; mais, quoique ce fût,
toute probabilité, la première fois que cet homme se
vait en face d'une si puissante princesse, il ne parut aucu-
ent embarrassé, et, après avoir salué avec une certaine
sse qui ne manquait cependant pas d'aisance, il se tint
ut, immobile et muet, attendant qu'on l'interrogeât.
C'est donc vous, dit la duchesse, qui vous engagez à li-
Rocco del Pizzo?
Oui, madame, répondit l'inconnu.
Et vous êtes sûr de tenir votre promesse?
Je m'offre comme otage.
Ainsi, votre tête...?
Payera pour la sienne, si je manque à ma parole.
Ce n'est pas tout à fait la même chose, dit la régente.
Je ne puis pas offrir davantage, répondit l'inconnu.
Dites ce que vous désirez, alors.
J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule.
Monsieur est un autre moi-même, dit la régente.

— J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule, reprit l'inconnu : c'est ma première condition.

— Laissez-nous, don Luiz, dit la duchesse.

Le ministre s'inclina et sortit.

L'inconnu se trouva tête à tête avec la régente, séparé seulement d'elle par le prie-Dieu, sur lequel était posé un Évangile, et au-dessus duquel s'élevait un crucifix.

La régente jeta un coup d'œil rapide sur lui. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, au teint hâlé, aux cheveux noirs retombant en boucles le long de son cou, et dont les yeux ardents exprimaient à la fois la résolution et la témérité ; comme tous les montagnards, il était admirablement bien fait, et l'on sentait que chacun de ses membres si bien proportionnés était riche de souplesse et d'élasticité.

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda la régente.

— Que vous fait mon nom, madame? dit l'inconnu; que vous importe le pays où je suis né? Je suis Calabrais, c'est-à-dire esclave de ma parole... Voilà tout ce qu'il vous importe de savoir, n'est-ce pas?

— Et vous vous engagez à me livrer Rocco del Pizzo.

— Je m'y engage.

— Et, en échange, qu'exigez-vous de moi?

— Justice.

— Rendre la justice est un devoir que j'accomplis, et non pas une récompense que j'accorde.

— Oui, je sais bien que c'est là une de vos prétentions, à vous autres souverains; vous vous croyez tous des juges aussi intègres que Salomon : malheureusement, votre justice a deux poids et deux mesures.

— Comment cela ?

— Oui, oui; lourde aux petits, légère aux grands, continua l'inconnu. Voilà ce que c'est que votre justice.

— Vous avez tort, monsieur, reprit la régente; ma justice, à moi, est égale pour tous, et je vous en donnerai la preuve. Parlez : pour qui demandez-vous justice ?

— Pour ma sœur, lâchement trompée.

— Par qui?

— Par l'un de vos courtisans.

— Lequel?

— Oh! un des plus jeunes, un des plus beaux, un des plus nobles!... Ah! tenez, voilà que Votre Altesse hésite déjà!

— Non; seulement, je désire savoir d'abord ce qu'il a fait...

— Et, si ce qu'il a fait mérite la mort, aurai-je sa tête en échange de la tête de Rocco del Pizzo?

— Mais, demanda la duchesse, qui sera juge de la gravité du crime?

L'inconnu hésita un instant; puis, regardant fixement la régente:

— La conscience de Votre Altesse, dit-il.

— Donc, vous vous en rapportez à elle?

— Entièrement.

— Vous avez raison.

— Ainsi, si Votre Altesse trouve le crime capital, j'aurai sa tête en échange de celle de Rocco del Pizzo?

— Je vous le jure.

— Sur quoi?

— Sur cet Évangile et sur ce Christ.

— C'est bien. Écoutez alors, madame, car c'est toute une histoire.

— J'écoute.

— Notre famille habite une petite maison isolée, à une demi-lieue du village de Rosarno, situé entre Cosenza et Sainte-Euphémie; elle se compose de deux vieillards : mon père et ma mère; de deux jeunes gens : ma sœur et moi. Ma sœur s'appelle Costanza. Tout autour de nous s'étendent les domaines d'un puissant seigneur, sur les terres duquel le hasard nous fit naître, et dont, par conséquent, nous sommes les vassaux.

— Comment s'appelle ce seigneur? interrompit la régente.

— Je vous dirai son crime d'abord, son nom après.

— C'est bien; continuez.

— C'était un magnifique seigneur que notre jeune maître,

beau, noble, riche, généreux, et cependant avec tout cela haï et redouté; car, en le voyant paraître, il n'y avait pas un mari qui ne tremblât pour sa femme, pas un père qui ne tremblât pour sa fille, pas un frère qui ne tremblât pour sa sœur. Mais il faut dire aussi que tout ce qu'il faisait de mal lui venait d'un mauvais génie qui lui soufflait l'enfer aux oreilles. Ce mauvais génie était son frère naturel; on le nommait Raymond le Bâtard.

— Raymond le Bâtard! s'écria la régente, celui qui a été assassiné cette nuit?

— Celui-là même.

— Connaissez-vous son assassin?

— C'est moi.

— Ce n'est donc pas Rocco del Pizzo? s'écria la duchesse.

— C'est moi, répéta l'inconnu avec le plus grand calme.

— Donc, vous avez commencé par vous faire justice vous-même?

— Je suis venu la demander il y a trois jours et on me l'a refusée.

— Alors, que venez-vous réclamer aujourd'hui?

— La meilleure partie de ma vengeance, madame; Raymond le Bâtard n'était que l'instigateur du crime; son frère est le criminel.

— Son frère! s'écria la duchesse, son frère! mais son frère, c'est Antoniello Caracciolo.

— Lui-même, madame, répondit l'inconnu en fixant son regard perçant sur la régente.

Isabelle pâlit et s'appuya sur le prie-Dieu, comme si les jambes lui manquaient; mais bientôt elle reprit courage.

— Continuez, monsieur, continuez.

— Et le nom du coupable ne changera rien à l'arrêt du juge? demanda l'inconnu.

— Rien, répondit la régente, absolument rien, je vous le jure.

— Toujours sur cet Évangile et sur ce Christ?

— Toujours! Continuez, j'écoute.

Et elle reprit la même attitude et le même visage qu'elle

ıit un moment avant que la terrible révélation lui eût faite, et l'inconnu à son tour reprit, de la même voix il l'avait commencé, le récit interrompu.

– Je vous disais donc, madame, que le comte Antoniello ·acciolo était un beau, noble, riche et généreux seigneur, is qu'il avait un frère qui était pour lui ce que le serpent pour nos premiers pères, le génie du mal. Un jour, il ar- a, il y a de cela six mois à peu près, madame, il arriva, -je, que le comte Antoniello chassait dans la portion de forêts qui avoisine notre maison. Il s'était perdu à la ırsuite d'un daim, il avait chaud, il avait soif; il aperçut ɜ jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur son ıule un vase rempli d'eau; il sauta à bas de son cheval, ısa la bride de l'animal à son bras, et vint demander à re à la jeune fille. Cette jeune fille, c'était Costanza, tait ma sœur.

Jn frisson passa par le corps de la régente; mais l'in- ınu continua sans paraître s'apercevoir de l'effet produit · ses dernières paroles.

– Je vous ai dit, madame, ce qu'était le comte Anto- ·llo; permettez que je vous dise aussi ce qu'était ma ur.

» C'était une jeune fille de seize ans, belle comme un ge, chaste comme une madone. On voyait, à travers ses ıx, jusqu'au fond de son âme, comme à travers une eau ıpide, on voit jusqu'au fond d'un lac; et son père et sa ·re, qui y regardaient tous les jours, n'avaient jamais pu ire l'ombre d'une mauvaise pensée.

» Costanza n'aimait personne, et disait toujours qu'elle ıimerait jamais que Dieu; et, en effet, sa nature fine et licate était trop supérieure à la matière qui l'entourait, ur que cette fange humaine souillât jamais sa blanche be de vierge.

» Mais, je vous l'ai dit, madame, et peut-être le savez- ıus vous-même, le comte Antoniello est un beau, noble, che et généreux seigneur. Costanza voyait pour la pre- ière fois un homme de cette classe; le comte Antoniello

voyait, pour la première fois sans doute aussi, une femme de cette espèce. Ces deux natures supérieures, l'une par le corps, l'autre par l'âme, se sentirent attirées l'une vers l'autre, et, lorsqu'ils se furent quittés après une longue conversation, Costanza commença à penser au beau jeune homme, et le comte Antoniello ne fit plus que rêver à la belle jeune fille.

Les lèvres de la régente se crispèrent; mais il n'en sortit pas une syllabe.

— Il faut tout vous dire, madame; Costanza ignorait que ce beau jeune homme fût le comte Caracciolo; elle croyait que c'était quelque page ou quelque écuyer de sa suite, qu'elle pouvait, chaste et riche, — car elle est riche pour une paysanne, ma sœur, — qu'elle pouvait, dis-je, regarder en face et aimer.

» Ils se virent ainsi, trois ou quatre jours de suite, toujours sur le chemin de la fontaine et au même endroit où ils s'étaient vus pour la première fois; mais, une après-midi, ils s'oublièrent, de sorte que mon père, ne voyant pas revenir sa fille, fut inquiet, et, jetant son fusil sur son épaule, il alla au-devant d'elle.

» Au détour d'un chemin, il l'aperçut assise auprès d'un jeune homme.

» A la vue de notre père, Costanza bondit comme un daim effrayé; le jeune homme, de son côté, s'enfonça dans la forêt. Le premier mouvement de mon père fut d'abaisser son arquebuse et de le mettre en joue; mais Costanza se jeta entre le canon de l'arme et Caracciolo. Notre père releva son arquebuse, mais il avait reconnu le jeune comte.

— Et c'était bien Antoniello Caracciolo? murmura la régente.

— C'était lui-même, dit l'inconnu. Le même soir, notre père ordonna à sa femme et à sa fille de se tenir prêtes à partir dans la nuit : toutes deux devaient quitter notre maison et chercher un asile chez une tante que nous avions à Monteleone. Au moment de partir, mon père prit Costanza à part, et lui dit :

» — Si tu le revois, je le tuerai.
» Costanza tomba aux genoux de mon père, promettant ne pas le revoir; puis, les mains jointes et les yeux pleins larmes, elle lui demanda son pardon. Costanza partit ec sa mère, et, lorsque le jour parut, toutes deux étaient à hors des terres du comte Antoniello.
La régente respira.
— Le lendemain, mon père alla trouver le comte. Je ne s ce qui se passa entre eux; mais ce que je sais, c'est » le comte lui jura sur son honneur qu'il n'avait rien à indre dans l'avenir pour la vertu de Costanza. Le lende- in de cette entrevue, le comte, de son côté, partit pour les.
— Oui, oui, je me rappelle son retour, murmura la ré- te. Après? après?
— Eh bien, après, madame, après... il continua de se venir de celle qu'il aurait dû oublier. Les plaisirs de la r, les faveurs des dames de haut parage, les espérances l'ambition, ne purent chasser de son souvenir l'image de auvre Calabraise : cette image était sans cesse présente es yeux pendant ses jours, pendant ses nuits; elle tour- ntait ses veilles, elle brûlait son sommeil. Ses lettres à frère devenaient tristes, amères, désespérées. Son frère, uiet, partit et arriva à la cour. Il le croyait amoureux de lque reine, à la main de laquelle il n'osait aspirer. Il nta de rire lorsqu'il apprit que l'objet de cet amour était misérable Calabraise.
— Tu es fou, Antoniello, lui dit-il. Cette fille est ta vas- , ta serve, ta sujette, cette fille est ton bien.
— Mais, dit Antoniello, j'ai juré à son père...
— Quoi? qu'as-tu juré, imbécile?
— J'ai juré de ne pas chercher à revoir sa fille.
— Très-bien! Il faut tenir ta promesse. Un gentilhomme qu'une parole.
— Tu vois donc que tout est perdu pour moi.
— Tu as juré de ne pas chercher à la revoir?
— Oui,

» — Mais si c'est elle qui vient te trouver?...
» — Elle?
» — Oui, elle!
» — Où cela?
» — Où tu voudras. Ici, par exemple.
» — Oh! non, pas ici.
» — Eh bien, dans ton château de Rosarno.
» — Mais je suis enchaîné ici; je ne puis quitter Naples.
» — Pour huit jours?
» — Oh! pour huit jours, oui, c'est possible, je trouver quelque prétexte pour *lui* échapper pendant huit jours. ne sais pas de qui il parlait, madame, ni quelle chose le t nait en esclavage; mais voilà ce qu'il dit.

— Je le sais, moi, dit la régente en devenant affreus ment pâle. Continuez, monsieur, continuez.

« — Ainsi, reprit Raymond, quand tu recevras ma let tu partiras?

» — A l'instant même.

» — C'est bien.

» Les deux frères se serrèrent la main en se quittant; comte Antoniello resta à Naples, et Raymond le Bâtard pa tit pour la Calabre.

» Un mois après, le comte Antoniello reçut une lettre son frère, et, il faut lui rendre justice, c'est un homme dèle à sa promesse que le comte! Le jour même, il part

» Voici ce qui était arrivé.... Ne vous impatientez p madame, j'arrive au dénouement.

— Je ne m'impatiente pas, j'écoute, répondit la régen seulement je frissonne, en vous écoutant.

— Un homme avait été assassiné près de la fontaine. M père, en ce moment, revenait de la chasse : il trouva malheureux expirant; il se précipita à son secours, comme il essayait, mais inutilement, de le rappeler à la v deux domestiques de Raymond le Bâtard sortirent de la rêt et arrêtèrent mon père comme l'assassin.

» Par un malheur étrange, l'arquebuse de mon père déchargée, et, par une coïncidence fatale, mais dont Ra

ond pourrait donner le secret s'il n'était pas mort, la lle qu'on retira de la poitrine du cadavre était du même libre que celles que l'on retrouva sur mon père.

» Le procès fut court; les deux domestiques déposèrent ns un sens qui ne permettait pas aux juges d'hésiter. on père fut condamné à mort.

» Ma mère et ma sœur apprirent tout ensemble la catarophe, le procès et le jugement; elles quittèrent Monteleone arrivèrent à Rosarno, ce jour même où le comte Antoello, prévenu par la lettre de son frère, arrivait, de son ité, de Naples.

» Le comte Caracciolo, comme seigneur de Rosarno, avait oit de haute et basse justice. Il pouvait donc, d'un signe, nner à mon père la vie ou la mort.

» Ma mère ignorait que le comte fût arrivé; elle renntra Raymond le Bâtard, qui lui annonça cette heureuse uvelle, et lui donna le conseil de venir solliciter avec sa le la grâce de notre père et de son mari; il n'y avait pas temps à perdre, l'exécution de mon père était fixée au ndemain.

» Elle saisit avec avidité la voie qui lui était ouverte par conseil, qu'elle regardait comme un conseil ami; elle nt prendre sa fille, elle l'entraîna avec elle sans même lui re où elle la conduisait, et, le jour même de l'arrivée du ble seigneur, les deux femmes éplorées vinrent frapper à porte de son château.

» Elle ignorait, la pauvre mère, l'amour du comte pour ostanza.

» La porte s'ouvrit, comme on le pense bien, car toutes loses avaient été préparées par l'infâme Raymond pour que en ne vînt s'opposer à l'accomplissement de son projet; ais, une fois entrées, la mère et la fille rencontrèrent des alets qui leur barrèrent le passage et qui leur dirent qu'une ule des deux pouvait entrer.

» Ma mère entra seule.

» Elle trouva le comte Antoniello, qui la reçut avec un isage sévère; elle se jeta à ses pieds, elle pria, elle sup-

plia; Antoniello fut inflexible : un crime avait été commis, disait-il; mon père était coupable de ce crime; il fallait que ce meurtre fût vengé; il fallait que la justice eût son cours; le sang demandait du sang.

» Ma pauvre mère sortit de la chambre du comte brisée par la douleur, anéantie par le désespoir, et criant merci à Dieu.

— Mais où étiez-vous donc pendant ce temps? demanda la régente à l'inconnu.

— A l'autre bout de la Calabre, madame, à Tarente, à Brindisi, que sais-je? j'étais trop loin pour rien savoir de ce qui se passait. Voilà tout.

» Ma mère sortit donc désespérée et voulut entraîner sa fille; mais Costanza l'arrêta.

» — A mon tour, ma mère, dit-elle, à mon tour d'essayer de fléchir notre maître. Peut-être serai-je plus heureuse que vous.

» Ma mère secoua la tête et tomba sur une chaise; elle n'espérait rien.

» Ma sœur entra à son tour.

— Elle savait que cet homme l'aimait, s'écria la régente, et elle entrait chez cet homme?...

— Mon père allait mourir, madame, comprenez-vous?

Isabelle d'Aragon grinça des dents; puis, au bout d'un instant :

— Continuez, continuez!... dit-elle.

— Dix minutes s'écoulèrent dans une mortelle anxiété; enfin un serviteur sortit un papier à la main.

» — Monseigneur le comte fait grâce pleine et entière au coupable, dit-il; voici le parchemin revêtu de son sceau.

» Ma mère jeta un cri de joie si profond, qu'il ressemblait à un cri de désespoir.

» — Oh! merci, merci, dit-elle.

» Et, baisant la signature du comte, elle se précipita vers la porte. Puis, s'arrêtant tout à coup :

» — Et ma fille? dit-elle.

— Courez à la prison, dit le serviteur; vous trouverez ;e fille en rentrant chez vous.

Ma mère s'élança, égarée de joie, ivre de bonheur; elle ;ersa les rues de Rosarno en criant:

— Sa grâce! sa grâce! j'ai sa grâce!...

Elle arriva à la porte de la prison, où déjà elle s'était prétée deux fois sans pouvoir entrer. On voulut la repousser troisième fois; mais elle montra le papier, et la porte ıvrit.

On la conduisit au cachot de mon père.

Mon père n'attendait plus que le bourreau; c'était la vie entrait à la place de la mort.

Il y eut au fond de cet asile de douleur un instant d'indie joie.

Puis mon père demanda des détails : comment ma mère et sœur avaient appris l'accusation qui pesait sur lui, comıt elles étaient parvenues au comte; comment, enfin ;es choses s'étaient passées. .

Ma mère commença le récit, mon père l'écouta, l'interıpant à chaque instant par ses exclamations; peu à peu, il dit plus que quelques paroles et d'une voix tremblante. ntôt il se tut tout à fait, puis sa tête tomba dans ses x mains, puis la sueur de l'angoisse lui monta au visage, ; la rougeur de la honte lui brûla le front; enfin, quand mère lui eut dit que, repoussée par le comte, elle avait mis à ma sœur de prendre sa place, il bondit en poussant rugissement comme un lion blessé, et s'élança contre la te; la porte était fermée.

Il prit la pierre qui lui servait d'oreiller, et la lança de tes ses forces contre la barrière de fer qu'il croyait avoir lroit de se faire ouvrir.

Le geôlier accourut et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux sortir! s'écria mon père, sortir à l'instant même!

— Impossible! dit le geôlier.

— J'ai ma grâce! cria mon père. Je l'ai, je la tiens, la voilà.

— Oui; mais elle porte que vous ne sortirez de prison demain matin.

» — Demain matin? fit le captif avec une exclamation terrible.

» — Lisez plutôt, si vous en doutez, ajouta le geôlier.

» — Mon père s'approcha de la lampe, lut et relut le parchemin. Le geôlier avait raison; soit hasard, soit erreur, soit calcul, le jour de sa sortie était fixé au lendemain matin seulement.

» Le prisonnier ne poussa pas un cri, pas un gémissement, pas un sanglot. Il revint s'asseoir muet et morne sur son lit.

» Ma mère vint s'agenouiller devant lui.

» — Qu'as-tu donc? demanda-t-elle.

» — Rien, répondit-il.

» — Mais que crains-tu?

» — Oh! peu de chose.

» — Mon Dieu! mon Dieu! que crois-tu? que crains-tu? que penses-tu?

» — Je pense que Costanza est indigne de son père, voilà tout.

» Ce fut ma mère qui se leva à son tour, pâle et frissonnante.

» — Mais c'est impossible!

» — Impossible! et pourquoi?

» — On m'a dit qu'elle allait sortir derrière moi; on m'a dit qu'elle allait nous attendre à la maison.

» — Eh bien, va voir à la maison si elle y est, et, si elle y est, reviens avec elle.

» — Je reviens, dit ma mère.

» Et elle frappa à son tour et demanda à sortir. Le geôlier lui ouvrit.

» Elle courut à la maison. La maison était déserte, Costanza n'avait point reparu.

» Elle courut au palais et redemanda sa fille. On lui répondit qu'on ne savait pas ce qu'elle voulait dire.

» Elle revint à la maison. Costanza n'était pas rentrée.

» Elle attendit jusqu'au soir. Costanza ne reparut point.

» Alors, elle pensa à son mari et s'achemina de nouveau

rison; mais, cette fois, d'un pas lent et aussi morne
e eût suivi au cimetière le cadavre de sa fille.
me la première fois, les portes s'ouvrirent devant

retrouva son mari assis à la même place; quoiqu'il
ınu son pas, il ne leva pas même la tête. Elle alla
ɛr à ses pieds et posa sans rien dire son front sur
ux.
prenez-vous, madame, quelle nuit infernale fut
t pour ces deux damnés!
ndemain, au point du jour, on vint ouvrir la prison
cer au condamné qu'il était libre. — Je vous l'ai déjà
a l'inconnu en riant d'un rire terrible, oh! le comte
o est un noble seigneur, et qui tient religieusement

leux vieillards sortirent, s'appuyant l'un sur l'autre.
: nuit les avait tous les deux rapprochés de la tombe
s,
tournant le coin de la route d'où l'on aperçoit la
ils virent Costanza qui les attendait agenouillée sur

ɛ firent pas un pas plus vite pour aller au-devant de
leur fille ne se releva pas pour aller au-devant

ıd ils furent près d'elle, Costanza joignit les mains
ɟue ce seul mot:
ɾâce!
ın mouvement instinctif, ma mère étendit le bras
mari et sa fille
celui-ci l'arrêta doucement.
âce, lui dit-il en tendant la main à Costanza, grâce?
uoi grâce, mon enfant? n'es-tu pas un ange? n'es-tu
ɜainte? n'es-tu pas plus que tout cela, n'es-tu pas
ɣre?
l'embrassa.
comme la mère, entraînant sa fille au fond de la
ɾe, le laissa seul dans la pièce d'entrée, il détacha

son arquebuse, la jeta sur son épaule, et s'achemina vers le château.

» Il demanda à remercier le comte.

» Le comte était parti depuis une heure pour Naples.

» Il demanda à remercier Raymond.

» Raymond était parti avec son frère.

» Il revint alors vers la chaumière, accrocha son arquebuse à la cheminée. Puis Costanza et ma mère entendirent comme le bruit d'un corps pesant qui tombait; elles sortirent toutes deux et trouvèrent le vieillard étendu sans connaissance au milieu de la chambre.

» Elles le posèrent sur le lit; ma sœur resta près de lui, tandis que ma mère courait chercher un médecin.

» Le médecin secoua la tête; cependant il saigna mon père. Vers le soir, le vieillard rouvrit les yeux.

» Comme il rouvrait les yeux, je mettais le pied sur le seuil de la porte.

» Il ne vit ni ma mère ni ma sœur, il ne vit que moi.

» — Mon fils, mon fils! s'écria-t-il, oh! c'est la vengeance divine qui te ramène.

» Je me jetai dans ses bras.

» — Allez, dit-il à ma mère et à ma sœur, et laissez-nous seuls.

» Ma mère obéit, mais ma sœur voulut rester.

» Alors, le vieillard se souleva sur son lit, et, montrant à Costanza sa mère qui s'éloignait :

» — Suivez votre mère, dit-il avec un de ces gestes suprêmes qui veulent être obéis, suivez votre mère, si vous voulez que ma bénédiction vous suive.

» Costanza baisa la main du moribond, se jeta à mon cou en pleurant et suivit ma mère.

» Je déposai mon arquebuse, mes pistolets et mon poignard sur une table, et j'allai m'agenouiller près du lit du vieillard.

» — C'est la vengeance divine qui te ramène, répéta-t-il une seconde fois. Écoute-moi, mon fils, et ne m'interromps pas; car, je le sens, je n'ai plus que quelques instants à vivre. Écoute-moi.

» Je lui fis signe qu'il pouvait parler.

» Alors, il me raconta tout.

» Et, à mesure qu'il parlait, sa voix s'animait, le sang refluait à son visage, la colère remontait dans ses yeux; on eût dit qu'il était plein de force, de vie et de santé. Seulement, au dernier mot, lorsqu'il en fut au moment où, rentrant chez lui et remettant son arquebuse à la cheminée, il avait cru qu'il lui faudrait renoncer à sa vengeance, il jeta un cri étouffé et retomba la tête sur son chevet.

» Cette fois, il était mort.

» Je fus longtemps sans le croire, longtemps je lui secouai le bras, longtemps je l'appelai; enfin je sentis ses mains se refroidir dans les miennes, enfin je vis ses yeux se ternir.

» Je fermai ses yeux, je croisai ses mains sur sa poitrine, je l'embrassai une dernière fois et je jetai par-dessus sa tête son drap devenu un linceul.

» Puis j'allai ouvrir la porte du fond, et, faisant signe à ma mère et à ma sœur de s'approcher :

» — Venez, leur dis-je, venez prier près de votre mari et de votre père mort.

» Les deux femmes se jetèrent sur le lit en s'arrachant les cheveux et en éclatant en sanglots.

» Pendant ce temps, je passais mes pistolets et mon poignard dans ma ceinture, et, jetant mon arquebuse sur mon épaule, je m'avançais vers la porte.

» — Où vas-tu, frère? s'écria Costanza.

» — Où Dieu me mène, répondis-je.

» Et, avant qu'elle eût eu le temps de s'opposer à ma sortie, je franchis le seuil et je disparus dans l'obscurité.

» Je vins droit à Naples.

» On m'avait dit que non-seulement vous étiez belle entre les femmes, mais encore juste entre les reines.

» Je vins à Naples avec l'intention de vous demander justice.

— Comment ne vous l'êtes-vous pas faite vous-même? lemanda Isabelle.

— Un coup de poignard n'était point assez pour un pareil

crime, madame, c'était l'échafaud que je voulais. Antoniello Caracciolo a déshonoré ma famille, je veux le déshonneur d'Antoniello Caracciolo.

— C'est juste, murmura la régente.

— Mais, pour plus de sûreté encore, comme, le long du chemin, j'appris que la tête de Rocco del Pizzo était mise à prix, et, comme, en arrivant à Naples, je lus, au coin du Mercato-Nuovo, le placard qui offrait quatre mille ducats à celui qui le livrerait mort ou vif; pour plus de sûreté, dis-je, je me présentai chez le ministre de la justice, offrant de livrer vivant cet homme que vous cherchez partout et que vous ne pouvez trouver nulle part. Mais le ministre de la police ne voulut point m'accorder ce que je demandais, c'est-à-dire une audience de Votre Altesse. Alors, je résolus d'arriver à mon but par un autre moyen; je volai sur la route de Resina à Torre-del-Greco.

— Quoi! c'était donc vous et non pas Rocco del Pizzo?...

— Alors, je volai sur la route d'Aversa...

— C'était donc encore vous, et non pas celui que l'on croyait?...

— Alors, j'assassinai sur la route d'Amalfi. La mort de Raymond, c'était le commencement de ma vengeance, car j'avais résolu de recourir à la vengeance puisqu'on me refusait justice.

— C'est bien, dit la régente. Dieu a voulu que je vous retrouve, tout est donc pour le mieux.

— Tout est pour le mieux, dit l'inconnu.

— Et vous vous engagez toujours à livrer Rocco de Pizzo?

— Toujours.

— Vous savez où il est?

— Je le sais.

— Vous répondez de mettre la main dessus?

— J'en réponds.

— Et vous me le livrerez vivant?

— En échange de Caracciolo mort; vous le savez, c'est ma condition, madame.

— C'est chose dite, soyez tranquille. Mais qui me répon-
ı de vous d'ici là?
— C'est bien simple : envoyez-moi en prison; seulement,
ıs me ferez conduire, par deux gardes, à quelque fenêtre
ù je puisse assister au supplice de Caracciolo. Puis, Ca-
:ciolo mort, je vous livrerai Rocco del Pizzo.
— Mais si vous ne me le livrez pas?
— Ma tête répondra pour la sienne; je l'ai déjà dit et je
ıs le répète.
— C'est juste, dit la régente, je l'avais oublié.
Elle frappa dans ses mains, le capitaine des gardes entra.
— Faites écrouer cet homme à la Vicairie, dit-elle.
Le capitaine remit l'inconnu aux mains de deux gardes et
ıtra.
— Maintenant, continua la régente, faites arrêter le comte
toniello Caracciolo et conduisez-le au château de l'Œuf.
Le capitaine se présenta au palais de Caracciolo; mais,
ıpçonnant sans doute quelque chose du danger qui le me-
çait, Caracciolo avait disparu.
La régente, en apprenant cette nouvelle qui lui confirmait
culpabilité de son favori, ordonna aussitôt aux nobles du
ge de Capouan, où les Carracioli étaient inscrits, de lui
rer le coupable, leur donnant trois jours seulement pour
tempérer à cet ordre.
Les trois jours s'écoulèrent, et, comme, à la fin de la troi-
ème journée, le comte n'avait pas reparu, Naples, en se
veillant, trouva, le lendemain, cinquante ouvriers occupés
démolir le palais d'Antoniello Caracciolo, situé en face de
cathédrale.
Quand le palais fut complétement rasé, on amena une
arrue, on creusa des sillons à la place où il s'était élevé,
l'on sema du sel dans les sillons.
Puis on commença de démolir le palais situé à la droite
sien : c'était le palais du prince Caracciolo, son père.
Puis on commença de démolir le palais de gauche : c'était
palais du duc Caracciolo, son frère ainé.
e palais démoli, il en fut fait autant sur son emplace-

ment qu'il en avait été fait sur l'emplacement des deux autres.

La régente ordonna qu'il en serait ainsi des palais de tous les Caraccioli, jusqu'à ce que les Caraccioli eussent livré le coupable.

Dans la nuit qui suivit cette ordonnance, Antoniello Caracciolo se constitua de lui-même prisonnier.

Le lendemain, son père et ses deux frères se présentèrent au palais; mais la régente fit dire qu'elle n'était pas visible.

Le surlendemain, le prisonnier écrivit à la duchesse pour solliciter d'elle les faveurs d'une entrevue; mais la duchesse lui fit répondre qu'elle ne pouvait le recevoir.

Les uns et les autres renouvelèrent pendant huit jours leurs tentatives; mais ni les uns ni les autres n'obtinrent le résultat qu'ils poursuivaient.

Le matin du neuvième jour, les habitants du Mercato-Nuovo, avec un étonnement mêlé d'effroi, virent sur la place un échafaud qui n'y était pas la veille. La funèbre machine avait poussé dans l'ombre, sans que nul la vît croître, sans que personne l'entendit grandir.

Il y avait à l'une des extrémités de cet échafaud un autel, et à l'autre un billot; entre le billot et l'autel étaient, d'un côté un prêtre, et de l'autre le bourreau.

Nul ne savait pour qui étaient cet échafaud, ce bourreau, ce prêtre, ce billot et cet autel.

Bientôt on vit arriver, par le quai qui va du môle au Mercato-Nuovo, un homme conduit par deux gardes. On crut d'abord que cet homme était le héros du drame qui allait être joué; mais il entra, suivi de ses deux gardes, dans une des maisons de la place. Un instant après, il reparut, toujours entre ses deux gardes, à la fenêtre de cette maison qui donnait en face de l'échafaud. On s'était trompé sur l'importance de cet homme, qui, selon toute probabilité, devait être un simple spectateur de l'événement.

Un instant après, des cris se firent entendre à la fois sur le quai qui mène du pont de la Maddalena au Mercato-Nuovo et dans la rue du Soupir. Deux cortéges s'avan-

aient, celui de la rue du Soupir, conduisant un beau jeune omme, celui du quai conduisant une belle jeune fille.

Le beau jeune homme, c'était Antoniello Caracciolo.

La belle jeune fille, c'était Costanza.

Tous deux apparurent sur la place en même temps, tous eux s'approchèrent de l'échafaud du même pas, tous deux montèrent ensemble; seulement, Costanza y monta du ôté du prêtre, et Antoniello du côté du bourreau.

Arrivé sur la plate-forme, Antoniello fit un mouvement our s'élancer vers Costanza, mais le bourreau l'arrêta; de n côté, Costanza fit un pas pour s'avancer vers Antoniello, ais le prêtre la retint.

Alors, le greffier déploya un parchemin et le lut à haute ix. C'était le contrat de mariage du comte Antoniello Caacciolo avec Costanza Maselli, contrat par lequel le noble ancé donnait à sa future épousée, non-seulement tous ses tres, mais encore tous ses biens.

Quoique la place fût encombrée par la foule, quoique cette ule refluât dans les rues environnantes, quoique chaque nêtre de la place parût bâtie de têtes, quoique les toits des aisons semblassent chargés d'une moisson vivante, il se , au moment où le greffier déploya le parchemin, un tel lence dans cette multitude, que pas un mot du contrat de ariage ne fut perdu.

Aussi toute cette foule, la lecture achevée, éclata-t-elle en plaudissements. On commençait à comprendre que, malé la différence des conditions, la régente avait ordonné ue le comte rendrait à la paysanne l'honneur qu'il lui avait é.

Quant aux deux fiancés, qui jusque-là n'avaient probablement pas su eux-mêmes de quoi il était question, ils parunt reprendre courage; et, lorsque le prêtre, qui était monté l'autel, leur fit signe de s'approcher, ils allèrent d'un pas sez ferme s'agenouiller devant lui.

Aussitôt, la messe commença, accompagnée de tous les tes du mariage. Le prêtre demanda à chacun des deux unes gens s'il prenait l'autre pour époux, et chacun d'eux,

d'une voix intelligible, prononça le oui solennel. Puis l'homme de Dieu remit à Antoniello l'anneau nuptial, et Antoniello le passa au doigt de Costanza.

Alors, tous deux s'agenouillèrent de nouveau et le prêtre les bénit.

Tous les assistants pleuraient de joie et d'émotion à cet étrange spectacle, et bénissaient à leur tour les deux jeunes époux, quand tout à coup le même ministre qui avait prononcé les saintes paroles du mariage entonna d'une voix sourde les prières des agonisants. A ce changement, toute cette multitude frissonna et laissa échapper un murmure de terreur, car elle comprenait qu'on n'en était encore qu'à la moitié de la cérémonie, et qu'une catastrophe terrible allait en faire le dénouement.

En effet, comme Antoniello, ignorant, ainsi que tous les autres, du destin qui l'attendait, jetait autour de lui un regard épouvanté, les deux aides de l'exécuteur s'emparèrent de lui, et, avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, ils lui lièrent les mains, et, tandis que le bourreau tirait son épée hors du fourreau, ils conduisirent le condamné devant le billot qui, ainsi que nous l'avons dit, s'élevait à l'autre extrémité de l'échafaud en face de l'autel, et le forcèrent de s'agenouiller devant lui.

Costanza voulut s'élancer vers Antoniello; mais le prêtre arrêta la jeune femme en étendant un crucifix entre elle et son époux.

Antoniello vit alors que tout était fini pour lui, et comprit qu'il était irrévocablement condamné; il ne songea donc plus qu'à bien mourir. Il releva le front, dit à haute voix une prière; puis, se retournant vers Costanza à moitié évanouie :

— Au revoir dans le ciel ! lui cria-t-il.

Et il posa son cou sur le billot.

Au même instant, l'épée de l'exécuteur flamboya comme l'éclair, et la foule, jetant un cri terrible, fit un mouvement en arrière; la tête de Caracciolo, détachée du corps d'un seul coup, avait bondi du billot sur le pavé, et roulait entre

s jambes de ceux qui étaient les plus rapprochés de l'échaud.

Deux confréries religieuses s'approchèrent alors de l'échaud : une d'hommes, une de femmes.

La première emporta le cadavre de Caracciolo décapité, la conde emporta le corps de Costanza évanouie.

La foule s'écoula sur leurs traces, et, au bout d'un instant, place se trouva vide; il n'y resta plus, solitaire, sanglante t debout, que la terrible machine, demeurée là pour attes-r sans doute à la population de Naples que tout ce qu'elle enait de voir était une réalité et non un rêve.

Quand la place fut vide, l'homme qui avait assisté à l'exé-ution entre ses deux gardes descendit avec eux et reprit le hemin du quai. Mais, au lieu de le ramener à la Vicairie, s soldats le conduisirent au palais royal.

Là, il fut introduit dans les mêmes appartements que la remière fois, et, conduit au même oratoire, il y retrouva la gente à la même place, debout près du prie-Dieu, et la ain étendue sur les Évangiles. Les soldats entrèrent avec i et demeurèrent de chaque côté de la porte.

— Eh bien, dit Isabelle d'Aragon, ai-je accompli mon rment?

— Religieusement, madame, répondit l'inconnu.

— Maintenant, à vous de tenir le vôtre.

— Je suis prêt.

— Où est l'homme dont la tête est à prix?

— Devant Votre Altesse.

— Ainsi, Rocco del Pizzo?

— C'est moi, madame.

— Je le savais, dit Isabelle.

— Alors, reprit le bandit, qu'ordonne de moi Votre Al-sse?

— Que vous serviez de père à l'orpheline et de protecteur la veuve.

— Comment, madame?... s'écria Rocco del Pizzo.

— Je ne sais faire ni justice ni grâce à moitié, reprit la gente.

Puis, se retournant vers les soldats :

— Cet homme est libre d'aller où il voudra, dit-elle; laissez-le donc sortir.

Et elle rentra dans ses appartements d'un pas calme et assuré, d'un pas de reine.

Costanza retourna en Calabre avec son frère; car elle avait encore, comme on s'en souvient, sa pauvre mère à Rosarno.

Rocco del Pizzo la suivit.

Mais, lorsque sa mère mourut, ce qui arriva la nuit suivante, elle revint à Naples, entra dans le couvent qui l'avait déjà recueillie, y paya sa dot, et légua les restes de l'immense fortune qu'elle tenait de son mari à la pauvre communauté, qui se trouva enrichie d'un seul coup.

Rocco del Pizzo suivit sa sœur à Naples.

Mais, le jour où elle prononça ses vœux, lorsqu'il comprit qu'elle n'avait plus besoin de lui et que le Seigneur l'avait remplacé près d'elle, il disparut, et personne ne le revit depuis, ni he sut positivement ce qu'il était devenu.

On croit qu'il s'attacha à la fortune de César Borgia, et qu'il fut tué près de ce grand homme, en même temps que lui.

XXXII

POUZZOLES.

Nous montâmes dans notre corricolo, laissant à notre droite le lac d'Agnano, sur lequel il y a peu de choses à dire; nous gagnâmes l'ancienne voie romaine qui menait de Naples à Pouzzoles, et qu'on appelait la voie Antonia. Il

y avait pas à s'y tromper, c'est bien l'ancien pavé en pier-s volcaniques, tout bordé de tombeaux ou plutôt de ruines pulcrales, deux ou trois tombeaux seulement ayant tra-rsé les âges comme des jalons séculaires, et étant restés bout sur la route infinie du temps.

Nous nous arrêtâmes au couvent des Capucins. C'est là 'a été transportée la pierre où saint Janvier subit le mar-re; cette pierre est encore aujourd'hui tachée de sang, et, sque le miracle de la liquéfaction s'opère à la chapelle du ésor à Naples, le sang qui tache cette pierre, frère de ui que renferment ces deux fioles, se liquéfie, dit-on, et uillonne de même.

Cette église renferme, en outre, une assez belle statue du nt.

De l'église des Capucins à la Solfatare, il n'y a qu'une jambée. Nous avions été préparés à la vue de cet ancien lcan par notre voyage dans l'archipel lipariote. Nous re-uvâmes les mêmes phénomènes, ce terrain sonnant le ux et qui, à chaque pas, semble prêt à vous engloutir ns des catacombes de flammes; ces fumeroles par lesquelles chappe une vapeur épaisse et empestée; enfin, dans les droits où ces vapeurs sont les plus fortes, ces tuiles et ces iques préparées pour y recevoir le sel ammoniac qui s'y blime, et qu'on y récolte sans autre frais, chaque matin chaque soir.

La Solfatare est le *Forum Vulcani* de Strabon.

A quelques pas de la Solfatare sont les restes de l'amphi-éâtre appelé en même temps *Carceri*, nom qui a prévalu r l'autre et qui rappelle les persécutions chrétiennes du uxième et du troisième siècle. C'est dans cet amphithéâtre le le roi Tiridate, amené par Néron, qui lui faisait re-arquer la force et l'adresse de ses gladiateurs, voulant ontrer quelle était sa force et son adresse, à lui, prit un velot de la main d'un prétorien, et, lançant ce javelot dans trène, tua deux taureaux du même coup.

C'est encore, selon toute probabilité, dans ce cirque que int Janvier, échappé à la flamme et aux bêtes, fut déca-

pité; ce que Dieu permit, comme nous l'avons dit, parce que c'était le cours ordinaire de la justice. Une des caves qui ont fait donner au monument le nom de *Carceri*, érigée en chapelle, est celle que la tradition assure avoir servi de prison au martyr.

Près des *Carceri* est la maison de Cicéron, ce martyr d'une petite réaction politique, tandis que saint Janvier fut celui d'une grande révolution divine.

Cette maison était la villa chérie de l'auteur des *Catilinaires*. Il la préférait à sa villa de Gaete, à sa villa de Cumes, à sa villa de Pompéi, car Cicéron avait des villas partout. En ce temps-là, comme aujourd'hui, l'état d'avocat et celui d'orateur étaient parfois, à ce qu'il paraît, d'un excellent rapport.

Il est vrai qu'ils avaient aussi leurs désagréments, comme, par exemple, d'avoir, après sa mort, la tête et les mains clouées à la tribune aux harangues, et la langue percée par une aiguille. Mais, enfin, cela n'arrivait pas à tous les avocats, témoin Salluste. Pourquoi diable aussi Cicéron s'était-il mêlé de ce qui ne le regardait pas, et avait-il tenu des propos sur les faux cheveux de Livie? En cherchant bien, on finit, d'ordinaire, par découvrir que, dans les grands malheurs qui nous arrivent, il y a toujours un peu de notre faute.

En attendant, Cicéron passa quelques beaux et paisibles jours dans cette villa, qui touchait aux jardins de Pouzzoles, et où il composa ses *Questions académiques*. Il avait de là une vue magnifique que ne gênait pas à cette époque ce stupide monte Nuovo, poussé dans une nuit comme un champignon, pour gâter tout le paysage.

C'est de Pouzzoles qu'Auguste partit pour aller faire la guerre à Sextus Pompée, avec lequel, deux ou trois ans auparavant, Antoine, Lépide et lui avaient fait un traité de paix au cap Misène.

Ce fut un instant avant la signature de ce traité que, voyant les triumvirs réunis sur le vaisseau de son maître, Menas, affranchi et amiral de Sextus, se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

Veux-tu que je coupe le câble qui retient ton vaisseau
vage et que je te fasse maître du monde ?
ctus réfléchit un instant; la proposition en valait bien
ine; puis, se retournant vers Menas :
Il fallait le faire sans me consulter, répondit-il. Main-
ıt, il est trop tard !
se retournant vers les triumvirs le visage souriant,
ıs qu'ils se doutassent qu'ils avaient couru un grand
er, il continua de discuter ce traité qui accordait la
à Octave, à Antoine et à Lépide; et à lui, fils de Nep-
qui avait changé son manteau de pourpre contre la
verte de Glaucus, les îles et la mer.
aurait un admirable roman à faire sur ce jeune roi de
r, qui fut le premier amant de Cléopâtre et le dernier
oniste d'Auguste, et qui, tandis que Rome promettait
nille sesterces (vingt mille francs) par tête de proscrit,
omettait, lui, deux cent mille par chaque exilé qu'on
erait sur ses vaisseaux, le seul lieu du monde où un
pût alors être en sûreté.
lheureusement, que font à nos lecteurs, en l'an de
1842, les amours de Cléopâtre, les proscriptions d'Oc-
et les pirateries de Sextus Pompée, ce galant voleur
ıt à peu près le seul honnête homme de son temps ?
ızzoles était le rendez-vous de l'aristocratie romaine.
zoles avait ses sources comme Plombières, ses thermes
ıe Aix, ses bains de mer comme Dieppe. Après avoir
maître du monde et n'avoir pas trouvé dans tout son
re un autre lieu qui lui plût, Sylla vint mourir à Pouz-

guste y avait un temple que lui avait élevé le chevalier
in Calpurnius. C'est aujourd'hui l'église de saint Pro-
compagnon de saint Janvier.
ère y avait une statue portée sur un piédestal de mar-
ui représentait les quatorze villes de l'Asie Mineure
ı tremblement de terre avait renversées et que Tibère
fait rebâtir. La statue a disparu sans qu'on ait pu la
uver. Le piédestal existe encore.

Caligula y fit bâtir ce fameux pont qui réalisait un rêve aussi insensé que celui de Xercès; ce pont partait du môle, traversait le golfe et allait aboutir à Baïa. Sa construction occasionna la suspension des transports et affama Rome. Vingt-cinq arches le soutenaient en partant du môle; et comme la mer devenait au delà trop profonde pour qu'on pût continuer à établir des piles, on avait réuni un nombre infini de galères qu'on avait fixées avec des ancres et des chaînes; puis, sur ces galères, on avait établi des planches qui, recouvertes de terre et de pierres, formaient le pont. L'empereur passa dessus, revêtu de la chlamyde, armé de l'épée d'Alexandre le Grand, et traînant derrière lui, à son char attelé de quatre chevaux, le jeune Darius, fils d'Arbane, que les Parthes lui avaient donné en otage. — Et tout cela, savez-vous pourquoi? Parce qu'un jour Thrasylle, astrologue de Tibère, ayant vu le vieil empereur regarder Caligula de cet œil inquiet qu'il connaissait si bien :

— Caligula, avait-il dit, ne sera pas plus empereur qu'il ne traversera à cheval le golfe de Baïa.

Caligula traversa à cheval le golfe de Baïa, et, pour le malheur du monde, à qui Tibère eût rendu un grand service en l'étouffant, Caligula fut quatre ans empereur.

Aujourd'hui, de ces vingt-cinq arches, il reste encore treize gros piliers, dont les uns s'élèvent au-dessus de la surface des flots, et dont les autres sont recouverts par la mer.

Enfin le maître des dieux y avait un temple dans lequel il était adoré sous le nom de Jupiter Sérapis. Envahi, selon toute probabilité, par l'eau et enseveli en même temps sous les cendres, lors du tremblement de terre de 1538, il fut retrouvé en 1750, mais dépouillé aussitôt de toutes les choses premières qu'il contenait et qui furent envoyées à Caserte. Il ne lui reste aujourd'hui que trois des colonnes qui l'entouraient, deux des douze vases qui ornaient le monoptère, et, scellé dans son pavé de marbre grec, un des deux anneaux de bronze qui servaient à attacher les victimes au moment de leur sacrifice.

Ce tremblement de terre de 1538 dont nous venons de par-

rand événement de Pouzzoles et de ses environs.
Pouzzoles s'est réveillée, a regardé autour d'elle
pas reconnue. Où elle avait laissé la veille un lac,
vait une montagne; où elle avait laissé une forêt,
it des cendres; enfin, où elle avait laissé un vil-
ıe trouvait rien du tout.
ıtagne d'une lieue de hauteur avait poussé dans la
cé le lac Lucrin, qui est le Styx de Virgile, comblé
:s et englouti le village de Tripergole.
'hui, le monte Nuovo (on l'a baptisé de ce nom,
tes bien mérité) est couvert d'arbres comme une
tagne, et ne présente pas la moindre différence
ıtres collines qui sont là depuis le commencement

ions arrêté que nous irions dîner sur les bords de
ur manger des huîtres du lac Lucrin et boire du
lerne. Nous nous acheminions donc vers le lieu
ù des provisions, prudemment achetées à Naples
:s d'avance, nous attendaient, lorsque, en arrivant
uines du temple de Vénus, nous aperçûmes un
promeneurs qui s'apprêtaient à en faire autant.
approchâmes et nous reconnûmes, qui? Barbaïa,
npresario, Duprez, notre célèbre artiste, et la *diva*
comme on l'appelait alors à Naples et comme on
ıaintenant par tout le monde!
ıne bonne fortune pour nous qu'une pareille ren-
, comme on voulut bien répondre à notre compli-
ın compliment semblable, il fut arrêté à l'instant
ar acclamation que les deux dîners seraient réunis
.
t essentiel arrêté, comme il fallait encore un cer-
: pour apprêter le banquet commun, et que nous
ı'à deux cents pas des étuves de Néron, où le gar-
offrait de faire cuire nos œufs, nous acceptâmes la
ı, nous lui mîmes à la main le panier qui les con-
ıous marchâmes derrière lui.
ıre homme ressemblait fort aux chiens de la grotte

dont j'ai parlé dans un précédent chapitre. A mesure que nous approchions des étuves, son pas se ralentissait. Malheureusement, la curiosité est impitoyable. Nous fûmes donc insensibles aux gémissements qu'il poussait, et, la porte des étuves ouverte, nous nous précipitâmes dedans.

Ces étuves se composent d'abord de deux grandes salles où nous vîmes une douzaine de baignoires dégradées. Dans les intervalles de ces baignoires sont des niches vides : ces niches étaient destinées à des statues qui indiquaient de la main le nom des maladies dont ces eaux thermales guérissaient. Or, leur efficacité était encore si grande au moyen âge, qu'une vieille tradition raconte que trois médecins de Salerne, furieux de voir que les cures opérées par ces eaux nuisaient à leur clientèle, partirent de cette ville, débarquèrent pendant la nuit à Baïa, détruisirent l'établissement de fond en comble, et se rembarquèrent; mais, soit hasard, soit punition divine, une tempête s'étant élevée, leur bâtiment fit naufrage près de Capri, et tous trois périrent dans les flots. Il y avait dans le palais du roi Ladislas, à ce qu'assure Denis de Sarno, une inscription qui vouait à l'exécration publique les noms de ces trois médecins.

Depuis ce temps, l'eau ne vient plus dans les baignoires, et c'est aux voyageurs à l'aller chercher, ce qui n'est pas chose facile, le corridor par lequel on pénètre jusqu'aux sources donnant juste passage à un homme, et l'air y étant si chaud et si rare, qu'au bout de dix pas, le plus entêté de nous fut forcé de revenir.

Pendant ce temps, le gardien des étuves s'apprêtait, de l'air d'un homme qui va monter à l'échafaud; puis il prit par l'anse notre panier d'œufs, et, nous écartant de l'ouverture du corridor, il s'y lança et disparut dans ses profondeurs.

Deux ou trois minutes se passèrent, pendant lesquelles nous crûmes que le pauvre diable était véritablement descendu jusqu'en enfer; puis, au bout de ces trois minutes, nous commençâmes à entendre des plaintes lointaines qui, à mesure qu'elles se rapprochaient, se changeaient en gé-

ements; enfin, nous vîmes reparaître notre messager des
s, son panier à la main, ruisselant de sueur, pâle et
celant. Arrivé à nous, comme s'il n'avait eu de force
juste pour ce trajet, il tomba à terre et s'évanouit.
tre peur fut grande, et, si nous n'avions pas vu à la porte
s de ce brave homme, qui, sans s'inquiéter autrement de
nouissement paternel, grignotait des noisettes, nous
ions cru mort. Nous demandâmes à l'enfant ce qu'il
t faire pour donner du soulagement à l'auteur de ses
.

Ah bah ! rien du tout, répondit-il. Attendez, il va revenir.
us attendîmes, et effectivement, le bonhomme reprit ses
. Il y avait mis de la conscience, et, comme il avait
i que nos œufs fussent bien cuits, il était resté sept ou
secondes de plus qu'à l'ordinaire. Or, sept ou huit se-
es sont une grande affaire quand il s'agit de respirer un
ui n'est pas respirable. Il en était résulté que, deux se-
es de plus, le gardien était cuit lui-même.
us demandâmes à ce malheureux ce qu'il pouvait gagner
our à l'effroyable métier qu'il faisait. Il nous répondit
bon an mal an, il gagnait trois carlins par jour (vingt-
u vingt-sept sous). Son père et son grand-père avaient
e même métier et étaient morts avant l'âge de cinquante
il en avait trente-huit et en paraissait soixante, tant
it maigre et décharné par l'effet de cette sueur perpé-
e qui lui découlait du corps. Le gamin que nous avions
parfaitement insensible à sa syncope était son fils uni-
et il l'élevait au même métier que lui. De temps en
s, quand cela pouvait être agréable aux voyageurs, il
ait le moutard par la main et l'emmenait avec lui faire
e ses œufs. Madame Malibran causa un instant en patois
litain avec ce jeune adepte, lequel lui demanda, entre
es choses, quel était l'imbécile qui avait pu inventer les
es. Le résultat de la conversation fut que le gamin ne
issait pas avoir une grande vocation pour l'état si glo-
sement exercé depuis trois générations dans sa famille.
ous donnâmes à ce pauvre homme deux colonates, c'est-

à-dire ce qu'il gagnait d'ordinaire en une semaine; puis nous voulûmes gratifier son élève d'une couple d'œufs, mais il nous répondit dédaigneusement qu'il ne mangeait pas de pareilles ordures, et que c'était bon pour des rats d'étrangers comme nous. Ce furent les propres paroles de l'enfant.

Nous revînmes en les méditant à l'endroit où nous attendait notre dîner. Je dois dire, à la louange de Barbaïa, que, si l'ordinaire qu'il nous servit était celui de ses artistes, il les nourrissait parfaitement bien. A cet ordinaire on avait ajouté d'abord le nôtre, dont il ne faut point parler, puis les huîtres du lac Lucrin et le vin de Falerne tant vanté par Horace.

Les huîtres m'ont paru mériter cette réputation antique qui les a accompagnées à travers les âges; elles ressemblent beaucoup à celles de Marennes; leur seul défaut est d'être trop grasses et trop douces. Quant au falerne, c'est un vin jaune et épais qui ressemble, pour le goût, à celui de Montefiascone. Fait par d'habiles manipulateurs, il serait excellent. Tel qu'il est, il ressemble à de bon cidre doux.

On nous apporta ensuite des fruits de Pouzzoles. Pouzzoles est le jardin potager de Naples; malheureusement, les jardiniers italiens ne sont pas plus forts que les vignerons. Il en résulte que, dans un pays où, grâce à un admirable climat, on pourrait manger les plus beaux fruits de la terre, il faut se contenter de ceux que la main de l'homme ne s'est pas encore avisée de gâter, attendu qu'ils poussent tout seuls, comme les figues, les grenades et les oranges.

Le dîner fini, les opinions se divisèrent : les uns étaient d'avis de monter à l'instant même dans la barque qui nous attendait, et d'aller faire un tour dans le golfe; les autres voulaient profiter de ce qui nous restait de jour pour visiter la grotte de la Sibylle, Cumes, la Piscine merveilleuse, les Cent chambres et le tombeau d'Agrippine. On alla aux voix, et, le parti archéologique l'ayant emporté sur le parti nautique, nous nous acheminâmes aussitôt vers le lac d'Averne. Jadin et moi, nous étions naturellement les chefs du parti archéologique.

XXXIII

LE TARTARE ET LES CHAMPS ÉLYSÉES.

out au contraire des choses de ce monde, l'Averne s'est embelli en vieillissant. S'il faut en croire Virgile, c'était, emps d'Énée, un lac noir, entouré de sombres bois, au- us duquel les oiseaux, si rapide que fût leur vol, ne vaient passer sans être frappés de mort. Aujourd'hui, t un charmant lac comme le lac de Némi, comme le lac Quatre-Cantons, comme le lac de Loch-Leven, qui fait erveille dans le paysage, et qui semble un beau miroir là tout exprès pour réfléchir un beau ciel.

otre cicerone (en Italie, il n'y a pas moyen d'éviter le rone) nous conduisit, Barbaïa, Duprez, madame Mali- i, Jadin et moi, aux ruines d'un temple qu'il nous donna un temple d'Apollon. Comme, grâce à nos études pré- naires, nous savions à quoi nous en tenir, nous le lais- es tranquillement barboter dans ses définitions, et nous evînmes à Pluton, le véritable patron de la localité.

temple, au reste, était fort ancien et fort célèbre. An- l, arrêté devant Pouzzoles, où les Romains avaient en- une colonie sous le commandement de Quintus Fabius, visiter ce même temple, et, pour se rendre les habitants environs favorables, y fit, dit Tite-Live, un sacrifice au les enfers.

ous longeâmes les bords du lac en marchant de l'orient ccident, et bientôt nous traversâmes une tranchée an- e que nous ne franchîmes qu'en sautant de pierre en re : c'était le lit du canal que Néron, ce désireur de possible, comme dit Tacite, fit creuser en allant de Baïa tie, et qui devait avoir vingt lieues de long et être assez e pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent

y passer de front. Ce canal était destiné, dit Suétone, à remplacer la navigation des côtes, qui alors, comme aujourd'hui, était fort mauvaise. Néron fut un des empereurs les plus prudents qu'il y ait eu : un coup de tonnerre lui fit un jour remettre un voyage de Grèce pour lequel tout était préparé. Malheureusement, il ne put jouir de la voie qu'il avait ouverte à force de bras et d'argent. La révolution de Galba arriva, et, comme le dit Néron lui-même au moment de se couper la gorge, le monde eut le malheur de perdre ce grand artiste.

Cependant nous venions de mettre le pied sur le sol que couvrait autrefois la ville de Cumes. Une seule porte est restée debout, et on l'appelle, je ne sais pourquoi, l'*Arco Felice*. C'est à deux pas de cette porte qu'était le tombeau de Tarquin le Superbe, qui, banni de Rome, vint mourir à Cumes. Pétrarque vit ce tombeau dans son voyage à Naples, et en parle dans son itinéraire. On assure qu'il a été depuis transporté au musée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a au musée un tombeau qu'on montre pour celui-là.

C'est aussi à Cumes que Pétrone se fit ouvrir les veines, mais, en véritable sybarite qu'il était, dans un bain parfumé, en causant avec ses amis. Il se refermait les veines quand la conversation devenait plus intéressante, il les rouvrait quand elle languissait. Enfin, il se fit apporter les vases murrhins, qu'il brisa pour que Néron n'en héritât point; puis il changea de lieu, car il fallait que cette mort violente eût l'apparence d'une mort volontaire; puis il glissa, au moment de mourir, à un ami le manuscrit de *Trimalcion*, cet immortel monument des débauches impériales, dont il avait été le complice avant d'en être l'historien.

C'était une époque curieuse que celle-là! Le pouvoir suprême s'était tellement perfectionné, que le bourreau était devenu un personnage inutile. Un signe suffisait, un geste disait tout. Le condamné comprenait la sentence, rentrait chez lui, faisait un testament où il léguait la moitié de son bien à César, pour que sa famille pût hériter de l'autre moitié; remerciait l'empereur de sa clémence, faisait chauffer

ɔain, se couchait dedans et s'ouvrait les veines. S'ouvrir veines était la mort à la mode; un homme comme il faut ɛe servait plus de l'épée ni du poignard : c'était bon pour stoïciens comme Caton, ou pour des soldats comme tus et Cassius; mais à des Romains du temps de Néron llait une mort voluptueuse comme la vie, une mort sans leur, quelque chose de pareil à l'ivresse et au sommeil. nd on appelait son barbier, il demandait avec la plus ıde simplicité du monde : « Faut-il prendre mes rasoirs na lancette? » et il était arrivé un temps où ces vénées fraters pratiquaient plus de saignées qu'ils ne faint de barbes.

ıis, pour ceux à qui on ne pouvait pas faire signe de uer, comme à Pétrone, qui n'était qu'un riche dandy; me à Lucain, qui n'était qu'un pauvre poëte; comme à ɛque, qui n'était qu'un beau parleur; comme à Burrhus, n'était qu'un vieux soldat; comme à Pallas, qui n'était n misérable affranchi : pour un père qui vivait trop x, par exemple; pour une mère, pour un oncle, on avait ıste, la Voisin du temps. Il y avait chez elle un assortit de poisons comme peu de chimistes modernes en posɛnt. Chez elle, on achetait de confiance. D'ailleurs, ceux avaient peur d'être volés essayaient sur des enfants et ıayaient que s'ils étaient contents.

ɛut-on se faire une idée de ce qu'un pareil monde serait ɛnu si la religion chrétienne n'était pas arrivée pour le fier!

ɛpendant, comme Énée, nous nous avancions vers l'antre ı Sibylle. A cinquante pas de la porte, nous trouvâmes ɔncierge, qui vint à nous la clef à la main, tandis que porteurs, restés en arrière, nous attendaient sur le seuil ɛ des torches allumées. L'appareil nous paraissait peu ɛable. D'ailleurs, nous avions déjà vu tant de souterrains, ɛrottes et d'antres, que nous commencions à avoir assez ɛes sortes de plaisanteries. Nous échangeâmes un signe voulait dire : « Sauve qui peut! » Mais il était trop tard; ɜ étions entourés, nous étions captifs, nous étions la

chose des *ciceroni;* nous étions venus pour voir, nous ne devions pas nous en aller sans avoir vu. En un instant, la porte s'ouvrit, nous fûmes enveloppés, pris, poussés, et nous nous trouvâmes dedans. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Nous fîmes à peu près cent pas, non dans cette haute caverne que nous nous attendions à trouver sur la foi de Virgile : *Spelunca alta fuit,* mais dans un corridor assez bas et assez étroit. Ces cent pas faits, nous crûmes que nous en étions quittes, et nous voulûmes retourner en arrière. Bah! nous n'avions vu encore que le vestibule. En ce moment, Jadin, qui marchait le premier, jeta des cris de paon; il n'avait pas écouté ce que lui disait son guide, et il était tombé dans l'eau jusqu'au genou. Cette fois, nous crûmes que c'était fini et que nous avions eu assez de plaisirs; nous nous triompions encore. Comme chacun de nous était entre deux guides, l'un qui portait une torche, et l'autre qui, comme le page de M. Malbrouck, ne portait rien du tout, une manœuvre à laquelle nous ne pouvions nous attendre s'exécuta. Le guide qui était devant nous se baissa, le guide qui était derrière nous se haussa, de sorte que, par un mouvement rapide comme la pensée, chacun de nous, madame Malibran comme les autres, se trouva sur le dos d'un cicerone. Dès lors il n'y eut plus de défense possible, et nous nous trouvâmes à la merci de l'ennemi.

Hélas! ce que l'on nous fit faire de tours et de détours dans cette affreuse caverne, ce qu'on nous conta de bourdes abominables à l'endroit de cette bonne sibylle qui n'en pouvait mais, la quantité innombrable de coups qu'on nous donna à la tête contre le plafond, et aux genoux contre la muraille, Dieu seul le sait! Mais ce que je sais, moi, c'est qu'en sortant de ce guêpier, j'avais une envie démesurée de rendre à qui de droit les horions que j'avais reçus. Cependant nous comprîmes que, comme on n'irait pas dans de pareils lieux de son plein gré, et qu'il est convenu qu'on doit les avoir vus, il faut bien qu'il y ait des gens qui vous y portent de force. Le résultat de ce raisonnement fut que

ıs porteurs se partagèrent deux piastres de pourboire; oyennant quoi, ils nous reconduisirent, les torches à la ain et en nous appelant Altesses, jusqu'aux bords du lac :héron.

L'Achéron est encore une déception pour les amateurs du rrible. Les eaux en sont toujours bleu foncé. Mais ce n'est us ce marais de douleur qui lui a fait donner son nom; ıst, au contraire, un joli lac qui partage avec son ami, le : Agnano, le monopole de rouir le chanvre, et avec son ıisin, le lac Lucrin, le privilége d'engraisser d'excellentes ıîtres que l'on va pêcher soi-même à l'aide d'une barque ıe manœuvre le successeur de Caron. La seule chose qui i soit restée de son vénérable aïeul, c'est son exactitude à ıus demander l'obole.

Au bord du lac est une espèce de casino (lisez guinguette) ı les *lions* de Naples viennent faire de petits soupers dans genre de ceux de la Régence.

Des bords de l'Achéron, on nous montra le Cocyte, qui ıus parut moins changé que son terrible voisin. C'est tou urs une mare d'eau stagnante. Je crois même qu'elle a con rvé l'avantage qu'elle avait dans l'antiquité, de sentir fort auvais.

L'antre de Cerbère est à l'extrémité du canal qui commuque de l'Achéron à la mer. L'antre de Cerbère a son cicene à lui, comme le moindre trou de cet heureux coin de terre. Seulement, on a pensé que l'antre de Cerbère n'aıit pas assez d'importance pour lui donner un homme tout ıtier : on lui a donné un bossu auquel il manque une jambe ais à qui heureusement il reste une langue et les deux mains. fit de ses deux mains et de cette langue tout ce qu'il put ıur nous entraîner vers la localité qu'il exploite; mais, ımme il n'osa pas nous répondre positivement que nous ouverions Cerbère chez lui, la vue de l'antre, dénué de son cataire, nous parut par trop ressembler à celle de la carpe du lapin, père et mère de ce fameux monstre que l'on ontrerait en province si M. de Lacépède ne l'avait fait deander pour le Muséum de Paris.

Nous offrîmes à Milord la survivance de Cerbère; mais Milord n'avait pas assez de confiance dans les grottes depuis qu'il avait vu celle du Chien, pour accepter la position, si avantageuse qu'elle fût.

Il est inutile d'ajouter que le bossu eut son carlin, comme si nous avions visité l'antre de son dogue.

Des bords du Cocyte, nous fûmes en un instant aux ruines du palais de Néron.

Ce palais s'élevait sur le point le plus ravissant du golfe de Baïa, qui, au dire d'Horace, l'emportait sur les plus doux rivages de l'univers, et où l'air, comme à Pœstum, portait avec lui un tel parfum, un tel enivrement, que Properce prétendait qu'une femme était compromise rien qu'en y restant une semaine. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, tout ce qu'il y avait de riches Romains à Rome avait sa maison à Baïa. Marius, Pompée, César, y venaient passer leur été. C'est dans la maison de ce dernier que mourut le jeune Marcellus, très-probablement empoisonné par Livie, et dont la mort devait fournir à Virgile un des hémistiches à la fois les plus beaux et les plus lucratifs de son sixième chant. Byron se vantait de vendre ses poëmes une guinée le vers, demandez à Virgile ce que lui rapporta le *Tu Marcellus eris!*

Mais revenons au palais de Néron, aujourd'hui à moitié écroulé dans les flots, et dont la vague emporte chaque jour quelque sanglante parcelle. C'est dans ce palais qu'il avait appelé sa mère Agrippine: c'est là qu'il voulait célébrer avec elle les fêtes de la réconciliation.

Voyez, en face l'un de l'autre, la lionne et le lionceau: la lionne, habituée depuis longtemps au carnage; le lionceau, qui n'a encore goûté qu'une fois le sang: il est vrai que c'est le sang de son frère.

Un coup d'œil en passant sur ce tableau: nous promettons au lecteur que nous allons mettre sous ses yeux une des plus terribles pages qui aient été écrites sur le livre de l'histoire universelle.

D'abord faisons le tour de nos personnages: voyons ce que c'était qu'Agrippine, car le crime du fils nous a fait

ier les crimes de la mère; et, comme elle nous est ap-
ıe dans son linceul ensanglanté, nous n'avons pas pu dis-
uer le sang qui était à elle du sang qui appartenait aux
es.

le est la fille de Germanicus, et sa mère est cette Agrip-
, noble veuve et féconde matrone, qui abordait à Brindes,
ant dans ses bras l'urne funéraire de son mari, et suivie
es six enfants, dont quatre devaient aller promptement
ndre leur père. Les premiers qui disparurent furent les
: aînés, Néron et Drusus (ne pas confondre ce Néron-là,
ier espoir des républicains, avec le fils de Domitius,
nous allons parler tout à l'heure). Néron fut exilé à
ia, où il mourut. Comment? On ne le sait pas; probable-
t comme on mourait alors. Quant à Drusus, il n'y a pas
oute sur lui, et la chose est des plus claires : on l'en-
a, un beau matin, dans les souterrains du palais, et, pen-
neuf jours, on oublia de lui porter à manger; le dixième
, on descendit ostensiblement dans sa prison avec
ılateau couvert de viande, de vins et de fruits; on le
ra expirant : il avait vécu huit jours en dévorant la
re de son matelas.

ıant à la mère, elle fut punie pour un crime énorme :
avait pleuré ses enfants. On l'exila *ob lacrymas;* elle se
ians l'exil.

ef, il ne restait plus, de toute la race de Germanicus, que
ɜ Agrippine et Caïus Caligula, ce serpent que Tibère
ıit, disait-il, pour dévorer le monde.

bère, qui, comme on l'a vu, s'intéressait fort à toute sa
, avait marié Agrippine à un certain Eneus Domitius,
le vol et l'homicide étaient les moindres crimes. Comme
ur, il avait volé les enjeux des courses. Un jour, en plein
m, il avait crevé l'œil d'un chevalier. Un autre jour, il
t écrasé sous les pieds de ses chevaux un enfant qui ne
ıngeait pas assez vite. Un autre jour, enfin, il avait tué
franchi à qui il avait donné un verre plein de vin à vider
seul coup, et qui, manquant de respiration, avait com-
la faute de s'y reprendre à deux fois. Lors de l'ago-

nie de Tibère, il était accusé de lèse-majesté. Tibère mourut étouffé par Macron, et Eneus Domitius fut absous.

Caligula était mort. Des six enfants de Germanicus, Agrippine restait seule. Claude régnait. Claude venait de faire tuer Messaline, sa troisième femme, qui avait eu le caprice d'épouser publiquement, toute femme de l'empereur qu'elle était, son amant Silius. Dégoûté du mariage, l'empereur avait juré à ses prétoriens de vivre désormais sans femme. Mais les affranchis de Claude avaient décidé que Claude se remarierait.

Ils étaient trois : Caliste, Narcisse et Pallas, les premiers personnages de l'État, les véritables ministres de l'empereur. Voulez-vous connaître la fortune de ces trois anciens esclaves ? Pallas avait trois cents millions de sesterces (soixante millions de francs); Narcisse était plus riche du quart : il avait quatre cents millions de sesterces (quatre-vingts millions de francs); quant à Caliste, c'était le plus pauvre : le malheureux n'avait que quarante millions, à peu près. Au reste, c'était l'époque des fortunes insensées. Un esclave qui avait été *dispensator*, titre qui répond à celui de munitionnaire général, avait, au dire de Pline, acheté sa liberté pour la bagatelle de treize millions. Vous vous rappelez le gourmand Apicius, lequel, après avoir dépensé vingt millions pour sa table, est averti par son intendant qu'il ne lui reste plus que deux millions cinq cent mille francs. Or, que croyez-vous que fera Apicius ? Qu'il placera son argent à dix pour cent, taux légal de Rome, et que, des bribes de son patrimoine, il se fera deux cent cinquante mille livres de rente, ce qui est encore un fort joli denier ? Point, Apicius s'empoisonne : il n'a plus assez pour vivre. Il est vrai que Apicius avait donné jusqu'à mille deux cents francs d'un surmulet de quatre livres et demie que faisait vendre Tibère, trouvant ce poisson trop beau pour sa table. On a de la peine à croire à de pareilles folies. Lisez pourtant Sénèque, épître 93. Mais revenons encore à nos affranchis.

Chacun d'eux avait une femme qu'il protégeait, une impératrice de sa main qu'il voulait donner à Claude, l'empe-

ur imbécile qui dormait à table, à qui on laçait ses san-
lès aux mains, à qui on chatouillait le nez avec une plume,
qui alors, à la grande joie des convives, se frottait le nez
ec ses sandales. Caliste présentait Lollia Paulina, qui avait
ıtrefois été la femme de Caligula; Narcisse présentait Élia
:tina, qui avait été déjà la femme de Claude, ce qui épar-
ıait la dépense de nouvelles noces; enfin Pallas présentait
grippine, dont il était l'amant, et qui apportait en dot à
:sar un petit-fils de Germanicus. On lâcha les trois femmes
rès Claude. Agrippine l'emporta et fut impératrice.

Agrippine était donc enfin arrivée à une position digne
ɛlle. Voyons-la à l'œuvre.

Silanus est le fiancé d'Octavie, fille de Claude; mais Octa-
ɛ est devenue un parti sortable pour le fils d'Agrippine.
anus est dépouillé de la préture, accusé du premier crime
'on imagine, et invité à se donner la mort; Silanus se tue.

Sa rivale Lollia Paulina, cette veuve de son frère, qui avait
lli l'emporter sur elle, était belle comme elle, violente
mme elle, débauchée comme elle, capable de tout comme
e, mais plus riche qu'elle, ce qui lui donnait un grand
antage. Un jour, elle était venue à un souper avec une
rure d'émeraudes qui valait quarante millions de sesterces
uit millions de notre monnaie). La fortune de Lollia Pau-
a fut confisquée, Lollia Paulina fut envoyée en exil, et,
: mois après, un centurion vint dans son exil annoncer à
llia Paulina qu'il fallait mourir. Lollia Paulina mourut.

Après Lollia Paulina vint Calpurnie, dont Claude avait
nté imprudemment la beauté; après Calpurnie, Lepida,
ıte de Néron. Pourquoi moururent-elles toutes deux? De-
ındez à Pline : *Mulieribus ex causis*, pour des raisons de
nmes; il ne vous dira pas autre chose. En effet, ces trois
ɔts disent tout.

Nous ne parlons pas d'un Taurus qui avait une villa
'Aggripine voulait acheter, qu'il refusa de vendre, et qui,
ɔis mois après, mourut en la lui léguant.

Cependant, Claude, qui était devenu méfiant depuis la
ɔrt de Messaline, s'apercevait de tout cela et secouait la

tête. Puis, dans ses moments d'abandon, quand il réformait la langue avec ses grammairiens, ou le monde avec ses affranchis, il disait :

— J'ai eu tort de me remarier; mais qu'on y prenne garde! Je suis destiné à être trompé, c'est vrai, mais je suis destiné aussi à punir celles qui me trompent!

Claude n'avait pas tort de penser cela, mais Claude avait grand tort de le dire. Ces menaces conjugales revinrent aux oreilles d'Agrippine : le tribun qui avait tué Messaline vivait encore; il ne fallait qu'un signe de Claude, un mot de Narcisse, pour qu'il en fût de la quatrième femme de Claude comme il en avait été de la troisième. Agrippine prit les devants.

Un soir, elle jeta un voile sur sa tête, sortit du Palatin par une porte de derrière et s'en alla trouver Locuste.

Il s'agissait, cette fois, de trouver le chef-d'œuvre des poisons, quelque chose d'agréable au goût, qui ne tuât ni trop vite ni trop lentement, qui fit mourir, voilà tout, mais sans laisser de traces. Agrippine ne regardait pas au prix.

XXXIV

LE GOLFE DE BAIA.

Agrippine emporta ce qu'elle était venue demander à l'empoisonneuse Locuste : c'était une espèce de pâte qu'on pouvait parfaitement délayer dans une sauce. Le lendemain, on servit à l'empereur Claude des champignons farcis; Claude adorait les champignons; il dévora le plat tout entier. Il n'y avait rien d'étonnant que Claude mourût d'indigestion après avoir avalé à lui seul un plat de champignons qui eût pu suffire à six personnes. Mais Claude ne mourait pas; Claude sentait une grande pesanteur à l'estomac. Il fit venir son médecin, un médecin grec fort habile, ma foi,

mé Xénophon. Ce médecin lui ordonna d'ouvrir la
:he et lui frotta la gorge avec les barbes d'une plume
oisonnée. Claude mourut.
ı annonça à Rome que Claude allait mieux.
près avoir fait de Claude un dieu, il fallait faire de Né-
un empereur. Voici ce que c'était que Néron : c'était, à
ɜ époque, un enfant de quinze ans, né, au dire de Pline,
ɔieds en avant, ce qui était un signe de malheur; mais,
e de malheur plus certain encore, né de Domitius et
ɣrippine : c'était l'avis de son père lui-même. Comme
e félicitait de la naissance du jeune Lucius et que les
·tisans voyaient d'avance en lui d'heureuses destinées
· le monde :
· Vous êtes bien aimables, dit Domitius, mais je doute
qu'il puisse naître quelque chose de bon d'Agrippine et
ɑoi.
ɔmitius ne s'était pas trompé : c'était un terrible enfant
ce jeune Néron. L'éducation ne lui avait pas manqué;
ɔontraire, il avait auprès de lui Sénèque, qui lui avait
·is le grec et le latin; Burrhus, qui lui avait appris la
ique militaire et l'escrime. Il chantait comme l'histrion
lore, dansait comme le mime Pâris, conduisait un char
me Apollon. Aussi, avait-il, avant toute chose, la pré-
ion d'être artiste. Néron chanteur, Néron danseur, Né-
cocher d'abord, Néron empereur ensuite.
ɜla n'empêcha pas qu'il n'accueillît avec une grande joie
ɑort de Claude et qu'il ne fît tout ce qu'il fallait pour
ɪler le monde à son cousin Britannicus. Il est vrai que
· cela il n'avait pas grand'chose à faire, il n'avait qu'à
ɹer agir Agrippine; il se contenta, quand il apprit que
ernier plat qu'avait mangé Claude était un plat de cham-
ıons, de dire que les champignons étaient le mets des
ɪx. Le mot n'était pas tendre pour son père adoptif, mais
ait joli : il fit fortune.
ependant Néron n'était pas monté sur le trône pour
ɜ des mots : il avait près de lui Narcisse et Tigellus, qui
oussaient à faire autre chose. Puis les passions commen-

cèrent à fermenter dans cette jeune tête, car pour son cœur elles n'en approchèrent jamais. Il avait des amours cachées pour lesquelles Sénèque, son précepteur, lui prêtait le nom d'un de ses beaux-frères. Agrippine le sut, et cela lui donna fort à penser. Elle commençait à comprendre que la lutte serait plus opiniâtre qu'elle ne s'y était attendue d'abord; elle voulut effrayer Néron par un jeu de bascule, elle se retourna vers Britannicus.

Alors, ce fut Néron qui sortit un soir du Palatin. Avec qui? On ne sait pas; avec son ami Othon, peut-être, ce futur empereur de Rome, avec lequel, dans ses orgies nocturnes, Néron allait frapper aux portes et battre les passants. Et, à son tour, il se rendit chez Locuste. Il trouva la pauvre femme toute tremblante : avis lui avait été donné qu'elle devait être arrêtée le lendemain. On commençait à la soupçonner de vendre du poison; et à qui ce soupçon était-il venu ? A Agrippine!

Néron la rassura et lui promit sa protection, mais à condition qu'elle lui donnerait une eau qui tuerait à l'instant même.

La nuit se passa à faire bouillir des herbes; le matin, on eut deux petites fioles d'eau claire et limpide comme de l'eau de roche. Locuste proposa d'en faire l'essai sur un esclave; mais Néron fit observer qu'un homme n'avait pas la vie assez dure, et qu'il fallait chercher quelque animal de résistance. Un sanglier barbotait dans la cour : Locuste le montra à Néron. On versa une des deux fioles dans une assiette pleine de son, et l'on fit manger ce son au sanglier, qui mourut comme s'il était frappé de la foudre.

Néron rentra au palais. Il mangeait ordinairement dans la même chambre que Britannicus, mais non à la même table. Chacun des deux jeunes gens avait un dégustateur qui buvait avant eux de chaque liqueur qu'on leur offrait, qui mangeait avant eux de chaque plat qui leur était servi. Britannicus buvait tiède; il était un peu souffrant. Son dégustateur, après en avoir bu le tiers à peu près, lui présenta à dessein une boisson que le jeune homme trouva trop chaude.

– Remettez-moi de l'eau froide là-dedans, dit Britannicus tendant son verre.

)n lui versa l'eau préparée par Locuste. Britannicus but ıs défiance. Son dégustateur ne venait-il pas de boire de- ıt lui? Mais à peine avait-il bu, qu'il poussa un cri et ıba à la renverse.

Agrippine jeta un coup d'œil rapide sur Néron, en même ıps que Néron, de son côté, jetait un coup d'œil sur elle : deux regards se croisèrent comme deux glaives, La re et le fils n'avaient plus rien à s'apprendre; la mère le fils n'avaient plus rien à se reprocher; la mère et le étaient dignes l'un de l'autre.

Maintenant, tout était dans cette question : Serait-ce la re qui oserait tuer le fils? serait-ce le fils qui oserait tuer mère?

Ni l'un ni l'autre ne l'eût osé peut-être si une troisième ame ne fût venue se mêler à cette haine.

Cette femme, c'était Sabina Poppea, la plus belle femme Rome depuis qu'Agrippine avait fait tuer Lollia Paulina; avec cela coquette, comme si elle eût eu besoin de co- ıetterie; ne sortant jamais sans voile, ne levant jamais ı voile qu'à demi, et, lorsqu'elle quittait Rome pour al- à Tivoli ou à Baïa, se faisant suivre par un troupeau quatre cents ânesses, lesquelles lui fournissaient les trois ns de lait qu'elle prenait chaque jour.

Sabina Poppea avait eu ce que nous appellerions, nous res, une jeunesse orageuse. Othon la trouva momentané- nt mariée, dit Tacite, à un chevalier romain nommé Ru- ı Crispinius; Othon l'enleva à ce mari provisoire, la fit orcer et l'épousa. Othon, nous l'avons dit, était le cama- le de Néron. Celui-ci, en allant chez Othon, vit sa femme; rs, il envoya Othon en Espagne. Othon partit sans regim- : il connaissait son ami Néron.

Mais ce n'était pas tout que d'éloigner Othon pour deve- l'amant de Poppée. Poppée savait être sage quand son fit y était. Lorsque Othon l'avait aimée, Othon l'avait usée. César l'aimait, eh bien, que César en fît autant,

César était marié avec Octavie : il fallait donc éloigner Octavie. Agrippine s'opposerait à cette nouvelle union : il fallait donc aussi se débarrasser d'Agrippine. D'ailleurs, Poppée ne comprenait pas comment César pouvait garder Octavie, cette pleureuse éternelle, qui ne faisait que gémir sur la mort de Claude et de Britannicus. Poppée ne comprenait pas non plus comment César supportait la domination de sa mère, qui écoutait les délibérations du sénat derrière un rideau, et continuait de régner comme si César était encore un enfant. Cela ne pouvait durer ainsi.

Agrippine était à Antium, elle reçut une lettre de son fils qui l'invitait à venir le rejoindre à Baïa. Il ne pouvait, disait-il, rester plus longtemps loin d'une si bonne mère : il avait des torts envers elle, il voulait les lui faire oublier.

Un devin avait prédit à Agrippine que, si son fils devenait empereur, son fils la tuerait. Agrippine avait méprisé la prophétie du devin, et Néron régnait. Elle méprisa de même les conseils de Pallas, qui lui disait de ne pas aller à Baïa : elle y vint. Elle y trouva Néron plus tendre, plus respectueux, plus soumis que jamais. Elle se reprit à cette idée qu'elle pourrait peut-être l'emporter sur Poppée. C'était chez elle une idée fixe. Agrippine soupa avec Néron. Tous deux avaient bien pensé au poison, mais tous deux aussi avaient pensé au contre-poison.

Le souper fini, Néron dit à Agrippine qu'il ne voulait pas qu'elle retournât à Antium. Elle avait une villa à trois milles de là, près de Bauli; c'était là que Néron voulait qu'elle allât pour n'être plus éloignée de lui. Ce point était si bien arrêté dans son esprit, qu'il avait fait préparer une galère pour l'y transporter. Agrippine accepta.

A dix heures, le fils et la mère se séparèrent; Néron conduisit Agrippine jusqu'au bord de la mer; des esclaves portaient des torches; les musiciens qui avaient joué pendant le souper venaient derrière eux. Arrivé sur le rivage, Néron embrassa sa mère sur les mains et sur les yeux; puis il resta non-seulement jusqu'à ce qu'il l'eût vue descendre

ns l'intérieur de la galère, mais encore jusqu'à ce que la ière eût levé l'ancre et fût déjà loin.

Agrippine était assise dans la cabine : Crépéréius, son rviteur favori, était debout devant elle; Auronie, son ranchie, était à ses pieds. Le ciel était tout scintillant étoiles, la mer était calme comme un miroir. Tout à coup pont s'écroule : Crépéréius est écrasé, mais une poutre sou- nt les débris au-dessus de la tête d'Agrippine et d'Auro- e; au même moment, Agrippine sent que le plancher anque sous ses pieds, elle saute à la mer suivie d'Auro- e, et criant qu'on la sauve.

— Je suis Agrippine! Sauvez la mère de César!

A peine a-t-elle dit, qu'une rame se lève et, en retombant, i fend la tête. Agrippine a tout deviné : elle plonge sans ononcer une parole, ne reparaît à la surface que pour spirer, replonge encore, et, tandis que les assassins la ierchent, vivante pour l'achever, morte pour reporter son adavre à Néron, elle nage vigoureusement vers la terre, orde le rivage, gagne à pied sa villa, se fait reconnaître ses esclaves, et se jette sur son lit.

Pendant ce temps, on la cherche, on l'appelle de la ga- re; les gens qui habitent le rivage apprennent qu'Agrip- ne est tombée à la mer et n'a point reparu; bientôt toute population est sur la côte avec des flambeaux; des bar- ics sont poussées dans le golfe pour aller au secours de la ère de César; des hommes se jettent à la nage en l'appe- nt; d'autres, qui ne savent pas nager, descendent dans au jusqu'à la poitrine; ils jettent des cordes, ils tendent s mains. Dans ce moment de danger, on s'est souvenu l'Agrippinne est la fille de Germanicus.

Agrippine voit ces témoignages d'amour; elle se rassure l se sentant au milieu d'une population dévouée; elle com- end qu'elle ne pourra longtemps cacher sa présence, elle it dire qu'elle est sauvée. La foule entoure alors la villa vec des cris de joie; Agrippine se montre, le peuple rend râces aux dieux.

Néron a tout su presque à l'instant même; un messager

d'Agrippine est venu lui dire, de la part de sa maîtresse, qu'elle était sauvée. Agrippine a voulu, aux yeux de son fils, avoir l'air de croire que tout cela n'était qu'un accident où la volonté de Néron n'avait été pour rien.

Que fera Néron? Néron conçoit et dirige assez bien un crime; mais, si, par une circonstance quelconque, le crime avorte, Néron perd facilement la tête et il ne sait pas faire face au danger. Agrippine, les vêtements ruisselants, les cheveux collés au visage, Agrippine racontant le meurtre auquel elle n'a échappé que par miracle, peut soulever le peuple, entraîner les prétoriens, marcher contre Néron. Au moindre bruit, Néron tremble. Seul, il ne prendra aucune décision, il ne saura qu'attendre et trembler. Il envoie chercher Sénèque et Burrhus. A eux deux, le guerrier et le philosophe lui donneront peut-être un bon avis.

— Qui a conseillé le crime? demandent-ils après s'être consultés.

— Anicétus, le commandant de la flotte de Misène, répond Néron.

— Qu'Anicétus achève donc ce qu'il a commencé, disent Sénèque et Burrhus.

Anicétus ne se le fait pas redire deux fois; il part avec une douzaine de soldats.

Que vous semble de ces deux braves pédagogues? Tels que vous les voyez pourtant, c'étaient, après Thraséas, les deux plus honnêtes gens de l'époque. Comment donc! on avait voulu faire Sénèque empereur — à cause de ses hautes vertus! Voyez Tacite et Juvénal.

Cependant Agrippine s'est recouchée; elle a une seule esclave près d'elle. Tout à coup les cris de la foule cessent, le bruit des armes retentit dans les escaliers, l'esclave qui est près d'Agrippine se sauve par une petite porte dérobée; Agrippine va la suivre, quand la porte de la chambre s'ouvre. Agrippine se retourne et aperçoit Anicétus.

A sa vue et à la manière dont il entre dans la chambre de son impératrice, Agrippine a tout deviné. Toutefois, elle feint de ne rien craindre.

— Si tu viens pour savoir de mes nouvelles de la part de
›n fils, retourne vers lui et dis-lui que je suis sauvée.
Un des soldats s'avance alors, et, tandis qu'Agrippine
rle encore, la frappe d'un coup de bâton à la tête.
— Oh! dit Agrippine en levant les mains au ciel, oh! je
croirai jamais que Néron soit un parricide.
Pour toute réponse, Anicétus tire son épée.
Alors, Agrippine, d'un geste sublime d'impudeur, jette
n d'elle sa couverture, et, montrant ses flancs nus, ces
nes qu'elle veut punir d'avoir porté Néron :
— *Feri ventrem* (frappe au ventre)! dit-elle.
Et elle reçoit aussitôt quatre ou cinq coups d'épée dont
› meurt sans pousser un cri.
N'est-ce pas bien jusqu'au bout la femme que je vous ai
e, et n'est-elle pas morte comme elle a vécu?
Quant à Néron, attendez un moment encore. Néron est in-
mplet : il n'a encore tué que Britannicus et Agrippine; il
it qu'il tue Octavie. Mais Octavie était difficile à tuer à
ıse de sa faiblesse même. Agrippine luttait contre Néron;
ıdant la lutte, son pied a glissé dans le sang de Claude, et
› est tombée, c'est bien. Mais Octavie! comment égorgera-
›n cette douce brebis? comment étouffera-t-on cette blan-
› colombe? C'est la seule femme de Rome dont la calom-
› n'ait jamais pu approcher.
)n mit ses esclaves à la torture pour savoir si elle n'au-
t pas commis quelque crime inconnu dont on pût la pu-
. Ses esclaves moururent sans oser l'accuser. Il fallut en-
'e recourir à Anicétus. Au milieu d'un dîner, comme
ron, couronné de roses, marquait de la tête la mesure aux
siciens qui chantaient, Anicétus entra, se jeta aux pieds
Néron et s'écria que, vaincu par ses remords, il venait
›uer à l'empereur qu'il était l'amant d'Octavie.
)ctavie, cette chaste créature, la maîtresse d'un Anicé-
!
Personne ne crut à cette monstrueuse accusation; mais
importait à César? il voulait un prétexte, voilà tout.
icétus fut exilé en Sardaigne, et Octavie à Pandataria.

Puis, quelques jours après, on fit dire à Octavie qu'il fallait mourir.

La pauvre enfant, qui avait eu si peu de jours heureux dans la vie, s'effrayait cependant de la mort; elle se prit à pleurer, tendant les mains aux soldats, implorant Néron, non plus comme sa femme, mais comme sa sœur, adjurant sa clémence au nom de Germanicus. Mais les ordres étaient positifs : ni prières ni larmes ne pouvaient la sauver de ce crime énorme d'être coupable de trop de vertu. On lui prit les bras, on les lui roidit de force, on lui ouvrit les veines avec une lancette; puis, comme le sang, figé par la peur, ne voulait pas couler, on les lui trancha avec un rasoir. Enfin, comme le sang ne coulait pas encore, on l'étouffa dans la vapeur d'un bain bouillant.

Poppée, de son côté, avait donné ses ordres aux meurtriers; elle voulait être sûre qu'Octavie était bien morte : on lui apporta sa tête.

Alors, elle épousa tranquillement Néron.

Néron, dans un moment d'humeur, la tuera quelque jour d'un coup de pied.

Nous étions sur le lieu même où le drame terrible que nous venons de raconter s'était accompli. Ces ruines, c'étaient celles qui avaient vu Agrippine assise à la même table que Néron; ce rivage, c'était celui jusqu'où César avait reconduit sa mère. Nous montâmes dans la barque : nous étions sur le golfe où Agrippine avait été précipitée, et nous suivions la route qu'elle avait suivie à la nage pour aborder à Bauli.

On montre un prétendu tombeau qui passe pour le tombeau d'Agrippine. N'en croyez rien : ce n'était pas de ce côté-ci de Bauli qu'était situé le tombeau d'Agrippine; c'était sur le chemin de Misène, près de la villa de César. Puis le tombeau d'Agrippine n'avait pas cette dimension. Ses affranchis l'enterrèrent en secret, et, après la mort de Néron, lui élevèrent un monument. Or, ce monument de tardive piété était un tout petit tombeau, *levem tumulum*, dit Tacite.

Le golfe de Baïa devait être une miraculeuse chose quand

ses rives étaient couvertes de maisons; ses collines, d'arbres; ses eaux, de navires; puisque, aujourd'hui que ces maisons ne sont plus que des ruines, que ces collines, bouleversées par des tremblements de terre, sont arides et brûlées, que ces eaux sont silencieuses et désertes, Baïa est encore un des plus délicieux points du monde.

La soirée était splendide. Nous nous fîmes descendre à l'endroit même où était la villa d'Agrippine. La mer l'a recouverte; on en chercherait donc inutilement les ruines. Puis, à la lueur de la lune qui se levait derrière Sorrente, située en face de nous, de l'autre côté du golfe de Naples, nous nous engageâmes dans le chemin bordé de tombeaux qui conduit des bords de la mer au village de Boccola, l'ancienne Bauli. C'était fête, et tout ce pauvre village était en joie; on chantait, on dansait, et tout cela au milieu des ruines, au milieu des monuments funéraires d'un peuple disparu, sur cette même terre qu'avaient foulée Manlius, César, Agrippine, Néron, sur ce sol où était venu mourir Tibère.

Oui, le vieux Tibère était sorti de son île; il visitait Baïa, où peut-être il était venu prendre les eaux, lorsque le bruit lui revint que des accusés, dénoncés par lui-même, avaient été renvoyés sans même avoir été entendus. Cela sentait effroyablement la révolte. Aussi Tibère se hâta-t-il de regagner Misène, d'où il comptait s'embarquer pour Caprée, sa chère île, sa fidèle retraite, son imprenable forteresse. Mais à Misène les forces lui manquèrent, et il ne put aller plus loin. L'agonie fut longue et terrible. Le moribond se cramponnait à la vie, le vieil empereur ne voulait absolument point passer dieu. Un instant, Caligula le crut mort; il lui avait déjà tiré son anneau du doigt. Tibère se redresse et demande son anneau. Caligula se sauve effaré, tremblant. Tibère descend de son lit, veut le poursuivre, chancelle, appelle, et, comme personne ne répond, tombe sur le pavé. Alors, Macron entre, le regarde; et, comme Caligula lui demande à travers la porte ce qu'il faut faire :

— C'est bien simple, répondit Macron; jetez-moi un matelas sur cette vieille carcasse; et que tout soit dit.

Ce fut l'oraison funère de Tibère.

Comme nous l'avons dit, c'était dans le port de Misène qu'était la flotte romaine. Pline commandait cette flotte lors du tremblement de terre de 79. Ce fut de Misène qu'il partit pour aller étudier le phénomène arrivé à Stabie; il y mourut étouffé.

XXXV

UN COURANT D'AIR A NAPLES — LES ÉGLISES DE NAPLES

Malgré la fatigue de la journée, notre excursion sur la terre classique de Virgile, d'Horace et de Tacite avait eu pour nous un tel attrait, que nous proposâmes, Jadin et moi, pareille excursion à Pompéi pour le lendemain; mais, à cette proposition, Barbaïa jeta les hauts cris. Le lendemain, Duprez et la Malibran chantaient, et l'impresario ne se souciait pas de perdre six mille francs de recette pour l'amour de l'antiquité. Il fut donc convenu que la partie serait remise au surlendemain.

Bien nous en prit de n'avoir fait aucune opposition contre le pouvoir autocratique du czar de Saint-Charles!

Nous étions rentrés à minuit dans Naples, par le plus beau temps du monde : pas un nuage au ciel, pas une ride à la mer.

A trois heures du matin, je fus réveillé par le bruit de mes trois fenêtres qui s'ouvraient en même temps, et par celui de leurs dix-huit carreaux qui passaient de leurs châssis sur le parquet.

Je sautai à bas de mon lit et je crus que j'étais ivre. La maison chancelait. Je pensai à Pline l'Ancien, et, ne me souciant pas d'être étouffé comme lui, je m'habillai à la hâte, je pris un bougeoir et je m'élançai sur le palier!

Tous les hôtes de M. Martin Zir en firent autant que moi; chacun était sur le seuil de son appartement, plus ou moins vêtu. Je vis Jadin qui entre-bâillait sa porte, une allumette chimique à la main et Milord entre ses jambes.

— Je crois qu'il y a un courant d'air, me dit-il.

Ce courant d'air venait d'enlever le toit du palais du prince de San-Teodore, avec tous les domestiques qui étaient dans les mansardes.

Tout s'expliqua : nous n'avions pas la joie d'être menacés d'une éruption : c'était tout bonnement un coup de vent, mais un coup de vent comme il en fait à Naples; ce qui n'a aucun rapport avec les coups de vent des autres pays.

Sur soixante et dix fenêtres, il en était resté trois intactes. Sept ou huit plafonds étaient fendus. Une gerçure s'étendait du haut en bas de la maison. Huit jalousies avaient été emportées; les domestiques couraient après dans les rues, comme on court après son chapeau.

On se contenta de balayer les chambres, qui étaient pleines de vitres brisées; car d'envoyer chercher les vitriers, il n'y fallait pas songer. A Naples, on ne se dérange pas à trois heures du matin. D'ailleurs, c'eût été de la besogne à recommencer dix minutes après. Il était donc infiniment plus économique de se borner pour le moment aux jalousies.

J'étais un des moins malheureux : le vent ne m'en avait arraché qu'une. Il est vrai qu'en échange il ne me restait pas un carreau. Je me barricadai du mieux que je pus et j'essayai de me coucher; mais les éclairs et le tonnerre se mirent de la partie. Je me réfugiai au rez-de-chaussée, où le vent, ayant eu moins de prise, avait causé moins de dégât. Alors commença un de ces orages dont nous n'avons aucune idée, nous autres gens du Nord; il était accompagné d'une de ces pluies comme j'en avais reçu en Calabre seulement; je la reconnus pour être du même royaume.

En un instant, la villa Réale ne parut plus faire qu'un avec la mer; l'eau monta à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée et entra dans le salon. Aussitôt après, on vint prévenir M. Martin que ses caves étaient pleines et que les ton-

neaux dansaient une contredanse dans les avant-deux de laquelle il y en avait déjà eu cinq ou six de défoncés.

Au bout d'un instant, un âne chargé de légumes passa, emporté par le torrent; il s'en allait droit à un égout, suivi de son propriétaire, emporté comme lui. L'âne s'engouffra dans le cloaque et disparut; l'homme, plus heureux, s'accrocha à un pied de réverbère et tint bon : il était sauvé.

L'eau qui tombe en une heure à Naples mettrait deux mois à tomber à Paris; encore faudrait-il que l'hiver fût bien pluvieux.

Comme cette histoire d'âne emporté m'ébouriffait singulièrement et que j'y revenais sans cesse, on me raconta deux aventures du même genre.

Au dernier coup de vent, qui avait eu lieu il y avait six ou huit mois, un officier, enlevé de la tête de sa compagnie, avait été emporté, par un ruisseau gonflé, dans l'égout d'un immense édifice appelé le Serraglio; on n'en avait jamais entendu reparler.

A l'avant-dernier, qui avait eu lieu deux ans auparavant, une chose plus terrible et plus incroyable encore était arrivée. Une Française, madame Conti, revenait de Capoue dans sa voiture. Surprise par un orage pareil à celui dont nous jouissions dans le moment même, elle avait voulu continuer son chemin, au lieu d'abriter sa voiture dans quelque endroit où elle eût pu rester en sûreté. A la descente de Capodichino, elle trouva son chemin coupé par une rue qui descend vers la mer. Cette rue était devenue, non un torrent, mais un fleuve. A cette vue, le cocher s'effraye et veut rétrograder, madame Conti lui ordonne d'aller en avant, le cocher refuse, un débat s'engage, le cocher saute en bas de son siége et abandonne sa voiture. Pendant ce temps, le fleuve avait grossi toujours, il déborde à flots dans la rue transversale où est madame Conti; les chevaux prennent peur, font quatre pas en avant, sont enveloppés par les vagues qui se précipitent de Capodimonte et de Capodichino; au bout d'un instant, ils perdent pied et sont emportés, eux et la voiture; au bout

de vingt pas, la voiture est en morceaux. Le lendemain, on retrouva le cadavre de madame Conti.

Au reste, à Naples, il y a un avantage : c'est que, deux heures après ces sortes de déluges, il n'y paraît plus, si ce n'est aux rues qui sont devenues propres, ce qui ne leur arrive jamais qu'en pareille circonstance. Il y a cependant un officier chargé du nettoyage des places; mais cet officier est invisible : on sait qu'il s'appelle *portulano*, voilà tout.

J'oubliais de dire que, sans doute pour ne point s'exposer aux accidents que nous venons de raconter, dès qu'il tombe une goutte d'eau à Naples, tous les fiacres se sauvent, chacun tirant de son côté. Ni cris, ni prières, ni menaces ne les arrêtent; on dirait une volée d'oiseaux au milieu desquels on aurait jeté une pierre. Mais aussi, dès qu'il fait beau, c'est-à-dire quand on n'a plus besoin d'eux, ils reviennent s'épanouir à leur place ordinaire.

Une autre habitude des cochers napolitains est de dételer les chevaux pour les faire manger; ils leur mettent la botte de foin dans la voiture et ouvrent les deux portières; chaque cheval tire de son côté comme au ratelier. S'il vient une pratique pendant ce temps-là, le cocher lui fait signe que ses chevaux sont à leur repas, et la renvoie à son confrère.

Le temps étant rafraîchi et les rues devenues propres, nous voulûmes profiter de ce double avantage, et nous décidâmes, Jadin et moi, que nous emploierions la matinée à des courses à pied. Nous avions fort négligé les églises, qui sont en général d'une fort médiocre architecture.

Nous commençâmes par la cathédrale : c'était justice. Au-dessus de la grande porte intérieure, suspendu comme celui de Mahomet entre le ciel et la terre, est le tombeau de Charles d'Anjou. J'ai conté son histoire dans le *Speronare*. C'est ce prince qui voulut que sa femme eût un siége pareil à celui des trois reines ses sœurs, et qui, pour arriver à ce but, fit rouler du haut en bas de l'échafaud la tête de Conradin. En face de ce roi meurtrier est un roi meurtri, mais dans

un modeste tombeau, comme il convient à un prince hongrois qui se mêle de venir régner sur les Napolitains. Ce tombeau est celui d'André. Le cadavre qui y dort était de son vivant un beau et insoucieux jeune homme qui, un matin, par caprice sans doute, eut la ridicule prétention de vouloir être roi parce qu'il était le mari de la reine. Le lendemain du jour où cette billevesée lui était passée par la tête, il trouva la reine si occupée d'un ouvrage qu'elle exécutait, qu'il s'approcha jusqu'à son fauteuil sans être vu. Elle tressait des fils de soie de différentes couleurs, et, comme André ne pouvait deviner le but de ce travail :

— Que faites-vous donc là, madame? demanda-t-il.

— Une corde pour vous pendre, mon cher seigneur, répondit Jeanne avec son plus charmant sourire.

De là vient sans doute le proverbe : « Dire la vérité en riant. »

Trois jours après, André était étranglé avec cette charmante petite cordelette de soie que sa femme, comme elle le lui avait dit, avait pris la peine de tresser elle-même à cette intention.

De la cathédrale, nous passâmes à l'église Saint-Dominique. Là, du moins, c'est plaisir : on se retrouve en plein gothique, on sent que le monument est consacré au fondateur de l'inquisition : il est triste, solide et sombre.

C'est dans cette église qu'est le fameux crucifix qui parla à saint Thomas. L'image miraculeuse est de Masuccio Ier. Le saint craignait d'avoir fait quelque erreur dans sa *Somme théologique*, et il était venu au pied du crucifix, tourmenté de cette crainte, quand le Christ, voyant les inquiétudes de son serviteur, voulut le rassurer et lui dit : *Bene scripsisti de me, Thoma; quam ergo mercedem recipies.* (Tu as bien écrit sur moi, Thomas, je te promets que tu en recevras la récompense.)

Quoique le cas fût nouveau et étrange, le saint ne se démonta point.

— *Non aliam nisi te, Domine!* répondit-il. (Je n'en veux pas d'autre que toi-même, Seigneur).

Et le saint se sentit soulever de terre, en présage que bientôt il devait monter au ciel.

Ce qui m'attirait surtout dans l'église Saint-Dominique, c'est sa sacristie avec ses douze tombeaux renfermant les douze princes de la maison d'Aragon. Quand je dis ses douze tombeaux, je devrais dire ses douze cercueils : les cadavres sont couchés à visage découvert, aussi bien embaumés que possible par les Gannal de l'époque. Le dernier roi de la dynastie manque à la collection : il est venu, comme on sait, mourir en France.

Au milieu de ces tombeaux, il s'en trouve deux autres qui, pour ne pas être des tombeaux de roi, n'en sont pas moins fort curieux. L'un est celui de Pescaire, qui assiégea Marseille de compte à demi avec le connétable de Bourbon, et qui, chassé par les Marseillais, prit une si sanglante revanche à Pavie. Au-dessus de sa bière est son portrait, ainsi que sa bannière déchirée, et une courte et simple épée de fer, qu'on dit être celle que François Ier lui rendit deux heures avant d'écrire à sa mère le fameux *Tout est perdu fors l'honneur.*

L'autre tombeau, qui est tout bonnement une énorme malle dont le sacristain a la clef dans sa poche, renferme, à ce qu'on assure, le corps d'Antonello Petrucci, pendu dans la conspiration des barons. Que ce soit véritablement Antonello Petrucci, c'est ce que le moindre petit savant, c'est ce que le plus infime *topo litterato*, comme on appelle généralement cette race à Naples, peut nier; mais ce qui est incontestable, c'est que c'est un pendu, témoin son cou disloqué, sa bouche de travers et tous les muscles de sa figure encore crispés. Quoique mis avec une certaine recherche, le cadavre porte encore l'habit avec lequel il a été exécuté. Je suis forcé de dire que le seigneur Antonello Petrucci m'a paru fort laid. Il est vrai que, de son vivant, il était probablement mieux. La potence n'embellit pas.

De Saint-Dominique, nous passâmes à Sainte-Claire. Sainte-Claire a aussi sa collection de morts illustres. L'église tout entière avait été peinte par Giotto Guitto, qui faisait

avec le roi Robert de si bonnes plaisanteries, et qui lui représentait son peuple, non pas comme le cheval sans frein qu'il a choisi pour emblème, mais sous la forme d'un âne qui cherche un bât. Eh bien, cette église peinte par Giotto, il s'est trouvé un autre âne bâté qui l'a fait badigeonner tout entière, afin de lui donner du jour; tout entière, je me trompe : une belle Vierge, une sainte madone, une de ces figures tristes et candides comme les faisait Giotto, a échappé au vandalisme.

C'est à Sainte-Claire que dorment les Angevins : ce bon vieux roi Robert, qui couronna Pétrarque, le pendant de notre roi René, dort là, une fois en chair et en os, deux fois en marbre : assis et avec son costume royal; couché et dans son habit de Franciscain.

Jeanne est à quelques pas de lui : cette belle Jeanne qui fila la fameuse corde conjugale que vous savez. Elle est là avec une grande robe bien montante, toute parsemée des fleurs de lis de France. Au fait, n'était-elle pas du sang de cette chaste mère de saint Louis, que les indiscrétions poétiques de Thibaut ne purent parvenir à compromettre, tant sa vertu était une croyance publique, populaire et presque religieuse? Seulement, le sang s'était tant soit peu corrompu en passant des veines de l'aïeule dans celles de la petite-fille.

Malheureusement pour la mémoire de Jeanne, de laquelle on n'est déjà que trop porté à médire, on a eu l'imprudence d'enterrer à quelques pas d'elle le fameux Raymond Cabane, le mari de sa nourrice, ce misérable esclave sarrasin devenu grand sénéchal, et qui payait les honneurs dont l'accablait sa maîtresse en faisant des nœuds coulants aux cordes qu'elle tressait.

Maintenant, si l'on veut continuer de passer cette royale et funèbre revue, il faut aller de Sainte-Claire à Saint-Jean-Carbonara. C'est une jolie petite église de Masuccio II, qui, à part ses souvenirs historiques, mériterait encore d'être visitée. Là est le mausolée de Ladislas et de sa sœur Jeanne II. Vous savez comment l'un est mort et comment

l'autre a vécu. Pourquoi diable aussi un conquérant, un ambitieux, qui veut être roi d'Italie, s'avise-t-il de devenir amoureux de la fille d'un médecin de Pérouse!

Florence avait peur d'être conquise comme Rome venait de l'être; elle eut l'idée de s'entendre avec le médecin. Un jour, la fille, tout éplorée, vint se plaindre à son père de ce que son royal amant commençait à l'aimer moins. C'était une singulière confidence entre un père et une fille. Mais il paraît que cela se passait ainsi en l'an de grâce 1314.

La fille suivit ponctuellement les instructions paternelles; huit jours après, l'amant et la maîtresse mouraient empoisonnés : c'était alors une belle chose que la médecine.

Près de lui, comme nous l'avons dit, est sa sœur Jeanne II. A Naples, selon toute apparence, ce nom portait malheur, aux maris d'abord, aux femmes ensuite, puis, par-ci par-là, aux amants. Demandez à Gianni Caracciolo, qui est enterré à dix pas de sa maîtresse.

Celui-là, il faut lui rendre justice, fit tout ce qu'il put pour ne pas s'apercevoir que sa souveraine l'aimait, et pour ne pas se trouver seul en présence de Jeanne, dans la crainte d'être amené à lui déclarer ses sentiments. La chose en était devenue impertinente pour la pauvre femme. Aussi n'en voulut-elle pas avoir le démenti. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe. Or, Jeanne voulait être aimée et voulait entendre l'aveu de cet amour. Seulement, elle s'y prit singulièrement pour que le proverbe ne mentît pas.

Un soir qu'on parlait, au cercle de la reine, de ces antipathies instinctives que les hommes les plus braves ont pour certains animaux, et que chacun disait la sienne : celui-ci l'araignée, celui-là le lézard, un autre le chat, Caracciolo, interrogé, répondit que l'animal qui lui était le plus antipathique dans la création était le rat. Un rat, il l'avouait, l'eût fait sauver à l'autre bout du monde. Jeanne ne dit rien, mais elle tint compte de la chose.

Le surlendemain, comme Caracciolo se rendait au conseil, et que, pour s'y rendre, il traversait un long corridor du palais habité par les dames de la reine, un domestique

parut tout à coup à l'extrémité de ce corridor avec une cage pleine de rats. Caracciolo ne fit attention ni à la cage ni aux hôtes qu'elle contenait, et continua de s'avancer; mais, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas du valet, celui-ci posa sa cage à terre, ouvrit la porte, et tous les rats en sortirent, courant à droite et à gauche, avec la vélocité que l'on connaît à ce charmant animal.

Caracciolo avait dit vrai : il avait une haine, ou plutôt une terreur profonde pour les rats. Aussi, à peine les vit-il faire irruption hors de leur domicile, qu'il perdit la tête et se sauva comme un fou, frappant à toutes les portes. Mais toutes les portes étaient fermées à l'exception d'une seule qui s'ouvrit. Caracciolo se précipita dans la chambre et s'y trouva en présence de sa souveraine. Le pauvre courtisan, en fuyant un danger imaginaire, était tombé dans un danger réel.

Il n'eut pas lieu de regretter sa fortune. La reine le fit tour à tour grand sénéchal, duc d'Avellino et seigneur de Capoue. Il avait bien demandé à être prince de cette dernière ville; mais, comme c'était le titre réservé aux héritiers présomptifs de la couronne, la reine avait refusé. Il s'était alors rabattu sur le duché d'Amalfi et la principauté de Salerne; mais cette dernière concession souffrait aussi, à ce qu'il paraît, quelque petite difficulté, car, un jour que cette éternelle demande avait amené une discussion plus vive que d'habitude entre Jeanne et Caracciolo, l'amant oublia la distance que Jeanne avait franchie pour arriver jusqu'à lui, et appliqua sur la joue de sa royale maîtresse un soufflet de crocheteur.

Il en est des soufflets de crocheteur comme des baisers de nourrice : on les entend de loin. Une certaine duchesse de Suessa, ennemie jurée de Caracciolo, entendit le bruit de cet insolent soufflet; elle entra chez Jeanne comme Caracciolo en sortait, et trouva la reine pleurant de honte et de douleur.

Les deux femmes restèrent enfermées ensemble une partie de la journée. Quand les femmes veulent se mettre à la besogne, elles vont plus vite que nous autres; aussi, en deux

heures, tout fut-il résolu, principal et accessoires, faits et détails.

Le lendemain matin, comme Caracciolo était encore au lit, il entendit frapper à sa porte. Caracciolo, on le comprend très-bien, n'était pas sans défiance : c'était la première fois qu'il levait la main sur la reine, et ce malheureux soufflet qui lui était échappé l'avait tracassé toute la nuit. Aussi, avant d'ouvrir, commença-t-il par demander qui frappait.

— Hélas! répondit un page dont la voix était bien connue de Caracciolo, car c'était le page favori de Jeanne, c'est la reine qui vient d'être atteinte d'apoplexie, et Son Altesse ne veut pas mourir sans vous voir.

Caracciolo calcula à l'instant même qu'au moment de la mort de la reine, il pouvait arracher d'elle ce qu'il n'avait jamais pu obtenir de son vivant, et il ouvrit la porte.

Au même instant, cinq ou six hommes armés se précipitèrent sur lui, et, sans qu'il eût le temps de se mettre en défense, le renversèrent sur son lit et le massacrèrent à coups de hache et d'épée; et, après s'être assurés qu'il était bien mort, ils sortirent sans que personne fût venu les déranger dans leur sanglante exécution.

Trois heures plus tard, quand on entra chez le grand sénéchal, on le trouva couché à terre, à moitié vêtu, une seule jambe chaussée, les assassins l'ayant laissé juste dans l'état où la mort l'avait saisi.

Prenez les uns après les autres tous ces rois, toutes ces reines et tous ces courtisans, et vous n'en trouverez pas un sur quatre qui soit mort de la façon dont Dieu a destiné l'homme à mourir.

XXXVI

UNE VISITE A HERCULANUM ET A POMPÉI.

Un des malheurs auxquels est exposée cette classe de voyageurs que Sterne désigne sous le nom de voyageurs curieux, c'est qu'en général on ne peut être transporté sans transition d'un lieu à un autre. Si l'on avait la faculté de bondir de Paris à Florence, de Florence à Venise, de Venise à Naples, ou de fermer au moins les yeux tout le long de la route, l'Italie présenterait des sensations tranchées, inouïes, ineffaçables; mais, au lieu de cela, malgré la rapidité des malles-poste, malgré l'agilité des bateaux à vapeur, il faut bien traverser un paysage, il faut bien aborder dans un port; les préparations détruisent alors les sensations. Marseille révèle Naples; la Maison carrée et le pont du Gard dénoncent le Panthéon et le Colisée. Toute impression perd alors son inattendu et, par conséquent, sa force.

Ainsi est-il de Pompéi : on commence par visiter le musée de Naples, on s'appesantit sur toutes ces merveilles d'art ou de formes retrouvées depuis deux cents ans que durent les fouilles; bronzes et peintures, on se fait raconter l'histoire de chaque chose, comment et quand elle a été retrouvée, à quel usage elle servait, en quel lieu elle était placée; puis, lorsqu'on s'est bien blasé sur les bijoux, vient le jour de l'écrin.

Nous évitâmes ce premier piége, mais nous ne pûmes en faire autant d'un second : échappés aux Studi, nous retombâmes dans Herculanum.

Herculanum et Pompéi périrent dans la même catastrophe, et cependant d'une façon toute différente. Herculanum fut enveloppée, étreinte, et enfin recouverte par la lave, sur la route de laquelle elle se trouva; Pompéi, plus éloignée, fut

sous cette pluie de cendre et de pierres ponces que
Pline le Jeune, et dont fut victime Pline l'Ancien. Il en
u'à Herculanum tout ce qui pouvait subir l'action du
évoré par le feu; que le fer, le bronze et l'argent
nt seuls; tandis qu'à Pompéi, au contraire, tout fut
conservé, entretenu, si on peut le dire, par cette
uche de cendres dont le volcan avait recouvert la
pourrait presque le croire, dans un simple but d'art
néologie, afin de conserver aux siècles à venir un
chantillon de ce qu'était une ville romaine pendant
ère année du règne de Titus.
ment où l'on retrouva Herculanum et Pompéi, elles
à peu près aussi perdues que le sont aujourd'hui
plonte et Retine. Pour Herculanum, la chose n'était
nante : il fallait presque un miracle pour la retrou-
culanum dormait au fond d'une tombe de lave pro-
cinquante ou soixante pieds. La pauvre ville d'Her-
blait bien morte et ensevelie à tout jamais. Mais il
t pas ainsi de Pompéi.
i n'était point morte, Pompéi n'était point ensevelie,
semblait dormir. Seulement, ce qu'on prenait pour
le sa couche était le linceul de son tombeau. Pom-
verte seulement à la hauteur de quinze ou vingt
ançait hors de la cendre, qui n'avait pu la couvrir
ient, les chapiteaux de ses colonnes, les extrémités
rtiques, les toits de ses maisons; Pompéi enfin de-
incessamment secours, et criait jour et nuit du fond
pulcre, où elle n'était ensevelie qu'à moitié : « Fouil-
uis là ! » Il y a plus : quelques-uns prétendent que
ption dont parle Pline ne fut pas celle qui détruisit
Selon Ignarra et Laporte-Dutheil, Pompéi, à moitié
, aurait pour cette fois secoué sa couche de sable,
tant, comme la Ginevra de Florence, serait reparue
r du jour, son voile mortuaire à la main et réclamant
trop tôt rayé de la liste des villes; si bien que, selon
ille ressuscitée aurait encore vécu jusqu'en l'an 471,
laquelle le tremblement de terre décrit par Marcel-

lin l'aurait définitivement engloutie. Ceux-ci se fondent sur ce que Pompéi se trouve encore indiquée sur la carte de Peutinger, qui est postérieure au règne de Constantin, et ne disparaît entièrement de la surface du sol que dans l'itinéraire d'Antonin.

Rien de plus possible, au bout du compte; et nous ne sommes pas disposé à chicaner Pompéi sur quatre siècles de plus ou de moins. Cependant il y a un fait incontestable qui s'oppose à la reconnaissance pleine et entière de cette résurrection : c'est qu'aucune monnaie de cuivre, d'argent ou d'or n'a été retrouvée, à Pompéi, postérieure à l'an 79, quoique, incontestablement encore, les empereurs aient continué à faire frapper monnaie, cette haute prérogative du rang suprême à laquelle les souverains tiennent tant. Or, supposez Saint-Cloud enseveli à notre époque et exhumé dans deux mille ans : je suis convaincu qu'on retrouverait dans les fouilles de Saint-Cloud infiniment plus de pièces de cinq, de vingt et de quarante francs à l'effigie de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, que de sous parisis et de deniers d'or et d'argent au millésime du XIVe siècle.

Ce qui est probable, c'est que la cendre, en engloutissant la ville tout entière, avait laissé échapper les trois quarts de la population; que cette population, soit dans l'espoir de mettre à découvert un jour ses anciennes demeures, soit par cet amour du sol si fortement enraciné dans le cœur des habitants de la Campanie, n'aura pas voulu s'éloigner de l'emplacement qu'elle avait déjà habité; qu'elle aura élevé un village près de la ville; que le nouveau bourg aura pris le nom de l'ancienne cité, et que les géographes, en retrouvant ce nom sur la carte de Peutinger, auront pris la fille pour la mère, et auront confondu la tombe avec le berceau.

Cela est si vrai, que l'on retrouva entre Bosco-Real et Bosco-Trecase cette nouvelle Pompéi, laquelle gardait aussi des bronzes magnifiques et des statues du meilleur temps, vieux débris arrachés sans doute à son ancienne splendeur. Mais les maisons qui renfermaient ces bronzes et ces statues

taient, comme architecture et comme peinture, d'une époque de décadence tellement en désaccord avec les chefs-'œuvre de l'art, qu'on peut croire qu'il y avait plusieurs iècles de différence entre les uns et les autres. Cependant, faut le dire, la distribution intérieure des appartements tait absolument la même, quoique, selon toute probabilité, ette seconde Pompéi eût été engloutie quatre siècles après ancienne.

Ainsi, comme nous le disions, la renommée de la ville recque a longtemps survécu à elle-même pour s'éteindre iste au moment où elle allait reparaître plus brillante que mais.

D'abord un grand nombre des habitants de Pompéi retournèrent, la hache et la pioche à la main, fouiller plus 'une fois cette vaste tombe où était restée enfouie la plus rande partie de leurs richesses. Les antiquaires appellent ela une profanation; il est évident qu'ils ne se seraient as entendus sur le mot avec les anciens habitants de 'ompéi.

Alexandre Sévère fit fouiller Pompéi, il en tira une grande uantité de marbres, de colonnes et de statues d'un très-eau travail, qu'il employa dans les constructions nouvelles u'il faisait faire à Rome, et parmi lesquelles on les reconait comme on reconnaîtrait un fragment de la renaissance u milieu de l'architecture napoléonienne.

Puis vint le flot de la barbarie, qui, comme une nouvelle ve, couvrit non-seulement les villes mortes, mais encore s villes vivantes. Que devinrent alors Pompéi et le village u'elle tenait par la main comme une mère tient son enfant? l n'en est plus question, nul ne sait plus rien. Sans doute out ce qui dépassait cette couche de cendres qui montait, omme nous l'avons dit, plus haut que le premier étage, fut battu. Chapiteaux, frontons, terrasses se nivelèrent. Quelque temps encore, les ruines indiquèrent la place des tombeaux, puis les ruines elles-mêmes devinrent de la poudre; a poussière se mêla à la poussière; quelques maigres gazons, quelques arbres rares poussèrent sur cette terre sté-

rile, et tout fut dit : Pompéi avait disparu; on chercha vainement où avait été Pompéi. Pompéi avait été oubliée!

Dix siècles se passèrent.

Un jour, c'était en 1592, l'architecte Dominique Fontana fut appelé par Mutius Cuttavilla, duc de Sarno. Il s'agissait de creuser un aqueduc pour porter de l'eau à la Torre. Fontana se mit à l'œuvre; et, comme la ligne qu'il avait tracée traversait tout le plan de Pompéi, ses ouvriers allèrent bientôt se heurter contre des fondations de maisons, des bases de colonnes et des degrés de temples. On vint prévenir l'architecte de ce qui se passait ainsi sous terre; il descendit dans les fouilles, une torche à la main; reconnut des marbres, des bronzes, des peintures; traversa des rues, des théatres, des portiques; puis, stupéfait de ce qu'il avait vu dans cette nécropole, remonta pour demander au duc de Sarno ce qu'il devait faire. Le duc lui répondit qu'il devait continuer son aqueduc.

Fontana n'était pas assez riche pour entretenir des fouilles à ses frais : il se contenta donc, en artiste pieux qu'il était, de continuer les excavations en réparant à mesure ce qu'il était forcé de détruire; il passa ainsi sous le temple d'Isis sans le renverser, et, aujourd'hui encore, on peut suivre sa marche par les soupiraux du canal qu'il traça.

Pendant ce temps, Herculanum dormait, plus tranquille que sa sœur en infortune, car sa tombe à elle était plus sûre et plus profonde; mais, comme si une loi de ce monde était qu'il n'y aura pas de repos éternel, même pour les morts, l'heure de sa résurrection sonna avant même qu'eût sonné celle de Pompéi.

Ce fut un prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, qui comprit le premier quel était le trésor que seize siècles avaient dédaigneusement foulé aux pieds. Marié à une fille du prince de Salsa, et désirant embellir une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Portici, il commença d'acheter aux paysans des environs tous les fragments d'antiquités qu'ils lui apportèrent. D'abord il prit tout ce qu'on lui apporta; puis, comme avec l'abondance son goût devint plus difficile,

il exigea que les choses eussent une certaine valeur pour en faire l'acquisition. Enfin, voyant qu'on lui apportait chaque jour de nouvelles richesses, il résolut de remonter lui-même à cette source, et fit venir un architecte. L'architecte demanda des renseignements aux paysans, reconnut les localités, et prit si bien ses mesures, que, dès sa première fouille, exécutée vers l'an 1720, on retrouva deux statues d'Hercule, on découvrit un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre, vingt-quatre extérieures, vingt-quatre intérieures; et enfin on mit au jour sept nouvelles statues grecques, que le libéral prince d'Elbeuf donna en pur don au prince Eugène de Savoie.

Mais, comme on le comprend, la chose fit grand bruit : on exagéra encore les merveilles de la ville souterraine; le gouvernement intervint et ordonna au prince d'Elbeuf d'interrompre ses excavations. Les fouilles restèrent quelque temps suspendues.

Enfin, le jeune prince des Asturies, don Carlos, monta sur le trône de Naples sous le nom de Charles III, fit bâtir le palais de Portici, et, achetant la maison du prince d'Elbeuf avec tout ce qu'elle contenait, reprit les fouilles et les fit continuer jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur. Ce ne fut plus alors un monument solitaire ou un temple isolé que l'on rencontra : ce fut une ville tout entière disparue sous la lave, gisante entre Portici et Resina, et que sa position d'abord, puis des inscriptions, les unes grecques, les autres latines, firent reconnaître pour l'ancienne ville d'Herculanum.

Mais l'extraction de cette cité n'était point facile; la cité était emboîtée dans son moule de lave; il fallait briser le moule pour arriver à la pierre; on s'aperçut bientôt des frais énormes que nécessitait ce travail inconnu, et, après quelques années, on y renonça. Ces quelques années avaient cependant produit des trésors.

Il faut dire aussi que l'attention fut tout à coup détournée d'Herculanum et se reporta sur Pompéi. Déjà, vers la fin du siècle précédent, on avait trouvé dans des ruines, sur les

bords du fleuve Sarno, un trépied et un petit Priape en bronze; puis d'autres objets précieux avaient été le résultat d'une fouille particulière faite en 1689, à environ un mille de la mer, sur le flanc oriental du Vésuve; enfin, en 1748, des paysans creusent un fossé, quelque chose leur résiste; ils redoublent d'efforts, découvrent des monuments, des maisons, des statues; la ville ensevelie revoit le jour, la cité perdue est retrouvée; Pompéi sort de son tombeau, morte il est vrai, mais belle encore, comme au jour où elle y est descendue. Jusqu'à cette heure, on a évoqué l'ombre des hommes; à ce moment, on va évoquer le spectre d'une ville. L'antiquité, racontée par les historiens, chantée par les poëtes, rêvée par les savants, a pris tout à coup un corps : le passé se fait visible pour l'avenir.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, une sensation peut être détruite, du moins en partie, par la progression. Ainsi est-il généralement de Pompéi, qui, pour son malheur, a Herculanum sur son chemin. En effet, Herculanum, au lieu d'irriter la curiosité, la fatigue : on descend dans les fouilles d'Herculanum comme dans une mine, par une espèce de puits; ensuite viennent des corridors souterrains où l'on ne pénètre qu'avec des torches; corridors noircis par la fumée, qui de temps en temps laissent entrevoir, comme par la déchirure d'un voile, le coin d'une maison, le péristyle d'un temple, les degrés d'un théâtre; tout cela incomplet, mutilé, sombre, sans suite, sans ensemble, et, par conséquent, sans effet. Aussi, au bout d'une heure passée dans ces souterrains, le plus terrible antiquaire, l'archéologue le plus obstiné, le plus infatigable curieux, n'éprouvent-ils qu'un besoin, celui de revoir la clarté du jour, ne ressentent-ils qu'un désir, celui de respirer l'air du ciel. Ce fut ce qui nous arriva.

Nous nous remîmes en route après avoir visité cette momie de ville, et nous reprîmes la route qui conduit de Naples à Salerne. A une demi-lieue de la tour de l'Annonciation, une route s'offrit tracée sur le sable, s'enfonçant vers la gauche, et présentant à son entrée un poteau avec cette in-

ı : *Via di Pompei.* Nous la prîmes, et, au bout d'une ure de marche, nous rencontrâmes une barrière qui devant nous, et nous nous trouvâmes à cent pas de ɔn de Diomède, et, par conséquent, à l'extrémité de es Tombeaux.

faut le dire, malgré le tort qu'Herculanum fait à l'impression est vive, profonde, durable; cette rue beaux est un magnifique péristyle pour entrer dans ɜ morte; puis, tous ces monuments funèbres placés x côtés de la route consulaire au bout de laquelle béante la porte de Pompéi, ne dépassant pas la le sable qui les recouvrait, se sont conservés intacts au jour où ils sont sortis des mains de l'artiste; seule temps a déposé sur eux en passant cette belle ɔmbre, ce vernis des siècles, qui est la suprême le toute architecture.

ɜz à cela la solitude, cette poétique gardienne des s et des ruines.

erait-ce donc, je le répète, si l'on n'avait point passé culanum! Qu'on se figure, sous un soleil ardent, ou, ime mieux, sous un pâle rayon de la lune, une rue ɜ vingt pas, longue de cinq cents, toute sillonnée ɔar les roues des chars antiques, toute garnie de pareils aux nôtres, toute bordée, à droite et à gauche monuments funéraires, au-dessus desquels se balanɜlques maigres et tristes arbustes poussés à grand'ɪns cette cendre; offrant à son extrémité, comme une arche à travers laquelle on ne voit que le ciel, cette ar laquelle on allait de la ville des morts à la ville ɪnts; qu'on entoure tout cela de silence, de solitude, ɜillement, et l'on aura une idée, bien incomplète enɜ l'aspect merveilleux que présente le faubourg de appelé par les anciens le bourg d'Augustus-Félix, ɜs modernes la *rue des Tombeaux.*

nous arrêtâmes, ne songeant plus à ce soleil de egrés qui tombait d'aplomb sur nos têtes, moi, pour le nom de tous ces monuments, Jadin, pour faire un

croquis de cette vue. On eût dit que nous avions peur de voir disparaître tout ce panorama d'un autre âge, et que nous voulions le fixer sur le papier avant qu'il s'envolât comme un songe ou qu'il s'évanouît comme une vision.

Au commencement de la rue s'ouvre la première maison déterrée. Par un hasard étrange, c'est une des plus complètes : cette maison était celle de l'affranchi Arrius Diomède.

Que notre lecteur se tranquillise, nous ne comptons pas l'emmener dans une excursion domiciliaire; nous visiterons trois ou quatre des maisons les plus importantes, nous entrerons dans une ou deux boutiques, nous passerons devant un temple, nous traverserons le Forum, nous ferons le tour d'un théâtre, nous lirons quelques inscriptions, et ce sera tout.

XXXVII

LA RUE DES TOMBEAUX

La première, la seule maison même, je crois, de la rue des Tombeaux qui soit découverte, est celle de l'affranchi Arrius Diomède; vaste tombeau elle-même, car, dans sa galerie souterraine, où l'on descend par le jardin, on retrouva vingt squelettes.

Arrius Diomède ne démentait pas le proverbe : « Riche comme un affranchi. » Sa maison est comme celle d'un millionnaire. A défaut de gravure, essayons de faire comprendre par la description ce que c'était que la maison d'un millionnaire romain.

Quand nous disons que celle-ci appartenait à Arrius Diomède, il ne faut pas prendre à la lettre ce que nous disons : depuis qu'un Florentin a fait contre moi un volume parce que j'avais écrit *Corso* Donati, au lieu de *Cocco* dei Donati, et *Jacob* de Pazzi, au lieu de *Jacques* de Pazzi, je deviens mé-

ticuleux en diable en matière de noms, et je mets plutôt deux points sur un *i* que de n'en pas mettre du tout.

Ce qui a fait donner à la belle villa que nous allons décrire l'appellation sous laquelle elle est connue, c'est que le tombeau le plus voisin d'elle est consacré à la famille de l'affranchi Diomède. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, car il portait l'inscription suivante :

M. ARRIUS. I. L. DIOMEDES
SIBI. SUI. MEMORIÆ
MAGISTER. PAG. AUG. FELIC. SUB. URB.

Ce qui voulait dire : « Marcus Arrius Diomède, affranchi de Julia, maître du bourg Augustus-Félix, près de la ville, a élevé ce tombeau à sa mémoire et à celle des siens. »

Or, après que la maison avait donné un nom au tombeau, le tombeau à son tour en donna un à la maison.

Non-seulement c'était une maison de la plus suprême élégance, et bâtie à une des plus heureuses époques de l'art romain, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste ; mais encore c'était un des plus grands édifices particuliers de Pompéi : deux étages restent debout ; le troisième manque.

On monte quelques degrés, puis on entre par une petite porte dans une cour ouverte, environnée de quatorze colonnes : cette cour, comme toutes les cours antiques, avait la forme d'un cloître ; ces colonnes soutenaient un toit dont l'inclinaison intérieure versait les eaux dans un petit canal ; aussi cette cour s'appelait-elle l'impluvium.

C'est en côtoyant cette cour et en se promenant à l'abri de ce toit, lorsqu'ils n'étaient pas au forum ou lorsqu'il pleuvait, que les Romains, ces éternels promeneurs, passaient leur vie. Les murs de ces portiques étaient élégamment peints à fresque, ressemblance qu'ils avaient de plus avec les cloîtres du riche couvent de Saint-Marc, à Florence.

Cette cour faisait ordinairement le centre des maisons ro-

maines; toutes les portes des différents appartements, depuis celles des esclaves jusqu'à celle des maîtres de la maison, s'ouvraient sous ses portiques; le patron, en s'y promenant, voyait à peu près tout ce qui se passait chez lui.

Un petit jardin, qui devait être plein de fleurs, était au milieu de cette cour, traversée par le canal dont nous avons parlé, lequel recevait l'eau de pluie et la conduisait à deux citernes. Ces citernes avaient des margelles de pierre volcanique, et dans l'une de ces pierres on retrouva la cannelure qui fixait la corde à l'aide de laquelle on tirait l'eau. Tout ce qui ne devait pas être planté était pavé avec des morceaux de mosaïque maintenus par un enduit de tuile pilée. Au dehors et sous le portique était une niche contenant une petite statue de Minerve.

A droite étaient les chambres pour les esclaves; au milieu de ces chambres, il y avait un petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur. On retrouva dans cet étage, qui était probablement un grenier, de la paille et de l'orge. A côté de l'escalier étaient les amphores et une armoire; à gauche se trouvaient les bains. Les bains faisaient chez les Romains la jouissance suprême de la vie intérieure. Aussi, au contraire de chez nous, où l'on possède à grand'peine un simple cabinet de toilette, les bains, dans une maison romaine, occupaient-ils en général le sixième de l'appartement.

C'est que c'était une très-grande affaire que de prendre un bain sous le règne des douze Césars.

Chez nous, on se blottit dans une baignoire plus ou moins courte. Heureux ceux qui ont de petites jambes ou de grandes baignoires!

Puis, après une demi-heure passée à se tourner et à se retourner pour éviter les crampes, on sonne, on s'essuie avec du linge froid ou brûlant, on se rhabille et l'on sort.

Chez les Romains, c'était tout autre chose.

Voyez plutôt les bains de l'affranchi Arrius Diomède.

Il y avait d'abord une première chambre. Dans cette première chambre, on trouva un bassin pour le bain froid. Ce bassin était entouré d'un joli petit portique avec des colon-

nes octogones, et au fond duquel était un fourneau; sur ce fourneau était un chaudron et une poêle à deux anses encore noircie par la fumée, un gril de fer, plusieurs pots de terre et une casserole.

Il paraît que, comme nous, les Romains se faisaient quelquefois servir à déjeuner dans leurs bains froids.

Il y avait ensuite une seconde chambre : c'était celle où ceux qui voulaient prendre les bains chauds se déshabillaient; on l'appellait *apodyterium*. Puis il y avait une troisième chambre : c'était celle où étaient à la fois le bain chaud et la fournaise. La fournaise était une construction de briques pareille à un poêle; seulement, sa forme était longue au lieu d'être élevée. Trois vases de cuivre contenaient de l'eau portée à des degrés différents; l'eau froide, l'eau tiède et l'eau chaude. Des tuyaux de plomb, qui servaient de conducteurs à cette eau, s'ouvraient par des robinets à peu près pareils aux nôtres, et permettaient au baigneur de hausser ou diminuer la température de son bain.

Alors, on quittait le rez-de-chaussée et l'on montait au premier étage. Là, exactement au-dessus de l'autre, se trouvait une petite chambre que l'on appelait l'étuve. On y pénétrait après avoir traversé une autre chambre, où l'on déposait les vêtements dont on s'était couvert pour monter du rez-de-chaussée au premier étage. De cette première chambre, on traversait le tépidarium, où l'on ne s'arrêtait qu'au retour, et l'on entrait dans l'étuve : c'est dans cette étuve, située, comme nous l'avons dit, au-dessus de la fournaise, qu'on prenait le bain de vapeur.

Une fenêtre s'ouvrant sur la petite cour servait à donner de l'air au baigneur quand il était sur le point d'étouffer. Une lampe était posée dans une niche qui donnait à la fois dans l'étuve et dans le tépidarium, et qui, lorsqu'on voulait prendre des bains le soir, éclairait les deux appartements.

Aujourd'hui que les bains russes sont à la mode, il est inutile de décrire cette douleur graduée dont les anciens s'étaient fait une jouissance. Lorsqu'ils avaient passé dans l'étuve le temps qu'ils voulaient consacrer à fondre, ils repas-

saient dans le tépidarium. Là, un esclave attendait le baigneur; il tenait d'une main une fiole et de l'autre un frottoir. Le frottoir était composé de petites lames d'ivoire, d'argent ou d'or, pareilles, moins les dents, à celles d'une étrille, et s'appelait *strigilis*. La petite fiole contenait une huile parfumée et se nommait *guttum*. D'abord, l'esclave grattait le baigneur avec le strigilis, puis il inclinait au-dessus de sa tête et de ses épaules le guttum, en laissait tomber quelques gouttes d'huile odorante qu'il lui étendait par tout le corps avec la main. Le tépidarium, comme l'étuve, avait une fenêtre; mais cette fenêtre l'emporte fort en célébrité sur la fenêtre sa voisine. Cela tient à ce que, dans ses châssis de bois réduits en cendre, on retrouva quatre carreaux de vitre.

Or, au moment où on les retrouva, un savant italien venait de prouver, dans un ouvrage en quatre volumes in-quarto, que les anciens ne connaissaient pas le verre.

Le libraire qui avait imprimé l'ouvrage fut ruiné; mais l'auteur n'en resta pas moins un savantissime.

Outre cette fenêtre, on retrouva dans le tépidarium des siéges en bois, et à terre, à côté de l'un d'eux, le fond d'un panier.

De cette chambre, où se terminait l'opération du bain, on repassait dans l'apodytérium, où l'on se rhabillait avec les vêtements que les esclaves avaient montés, et tout était fini.

L'empereur Commode prenait par jour sept bains dans le genre de celui-ci. Il devait lui rester, comme on le voit, pour les soins de son empire, encore moins de temps qu'il n'en restait à Orosmane, lequel, s'il faut en croire M. de Voltaire, n'y donnait cependant qu'une heure.

Des bains, nous passâmes dans une espèce de dépense attenante aux chambres à coucher. Dans cette dépense, on trouva à terre, et au pied d'une table de marbre soutenue par la statue d'une jeune prêtresse, plusieurs vases de cuisine.

Dans les chambres à coucher, on ne retrouva rien que des peintures encores fraiches, des mosaïques et des marbres.

Au reste, toutes ces chambres à coucher, éclairées par la porte seulement, étaient petites et devaient être fort peu confortables.

Au milieu de ces chambres était une salle à manger, bâtie en forme d'hémicycle et dans laquelle on voit encore la place de la table. On y retrouva des vases de terre et de bronze, des moules à pâtisserie de la forme des nôtres, deux petits trépieds destinés à soutenir les lampes quand on dînait ou soupait à la lumière : deux petits bassins à laver les mains; deux couteaux avec des manches d'os; enfin des anneaux avec de petites plaques pour les armoires. Tout autour des murailles étaient peintes des fresques représentant des poissons de toute forme et de toute couleur, lesquels, outre la porte, étaient éclairées par trois fenêtres donnant sur la campagne, et s'ouvrant à l'orient et au midi.

Dans l'autre face du portique s'ouvrait l'*exedra*, ou le salon de réception. Quelques cabinets aboutissaient à ce salon; dans l'un d'eux, on retrouva une table ronde en marbre blanc, ornée de deux têtes de tigre, dont chacune faisait jaillir l'eau par sa bouche; des médaillons de marbre représentant Vulcain près de son enclume; une femme ailée tenant d'une main un papillon et de l'autre un flambeau qu'elle approche d'un autel auquel elle va mettre le feu; un Hercule appuyé sur sa massue avec une peau de lion, un carquois et des flèches; des faunes avec un vase et un thyrse dans les mains; cinq petits masques troués à la place des yeux et de la bouche; enfin un lièvre qui grignote des fruits.

Puis, des étages supérieurs étaient tombés, dans ce salon et dans les cabinets voisins, des vases d'argent sculptés, un vase de cuisine en bronze, des pièces de monnaie, dont une était de Naples antique, c'est-à-dire avait déjà près de quinze cents ans à cette époque; enfin, différents morceaux d'ivoire détachés d'une petite statue qu'ils recouvraient, et qui servaient d'ornement à un meuble.

De l'exédra on passe sur une terrasse; cette terrasse dominait le quartier des esclaves. Dans ce quartier, on trouva une bouteille suspendue à un clou, des vases de terre cuite,

une lampe, quatre bêches et un râteau de fer, un couteau à manche d'os, des vases de verre et des monnaies de bronze : c'était l'ameublement et la richesse de la pauvre petite colonie.

Près d'une porte étaient un squelette d'homme et un squelette de brebis : la brebis avait encore au cou sa clochette.

Outre les pièces que nous avons décrites, il y avait un appartement d'été : on descendait dans cet appartement par un petit escalier; les pièces en étaient voûtées, ornées de fresques et pavées en mosaïque. Les peintures qui couvraient les murailles de la plus grande de ces pièces représentaient une Uranie, une Melpomène, une Minerve, un pédagogue assis, tenant un bâton à la main et ayant un coffre plein de papyrus à ses pieds; des génies et des bacchantes qui dansent en pinçant de la sambuca; ce qui fit croire que cette chambre était une bibliothèque. Un reste de tapis en couvrait le pavé.

De cette chambre, et en traversant le jardin, on descend dans une galerie souterraine; c'est dans cette galerie que s'étaient réfugiés les habitants de la maison. On y retrouva vingt squelettes appuyés au mur : deux de ces squelettes appartenaient à des enfants; un troisième était, selon toute probabilité, celui de la maîtresse de la maison, car on lui trouva aux bras deux bracelets et aux doigts quatre anneaux. Tous avaient été étouffés par la cendre; et, comme à cette cendre avaient succédé des torrents d'eau, elle avait été changée en un limon qui s'était séché lentement, enveloppant les cadavres comme un moule. Aussi, lorsqu'on les trouva, ces cadavres étaient-ils parfaitement conservés; mais à peine les toucha-t-on du bout du doigt, qu'ils tombèrent réduits en poudre, et ne laissèrent debout que leurs ossements. Le limon qui les emboîtait demeura plus solide et l'on conserve au musée de Naples un fragment de cette terre dans lequel est empreint un magnifique sein de femme à la surface duquel on distingue les plis d'une robe de mousseline. Un second fragment garde le moule de deux épaules;

un troisième, les contours d'un bras : tout cela jeune et arrondi, tout cela magnifique de forme.

En outre, on trouva à terre deux colliers d'or, dont l'un était orné de neuf plaques d'émeraudes, et dont l'autre portait une chaînette au bout de laquelle pendaient deux feuilles de pampre; deux anneaux d'argent, une grosse épingle, un candélabre dont le pied était formé par trois jambes d'homme, un paquet de clefs, deux améthystes, sur l'une desquelles était gravée une Vénus Anadyomène, dans la même pose que la Vénus de Médicis; enfin trente et une pièces de monnaie presque toutes consulaires, et quarante-quatre autres presque toutes impériales, parmi lesquelles étaient plusieurs Galba et plusieurs Vespasien.

Mais dans cette galerie funèbre n'étaient point renfermés tous les cadavres. Un autre squelette fut retrouvé près de la porte qui donnait du côté de la mer; celui-là, sans doute, était le squelette du maître de la maison, car il tenait dans une main une clef et dans l'autre une bague et un rouleau de dix pièces d'or à l'effigie de Néron et d'Agrippine, de Vitellius, de Vespasien et de Titus, quatre-vingt-huit pièces d'argent impériales et consulaires au nombre desquelles étaient un Marc-Antoine et une Cléopâtre, et enfin quelques sous en bronze à l'effigie d'Auguste et de Claude. A quelques pas du cadavre de cet homme, on trouva encore deux autres squelettes auprès desquels étaient cinq médailles de bronze; puis, hors de la porte et en s'avançant vers la mer, neuf autres squelettes encore, appartenant probablement à la famille d'Arrius Diomède. On sait que les anciens entendaient par famille cette innombrable troupe d'esclaves et de clients attachée à toute riche maison.

Aux angles de ces appartements inférieurs étaient deux cabinets, dans l'un desquels on trouva un squelette ayant au poignet un bracelet de bronze, au doigt un anneau d'argent, à la main une faucille de fer. Près de ces cabinets étaient deux enclos qui, selon toute apparence, avaient été recouverts d'un treillage garni de vigne et qui devaient servir de jeu de boules. Enfin, hors de la maison et s'étendant du côté de la

mer, on retrouva un champ labouré à sillons, près duquel était une aire pour battre le blé.

Une vaste enceinte séparait du côté opposé la maison de la rue; elle était entourée d'un mur solide, appuyée à un terre-plein percé de tuyaux. Cette enceinte était le cimetière des esclaves. En la fouillant, on y trouva une grande quantité d'os humains, et les coquilles des limaçons qu'on avait l'habitude de manger aux repas mortuaires.

Quant au tombeau préparé par le maître de la maison pour lui et les siens, et dans lequel reposaient son frère aîné et Arria, sa huitième fille, nous avons déjà dit qu'il s'élevait sur la rue, et que cette demeure des morts rivalisait d'élégance et de richesse avec la demeure des vivants.

Parmi ces tombeaux qui bordent les deux côtés de la voie Consulaire, les plus remarquables après celui de la famille Diomède sont les tombeaux des deux Tyché, et le cénotaphe de Calventius.

Le premier que l'on rencontre est celui de Névoléia Tyché, découvert en 1813. C'est un large piédestal formé par cinq rangs de longues pierres volcaniques que surmontent deux degrés soutenant un autel de marbre. Sur cet autel est placé le buste de Névoléia. Au-dessous du buste, on lit une inscription latine de laquelle nous nous contentons de donner une traduction : « Névoléia Tyché, affranchie de Julie, à elle-même, et à Caïus Munatius Faustus, augustal, qui, avec le consentement du peuple, reçut des décurions le bisellium pour ses mérites. — Névoléia Tyché, de son vivant, a élevé ce monument à ses affranchis et affranchies et à ceux de Caïus Munatius Faustus. »

Ce tombeau est orné de trois bas-reliefs, tous trois assez curieux.

Le premier qui s'offre à la vue du côté de Naples est un navire qui entre dans le port. De petits génies en carguent les voiles; un homme est au gouvernail : la tête de Minerve orne la proue.

Dans un pays où, comme du temps de Figaro, on ne peut écrire sur rien qui touche au gouvernement, à la politique,

l'administration, à la littérature, ni à quelque chose que ce ıit, on comprend combien l'on a écrit de volumes sur cette :ulpture. Cette sculpture, c'était une bonne fortune. Les ıvants n'auraient donné pour rien au monde cette sculpture, était leur pain quotidien. Il a peut-être paru cinquante vo- ımes sur cette bienheureuse sculpture. Dieu fasse paix à ɔux qui les ont écrits! Dieu fasse miséricorde à ceux qui ıs ont lus!

Les uns y ont vu une allégorie, les autres une réalité.

Ceux qui y ont vu une allégorie se sont extasiés sur la pen- ɛe qu'elle représentait. Le navire de la vie, conduit par la agesse, touche au port de la Tombe, après avoir traversé ıs écueils des Passions.

Ceux-là se sont appuyés sur un passage de Pope, qui est enu seize siècles plus tard; mais cela ne fait rien : les randes vérités sont de tous les temps.

Le passage disait : « Nous faisons voile de différentes ma- ières sur le vaste océan de la vie. La Raison est la carte; ı Passion est le vent. » Cela s'appelle de la science rétro- pective.

Ceux qui y ont vu une réalité ont dit tout bonnement que, omme Munatius exerçait le commerce maritime, ce bas-re- ief n'était rien autre chose que le prospectus posthume de sa rofession. Ceux-ci se sont appuyés sur ce passage de Pé- rone, où Trimalcion, qui était marchand, dit à Albine : « Je e prie aussi que les navires que tu sculpteras sur mon tom- eau aillent à pleines voiles, et que je sois assis au tribunal vec ma toge, avec cinq anneaux d'or et avec un sac rempli l'argent pour le jeter au peuple. » Ceci est de la science rospective; que les savants me permettent de risquer le mot.

On comprend que la question était grave. Aussi la lutte, ommencée en 1813, existait-elle encore en 1835, plus achar- ée que jamais. Positivistes et allégoristes en appelaient à outes les académies italiennes, depuis celle de Naples jus- u'à celle de Saint-Marin. L'un d'eux, plus exaspéré que les utres, allait partir pour Paris afin de soumettre cette énigme ı l'Institut. Il était venu, trois jours avant son départ, me

proposer sérieusement de faire en français la traduction des deux volumes qu'il avait écrits sur cette question européenne. Je mis ce monsieur à la porte.

Le bas-relief opposé, c'est-à-dire celui qui regarde Pompéi, représente le bisellium dont il est question dans l'épitaphe. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le bisellium; je vais vous le dire. Depuis que j'habite l'Italie, je deviens savant à mon tour. — Pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Le bisellium, dont la forme serait encore inconnue sans le précieux bas-relief que nous a conservé la tombe de Névoléia, est un banc oblong garni d'un coussin, orné de franges, avec un tabouret au-dessous. Le citoyen qui avait eu le bonheur d'obtenir le bisellium avait le droit de s'asseoir tout seul dans les assemblées publiques sur ce siége, où cependant on pouvait tenir à deux. Ces honneurs du bisellium étaient fort enviés des Pompéiens, qui, à ce qu'il paraît, aimaient par-dessus toute chose à avoir les coudées franches. Cela ressemblait beaucoup aux gens vertueux de Saint-Just, à qui le jeune conventionnel voulait qu'on accordât le privilége de se promener le dimanche avec un habit gris-perle et un bouquet de roses au côté.

Quant au bas-relief du milieu, c'est-à-dire quant à celui qui donne sur la rue, il représente le sacrifice qui eut lieu aux funérailles mêmes de Munatius Faustus. Un jeune prêtre pose l'urne sur l'autel, tandis qu'un enfant l'assiste. A droite sont les décurions, les officiers du municipium et les *seviri augustales*, dont Munatius avait l'honneur de faire partie, et qui viennent rendre leurs derniers devoirs à leur collègue. A gauche, un groupe d'hommes et de femmes s'avance vers l'autel et présente des offrandes. Parmi ces dernières, une jeune fille se renverse accablée de douleur. Les savants, de leur autorité privée, ont décidé que ce personnage était Névoléia elle-même. Je n'ai absolument rien à dire contre cette opinion.

Après avoir fait le tour de ce magnifique tombeau, et tandis que Jadin en faisait un croquis, je descendis dans le co-

rium. C'était une petite chambre de six ou huit pieds ; une niche pratiquée dans la muraille contenait une ɔ urne d'argile, pleine de cendres et d'os. Les mêmes s ont décidé que c'étaient les restes de Névoléia et de ius, sentimentalement réunis les uns aux autres pour lté. D'autres urnes contenaient d'autres ossements, et ; les pièces de monnaie destinées à Caron. L'Académie ɔles s'occupe à décider en ce moment si ce n'est pas de outume antique que vient l'habitude de payer un sou ersant le pont des Arts.

ɔutre, on trouva sur le sol trois vases de terre ren- dans trois vases de plomb; un de ces vases contenait ı; les autres de l'eau, du vin et de l'huile sur laquelle eaient des ossements. Au fond, il y avait un précipité dres et de substances animales. C'étaient les restes ations et des essences qu'on répandait d'ordinaire sur iques des morts, lorsqu'on les déposait dans le sé- après les avoir recueillis du bûcher.

épulcre de la seconde Tyché n'était pas moins curieux lui de la première. C'est un cénotaphe de la même ı peu près que celui que nous venons de décrire, sur- par un cippe que couronne une tête humaine vue de ɔrtant des cheveux réunis en tresse et noués derrière Sur cette tête est gravée l'inscription suivante, qui a lorce tablature aux savants, et qui cependant me paraît peut plus simple:

JUNONI
TYCHES JULIÆ
AUGUSTÆ VENER.

ɔit que les anciens, sous le rapport de la courtisane- ıient encore plus avancés que nous. Tout titre qui les ɔhait des princes les honorait, quel que fût ce titre. Tacite, et vous verrez que Pétrone remplissait glo- nent près de Néron l'emploi que Tyché avait accepté

près de Julie. Bref, après avoir gagné sa retraite, Tyché se retira à Pompéi, où probablement elle fit pénitence pour sa vie passée, puisqu'en mourant elle se recommandait à Junon, la plus rogue de toutes les déesses. Il est vrai que les savants expliquent cette anomalie en disant que les divinités protectrices des femmes s'appelaient *junons*, et celles des hommes *génies;* mais, alors, il me semble qu'il y aurait un pluriel au lieu d'un singulier, et qu'on lirait sur l'épitaphe *Junonibus* et non *Junoni*. Je soumets cette observation à MM. les archéologues avec toute l'humilité d'un néophyte.

Le tombeau de Calventius, découvert en 1813, est, comme celui des deux Tyché, du beau temps de l'architecture romaine. Aussi, comme pour le défendre des injures des passants, est-il environné de murailles sans ouverture. Sa matière est de marbre blanc, ses ornements sont d'un beau style, et il se termine par deux enroulements de palmes avec des têtes de bélier. C'était, comme Munatius Faustus, un augustal; comme Munatius Faustus, il jouissait des honneurs du bisellium.

Voici son épitaphe :

« A Caïus Calventius Quietus, augustal. L'honneur du bisellium lui a été décerné par le décret des décurions, et avec le consentement du peuple, à cause de sa magnificence. »

Le cénotaphe de Calventius est massif, c'est-à-dire que c'est un tombeau honorifique. Le mur qui l'entoure et le protége avait fait croire qu'en pénétrant dans l'intérieur, on y trouverait quelque trésor caché. En conséquence, on brisa le monument du côté qui regarde l'ouest. Mais, alors, on s'aperçut que l'on venait de commettre un sacrilége inutile.

Deux couronnes de chêne indiquent qu'à l'honneur du bisellium Calventius joignait l'honneur plus insigne encore d'avoir reçu la couronne civique.

Outre les quatre tombeaux que nous venons de décrire, il y en a une soixantaine d'autres devant lesquels nous nous contentons de faire passer le lecteur, comme Ruy Gomez de

lva fait passer Charles-Quint devant une partie de ses ;ux. Seulement, nous le prévenons, comme le fait le res-ctable tuteur de dona Sol, que nous en omettons, et des :illeurs, afin d'arriver plus vite à la porte de Pompéi.

XXXVIII

PETITES AFFICHES

Nous suivîmes la voie Consulaire et nous arrivâmes à la ırte d'Herculanum. Disons un mot de la voie Consulaire et ; la porte d'Herculanum; puis nous ferons un tour dans la lle même de Pompéi.

La voie Consulaire était un rameau de cette fameuse voie ɔpienne qui allait de Rome à Naples; elle la joignait au ırd à Capoue, et s'étendait au midi jusqu'à Reggio : c'était troisième voie romaine décrite par Strabon, qui passait r le pays des Brutiens, la Lucanie, le Samnium et la Cam-nie, où elle rejoignait la voie Appienne.

Ces grands chemins étaient sous l'inspection des censeurs, ıi devaient les tenir en bon état. Tite-Live trace à ces es-nables magistrats les devoirs qu'ils avaient à remplir à cet ;ard. « Les censeurs, dit-il, doivent, dans l'intérieur des lles, faire construire les chemins avec de la pierre de si-ɛ; mais, dans la campagne et hors des murs, c'est avec s cailloux que les routes et les trottoirs doivent être fabri-ıés. » Or, qu'était-ce que ces chemins en cailloutis, si ce est nos routes ferrées? M. Mac-Adam est un grand pla-aire d'avoir donné la recette comme de lui, tandis qu'elle ıte, ainsi qu'on le voit, d'une vingtaine d'années avant le ırist.

La ville de Pompéi est encore aujourd'hui pavée selon les glements de l'époque. Seulement, hors des murs, dans la

campagne, les routes se sont un peu détériorées, et il n'y aurait pas de mal que les censeurs s'en occupassent.

Quant à la porte d'Herculanum, il n'y faut rien changer, elle est bien celle qui convient à la nécropole à laquelle elle donne entrée : ruine qui conduit à des ruines, poterne sans gardes qui mène à une ville sans habitants.

Sa voûte s'est écroulée, lassée qu'elle était de porter dix-sept siècles. La herse s'est faite poussière comme la poussière qui la couvrait; mais les ouvertures latérales, plus étroites et plus basses, ont conservé leurs voûtes; on voit encore la rainure où glissait la barrière disparue.

En arrivant sur le seuil de Pompéi, on s'arrête un instant, on regarde autour de soi, on regarde devant soi, on plonge les yeux devant toutes les courbures des rues, dans tous les angles des ruines, dans tous les plis du terrain; on ne voit pas un être vivant; on écoute, on n'entend pas un seul bruit.

Alors se présente un escalier aux larges marches; cet escalier conduit aux murailles publiques, qui furent découvertes de 1811 à 1814, c'est-à-dire pendant le règne de Murat.

Ces murailles furent bâties, comme celles de Fiesole, de Roselle et de Volterra, avec de grandes pierres de travertin à leur base, et dans leur partie supérieure avec des pierres volcaniques posées les unes sur les autres, sans autre lien que leur propre aplomb, sans autre ciment que leur seul poids. Trois chars pouvaient y passer de front, et aujourd'hui l'on peut s'y promener comme aux jours de Sylla et de Cicéron.

Des lettres osques et étrusques sont gravées sur le revers de chaque pierre; on suppose que, ces pierres se taillant d'avance dans la carrière d'où on les tirait, les lettres étaient des signes tracés par les ouvriers pour reconnaître la position qu'était destinée à occuper chacune d'elles.

Du haut de cette muraille, on plane, comme Asmodée, sur une ville sans toits.

En redescendant de la muraille, on trouve à gauche la maison du Triclinium; un banc recouvert d'une treille lui a

fait donner ce nom gastronomique. Elle avait été mise par son maître sous la garde de la Fortune, dont on retrouva l'image dans une espèce de petite chapelle.

En face de cette maison est celle de Jules Polybe. Il n'y avait point à se tromper sur celle-là, le nom de JVLIVS POLIBIVS étant écrit sur la porte en lettres noires.

Maintenant, quelle était sa destination? Les savants veulent, les uns que ce soit une auberge, les autres un relais de poste. Ils se fondent sur ce qu'on y a retrouvé des ossements de chevaux et des pièces de fer qui ne pouvaient être que des essieux.

Après cette maison s'élève un grand pilier dont la nature occupa fort l'académie d'Herculanum. Elle prétendit d'abord, entre autres choses, que cette image était un talisman contre la jettatura, et puis elle y reconnut une enseigne de bijoutier. Comme cette opinion était la moins plausible, tout le monde s'y rallia.

Il est vrai que les fouilles exécutées dans la maison attenante produisirent une très-grande quantité d'objets pareils en corail, en or et en argent, lesquels se portaient autrefois comme se portent encore aujourd'hui à Naples les mains et les cornes. Il faut dire le pour et le contre.

Mais ce qui nous frappa surtout, c'est la quantité, la variété des inscriptions en lettres noires ou rouges, en caractères osques ou samnites, en latin ou en grec, qui couvrent les murailles. Londres, la ville des puffs par excellence, où chaque coin de muraille blanche est loué, où les affiches, après s'être hissées du premier au second étage, grimpent du second étage au troisième, enjambent le toit et vont se coller à la cheminée, Londres est, sous ce rapport, bien en arrière de Pompéi : qu'est-ce qu'un malheureux lambeau de papier que le premier vent emporte, que la première pluie décolle, que le premier gamin arrache, près de cette encre indélébile qui dure depuis dix-huit cents ans!

Aussi, au lieu d'entrer tout d'abord dans les maisons, nous nous mîmes à courir les rues le nez en l'air comme de véritables *badauds, lisant les enseignes* des boutiques et les

affiches des spectacles, exactement comme ces provinciaux qui se demandent : « Achèterons-nous une canne ou un parapluie? Irons-nous aux Variétés ou à l'Opéra? » N'est-ce pas une chose curieuse, en effet, que de voir encore survivre aux habitants, aux maisons, à la ville, cet intérêt personnel qui, alors comme aujourd'hui, par les plus humbles prières et par les plus belles promesses, essayait d'attirer à lui l'attention du public, les faveurs des puissants, l'argent de tous?

Voulez-vous lire quelques-unes de ces inscriptions? Voici les plus curieuses :

Marcellinum ædilem lignarii et plaustrarii rogant ut faveat.

Ce qui veut dire :

« Les charpentiers et les charretiers se recommandent à l'édile Marcellinus. »

Voulez-vous savoir où vous pouviez loger? Tâchez de déchiffrer cet avis en langue étrusque :

EKSVC· AMVIANVR· EITVNS· ANTER· TIVRRI·
XII· INI· HEIS· ARINV· PVPH· PHAAMAT·
MR· AARIRIIS· V.

Ce qui signifie, au dire des gens qui parlent étrusque, et je prie le lecteur de ne pas me confondre avec ces messieurs :

« Voyageur, en traversant d'ici à la douzième tour, tu trouveras Sarinus, fils de Publius, qui tient auberge. Salut! »

Maintenant que vous savez où vous loger, voulez-vous aller au spectacle? Appelez le garçon et dites-lui d'aller vous louer une place. Il vous rapportera un billet ainsi conçu :

CAR. II
CUN. III
GRAD. VIII
CASINA
PLAUTI.

Vous voilà tranquille : vous avez la *seconde travée*, dans *troisième coin*, sur le *huitième gradin*, et l'on joue la *Casina* de Plaute.

Au reste, si vous aimez mieux les spectacles du cirque que eux du théâtre, si vous préférez la réalité à la fiction, faites ieux, allez jusqu'au carrefour de la Fontaine; c'est là que ont les programmes des spectacles; il y en a pour tous les oûts. Voyez :

Glad. paria XXX. matutini erunt.

« Trente paires de gladiateurs combattront au lever du oleil. »

Car, vous le savez, les combats de gladiateurs étaient si ppréciés des Romains, qu'il y avait ordinairement deux ombats de ce genre par jour, l'un le matin, l'autre à midi : fallait bien faire quelque chose pour les paresseux.

Aimez-vous mieux une chasse? Vous savez ce que les Roains appelaient une chasse? On plantait des arbres dans amphithéâtre pour simuler une forêt, puis dans cette forêt n lâchait deux ou trois lions, quatre ou cinq tigres, cinq u six panthères, un rhinocéros, un éléphant, un boa et n crocodile; puis une dizaine de bestiaires entraient, et la utte de l'instinct et du jugement, de la force et de l'adresse ommençait.

Aussi, c'est là que véritablement les Romains se récréaient. vec les hommes, nature civilisée, combattants sortis de l'éole, meurtriers qui se poignardaient avec art, tout était à eu près prévu d'avance. On aurait pu, pour peu qu'on fût n habitué, donner le programme de l'assaut, dire comment l maître porterait tel coup, comment tel autre le parerait. lais, avec les lions, avec les tigres, avec les panthères, vec les rhinocéros, avec les boas et les crocodiles, c'était ien différent; là, tout était imprévu. Chaque animal déployait courage, la force ou la ruse qui lui était propre : c'était éritablement un combat, c'était plus qu'un combat, c'était n carnage. Les duels entre gladiateurs finissaient tous de

la même manière, à peu près : le blessé tombait sur un genou, s'avouait vaincu, tendait la gorge et recevait le coup de la manière la plus gracieuse qu'il lui était possible. Mais on se lasse de tout, même de voir mourir avec grace. Puis, d'ailleurs, ces diables de gladiateurs s'entendaient entre eux; ils ne se faisaient pas souffrir le moins du monde : ils coupaient la carotide, et tout était dit. Il y avait si peu d'agonie, que ce n'était pas la peine d'en parler; tandis que les animaux, peste! ils n'y mettaient pas de complaisance; ils frappaient où ils pouvaient et comme ils pouvaient, des dents, des griffes, de la corne; ils brisaient bras et jambes, faisaient voler des lambeaux de chair jusqu'au trône de l'empereur, jusqu'à la tribune des vestales et des chevaliers; ils s'acharnaient sur le moribond, lui fouillaient la poitrine, lui rongeaient la tête, lui buvaient le sang; il n'y avait pas moyen de prendre une pose théâtrale, de choisir une attitude académique : il fallait souffrir, il fallait se débattre, il fallait crier; cela du moins, c'était amusant à voir, c'était curieux à étudier! Aussi, l'empereur Claude, de grotesque mémoire, ne s'en rassasiait-il pas. Il y venait au point du jour, il y restait jusqu'à midi, et souvent encore, quand le peuple s'en allait pour dîner, il demeurait seul sur son trône, interrogeait l'inspecteur des jeux sur l'heure où ils allaient recommencer. Eh bien, je vous le disais, avez-vous les goûts de l'empereur Claude, voici votre affaire :

N. Popidi
Rufi. fam. glad. IV. K. nov. Pompeis
Venatione et XII. K. mai.
Mata et vela erunt
O. Procurator, felicitas.

« La troupe des gladiateurs de Numerius Popidius Rufus donnera une chasse à Pompéi, le quatrième jour des calendes de novembre et le douzième jour des calendes de mai. On y déploiera les voiles. Octavius, procurateur des jeux. Salut! »

Au reste, si vous ne vous trouvez pas bien dans l'auberge
e M. Varinus, vous savez que vous pouvez vous loger en
ille. Cherchez, il y a des pancartes d'appartements à louer
e tous côtés. Un second étage vous va-t-il ?

« *Cneus Pompeius Diogenes* louera aux calendes de juillet
étage supérieur de sa maison. »

Ou bien aimez-vous mieux être principal locataire et ga-
ner quelque chose en détaillant? Il y a une certaine Julia
'elix, fille de Spurius, qui propose de louer, du premier au
ix des ides d'août, et pour cinq années consécutives, une
artie de son patrimoine, se composant d'un appartement de
ains, d'un venéreum, et de neuf cents boutiques et étaux.
eulement, vous êtes prévenu que c'est une personne honnête
t qui tient à ce qu'il ne se passe chez elle que des choses
onvenables. Autrement, le bail sera résilié de plein droit.
'oici les conditions; c'est à prendre ou à laisser :

In prædiis Juliæ S. P. F. Felicis locantur balneum,
Venereum et nongentum tabernæ, pergulæ.
Cœnacula et idibus Aug. primis, in id.
Aug. sextas, annos continuos quinque
S. Q. D. L. E. N. C.

Je vous avais bien dit qu'elle était très-sévère; sa dernière
ondition n'est indiquée que par des initiales.

Maintenant, si vous n'êtes venu ni pour louer ni pour sous-
uer, si vous ne voulez pas dépenser votre argent au théâtre
u au cirque, si votre bourse est vide, ce qui peut arriver
ux plus honnêtes gens de la terre, et ce qui arrive même
lutôt à ceux-là qu'à d'autres, attendez jusqu'au jour des
alendes de juin : l'édile donne spectacle gratis.

Vous savez ce que c'est qu'un édile, n'est-ce pas? C'est un
omme qui a mangé le tiers de sa fortune pour arriver où il
st, et qui mangera les deux autres tiers pour devenir pré-
eur. Aussi, quant à la justice qu'il doit rendre, il ne s'en
ccupe pas le moins du monde. Jugeât-il comme l'empereur
laude depuis le matin jusqu'au soir, personne ne lui en

aurait la moindre obligation. Non, son état est d'amuser le peuple; c'est pour cela que le peuple l'a nommé. Aussi donne-t-il une fête tous les huit jours, un combat de gladiateurs tous les mois, et une chasse tous les semestres. C'est que les animaux coûtent cher; il faut les faire venir de l'Atlas, du Nil, de l'Inde. Avec le prix d'un lion à crinière, on achète huit gladiateurs. Les panthères coûtent six mille sesterces, et les tigres dix mille. On ne trouve plus de rhinocéros qu'au delà du lac Natron. Il faut remonter jusqu'à la troisième cataracte pour pêcher un crocodile de dix pieds, et le moindre boa est hors de prix.

Aulus Svezius Cerius, qui vous promet une chasse pour le mois de juin, sera ruiné au mois de septembre; mais qu'importe? Au mois d'octobre se font les élections, et, si l'édile a bien amusé le peuple, il sera élu préteur, c'est-à-dire roi d'une province, non pas d'une province comme le Languedoc ou le Berry, la Bretagne ou l'Artois, l'Alsace ou la Franche-Comté : ce n'est pas de pareils lambeaux que Rome a pour provinces; les provinces de Rome, c'est l'Afrique, l'Espagne, la Syrie, l'Égypte, la Grèce, la Cappadoce ou le Pont; c'est mille lieues carrées de terrain, six cents villes, dix mille villages, vingt millions d'habitants, non pas à gouverner, non pas à régir, non pas à civiliser, mais à piller, à voler, à pressurer, car tout est au préteur; le préteur a pleins pouvoirs, le préteur a droit de vie et de mort; c'est au préteur les temples et leurs statues, les hommes et leurs trésors, les femmes et leur honneur. Tous les créanciers de l'édile ont suivi le préteur comme une meute : la province est leur curée; chacun en emporte une bribe, une parcelle, un lambeau; la province épure les comptes, paye les créanciers, enrichit le débiteur. On donnait à Tibère le conseil de changer les préteurs qu'il avait envoyés en Grèce, en Judée et en Égypte, attendu, disait-on, qu'ils dévoraient ces malheureuses provinces que tant d'autres avaient déjà dévorées avant eux. « Si vous chassez les mouches qui boivent le sang d'un blessé, répondait Tibère, il en reviendra d'autres à jeun, et par conséquent plus affamées. »

Allez donc à la chasse du futur préteur, car il le sera, puisqu'il est assez riche pour donner le spectacle gratis aux soixante et dix mille spectateurs que contient le cirque. Voici son affiche :

La famille de gladiateurs d'Aulus Svezius Cerius, édile,
combattra dans Pompéi
le dernier jour des calendes de juin.
Il y aura chasse et vélarium.

Le vélarium, comme vous le savez, était une tente qui couvrait l'amphithéâtre. Il y en avait de toutes couleurs, de grises, de jaunes, de bleues. Néron en avait fait faire une en soie azurée avec des étoiles d'or, au milieu de laquelle il s'était fait représenter en Apollon, une lyre à la main et conduisant le char du soleil.

Maintenant, il y a peut-être quelque chose de plus curieux encore pour l'observateur que ces affiches pour ainsi dire officielles : ce sont ces lignes grossières, ces sentences de cabaret, ces refrains de taverne, tracés sur le mur avec la pointe d'un charbon ou l'extrémité d'un couteau. Allez dans la rue qui longe le petit théâtre, et vous y lirez les aventures amoureuses de deux soldats, arrivées sous le consulat de Marcus Messala et de Lucius Lentulus, c'est-à-dire trois ans avant la naissance du Christ. C'est une chose très-plaisante.

Puis, pendant que vous y êtes, entrez dans le cabaret même : c'est une de ces riches thermopoles où les anciens passaient la nuit à jouer et à boire. Comme l'établissement de la célèbre commère de l'abbé Dubois, il avait deux faces : l'une visible, et qui s'ouvrait sur la rue ; l'autre voilée, et qui se cachait sur la cour. On passait de la boutique dans l'appartement intérieur.

Il n'y a pas à s'y tromper. Par la seule inspection des murailles, on sait où l'on est. Les peintures représentent des hommes qui boivent et qui jouent. L'un d'eux crie au garçon de lui apporter du vin à la glace : *Da mihi frigidum dusillum*. A une table voisine, des jeunes gens boivent avec

des dames dont la tête est couverte d'un capuchon. Le capuchon indique que ce sont des femmes honnêtes. C'est le cucullus dont Juvénal couvre la tête de Messaline lorsqu'elle déserte le palais impérial du mont Palatin pour le corps de garde de la porte Flaminia. Aussi, comme vous le comprenez bien, ces dames ne sont point entrées par la boutique; il y a une petite porte qui donne dans une rue étroite, solitaire et sombre : c'est par là qu'elles sont venues, c'est par là qu'elles s'en iront. Allez voir cette porte.

Il y avait encore dans cette chambre d'autres peintures non moins curieuses que celles-ci et qu'on a enlevées. On les retrouve dans le Musée de Naples, où on les reconnaît à cette inscription : *Lente impelle.*

J'ai promis à mes lecteurs de ne pas leur faire faire une trop longue visite domiciliaire. Je vais donc les conduire maintenant à la maison du Faune, et tout sera dit sur Pompéi.

XXXIX

MAISON DU FAUNE.

La maison du Faune est une des plus charmantes maisons de Pompéi; elle est située dans le plus beau quartier de la ville, c'est-à-dire dans la rue qui s'étend de l'arc de Tibère à la porte d'Isis; elle fut découverte en 1830 par le savant directeur des fouilles, Charles Bonnucci, en présence du fils de Gœthe, le même qui ne précéda que de quelques mois son illustre père dans la tombe. Elle reçut son nom de maison du Faune de la statue d'un de ces demi-dieux qu'on y retrouva.

En franchissant le seuil de l'atrium, on découvre d'un coup d'œil toute la maison. Cet atrium était peint de couleurs vives et variées, et pavé de jaspe rouge, d'agates orientales

t d'albâtre fleuri. Des chambres à coucher, des salles d'audience, des salles à manger enveloppent cet atrium.

Derrière est un jardin qui devait être tout parsemé de leurs; au milieu de ces fleurs et de ce jardin jaillissait une ontaine qui retombait dans un bassin de marbre. Tout autour s'étendait un portique soutenu par vingt-quatre colonnes l'ordre ionique, au delà desquelles on apercevait encore l'autres colonnes et un second jardin, celui-là planté de platanes et de lauriers, à l'ombre desquels s'élevaient deux petits temples consacrés aux dieux lares.

Au-delà, la vue s'étendait jusqu'à la cime du Vésuve, dont on voit monter au ciel l'éternelle fumée.

Malgré cette vue, les propriétaires de cette belle demeure ne furent pas prévenus à temps du danger. On retrouva toute chose à sa place, choses communes comme objets précieux, urnes d'or, coupes d'argent, vases de terre; les uns dans les armoires, les autres sur les tables servies. La maîtresse de la maison seule essaya en fuyant d'emporter quelques bijoux. Peut-être même, pour les aller prendre, perdit-elle un temps précieux. On reconnut son squelette dans la salle de réception, et, à quelques pas d'elle, dans le gynécée, on trouva deux bracelets d'or très-pesants, deux boucles d'oreilles, sept anneaux d'or enchâssant de belles pierres gravées, et enfin un monceau de monnaie d'or, d'argent et de bronze.

Entre le jardin et le bosquet était situé le salon.

Arrêtons-nous au seuil de ce salon, et recueillons-nous. Nous touchons à un chef-d'œuvre antique, dont l'exhumation a failli produire une trente-troisième révolte dans la très-fidèle ville de Naples.

Nous voulons parler de la grande mosaïque.

La grande mosaïque a été découverte en 1830; c'était l'année des révolutions.

Notre lutte, à nous, s'est calmée. De loin en loin, quand on entend dans l'enceinte de la ville quelque coup de fusil qui résonne en contravention avec les ordres de la police, on tressaille bien encore, et l'on écoute, inquiet, si l'on n'entendra pas au bout de la rue battre la générale; mais la

générale est muette. Le roulement des voitures qui passent atteste que pour le moment il n'y a pas de barricades dans les environs. Tout s'apaise sous la lente et sourde pression du temps.

Il n'en a pas été ainsi à Naples. Les savants forment une race à part, bien autrement entêtée, bien autrement rancunière, bien autrement ergoteuse que les autres races. Les haines politiques ne sont rien auprès des haines archéologiques, et c'est tout simple : les haines politiques tuent, les haines archéologiques ne font que blesser.

C'est une terrible chose que la grande mosaïque! La grande mosaïque sera à l'avenir ce que le Masque de fer a été au passé. Il y a neuf systèmes sur le Masque de fer, et il y en a déjà dix sur la grande mosaïque, et notez que le Masque de fer date de 1680, tandis que la grande mosaïque ne date que de 1830.

Il va sans dire qu'aucun des systèmes inventés sur la grande mosaïque n'est encore reconnu pour le véritable. On sait ce qu'elle n'est pas, mais on ne sait pas ce qu'elle est.

Je voudrais bien avoir un pinceau au lieu d'une plume, je vous ferais un croquis de la grande mosaïque, et, de ce croquis, il résulterait peut-être un onzième système qui serait le bon. *Numero Deus impare gaudet.*

A défaut d'un dessin, il faut donc que le lecteur se contente d'une description.

La grande mosaïque, qui peut avoir seize pieds de large sur huit pieds de haut, représente une bataille. L'artiste a choisi ce moment suprême et décisif où la victoire se déclare pour une des deux armées : cette victoire est amenée par la chute d'un des principaux personnages.

Les deux chefs des deux armées sont en présence : l'un, qui paraît avoir trente ans, à peu près, est monté sur un de ces beaux chevaux héroïques comme en sculptait Phidias sur la frise du Parthénon; il est nu-tête, porte les cheveux courts et des favoris qui se joignent sous le cou, et a pour armes défensives une cuirasse très-richement ornée, avec des manches d'étoffe, et une chlamyde qui, passant par des-

sus l'épaule gauche, retombe flottante derrière lui. Ses armes offensives sont l'épée qu'il porte à son côté et la lance qu'il tient à la main, et de laquelle il traverse le flanc d'un des généraux ennemis, lequel, embarrassé par son cheval abattu sous lui, n'a pu éviter le coup, et se cramponne, en se tordant de douleur, au bois de la lance de son adversaire. C'est la chute, et surtout la blessure terrible de ce cavalier, qui paraissent décider de la victoire.

Quant au vainqueur, il occupe le premier plan du côté gauche de la grande mosaïque. Il a derrière lui trois ou quatre cavaliers qui, armés comme lui, appartiennent évidemment à la même nation. D'ailleurs, ils viennent d'où il vient et vont où il va.

L'autre chef est monté sur un char traîné par quatre chevaux et occupe le côté opposé du tableau. Il a la tête enveloppée d'une espèce de chaperon qui, après avoir fait le tour du front, passe sous le cou. Il a une tunique à longues manches et un manteau agrafé sur sa poitrine et retombant sur ses épaules; il tient de la main gauche un arc et étend, dans l'attitude de l'intérêt et de la terreur, sa main droite vers le cavalier blessé. Pendant ce temps, son cocher, qui tient les rênes de l'attelage de la main gauche, force les chevaux à se retourner, et presse leur fuite en les fouettant de la main droite.

Un quatrième personnage, placé comme les trois autres sur le premier plan du tableau, tient en bride un cheval qu'il semble offrir au chef monté sur le char; car, comprenant sans doute la difficulté que ce char éprouvera à passer à travers les morts, les blessés et les armes dont le champ de bataille est jonché, il veut offrir à son chef un plus sûr moyen de salut.

Le fond du tableau est occupé par les soldats du second chef, dont l'un porte un étendard et dont les autres, se sacrifiant pour leur général, s'élancent entre lui et le général ennemi.

Au dessus de la mêlée s'élève un arbre dépouillé de feuillage.

Il y a en tout vingt-huit combattants et seize chevaux, tous un tiers à peu près plus petits que nature.

Malheureusement, cette belle mosaïque avait été endommagée par le tremblement de terre de l'an 63, et l'on s'occupait de la réparer lors de l'éruption de l'an 69.

Or, voyez ce que c'est que le hasard! le dégât a justement frappé les endroits qui pouvaient renseigner les antiquaires sur l'époque où avait lieu cette bataille et sur les nations qui se la livraient. Nous avons parlé d'un étendard. Cet étendard devait porter un lion, un aigle, un animal quelconque. Alors, on eût su à qui l'on avait affaire : il n'y avait plus de discussion, tout le monde était d'accord, l'Académie d'Herculanum continuait de vivre dans la concorde. Mais, bah! il ne reste de l'étendard que la pique et le bâton; de l'animal qu'il portait, pas le moindre vestige, un bout de crête seulement, à ce que prétendent ceux qui désirent y voir un coq. Quant à moi, je sais que je n'y ai rien vu.

Mais c'est justement parce qu'on n'y voit rien que la chose est devenue si formidablement intéressante. Vous comprenez, une énigme scientifique à expliquer, un problème archéologique à résoudre! Quelle bonne fortune pour les savants!

Aussi, chacun s'est précipité sur la grande mosaïque et y a vu une bataille différente.

L'opinion générale a prétendu que c'était la bataille d'Issus, entre Darius et Alexandre.

Il signor Francesco Avellino, a prétendu que c'était la bataille du Granique.

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée.

M. Marchand a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

l signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la ren-
ıtre de Drusus et des Gaulois à Lyon.
l signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la dé-
e de Ptolémée par César.
.e marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpédon.
Enfin, il signor Giuseppe Sanchez y voit un combat entre
ıille et Hector.
Voilà de quoi choisir, n'est-ce pas? Eh bien, ce n'est rien
tout cela.
— Mais enfin pourquoi n'est-ce rien de tout cela?
e vais vous le dire. Commençons par l'opinion générale;
st toujours, comme on le sait, la plus difficile à détrôner,
)iqu'elle soit souvent la plus absurde.
L'opinion générale prétend que la bataille représentée
ıs la grande mosaïque est la bataille d'Issus, qui se livra
re Darius et Alexandre, et, par conséquent, entre les
rses et les Macédoniens.
L'opinion générale est une ignorante.
Hérodote dit que les lances des Perses étaient courtes :
selon l'opinion générale, les Perses sont les vaincus de
mosaïque, et les lances des vaincus de la mosaïque sont
ıesurément longues.
Arrien dit que, les soldats mercenaires tués, les Perses
rent la fuite, mais que, comme les chevaux se trouvaient
ıurdis par le poids de l'armure de leurs cavaliers, ces der-
ers étaient facilement rejoints et mis à mort par leurs en-
mis. Or, pas un des vaincus de la mosaïque ne possède,
ıiblement du moins, une cuirasse assez lourde pour ra-
ıtir la course d'un cheval.
Plutarque dit que les Perses traînaient dans leurs combats
grand nombre de chars ornés d'un grand nombre de
ıx. Or, il n'y a, dans toute la bataille représentée par la
)saïque, qu'un seul char et pas une seule faux.
Passons des soldats aux chefs.
L'opinion générale prétend que le chef vainqueur est
exandre.
Dans tous les portraits, dans tous les bustes, dans toutes

les médailles que nous possédons d'Alexandre, Alexandre est représenté sans barbe, et le chef vainqueur a des favoris.

Alexandre portait, au dire de tous les biographes, la tête inclinée vers l'épaule gauche, et le chef vainqueur a la tête inclinée sur l'épaule droite.

Enfin, il est connu qu'excepté à la bataille du Granique, Alexandre combattait toujours sur Bucéphale, lequel était d'un tiers plus grand que les autres chevaux et avait la tête qui ressemblait à une tête de bœuf, ressemblance d'où lui venait son nom *bous képhalè*. Or, le cheval du chef vainqueur est de taille ordinaire et n'a d'aucune façon cette physionomie bovine que constatent les historiens.

L'opinion générale prétend que le chef vaincu est Darius.

Quinte-Curce dit que le char que montait Darius était tout resplendissant de pierreries, que sur ce char il y avait deux figures d'or massif hautes d'une coudée, lesquelles représentaient la Paix et la Guerre, et qu'au milieu de ces deux figures, un aigle, également d'or, ouvrait ses ailes et semblait prêt à s'envoler. Or, le char du chef vaincu est un char fort élégant, mais sur lequel on ne retrouve aucune trace ni de ces statues de la Paix et de la Guerre, ni de cet aigle aux ailes déployées.

Quinte-Curce dit que Darius portait une tunique de pourpre lisérée de blanc, et un manteau frangé d'or que réunissaient sur la poitrine du roi deux éperviers qui semblaient se becqueter. En outre, Darius avait une tiare bleue et blanche, son sceptre à la main et sa couronne sur la tête. Ce furent cette couronne, ce sceptre et cette tiare, symboles de sa dignité, que Darius jeta en fuyant, et qui tombèrent au pouvoir d'Alexandre, qui le poursuivait. Or, le manteau du chef vaincu est retenu par deux serpents et non par deux éperviers, sa tiare est jaune et non pas bleue; enfin, il ne tient pas un sceptre à la main, mais un arc.

Hérodote dit que les Perses étaient surtout gênés dans le combat par les longues robes qui tombaient jusque sur leurs talons; or, le chef vaincu, vêtu d'habits exactement taillés

ar le même modèle que ceux de ses soldats, porte une tu-
ique qui ne dépasse pas le genou.

Enfin Œlianus dit que Darius, voyant le combat perdu,
ionta sur une jument que lui présenta son frère Artaxerce.
r, la monture qu'offre à son roi le guerrier qui s'approche
ı char est un cheval et non une jument (1). Sur ce point,
ne peut pas y avoir de discussion.

Or, l'opinion générale est donc parfaitement absurde.

Passons au second système.

Il signor Francesco Avellino prétend que c'est la bataille
. Granique.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille du Granique
e ce n'est la bataille d'Issus.

La bataille du Granique eut lieu dans les eaux et sur la
'e même du fleuve. Les Macédoniens, armés de lances, et
exandre à leur tête, se précipitèrent dans les flots, repous-
ent les Perses, qui voulaient leur disputer le passage, et
mparèrent de l'autre bord. Dans cette lutte, Alexandre,
i donnait, par sa témérité, l'exemple du courage, ayant
mpu sa lance, demanda à Arétès, général de sa cavalerie,
lui prêter la sienne; puis, cette seconde lance rompue
mme la première, il en reprit une troisième des mains de
batrius de Corinthe. Ce fut alors que le fils de Philippe
aqua Mithridate, gendre de Darius, qui poussait son che-
l en avant des bataillons persans, et, l'ayant frappé dans
flanc d'un premier coup de lance qui demeura sans effet,
poussé qu'il fut par sa cuirasse, lui porta au visage un se-
nd coup dont il le renversa. Dans ce moment, Alexandre
ıit tellement acharné contre l'ennemi qu'il combattait,
'il ne vit point Rosacès qui levait une hache au dessus
sa tête, et qu'il ne put parer le coup, qui ouvrit son cas-
e et lui fit une légère blessure au front. Mais, en se sentant
ıppé, Alexandre se retourna vers lui et lui traversa la poi-

(1) On se servait particulièrement de juments pour fuir; car les
ments allaient plus vite que les chevaux, poussées qu'elles étaient
r le désir de retrouver leurs petits.

trine d'un coup d'épée. Outre cette blessure à la tête, Alexandre en avait une seconde que lui avait faite le javelot de Mithridate, et par laquelle il perdait beaucoup de sang. Enfin, Spiridate, qui s'était glissé jusqu'à la croupe de son cheval, levait sa masse et lui en préparait une troisième, probablement plus terrible que les deux autres, lorsque le bras qui allait frapper fut abattu par Clitus. En ce moment, les Macédoniens restés en arrière rejoignirent leur chef, et les Perses, ne pouvant résister aux quarante guerriers d'élite qu'Alexandre appelait ses compagnons, et à la phalange macédonienne qui les suivait, prirent la fuite, et, avec la victoire, abandonnèrent à Alexandre la possession de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, et des autres portions de l'Asie qui formaient auparavant la puissante monarchie des Lydiens.

Voilà la bataille du Granique telle qu'elle est racontée dans Diodore de Sicile, dans Quinte-Curce et dans Plutarque.

Procédons par ordre.

La bataille du Granique conserva le nom du fleuve, parce qu'elle fut livrée, comme nous l'avons dit, moitié dans l'eau, moitié sur le rivage. Or, il n'y a pas, dans la grande mosaïque, trace du plus petit ruisseau.

Le guerrier vaincu ne peut être Mithridate, puisque le premier coup que lui porta Alexandre dans le flanc demeura sans effet, et que ce ne fut que du second coup que le héros macédonien lui traversa le visage. Or, le cavalier moribond jouit, au contraire, d'un visage parfaitement sain, mais éprouve le désagrément d'avoir le flanc percé de part en part.

Au moment où Alexandre frappait Mithridate, Rosacès, comme nous l'avons dit, s'apprêtait à le frapper lui-même. Or, dans la grande mosaïque, le chef vainqueur est suivi de ses soldats, et, parmi ces soldats, il n'y a pas plus de Rosacès que de Granique. D'ailleurs, dit l'historien, le coup de hache s'amortit sur le casque d'Alexandre, et le chef vainqueur est nu-tête.

Alexandre, si on se le rappelle, avait deux blessures : celle que lui avait faite Rosacès et celle que lui avait faite Mithridate. Or, le chef vainqueur est, au contraire, parfaitement in-

vulnéré, et l'on n'aperçoit aucune trace de sang sur ses habits. La cuirasse d'Alexandre, raconte Diodore de Sicile, était ouverte en deux endroits. Or, la cuirasse du chef vainqueur est parfaitement intacte. Enfin, le même historien dit que le bouclier d'Alexandre, le même bouclier qu'il avait enlevé au temple de Minerve, était marqué de trois coups terribles qu'Alexandre avait reçus dans la mêlée. Or, le chef vainqueur n'a pas même de bouclier.

Ce n'est donc pas la bataille du Granique.

XL

LA GRANDE MOSAIQUE

Continuons nos réfutations :

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille d'Arbelles que ce n'est la bataille du Granique.

Arbelles est le Marengo d'Alexandre. Les chars garnis de faux des Persans et la terrible charge qu'avait faite leur cavalerie avaient mis les Macédoniens en fuite, lorsque le vainqueur d'Issus et du Granique se jeta à la rencontre de Darius, qui combattait à la tête des siens, et, d'un coup destiné au roi des Perses, tua son cocher. Ce coup fut un coup de flèche, disent Plutarque et Diodore de Sicile; un coup de lance, disent les autres historiens. Mais tant il y a que, de quelque arme qu'il fut frappé, le cocher tomba, et que les Perses, croyant que c'était leur général qui était frappé à mort, perdirent courage et prirent aussitôt la fuite. Ce fut alors que, le char de Darius ne pouvant se retourner à cause de la quantité de cadavres amoncelés autour de lui, le roi des Perses sauta sur une jument, et, comme à la bataille d'Issus, s'enfuit et disparut bientôt au milieu de la poussière

qui s'élevait sous les roues des chars et sous les pas des chameaux et des éléphants, ne s'arrêtant, dit Plutarque, que lorsqu'il eut mis le désert tout entier entre lui et son vainqueur.

La victoire d'Arbelles fut donc décidée par la chute du cocher de Darius, qui tomba du char et dont la chute épouvanta les Perses. Or, le cocher de la mosaïque est debout, et bien debout; et, à la façon dont il frappe les chevaux, il y a probabilité qu'il se tirera de la mêlée sain et sauf.

La victoire d'Arbelles fut surtout remarquable par la lutte acharnée des deux cavaleries ennemies. Arrien affirme que cette lutte fut si acharnée, que les cavaliers se prenaient corps à corps et tombaient embrassés sous les pieds de leurs chevaux. Or, il n'y a pas, parmi les vingt-huit personnages de la mosaïque, deux cavaliers qui combattent de cette façon.

Plutarque, dans la *Vie de Camille*, raconte que la bataille d'Arbelles eut lieu pendant l'automne. Or, la bataille de la mosaïque a lieu pendant l'hiver, et au plus avancé de l'hiver, ainsi que l'arbre dépouillé de ses feuilles en fait foi.

Tous les historiens racontent que Darius s'enfuit sur une jument et disparut bientôt, grâce à la poussière qui se levait sous les roues des chars et sous les pas des éléphants et des chameaux. Or, il n'y a dans la mosaïque qu'un seul char, c'est le char du roi; de chameaux et d'éléphants, il n'y en a pas plus que sur la main.

Ce n'est donc pas la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille de Platée que ce n'est la bataille d'Arbelles.

Selon l'opinion du savant architecte des fouilles, — et c'est lui, rappelons-le, qui a découvert la maison du Faune, — le chef victorieux de la mosaïque serait Pausanias, roi de Sparte; le guerrier bleu serait Mardonius, gendre du roi des Perses; et le personnage du char serait Artabase, général en second de l'armée barbare.

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de nous ral-

r à l'opinion de M. Charles Bonnucci. M. Charles Bonucci n'est pas seulement un des hommes les plus savants que us ayons rencontrés, c'est encore un des hommes les plus nables que nous ayons vus. Mais, en conscience, nous ne uvons pas, tout indigne que nous nous reconnaissons de ıcuter avec un académicien, laisser passer la chose ainsi.

1° Mardonius ne fut pas tué par Pausanias, il fut tué par mneste. Écoutez Hérodote, il s'explique positivement sur point : « Mardonius, dit-il, fut tué par Aimneste, illustre oyen de Sparte, qui depuis mourut lui-même dans une balle contre les Messéniens. »

2° Non-seulement ce ne fut pas Pausanias qui tua Mardoıs d'un coup de lance, mais Mardonius, dit toujours le ème Hérodote, fut tué d'un coup de pierre, et non d'un up de lance.

3° Le guerrier du char ne peut être Artabase, le second ef de l'armée, puisque, avant la bataille de Platée, se trount en dissidence avec Mardonius relativement au plan de mpagne, il ne voulut pas même assister à la bataille ; et, ant appris que la victoire avait favorisé les Grecs, il se tira. en Phocide avec quarante mille hommes qui, ainsi e lui, n'avaient pas assisté au combat.

4° Enfin, ce ne peut pas être la bataille de Platée, attendu 'avant la bataille de Platée, les Perses ayant été vaincus ns une rencontre et ayant perdu Maniste, un de leurs efs, Mardonius avait ordonné qu'en signe de deuil tous ı soldats de son armée taillassent leurs cheveux et leur rbe, et qu'on coupât les crins aux chevaux et aux bêtes de mme. Voyez plutôt Hérodote : « La cavalerie revenue au mp, toute l'armée exprima la douleur qu'elle ressentait de mort de Maniste, et Mardonius plus que tous les autres. ıssi les Perses se taillèrent-ils la barbe et les cheveux, coupèrent-ils les crins de leurs bêtes de somme, et jetènt-ils des cris qui retentirent dans toute la Béotie ; et cela ınait de ce qu'ils demeuraient privés d'un personnage qui, ırès Mardonius, était, de l'avis du roi lui-même, le preier parmi tous les *Perses*. » Or, les cavaliers perses de la

mosaïque sont à toute barbe et les chevaux à tous crins.

Ce n'est donc pas la bataille de Platée.

M. Marchand, — car les Français s'en sont mêlés comme les autres, — M. Marchand, dis-je, a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Je voudrais fort ne pas contredire un compatriote, et surtout un compatriote aussi savant que M. Marchand; mais on m'accuserait de partialité si je ne démantibulais pas Marathon comme j'ai démantibulé Platée, Arbelles, le Granique et Issus.

Prouvons donc que ce n'est pas plus la bataille de Marathon que ce n'est la bataille de Platée.

La bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, fut, du côté des Perses, perdue de compte à demi par Datis et Artapherne. M. Marchand voit donc dans Artapherne le général monté sur le char, dans Datis le guerrier blessé, et dans Miltiade le chef vainqueur.

Nous passerons Artapherne à M. Marchand; mais, en conscience, nous ne pouvons lui passer Datis ni Miltiade.

Datis, parce qu'il ne fut ni tué ni blessé en cette occasion, puisqu'au dire d'Hérodote, il rendit aux vainqueurs, après la bataille, la statue dorée d'Apollon qu'il leur avait enlevée quelques jours auparavant, et se retira sain et sauf en Asie avec le reste de l'armée.

Miltiade, parce qu'il avait cinquante ans à cette époque, et que le chef vainqueur de la mosaïque n'en a que trente.

Quant à l'arbre dépouillé de feuilles, M. Marchand y voit un hiéroglyphe. Selon lui, cet arbre est là pour symboliser la pensée de l'historien, qui dit qu'à Marathon les Athéniens ne furent des hommes ni de chair ni d'os, mais des hommes de bois.

Notre avis est donc, malgré l'arbre symbolique, que ce n'est pas la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Gaulois à Delphes que ce n'est la bataille de Marathon.

Selon le signor Luigi Vescorali, les assaillants seraient les ecs, le guerrier blessé serait le brenn ou général et les dats vaincus seraient les Gaulois. Quant au personnage char, comme le signor Luigi Vescorali n'en sait que faire, n'en fait rien.

D'abord, ce ne sont ni les armes, ni le costume, ni la ma-ire de combattre des Gaulois. Où sont les braies? où sont longs cheveux blonds? où sont ces lances larges et re-urbées? où sont les arcs avec lesquels ils lançaient leurs its comme la foudre? où sont ces immenses boucliers qui r servaient de bateaux pour traverser les fleuves? Il n'y len de tout cela dans les vaincus de la mosaïque.

Puis écoutez le récit d'Amédée Thierry, récit emprunté Valère Maxime, à Tite-Live, à Justin et à Pausanias, et ez :

« On était alors en automne, et, durant le combat, il tait formé un de ces orages soudains, si communs dans les ntes chaines de l'Hellade; il éclata tout à coup, versant ns la montagne des torrents de pluie et de grêle : les êtres et les devins attachés au temple d'Apollon se saisi-nt d'un incident propre à frapper l'esprit superstitieux des ecs. L'œil hagard et les cheveux hérissés, l'esprit comme ené, ils se répandirent dans la ville et dans les rangs de rmée, criant que le dieu était arrivé : « Il est ici, » disaient-« nous l'avons vu s'élancer à travers la voûte du temple; lle s'est fendue sous ses pieds : deux vierges armées, Mi-erve et Diane, l'accompagnent; nous avons entendu le sif-ement de leurs arcs et le cliquetis de leurs lances. Accourez, Grecs! sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager eur victoire. » Ce spectacle, ces discours prononcés au bruit la foudre, à la lueur des éclairs, remplirent les Hellènes n enthousiasme surnaturel; ils se reforment en bataille se précipitent l'épée haute sur l'ennemi. Les mêmes cir-stances agissaient non moins énergiquement, mais en s contraire, sur les bandes victorieuses. Les Gaulois trent reconnaître le pouvoir d'une divinité, mais d'une inité irritée. La foudre, à plusieurs reprises, avait frappé

leurs bataillons, et ses détonations, répétées par les échos, produisaient autour d'eux un tel retentissement, qu'ils n'entendaient plus la voix de leurs chefs. Ceux qui pénétrèrent dans l'intérieur du temple avaient senti le pavé trembler sous leurs pas; ils avaient été saisis par une vapeur épaisse et méphitique qui les consumait et les faisait tomber dans un délire violent. Les historiens rapportent qu'au milieu de ce désordre on vit apparaître trois guerriers d'un aspect sinistre, d'une stature plus qu'humaine, couverts de vieilles armures, et qui frappèrent les Gaulois de leurs lances. Les Delphiens reconnurent, dit-on, les ombres de trois héros : Hypérocus et Laodocus, dont les tombeaux étaient voisins du temple, et Pyrrhus, fils d'Achille. Quant aux Gaulois, une terreur panique les entraîna en désordre jusqu'à leur camp, où ils ne parvinrent qu'à grand'peine, accablés par les traits des Grecs et par la chute d'énormes rocs qui roulaient sur eux du haut du Parnasse. »

Voilà le récit d'Amédée Thierry, c'est-à-dire d'un de nos écrivains les plus savants et les plus consciencieux. Or, je vous prie, où est Delphes? où est le temple? où est la foudre? où est le dieu irrité? où sont les trois guerriers spectres qui combattent pour les Delphiens? où sont ces rocs qui poursuivent les fugitifs en bondissant aux flancs du Parnasse? Rien de tout cela n'est dans la mosaïque. Ce n'est donc point la défaite des Gaulois à Delphes.

Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la rencontre de Drusus avec les Gaulois, près de la ville de Lyon.

Prouvons que ce n'est pas plus la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon que ce n'est la défaite des Gaulois à Delphes.

Selon le signor de Romanis, le chef vainqueur de la mosaïque serait Néron Claudius Drusus; le cavalier blessé, un chef gaulois; et le personnage du char, un barde; quant aux noms de ce barde et de ce chef, les noms gaulois sont si barbares et si difficiles à prononcer, que le signor de Romanis ne les indique pas même par une pauvre petite *initiale*.

l signor de Romanis est de l'avis du proverbe qui dit que, ınd on prend du galon on n'en saurait trop prendre; pen- ıt qu'il était en train d'inventer un système, il a inventé ɜ bataille : en effet, sa bataille n'a pas plus de nom que ı chef gaulois et son barde.

Malheureusement, malgré ce vague si favorable aux théo- ɜ systématiques, il y a deux choses positives. La pre- ère, c'est que les médailles qui restent de Drusus ne semblent en rien au chef vainqueur de la mosaïque. La onde, c'est que le prétendu barde monté sur le char tient arc et non une lyre. Je sais bien qu'un arc est un ins- ment à corde, mais je doute que jamais les bardes se ent servis d'un arc pour s'accompagner.

'ai donc grand'peur que la mosaïque ne représente pas rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de on.

l signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la dé- te des Égyptiens par César.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Égyptiens r César que ce n'est la défaite des Gaulois près de la ville Lyon.

Selon il signor Pasquale Ponticelli, le chef vainqueur est sar, le guerrier blessé est Achille, le roi fugitif est Pto- ıée.

l y a tout bonnement une impossibilité par personne ci- à ce que cela soit.

Le chef vainqueur de la mosaïque a trente ans, à peu ès, et, à cette époque, César en avait cinquante et un ou ıquante-deux.

Le guerrier blessé ne peut être le général égyptien hille, puisque le général égyptien Achille fut, avant la taille, tué en trahison par l'eunuque Ganymède.

Enfin, le roi fugitif ne peut être Ptolémée, puisque Ptolé- e avait à cette époque dix-sept ans à peine, et que le roi ıcu paraît en avoir de quarante-cinq à cinquante.

l est vrai que cela pourrait s'arranger si César cédait à lémée les vingt et un ou vingt-deux ans qu'il a de trop,

mais resterait encore le malheureux général Achille, que nous ne saurions, en conscience, ressusciter pour faire plaisir au signor Pasquale Ponticelli.

Nous ne parlons pas des costumes, qui ne s'appliquent ni aux Romains du temps de César, ni aux Égyptiens du temps de Ptolémée.

— Mais, dira peut-être il signor Pasquale Ponticelli, ce n'est point de la bataille d'Alexandrie que j'ai voulu parler, c'est de la seconde bataille qui rendit César maître de la monarchie égyptienne.

A ceci nous répondrons qu'à cette seconde bataille, le roi Ptolémée, qui, au reste, n'avait que quelques mois de plus qu'à la première, était revêtu d'une cuirasse d'or; puisque, lorsqu'on le retira du Nil, mort et défiguré, ce fut à cette cuirasse qu'on le reconnut.

Or, sur toute la personne du roi fugitif, il n'y a pas la moindre apparence de cette cuirasse d'or, qui cependant était assez importante pour que le peintre ne la laissât point à l'arsenal.

Ce n'est donc point la défaite des Égyptiens par César.

Le marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpédon.

Prouvons que ce n'est pas plus la mort de Sarpédon que ce n'est la défaite des Égyptiens par César.

Sarpédon eut deux rencontres avec les Grecs, c'est vrai; près du hêtre sacré, c'est encore vrai; mais, quoique fils de Jupiter, Sarpédon n'était pas heureux en guerre : dans la première, Sarpédon fut blessé; dans la seconde, il fut tué.

Traduisons littéralement Homère, et voyons si le sujet de la mosaïque s'applique le moins du monde à l'une ou à l'autre de ces deux rencontres de Sarpédon.

La première de ces deux rencontres eut lieu avec Tlépolème, fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Sarpédon était, par conséquent, l'oncle de Tlépolème. Voici comment l'oncle parle au neveu :

« Tlépolème! si Hercule détruisit Troie, la ville sacrée, c'était pour punir la perfidie du fier Laomédon, qui paya par des paroles insolentes celui qui avait si bien agi à son

:gard, et lui refusa les chevaux pour lesquels il était venu l'aussi loin. Eh bien, je te le dis, tu recevras de moi la nort et le noir enfer, et, frappé de mon javelot, tu me donneras, à moi, la gloire, et ton âme à Pluton. »

Ainsi parla Sarpédon.

Maintenant, voici comment le neveu répond à l'oncle :

« Tlépolème élève son javelot aigu, et les deux longs javelots des guerriers partent de leurs mains. Sarpédon lança le ien, et la pointe alla frapper Tlépolème à la gorge : la sombre nuit de la mort couvrit ses yeux. Tlépolème frappa Sarpédon à la cuisse de son long javelot, et le fer impétueux carta les chairs et pénétra jusqu'à l'os. Les amis de Sarpédon l'entraînent loin du combat; il porte encore le javelot ong et pesant; aucun de ceux qui se pressent autour de lui ne s'en aperçoit et ne pense à retirer le fer dangereux pour qu'il remonte sur son char, tant ils s'étaient empressés de e tirer de ce danger. »

Le guerrier vainqueur de la mosaïque est armé d'une lance t non d'un javelot. Le guerrier vaincu n'a pas lancé son avelot, mais de douleur a laissé tomber sa lance près de lui. Tlépolème n'est pas le moins du monde frappé à la gorge, t Sarpédon est frappé non pas à la cuisse, mais dans le lanc; et la lance, qui n'a pas trouvé d'os pour l'arrêter, asse d'un pied et demi de l'autre côté du corps; de plus, omme cette lance peut avoir douze pieds de long, il serait ifficile que les amis de Sarpédon ne s'aperçussent point que, out fils de Jupiter qu'il est, le héros doit en être incommodé. De plus, ils sont pressés de faire remonter Sarpédon sur son heval, et le guerrier blessé de la mosaïque est à cheval.

L'artiste n'a donc évidemment pas eu l'idée de représener ce premier combat; passons au second.

Cette fois, la lutte a lieu entre Sarpédon et Patrocle. Voici omment parle Homère. Nous demandons pardon à nos lecteurs de la simplicité de notre traduction littérale; elle ne essemble ni à celle du prince Lebrun ni à celle de M. Biaubé, mais ce n'est pas notre faute.

« Lorsque les deux guerriers se furent approchés en face

trine d'un coup d'épée. Outre cette blessure à la tête, Alexandre en avait une seconde que lui avait faite le javelot de Mithridate, et par laquelle il perdait beaucoup de sang. Enfin, Spiridate, qui s'était glissé jusqu'à la croupe de son cheval, levait sa masse et lui en préparait une troisième, probablement plus terrible que les deux autres, lorsque le bras qui allait frapper fut abattu par Clitus. En ce moment, les Macédoniens restés en arrière rejoignirent leur chef, et les Perses, ne pouvant résister aux quarante guerriers d'élite qu'Alexandre appelait ses compagnons, et à la phalange macédonienne qui les suivait, prirent la fuite, et, avec la victoire, abandonnèrent à Alexandre la possession de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, et des autres portions de l'Asie qui formaient auparavant la puissante monarchie des Lydiens.

Voilà la bataille du Granique telle qu'elle est racontée dans Diodore de Sicile, dans Quinte-Curce et dans Plutarque.

Procédons par ordre.

La bataille du Granique conserva le nom du fleuve, parce qu'elle fut livrée, comme nous l'avons dit, moitié dans l'eau, moitié sur le rivage. Or, il n'y a pas, dans la grande mosaïque, trace du plus petit ruisseau.

Le guerrier vaincu ne peut être Mithridate, puisque le premier coup que lui porta Alexandre dans le flanc demeura sans effet, et que ce ne fut que du second coup que le héros macédonien lui traversa le visage. Or, le cavalier moribond jouit, au contraire, d'un visage parfaitement sain, mais éprouve le désagrément d'avoir le flanc percé de part en part.

Au moment où Alexandre frappait Mithridate, Rosacès, comme nous l'avons dit, s'apprêtait à le frapper lui-même. Or, dans la grande mosaïque, le chef vainqueur est suivi de ses soldats, et, parmi ces soldats, il n'y a pas plus de Rosacès que de Granique. D'ailleurs, dit l'historien, le coup de hache s'amortit sur le casque d'Alexandre, et le chef vainqueur est nu-tête.

Alexandre, si on se le rappelle, avait deux blessures : celle que lui avait faite Rosacès et celle que lui avait faite Mithridate. Or, le chef vainqueur est, au contraire, parfaitement in-

vulnéré, et l'on n'aperçoit aucune trace de sang sur ses habits. La cuirasse d'Alexandre, raconte Diodore de Sicile, était ouverte en deux endroits. Or, la cuirasse du chef vainqueur est parfaitement intacte. Enfin, le même historien dit que le bouclier d'Alexandre, le même bouclier qu'il avait enlevé au temple de Minerve, était marqué de trois coups terribles qu'Alexandre avait reçus dans la mêlée. Or, le chef vainqueur n'a pas même de bouclier.

Ce n'est donc pas la bataille du Granique.

XL

LA GRANDE MOSAIQUE

Continuons nos réfutations :

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille d'Arbelles que ce n'est la bataille du Granique.

Arbelles est le Marengo d'Alexandre. Les chars garnis de faux des Persans et la terrible charge qu'avait faite leur cavalerie avaient mis les Macédoniens en fuite, lorsque le vainqueur d'Issus et du Granique se jeta à la rencontre de Darius, qui combattait à la tête des siens, et, d'un coup destiné au roi des Perses, tua son cocher. Ce coup fut un coup de flèche, disent Plutarque et Diodore de Sicile; un coup de lance, disent les autres historiens. Mais tant il y a que, de quelque arme qu'il fut frappé, le cocher tomba, et que les Perses, croyant que c'était leur général qui était frappé à mort, perdirent courage et prirent aussitôt la fuite. Ce fut alors que, le char de Darius ne pouvant se retourner à cause de la quantité de cadavres amoncelés autour de lui, le roi des Perses sauta sur une jument, et, comme à la bataille d'Issus, s'enfuit et disparut bientôt au milieu de la poussière

qui s'élevait sous les roues des chars et sous les pas des chameaux et des éléphants, ne s'arrêtant, dit Plutarque, que lorsqu'il eut mis le désert tout entier entre lui et son vainqueur.

La victoire d'Arbelles fut donc décidée par la chute du cocher de Darius, qui tomba du char et dont la chute épouvanta les Perses. Or, le cocher de la mosaïque est debout, et bien debout; et, à la façon dont il frappe les chevaux, il y a probabilité qu'il se tirera de la mêlée sain et sauf.

La victoire d'Arbelles fut surtout remarquable par la lutte acharnée des deux cavaleries ennemies. Arrien affirme que cette lutte fut si acharnée, que les cavaliers se prenaient corps à corps et tombaient embrassés sous les pieds de leurs chevaux. Or, il n'y a pas, parmi les vingt-huit personnages de la mosaïque, deux cavaliers qui combattent de cette façon.

Plutarque, dans la *Vie de Camille*, raconte que la bataille d'Arbelles eut lieu pendant l'automne. Or, la bataille de la mosaïque a lieu pendant l'hiver, et au plus avancé de l'hiver, ainsi que l'arbre dépouillé de ses feuilles en fait foi.

Tous les historiens racontent que Darius s'enfuit sur une jument et disparut bientôt, grâce à la poussière qui se levait sous les roues des chars et sous les pas des éléphants et des chameaux. Or, il n'y a dans la mosaïque qu'un seul char, c'est le char du roi; de chameaux et d'éléphants, il n'y en a pas plus que sur la main.

Ce n'est donc pas la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille de Platée que ce n'est la bataille d'Arbelles.

Selon l'opinion du savant architecte des fouilles, — et c'est lui, rappelons-le, qui a découvert la maison du Faune, — le chef victorieux de la mosaïque serait Pausanias, roi de Sparte; le guerrier bleu serait Mardonius, gendre du roi des Perses; et le personnage du char serait Artabase, général en second de l'armée barbare.

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de nous ral-

ier à l'opinion de M. Charles Bonnucci. M. Charles Bonnucci n'est pas seulement un des hommes les plus savants que nous ayons rencontrés, c'est encore un des hommes les plus aimables que nous ayons vus. Mais, en conscience, nous ne pouvons pas, tout indigne que nous nous reconnaissons de discuter avec un académicien, laisser passer la chose ainsi.

1° Mardonius ne fut pas tué par Pausanias, il fut tué par Aimneste. Écoutez Hérodote, il s'explique positivement sur ce point : « Mardonius, dit-il, fut tué par Aimneste, illustre citoyen de Sparte, qui depuis mourut lui-même dans une bataille contre les Messéniens. »

2° Non-seulement ce ne fut pas Pausanias qui tua Mardonius d'un coup de lance, mais Mardonius, dit toujours le même Hérodote, fut tué d'un coup de pierre, et non d'un coup de lance.

3° Le guerrier du char ne peut être Artabase, le second chef de l'armée, puisque, avant la bataille de Platée, se trouvant en dissidence avec Mardonius relativement au plan de campagne, il ne voulut pas même assister à la bataille ; et, ayant appris que la victoire avait favorisé les Grecs, il se retira en Phocide avec quarante mille hommes qui, ainsi que lui, n'avaient pas assisté au combat.

4° Enfin, ce ne peut pas être la bataille de Platée, attendu qu'avant la bataille de Platée, les Perses ayant été vaincus dans une rencontre et ayant perdu Maniste, un de leurs chefs, Mardonius avait ordonné qu'en signe de deuil tous les soldats de son armée taillassent leurs cheveux et leur barbe, et qu'on coupât les crins aux chevaux et aux bêtes de somme. Voyez plutôt Hérodote : « La cavalerie revenue au camp, toute l'armée exprima la douleur qu'elle ressentait de la mort de Maniste, et Mardonius plus que tous les autres. Aussi les Perses se taillèrent-ils la barbe et les cheveux, et coupèrent-ils les crins de leurs bêtes de somme, et jetèrent-ils des cris qui retentirent dans toute la Béotie ; et cela venait de ce qu'ils demeuraient privés d'un personnage qui, après Mardonius, était, de l'avis du roi lui-même, le premier parmi tous les Perses. » Or, les cavaliers perses de la

mosaïque sont à toute barbe et les chevaux à tous crins.

Ce n'est donc pas la bataille de Platée.

M. Marchand, — car les Français s'en sont mêlés comme les autres, — M. Marchand, dis-je, a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Je voudrais fort ne pas contredire un compatriote, et surtout un compatriote aussi savant que M. Marchand; mais on m'accuserait de partialité si je ne démantibulais pas Marathon comme j'ai démantibulé Platée, Arbelles, le Granique et Issus.

Prouvons donc que ce n'est pas plus la bataille de Marathon que ce n'est la bataille de Platée.

La bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, fut, du côté des Perses, perdue de compte à demi par Datis et Artapherne. M. Marchand voit donc dans Artapherne le général monté sur le char, dans Datis le guerrier blessé, et dans Miltiade le chef vainqueur.

Nous passerons Artapherne à M. Marchand; mais, en conscience, nous ne pouvons lui passer Datis ni Miltiade.

Datis, parce qu'il ne fut ni tué ni blessé en cette occasion, puisqu'au dire d'Hérodote, il rendit aux vainqueurs, après la bataille, la statue dorée d'Apollon qu'il leur avait enlevée quelques jours auparavant, et se retira sain et sauf en Asie avec le reste de l'armée.

Miltiade, parce qu'il avait cinquante ans à cette époque, et que le chef vainqueur de la mosaïque n'en a que trente.

Quant à l'arbre dépouillé de feuilles, M. Marchand y voit un hiéroglyphe. Selon lui, cet arbre est là pour symboliser la pensée de l'historien, qui dit qu'à Marathon les Athéniens ne furent des hommes ni de chair ni d'os, mais des hommes de bois.

Notre avis est donc, malgré l'arbre symbolique, que ce n'est pas la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Gaulois à Delphes que ce n'est la bataille de Marathon.

Selon le signor Luigi Vescorali, les assaillants seraient les ecs, le guerrier blessé serait le brenn ou général et les ldats vaincus seraient les Gaulois. Quant au personnage l char, comme le signor Luigi Vescorali n'en sait que faire, n'en fait rien.

D'abord, ce ne sont ni les armes, ni le costume, ni la maère de combattre des Gaulois. Où sont les braies? où sont s longs cheveux blonds? où sont ces lances larges et reurbées? où sont les arcs avec lesquels ils lançaient leurs lits comme la foudre? où sont ces immenses boucliers qui r servaient de bateaux pour traverser les fleuves? Il n'y ien de tout cela dans les vaincus de la mosaïque.

Puis écoutez le récit d'Amédée Thierry, récit emprunté Valère Maxime, à Tite-Live, à Justin et à Pausanias, et ez :

« On était alors en automne, et, durant le combat, il tait formé un de ces orages soudains, si communs dans les ites chaînes de l'Hellade; il éclata tout à coup, versant ns la montagne des torrents de pluie et de grêle : les tres et les devins attachés au temple d'Apollon se saisit d'un incident propre à frapper l'esprit superstitieux des ecs. L'œil hagard et les cheveux hérissés, l'esprit comme né, ils se répandirent dans la ville et dans les rangs de mée, criant que le dieu était arrivé : « Il est ici, » disaient- « nous l'avons vu s'élancer à travers la voûte du temple; lle s'est fendue sous ses pieds : deux vierges armées, Mierve et Diane, l'accompagnent; nous avons entendu le sifement de leurs arcs et le cliquetis de leurs lances. Accourez, Grecs! sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager ur victoire. » Ce spectacle, ces discours prononcés au bruit la foudre, à la lueur des éclairs, remplirent les Hellènes n enthousiasme surnaturel; ils se reforment en bataille se précipitent l'épée haute sur l'ennemi. Les mêmes cirstances agissaient non moins énergiquement, mais en s contraire, sur les bandes victorieuses : les Gaulois rent reconnaître le pouvoir d'une divinité, mais d'une inité irritée. La foudre, à plusieurs reprises, avait frappé

leurs bataillons, et ses détonations, répétées par les produisaient autour d'eux un tel retentissement, qu'il tendaient plus la voix de leurs chefs. Ceux qui péné dans l'intérieur du temple avaient senti le pavé tr sous leurs pas; ils avaient été saisis par une vapeur et méphitique qui les consumait et les faisait tomber d délire violent. Les historiens rapportent qu'au milieu désordre on vit apparaître trois guerriers d'un aspect s d'une stature plus qu'humaine, couverts de vieilles ar et qui frappèrent les Gaulois de leurs lances. Les De reconnurent, dit-on, les ombres de trois héros : Hyp et Laodocus, dont les tombeaux étaient voisins du t et Pyrrhus, fils d'Achille. Quant aux Gaulois, une panique les entraîna en désordre jusqu'à leur camp, ne parvinrent qu'à grand'peine, accablés par les tra Grecs et par la chute d'énormes rocs qui roulaient sur haut du Parnasse. »

Voilà le récit d'Amédée Thierry, c'est-à-dire d'un d écrivains les plus savants et les plus consciencieux. vous prie, où est Delphes? où est le temple? où est l dre? où est le dieu irrité? où sont les trois guerriers tres qui combattent pour les Delphiens? où sont ces re poursuivent les fugitifs en bondissant aux flancs du nasse? Rien de tout cela n'est dans la mosaïque. Ce donc point la défaite des Gaulois à Delphes.

Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'é rencontre de Drusus avec les Gaulois, près de la ville de

Prouvons que ce n'est pas plus la rencontre de l avec les Gaulois près de la ville de Lyon que ce n'est faite des Gaulois à Delphes.

Selon le signor de Romanis, le chef vainqueur de l saïque serait Néron Claudius Drusus; le cavalier bles chef gaulois; et le personnage du char, un barde; aux noms de ce barde et de ce chef, les noms gaulois si barbares et si difficiles à prononcer, que le signor d manis ne les indique pas même par une pauvre *initiale*.

Il signor de Romanis est de l'avis du proverbe qui dit que, quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre; pendant qu'il était en train d'inventer un système, il a inventé une bataille : en effet, sa bataille n'a pas plus de nom que son chef gaulois et son barde.

Malheureusement, malgré ce vague si favorable aux théories systématiques, il y a deux choses positives. La première, c'est que les médailles qui restent de Drusus ne ressemblent en rien au chef vainqueur de la mosaïque. La seconde, c'est que le prétendu barde monté sur le char tient un arc et non une lyre. Je sais bien qu'un arc est un instrument à corde, mais je doute que jamais les bardes se soient servis d'un arc pour s'accompagner.

J'ai donc grand'peur que la mosaïque ne représente pas la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon.

Il signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la défaite des Égyptiens par César.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Égyptiens par César que ce n'est la défaite des Gaulois près de la ville de Lyon.

Selon il signor Pasquale Ponticelli, le chef vainqueur est César, le guerrier blessé est Achille, le roi fugitif est Ptolémée.

Il y a tout bonnement une impossibilité par personne citée à ce que cela soit.

Le chef vainqueur de la mosaïque a trente ans, à peu près, et, à cette époque, César en avait cinquante et un ou cinquante-deux.

Le guerrier blessé ne peut être le général égyptien Achille, puisque le général égyptien Achille fut, avant la bataille, tué en trahison par l'eunuque Ganymède.

Enfin, le roi fugitif ne peut être Ptolémée, puisque Ptolémée avait à cette époque dix-sept ans à peine, et que le roi vaincu paraît en avoir de quarante-cinq à cinquante.

Il est vrai que cela pourrait s'arranger si César cédait à Ptolémée les vingt et un ou vingt-deux ans qu'il a de trop;

mais resterait encore le malheureux général Achille, que nous ne saurions, en conscience, ressusciter pour faire plaisir au signor Pasquale Ponticelli.

Nous ne parlons pas des costumes, qui ne s'appliquent ni aux Romains du temps de César, ni aux Égyptiens du temps de Ptolémée.

— Mais, dira peut-être il signor Pasquale Ponticelli, ce n'est point de la bataille d'Alexandrie que j'ai voulu parler, c'est de la seconde bataille qui rendit César maître de la monarchie égyptienne.

A ceci nous répondrons qu'à cette seconde bataille, le roi Ptolémée, qui, au reste, n'avait que quelques mois de plus qu'à la première, était revêtu d'une cuirasse d'or; puisque, lorsqu'on le retira du Nil, mort et défiguré, ce fut à cette cuirasse qu'on le reconnut.

Or, sur toute la personne du roi fugitif, il n'y a pas la moindre apparence de cette cuirasse d'or, qui cependant était assez importante pour que le peintre ne la laissât point à l'arsenal.

Ce n'est donc point la défaite des Égyptiens par César.

Le marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpédon.

Prouvons que ce n'est pas plus la mort de Sarpédon que ce n'est la défaite des Égyptiens par César.

Sarpédon eut deux rencontres avec les Grecs, c'est vrai; près du hêtre sacré, c'est encore vrai; mais, quoique fils de Jupiter, Sarpédon n'était pas heureux en guerre : dans la première, Sarpédon fut blessé; dans la seconde, il fut tué.

Traduisons littéralement Homère, et voyons si le sujet de la mosaïque s'applique le moins du monde à l'une ou à l'autre de ces deux rencontres de Sarpédon.

La première de ces deux rencontres eut lieu avec Tlépolème, fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Sarpédon était, par conséquent, l'oncle de Tlépolème. Voici comment l'oncle parle au neveu :

« Tlépolème! si Hercule détruisit Troie, la ville sacrée, c'était pour punir la perfidie du fier Laomédon, qui paya par des paroles insolentes celui qui avait si bien agi à son

gard, et lui refusa les chevaux pour lesquels il était venu 'aussi loin. Eh bien, je te le dis, tu recevras de moi la ıort et le noir enfer, et, frappé de mon javelot, tu me doneras, à moi, la gloire, et ton âme à Pluton. »

Ainsi parla Sarpédon.

Maintenant, voici comment le neveu répond à l'oncle :

« Tlépolème élève son javelot aigu, et les deux longs javeıts des guerriers partent de leurs mains. Sarpédon lança le .en, et la pointe alla frapper Tlépolème à la gorge : la somre nuit de la mort couvrit ses yeux. Tlépolème frappa Sarédon à la cuisse de son long javelot, et le fer impétueux ;arta les chairs et pénétra jusqu'à l'os. Les amis de Sarpéɔn l'entraînent loin du combat; il porte encore le javelot ıng et pesant; aucun de ceux qui se pressent autour de lui e s'en aperçoit et ne pense à retirer le fer dangereux pour ı'il remonte sur son char, tant ils s'étaient empressés de : tirer de ce danger. »

Le guerrier vainqueur de la mosaïque est armé d'une lance ; non d'un javelot. Le guerrier vaincu n'a pas lancé son ıvelot, mais de douleur a laissé tomber sa lance près de lui. lépolème n'est pas le moins du monde frappé à la gorge, ; Sarpédon est frappé non pas à la cuisse, mais dans le anc; et la lance, qui n'a pas trouvé d'os pour l'arrêter, ısse d'un pied et demi de l'autre côté du corps; de plus, ɔmme cette lance peut avoir douze pieds de long, il serait fficile que les amis de Sarpédon ne s'aperçussent point que, ıt fils de Jupiter qu'il est, le héros doit en être incommodé. e plus, ils sont pressés de faire remonter Sarpédon sur son ıeval, et le guerrier blessé de la mosaïque est à cheval.

L'artiste n'a donc évidemment pas eu l'idée de représen-r ce premier combat; passons au second.

Cette fois, la lutte a lieu entre Sarpédon et Patrocle. Voici ɔmment parle Homère. Nous demandons pardon à nos lecurs de la simplicité de notre traduction littérale; elle ne ıssemble ni à celle du prince Lebrun ni à celle de M. Biubé, mais ce n'est pas notre faute.

« Lorsque les deux guerriers se furent approchés en face

l'un de l'autre, Patrocle frappa le courageux Trasymèle, qui était le meilleur écuyer de Sarpédon, et, lui lançant un trait dans le ventre, il le renversa à terre. Sarpédon, frappant le second, lance à son tour son javelot aigu et atteint le cheval Pédase à l'épaule droite. Le cheval pousse des cris, tombe au milieu des rênes et meurt : les deux autres s'arrêtent, le timon craque, et les chevaux s'embarrassent, car Pédase gît au milieu des rênes; Automédon tire sa longue épée et coupe le trait à la volée. Ils recommencent alors leur périlleux combat ; Sarpédon lance de nouveau à son ennemi un trait aigu : le javelot rase l'épaule gauche de Patrocle, mais ne le touche pas; enfin Patrocle lance son trait, qui ne sort pas inutilement de sa main, mais va frapper à l'endroit où le diaphragme embrasse le cœur nerveux et plein de vie. Sarpédon tombe alors comme un chêne, ou comme un pin que sur la montagne les hommes abattent avec des haches tranchantes. »

Or, le combat de la mosaïque ressemble encore moins à la seconde rencontre de Sarpédon qu'à la première.

Où est Trasymèle, le meilleur écuyer de Sarpédon ? où est le cheval Pédase, blessé à l'épaule droite? où est Automédon coupant le trait? où est enfin Sarpédon frappé au cœur? à moins que déjà, du temps d'Homère, les médecins n'aient mis le cœur à droite.

Ce n'est donc pas la mort de Sarpédon.

Enfin il signor Giuseppe Sanchez a prétendu que c'était une rencontre entre Achille et Hector.

Prouvons que ce n'est pas plus une rencontre entre Achille et Hector que ce n'est la mort de Sarpédon.

Voici, selon le signor Giuseppe Sanchez, le paragraphe d'Homère auquel le peintre a emprunté son sujet.

Ulysse vient supplier Achille d'oublier l'injure que lui a faite Agamemnon, mais Achille le renvoie plus loin qu'il ne veut aller, et, rappelant les services rendus aux Grecs, il dit:

« Tant que je combattis avec les Grecs, Hector n'osa point lutter avec moi ni s'aventurer hors de ses murs, toujours il restait à la porte de Scée et sous un hêtre; cependant un

jour il osa me braver, mais il put à peine échapper à mes coups. »

Nous vous voyons venir, monsieur Sanchez!

Vous n'avez pas voulu choisir un des combats racontés par Homère. Non. Homère poëte, peintre, historien, Homère est trop précis, trop descripteur. Il eût été trop facile, Homère à la main, de vous réfuter. Vous avez préféré prendre quelque chose de vague, et vous avez prétendu que l'artiste avait pris à la volée les quelques mots de rodomontade jetés au vent par la colère d'Achille, et qu'il en avait fait un tableau. Ce n'est pas probable; mais, n'importe, admettons votre donnée.

C'est donc la rencontre d'Achille et d'Hector près de la porte de Scée.

D'abord, monsieur Sanchez, Achille avait des chevaux de rechange. Il avait, à cette époque, Xante et Balius, fils de Podarge et du Zéphyr, et par conséquent immortels, il avait de plus Pédase, qu'il avait pris au siége de Thèbes, et qui, au dire d'Homère, tout mortel qu'il était, était digne d'être attelé près de ses deux collègues divins.

Mais, quoique Achille dût monter à cheval comme un membre du Jockey-Club ou comme un écuyer de Franconi, Achille ne montait jamais à cheval quand il s'agissait de combattre. Fi donc! les héros comme Achille avaient un char, un Automédon pour conduire ce char, et au fond de ce char tout un arsenal de piques et de javelots. Combattre à cheval! pour qui prenez-vous le divin fils de Thétis et de Pélée? C'est bon pour des pleutres et des faquins; mais, du temps d'Homère, les gens comme il faut combattaient en char. Écoutez Nestor :

« Contenez vos chevaux, dit-il, prenez garde qu'ils ne portent le désordre dans nos lignes; qu'aucun de vous ne s'abandonne à sa fougueuse ardeur, qu'aucun ne sorte des rangs pour attaquer l'ennemi, qu'aucun ne recule; vous seriez bientôt rompus et défaits. Si quelqu'un est forcé d'abandonner son char pour monter sur un autre, qu'il ne se serve plus que de ses javelots. »

Puis, s'il vous plaît, à cette époque, Achille avait encore ses armes, puisque Patrocle n'était pas mort, Où est donc l'immense bouclier sous lequel gémissait le bras de Patrocle? où est le casque terrible dont le cimier seul, en se balançant, faisait fuir les Troyens? où Achille dit-il que, lorsque Hector a fui devant lui, lui Achille était nu-tête? Certes, Achille n'est point assez modeste pour avoir oublié une pareille circonstance.

Donc, le chef vainqueur de la mosaïque ne peut être Achille, puisque le vainqueur de la mosaïque n'est pas sur le char d'Achille et ne porte pas les armes d'Achille.

Passons à Hector.

Maintenant, Hector est sur son char, c'est vrai; malheureusement, le chef vaincu de la mosaïque non-seulement n'a pas les armes d'Hector, mais encore n'a pas l'âge d'Hector.

Où M. Giuseppe Sanchez a-t-il vu que l'élégant fils de Priam, qui dispute le prix de la beauté à Pâris, le prix du courage à Achille, soit un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans? Franchement, quoique Homère ne dise nulle part l'âge l'Achille, tout ce que je peux faire pour M. Sanchez, c'est d'accorder trente ans à Hector.

Puis, j'en demande pardon à M. Sanchez, j'ai lu et relu l'*Iliade*, et je n'ai vu nulle part que Hector se servit d'un arc. C'est Pâris, l'archer de la famille; et Homère est trop adroit pour établir une pareille similitude entre les deux frères. A Hector, il faut les armes offensives du brave; il lui faut les javelots avec lesquels on se bat à vingt pas de distance; il lui faut cette lance au cercle d'or avec laquelle on frappe son ennemi en le joignant; il lui faut l'épée avec laquelle on lutte corps à corps.

Puis, comme arme défensive, où est ce casque, présent d'Apollon, dont le panache sème la terreur? où est ce grand bouclier qu'Hector rejette sur ses épaules quand il tourne le dos à l'ennemi, et qui le couvre tout entier? où est enfin la cuirasse où s'enfonce si profondément le javelot d'Ajax qu'il déchire jusqu'à sa tunique?

Or, si le guerrier vaincu de la mosaïque n'a pas l'âge

Iector et n'a pas les armes d'Hector, ce ne peut pas e Hector.

Il en résulte que, si l'un ne peut pas être Hector et que utre ne puisse pas être Achille, la mosaïque doit néces- irement représenter autre chose que la rencontre d'Achille d'Hector.

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais j'ai voulu pren- e les dix systemes les uns après les autres pour leur prou- r qu'il ne faut pas croire trop aveuglément aux systèmes.

Maintenant, je pourrais, comme un autre, faire un onzième stème, mais je ne donnerai pas ce plaisir à MM. les sa- nts italiens.

Je leur raconterai tout simplement l'histoire d'un pauvre i que j'ai vu à Charenton, et qui m'a paru non-seulement is sage, mais encore plus logique qu'eux. Sa folie est de croire un grand peintre, et, à son avis, il venait d'exécuter n chef-d'œuvre.

Ce chef-d'œuvre, recouvert d'une toile verte, était le *Pas- ge de la mer Rouge par les Hébreux.*

Il vous conduisait devant le chef-d'œuvre, levait la toile rte, et l'on apercevait une toile blanche.

— Voyez, disait-il, voilà mon tableau.

— Et il représente? demandait le visiteur.

— Il représente le *Passage de la mer Rouge par les Hébreux.*

— Pardon, mais où est la mer?

— Elle s'est retirée.

— Où sont les Hébreux?

— Ils sont passés.

— Et les Égyptiens?

— Ils vont venir.

Dites-moi, les savants italiens que nous venons de citer nt-ils aussi sages et surtout aussi logiques que mon fou Charenton?

XLI

VISITE AU MUSÉE DE NAPLES

J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais je placé, comme narrateur, entre l'omission et l'ennui. S mets, ce sera justement de la chose omise qu'on me de dera compte : si je passe tous les objets en revue, je r de tomber dans la monotonie. Au surplus, nous en fini ou à peu près avec Naples antique et Naples mo et nous touchons à la catastrophe. Un peu de patience pour le musée. Que dirait-on, je vous le demande, si parlais pas un peu du musée de Naples ?

Le palais des Studi, dont le duc d'Ossuna, vice-r Naples, avait jeté les fondements dans le but d'en fair vaste école de cavalerie, vit sa destination changée pa de Castro, comte de Lemos, qui décida qu'il servirait gement à l'Université, laquelle y fut effectivement ins sous son fils, en 1616. Mais, en 1770, les palais de P de Caserte, de Naples et de Capodimonte s'étant suc vement encombrés des précieux résultats que produi les fouilles de Pompéi, le roi Ferdinand résolut de toutes les antiquités provenant de la découverte de ce villes dans un seul local, où elles seraient exposées à riosité du public et aux investigations des savants. A fet, il choisit le palais de l'Université, laquelle Univers transportée au palais de San-Salvador.

Le roi Ferdinand fut si content de la résolution qu nait de prendre, et la trouva si docte et si sage, qu'il r d'en perpétuer le souvenir en se faisant représenter e nerve à l'entrée du nouveau Musée.

Ce fut Canova qu'on chargea de l'exécution de ce d'œuvre.

est quelque chose de bien grotesque, je vous jure, que
atue du roi Ferdinand en Minerve; et, quand il n'y au-
que cela à voir au Musée, on n'aurait, sur ma parole,
nement perdu son temps à y faire une promenade.
ais, heureusement, il y a encore autre chose, de sorte
l'on peut faire d'une pierre deux coups. Notre première
e, après notre retour à Naples, fut pour les objets pro-
nt d'Herculanum et de Pompéi; c'était continuer tout
lement notre course de la veille : après avoir vu l'écrin,
ut regarder les bijoux; bijoux merveilleux, d'art souvent,
orme toujours.
ous commençâmes par les statues; elle se présentent
es-mêmes sur le passage des visiteurs. D'abord ce sont
euf effigies de la famille Balbus; puis celles de Nonius
et fils, les plus fines, les plus légères, les plus aristocra-
es, si on peut le dire, de toute l'antiquité. Ces dernières
nt à Portici. En 1799, un boulet emporta la tête de No-
fils, mais on en retrouva les débris et on la restaura. Il
encore là d'autres statues splendides : un faune ivre par
nple; la Vénus Callipyge, que je trouve, pour mon compte,
ns belle que celle de Syracuse; l'Hercule au repos, colosse
tatuaire Glycon, retrouvé sans jambes dans les Thermes
Caracalla, et que Michel-Ange entreprit de compléter;
s, les jambes achevées, et lorsque l'auteur de Moïse eut
omparer son œuvre à celle de l'antiquité, il les brisa, en
nt que ce n'était pas à un homme d'achever l'œuvre des
x. Guillaume de la Porta fut moins sévère pour lui-
ne : il refit les jambes; mais, les jambes faites, on apprit
le prince Borghèse venait de retrouver les véritables
s un puits, à trois lieues de l'endroit où l'on avait re-
vé le corps. Comment étaient-elles allées là? Personne
e sut jamais. Or, il était encore plus difficile de faire un
s aux jambes du prince Borghèse que de faire des jambes
corps du roi de Naples. Le prince, qui était généreux
me un Borghèse, fit cadeau de ces jambes au roi. Tant
a qu'aujourd'hui l'Hercule est au grand complet, chose
parmi les statues antiques.

Il y a encore le taureau Farnèse, magnifique groupe de cinq à six personnes taillé dans un bloc de marbre de seize pieds sur quatorze; l'Agrippine au moment où elle vient d'apprendre que Néron menace sa vie; et enfin l'Aristide, que Canova regardait comme le chef-d'œuvre de la statuaire antique.

De là, on passe dans la salle des petits bronzes. Malgré cette dénomination infime, la salle des petits bronzes n'est pas la moins curieuse. En effet, dans cette salle sont rassemblés tous les ustensiles familiers retrouvés à Pompéi. La vie antique, la vie positive est là; pour la première fois, on y voit boire et manger les anciens, qui, dans notre théâtre, ne boivent et ne mangent que pour s'empoisonner.

Ce sont des vases pour porter l'eau chaude, des marmitons, des bouilloires, des poêles à frire, des moules à petits pâtés, des passoires si fines que le fond en semble un voile brodé à jour, des candélabres, des lanternes, des lampes de toute forme et de toute façon; un escargot qui éclaire avec ses deux cornes; un petit Bacchus qui fuit poursuivi par une panthère; une souris qui ronge un lumignon; des lampes consacrées à Isis et au Silence; d'autres consacrées à l'Amour, et que le dieu éteignait en abaissant la main; des lampes à plusieurs lumières accrochées à un petit pilastre orné de têtes de taureau et de festons de fleurs, ou accrochées par des chaînes aux branches d'un arbre effeuillé.

A côté de la salle des petits bronzes est le cabinet des comestibles : ce sont des œufs, des petits pâtés, des pains, des dattes, des raisins secs, des amandes, des figues, des noix, des pommes de pin, du millet, des noyaux de pêches, de l'huile d'Aix, des burettes, du vin dans des bouteilles, une serviette avec un morceau de levain, un œuf d'autruche, des coquilles de limaçons. On y voit aussi des draps, du linge qui était dans un cuvier à lessive, des filets, du fil, enfin toutes ces choses qu'on rencontre à chaque pas dans la vie réelle, et dont il n'est jamais question dans les livres : ce qui fait que les anciens, toujours vus au sénat, au forum ou sur le champ de bataille, ne sont pas pour nous des hommes,

des demi-dieux, Fausse éducation qu'il faut refaire,
es idées qu'il faut redresser une fois qu'on est sorti du
;e, et qui prolongent les études bien au delà du temps
evait leur être consacré.

s, de là, on passe dans la chambre des bijoux. Voulez-
des formes pures, suaves, sans reproche, voyez ces
ıux, ces colliers, ces bracelets. C'est comme cela qu'en
ient Aspasie, Cléopâtre, Messaline. Voilà des mains
ɜ serrent en signe de bonne foi; voilà un serpent qui
ɔrd la queue, symbole de l'infini; voilà des mosaïques,
ıtiques, des bas-reliefs. Voulez-vous écrire, voici un
ɜr avec son encre coagulée au fond. Voulez-vous pein-
voici une palette avec sa couleur toute préparée. Vou-
ıus faire votre toilette, voici des peignes, des épingles
des miroirs, du fard, tout ce *monde de la femme, mun-
ıuliebris*, comme l'appelaient les anciens.

ısons à la peinture : c'est la grande question artistique
ntiquité; c'était la mystérieuse Isis dont on n'avait pas
'e, avant la découverte de Pompéi, pu soulever le voile.
ʒait trouvé des statues, on connaissait des chefs-d'œu-
e la sculpture, on possédait l'Apollon, la Vénus de Mé-
, le Laocoon, le Torse; on avait les frises du Parthénon
ı métopes de Sélinunte; mais ces merveilles du pinceau
vantées par Pline, ces portraits que les princes cou-
nt d'or, ces tableaux pour lesquels les rois donnaient
maîtresses, ces peintures que les artistes offraient aux
:, jugeant eux-mêmes que les hommes n'étaient pas
riches pour les payer : tout cela était inconnu. Il y
un piédestal pour les statuaires, il n'y en avait pas
les peintres.

ɜst vrai que les fouilles de Pompéi et d'Herculanum
éclairé la question qu'à demi. Jusqu'à présent, on n'a
ıvé aucun original que l'on puisse attribuer à quelqu'un
ɜs grands maîtres qui avaient nom Timanthe, Zeuxis ou
ɜs. Il y a plus : la majeure partie des peintures d'Her-
ıum et de Pompéi ne sont rien autre chose que des
ues pareilles à celles de nos théâtres et de nos cafés,

Mais n'importe! par cette œuvre des ouvriers on pe
précier l'œuvre des artistes, et, parmi ces peintures
daires, il y a même deux ou trois tableaux tout à fait
d'être remarqués.

Mais il ne faut pas courir à ces deux ou trois table
faut les voir tous, les examiner tous, les étudier tou
même dans les plus médiocres il y a quelque chose
prendre.

Les peintures de Pompéi sont à la détrempe, c'est-
exécutées par le même procédé dont se servaient
Giovanni da Fiesole et Masuccio. Le style, à part d
trois œuvres de la décadence exécutées par les Bouc
l'époque, est purement grec. Le dessin en est fin, c
étudié; le clair-obscur, quoique compris autrement q
nos artistes, est tout à fait à la manière des graveurs,
à-dire à l'aide de hachures, et bien entendu. La comp
est en général douce et harmonieuse. L'expression
toujours juste et très-souvent remarquable. Enfin le
ments et les plis sont touchés avec cette supériorité
avait déjà reconnue dans la statuaire antique, et qui
désespoir des artistes modernes.

Nous ne pouvons pas passer en revue les dix-sept
peintures qui composent la collection du Musée an
nous pouvons seulement indiquer les plus originales
meilleures.

D'abord, dans les arabesques et dans les natures m
on trouvera des choses charmantes : des animaux au
il ne manque que la vie; des fruits auxquels il ne m
que le goût; un perroquet traînant un char conduit p
cigale, tableau que l'on croit une caricature de Néron
son pédagogue Sénèque; une charge représentant Éné
vant son père et son fils, tous trois avec des têtes de
les trois parties du monde, l'Afrique avec son visage
l'Asie avec un bonnet représentant une tête d'éléph
au milieu d'elles l'Europe, leur maîtresse et leur reine
au fond la mer, et sur cette mer un vaisseau cingl
pleines voiles à la recherche de cette quatrième part

onde promise par Sénèque. Il n'y a pas à s'y tromper, car i-dessous on lit ces vers de *Médée :*

Venient annis
Seçula seris quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Deteget orbes : nec sit terris ultima Thule.
Médée, acte II.

Maintenant, voici un tableau d'histoire; il est précieux, ar c'est le seul qu'on ait retrouvé à Pompéi : c'est *Sophonisbe buvant le poison.* Devant elle est Scipion l'Africain, u'on peut reconnaître en le comparant à son buste, auquel ressemble; puis, derrière Sophonisbe, Massinissa qui la outient dans ses bras. Le tableau est sans signature. Est-e une copie? est-ce l'original? Nul ne le sait.

Mais en voici un autre sur lequel le même doute n'existe oint. Il représente *Phœbé essayant de raccommoder Niobé vec Latone.* Aux pieds de leur mère, Aglaé et Héléna, pau-res enfants qui seront enveloppées dans la vengeance di-ine, jouent aux osselets avec toute l'insouciance de leur ge. C'est un original : il est signé : Alexandre l'Athénien.

Puis viennent les fameuses danseuses tant de fois repro-uites par la peinture moderne; des funambules vêtus omme nos arlequins; les sept grands dieux qui présidaient ux sept jours de la semaine . Diane pour le lundi, Mars ur le mardi, et ainsi de suite, Mercure, Jupiter, Vénus, pollon et Saturne.

Au milieu de tout cela, le morceau de cendre coagulée qui nserve la forme du sein de cette femme retrouvée dans le uterrain d'Arrius Diomède, comme nous l'avons raconté.

Puis les trois Grâces, que l'on croit copiées de Phidias, et ui furent recopiées par Canova.

Puis le *Sacrifice d'Iphigénie,* que l'on croit une copie de fameux tableau de Timanthe dont parle Pline. On se fonde

sur ce que, dans l'un comme dans l'autre, Agamemnon a la tête voilée, et que, selon toute probabilité, un artiste n'aurait pas osé faire, à un maître aussi connu que Timanthe, un pareil vol.

Puis *Thésée tuant le minotaure.* A ses pieds est le monstre abattu; autour de lui sont les jeunes garçons et les jeunes filles qu'il a sauvés et qui lui baisent la main.

Puis *Médée méditant la mort de ses fils*, composition magnifique d'une simplicité terrible. Les enfants jouent, la mère rêve. C'est beau et grand pour tout le monde. Un homme de nos jours qui aurait fait ce tableau serait le rival de nos plus grands peintres. Ne commencez pas par ce tableau, vous ne verriez plus rien. Quant à moi, il y a maintenant sept ans que je l'ai vu, et, en fermant les yeux, je le revois comme s'il était là.

Puis une foule d'autres peintures : l'*Éducation d'Achille par le centaure Chiron*, tableau imité par un de nos peintres, et que la gravure a popularisé; — *Ariane s'éveillant sur le rivage d'une île déserte, et tendant les bras au vaisseau de Thésée qui s'éloigne;* — *Phryxus traversant l'Hellespont, monté sur son bélier, et tendant la main à Hellé, qui est tombée dans la mer;* — la *Vénus* qui sourit, étendue dans une conque; — *Achille rendant Briséis à Agamemnon;* — enfin, *Thétis allant demander vengeance à Jupiter.*

Ces deux derniers sont deux pages de l'*Iliade.*

Puis allez, cherchez encore, regardez dans tous les coins: vous croirez en avoir pour une heure, vous y resterez tout le jour; puis vous y reviendrez le lendemain et le surlendemain; et, au moment de votre départ, vous ferez arrêter votre voiture pour rendre encore une dernière visite à cette salle, unique dans le monde.

Il ne faut pas s'en aller sans visiter le cabinet des papyrus; ce serait une grande injustice. Dans mon voyage de Sicile, après avoir visité Syracuse, j'ai conduit mes lecteurs aux sources de la Cyanée, à travers les îles charmantes dont les longs roseaux courbaient au-dessus de nous leurs têtes empanachées; ces roseaux, c'étaient des papyrus. On en faisait

une espèce de parchemin étroit et long qu'on déroulait à mesure qu'on écrivait, et qu'on roulait à mesure qu'on avait écrit. Eh bien, on trouva cinq ou six mille de ces rouleaux, noircis, brûlés, friables; on les prit d'abord pour des morceaux de bois carbonisés et on n'y fit aucune attention; on les jeta ou plutôt on les laissa rouler où il leur plaisait d'aller; puis on reconnut que c'était le trésor le plus précieux de l'antiquité que l'on méprisait ainsi. On recueillit tout ce qu'on put en trouver, et, par un miracle de patience inouï, incroyable, fabuleux, on en a déroulé et lu à cette heure trois mille ou trois mille cinq cents, je crois. Le reste est dans ce cabinet, rangé sur les rayons de vastes armoires; ce sont deux mille cinq cents petits cylindres noirs que vous prendriez pour des échantillons de charbon de bois. Ce fut en 1753 seulement qu'on revint de l'erreur que nous avons dite: on trouva d'un seul coup, au dessous du jardin du couvent de Saint-Augustin, à Portici, dix-huit cents de ces petits rouleaux, rangés avec tant de symétrie, que l'on commença à y voir quelque chose de mieux que du bois brûlé. D'ailleurs, en même temps et dans la même pièce, on retrouva trois bustes, sept encriers, et des stylets à écrire. On reconnut alors qu'on était dans une bibliothèque, et l'on eut pour la première fois l'idée que les petits rouleaux noirs pouvaient être des papyrus; on les examina avec soin et on y reconnut, comme on la voit sur du papier brûlé, la trace des caractères qui y avaient été écrits. A partir de ce moment, la recommandation fut faite à tous les ouvriers travaillant aux fouilles de mettre précieusement de côté tout ce qui pourrait ressembler à du charbon.

Et, comme je vous le dis, il y a là trois mille manuscrits dans lesquels on retrouvera peut-être ces quatre volumes de Trogue Pompée qui font une lacune dans l'histoire, et ces trois ou quatre livres de Tacite qui font une lacune dans ses *Annales*.

J'avoue que j'avais grande envie de mettre dans ma poche un de ces petits rouleaux de charbon.

Comme nous allions descendre le grand escalier des Studi,

le gardien, qui était sans doute satisfait de la rétribution que nous lui avions donnée, nous demanda à voix basse si nous ne voulions pas visiter la galerie de Murat. Nous acceptâmes, en lui demandant comment la galerie de Murat se trouvait aux Studi. Il nous répondit que, lorsque le roi Ferdinand avait repris son royaume, on avait partagé en famille tous les objets abandonnés par le roi déchu. Cette galerie était devenue la propriété du prince de Salerne qui, ayant eu besoin de quelque chose comme cent mille piastres, les emprunta sur gage à son auguste neveu actuellement régnant. Or, le gage fut cette galerie, laquelle, pour plus grande sûreté de la créance, fut transportée au musée Bourbon.

Il y a là, entre autres chefs-d'œuvre, treize Salvator Rosa, deux ou trois Van Dyck, un Pérugin, un Annibal Carrache, deux Gérard des Nuits, un Guerchin, les *Trois Ages* de Gérard, puis, dans un petit coin, derrière un rideau de fenêtre, un tableau de quatorze pouces de haut et de huit pouces de large, une de ces miniatures grandioses comme en fait Ingres quand le peintre d'histoire descend au genre, une petite merveille enfin, comme l'Arétin, comme le Tintoret! C'est Francesca de Rimini et Paolo, au moment où les deux amants s'interrompent et, « ce jour-là, ne lisent pas plus avant. »

Demandez, je vous le répète, à visiter cette galerie, ne fût-ce que pour voir ce charmant petit tableau.

Nous sortîmes enfin, ou plutôt on nous mit à la porte. Il était quatre heures et demie, et nous avions outre-passé d'une demi-heure le temps fixé pour la visite du musée. Il est vrai qu'à Naples il n'y a rien de fixe, et qu'avec une colonate, c'est-à-dire avec cinq francs cinq sous, on fait et l'on fait faire bien des choses.

Nous n'avions pas marché cent pas, qu'au coin de la rue de Tolède, nous nous trouvâmes face à face avec un monsieur d'une cinquantaine d'années, qu'il me sembla, à la première vue, avoir rencontré à Paris dans le monde diplomatique. Probablement que je ne lui étais pas inconnu non

plus, car il s'approcha de moi avec son plus charmant sourire.

— Eh! bonjour, mon cher Alexandre, me dit-il d'un ton protecteur; comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti? Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur né des artistes et des gens de lettres?

Le faquin! il me prit une cruelle envie de lui briser quelque chose d'un peu dur sur le dos; mais je me retins, me doutant bien qu'il accepterait cette réponse, et que tout serait fini là.

En effet, pour mon malheur, c'était...

A l'autre chapitre, je vous dirai qui c'était.

XLII

LA BÊTE NOIRE DU ROI FERDINAND.

C'était ce fameux marquis dont je vous ai parlé comme de la bête noire du roi Ferdinand, et qui, tout protégé qu'il avait été par la reine Caroline, n'avait jamais pu entrer au palais que par la porte de derrière.

En partant de France, j'avais pris quelques lettres de recommandation pour les plus grands seigneurs de Naples, les San-Teodoro, les Noïa et les Sant'Antimo. De plus, je connaissais de longue date le marquis de Gargallo et les princes de Coppola.

Parmi ces lettres, il s'en était, je ne sais comment, glissé une pour le marquis.

Étant à Rome, je n'avais pu obtenir de l'ambassade des Deux-Siciles l'autorisation d'aller à Naples. Afin d'éluder ce refus, j'avais, comme je l'ai raconté ailleurs, passé la frontière napolitaine grâce au passe-port d'un de mes amis. Pour tout le monde, je m'appelais donc du nom de cet ami,

c'est-à-dire M. Guichard, et, pour quelques personnes seulement, j'étais Alexandre Dumas.

Mais, comme, en arrivant à Naples, j'ignorais à qui je pouvais me fier, j'avais, avec un homme que j'appellerais mon ami si ce n'était pas un très-haut personnage, j'avais, dis-je, passé une revue des adresses de mes lettres, afin de savoir de lui quelles étaient les personnes à qui il n'y avait aucun inconvénient que M. Guichard remît les recommandations données à M. Dumas.

Or, à toutes les adresses, ce haut personnage, que je n'ose appeler mon ami, mais à qui j'espère prouver un jour que je suis le sien, avait fait un signe d'assentiment, lorsque, arrivé à la lettre destinée au marquis, il prit cette lettre par un coin de l'enveloppe, et, la jetant, sans même regarder où elle allait tomber, de l'autre côté de la table sur laquelle nous faisions notre choix :

— Qui vous a donc donné une lettre pour cet homme? me demanda-t-il.

— Pourquoi cela? répondis-je ripostant à sa question par une autre question.

— Mais, parce que... parce que... ce n'est pas un de ces hommes à qui on recommande un homme comme vous.

— Mais n'est-il pas quelque peu homme de lettres lui-même? demandai-je.

— Oh! oui, me répondit mon interlocuteur; oui, il a une correspondance très-active avec le ministre de la police. Cela s'appelle-t-il être un homme de lettres en France? En ce cas, c'est un homme de lettres.

— Diable! fis-je; mais il me semble que j'ai rencontré ce gaillard-là dans les meilleurs salons de Paris.

— Cela ne m'étonnerait pas : c'est un drôle qui se fourre partout. Et moi-même, tenez, je ne serais pas surpris, en rentrant, de le trouver dans mon antichambre. Mais vous voilà prévenu. Assez sur cette matière; parlons d'autre chose.

C'est un garçon fort aristocrate que cet ami que je n'ose pas appeler mon ami. Je ne m'en tins pas moins pour averti, et bien averti, car il était en position d'être parfaitement

nseigné sur toutes ces petites choses-là, et, à partir de e jour, je me donnai de garde d'aller en aucun endroit où ; pusse rencontrer mon marquis.

Or, j'avais parfaitement réussi à l'éviter depuis trois se- naines que j'étais à Naples, lorsque, pour mon malheur, omme je l'ai dit, je me trouvai face à face avec lui en sor- nt du musée Bourbon.

On devine donc quelle figure je fis lorsque, avec ce char- ant sourire qui lui était habituel et avec ce ton protecteur u'il affecte, il me dit :

— Eh! bonjour, mon cher Alexandre; comment êtes-vous à aples sans que j'en sois averti ? Ne savez-vous donc pas que suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres?

Puis, voyant que je ne répondais rien et que je le regar- ais des pieds à la tête, il ajouta :

— Comptez-vous rester encore longtemps avec nous ?

— D'abord, monsieur, lui répondis-je, je ne suis pas le oins du monde votre cher Alexandre, attendu que c'est la roisième fois, je crois, que je vous parle, et que, les deux remières, je ne savais pas à qui je parlais. Ensuite, vous 'avez pas été averti de mon arrivée, parce que mon véri- able nom n'a pas été déposé à la police. Enfin, et pour ré- ondre à votre dernière question : oui, je comptais rester uit jours encore, mais j'ai bien peur d'être forcé de par- ir demain.

Après quoi, je pris le bras de Jadin et laissai le protec- eur né des artistes et des gens de lettres fort abasourdi du ompliment qu'il venait de recevoir.

A Chiaïa, je quittai Jadin; il s'achemina du côté de l'hô- l, et moi, j'allai droit à l'ambassade française.

A cette époque, nous avions pour chargé d'affaires à aples un noble et excellent jeune homme ayant nom le comte Béarn. En arrivant, il y avait quatre mois, j'avais été lui ire ma visite, et je lui avais tout raconté. Il m'avait écouté avement et avec une légère teinte de mécontentement; ais presque aussitôt ce nuage passager s'était effacé, et, e tendant la main :

— Vous avez eu tort, me dit-il, d'agir ainsi à votre fa
et vous pouvez cruellement nous compromettre. Si la ch
était à faire, je vous dirais : Ne la faites point; mais elle
faite, soyez tranquille, nous ne vous laisserons *pas da*
l'embarras.

J'étais peu habitué à ces façons de faire de nos ambassa
deurs; aussi, j'avais gardé au comte de Béarn une gran
reconnaissance de sa réception, tout en me promettant,
moment venu, d'avoir recours à lui.

Or, je pensai que le moment était venu, et j'allai
trouver.

— Eh bien, me demanda-t-il, avons-nous quelque cho
de nouveau?

— Non, pas pour le moment, répondis-je; mais cela pou
rait bien ne pas tarder.

— Qu'est-il donc arrivé ?

Je lui dis la rencontre que je venais de faire, et je lui r
contai le court dialogue qui en avait été la suite.

— Eh bien, me dit-il, vous avez eu tort cette fois-ci comm
l'autre : il fallait faire semblant de ne pas le voir, et, si vo
ne pouviez pas faire autrement que de le voir, il fallait a
moins faire semblant de ne pas le reconnaître.

— Que voulez-vous, mon cher comte! lui répondis-je,
suis l'homme du premier mouvement.

— Vous savez cependant ce qu'a dit un de nos plus illus
tres diplomates ?

— Celui dont vous parlez a dit tant de choses, que je n
puis savoir tout ce qu'il a dit.

— Il a dit qu'il fallait se défier du premier mouvemen
attendu qu'il était toujours bon.

— C'est une maxime à l'usage des têtes couronnées, et
y aurait, par conséquent, de l'impertinence à moi de la su
vre. Je ne suis heureusement ni roi ni empereur.

— Vous êtes mieux que cela, mon cher poëte.

— Oui; mais, en attendant, nous ne sommes pas au tem
du bon roi Robert; et je doute que, si son successeur Fe
dinand daigne s'occuper de moi, ce soit pour me couronn

me Pétrarque avec le laurier de Virgile. D'ailleurs, vous ıvez bien, Virgile n'a plus de laurier, et celui qu'a re- ıé sur sa tombe mon illustre confrère et ami Casimir vigne lui a fait la mauvaise plaisanterie de ne pas re- dre de bouture.

Bref, que désirez-vous ?

Je désire savoir si vous êtes toujours dans les mêmes ɔsitions à mon égard.

Lesquelles ?

De venir à mon secours si je vous appelle.

Je vous l'ai promis et je n'ai qu'une parole; mais sa- ʏous ce que je ferais si j'étais à votre place ?

Que feriez-vous ?

Vous allez bondir!

Dites toujours.

Eh bien, je ferais viser mon passe-port ce soir, et je ırais cette nuit.

Ah! pour cela, non, par exemple!

Très-bien ; n'en parlons plus.

Ainsi, je compte sur vous ?

Comptez sur moi.

comte de Béarn me tendit la main, et nous nous sépa- ɔs.

Faites-moi un plaisir, dis-je à Jadin en rentrant à ɔl.

Lequel ?

Dites au garçon de vous dresser pour cette nuit un lit ıngle dans ma chambre.

Pour quoi faire ?

Vous le verrez probablement.

Avez-vous besoin de Milord aussi ?

Eh! eh! il ne sera peut-être pas de trop.

Vous croyez donc qu'ils vont venir vous arrêter ?

J'en ai peur.

Satané fat que vous faites, de vous figurer que les gou- ɔments s'occupent de vous!

Celui-ci a daigné s'occuper de mon père au point de

l'empoisonner, et je vous avoue que ce précédent ne donne pas de confiance.

— Eh bien, on couchera dans votre chambre, puis faut vous garder.

Et Jadin donna ordre qu'on lui dressât son lit en face mien.

Cette précaution prise, nous nous couchâmes et i endormîmes comme si nous n'avions pas rencontré le m dre marquis dans notre journée.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, j'ente qu'on ouvrait ma porte.

Si profondément que je dorme et si légèrement q ouvre la porte de ma chambre quand je dors, je m'évei l'instant même. Cette fois, ma vigilance habituelle ne fit pas défaut; j'ouvris les yeux tout grands, et j'aperçu valet de chambre.

— Eh bien, Peppino, demandai-je, qu'y a-t-il, que me faites le plaisir d'entrer de si bon matin chez moi ?

— J'en demande un million de pardons à Son Excelle répondit le pauvre garçon; ce sont deux messieurs qui lent absolument vous parler.

— Deux messieurs de la police, n'est-ce pas ?

— Ma foi ! s'il faut vous le dire, j'en ai peur.

— Allons, allons, alerte, Jadin !

— Quoi? dit Jadin en se frottant les yeux.

— Deux sbires qui nous font l'honneur de nous faire site, mon garçon.

— C'est-à-dire qu'il faut que je me lève et que je c chez M. de Béarn.

— Vous parlez comme saint Jean Bouche-d'or, cher a levez-vous et courez.

— Vous n'aimez pas mieux que je les fasse manger Milord? Cela serait plus tôt fait, et cela ne nous déran rait pas.

— Non, il en reviendrait d'autres, et ce serait à rec mencer.

— Ces messieurs peuvent-ils entrer ? demanda Peppin

— Parfaitement; qu'ils entrent.
Les messieurs entrèrent.
Cela ressemblait beaucoup aux gardes du commerce que nous voyons au théâtre.
— Monsu Guissard? dit l'un d'eux.
— C'est moi, répondis-je.
— Eh bien, monsu Guissard, il faut nous suivre tout de suite.
— Où cela, s'il vous plaît?
— A la polize.
Je jetai un coup d'œil triomphant à Jadin.
— Il faut, murmura-t-il, que le gouvernement ait bien du temps de reste pour se déranger ainsi!
— Que dit monsu? demanda le sbire.
— Moi? Rien, dit Jadin.
— Monsu a parlé du gouvernement.
— Ah! j'ai dit que le gouvernement était plein de tendresse pour les étrangers qui viennent ici; et je le répète, pendu que c'est mon opinion, monsieur. Est-il défendu d'avoir une opinion?
— Oui, dit le sbire.
— En ce cas, je n'en ai pas, monsieur; prenons que je n'ai rien dit.
Je me hâtai de m'habiller; j'avais une peur de tous les diables que les sbires, peu habitués au dialogue de Jadin, ne se ravisassent avec moi. Je passai donc lestement mon gilet et ma redingote, et leur déclarai que j'étais prêt à les suivre. Cette promptitude à me rendre à l'invitation du gouvernement parut donner à nos deux sbires une excellente idée de moi; aussi, lorsque, arrivé à la porte de la rue, je leur demandai la permission de prendre un fiacre, ils ne firent aucune difficulté, et l'un d'eux poussa même la complaisance jusqu'à courir en chercher un qui stationnait devant la grille encore fermée de la villa Réale.
Comme je montais en voiture, je vis apparaître Jadin à la fenêtre; il était tiré à quatre épingles et tout prêt à se rendre à l'ambassade. Seulement, pour ne pas donner de soupçons

sur sa connivence avec moi, il attendait, pour sortir, que eussions tourné le coin, et fumait innocemment la plu lossale de ses trois pipes.

Cinq minutes après, j'étais à la police. Un monsieur, vêtu de noir et de fort mauvaise humeur d'avoir été ré de si grand matin, m'y attendait.

— C'est à vous ce passe-port? me demanda-t-il au qu'il m'aperçut, et en me montrant mon passe-port au de Guichard.

— Oui, monsieur.

— Et cependant Guichard n'est pas votre nom?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi voyagez-vous sous un autre nom c vôtre?

— Parce que votre ambassadeur n'a pas voulu me l voyager sous le mien.

— Quel est votre nom?

— Alexandre Dumas.

— Avez-vous un titre?

— Mon aïeul a reçu de Louis XIV le titre de marqu mon père a refusé de Napoléon le titre de comte.

— Et pourquoi ne portez-vous pas votre titre?

— Parce que je crois pouvoir m'en passer.

— Vous méprisez donc ceux qui ont des titres?

— Pas le moins du monde; mais je préfère ceux qu fait soi-même à ceux qu'on a reçus de ses aïeux.

— Vous êtes donc un jacobin?

Je me mis à rire, et je haussai les épaules.

— Il ne s'agit pas de rire ici! me dit le monsieur en d'un air on ne peut plus irrité.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de trouver la qu ridicule.

— Non; mais je veux vous faire passer l'envie de ri

— Oh! cela, je vous en défie tant que j'aurai le plai vous voir.

— Monsieur!

— Monsieur!

— Savez-vous qu'en attendant, je vais vous envoyer en ison?

— Vous n'oserez pas.

— Comment! je n'oserai pas? s'écria l'homme noir en se vant et en frappant la table du poing.

— Non.

— Et qui m'en empêchera?

— Vous réfléchirez.

— A quoi?

— A ceci.

Je tirai de ma poche trois lettres.

Le monsieur noir jeta un coup d'œil rapide sur les papiers ue je lui présentais, et reconnut des cachets ministériels.

— Qu'est-ce que c'est que ces lettres?

— Oh! mon Dieu, presque rien. Celle-ci, c'est une lettre u ministre de l'instruction publique, qui me charge d'une ission littéraire en Italie, et particulièrement dans le oyaume des Deux-Siciles : il désire savoir quels sont les pro-rès que l'instruction a faits depuis les vice-rois jusqu'à nos ours. Celle-ci, c'est une lettre du ministre des affaires étran-ères, qui me recommande particulièrement à nos ambassa-eurs, et qui les prie de me donner *en toute circonstance*, oyez : *en toute circonstance* est même souligné; — de me nner, dis-je, *en toute circonstance*, aide et protection. Quant ette troisième, n'y touchez pas, monsieur, et permettez-moi vous la montrer à distance; quant à cette troisième, voyez, e est signée : « Marie-Amélie, » c'est-à-dire d'un des plus bles et des plus saints noms qui existent sur la terre. C'est la tante de votre roi. J'aurais pu m'en servir, mais je ne pas fait, il aurait fallu la remettre à la personne à qui était adressée; et, quand on a un autographe comme ui-là, lequel, comme vous pouvez le voir, ne dit pas trop mal du porteur, on le garde, au risque que quelque valet olice vous menace de vous envoyer en prison.

— Mais, me dit le monsieur un peu abasourdi, qui me dira ue ces lettres sont bien des personnes dont elles portent les ignatures?

Je me retournai vers la porte qui s'ouvrait en ce mome
et j'aperçus le comte de Béarn.

— Qui vous le dira?... Pardieu! repris-je, M. l'ambass
deur de France, qui se dérange tout exprès pour cela. N'e
ce pas, mon cher comte, continuai-je, que vous direz
monsieur que ces lettres ne sont pas de fausses lettres?

— Non-seulement je le lui dirai, mais encore je demande
en vertu de quel ordre on vous arrête, et il me sera fait r
son de l'insulte que vous avez reçue. Je réclame monsie
ajouta le comte de Béarn en étendant la main vers moi, d
bord comme sujet du roi de France, et ensuite comme envo
du ministère. Si monsieur a commis quelque infraction
lois de la police ou de la santé (1), j'en répondrai à plus ha
que vous. Venez, mon cher Dumas; je suis désolé qu'on vo
ait réveillé si matin, et j'espère que c'est par un malentend

Et, à ces mots, nous sortîmes de la police bras dess
bras dessous, laissant le monsieur en noir dans un état
stupéfaction des plus difficiles à décrire.

Jadin nous attendait à la porte.

— Ah çà! maintenant, me dit le comte de Béarn, mainte
nant que nous sommes entre nous, il ne s'agit plus de fai
les fanfarons; je vous ai tiré de là avec les honneurs de
guerre; mais je vais avoir sur les bras tout le ministère de
police. Il s'agit pour vous de songer au départ.

— Diable!

— N'avez-vous pas tout vu?

— Si fait. J'ai visité hier la dernière chose qui me rest
à voir.

— Eh bien?

— Eh bien, nous tâcherons d'être prêts quand il le faudr
voilà tout.

— A la bonne heure! Maintenant, rentrez à l'hôtel, et at
tendez-moi dans la journée. J'aurai une réponse.

(1) On était alors dans le plus fort du choléra, et je n'avais p
fait à Rome la quarantaine de vingt-cinq jours obligée.

vis le conseil que me donnait M. de Béarn, et je le
tivement revenir vers les cinq heures.
bien, me dit-il, tout est arrangé de la façon la plus
ble. On savait votre présence ici; et, comme vous
commis aucun scandale patriotique, on la tolérait.
us avez été officiellement dénoncé hier au soir, et
t cru alors dans la nécessité d'agir.
combien de temps me laisse-t-on pour quitter Naples?
s'en est rapporté à moi, et j'ai dit que, dans trois
ous seriez parti.
us êtes un excellent mandataire, mon cher comte, et
lement vous représentez admirablement l'honneur de
ce, mais encore vous sauvez à merveille celui des
s. Recevez tous mes remercîments. Dans trois jours,
acquitté votre parole envers le gouvernement napo-

comment je fus obligé de quitter la très-fidèle ville
es, qui n'en est encore qu'à sa trente-septième ré-
t cela, pour avoir eu le malheur de rencontrer la bête
e Sa Majesté le roi Ferdinand.
prouve qu'il y a à Naples quelque chose de pire en-
e les jettateurs : ce sont les mouchards.

XLIII

L'AUBERGE DE SAINTE-AGATHE.

était fait, je devais quitter Naples. Le rêve était fini,
n allait s'envoler dans les cieux. Je vous avoue, mes
cteurs, que, lorsque je vis disparaître Capodichino à
che et le Champ de Mars à ma droite; lorsque, étendu
coussins de ma voiture, je me mis à songer triste-
ie, selon toutes les probabilités humaines, et grâce
à la bienveillante protection du marquis de Soval et

à la justice éclairée du roi Ferdinand, je ne verrais p
merveilles, mon cœur se serra par un sentiment d'a
indéfinissable, des larmes me vinrent au bord de
pières, et je me rappelai malgré moi le mélan*colique*
verbe italien : « Voir Naples et mourir ! »

En m'éloignant de ce pays enchanté, j'éprouvais donc
que chose de semblable à ce qui doit se passer dans l'
l'exilé disant un dernier adieu à sa patrie. Oui, je
épris de tendresse, de sympathie et de pitié pour cett
étrangère que Dieu, dans sa prédilection jalouse, a c
de ses bienfaits et de ses richesses; pour cette oisive
chalante favorite dont la vie entière est une fête, dont
préoccupation est le bonheur; pour cette ingrate et
tueuse sirène qui s'endort au bruit des vagues et se
aux chants du rossignol, et à qui le rossignol et les
répètent dans leur doux langage un éternel refrain de
d'amour, et traduisent dans leur musique *divine les*
du Seigneur : « A toi, ma bien-aimée, mes *plus riche*
de verdure et de fleurs; à toi mon plus beau pavillon
d'azur; à toi mes sources les plus limpides et les plu
ches; à toi mes parfums les plus suaves et les plus p
toi mes trésors d'harmonie; à toi mes torrents de lum
Hélas! pourquoi faut-il que l'homme, cet esclave env
stérile, s'attache à détruire partout l'œuvre de Dieu !
quoi tout paradis terrestre doit-il cacher un serpent!

Absorbé par ces idées passablement lugubres, je
la tête sur ma poitrine et je me laissai aller à ma r
Jadin ronflait à mes côtés du sommeil des justes, ave
différence cependant que la trompette des archanges n
rait pas éveillé. Il avait lancé sa dernière malédiction
douaniers de Sa Majesté Sicilienne, avait craché sur
rière en guise d'adieu, et s'était endormi comme un h
qui n'a plus de comptes à rendre à sa conscience. Je
m'assurer si mes regrets bruyants n'avaient pas tro
repos de mon camarade. J'attendis deux ou trois cal
première force; Jadin subit l'épreuve sans sourciller,
rait subi l'épreuve du canon tiré à bord d'oreille. Al

ermai les yeux à mon tour, et je repassai dans mon esprit ous ces riants tableaux que j'avais admirés pour la première t pour la dernière fois de ma vie. Je ne sais combien de emps dura ma méditation ou mon rêve, je ne sais combien 'heures je restai dans cet engourdissement de l'âme qui 'est plus la veille, mais qui n'est pas encore le sommeil; ce ue je sais très-bien et dont je me souviens, Dieu merci, vec une grande précision de détails, c'est que j'en fus ar- ché brusquement par un accident survenu à notre voiture. essieu s'était brisé et nous étions dans une mare.

Cette fois, Jadin était éveillé, non point par sa chute, mme on pourrait le croire, mais par la fraîcheur de l'eau ui venait de pénétrer ses vêtements les plus intimes, et il rait de toute l'indignation de son âme et de toute la force e ses poumons. Il pouvait être environ trois heures; la oute était déserte; le postillon s'en était allé demander du ecours.

Lorsque je dis que la route était déserte, je me trompe, ar, en tournant la tête à gauche, je vis près de nous une spèce de petit lazzarone de douze à treize ans, crépu, âlé, doré de reflets changeants, imitant à merveille le ronze florentin, les yeux noirs comme du charbon, les lèvres ouges comme du corail, et les dents blanches comme des erles. Il était fièrement drapé dans des haillons qui au- aient fait envie à Murillo, et nous regardait d'un air intel- gent et réfléchi, sans daigner nous tendre la main ni pour ous aider, ni pour nous demander l'aumône. Dans un pays ù la nudité presque complète est le privilége du mendiant du lazzarone, et où tout homme du peuple, quels que oient ses besoins, n'aborde jamais l'étranger sans se croire droit de mettre sa bourse à contribution, ce luxe de gue- illes et ce silence de dédain ne furent pas sans me causer n certain étonnement.

— Où sommes-nous? lui demandai-je en sautant par des- us la roue qui gisait renversée au milieu du chemin.

— *A Sant'Agata-dei-Goti,* répondit le petit sauvage sans dé- anger un pli de son bizarre accoutrement.

— Pardieu ! fit Jadin, il s'agit bien de Goths et de Vi goths ! ne voyez-vous pas que nous sommes en Afriqu Voilà de la véritable couleur locale ou je ne m'y connais guè

Le petit paysan fixa son regard sur Jadin, comme po deviner le sens de ses paroles, et fronça le sourcil d'un air de défiance et de soupçon, se croyant sans doute offensé par ce peu de mots prononcés devant lui dans une langue inconnue. Je me hâtai de rassurer la susceptibilité du jeune habitant de Sainte-Agathe, en lui faisant comprendre de mo mieux que Jadin s'extasiait sur la qualité de son teint et su l'originalité de son costume.

L'enfant ne fut pas dupe de ma bienveillante traduction, et se contenta de répondre, en haussant les épaules, que, si les hommes de son pays étaient bronzés par le soleil, le femmes y étaient plus blanches et plus jolies que partou ailleurs, et que, si lui et ses frères n'avaient que des haillon pour tout vêtement, c'était pour que leurs sœurs portasse des jupes brodées et des corsages à galons d'or.

Ces paroles furent dites d'un ton si simple, que je me senti réconcilié tout à coup avec l'indolence et la misère du pet lazzarone.

— Y a-t-il une auberge, une cabane, un chenil dans c maudit village ? demanda Jadin en se servant, cette fois, d patois napolitain, dans lequel il avait fait, dans les dernie temps, de rapides progrès.

— *C'e una superba locanda,* répondit l'enfant en regar dant Jadin avec une singulière expression de malice.

— Eh bien, mon garçon, lui dis-je, si tu nous mènes cette *superba locanda,* voici une pièce de six carlins po ta peine.

— Je ne suis pas un mendiant, répondit le jeune hom aux haillons, en me lançant un regard d'une hauteur i croyable.

Je tombais d'étonnement en étonnement. Un enfant de l dernière classe du peuple napolitain, dont l'extérieur annon çait le dénûment le plus complet, refuser une demi-piastr c'était quelque chose de tellement fabuleux, que, n'en croya

s mes oreilles, je me tournai vers Jadin pour m'assurer je n'avais pas mal entendu.

— Comment, drôle! tu ne veux pas de notre argent? fit lin en lui montrant la monnaie qu'il prit de mes mains.

— Je ne l'ai pas gagné, répondit le petit paysan avec son icisme habituel.

— Tu te trompes, mon garçon, repris-je à mon tour, ce st pas à titre d'aumône que nous t'offrons cette somme, st pour te récompenser du service que tu vas nous rendre nous menant à un hôtel.

— Je ne suis pas un guide, répliqua l'étrange garçon avec plus imperturbable sang-froid.

— Eh bien, quel est donc l'état de Votre Seigneurie? de- nda Jadin en portant respectueusement la main à son apeau.

— Mon état? C'est de regarder les voitures qui passent les passagers qui tombent.

— Hein! comment le trouvez-vous, Jadin?

— Je le trouve tout à fait magnifique, et je veux absolu- nt croquer la tête de ce coquin.

Comme nous l'avons dit, le descendant des Goths n'était s très-fort sur le français. Il crut que Jadin le menaçait lt bonnement de lui couper la tête. Sa colère, longtemps ltenue, éclata avec fureur. Il grinça des dents comme un re blessé, tira de ses haillons un long poignard à lame angulaire, et s'éloigna lentement à reculons, en fixant sur lin ses fauves prunelles qui lançaient des éclairs. Son in- tion évidente était d'attirer son adversaire loin de la ande route, dans quelque endroit plus désert ou plus som- e, pour consommer tranquillement sa vengeance.

— Attends-moi, attends-moi, petit brigand! s'écria Jadin riant. Je vais t'apprendre à faire usage d'armes pro- ées.

Et il fit un pas pour s'élancer à sa poursuite.

Mais, au même instant, le postillon reparut, suivi de cinq six paysans de Sainte-Agathe, plus cuivrés les uns que autres; et le petit sauvage, en voyant arriver du monde,

cacha promptement son poignard et se sauva à toutes jambes.

On mit la voiture sur pied, on constata les dégâts, et nous acquîmes la triste conviction que nous ne pouvions pas nous remettre en route avant la nuit. Je fis part au postillon de notre singulière rencontre, et lui demandai quelques renseignements sur l'étonnant personnage qui venait de s'enfuir à leur approche. Le postillon sourit, et, pour toute réponse frappa deux ou trois fois son front du bout de son index. Comme je ne comprenais rien du tout à cette pantomime, je le priai de s'expliquer plus clairement. Il me raconta alors que ce méchant gamin, que nous avions pris pour un nègre n'était pas plus Africain que les autres habitants de Sainte-Agathe, et qu'il ne fallait pas nous étonner de ses manières, car il était un peu fou, ainsi que le reste de sa famille.

— Mais, au nom du diable! s'écria Jadin, exaspéré par toutes ces lenteurs, où pourrais-je enfin trouver une auberge pour sécher mes habits?

— Tiens! en effet, reprit le postillon en l'examinant avec curiosité, Son Excellence a versé du côté du ruisseau.

La *locanda* était à deux pas. J'ai abusé si souvent de la patience de mes lecteurs en leur parlant des auberges d'Italie, que je puis me borner, cette fois, à les renvoyer aux descriptions précédentes. J'ajouterai seulement que l'auberge de Sainte-Agathe surpasse en saleté toutes celles que j'ai décrites jusqu'ici. Cet affreux coupe-gorge s'appelle, je crois, la *nobile locanda del Sole*.

Jadin fit allumer un grand feu, et se mit en devoir de se sécher de son mieux, trempé qu'il était jusqu'aux os. Moi, je sortis à l'aventure, fort inquiet de savoir comment j'emploierais les trois ou quatre mortelles heures pendant lesquelles on devait réparer notre voiture. De dîner, il n'en était pas question. Comme nous comptions nous arrêter seulement à Mola-di-Gaeta, nous n'avions pas pris de provisions avec nous, et, de son côté, l'hôte de Sainte-Agathe s'était en pressé de mettre à notre disposition sa cuisine, ses ustensiles; mais, comme on le pense bien, là se bornèrent ses

ervice : des objets à mettre sous notre dent, il n'en
ment question. Je pris le premier chemin de tra-
s'offrit à mes pas, décidé à tuer le temps en par-
campagne. J'avais fait à peine un huitième de
ju'au détour d'un buisson, je me trouvai nez à nez
sauvage. Il se chauffait tranquillement au soleil,
is un mouvement ni pour m'éviter, ni pour mar-
rencontre.
ien, mon enfant, lui dis-je en l'abordant comme
connaissance, vous vous êtes singulièrement mé-
s intentions de mon camarade. Il ne voulait vous
n mal. Seulement, comme il vous trouvait la tête
l caractère, il eût été charmé de faire votre por-

nent, c'était un peintre? s'écria l'enfant ébahi.
inement; qu'y a-t-il là d'étonnant?
it un peintre! répéta le petit paysan comme en se
ui-même.
c'était un peintre, et de quelque talent, j'ose vous
e.
moi, je suis peintre aussi! s'écria le pauvre gar-
ir exalté, *son pittore anch'io*, ou plutôt je le serai,
trop jeune encore pour avoir un état.
ien, mon cher, vous voyez que, pour un collègue,
us êtes pas montré trop aimable, et, si c'eût été en
sé, on eût pu croire que vous vous connaissiez.
pardonnez-moi, monsieur; si j'avais pu deviner
tiez des artistes, car vous êtes artiste aussi, vous,
s, *Eccellenza*?
e... oui, oui... à peu près...
vais pu croire cela, au lieu de vous laisser égor-
cette vilaine auberge, je vous aurais menés chez
l-père, qui est peintre aussi, lui, ou plutôt qui l'a
est maintenant trop vieux pour avoir un état.
nous sommes encore à temps, mon garçon.
avez raison, monsieur, dit le futur peintre en fai-
ues pas dans la direction de la *locanda*.

Mais il parut se raviser tout à coup; et, se tournant v moi avec un certain embarras :

— Je réfléchis, dit-il, qu'il vaudra peut-être mieux n passer de votre ami.

— Et pourquoi cela ?

— Dame, c'est qu'il aime à rire, comme j'ai pu m'en a cevoir, et qu'il pourrait avoir du désagrément avec l grand-père; car, dans notre famille, nous ne sommes endurants. Vous, c'est autre chose... vous ne vous êtes trop moqué de mes haillons, et je crois qu'avec un pe bonne volonté de part et d'autre, nous pourrons nous tendre.

— C'est convenu, mon petit Giotto; et, en attendant vous reveniez un peu de vos préventions sur le comp mon ami, je profiterai seul de l'hospitalité que vous v bien m'offrir.

— Et vous n'en serez pas fâché, je vous le promets. allez voir d'abord mes trois frères, trois garçons les forts et les plus beaux de la province, le premier est vi ron, le second pêcheur, le troisième garde-chasse.

— Je serai flatté de faire leur connaissance.

— Puis mes trois sœurs, trois madones !

— De mieux en mieux, mon cher hôte.

— Et puis enfin...

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Puis enfin, répéta le petit paysan en baissant la v regardant autour de lui d'un air mystérieux, vous v trois tableaux, trois merveilles; et vous pourrez vous v d'avoir une fière chance si vous obtenez que mon gr père vous les montre.

— Vous piquez furieusement ma curiosité.

— Oui; mais il faut savoir s'y prendre, car, voyez- mon grand-père tient plus à ses tableaux qu'à tous se fants; il verrait mes trois frères se casser le cou, mes sœurs se noyer, qu'il ne pousserait pas un cri, qu'il ne serait pas une larme; moi-même, qu'il préfère à tous le tres, parce que je porte son nom et que je serai peut

our comme lui, je tomberais dans la gueule d'un ours lans le fond d'un précipice, qu'il en serait médiocrement gé; mais, s'il arrivait malheur à quelqu'un de ses taux, je crois qu'il en mourrait du coup, ou que tout au ns il en perdrait la raison.

- Je comprends cette passion d'artiste et d'antiquaire; s que faut-il donc que je fasse pour mériter les bonnes ces de votre respectable aïeul?

- D'abord, il ne faudra pas trop lui dire du bien de ses eaux, car il croirait que vous voulez les acheter et il vous it mettre à la porte.

- Soyez tranquille! j'en dirai du mal.

- Gardez-vous-en bien! il deviendrait furieux et pourrait i avoir envie de vous faire jeter par la fenêtre.

- Diable! diable! Je n'en dirai rien du tout, alors.

- Je vous ai dit, monsieur, que mon grand-père est un lard, il faut lui pardonner quelque chose, reprit le petit arone d'un ton grave et sentencieux qui contrastait sinèrement avec sa condition et son âge.

iis, comme s'il se fût ennuyé de jouer un rôle trop sé-x, il partit d'un grand éclat de rire et mesura en quatre ls la distance qui nous séparait du sentier que nous ons prendre pour arriver à l'atelier rustique du vieux tre de Sainte-Agathe. Je suivais avec quelque peine jeune guide, qui courait devant moi comme un chevril, en sautant fossés et barrières, en enjambant torrents uissons, sans que rien pût arrêter son élan.

ı moment où nous passions sous un de ces berceaux de ıe si communs en Italie, l'enfant leva la tête, et me montu doigt un très-beau garçon de vingt à vingt-cinq ans se tenait gracieusement penché au bout d'une longue elle, et coupait des sarments avec un couteau recourbé n appelle dans le pays *roncillo*.

- Bonjour, Vito, s'écria joyeusement mon gamin en seınt le pied de l'échelle.

- Bonjour, flâneur, répondit le personnage aérien sans rrompre sa besogne.

— C'est mon frère le vigneron, dit mon guide avec un sentiment de fierté.

Et il reprit sa course.

Un peu plus loin, il s'arrêta de nouveau au bord d'une petite rivière qui coupait en deux le chemin. Un jeune homme très-brun et très-robuste se tenait assis sur la berge, les jambes nues et pendantes, les bras tendus, le corps avancé; d'une main, il jetait de la chaux vive pour troubler le courant; de l'autre, il battait les eaux avec une perche. Il était impossible de passer devant cet homme sans l'admirer. C'était une de ces natures riches et puissantes que Michel-Ange eût souhaitées pour modèle.

— Bonjour, André, fit le futur artiste en lui tapant sur l'épaule; combien de truites aurons-nous ce soir?

— Bonjour, gourmand! répondit l'homme à la perche.

— Ne faites pas attention, monsieur, c'est mon frère le pêcheur.

Enfin, nous étions presque à la porte d'une petite maison blanche et coquette, qu'il m'avait indiquée de loin comme le but de notre promenade artistique, lorsque nous rencontrâmes un troisième paysan, plus remarquable par sa taille et sa bonne mine que les deux autres, quoique, à vrai dire, son costume ne fût pas moins négligé que celui de ses frères. Le seul luxe qu'il se permît, c'était un beau fusil anglais qu'il portait à l'épaule.

— Bonjour, Orso! s'écria l'enfant gâté de la famille, en lui sautant au cou.

— Bonjour, mauvais garnement! s'écria Orso en lui rendant ses caresses.

— C'est mon frère le chasseur dit, d'une voix triomphante, mon petit Raphaël en herbe.

Et, sans me laisser le temps de prononcer une parole, il me prit lestement par la main, et m'entraîna dans une de ces petites cours italiennes qui ressemblent si bien à un *impluvium*, pavée d'une mosaïque grossière et abritée d'une verte tonnelle. Nous franchîmes un escalier découvert dont les marches étaient tapissées de mousse et émaillées de ces

des et belles fleurs dans lesquelles la dévotion napoli-
a découvert tous les emblèmes de la passion, et nous
trouvâmes dans une assez vaste salle, haute, aérée,
ıeuse, qui devait être la pièce de réception et d'appa-
Là, mon petit nègre aux haillons pittoresques me pré-
ı trois jeunes filles qui s'étaient levées à notre approche,
serraient dans un seul groupe, timides et confuses. La
jeune n'avait pas encore quinze ans, et l'aînée en avait
t à peine. Je fus ébloui de leur beauté et de leur fraî-
r. Rien de plus gracieux et de plus charmant que leurs
ɜ flottantes et leurs étroits corsages brodés de filigrane.
ût dit, sans aucune exagération poétique, trois roses
ches sur le même rosier.

Voici mes sœurs, monsieur, et j'espère que je ne vous
ıs menti en vous disant qu'elles ne me ressemblaient
'e, ni pour le teint, ni pour le costume. Celle-ci s'appelle
ɔetta, celle-ci Nunziata, celle-ci Assunta, les trois plus
ıx noms de la Vierge. Et, à chaque nom qu'il prononçait, le petit démon imprimait un baiser sur le front rougissant de celle de ses sœurs qu'il voulait désigner.

Et maintenant, dit-il, montons à l'atelier de mon grand-

XLIV

LES HÉRITIERS D'UN GRAND HOMME.

suivis mon jeune guide avec toute la docilité que commandaient les circonstances, mais, je l'avoue, non sans jeter regard d'admiration et de regret sur le charmant groupe je devais me séparer si promptement. Nous traversâmes petites chambres dont tout l'ameublement consistait uatre monceaux d'épis de maïs entassés dans les coins,

et dont la tapisserie, formée tout bonnement de bottes d'ails et d'oignons, se faisait sentir une demi-lieue à la ronde; puis une cuisine dont le plafond pliait sous les quartiers de lard et les festons de *salami*, et enfin un petit corridor assez mal éclairé, au bout duquel nous trouvâmes un escalier de bois plus roide et plus incommode qu'une échelle. Mon guide le gravit en deux bonds et s'arrêta sur un petit palier carrelé de rouge et de noir, qui n'était pas assez large pour nous contenir tous les deux. Arrivé là, il colla l'oreille à la porte, mit l'œil à la serrure et frappa trois coups, après m'avoir fait signe de la main d'écouter et de me taire.

J'entendis d'abord le vieillard grogner sourdement comme un dogue dont le sommeil est tout à coup interrompu par une visite importune. Le gamin me regarda en souriant comme pour me donner du courage, hocha légèrement la tête en homme habitué à une semblable réception, et sachant parfaitement que, si la colère du vieillard était facile à allumer, quelques mots suffisaient pour l'éteindre. En effet, les grognements s'apaisèrent bientôt et furent suivis par un bruit de chaises qu'on dérangeait, et par le craquement d'une porte intérieure qu'on fermait à double tour. Puis les pas se rapprochèrent lentement, et une voix claire et ferme, où perçait cependant un reste de courroux, demanda :

— Qui va là ?

— C'est moi, mon grand-père; ouvrez.

La voix se radoucit et le vieillard mit la main sur sa clef.

— Es-tu seul ? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Je suis avec un monsieur qui demande à visiter votre atelier.

— Va-t'en au diable, méchant coureur ! s'écria le vieux peintre furieux; c'est encore quelque brocanteur que tu auras ramassé sur la grande route, et qui vient dans l'intention de me marchander mes chefs-d'œuvre.

— Mais je vous jure que non, mon grand-père.

— Alors, c'est quelque rustre de Sainte-Agathe qui veut, par ses sottises et par ses âneries, me faire renier le bon Dieu.

· Encore moins, mon grand-père; croyez-vous que votre
t Salvator soit capable de vous causer du chagrin ?
· Hum ! hum ! fit le vieillard ébranlé dans sa résolution;
ui est donc ce monsieur que tu m'amènes ?
· C'est un artiste étranger qui n'a pas le sou pour ache-
vos tableaux, mais, en revanche, qui a assez de temps
r écouter votre histoire,
· Ah ! ah ! c'est un confrère, s'écria gaiement le bon-
ıme en passant rapidement de la colère à la bonne hu-
ır.
t il fit tourner la clef dans la serrure.
: voulus protester par un reste de scrupule; mais l'enfant
fit signe de me tenir tranquille en mettant son index en
x sur ses lèvres.
a porte s'ouvrit, et je me trouvai en face d'une des plus
es têtes de vieillard que j'aie jamais vues. Une forêt de
veux blancs ombrageait son front large et sans rides, ses
ts étaient calmes et reposés, et son sourire avait quelque
se d'affectueux et de bienveillant qui contrastait fort
: le ton bourru qu'il affectait de prendre dans les grandes
ısions pour se débarrasser des fâcheux. Il était vêtu
ıe espèce de froc dont le capuchon retombait sur ses
ıles, et dont la couleur primitive avait disparu sous les
:rentes couches de graisse et de peinture qui l'avaient
:essivement recouvert. Au reste, le plus grand désordre
ıait dans l'atelier malgré l'empressement que le bon-
ıme avait mis à ranger quelques objets qui gênaient trop
ɔlement le passage. C'était un pêle-mêle inextricable
tils de paysan et d'instruments de peintre; des faux, des
ıes et des râteaux s'accrochaient bizarrement aux che-
ts, aux appuie-main, aux échelles; des toiles, des car-
, des esquisses étaient enfouis sous un tas de cordes, de
ers, d'arrosoirs; des boîtes à couleurs étaient remplies
graines; des flacons d'essence, à goulot fracassé, ser-
nt de vase et de prison à la tige d'une fleur; des pin-
ıx, des brosses et des palettes se prélassaient agréable-
ıt sur des cuillers de bois et dans des moules à fro-

mages. Un joyeux rayon de soleil glissait légèrement à travers cette confusion étrange, et posait là-bas une aigrette de diamants au front d'une madone enfumée, caressait ici les racines d'une pauvre plante oubliée et frileuse, et piquait plus loin une paillette au ventre d'un pot de cuivre luisant comme de l'or.

Le vieillard m'observa en silence pendant deux ou trois minutes, pour me juger sans doute d'après l'effet que produirait sur moi la vue de son pandémonium. Mais, comme il s'aperçut que, loin de paraître choqué de ces bizarreries criantes qui eussent irrité les nerfs d'un bourgeois, je les contemplais, au contraire, avec le plus vif intérêt, il se tourna vivement vers son petit-fils et lui dit d'un air satisfait :

— Bien, mon garçon, tu ne m'as pas trompé, monsieur est un brave et digne étranger, et, pourvu qu'il soit aussi pauvre qu'il est raisonnable...

— Rassurez-vous, mon cher hôte, repris-je à mon tour, je n'ai pas une obole à dépenser en tableaux; et, fussé-je plus riche qu'un nabab, je comprends qu'il y a certains objets qu'on ne cède pas au prix de l'or.

— Alors, soyez le bienvenu, s'écria le vieux peintre avec toute l'expression de son âme, et en me tendant une main calleuse que je m'empressai de serrer dans les miennes. Soyez mille fois le bienvenu, mon hôte et mon confrère. Dieu soit loué ! vous ne traitez pas de fou un pauvre vieillard, parce qu'il tient plus à ses tableaux qu'à la vie. Et, quand vous les aurez vus, ces tableaux, quand vous aurez su comment ma famille les possède depuis tantôt deux cents ans, vous ne serez pas étonné, vous, de m'entendre dire que je consentirais plutôt à mendier, moi et mes enfants, qu'à me laisser enlever mon trésor. Vous voyez en nous de pauvres paysans, monsieur, mais nous sommes les héritiers d'un grand homme; et, pour garder dignement cet héritage sacré, il y a toujours eu dans notre famille un peintre, bon, médiocre ou mauvais, qui, ne pouvant gagner sa vie par son art sans quitter notre village, a préféré rester fidèle à son poste de gardien et de laboureur, qui a travaillé la

jour dans les champs, la nuit dans l'atelier, et a manié de la même main la bêche et les pinceaux. Mon pauvre fils, le père de tous ces enfants que vous avez peut-être vus, s'est tué à la peine. Il était meilleur peintre que moi; moi, j'ai été meilleur vigneron que lui; aussi lui ai-je survécu pour élever notre famille. Mais Dieu a bien fait les choses, et il nous a envoyé assez d'enfants pour faire largement la part du travail et de l'étude. J'ai trois petits-fils qui sont les meilleurs garçons de Sainte-Agathe, et dont chacun n'a pas l'égal dans son métier. Quant à ce petit vagabond, ajouta le bonhomme en lui tapant doucement sur la joue, je le destine à la peinture, et il ne manque pas de dispositions. En attendant, je l'ai nommé Salvator : c'est aussi mon nom, vous en saurez bientôt la cause.

— Eh bien, monsieur, interrompit le petit Salvator, impatient de rester si longtemps en place, vous voilà au mieux avec mon grand-père; il va vous conter son histoire, ou plutôt l'histoire de ses tableaux. Vous en aurez pour une bonne demi-heure. Comme je connais la chose pour l'avoir entendu raconter au moins trois fois par jour, je vous laisse et je m'en vais veiller au repas. Mon frère le garde-chasse va nous apporter du gibier, le pêcheur nous donnera des carpes et des anguilles, et le vigneron songera au fruit; mes trois petites sœurs font la cuisine à tenter les anges du paradis; quant à votre serviteur, en ma qualité de futur grand homme, je ne sais que manger pour six; mais, vu la circonstance, et pour faire honneur à notre hôte, je servirai à table. Seulement, si vous vouliez demander une grâce à mon grand-père...

— Voyons, voyons, laisse-nous donc, bavard! s'écria brusquement le vieux peintre.

— Si vous vouliez, monsieur, continua le gamin sans se déconcerter, m'obtenir la permission d'endosser mes habits de fête...

— Pour les mettre en lambeaux, vaurien...

— Mais grand-papa, s'écria le petit Salvator presque en pleurant, regardez donc comme je suis fait. Puis-je m'ap-

procher d'une table d'honnêtes gens, arrangé de la sorte? C'est pour le coup que monsieur ne voudrait pas toucher au dîner.

— Va te changer, petit misérable, et débarrasse-nous une fois pour toutes de ta présence.

Ma sincérité d'historien m'oblige à faire un aveu, quelque effort qu'il en coûte à mon amitié. Tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais me paraissait si nouveau, si étrange, et pourtant si simple, que j'avais complétement oublié Jadin; Jadin avec lequel j'avais jusqu'alors partagé en frère mes plaisirs et mes peines, mes impressions douces et pénibles, ma bonne et ma mauvaise fortune; Jadin que j'avais laissé dans l'affreux bouge que vous savez, à peu près dans la position d'Ugolin, plus Milord, moins les cadavres de ses enfants. Oui, je l'avais oublié!

Mais je dois le dire aussi à mon honneur : à la seule idée de repas, je me souvins de mon ami, et, me penchant à l'oreille du petit Salvator, je lui dis à voix basse :

— J'ai mille grâces à vous rendre pour votre bonne hospitalité; je dois cependant vous déclarer que je n'accepterai le dîner que vous m'offrez qu'à la condition que mon camarade aussi en profitera. Songez donc qu'il se morfond à cette heure, un peu par votre faute, dans cette horrible caverne où vous nous avez envoyés. Il peut bien se passer d'admirer vos tableaux, puisque tel est votre bon plaisir, mais je ne puis sans crime et sans remords le laisser mourir de faim là-bas, tandis que je nage ici dans l'abondance.

— Soyez tranquille; je ne suis pas aussi méchant diable que j'en ai l'air. Votre ami aura sa part du festin. Seulement, comme il s'est un peu trop moqué de mes guenilles, on la lui servira à la *nobile locanda del Sole*.

Et, sans plus m'écouter, il tourna lestement sur ses talons.

— Enfin, dit le vieillard en respirant, il nous laisse un peu en repos! Venez, venez, *signor forestiere*, mes chefs-d'œuvre vous attendent.

— A vos ordres, *signor pittore*, lui répondis-je en m'inclinant.

ors, il poussa la porte par laquelle j'étais entré, écarta
ement une vieille tapisserie qui masquait une seconde
› intérieure, celle que nous avions entendu fermer à
› arrivée, tira une clef de sa poche, ouvrit cette seconde
› et me fit passer dans une petite pièce d'une architecture
ıle et sévère, qui n'avait pour tout ameublement que
: chaises et une armoire.

Ah çà! mon cher hôte, lui dis-je en m'asseyant sans
ı, mais c'est une véritable chapelle que vous me mon-
là, et je commence à croire que vos tableaux pour-
ıt bien être des reliques.

Vous me rappelez, monsieur, toutes les persécutions
je me suis attirées par ma persistance à garder mes
ɜ-d'œuvre. On m'a traité tantôt de fou, tantôt d'égoïste,
quefois de sorcier, quelque autre fois de saint. Tout cela,
ous le répète, parce que j'ai entouré ces peintures d'une
ce de culte, parce que je n'ai jamais pu me décider à les
ire aux juifs ou à les montrer aux sots. J'ai vu passer les
ıtants de Sainte-Agathe de la curiosité à l'envie, et de
vie à la superstition. Croiriez-vous qu'ils sont allés jus-
prétendre que je devais leur prêter mes tableaux pour
ir les hydropiques et pour exorciser les possédés? Un
, il y a longtemps de cela, la femme d'un de mes voisins
t en mal d'enfant et souffrait d'atroces douleurs. Quant à
, je la plains, la pauvre femme! mais était-ce ma faute,
oi, si elle ne pouvait pas accoucher? Eh bien, ne voilà-
ɔas que ses parents et ses amis s'avisent de venir me
ander une de *mes images!* De mes images! monsieur.
ous allez voir bientôt que, dans mes trois tableaux, il
ı pas l'ombre d'un saint. C'est égal, il leur fallait un mi-
ɛ. Je tins bon au commencement; mais le pays s'ameu-
on menaçait d'enfoncer les portes et de mettre le feu à
aison. Il n'y avait pas de temps à perdre. Illuminé par
idée subite, à la place du chef-d'œuvre demandé, je leur
› une vieille croûte, ouvrage d'un mes oncles, qui a été,
ɜs moi, le plus mauvais barbouilleur de la famille. Le tu-
te s'apaise, on reçoit avec des cris de joie le vieux ta-

bleau tout noirci de fumée et de poussière, on le porte en procession à la maison du voisin, on allume des cierges, on se prosterne et on entonne des litanies. Miracle! les douleurs cessent, la femme est sauvée : elle accouche de deux jumeaux! Le mari, tout en larmes, veut savoir à quelle sainte effigie il doit l'heureuse delivrance de sa femme. C'est sans doute la Vierge aux Sept Douleurs, ou sainte Élisabeth, ou tout au moins sainte Anne. Dans l'excès de sa reconnaissance, il prend une éponge et commence à laver les nombreuses couches de poussière qui lui cachent les traits de sa céleste protectrice. Tous les yeux sont fixés sur le tableau, toutes les lèvres répètent des prières, lorsque sur la toile mise à nu on voit apparaître tout à coup... Devinez qui, monsieur?... Le portrait d'un vieil avocat en robe noire! A dater de ce jour, on m'a laissé tranquille!

— Votre histoire est parfaite, mon cher maître; mais, en vérité, il me tarde de voir enfin ces tableaux qui vous ont donné tant de mal.

— Vous avez raison, monsieur, je vous fatigue avec mes redites; mais, à mon âge, il est permis de radoter.

— A Dieu ne plaise, mon hôte, que vous interprétiez si mal mes paroles. Vos récits m'intéressent au plus haut degré, et, si j'ai montré quelque impatience...

— Allons, allons! voici la première de mes reliques, comme vous venez de le dire. Ce n'est, à proprement parler, qu'une esquisse, mais vous y verrez le germe d'un grand génie.

Et il tira de l'armoire un petit tableau carré de deux pieds de haut et deux de large, ôta, avec toute sorte de précautions, le morceau de drap dont ledit tableau était enveloppé, et, s'approchant de la croisée, me montra le précieux croquis dans tout son jour.

C'était prodigieux d'éclat, d'originalité, de vigueur. Peut-être un critique méticuleux eût trouvé à redire sur quelques parties de cette esquisse, peut-être les lignes n'en étaient-elles pas très-correctes, ni la composition irréprochable, mais il y avait dans cette improvisation de quelques heures

touche si hardie et si franche, une conception si puis-
ɜ et si naïve, une telle vérité de détails, qu'il était im-
ible de ne pas y voir le cachet d'un grand maître.
ètait, à coup sûr, un souvenir des Calabres, ou des
ızzes. Figurez-vous des rochers noirs, dévastés, mena-
s, suspendus comme un pont sur l'abîme: une plaine
ɜ et maudite, éclairée par la lumière intermittente et li-
d'un ciel orageux; de vieux troncs séculaires se tordant
l'étreinte de l'ouragan, ou calcinés par la foudre. Nul
nt n'est témoin de cette scène de désolation et d'horreur;
lutôt, dans la lutte affreuse que les éléments livrent à la
re, l'homme a succombé le premier. De quelle mort?
ı seul le sait! Des os fracturés, des lambeaux de chair
ıaine sont semés çà et là sur le sol, mais nul indice ne
ɾait vous dire si le misérable auquel appartenaient ces
es débris s'était brisé le crâne en tombant du précipice,
'il avait été broyé sous la dent des bêtes féroces. On eût
ıne page du Dante traduite en peinture.
tournai et retournai le tableau en tout sens; je l'ap-
hai et l'éloignai de ma vue pour le contempler à mon
, tandis que le vieillard se frottait les mains de satisfac-
et jouissait de ma surprise.
- Savez-vous que ce que vous me montrez là est admi-
e, lui dis-je en lui rendant son esquisse, et que ce petit
-d'œuvre, bien qu'il ne soit pas fini, ne déparerait pas le
ée des Studi, ou la galerie du prince Borghèse?
- Ainsi, vous ne trouvez pas que j'aie tort d'en avoir le
ı que j'en ai?
- Bien au contraire.
- Et de ne pas jeter mes perles devant... mes com-
iotes?
- Je ne saurais que vous approuver.
- Et d'en avoir refusé six cents ducats du prince de
ɾne?
- J'en eusse fait autant à votre place.
- Cependant, vous n'avez vu jusqu'ici que le moins pré-
ıx de mes trois tableaux.

— Je verrai les autres avec le même intérêt ; mais ment sont-ils en votre possession, mon cher hôte, et q est l'auteur ?

— Ah ! voilà, vous allez me traiter, vous aussi, de bavard, ni plus ni moins que mes voisins de Sainte-A Ma foi, tant pis ! je vais vous conter tout cela d'un l'autre, car il faut que vous sachiez que ce n'est pas ment le prix des tableaux, mais encore, mais surtout venir de celui qui nous les a donnés, qui nous les chers, à moi comme à tous ceux qui m'ont précédé da famille, comme à tous ceux qui viendront après mo seyons-nous là, dit-il en prenant une des chaises, et moi quelques moments d'attention.

— Je vous écoute.

— Il y a deux cents ans de cela, comme je crois v voir dit, que le père du grand-père de mon aïeul, un paysan comme moi, se tenait sur le pas de sa port prendre un peu le frais après une rude journée de La soirée s'annonçait comme devant être orageuse; nuages, amoncelés lentement pendant le jour, envelo de toutes parts l'horizon. La lune, qui s'allumai comme un phare, perçait à peine de sa clarté rougeâ épais rideau de vapeurs. Rosalvo Pascoli (c'est ainsi nommait le paysan), après avoir regardé le ciel de du côté de Capoue et deux fois du côté de Gaete, s'ét pour rentrer, lorsqu'il vit s'avancer vers lui un jeune de dix-huit à vingt ans, d'une taille au-dessous de la m dont l'extérieur annonçait plutôt un mendiant qu'un geur. Son teint était presque aussi brun que celui d'un ses cheveux d'un noir d'ébène flottaient au gré du vent sés et en désordre; ses vêtements étaient en lambea gurez-vous, en un mot, le portrait de mon petit Salva que vous l'aurez rencontré tantôt sur la grande rout plus grand, plus maigre et plus déguenillé, si cela est p

» Cependant l'inconnu aborda Rosalvo d'un pas fe lui demanda d'un ton hardi et cavalier :

» — Saurais-tu, mon brave, m'indiquer une auber

s où je puisse trouver, pour mon argent, un gîte
?
eux parent le regarda d'abord avec un étonnement
fiance, tant les manières froides et hautaines du
me contrastaient avec son costume délabré et sa
pparente. Mais, rassuré bientôt par l'air de fran-
honnêteté qu'il crut lire sur ses traits, il lui répon-
ulement sans humeur, mais avec une bonté tout
nelle :
a bien, à l'autre bout de Sainte-Agathe, un assez
ıbaret où l'on te donnera à peu près ce que tu
mais, comme tu ne pourrais pas y arriver, mon
ınt d'être surpris par l'orage, entre ici chez nous,
ɛras toujours du pain et un asile.
ce cas, faisons notre prix d'avance, car je ne suis
ɛche pour le moment, et il n'y a rien que je dé-
ue les discussions après mon dîner et les disputes
réveil.
san s'approcha du jeune homme, le prit par la
attirant vers lui doucement, lui dit de son ton le
:
arde bien, mon ami, au dessus de ma porte.
ɔien, après ?
ıis-tu une enseigne?
ɛst-ce que cela veut dire?
veut dire, mon ami, que je ne tiens pas auberge
ɔ vends ni ne loue mon hospitalité.
s, merci, mon brave homme, répondit brusque-
ınu; j'irai au bout du village; j'irai, s'il le faut,
ne sans prendre un instant de repos : mais je suis
à ne rien accepter de personne.
un mouvement pour partir.
ɛx paysan, blessé par un refus auquel il était loin
ɛe, eut envie de tourner le dos à cette espèce de
ɔrgueilleux, pour le punir ainsi de son mauvais
mais il pensa que l'injustice ou la dureté des
ʌait peut-être aigri son cœur, et il n'eut pas le

courage de l'abandonner à sa destinée. De larges g d'eau commençaient à tomber sur les feuilles, le vent avec furie, et le pauvre garçon, malgré la fierté de s roles et l'assurance affectée de sa démarche, paraiss lement à bout de forces, qu'il n'aurait pu faire trois pa succomber à son épuisement et à sa fatigue.

» Rosalvo l'arrêta donc par le bras au moment où il s'éloigner et lui dit en souriant :

» — Tu es un singulier garçon, sur le salut de mon et, quand tu serais le vice-roi déguisé, tu n'aurais pa de morgue ni plus d'orgueil. C'est égal, je ne veux pa reprocher un jour de t'avoir laissé partir par une nui reille, au risque de te casser le cou ou de mourir de fai la route. Tu payeras ton écot, puisque tel est ton bon pl Je n'y mets qu'une condition : c'est que tu t'en rapporte ma probité ; et, quoique tu veuilles à toute force transfo ma maison en taverne, je te promets de ne pas trop corcher.

» — Soit, reprit l'inconnu d'un ton d'indifférence, je derai le fond de ma bourse ; mais il ne sera pas dit q paysan de Sainte-Agathe m'a vaincu en courtoisie et en nérosité.

» Rosalvo l'introduisit dans sa maison et le présent reste de sa famille. Le jeune étranger fut reçu sous ce vre toit avec tant d'égards et tant de cordialité, qu'il p bientôt de sa froide réserve et de son dédain amer à la franche expansion et aux plus vives sympathies.

» On lui donna la meilleure place à table ; le paysan servit les meilleurs morceaux, sa femme lui versa à b ses enfants l'entourèrent. On ne prit garde à ses ha que pour le fêter davantage. Point de chuchotements i crets, point de curiosité agressive, point de questions portunes. Parlait-il, on l'écoutait avec intérêt ; voulait- taire, on respectait son silence. Bref, il fut tellement ch de cet accueil si affectueux et si simple, qu'à la fin du il était de la famille.

» — Eh bien, mon enfant, reprit alors le vieux Ro

rieux, mais sans colère et sans amertume, vou-
core payer votre compte comme si vous étiez au

lonnez-moi, mon père, s'écria le jeune homme
nt la main, tandis que ses yeux se mouillaient de
été dur et injuste envers vous. Mon orgueil a dû
re bien déplacé et bien ridicule dans l'état où je
mais j'ai tant souffert depuis mon enfance ! j'ai
ıvé d'humiliations et de douleurs dès mes pre-
ées, qu'au moment où les autres ne font qu'en-
a vie, je voudrais déjà en sortir. Tenez, mon
me disiez tout à l'heure que, si j'étais le vice-roi
e je ne serais ni plus résolu, ni plus fier... Eh
ez-vous m'accusser de folie, ajouta-t-il en portant
on front, je me sens là quelque chose qui me rend
lleux que les rois.
nez-vous, mon jeune homme, reprit le bon Ro-
étonné, moitié attendri par cet étrange discours,
encore qu'un enfant, et vous avez tant d'années
, que vous pouvez bien braver l'injustice du sort
ıes erreurs.
foi, vous avez bien raison, s'écria gaiement le
me en changeant tout à coup d'expression; au
istesse et les soucis ! Vous pourriez croire, grand
j'ai le vin morose, ce qui n'est permis que lors-
bu de mauvais, tandis que le vôtre est excellent.
pourquoi me parlez-vous comme si vous étiez
pourquoi cette belle enfant est-elle tout le por-
ı sœur ? pourquoi enfin me faites-vous songer à
?
ıment ! demanda le paysan d'un ton de reproche,
une famille, et vous pouvez la quitter !
as ! reprit le jeune homme, j'en avais une ! Mais
l'est plus; et, lorsque le chef est mort, tous les
e dispersent et se brisent.
front s'assombrit de nouveau.
ons ! s'écria Rosalvo en frappant du poing sur la

table, je ne suis qu'un vieil imbécile; voilà la deuxième fois que je vous attriste et vous chagrine par mes sottes questions. Vous devez bien m'en vouloir.

» — Mais non, je vous assure; et, pour que vous n'alliez pas croire, mes amis, que je veuille m'entourer de mystère, je vous dirai en peu de mots qui je suis, d'où je viens, quel est le but de mon voyage; car, je ne sais pourquoi, jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai éprouvé si vivement le besoin d'épancher mon cœur.

» — Tout ce que nous pouvons faire, répondit le paysan, c'est de prier Dieu, qui vous a amené sous notre toit, de seconder vos projets et de bénir vos espérances.

» — J'accepte vos souhaits, mes amis, et je crois que les vœux de braves gens tels que vous êtes ne pourront que me porter bonheur. J'ai dix-neuf ans passés; je ne suis ni le dernier des vagabonds comme mes haillons pourraient le faire croire, ni un gentilhomme déguisé voyageant dans cet accoutrement bizarre pour mieux assurer son incognito. Je suis un pauvre artiste; mais, quoique depuis ma naissance j'aie eu de bons et de mauvais moments, je n'ai jamais été aussi pauvre et aussi malheureux que vous me voyez à cette heure. Je suis né dans un petit village aux environs de Naples, connu sous le doux nom de l'*Aranella*. Mon père était un architecte plein de mérite à qui n'a jamais manqué qu'une chose : des maisons à bâtir. Mon oncle maternel était peintre, et on n'a pu lui reprocher qu'un défaut, celui de n'avoir jamais eu une commande de sa vie. Aussi, le premier tort de mes parents fut-il de m'éloigner de l'art pour lequel je me sentais un penchant irrésistible.

» — Pauvre garçon! interrompit Rosalvo, ce n'est pas moi qui aurais jamais empêché mes enfants de suivre leur vocation.

» — D'autant plus que cela ne sert à rien, continua l'étranger en souriant. Pliez jusqu'à terre un jeune arbre plein de sève et de vigueur; quand vous l'avez courbé comme un arc, il vous échappe et se redresse tout à coup vers le ciel. On m'envoya à l'école chez les bons religieux, qui m'en-

ryaient à périr. On n'eût pas été fâché de faire de moi un être, voire même un camaldule; mais, au lieu d'apprendre on latin et de réciter mes psaumes, je volais tout le char- on qui me tombait sous la main pour tracer des paysages r les murs des cellules, ou dessiner le profil de mon révé- nd précepteur. Dieu seul peut savoir ce que mes chefs- œuvre m'ont coûté de calottes.

» — On allait jusqu'à vous battre? s'écria le paysan indi- ié.

» — Et on n'y allait pas de main morte, je vous en ré- nds : si bien qu'un jour que la correction m'avait paru un u rude, je plantai là mon collége et mes maîtres, et je e sauvai au bout du monde, en Pouille, en Calabre, dans s Abruzzes, que sais-je? J'ai erré de vallée en vallée, de ontagne en montagne; j'ai souffert le froid et la faim. Je is tombé dans les mains des brigands qui m'ont forcé à re des leurs. Mais, à travers tous mes voyages, au milieu s tous mes malheurs, si je pouvais me procurer un crayon u des pinceaux, si je pouvais jeter sur le papier ou sur la ile tout ce qui me passait par le cerveau, tout ce qui frap- ait mes regards, j'oubliais mes chagrins et ma misère, je e pleurais plus que de joie, et je tombais à genoux pour nir Dieu, qui m'avait donné des yeux pour admirer la na- re, un cœur pour en sentir les merveilles, une main pour retracer les beautés.

» — Mon Dieu, que votre état doit être sublime! inter- mpit le pauvre paysan, animé par le feu de l'artiste.

» — Enfin, je revins à Naples, continua le jeune homme. on père était mort; ma sœur aînée avait épousé Fracanzani, peintre de talent et de cœur, que la fortune avait traité esque aussi mal que mon père et mon oncle. On dirait e l'indigence est devenue pour nous autres une tradition famille. Je me mis à travailler nuit et jour pour aider n beau-frère. Vains efforts! les marchands me jetaient au mes paysages, ou bien le prix que j'en retirais ne suffi- t pas pour acheter mes brosses et mes couleurs. On m'ap- lait, comme par *mépris*, Salvatoriello, et pourtant, j'en

jure Dieu, on me nommera un jour Salvator! Découragé, avili, dévoré de chagrin et de fièvre, j'allais succomber à mon désespoir, lorsque celui dont je porte le nom a daigné me sauver par un miracle. Je venais de vendre un tableau au plus juif de mes brocanteurs; le malheureux me reprochait encore les quelques sous qu'il m'avait donnés pour prix de mon œuvre, lorsqu'un beau carrosse armorié s'arrête tout à coup devant sa boutique. La portière s'ouvre et un personnage d'un noble aspect, d'une tournure imposante, fait signe au revendeur, et demande à voir le tableau qu'on vient d'exposer à l'étalage. Tandis que le marchand se confond en révérences, caché derrière les roues de la voiture, je ne perds pas un mot de l'entretien.

« — Quel est le sujet de ce tableau? » demandait le cavalier en prenant la toile des mains du brocanteur.

« —Vous le voyez, Excellence, c'est une *Agar dans le désert.*

» — Je n'ai jamais rien vu de si profondément senti, » répliqua tout haut le cavalier. « Et quel prix demandes-tu de » cet ouvrage? »

» — Monseigneur, c'est vingt... c'est vingt-cinq ducats » tout au juste : c'est le prix qu'il m'a coûté. »

» J'avais envie de l'étrangler de mes mains.

« — Vingt-cinq ducats! » reprit le cavalier; « mais c'est » pour rien; je l'avoue. Et quel en est l'auteur?

» — L'auteur, Excellence? » balbutia le marchand. « Mais » qu'est-ce que cela fait, l'auteur, à Votre Excellence?

» — Comment! qu'est-ce que cela me fait, imbécile?

» — Monseigneur, le marché est conclu, et, quel que soit » le nom de l'auteur, il n'y a plus à s'en dédire.

» — Voici tes vingt-cinq ducats, maraud! parleras-tu » maintenant?

» — L'auteur, Excellence, est un tout jeune homme qui » s'appelle Salvatoriello.

» — Eh bien, tu diras à ce jeune homme, de ma part, » que, lorsqu'il aura des tableaux à vendre, il vienne chez » le cavalier Lanfranco; je les lui achèterai au prix qu'il en » voudra; car, je le dis en vérité, sur mon honneur et sur

non âme, ce petit Salvator est un grand peintre. »
Ce peu de mots m'a rendu mon courage; j'ai quitté Na-
s, mon ingrate patrie, puisque nul n'est prophète chez
, et je me suis traîné pas à pas jusqu'ici, les pieds brisés,
tomac vide, les vêtements en lambeaux, mais le cœur
ıpli de foi et d'espoir. Il ne me reste plus qu'une demi-
stre pour arriver jusqu'à Rome; mais Rome, c'est mon pays
ormais; Rome, c'est la fortune; Rome, c'est la gloire !
Tandis que le jeune voyageur racontait son histoire,
ıalvo, mon ancêtre, et toute sa famille se serraient autour
lui et l'accablaient de caresses et d'éloges. La parole ar-
te et fiévreuse de l'artiste avait jeté comme des étincelles
ıs les cœurs de ces honnêtes paysans. Ils regardaient leur
e avec un étonnement naïf, et se sentaient attirés vers
par un charme dont ils ne savaient se rendre compte
s leur ignorance.
— Ah çà ! mes amis, reprit enfin le jeune homme, quoi-
je comprenne à présent que votre hospitalité ne peut
se payer au prix de l'or, vous permettrez que je vous
uve au moins ma reconnaissance. Demain, je quitterai
e maison de bonne heure pour aller où Dieu m'appelle.
s je ne veux pas me séparer de vous sans vous laisser
ouvenir. Je dois avoir ici dans ma besace des pinceaux,
couleurs, des morceaux de toile et d'étoffe, des cordes
uth et des papiers de musique; en un mot, tout mon
age de bohémien et d'artiste. Vous voyez que ce n'est
lourd. Je vais vous faire une esquisse. Cela n'a pas une
nde valeur pour le moment, mais plus tard, qui sait ?
s le vendrez peut-être assez bien, si la prophétie du bon
franco vient à s'accomplir.
Ce fut alors, monsieur, que, d'une main ferme et sûre,
squissa le beau paysage que vous venez d'admirer. Vous
ez maintenant de qui je veux parler, si toutefois le style
tableau ne vous avait déjà révélé le nom de l'auteur. Je
; vous montrer les deux autres, et je vous dirai, le plus
vement possible, à quelle occasion on en fit cadeau à ma
ille.

Arrivé à ce point de son histoire, le descendant de Rosalvo Pascoli fit une pause et me regarda avec une légère hésitation, partagé qu'il était, l'honnête vieillard, entre la crainte et le désir de continuer son récit.

Vraiment, il s'écoutait lui-même avec tant de bonheur, qu'il eût été dommage de troubler la joie de ce brave homme, moitié paysan, moitié artiste, de cette excellente nature amphibie, si le lecteur veut bien nous passer le mot. Je le priai donc d'aller toujours; et c'est une justice à lui rendre, il ne se le fit pas répéter deux fois.

— Où en étions-nous donc restés, monsieur ?

— Le jeune homme était parti pour Rome, afin d'y retrouver le cavalier Lanfranco, et maître Rosalvo, votre trisaïeul, je crois, avait accepté l'esquisse que vous venez de me montrer.

— Eh bien, continua le vieillard, pendant douze ans, on n'entendit plus parler de Salvatoriello. Les paysans de Sainte-Agathe retournèrent à leurs travaux ordinaires, et personne ne songea plus au jeune voyageur qui s'était arrêté par un soir d'orage sous le toit du bon Rosalvo.

» Au bout de la douzième année, un jour, vers midi, par un éclatant soleil de juillet, le village entier fut mis en émoi par l'arrivée d'un étranger de la plus haute distinction. A voir le train qu'il menait, on eût dit un prince du Saint-Empire, ou un grand d'Espagne de première classe. Les postillons faisaient claquer leur fouet comme s'ils eussent conduit le duc d'Arcos en personne. Une nombreuse escorte d'estafiers, de valets et de pages, suivait ou précédait la voiture attelée de six chevaux qui fumaient sous leurs harnais, et blanchissaient leurs mors d'une écume bouillante. L'étranger fit arrêter son équipage devant la porte de Rosalvo, et, sans donner le temps à ses domestiques d'abattre le marchepied, il sauta légèrement à terre. C'était un noble et brillant cavalier de trente-deux à trente-quatre ans, d'une beauté mâle et fière, d'une rare élégance. Ses traits, vivement accusés, ses yeux très-noirs, sa peau très-brune, sa moustache fine et retroussée, le faisaient ressembler plutôt

» un Espagnol qu'à un Napolitain, ou plutôt à un Arabe qu'à un Espagnol.

» Il portait le plus beau costume qu'on puisse voir : cape et pourpoint richement brodés; toque à médaillon d'or, à plumes flottantes; épée à fourreau de velours, à poignée de diamants. Tout cela était d'un luxe écrasant, d'une magnificence inouïe. Tandis que le pauvre Rosalvo, les cheveux tout blancs, le dos voûté par les années, s'avançait lentement pour demander quel était l'éminent personnage qui daignait s'arrêter devant sa porte, celui-ci le prévint, et, faisant quelques pas à sa rencontre, lui expliqua en peu de mots l'objet de sa visite.

» — Je suis un amateur de tableaux, lui dit-il, un antiquaire fameux; pour l'acquisition d'un chef-d'œuvre qui manque à ma galerie, pour l'achat d'un camée qui manque à ma collection, je donnerais la moitié de ma fortune. Souvent je descends de ma voiture, souvent je fais une demi-lieue à pied pour fouiller les villes et les villages, les châteaux et les chaumières, le palais du riche et le taudis du pauvre; car bien des fois j'ai découvert des meubles rares, des armures de prix, des curiosités d'une grande valeur, là où je m'attendais le moins à en trouver.

» — Seigneur cavalier, répondit le paysan, je suis désolé de la peine que vous avez prise en descendant chez moi, mais vous ne trouverez rien ici qui soit digne de fixer votre attention.

» — Peut-être avez-vous quelque objet dont vous ignorez l'importance.

» — Je ne le pense pas, monseigneur.

» — Voyons toujours, répliqua l'étranger.

» Et, sans attendre d'autre réponse, il entra dans la pièce principale, et se mit à regarder attentivement de tous les côtés.

» Tout à coup, ses yeux brillèrent, et il s'écria d'une voix triomphante :

» — Eh bien, que vous avais-je dit, mon brave homme ? Vous avez là un petit tableau dont je m'arrangerai à merveille.

» — Ce tableau n'est pas à vendre, répondit sèchement le vieillard.

» — Bien, bien ; vous ne savez pas que je suis homme à en donner cinquante piastres, s'il le faut.

» — Je vous ai dit, seigneur cavalier, que ce tableau n'était pas à vendre.

» — Alors, je doublerai la somme.

» — C'est inutile.

» — Je la triplerai.

» — Quand vous voudriez m'acheter cette esquisse au poids de l'or, je ne vous la vendrais pas, monseigneur.

» — Ah! qu'y a-t-il donc de si précieux dans ce tableau pour que vous mettiez un tel acharnement à le garder?

» — Ce tableau, Excellence, est le souvenir d'un pauvre jeune homme que je n'ai vu qu'une fois, mais que j'aimerai toute ma vie.

» — Son âge?

» — Il n'avait pas encore vingt ans.

» — Sa patrie?

» — Naples.

» — Son nom?

» — Salvatoriello.

» — Viens dans mes bras, bon Rosalvo! s'écria l'étranger attendri jusqu'aux larmes; le Salvatoriello que tu aimes tant, c'est moi. Tu vois bien que tes souhaits m'ont porté bonheur : je suis le premier peintre de mon siècle, mes tableaux sont payés au poids de l'or, les cardinaux et les princes se disputent l'honneur d'être admis dans mon atelier. Honneurs, plaisirs, richesses, j'ai tout ce qu'on peut désirer... La réalité a dépassé mes rêves. Et pourtant, ajouta-t-il en baissant la voix, pourtant, si tu savais, mon vieux Rosalvo, à quels honteux moyens j'ai dû descendre pour attirer sur moi les regards de la foule, pour saisir dans mes bras ce vain fantôme que nous appelons la gloire, et qui n'est qu'un peu d'air et de fumée, pour fixer ce bruit vague et passager qui se fait tantôt autour d'un nom, tantôt autour de l'autre; pareil au vent qui souffle tantôt du côté du nord, tantôt du

côté du midi! Si tu savais tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai souffert! Je me suis fait comédien, saltimbanque, histrion. Salvator est devenu Coviello. Honte et malédiction sur ce siècle corrompu, sur ces hommes infâmes, sur ces villes maudites!

» — Eh quoi! mon enfant, toujours triste, toujours irrité contre tout? Rien ne pourra donc calmer au fond de ton cœur cette bile amère qui fait tourner en fiel tout ce qu'on y verse!

» — C'est vrai, reprit l'artiste en souriant, j'allais te réciter une de mes satires, sans penser qu'il vaut mieux te la traduire en peinture, puisque tu aimes tant les tableaux. La dernière fois que je suis passé par Sainte-Agathe, il y a douze ans, je t'ai esquissé une scène des montagnes au milieu desquelles j'avais vécu jusqu'alors : cette fois que je viens de Rome, je te dessinerai une scène de la cour que je viens de quitter. Alors, tu t'es contenté d'une esquisse de Salvatoriello; maintenant, tu auras un tableau de Salvator.

» — Et il me sera doublement cher; car, maintenant, j'ai dans ma famille un peintre et un savant. Ne croyez pas que je plaisante, seigneur cavalier : depuis le soir où vous avez dormi sous notre toit, mon plus jeune fils a appris le dessin et la grammaire; et qui sait si un jour il ne pourra pas copier vos tableaux ou écrire vos Mémoires! En attendant, que dites-vous de la surprise que je vous ai ménagée?

» — Je vous ai prévenu, mon hôte, s'écria Salvator; j'ai aussi un fils, moi, et je l'ai appelé Rosalvo.

» L'artiste et le paysan s'embrassèrent. Chacun des deux avait été fidèle au souvenir d'une noble et touchante amitié.

» Aussitôt, Salvator fit signe à un de ses valets, et, ayant demandé sa palette et ses pinceaux, jeta à larges traits sur la toile l'étrange et merveilleux sujet que vous allez voir. C'est le second chef-d'œuvre de ma collection.

A ces mots, le vieillard de Sainte-Agathe tira de l'armoire son second tableau richement encadré, écarta un rideau de soie qui le couvrait et me le montra en silence.

C'était la reproduction fidèle, ou plutôt la conception pre-

mière du célèbre tableau de *la Fortune*. La déesse verse de sa corne d'abondance un torrent de mitres, de couronnes, de croix, de pierreries; tandis que des sénateurs, des cardinaux, des évêques, sous les traits de bêtes immondes ou de reptiles venimeux, se disputent ces trésors. Dire tout ce que l'artiste a jeté de verve, d'imagination et d'esprit dans cette vive et mordante allégorie, ce serait chose impossible. Je me contentai d'assurer mon paysan de Sainte-Agathe qu'il possédait vraiment un chef-d'œuvre.

— Je crois bien! s'écria mon vieillard, c'est le véritable original de Salvator: celui qui est en Angleterre n'est qu'une copie.

» Or donc, pour vous finir mon histoire, aussitôt que l'illustre peintre eut achevé ce tableau, il prit congé de Rosalvo; mais, avant de le quitter, il le tira à l'écart, et, tombant à genoux devant lui :

» — Mon père, lui dit-il, lorsque j'allais de Naples à Rome, vos souhaits m'ont suivi; mais, à présent que je vais de Rome à Naples, il me faut plus que des vœux; car j'ai une mission sainte et belle à remplir. Bénissez-moi, mon père! ma patrie m'a renié, je vais me venger de ma patrie, mais en brisant ses fers, en exterminant ses tyrans, en lui rendant la liberté!

» — Que Dieu t'accompagne et te protége, mon enfant; mais je crains que tes efforts ne soient inutiles. Les fers sont trop entrés dans la chair; vous pourrez les secouer peut-être, mais les briser, jamais!

» Hélas! mon pauvre aïeul avait dit vrai. Six mois ne s'étaient pas écoulés après sa dernière entrevue avec l'heureux et brillant Salvator, lorsqu'un soir, à minuit, tandis que les habitants de Sainte-Agathe étaient plongés dans le plus profond sommeil, on entendit frapper à la porte de Rosalvo à coups redoublés.

» Le vieillard se trouva debout le premier; ses enfants sautèrent sur leurs fusils, les femmes poussèrent un cri d'effroi.

» — Qui va là? demanda Rosalvo alarmé.

» — C'est moi, Salvator; ouvrez-moi.

» La porte s'ouvrit et Rosalvo recula de trois pas devant l'apparition d'un fantôme. Salvator, habillé de noir de la tête aux pieds, les cheveux hérissés, la barbe en désordre, l'épée nue à la main, se présenta à ses amis de la campagne comme un spectre sortant du tombeau.

» — Tout est fini, dit-il ; Naples est retombée plus que jamais sous le joug de ses tyrans. Il s'était trouvé un homme, un pêcheur pour se mettre à notre tête et délivrer son pays. Des traîtres l'ont tué. Fracanzani, mon beau-frère, est mort empoisonné dans sa prison. Aniello Falcone se sauve en France ; moi, je retourne à Rome pour ne plus revenir ; c'est la troisième et dernière fois que vous me verrez. Je suis le seul qui reste des chevaliers de la Mort.

» — Es-tu poursuivi, mon enfant ? demanda Rosalvo avec cette même tendresse inquiète, cette même sollicitude paternelle qui ne s'étaient pas démenties un seul instant.

» — Poursuivi ? reprit le peintre d'un ton égaré. Oui, je le suis par mes idées qui m'accablent, par le chagrin qui me ronge, par la fureur qui me tue... Vite, vite, des pinceaux, des couleurs, ou je sens que je vais devenir fou.

» Il se promena de long en large dans la chambre, pleura, hurla, s'arracha des poignées de cheveux. Puis, saisissant son pinceau d'une main convulsive, il traça sur la toile le plus affreux carnage qui ait jamais ensanglanté un tableau. Je crois qu'il n'y a pas une bataille au monde qui puisse soutenir la comparaison de ce chef-d'œuvre. Voyez plutôt !

En disant cela, le vieillard, au comble de l'enthousiasme, arrachait son vêtement de brocart à son dernier tableau.

Je ne pus retenir un cri d'admiration. Je n'avais jamais rien vu de plus sublime. Ce n'était plus ni un site agreste et sauvage, ni une éblouissante satire ; c'était une scène atroce, flagrante, épouvantable de destruction, de mort et de vengeance ! Des chevaux nageant dans le sang jusqu'au poitrail ; des têtes séparées de leur tronc roulant comme des boulets refroidis, des blessés gémissants, des vainqueurs hurlant, des mourants qui râlent. Je ne pense pas que la réalité soit plus effrayante.

— Eh bien, que dites-vous de cela, monsieur l'étranger?

— Je dis que vous avez les trois plus beaux Salvator Rosa qui soient au monde.

— Et moi, je dis que le dîner est servi, s'écria le petit paysan en mettant son nez à la porte de l'atelier.

Quand le repas fut fini, repas gai, aimable et cordial s'il en fut, je quittai mes bons amis de Sainte-Agathe, regrettant jusqu'au fond de mon cœur de ne pouvoir payer royalement leur hospitalité par des chefs-d'œuvre. Tout ce que je puis faire ici, c'est de leur consacrer un souvenir dans ces pages.

Admirable puissance du génie! Il a suffi du passage d'un grand artiste au milieu d'une pauvre famille de paysans pour y laisser comme une trace lumineuse qui se perpétue à travers les siècles.

Quant au petit Salvator que nous avions pris, Jadin et moi, pour un nègre, je l'ai, à mon dernier voyage, retrouvé à Rome, où il m'a fait les honneurs de la Farnesina. C'est un des pensionnaires les plus distingués du roi de Naples.

XLV

ROUTE DE ROME

En revenant à Sainte-Agathe, nous apprîmes une chose que nous ignorions : c'est que notre conducteur, ayant cru que nous voulions nous en retourner par la route de Bénévent, ce qui allongeait quelque peu notre chemin, nous avait déjà fait faire huit lieues de trop. Nous ne les regrettâmes point, ou plutôt je ne les regrettai point; car, ainsi qu'on l'a vu, Jadin n'avait rien eu à faire dans l'aventure qui venait de m'arriver, et dont je ne comptais lui parler qu'à distance convenable, de peur de quelque scène fâcheuse entre lui et son confrère.

Il était tard et nous voulions aller coucher à Caserte, pour visiter le lendemain les deux Capoue. Nous arrivâmes à notre gîte vers les sept heures du soir.

Heureusement, ce que nous désirions voir pouvait se voir au clair de la lune. Caserte est le Versailles napolitain. Commandé par Charles III, et bâti par Vanvitelli, ce palais a la prétention d'être le plus grand palais de la terre, ce qui fait que très-probablement il en est en même temps le plus triste. Ajoutez que, comme celui de Versailles, il est bâti dans un endroit où ce n'est qu'à force de travaux qu'on a pu lui faire quelques pauvres petits horizons. Il faut, on en conviendra, être bien royalement capricieux, quand on a Naples, Capodimonte et Resina, pour venir habiter Caserte.

Il est vrai que Caserte a des chasses magnifiques, et que, de tout temps, comme nous l'avons dit, les rois de Naples ont été de grands chasseurs devant Dieu. Un des trois parcs, parc fourré, noir, féodal, est encore aujourd'hui fort giboyeux, à ce que l'on assure. Ce beau parc, que nous vîmes à la nuit tombante, et qui n'y perdit certes rien, comme poésie et comme majesté, est flanqué d'un autre parc, bien peigné, bien soigné, bien frisé à la manière de celui de Versailles, avec une cascade assez belle tombant d'un sombre rocher qui me paraît être né sur place, ce qui arrive rarement aux rochers des jardins anglais, et une foule de statues représentant Diane, ses nymphes et le malheureux Actéon, d'indiscrète mémoire, déjà à moitié changé en cerf. Ce parc lui-même est voisin d'un jardin anglais, avec grottes, ruisseaux, ponts chinois, chaumières, serres et magnolias.

Nous soupâmes et nous couchâmes à Caserte, fort bien même, consignons-le en l'honneur de l'aubergiste, cela n'arrive pas souvent sur la route de Naples à Rome; il est vrai que je me trompe, et que Caserte, placée en dehors des grands chemins, n'est sur aucune route.

Le lendemain matin, un cicérone — où n'y a-t-il pas de cicérone en Italie ? — nous proposa d'aller voir la magnifique filature de San-Leucio. J'ai peu d'enthousiasme en général pour visiter les établissements industriels : les direc-

teurs de ces sortes d'établissements sont presque toujours féroces; une fois qu'ils vous tiennent, ils ne vous font pas grâce d'un métier, ils ne vous épargnent pas un fil de soie. Aussi, nous serions-nous privés de la magnifique filature, si je ne m'étais point rappelé que San-Leucio était la fameuse colonie du roi Ferdinand; car le roi Ferdinand était non-seulement un grand chasseur devant Dieu, mais aussi un grand pécheur devant les hommes; or, de son temps, il avait, pour le plaisir de ses yeux sans doute, rassemblé dans cette filature qu'il avait fondée avec une bonté toute paternelle, les plus belles filles des environs; ces filles étaient fort reconnaissantes à leur fondateur, et lui prouvaient leur reconnaissance de toutes les manières. Enfin, le roi Ferdinand fut si paternel et les belles filles si reconnaissantes, qu'il résulta de ce double échange de sentiments vertueux toute une population de petits fileurs et de petites fileuses qui obtinrent de leur royal protecteur une espèce de constitution beaucoup plus libérale que celle de 1830 : un des articles de cette constitution porte que les garçons seront exempts de tout service militaire, et que les filles auront chacune cinq cents francs de dot; aussi les mariages abondent-ils à San-Leucio.

A onze heures du matin, nous quittâmes Caserte, et nous nous dirigeâmes sur l'ancienne Capoue.

Hélas ! Capoue est de nos jours un de ces noms menteurs comme nous en ont tant légué les menteurs historiens de Rome; cependant, il faut le dire, aux ruines qui existent encore, il est facile de voir de quelle importance était cette fameuse ville qui, selon Tite-Live, fut le tombeau de la gloire d'Annibal. Capoue, cette ville de la Campanie dont la civilisation étrusque avait de cinq cents ans devancé la civilisation de Rome, et que Rome, la grande jalouseuse de toutes les gloires, traita comme Carthage, avait un magnifique amphithéâtre dont on peut encore admirer les ruines; car ce fut Capoue, la ville civilisée par excellence, qui inventa les combats de gladiateurs. D'où venait cette férocité instinctive aux féroces habitants de la Campanie ? De l'excès des

voluptés mêmes. Quand on est blasé sur les plaisirs doux et humains, il faut bien inventer d'autres plaisirs cruels et sanglants. Cicéron, qui, en sa qualité d'avocat, n'était jamais embarrassé de répondre par un paradoxe ou par une antithèse à une question quelconque, dit que c'était la fertilité du sol qui faisait la férocité des habitants. En tout cas, les Romains se chargèrent de faire oublier par des cruautés plus grandes toutes les cruautés qu'avaient pu commettre les Campaniens. Capoue, prise par eux, fut livrée au pillage, un peu démolie et beaucoup brûlée; ses habitants, réduits en esclavage, furent vendus à l'encan sur ses places publiques; enfin, ses sénateurs furent battus de verges et décapités. Il est vrai, à ce que dit le doux et bon Cicéron, que c'était une action commandée par la prudence, et non par l'amour du sang : *Non crudelitate sed consilio.* — Ajoutons qu'un des reproches de mollesse que firent les Romains aux Capouans fut d'avoir inventé le vélarium, grande toile suspendue au-dessus des cirques et des théâtres pour garantir les spectateurs du soleil; il est vrai que les Romains, s'apercevant bientôt à leur tour que mieux valait être à l'ombre qu'au soleil, adoptèrent le susdit vélarium, si fort reproché à ces pauvres Campaniens. — Voir Suétone, article NÉRON.

Il y a un souvenir qu'éveille encore tout naturellement Capoue : c'est celui d'Annibal. On trouve de par le monde historique une malheureuse phrase de Florus, qui dit, à propos du héros de Cannes, de la Trebbia et de Trasimène : *Cum victoriâ posset uti, frui maluit,* c'est-à-dire : « Lorsqu'il pouvait user de sa victoire, il aima mieux en jouir. » C'est un fort joli concetti antique, nous n'en disconvenons pas; mais, nous en sommes bien sûr, son auteur, en l'écrivant, ne comprenait pas toute la portée qu'il devait avoir. En effet, ce malheureux concetti a été pour Annibal ce que les deux fameuses chansons de M. de la Palisse et de M. Malbrouck, ont été pour les deux grands capitaines de ce nom. Annibal, accusé de s'être endormi dans les délices, a été déshonoré à tout jamais.

Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, ce sont les at-

taques de nos professeurs de collége contre le fils d'Hamilcar, à l'endroit de cette malheureuse Capoue; comme ils traitent ce fainéant d'Annibal; comme ils méprisent ce pauvre héros; comme à sa place ils auraient marché sur Rome; comme ils auraient pris Rome; comme ils auraient fait disparaître Rome de la surface de la terre! Il n'y a pas jusqu'à mon pauvre précepteur, un bon et excellent abbé, qui, à part les férules qu'il nous donnait, n'aurait pas voulu faire de mal à un enfant, qui n'eût établi son plan de campagne pour marcher sur Rome. Quand nous en étions à ce malheureux passage de Florus, il tirait son plan de sa bibliothèque, l'étendait sur notre table d'étude, faisait un compas de ses deux doigts, et nous montrait comme c'était chose facile que de s'emparer de la ville éternelle. Ah! s'il eût été à la place d'Annibal!

Il est vrai qu'il y a un autre abbé, et celui-là s'appelle l'abbé de Montesquiou, qui prétend qu'Annibal n'a fait qu'une halte de quelques jours pour reposer son armée, fatiguée par une marche de huit cents lieues et par trois victoires successives, ce qui équivaut presque à une défaite. Il est vrai encore qu'il y a d'autres esprits intelligents qui ont été chercher à Carthage même le secret de la temporisation d'Annibal, et qui ont vu que là, comme partout, il y avait de petits rhéteurs qui faisaient la guerre au grand général; des robes qui morigénaient la cuirasse, des plumes qui calomniaient l'épée. Annibal demandait des secours à cor et à cri. Rome était perdue, disait-il, l'Italie était à lui si on lui envoyait des secours. Mais on lui répondait, ou plutôt les rhéteurs répondaient à ses messages, car à lui ils n'eussent, selon toute probabilité, pas osé répondre; les rhéteurs répondaient donc : « Ou Annibal est vainqueur, ou Annibal est vaincu. S'il est vainqueur, il est inutile de lui envoyer des secours; s'il est vaincu, il faut le rappeler. »

C'est à peu près ce que l'on répondait à Bonaparte quand, lui aussi, s'endormait dans les délices du Caire, où il avait à lutter contre une insurrection tous les huit jours, et contre la peste deux fois par an. Mais Bonaparte avait affaire au di-

rectoire français et non au sénat carthaginois. Bonaparte répondit en traversant, lui troisième, la Méditerranée, et en venant faire le 18 brumaire.

Il y a encore, il faut le dire, entre les deux opinions que divise cette grande question historique, de savoir si Annibal est resté des mois à Capoue ou s'il n'y a fait qu'une halte de quelques jours, une troisième opinion qui prétend qu'Annibal n'y a jamais mis le pied.

Cette opinion pourrait bien être la vraie.

Cela me rappelle que les Romains, les incrédules s'entend, disent qu'il y a deux hommes qui ne sont jamais venus à Rome. Ces deux hommes, selon eux, sont l'apôtre saint Pierre et le président Dupaty.

Comme nous eussions fort mal dîné, et que, selon toute probabilité, nous n'eussions pas dormi du tout dans la ville des délices, nous partîmes, après avoir visité l'amphithéâtre et les quelques ruines qui l'entourent, pour la moderne Capoue.

La moderne Capoue est une fort jolie ville, selon Vauban, Montecuculli et Folard; elle est muraillée, bastionnée et poternée, elle a des lunes, des demi-lunes, des chemins de ronde, tout cela donnant sur un beau paysage, avec un horizon de montagnes d'un côté, et la mer de l'autre. Au reste, peu de choses à voir, excepté la cathédrale, soutenue presque entièrement par des colonnes enlevées à l'ancien amphithéâtre.

En sortant de Capoue, nous rencontrâmes un premier fleuve, que je crois être le Volturne : pardon, messieurs les savants, si je me trompe, je n'ai sous les yeux ni mes albums qui sont à Florence, ni mes cartes qui sont rue du Gazomètre, et que je serais obligé d'y aller chercher, ce qui n'en vaut pas la peine; et un second fleuve qui est à coup sûr le Garigliano, c'est-à-dire l'ancien Liris.

Nous traversâmes ce fleuve poétique de la façon la moins poétique de la terre. On nous mit, nous, nos chevaux et notre voiture, dans un bac, et on nous fit filer le long d'une corde, si bien que nous nous trouvâmes de l'autre côté au

bout de cinq minutes. Notre passeur, au reste, était désolé; on méditait un pont en fil de fer, — un pont en fil de fer sur le Liris !

Pourquoi pas ? on va bien du Pirée à Athènes en omnibus; et l'on remonte bien l'Euphrate en bateau à vapeur.

Au reste, c'est, on se le rappelle, sur les bords du Garigliano que notre armée fut défaite par Gonzalve ; ce qui fait que Brantôme, redevenant Français un instant, après avoir passé, il y a trois cents ans le Liris, au même endroit où nous venons de le passer nous-même, s'écrie :

« Hélas! j'ai veu ces lieux là dernier, et mesme le Garigliian, et c'estoit male tard, à soleil couchant, que les ombres et les masnes commencent à se paroistre comme fantosme, plustôt qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que les asmes généreuses de ces braves François là morts s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasi me répondoient sur les plaintes que je leur faisois de leur combat et de leur mort. »

Nous touchions à la voie Appienne, la plus belle des voies antiques, celle sur laquelle les Romains, qui avaient quelque prescience de l'endroit où ils mouraient, ordonnaient de placer leurs tombeaux. Elle existait du temps de la République. César, Auguste, Vespasien, Domitien, Nerva, Trajan et Théodoric la réparèrent successivement.

Arrivés où nous nous trouvions, elle s'élançait vers Bénévent, et s'en allait mourir à Brindes : c'est cette route qu'Horace suivit dans son poétique voyage.

Nous traversions les souvenirs antiques, marchant en plein sur l'histoire et sur la fable, coudoyant à chaque pas Tacite et Horace. Notre postillon (un postillon romain ou napolitain pourrait parfaitement être reçu, soit dit en passant, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres) nous apprit que quelques ruines, sur lesquelles nous allions sautillant de décombres en décombres, étaient l'ancienne Minturnes.

— Ainsi, les marais que l'on aperçoit d'ici ?... demandai-je en étendant le bras dans la direction de la route de San-Germano.

— Sont ceux où se cacha Marius, répondit mon postillon.

Je lui donnai deux pauli.

C'est au même endroit, à peu près, où Marius se cacha que Cicéron fut tué et Conradin trahi.

Nous avons raconté ailleurs comment l'orateur antique et le jeune héros du moyen âge étaient morts.

Nous allâmes dîner à Mola; on nous conduisit dans une grande salle dont toutes les fenêtres étaient fermées pour maintenir la fraîcheur de l'air; puis, tout à coup, comme, étendus dans de bonnes chaises, nous nous éventions avec nos mouchoirs, le garçon ouvrit une de ces fenêtres.

Il est impossible d'exprimer la magie du paysage que cette espèce de lanterne magique venait de dévoiler à nos yeux. Nous plongions sur ce golfe si calme qu'il semblait un miroir d'azur, et, de l'autre côté, s'avançant jusqu'à l'extrémité du promontoire, nous apercevions Gaete; Gaete, célèbre par ses vergers d'orangers, ses deux siéges soutenus, l'un en 1501, l'autre en 1806, et surtout par ses femmes blondes.

C'est une fille de Gaete qui servit de modèle au Tasse pour le portrait d'Armide.

Pardon, nous oublions encore une des célébrités de Gaete. C'est sur son rivage que Scipion et Lélius s'amusaient à faire des ricochets, comme plus tard Auguste s'amusait à jouer aux noix avec les petits polissons de Rome.

Après le dîner, nous allâmes faire une promenade jusqu'à Castellone de Gaete, l'ancienne Formies, dont une portion des murs, plus une porte, existent encore. C'est entre ces deux bourgs qu'était située une des villas de Cicéron; c'est de cette villa qu'il fuyait, caché dans sa litière, lorsqu'il fut rejoint par le tribun Popilius, dont il avait été l'avocat, qui lui coupa la tête et les mains, en manière de reconnaissance; il est probable que, si Popilius a eu pendant le reste de sa vie quelque autre procès, le tribunal aura été forcé de lui nommer un défenseur d'office.

L'emplacement où était, selon toutes les probabilités, située cette villa, fait partie aujourd'hui de la propriété du prince de Caposele.

Une autre tradition veut qu'une source qui coule dans la même propriété soit la fameuse fontaine Artacia, près de laquelle Ulysse rencontra la fille d'Antiphate, roi des Lestrigons, laquelle allait, comme une simple mortelle, y puiser une cruche d'eau.

La voiture nous suivait par derrière; nous n'eûmes donc qu'à nous y réinstaller, lorsque nous eûmes vu tout ce que nous voulions voir, et nous repartîmes; une demi-heure après nous étions à Itri, patrie du fameux Fra-Diavolo, si célèbre en Campanie, et surtout à l'Opéra-Comique.

Fra-Diavolo était un brave homme de curé, disant son bréviaire comme un autre, confessant tant bien que mal les voleurs des environs, qui venaient lui conter leurs peccadilles, et dont il se faisait des amis en ne les abîmant pas trop de pénitences, lorsqu'un beau matin, quand il fut question de nommer Joseph Napoléon roi de Naples, l'envie lui prit de s'opposer à cette nomination. En conséquence, sans changer de costume, il passa une paire de pistolets à sa ceinture, pendit un sabre par-dessus sa soutane, prit une carabine qu'il avait trouvée dans le presbytère et qui lui venait de son prédécesseur, et, faisant appel à ses ouailles, au nombre desquelles, comme nous l'avons dit, étaient bon nombre de brigands, il se mit en campagne, gardant les défilés de Fondi, et égorgeant tous les Français isolés qui y passaient. Ces exploits firent bientôt si grand bruit, que l'écho en alla retentir à Palerme, où étaient à cette époque Ferdinand et Caroline. Leurs augustes Majestés invitèrent alors Fra-Diavolo à les aller voir, et, comme il se hâta de se rendre à cette gracieuse invitation, elles lui conférèrent le grade de capitaine. Fra-Diavolo revint à Itri investi de cette nouvelle dignité; mais cette nouvelle dignité ne lui porta point bonheur. Masséna, après avoir pris Gaete, ordonna une battue générale dans les environs : Fra-Diavolo fut pris avec deux cents hommes de sa bande, à peu près; ses deux cents compagnons furent incontinent pendus aux arbres de la route. Mais, comme les Napolitains niaient que Fra-Diavolo, qui, selon leur opinion, à eux, opinion que justifie le nom qu'ils

lui avaient donné de frère Diable, avait mille ressources de magie à son service; comme les Napolitains, dis-je, niaient que Fra-Diavolo eût été assez imprudent pour se laisser prendre, on conduisit l'ex-curé à Naples, on le promena pendant trois jours dans les rues de la capitale; après quoi, on lui trancha la tête sur la place du Marché-Neuf.

Tout cela ne fit point que, pendant tout le règne de Joseph et de Murat, les esprits forts ne niassent la mort de Fra-Diavolo.

Qu'une illustration moderne ne nous fasse point perdre de vue un souvenir antique. Itri est l'ancienne *Urbs Mamurrarum* d'Horace; c'est là que Muréna lui prêta sa maison et Capiton sa cuisine:

Muræná præbente domum, Capitone culinam.

Nous nous arrêtâmes à Itri. Je me rappelais la nuit qu'à mon premier voyage, j'avais passée à Terracine, nuit terrible parmi les terribles nuits que j'ai subies en Italie. Je me rappelais ces malheureux lits recouverts de serge verte, dans lesquels nous nous étions tournés et retournés six heures, sans pouvoir arriver à fermer l'œil une seule minute. Il est vrai que, l'esprit exalté par la menace éternelle d'un seul et même danger, j'avais, à force de chercher, trouvé un costume de nuit qui me mettait à peu près à l'abri des puces : c'était un pantalon à pied aux coutures serrées et pressant la taille, une chemise qui s'ouvrait juste pour laisser passer la tête, et qui se refermait hermétiquement au col, enfin, des gants sur lesquels se boutonnaient des manchettes; grâce à cette précaution, le visage seul était exposé, et j'ai remarqué que la puce, comme le lion, respecte le visage de l'homme. Restait, il est vrai, la punaise, qui ne respecte rien; mais, au lieu de deux races ennemies, ce n'était plus qu'une seule à combattre.

Encore une fois, défiez-vous, non pas des fièvres des marais Pontins que tout le monde vous signale, mais de leurs puces et de leurs punaises dont personne ne parle.

Le lendemain matin, nous nous abordâmes, Jadin et moi, en disant que nous aurions aussi bien fait de coucher à Terracine.

A l'une des descentes de la route de Fondi, notre postillon s'arrêta et nous raconta que nous étions juste à l'endroit où le *fameux poëte français Esménard* s'était tué en tombant de voiture.

En général, les Italiens ne nous abîment pas de louanges; on peut même dire que, dans leur étroit patriotisme, patriotisme de clocher, dernier reste de l'orgueil des petites républiques, ils sont presque toujours injustes pour les autres nations; mais, comme toute curiosité vaut une rétribution quelconque, et que cette rétribution est variable selon le plus ou le moins d'intérêt que présente la susdite curiosité, notre postillon avait pensé que la curiosité et, par conséquent, la rétribution seraient plus grandes, s'il faisait d'Esménard un poëte de premier ordre.

La ville de Fondi, que saint Thomas choisit pour y établir une classe, et dans laquelle il fit ce miracle d'horticulture de planter par la tête un oranger qui prit racine et qu'on montre encore, est aujourd'hui un pauvre et bien misérable bourg. Le fameux corsaire Barberousse, qu'il ne faut pas confondre avec l'empereur Barberousse, le souverain des légendes rhénanes, furieux de n'avoir pu enlever la belle Julie Gonzaga, veuve de Vespasien Colonna et comtesse de Fondi, dont il comptait faire cadeau à Soliman II, brûla la ville. Depuis ce temps-là, la pauvre cité n'a pu se remettre de cet accident, et la main de feu du terrible pirate est encore empreinte sur la ville moderne.

Deux heures après, nous étions à Terracine.

Terracine est bien encore, en venant de Naples surtout, l'éclatante Anxur dont parle Horace :

Impositum saxis latè candentibus Anxur,

avec son gigantesque rocher qui fut sa base de toutes les époques, et les restes de son palais de Théodoric, qui ne la

couronne que depuis le ve siècle seulement. Comme il n'était que midi, et que j'avais quelques recherches à faire à Terracine, nous nous arrêtâmes à l'auberge où nous nous étions arrêtés en venant, la seule, au reste, qui soit, je crois, dans toute la ville.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions déjà en route, Jadin pour gravir la montagne couverte de ses ruines gothiques, et moi pour courir au bord de la mer, où l'on retrouve encore des vestiges du port, qui, selon toute probabilité, remonte au temps de la République.

En revenant, j'entrai dans la cathédrale. Quelques belles colonnes de marbre blanc qui viennent d'un temple d'Apollon la rendent assez remarquable.

En entrant à l'hôtel, j'avais demandé s'il n'existait pas quelque histoire de Mastrilla. On n'a peut-être pas oublié le nom de ce fameux bandit, que Padre Rocco appela si heureusement à son secours, à propos de l'éclairage de Naples, et de cette fameuse histoire de saint Joseph qui termine notre premier volume.

L'histoire de Mastrilla se trouvait renfermée dans une espèce de complainte à peu près intraduisible, que l'on me procura à grand'peine, mais dont, à la honte de mon imagination, je l'avoue, je ne pus rien tirer.

Alors, force me fut de me borner aux traditions orales, et de me mettre en quête des rapsodes qui pouvaient, fragment par fragment, me raconter l'Iliade de cet autre Achille.

Les rapsodes me tinrent jusqu'à sept heures du soir à me conter des rapsodies qui n'étaient que les différents couplets de la complainte, séparés au lieu d'être réunis.

Nous avions passé notre journée à la recherche de l'insaisissable Mastrilla. La journée était perdue, ce qui n'était pas un grand malheur; mais ce qui compliquait notre situation, c'est qu'il fallait ou passer la nuit à Terracine, et l'on sait quelle terreur nous inspirait cette station, ou traverser les marais Pontins pendant l'obscurité. En restant à Terracine, nous étions sûrs d'être dévorés par les puces et

par les punaises; en traversant les marais Pontins, nous risquions d'être dévalisés par les voleurs. Nous balançâmes un instant, puis nous nous décidâmes à traverser les marais Pontins.

Nous fîmes mettre les chevaux, à huit heures du soir; il faisait un clair de lune magnifique : nous chargeâmes nos fusils; nous montâmes, Jadin et moi, sur le siége de la voiture, et nous partîmes d'un assez bon train.

Les marais Pontins commencent en sortant de Terracine, et presque aussitôt le pays prend un caractère de tristesse particulière que ne contribuent pas peu sans doute à lui donner, aux yeux des voyageurs, la crainte de la fièvre qu'on y rencontre certainement, et celle des voleurs qui vous y attendent peut-être. La route, tracée au beau travers du pays, s'étend par une ligne parfaitement droite, qu'accompagne de chaque côté un canal destiné à l'écoulement des eaux. Malheureusement, à ce qu'on assure, ces eaux, se trouvant au-dessous du niveau de la mer, ne peuvent s'écouler dans la Méditerranée. Au delà du canal est un terrain mouvant et planté de grands roseaux.

Cette vaste solitude, où Pline comptait autrefois jusqu'à vingt-trois villes, n'offre pas aujourd'hui, à part les relais de poste, une seule habitation. Comme dans les Maremmes toscanes, une fièvre dévorante tuerait, en moins d'une année, l'imprudent qui oserait s'y fixer. Les voleurs qui l'exploitent ne font eux-mêmes qu'y passer, et, aussitôt leurs expéditions finies, ils se retirent dans les montagnes de Piperno, leur véritable domicile.

A mesure que nous avancions, le pays prenait un caractère de plus en plus mélancolique; et, comme si nos chevaux et notre postillon eussent partagé l'inquiétude que sa mauvaise réputation pouvait inspirer, ils redoublaient, les uns de vitesse, l'autre de coups.

Après une heure et demie, à peu près, nous aperçûmes à notre droite un grand feu qui jetait une lueur d'incendie à cent pas autour de lui; ce ne pouvaient être des voleurs, car, par cette imprudence, ils se fussent dénoncés eux-

mêmes : nous demandâmes à notre postillon ce que c'était que ce feu ; il nous répondit que c'était le relais de poste.

En effet, à mesure que nous avancions, nous apercevions, à la lueur de la flamme, une espèce de masure, et, adossés aux murailles de cette masure, éclairés par le reflet du foyer, cinq ou six hommes immobiles et enveloppés de leurs manteaux. A notre approche et au bruit du fouet de notre postillon, deux se détachèrent du groupe, et, montant eux-mêmes à cheval, ils prirent en main une espèce de lance et disparurent. Les autres continuèrent à se chauffer.

Arrivé en face du hangar, notre postillon s'arrêta, et, à peine arrêté, dételа ses chevaux, demanda le prix de sa course, ainsi que la bonne main qui en était l'accompagnement obligé, et, sautant sur un de ses deux chevaux aussitôt qu'il les eut reçus, il tourna bride et repartit au galop. Au reste, ses chevaux étaient si bien habitués à ce retour précipité, qu'il n'eut pas même besoin d'employer le fouet comme il avait fait en venant : on eût dit que ces animaux, partageant les inquiétudes de l'homme, avaient hâte de fuir ces contrées méphitiques et cet air pestilentiel.

Cependant, nous étions restés au milieu de la route avec notre voiture dételée ; et, comme nous ne voyions s'avancer aucun quadrupède, comme pas un seul de ces bipèdes grelottants et accroupis autour du feu ne bougeait de sa place, je me décidai, voyant qu'ils ne venaient pas à moi, à aller à eux. En conséquence, je descendis de mon siége, je jetai mon fusil en bandoulière sur mon épaule et je m'avançai vers la masure.

Ils me laissèrent approcher sans faire un mouvement.

En m'approchant, je les regardais : ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des spectres.

Ces malheureux, avec leur teint hâve, leurs membres frissonants, leurs dents qui se choquaient, étaient hideux à voir ; le mieux portant des quatre eût pu poser pour une effrayante statue de la Fièvre.

Je les considérai un instant, oubliant pourquoi je m'étais approché d'eux ; puis, par un retour égoïste, je pensai que

j'étais moi-même au milieu de ces marais dont les émanations les avaient faits tels qu'ils étaient.

— Et les chevaux? demandai-je.

— Ecoutez, me répondit l'un d'eux, les voilà.

En effet, on entendait un piétinement qui allait se rapprochant, puis un hennissement sauvage, puis, mêlés à ce bruit confus, des jurements et des blasphèmes.

Bientôt les hommes qui s'étaient éloignés avec des lances reparurent chassant devant eux une douzaine de petits chevaux, ardents, sauvages, fougueux, et qui semblaient souffler la flamme par les naseaux.

Aussitôt les quatre fiévreux se levèrent, se jetèrent au milieu du troupeau étrange, saisirent chacun un cheval par la longe qu'il traînait, lui passèrent, malgré sa résistance, un misérable harnais, et, tout en me criant : « Remontez! remontez! » poussèrent l'attelage récalcitrant vers la voiture.

Je compris qu'il n'y avait pas d'observations à faire, et que, dans les marais Pontins, cela devait se passer ainsi. Je remontai donc vivement sur mon siége, et je repris ma place près de Jadin.

— Ah çà! me dit Jadin, où allons-nous? Au sabbat?

— Cela m'en a tout l'air, répondis-je. En tout cas, c'est curieux.

— Oui, c'est curieux, dit-il; mais ce n'est point rassurant.

En effet, il se passait une terrible lutte entre les hommes et les chevaux : les chevaux hennissaient, ruaient, mordaient; les hommes criaient, frappaient, blasphémaient; les chevaux essayaient, par des écarts qui ébranlaient la voiture, de casser les cordes qui leur servaient de traits; les hommes resserraient les nœuds de ces cordes, tout en posant sur le dos de deux de ces démons des espèces de selles. Enfin, quand les selles furent posées, tandis que deux hommes maintenaient les chevaux de devant, deux autres sautèrent sur les chevaux sellés; puis ils crièrent : « Laissez aller! » puis nous nous sentîmes emportés comme par un attelage fantastique, tandis que, de chaque côté de la route, les deux hommes à cheval nous suivaient, criant un fouet à

la main, et joignant les gestes aux cris pour maintenir nos coursiers dans le milieu de la route, dont ils voulaient s'écarter sans cesse, et les empêcher d'aller s'abimer avec notre voiture dans un des canaux qui bordaient chaque côté du chemin.

Cela dura dix minutes ainsi; puis, les dix minutes écoulées, comme nos chevaux étaient lancés, nos escorteurs nous abandonnèrent, et, sortis un instant, par une crise, de leur apathie, s'en retournèrent attendre d'autres voyageurs, en tremblant la fièvre devant leur feu.

Quand nous pûmes un peu respirer, nous regardâmes autour de nous : nous traversions de grands roseaux tout peuplés de buffles qui, réveillés par le bruit que nous faisions, écartaient bruyamment ces joncs gigantesques pour nous regarder passer; puis, effrayés à notre approche, se reculaient en soufflant bruyamment. De temps en temps, de grands oiseaux de marais, comme des hérons ou des butors, se levaient en jetant un cri de terreur, puis s'éloignaient rapidement, traçant une ligne droite, et se perdant dans l'obscurité; enfin, de temps en temps, des animaux, dont je ne pouvais reconnaître la forme, traversaient la route, parfois isolés, parfois par bandes. J'appris au relais que c'étaient des sangliers.

Nous arrivâmes ainsi en moins d'une heure et demie au second relais. Là, la même scène se renouvela : même feu, hommes semblables, pareils chevaux; après une demi-heure d'attente, nous repartîmes comme emportés par un tourbillon.

Nous fîmes trois relais de la même manière; puis, au bout du quatrième, nous aperçûmes une ville : c'était Velletri.

Les fameux marais Pontins étaient traversés, et, cette fois encore, sans que nous eussions rencontré de voleurs. Décidément, les voleurs étaient passés pour nous à l'état de mythe.

Sans nous consulter, nos postillons s'arrêtèrent à la porte d'une auberge, au lieu de s'arrêter à la porte de la poste. Comme la susdite locanda ne paraissait pas trop misérable,

je ne leur en voulus pas de la méprise; nous descendîmes, et nous demandâmes deux chambres pour le soir, et un bon déjeuner, s'il était possible, pour le lendemain.

Trois choses nous faisaient prendre en patience notre station à Velletri. Je méditais pour le lendemain une excursion à Cori, l'ancienne Cora, et à Monte-Circello, l'ex-cap de Circé; tandis que Jadin, attiré par un autre but, m'avait déjà déclaré qu'il demeurerait sur place pour faire quelque portrait de femme; on sait que les femmes de Velletri passent pour les plus belles femmes des États romains (1).

Velletri est la patrie, non pas d'Auguste, mais de ses ancêtres; son père y était banquier (lisez usurier) : les banquiers romains prêtaient à 20 pour 100; c'est à 20 pour 100 que César avait fait pour cinquante-deux millions de dettes. Elle n'offre de remarquable, comme monument, que le bel escalier de marbre de l'ancien palais Lancelloti, bâti par Luighi le Vieux.

Cori, plus heureuse que sa voisine, possède encore deux temples, élevés l'un à Castor et Pollux, l'autre à Hercule : du premier, il ne reste que les colonnes et l'inscription qui atteste qu'il était consacré aux fils de Jupiter et de Léda; le second, élevé sous Claude, est parfaitement conservé, et on le regarde, merveilleusement posé qu'il est d'ailleurs sur une base de granit entièrement isolée, comme un des plus complets modèles de l'ordre dorique grec.

Quant à Monte-Circello, c'est, comme l'indique son nom, l'antique résidence de la fille du Soleil. Ce fut sur cette montagne, jadis baignée par la mer et qu'on appelait, comme

(1) Velletri, c'est l'Arles de l'Italie. Raphaël, passant un jour à Velletri, vit une mère qui tenait un enfant dans ses bras : la beauté de la mère et de l'enfant exalta le peintre à un tel point, qu'il les pria de ne pas bouger, et qu'à défaut de papier et de crayon, il prit un morceau de craie et traça sur le fond d'un tonneau l'esquisse de *la Madone à la Seggiola*.

De là, la forme circulaire de cet admirable tableau, un des chefs-d'œuvre du palais Pitti à Florence.

nous l'avons dit, le cap Circé, que parvint Ulysse, lorsqu'après avoir échappé au cyclope Polyphème et au Lestrigon Antiphate, il aborda sur une terre inconnue, et, montant sur un cap élevé, ne vit devant lui qu'*une île et une mer sans fin : l'île était perdue au milieu des flots; puis à travers les buissons et les forêts sortaient de la terre des tourbillons de fumée.*

Je suis monté sur le cap, j'ai cherché l'île volcanique et je n'ai rien aperçu; mais peut-être aussi ai-je moins bonne vue qu'Ulysse.

Mais ce que j'ai découvert, par exemple, ce sont d'immenses troupeaux de porcs, bien autrement nobles que les cochons de M. de Rohan, puisque, selon toute probabilité, ils descendent de ces imprudents compagnons d'Ulysse, qui, attirés par le bruit de la navette et par l'harmonie des instruments, entrèrent dans le palais de la fille du Soleil malgré les conseils d'Euriloque, qui revint seul aux vaisseaux pour annoncer à leur chef la disparition de ses vingt soldats.

Or, comme je disais, y a-t-il beaucoup de noblesse qui puisse le disputer à celle des cochons de Monte-Circello, dont les ancêtres ont été chantés par Homère?

Dans la montagne est encore une grotte, appelée *grotta della Maga*, ou grotte de la Magicienne : c'est le seul souvenir que Circé ait laissé dans le pays. Quant à son splendide palais de marbre, il est bien entendu qu'il n'en reste pas plus de traces que de celui d'Armide.

Nous revînmes assez tard à Velletri; et, comme rien ne nous pressait, que nous n'avions pas été trop mécontents de l'auberge, nous résolûmes d'y passer la soirée. Jadin y était resté dans l'intention de faire un portrait de femme, il avait fait deux paysages. L'homme propose, Dieu dispose.

Le lendemain, nous nous remîmes en route vers les neuf heures du matin, nous arrêtant un instant à Genzano pour boire de son vin, qui a une certaine réputation, un instant à l'Arricia pour voir le palais Chigi et l'église de la ville, deux des ouvrages les plus remarquables du Bernin.

Enfin, à deux heures, nous arrivâmes à Albano. C'est à

Albano que les riches Romains qui craignent la maʼaria vont passer l'été; à partir de la porte de Rome, en effet, la route monte jusqu'à Albano; et, comme on le sait, hôte de plaines et des marais, la fièvre n'atteint jamais une certaine hauteur.

Dix ciceroni nous attendaient à la descente de notre voiture pour nous faire voir de force le tombeau d'Ascagne et celui des Horace et des Curiace. Nous ne donnerons pas aux savants italiens le plaisir de nous voir nous enferrer dans une discussion archéologique à l'endroit de ces deux monuments. Nous avons dit tout ce que nous avions à dire là-dessus à propos de la grande mosaïque de Pompéi, à qui Dieu fasse paix.

En sortant d'Albano, on aperçoit Rome à quatre lieues de distance; ces quatre lieues se font vite, le chemin, comme nous l'avons dit, allant toujours en descendant. Aussi, une heure après notre départ d'Albano, nous entrions dans la ville éternelle, que nous avions quittée quatre mois auparavant.

XLVI

GASPARONE.

Je n'avais plus rien à voir dans la ville éternelle que le représentant éternel de notre religion, le vicaire du Christ, le successeur de saint Pierre. Depuis que j'étais en Italie, j'entendais parler de Grégoire XVI comme d'un des plus nobles et des plus saints caractères qui eussent encore illustré la papauté, et ce concert général d'éloges me donnait une plus ardente envie de me prosterner à ses pieds.

Aussi, le lendemain, dès que l'heure d'être reçu fut arrivée, me présentai-je chez M. de Tallenay, pour le prier de

ıander pour moi une audience à Sa Sainteté : M. de Tal-
ıy me répondit qu'il allait à l'instant même transmettre
demande au cardinal Fieschi; mais, en même temps, il
prévint que, comme l'audience ne me serait jamais ac-
dée que trois ou quatre jours après la réception de ma
ıande, je pouvais, si j'avais quelque course à faire soit
ıs Rome, soit dans les environs, profiter de ce petit
ırd.

ela m'allait à merveille. A mon premier passage, j'avais
ité toute la campagne orientale de Rome : Tivoli, Fras-
i, Subiaco et Palestrine; mais je n'avais point vu Civi-
Vecchia ; Civita-Vecchia, au reste, où il n'y aurait rien
oir, si Civita-Vecchia n'avait point un bagne, et, dans ce
ne, n'avait point l'honneur de renfermer le fameux Gas-
one.

En effet, je vous ai bien raconté des histoires de bandits,
st-ce pas ? je vous ai tour à tour parlé du Sicilien Pascal
ıno, du Calabrais Marco Brandi et de ce fameux comte
race, ce voleur de grands chemins aux charmantes ma-
res, aux gants jaunes et à l'habit taillé par Humann.

Eh bien, tous ces bandits-là ne sont rien près de Gaspa-
le. Il y a plus, prenez tous les autres bandits, prenez Dieci
ve, prenez Pietro Lancino, cet habile coquin qui vola un
llion en or et qui, satisfait de la somme, s'en alla vivre
nnêtement en Dalmatie, faisant de là la nique à la police
naine; prenez Giuseppe Mastrilla, cet incorrigible voleur
i, au moment de mourir, ne pouvant plus rien voler à
sonne, vola son âme au diable; prenez Gobertineo, le fa-
ux Gobertineo, que vous ne connaissez pas, vous autres
risiens, mais dont le nom est, au bord du Tibre, l'égal des
s grands noms; Gobertineo, qui tua de sa main neuf cent
xante et dix personnes, dont six enfants, qui mourut avec
pieux regret de n'avoir pas atteint le nombre de mille
mme il en avait fait vœu à saint Antoine, et qui, au mo-
nt de la mort, craignait d'être damné surtout pour n'a-
ir pas accompli son vœu; prenez Oronzo Albeyna, qui
a son père comme Œdipe, sa mère comme Oreste, son

frère comme Romulus, et sa sœur comme Horace : prenez les Sondino, les Francatripa, les Calabrese, les Mezza Pinta : et ils n'iront pas au genou de Gasparone. Quant à Lacenaire, ce bucolique assassin qui a fait tant d'honneur à la littérature, il va sans dire que, comme meurtrier et comme poëte, il n'est pas même digne de dénouer les cordons du soulier gauche de son illustre confrère.

On comprend que je ne pouvais pas aller à Rome et passer, par conséquent, à douze lieues de Civita-Vecchia sans aller voir Gasparone.

Cette fois, nous partîmes par la diligence, tout simplement. La diligence, qui n'est même pas trop mauvaise pour une diligence romaine, se transporte en cinq ou six heures de Rome à Civita-Vecchia. Il va sans dire que je m'étais muni d'une carte, carte, du reste, fort difficile à obtenir, pour visiter le bagne, et avoir l'honneur d'être présenté à Gasparone. J'étais donc en mesure.

Je ne dirai rien de la campagne de Rome, la description de ce magnifique désert a sa place ailleurs. Rome est une chose sainte, qu'il faut visiter à part et religieusement.

En descendant de voiture, nous fîmes, pour éviter tout retard, prévenir le gouverneur de la forteresse de l'intention où nous étions de visiter son illustre prisonnier : nous joignîmes notre carte à la lettre, et nous nous mîmes à table.

Au dessert, nous vîmes entrer le gouverneur, il venait nous chercher lui-même.

Comme on le pense bien, je m'emparai exclusivement de Son Excellence, et, tout le long de la route, je le questionnai.

Il y avait dix ans que Gasparone habitait la forteresse à la suite d'une capitulation, dont la principale condition était que lui et ses compagnons auraient la vie sauve.

On rencontre sur le pavé de Rome une quantité de bons vieillards mis comme nos paysans de l'Opéra-Comique, et se promenant une canne à la Dormeuil à la main. Qu'est-ce que ces honnêtes gens ? De bons pères, de bons époux, d'honnêtes

)yens ; de véritables mines d'électeurs, de véritables dé-
rches de gardes nationaux ; vous portez la main à votre
ıpeau.
'renez garde! vous allez saluer un bandit qui a capitulé ;
ıs allez faire une politesse à un gaillard qui, sur la route
Viterbe ou de Terracine, vous eût, il y a trois ou quatre
, coupé les deux oreilles si vous n'aviez pas racheté cha-
ıe d'elles mille écus romains.
temarquez que les écus romains ne sont par démonétisés
ıme les nôtres et valent toujours six francs.
l y en a même qui ont stipulé une petite rente, que le gou-
nement leur paye trimestre par trimestre, aussi réguliè-
ıent que s'ils avaient placé leurs fonds sur l'État.
ſalheureusement pour Gasparone, il s'était fait une de ces
utations qui ne permettent pas à ceux qui en ont joui de
trer dans l'obscurité. On craignit, si on le laissait libre,
il ne lui reprît, un beau matin, quelque velléité de gloire,
ue ce Napoléon de la montagne ne voulût aussi avoir
retour de l'île d'Elbe.
ıussi Gasparone et ses vingt et un compagnons furent-ils
)itement écroués dans la citadelle de Civita-Vecchia.
'endant les premiers temps, Gasparone jeta feu et flammes,
rdant et secouant ses barreaux comme un tigre pris au
ge, disant qu'il avait été trahi, et que la liberté était une
conditions de la capitulation ; mais le pape Léon XII,
nergique mémoire, le laissa se démener tout à son aise,
)eu à peu Gasparone se calma.
Tout le long de la route, le gouverneur nous entretint de
ites espiégleries attribuées à Gasparone : il y en a quel-
es-unes qui émanent d'un esprit assez original pour être
ontées.
Gasparone était fils du chef des bergers du prince de L...
qu'à l'âge de seize ans, sa conduite fut exemplaire ; seu-
ıent, peut-être dans son orgueil était-il un peu trop amou-
ux des beaux habits, des beaux chevaux et des belles
nes qu'il voyait aux jeunes seigneurs romains. Cependant
l avait quelque chose que Gasparone préférait aux belles

par les punaises; en traversant les marais Pontins, nous risquions d'être dévalisés par les voleurs. Nous balançâmes un instant, puis nous nous décidâmes à traverser les marais Pontins.

Nous fîmes mettre les chevaux, à huit heures du soir; il faisait un clair de lune magnifique : nous chargeâmes nos fusils; nous montâmes, Jadin et moi, sur le siége de la voiture, et nous partîmes d'un assez bon train.

Les marais Pontins commencent en sortant de Terracine, et presque aussitôt le pays prend un caractère de tristesse particulière que ne contribuent pas peu sans doute à lui donner, aux yeux des voyageurs, la crainte de la fièvre qu'on y rencontre certainement, et celle des voleurs qui vous y attendent peut-être. La route, tracée au beau travers du pays, s'étend par une ligne parfaitement droite, qu'accompagne de chaque côté un canal destiné à l'écoulement des eaux. Malheureusement, à ce qu'on assure, ces eaux, se trouvant au-dessous du niveau de la mer, ne peuvent s'écouler dans la Méditerranée. Au delà du canal est un terrain mouvant et planté de grands roseaux.

Cette vaste solitude, où Pline comptait autrefois jusqu'à vingt-trois villes, n'offre pas aujourd'hui, à part les relais de poste, une seule habitation. Comme dans les Maremmes toscanes, une fièvre dévorante tuerait, en moins d'une année, l'imprudent qui oserait s'y fixer. Les voleurs qui l'exploitent ne font eux-mêmes qu'y passer, et, aussitôt leurs expéditions finies, ils se retirent dans les montagnes de Piperno, leur véritable domicile.

A mesure que nous avancions, le pays prenait un caractère de plus en plus mélancolique; et, comme si nos chevaux et notre postillon eussent partagé l'inquiétude que sa mauvaise réputation pouvait inspirer, ils redoublaient, les uns de vitesse, l'autre de coups.

Après une heure et demie, à peu près, nous aperçûmes à notre droite un grand feu qui jetait une lueur d'incendie à cent pas autour de lui; ce ne pouvaient être des voleurs, car, par cette imprudence, ils se fussent dénoncés eux-

mêmes : nous demandâmes à notre postillon ce que c'était que ce feu ; il nous répondit que c'était le relais de poste.

En effet, à mesure que nous avancions, nous apercevions, à la lueur de la flamme, une espèce de masure, et, adossés aux murailles de cette masure, éclairés par le reflet du foyer, cinq ou six hommes immobiles et enveloppés de leurs manteaux. A notre approche et au bruit du fouet de notre postillon, deux se détachèrent du groupe, et, montant eux-mêmes à cheval, ils prirent en main une espèce de lance et disparurent. Les autres continuèrent à se chauffer.

Arrivé en face du hangar, notre postillon s'arrêta, et, à peine arrêté, dételа ses chevaux, demanda le prix de sa course, ainsi que la bonne main qui en était l'accompagnement obligé, et, sautant sur un de ses deux chevaux aussitôt qu'il les eut reçus, il tourna bride et repartit au galop. Au reste, ses chevaux étaient si bien habitués à ce retour précipité, qu'il n'eut pas même besoin d'employer le fouet comme il avait fait en venant : on eût dit que ces animaux, partageant les inquiétudes de l'homme, avaient hâte de fuir ces contrées méphitiques et cet air pestilentiel.

Cependant, nous étions restés au milieu de la route avec notre voiture dételée ; et, comme nous ne voyions s'avancer aucun quadrupède, comme pas un seul de ces bipèdes grelottants et accroupis autour du feu ne bougeait de sa place, je me décidai, voyant qu'ils ne venaient pas à moi, à aller à eux. En conséquence, je descendis de mon siége, je jetai mon fusil en bandoulière sur mon épaule et je m'avançai vers la masure.

Ils me laissèrent approcher sans faire un mouvement.

En m'approchant, je les regardais : ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des spectres.

Ces malheureux, avec leur teint hâve, leurs membres frissonants, leurs dents qui se choquaient, étaient hideux à voir ; le mieux portant des quatre eût pu poser pour une effrayante statue de la Fièvre.

Je les considérai un instant, oubliant pourquoi je m'étais approché d'eux ; puis, par un retour égoïste, je pensai que

j'étais moi-même au milieu de ces marais dont les émanations les avaient faits tels qu'ils étaient.

— Et les chevaux? demandai-je.

— Ecoutez, me répondit l'un d'eux, les voilà.

En effet, on entendait un piétinement qui allait se rapprochant, puis un hennissement sauvage, puis, mêlés à ce bruit confus, des jurements et des blasphèmes.

Bientôt les hommes qui s'étaient éloignés avec des lances reparurent chassant devant eux une douzaine de petits chevaux, ardents, sauvages, fougueux, et qui semblaient souffler la flamme par les naseaux.

Aussitôt les quatre fiévreux se levèrent, se jetèrent au milieu du troupeau étrange, saisirent chacun un cheval par la longe qu'il traînait, lui passèrent, malgré sa résistance, un misérable harnais, et, tout en me criant : « Remontez! remontez! » poussèrent l'attelage récalcitrant vers la voiture.

Je compris qu'il n'y avait pas d'observations à faire, et que, dans les marais Pontins, cela devait se passer ainsi. Je remontai donc vivement sur mon siége, et je repris ma place près de Jadin.

— Ah çà! me dit Jadin, où allons-nous? Au sabbat?

— Cela m'en a tout l'air, répondis-je. En tout cas, c'est curieux.

— Oui, c'est curieux, dit-il; mais ce n'est point rassurant.

En effet, il se passait une terrible lutte entre les hommes et les chevaux : les chevaux hennissaient, ruaient, mordaient; les hommes criaient, frappaient, blasphémaient; les chevaux essayaient, par des écarts qui ébranlaient la voiture, de casser les cordes qui leur servaient de traits; les hommes resserraient les nœuds de ces cordes, tout en posant sur le dos de deux de ces démons des espèces de selles. Enfin, quand les selles furent posées, tandis que deux hommes maintenaient les chevaux de devant, deux autres sautèrent sur les chevaux sellés; puis ils crièrent : « Laissez aller! » puis nous nous sentîmes emportés comme par un attelage fantastique, tandis que, de chaque côté de la route, les deux hommes à cheval nous suivaient, criant un fouet à

la main, et joignant les gestes aux cris pour maintenir nos coursiers dans le milieu de la route, dont ils voulaient s'écarter sans cesse, et les empêcher d'aller s'abimer avec notre voiture dans un des canaux qui bordaient chaque côté du chemin.

Cela dura dix minutes ainsi; puis, les dix minutes écoulées, comme nos chevaux étaient lancés, nos escorteurs nous abandonnèrent, et, sortis un instant, par une crise, de leur apathie, s'en retournèrent attendre d'autres voyageurs, en tremblant la fièvre devant leur feu.

Quand nous pûmes un peu respirer, nous regardâmes autour de nous : nous traversions de grands roseaux tout peuplés de buffles qui, réveillés par le bruit que nous faisions, écartaient bruyamment ces joncs gigantesques pour nous regarder passer; puis, effrayés à notre approche, se reculaient en soufflant bruyamment. De temps en temps, de grands oiseaux de marais, comme des hérons ou des butors, se levaient en jetant un cri de terreur, puis s'éloignaient rapidement, traçant une ligne droite, et se perdant dans l'obscurité; enfin, de temps en temps, des animaux, dont je ne pouvais reconnaître la forme, traversaient la route, parfois isolés, parfois par bandes. J'appris au relais que c'étaient des sangliers.

Nous arrivâmes ainsi en moins d'une heure et demie au second relais. Là, la même scène se renouvela : même feu, hommes semblables, pareils chevaux; après une demi-heure d'attente, nous repartîmes comme emportés par un tourbillon.

Nous fîmes trois relais de la même manière; puis, au bout du quatrième, nous aperçûmes une ville : c'était Velletri.

Les fameux marais Pontins étaient traversés, et, cette fois encore, sans que nous eussions rencontré de voleurs. Décidément, les voleurs étaient passés pour nous à l'état de mythe.

Sans nous consulter, nos postillons s'arrêtèrent à la porte d'une auberge, au lieu de s'arrêter à la porte de la poste. Comme la susdite locanda ne paraissait pas trop misérable,

je ne leur en voulus pas de la méprise; nous descendîmes, et nous demandâmes deux chambres pour le soir, et un bon déjeuner, s'il était possible, pour le lendemain.

Trois choses nous faisaient prendre en patience notre station à Velletri. Je méditais pour le lendemain une excursion à Cori, l'ancienne Cora, et à Monte-Circello, l'ex-cap de Circé; tandis que Jadin, attiré par un autre but, m'avait déjà déclaré qu'il demeurerait sur place pour faire quelque portrait de femme; on sait que les femmes de Velletri passent pour les plus belles femmes des États romains (1).

Velletri est la patrie, non pas d'Auguste, mais de ses ancêtres; son père y était banquier (lisez usurier) : les banquiers romains prêtaient à 20 pour 100; c'est à 20 pour 100 que César avait fait pour cinquante-deux millions de dettes. Elle n'offre de remarquable, comme monument, que le bel escalier de marbre de l'ancien palais Lancelloti, bâti par Luighi le Vieux.

Cori, plus heureuse que sa voisine, possède encore deux temples, élevés l'un à Castor et Pollux, l'autre à Hercule : du premier, il ne reste que les colonnes et l'inscription qui atteste qu'il était consacré aux fils de Jupiter et de Léda; le second, élevé sous Claude, est parfaitement conservé, et on le regarde, merveilleusement posé qu'il est d'ailleurs sur une base de granit entièrement isolée, comme un des plus complets modèles de l'ordre dorique grec.

Quant à Monte-Circello, c'est, comme l'indique son nom, l'antique résidence de la fille du Soleil. Ce fut sur cette montagne, jadis baignée par la mer et qu'on appelait, comme

(1) Velletri, c'est l'Arles de l'Italie. Raphaël, passant un jour à Velletri, vit une mère qui tenait un enfant dans ses bras : la beauté de la mère et de l'enfant exalta le peintre à un tel point, qu'il les pria de ne pas bouger, et qu'à défaut de papier et de crayon, il prit un morceau de craie et traça sur le fond d'un tonneau l'esquisse de *la Madone à la Seggiola*.

De là, la forme circulaire de cet admirable tableau, un des chefs-d'œuvre du palais Pitti à Florence.

nous l'avons dit, le cap Circé, que parvint Ulysse, lorsqu'après avoir échappé au cyclope Polyphème et au Lestrigon Antiphate, il aborda sur une terre inconnue, et, montant sur un cap élevé, ne vit devant lui qu'*une île et une mer sans fin : l'île était perdue au milieu des flots; puis à travers les buissons et les forêts sortaient de la terre des tourbillons de fumée.*

Je suis monté sur le cap, j'ai cherché l'île volcanique et je n'ai rien aperçu; mais peut-être aussi ai-je moins bonne vue qu'Ulysse.

Mais ce que j'ai découvert, par exemple, ce sont d'immenses troupeaux de porcs, bien autrement nobles que les cochons de M. de Rohan, puisque, selon toute probabilité, ils descendent de ces imprudents compagnons d'Ulysse, qui, attirés par le bruit de la navette et par l'harmonie des instruments, entrèrent dans le palais de la fille du Soleil malgré les conseils d'Euriloque, qui revint seul aux vaisseaux pour annoncer à leur chef la disparition de ses vingt soldats.

Or, comme je disais, y a-t-il beaucoup de noblesse qui puisse le disputer à celle des cochons de Monte-Circello, dont les ancêtres ont été chantés par Homère?

Dans la montagne est encore une grotte, appelée *grotta della Maga*, ou grotte de la Magicienne : c'est le seul souvenir que Circé ait laissé dans le pays. Quant à son splendide palais de marbre, il est bien entendu qu'il n'en reste pas plus de traces que de celui d'Armide.

Nous revînmes assez tard à Velletri; et, comme rien ne nous pressait, que nous n'avions pas été trop mécontents de l'auberge, nous résolûmes d'y passer la soirée. Jadin y était resté dans l'intention de faire un portrait de femme, il avait fait deux paysages. L'homme propose, Dieu dispose.

Le lendemain, nous nous remîmes en route vers les neuf heures du matin, nous arrêtant un instant à Genzano pour boire de son vin, qui a une certaine réputation, un instant à l'Arriccia pour voir le palais Chigi et l'église de la ville, deux des ouvrages les plus remarquables du Bernin.

Enfin, à deux heures, nous arrivâmes à Albano. C'est à

Albano que les riches Romains qui craignent la maluria vont passer l'été; à partir de la porte de Rome, en effet, la route monte jusqu'à Albano; et, comme on le sait, hôte de plaines et des marais, la fièvre n'atteint jamais une certaine hauteur.

Dix ciceroni nous attendaient à la descente de notre voiture pour nous faire voir de force le tombeau d'Ascagne et celui des Horace et des Curiace. Nous ne donnerons pas aux savants italiens le plaisir de nous voir nous enferrer dans une discussion archéologique à l'endroit de ces deux monuments. Nous avons dit tout ce que nous avions à dire là-dessus à propos de la grande mosaïque de Pompéi, à qui Dieu fasse paix.

En sortant d'Albano, on aperçoit Rome à quatre lieues de distance; ces quatre lieues se font vite, le chemin, comme nous l'avons dit, allant toujours en descendant. Aussi, une heure après notre départ d'Albano, nous entrions dans la ville éternelle, que nous avions quittée quatre mois auparavant.

XLVI

GASPARONE.

Je n'avais plus rien à voir dans la ville éternelle que le représentant éternel de notre religion, le vicaire du Christ, le successeur de saint Pierre. Depuis que j'étais en Italie, j'entendais parler de Grégoire XVI comme d'un des plus nobles et des plus saints caractères qui eussent encore illustré la papauté, et ce concert général d'éloges me donnait une plus ardente envie de me prosterner à ses pieds.

Aussi, le lendemain, dès que l'heure d'être reçu fut arrivée, me présentai-je chez M. de Tallenay, pour le prier de

demander pour moi une audience à Sa Sainteté : M. de Tallenay me répondit qu'il allait à l'instant même transmettre ma demande au cardinal Fieschi; mais, en même temps, il me prévint que, comme l'audience ne me serait jamais accordée que trois ou quatre jours après la réception de ma demande, je pouvais, si j'avais quelque course à faire soit dans Rome, soit dans les environs, profiter de ce petit retard.

Cela m'allait à merveille. A mon premier passage, j'avais visité toute la campagne orientale de Rome : Tivoli, Frascati, Subiaco et Palestrine; mais je n'avais point vu Civita-Vecchia ; Civita-Vecchia, au reste, où il n'y aurait rien à voir, si Civita-Vecchia n'avait point un bagne, et, dans ce bagne, n'avait point l'honneur de renfermer le fameux Gasparone.

En effet, je vous ai bien raconté des histoires de bandits, n'est-ce pas ? je vous ai tour à tour parlé du Sicilien Pascal Bruno, du Calabrais Marco Brandi et de ce fameux comte Horace, ce voleur de grands chemins aux charmantes manières, aux gants jaunes et à l'habit taillé par Humann.

Eh bien, tous ces bandits-là ne sont rien près de Gasparone. Il y a plus, prenez tous les autres bandits, prenez Diego Nove, prenez Pietro Lanzo, cet habile orfévre qui vola un million en or et qui, satisfait de la somme, s'en alla vivre honnêtement en Dalmatie, faisant de la ligne à la poire romaine; prenez Giuseppe Masrilla, cet incorrigible voleur qui, au moment de mourir, ne pouvant plus rien voler à personne, vola son âme au diable; prenez Gobertesco, le fameux Gobertesco, que vous ne connaissez pas, vous autres Parisiens, mais dont le nom est, au bord du Tibre, l'égal des plus grands noms; Gobertesco, qui lui de sa main seul cent soixante et dix personnes, dont six enfants, qui mourut avec le pieux regret de n'avoir pas étendu le nombre de ses victimes comme il en avait fait vœu à saint Antoine, et qui, au moment de la mort, craignant d'être damné surtout pour n'avoir pas accompli son vœu ; prenez Oreste Augustini, qui tua son père comme Œdipe, sa mère comme Oreste, son

frère comme Romulus, et sa sœur comme Horace : prenez les Sondino, les Francatripa, les Calabrese, les Mezza Pinta : et ils n'iront pas au genou de Gasparone. Quant à Lacenaire, ce bucolique assassin qui a fait tant d'honneur à la littérature, il va sans dire que, comme meurtrier et comme poëte, il n'est pas même digne de dénouer les cordons du soulier gauche de son illustre confrère.

On comprend que je ne pouvais pas aller à Rome et passer, par conséquent, à douze lieues de Civita-Vecchia sans aller voir Gasparone.

Cette fois, nous partîmes par la diligence, tout simplement. La diligence, qui n'est même pas trop mauvaise pour une diligence romaine, se transporte en cinq ou six heures de Rome à Civita-Vecchia. Il va sans dire que je m'étais muni d'une carte, carte, du reste, fort difficile à obtenir, pour visiter le bagne, et avoir l'honneur d'être présenté à Gasparone. J'étais donc en mesure.

Je ne dirai rien de la campagne de Rome, la description de ce magnifique désert a sa place ailleurs. Rome est une chose sainte, qu'il faut visiter à part et religieusement.

En descendant de voiture, nous fîmes, pour éviter tout retard, prévenir le gouverneur de la forteresse de l'intention où nous étions de visiter son illustre prisonnier : nous joignîmes notre carte à la lettre, et nous nous mîmes à table.

Au dessert, nous vîmes entrer le gouverneur, il venait nous chercher lui-même.

Comme on le pense bien, je m'emparai exclusivement de Son Excellence, et, tout le long de la route, je le questionnai.

Il y avait dix ans que Gasparone habitait la forteresse à la suite d'une capitulation, dont la principale condition était que lui et ses compagnons auraient la vie sauve.

On rencontre sur le pavé de Rome une quantité de bons vieillards mis comme nos paysans de l'Opéra-Comique, et se promenant une canne à la Dormeuil à la main. Qu'est-ce que ces honnêtes gens ? De bons pères, de bons époux, d'honnêtes

; de véritables mines d'électeurs, de véritables dé-
s de gardes nationaux; vous portez la main à votre
.
z garde! vous allez saluer un bandit qui a capitulé;
ez faire une politesse à un gaillard qui, sur la route
be ou de Terracine, vous eût, il y a trois ou quatre
ipé les deux oreilles si vous n'aviez pas racheté cha-
elles mille écus romains.
rquez que les écus romains ne sont par démonétisés
les nôtres et valent toujours six francs.
n a même qui ont stipulé une petite rente, que le gou-
ent leur paye trimestre par trimestre, aussi régulière-
que s'ils avaient placé leurs fonds sur l'État.
eureusement pour Gasparone, il s'était fait une de ces
ons qui ne permettent pas à ceux qui en ont joui de
dans l'obscurité. On craignit, si on le laissait libre,
lui reprit, un beau matin, quelque velléité de gloire,
e Napoléon de la montagne ne voulût aussi avoir
ur de l'île d'Elbe.
Gasparone et ses vingt et un compagnons furent-ils
ent écroués dans la citadelle de Civita-Vecchia.
nt les premiers temps, Gasparone jeta feu et flammes,
t et secouant ses barreaux comme un tigre pris au
isant qu'il avait été trahi, et que la liberté était une
ditions de la capitulation; mais le pape Léon XII,
que mémoire, le laissa se démener tout à son aise,
peu Gasparone se calma.
le long de la route, le gouverneur nous entretint de
espiégleries attribuées à Gasparone: il y en a quel-
es qui émanent d'un esprit assez original pour être
s.
rone était fils du chef des bergers du prince de L...
l'âge de seize ans, sa conduite fut exemplaire; peut-
peut-être dans son orgueil était-il un peu trop amou-
s beaux habits, des beaux chevaux et des belles
qu'il voyait aux jeunes seigneurs romains. Cependant
it quelque chose que Gasparone préférait aux belles

armes, aux beaux chevaux et aux beaux habits, c'était sa belle maîtresse Teresa.

Un dimanche, Gasparone et Teresa étaient chez le prince L..., qui était fort indulgent pour eux : les filles du prince, dont l'une était du même âge que Teresa, et l'autre un peu plus jeune, s'amusèrent à habiller la jeune paysanne avec une de leurs robes et à la couvrir de leurs bijoux. La jeune fille était coquette, cette riche toilette sous laquelle elle s'était trouvée un instant plus belle que sous son costume pittoresque de paysanne lui fit envie. Sans doute, si elle eût demandé la robe et même quelques-uns des bijoux aux filles du prince, celles-ci les eussent donnés ; mais Teresa était fière comme une Romaine, elle eût eu honte devant les jeunes filles d'exprimer un pareil souhait ; elle renferma son désir au plus profond de son cœur, se laissa dépouiller de sa robe, se laissa reprendre jusqu'à son dernier bijou. Seulement, à peine fut-elle sortie de la chambre des jeunes princesses, que son beau front se pencha soucieux. Gasparone s'aperçut de sa préoccupation ; mais à toutes les demandes qu'il lui fit sur ce qu'elle avait, Teresa se contenta de répondre, de ce ton si significatif de la femme qui désire une chose et qui n'ose dire quelle chose elle désire :

— Que voulez-vous que j'aie ? Je n'ai rien.

Le soir, Gasparone entra à l'improviste dans la chambre de Teresa, et trouva Teresa qui pleurait.

Cette fois, il n'y avait plus à nier le chagrin ; tout ce que pouvait faire Teresa, c'était d'essayer d'en cacher la cause.

Teresa essaya de le faire, mais Gasparone la pressa tellement, qu'elle fut forcée d'avouer que cette belle robe qu'elle avait essayée, que ces beaux bijoux dont on l'avait couverte lui faisaient envie, et qu'elle voudrait les posséder, ne fût-ce que pour s'en parer toute seule dans sa chambre et devant son miroir.

Gasparone la laissa dire ; puis, quand elle eut fini :

— Tu dis donc, demanda-t-il, que tu serais heureuse si tu avais cette robe et ces bijoux ?

— Oh ! oui, s'écria Teresa.

— C'est bien, dit Gasparone. Cette nuit, tu les auras.

Le même soir, le feu prit à la villa du prince L..., justement dans la partie du bâtiment qu'habitaient les jeunes princesses. Par bonheur, Gasparone, qui rôdait dans les environs, vit l'incendie un des premiers, se précipita au milieu les flammes, et sauva les deux jeunes filles.

Toute cette partie de la villa fut dévorée par l'incendie, et l'intensité du feu était telle, qu'on n'essaya pas même de sauver les meubles ni les bijoux.

Gasparone seul osa se jeter une troisième fois dans les flammes, mais il ne reparut plus; on crut qu'il y avait péri; mais on apprit que, ne pouvant repasser par l'escalier qui s'était abîmé, il avait sauté du haut d'une fenêtre qui donnait dans la campagne.

Le prince fit chercher Gasparone et lui offrit une récompense pour le courage qu'il avait montré; mais le jeune homme refusa fièrement, et, quelques instances que lui fit son Altesse, il ne voulut rien accepter.

On approchait de la semaine de Pâques. Gasparone était trop bon chrétien pour ne pas remplir exactement ses devoirs de religion. Il alla, comme d'habitude, se confesser au curé de sa paroisse; mais, cette fois, le curé, on ne sait pourquoi, lui refusait l'absolution. Une discussion s'établit alors entre le confesseur et le pénitent; et, comme le confesseur persistait dans son refus d'absoudre le jeune homme, celui-ci, qui ne voulait pas s'en retourner avec une conscience inquiète, tua le curé d'un coup de couteau.

Gasparone, que tout cela n'empêchait point d'être bon chrétien à sa manière, alla s'accuser à un autre prêtre, et du crime qui lui avait valu le refus du premier, et du meurtre de celui-ci.

Le nouveau confesseur, que le sort de son prédécesseur ne laissait pas que d'inquiéter, refusa tout juste pour se faire valoir, mais finit par donner pleine et entière l'absolution que demandait Gasparone.

Sur quoi, Gasparone, le cœur satisfait, l'âme tranquille, alla s'engager comme bandit dans la troupe de Cucumello.

Ce Cucumello était un bandit assez renommé, quoique de second ordre d'ailleurs ; il était petit, roux et louche, fort laid en somme, défaut capital pour un chef de bande. Cela n'empêchait pas qu'on ne lui obéît au doigt et à l'œil. Mais on lui obéissait, voilà tout : sans entraînement, sans enthousiasme, sans fanatisme.

L'apparition de Gasparone au milieu de la troupe fit grand effet : Gasparone était grand, beau, fort, adroit et rusé; Gasparone était poëte et musicien ; il improvisait des vers comme le Tasse, et des mélodies comme Paesiello. Gasparone fut considéré tout de suite comme un sujet qui devait aller loin.

On lui demanda quels étaient ses titres pour se faire brigand : il répondit qu'il avait mis le feu à la villa du prince L... pour faire cadeau à sa maîtresse d'une robe, d'un collier et d'un bracelet dont elle avait eu envie, et que, comme le prêtre de sa paroisse lui refusait l'absolution de cette peccadille, il l'avait tué pour l'exemple.

Ce récit parut confirmer la bonne opinion que la vue de Gasparone avait tout d'abord inspirée aux bandits, et il fut reçu par acclamation.

Huit jours après, les carabiniers enveloppèrent la bande de Cucumello, qui, par un ordre imprudent du chef, s'était hasardée sur un terrain dangereux. Gasparone, qui marchait le premier, se trouva tout à coup en face de deux carabiniers; les deux soldats étendirent en même temps la main pour le saisir; mais, avant qu'ils eussent eu le temps de toucher le collet de son habit, ils étaient tombés tous deux frappés de son stylet. Chacun alors, comme d'habitude, tira de son côté. Gasparone s'enfonça dans le maquis, poursuivi pour son compte par six carabiniers; mais, quoique Gasparone fût bon coureur, Gasparone ne fuyait pas pour fuir : il connaissait son histoire romaine, l'anecdote des Horace et des Curiace lui avait toujours paru des plus ingénieuses, et sa fuite n'avait d'autre but que de la mettre en pratique. En effet, quand il vit les six carabiniers éparpillés dans le maquis et égarés à sa poursuite, il revint successivement sur

eux, et, les attaquant chacun à son tour, il les tua tous les six; après quoi, il regagna le lieu de rendez-vous que, par précaution, les bandits s'assignent toujours au moment d'une expédition quelconque, et peu à peu ses compagnons le rejoignirent.

Cependant, la nuit venue, quatre hommes manquaient à l'appel, et au nombre de ces hommes était Cucumello.

On proposa de tirer au sort pour savoir lequel des bandits irait chercher à Rome des nouvelles des absents; Gasparone s'offrit comme messager volontaire, et fut accepté.

En arrivant à la porte del Popolo, il aperçut quatre têtes fraîchement coupées qui, rangées avec symétrie, ornaient sa corniche.

Il s'approcha de ces têtes et reconnut que c'étaient celles de ses trois compagnons et de leur chef.

Il était inutile d'aller chercher plus loin d'autres nouvelles, celle qu'il avait à rapporter aux bandits parut suffisante à Gasparone; il reprit donc le chemin de Tusculum, dans les environs duquel se tenait la bande.

Les bandits écoutèrent le récit de Gasparone avec une philosophie remarquable; puis, comme il ressortait clairement de ce récit que Cucumello était trépassé, on procéda à l'élection d'un autre chef.

Gasparone fut élu à une formidable majorité! — Style du *Constitutionnel*.

Alors commença cette série d'expéditions hasardeuses, d'aventures pittoresques et de caprices excentriques qui firent à Gasparone la réputation européenne dont il a l'honneur de jouir aujourd'hui, et qui autorise sa femme à lui écrire avec cette suscription dont personne ne s'étonne :

All illustrissimo signore Antonio Gasparone,

Ai bagni di Civita-Vecchia.

Et, en effet, Gasparone mérite bien le titre d'illustrissime, tant prodigué en Italie, et qui se réhabiliterait bien vite si

on ne l'appliquait qu'à de pareilles célébrités; car, pendant dix ans, de Sainte-Agathe à Fondi et de Fondi à Spoletto, il ne s'exécuta point un vol, il ne s'alluma point un incendie, il ne se commit point un assassinat, — et Dieu sait combien de vols furent exécutés, combien d'incendies s'allumèrent, combien d'assassinats furent commis, — sans que vol, incendie ou assassinat ne fût signé du nom de Gasparone.

Comme on le comprend bien, tous ces récits ne faisaient qu'augmenter singulièrement ma curiosité, qui était portée à son comble lorsque nous arrivâmes à la porte de la forteresse.

A la vue du gouverneur, qui nous accompagnait, la porte s'ouvrit comme par enchantement; le custode accourut, s'inclina, puis, sur l'ordre de Son Excellence, marcha devant nous.

D'abord nous entrâmes dans une grande cour, toute hérissée de pyramides de boulets rouillés, et défendue par cinq ou six vieux canons endormis sur leurs affûts; tout autour de cette cour, pareille à un cloître, régnait une grille, et sur l'une des quatre faces de cette grille s'ouvraient vingt-deux portes, dont vingt et une donnaient dans les cellules des compagnons de Gasparone, et la vingt-deuxième dans celle de Gasparone lui-même.

A un ordre du gouverneur, chacun des bandits se rangea sur la porte de sa cellule, comme pour passer une inspection.

Nous nous étions, à l'avance et sur leur réputation, figuré voir des hommes terribles, au regard farouche et au costume pittoresque : nous fûmes singulièrement détrompés.

Nous vîmes de bons paysans, toujours comme on en voit à l'Opéra-Comique, avec des figures bonasses et les regards les plus bienveillants.

Nous avions nos bandits devant les yeux que, ne pouvant croire que ce fussent eux, nous les cherchions encore.

Vous rappelez-vous tous ces Turcs de l'ambassade ottomane, que nous trouvions si beaux, si romanesques, si poétiques, sous leurs robes brodées, sou leurs riches dolimans,

sous leurs magnifiques cachemires, et qui aujourd'hui, avec leur redingote bleue en fourreau de parapluie et leurs calottes grecques, ont l'air de bouteilles à cachet rouge?

Eh bien, il en était ainsi de nos brigands.

Nous comptions sur Gasparone pour relever un peu le physique de toute la bande; il était le dernier de ses compagnons, occupant la première cellule en retour, debout comme les autres sur le seuil de sa porte, les deux mains dans les goussets de sa culotte, nous attendant d'un air patriarcal.

C'était là cet homme qui, pendant dix ans, avait fait trembler les États romains, qui avait eu une armée, qui avait lutté corps à corps avec Léon XII, un des trois papes guerriers que les successeurs de saint Pierre comptent dans leurs rangs; les deux autres sont, comme on le sait, Jules II et Sixte-Quint.

Il nous invita, d'une voix presque caressante, à entrer dans sa cellule.

Ainsi, c'était cette voix caressante qui avait donné tant d'ordres de mort, c'étaient ces yeux bienveillants qui avaient lancé de si terribles éclairs, c'étaient ces mains inoffensives qui s'étaient si souvent rougies de sang humain.

C'était à croire qu'on nous avait volé nos voleurs.

Gasparone me renouvela, avec la politesse qui m'avait déjà étonné dans ses camarades, l'invitation d'entrer dans sa cellule, invitation que j'acceptai cette fois sans me faire prier. J'espérais qu'à défaut du lion, je trouverais au moins une caverne.

La caverne était une petite chambre assez propre, quoique fort misérablement meublée.

Parmi ces meubles, qui se composaient du reste d'une table, de deux chaises et d'un lit, un seul me frappa tout particulièrement.

Quatre rayons de bois cloués au mur simulaient une bibliothèque, et les rayons de cette bliothèque à leur tour soutenaient quelques livres.

Je fus curieux de voir quelles étaient les lectures favorites

du bandit, et lui demandai la permission de jeter un coup d'œil sur la partie intéressante de son mobilier.

Il me répondit que les livres, la cellule et son propriétaire étaient bien à mon service.

Sur quoi, je m'approchai des rayons, et je reconnus, à mon grand étonnement : d'abord un *Télémaque;* près du *Télémaque*, un *Dictionnaire français-italien ;* puis, de l'autre côté du *Dictionnaire français-italien*, une pauvre petite édition de *Paul et Virginie*, toute fatiguée et toute crasseuse; enfin les *Nouvelles morales*, de Soane, et les *Animaux parlants*, de Casti; puis quelques autres livres qui n'eussent point été déplacés dans une institution de jeunes demoiselles.

— Est-ce votre propre choix, ou l'ordre du gouverneur qui vous a composé cette bibliothèque ? demandai-je à Gasparone.

— C'est mon propre choix, très-illustre seigneur, répondit le bandit; j'ai toujours eu du goût pour les lectures de ce genre.

— Je vois dans votre collection deux ouvrages de deux compatriotes à moi, Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre; parleriez-vous notre langue?

— Non; mais je la lis et la comprends.

— Faites-vous cas de ces deux ouvrages ?

— Un si grand cas, que, dans ce moment-ci, je m'occupe à traduire *Télémaque* en italien.

— Ce sera un véritable cadeau que vous ferez à votre patrie que de faire passer dans la langue du Dante l'un des chefs-d'œuvre de notre langue.

— Malheureusement, me répondit Gasparone d'un air modeste, je suis incapable de transporter d'une langue dans l'autre les beautés du style ; mais, au moins, les idées resteront.

— Et où en êtes-vous de votre traduction ?

— A la fin du premier volume.

Et Gasparone me montra sur sa table une pyramide de papiers couverts d'une grosse écriture : c'était sa traduction.

J'en lus quelques passages. A part l'orthographe, sur la-

quelle, comme M. Marle, Gasparone me parut avoir des idées particulières, ce n'était pas plus mauvais que les mille traductions qu'on nous donne tous les jours.

Plusieurs fois, je fis des tentatives pour mettre Gasparone sur la voie de sa vie passée; mais, chaque fois, il détourna la conversation. Enfin, sur une allusion plus directe :

— Ne me parlez pas de ce temps, me dit-il; depuis dix ans que j'habite Civita-Vecchia, je suis revenu des vanités de ce monde.

Je vis qu'en poussant plus loin mes investigations, je serais indiscret, et qu'en restant plus longtemps je serais importun; je priai Gasparone d'écrire sur mon album quelques lignes de sa traduction et de me choisir un passage selon son cœur.

Sans se faire prier, il prit la plume et écrivit les lignes suivantes :

« L'innosenza dei costumi, la buona fede, l'obedienza e l'orrore del vizio abitano questa terra fortunata. Egli sembia che la dea Astrea, la quale si dice ritirata nel celo, sia anche costi nacosta fra questi uomini. Essi non anno bisogno di giudici, giacche la loro propria coscienza gle ne tiene luogo.

» Civita-Vecchia, li 25 octobre 1835. »

Je remerciai le bandit, et lui demandai s'il n'avait pas besoin de quelque chose.

A cette demande, il releva fièrement la tête.

— Je n'ai besoin de rien, me dit-il; Sa Sainteté me donne deux pauli par jour pour mon tabac et mon eau-de-vie; cela me suffit. J'ai pris quelquefois, mais je n'ai jamais demandé l'aumône.

Je le priai de me pardonner, l'assurant que je lui avais fait cette demande dans une excellente intention et nullement pour l'offenser.

Il reçut mes excuses avec beaucoup de dignité, et me sa-

lua en homme qui désirait visiblement en rester là de ses relations avec moi.

Je me retirai assez humilié d'avoir manqué mon effet sur Gasparone; et, comme Jadin avait fini le croquis qu'il avait fait de lui à la dérobée, je rendis son salut à mon hôte et je sortis de sa cellule.

J'ai cru bien longtemps fermement, et je le crois encore un peu, que c'est un faux Gasparone qu'on m'a fait voir.

XLVII

UNE VISITE A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI.

En arrivant à Rome, je trouvai une lettre de M. de Tallenay : mon audience m'était accordée pour le lendemain.

Il m'invitait donc à me tenir prêt le lendemain à onze heures, et en uniforme.

Mais là s'élevait une grave difficulté : à cette époque, où j'allais en Italie pour la première fois, je ne connaissais pas la nécessité de l'uniforme, et j'avais négligé de m'en faire faire un : je me trouvais donc tout bonnement possesseur d'un habit noir, encore était-il un peu bien fripé par quatorze mois de voyage. M. de Tallenay exposa mon embarras, qui fut exposé à Sa Sainteté, laquelle répondit qu'eu égard à la recommandation dont je m'étais fait précéder, on dérogerait pour moi aux lois de l'étiquette.

Il est vrai que cette recommandation était une lettre de la main de la reine. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas seulement comme venant de la reine qu'il y était fait droit, c'était aussi comme venant de la plus digne, de la plus noble et de la plus sainte des femmes.

Pauvre mère ! à qui Dieu enfonça sur la tête la couronne d'épines de son propre fils !

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais à l'ambassade de France; M. de Tallenay m'attendait, nous partîmes.

J'éprouvais, je l'avoue, l'émotion la plus profonde que j'eusse éprouvée de ma vie. Je ne sais s'il existe un homme plus accessible que moi aux impressions religieuses; j'avais déjà été reçu par quelques-uns des rois de ce monde; j'avais vu un empereur qui en valait bien un autre, et qui s'appelait Napoléon, c'est-à-dire quelque chose comme Charlemagne ou César; mais c'était la première fois que j'allais me trouver face à face avec la plus sainte des majestés.

Deux fois depuis, j'eus l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, et, la dernière fois même, avec une bonté si particulière, que j'en garderai une reconnaissance éternelle; mais, chaque fois, l'émotion fut la même, et je ne puis la comparer qu'à celle que j'éprouvai lorsque je communiai pour la première fois.

A moitié de l'escalier du Vatican, je fus forcé de m'arrêter, tant mes jambes tremblaient. Je passais au milieu des merveilles des anciens et des modernes sans les voir. J'étais comme les bergers qui suivaient l'étoile et qui ne regardaient qu'elle.

On nous introduisit dans une antichambre fort simple, meublée en bois de chêne. Nous attendîmes un instant, tandis qu'on prévenait Sa Sainteté. Cet instant fut pour moi presque de l'anxiété, tant mon émotion était grande; cinq minutes après, la porte s'ouvrit et l'on nous fit signe que nous pouvions passer.

M. de Tallenay m'avait mis au courant de l'étiquette; le pape reçoit toujours debout : trois fois celui qu'il daigne recevoir s'agenouille devant lui : une première fois sur le seuil de la porte, une seconde fois après être entré dans la chambre, une troisième fois à ses pieds. Alors, il présente sa mule, sur laquelle est une croix brodée, pour que l'on voie bien que l'hommage rendu à l'homme remonte directement à Dieu, et que le serviteur des serviteurs du Christ n'est que l'intermédiaire entre la terre et le ciel.

Le pape ne parle, dans ses audiences, que latin ou italien;

mais on peut lui parler le français, qu'il entend parfaitement.

J'arrivai à la porte du cabinet pontifical, plus tremblant encore que je ne l'avais été sur l'escalier : je suivais immédiatement l'ambassadeur, et, entre lui et la porte, j'aperçus Sa Sainteté debout et nous attendant.

C'était un beau et grand vieillard, âgé de soixante-sept ou soixante-huit ans, à la fois simple et digne, avec un air de paternelle bonté répandu sur toute sa personne : il portait sur la tête une petite calotte blanche et était vêtu d'une simarre de même couleur, boutonnée du haut jusqu'en bas et tombant jusqu'à ses pieds.

L'ambassadeur s'agenouilla et je m'agenouillai près de lui, mais un peu en arrière : il lui fit signe alors de s'approcher de lui, indiquant par ce signe qu'il supprimait la seconde génuflexion. Nous nous avançâmes donc alors de son côté; il fit un pas vers nous, présenta à M. de Tallenay sa main au lieu de son pied, et son anneau au lieu de sa mule. M. de Tallenay baisa l'anneau et se releva. Puis vint mon tour.

Je le répète, j'étais tellement étourdi de me trouver en face de la représentation vivante de Dieu sur la terre, que je ne savais plus guère ce que je faisais; aussi, au lieu de faire comme milord Stain que Louis XIV invitait à monter le premier dans sa voiture, et qui, calculant que, venant de si haut, toute invitation est un ordre, y monta sans répliquer, lorsque le pape, comme il avait fait pour M. de Tallenay, me présenta son anneau, j'insistai pour baiser le pied : le pape sourit.

— Soit, puisque vous le voulez, dit-il.

Et il me présenta sa mule.

— *Tibi et Petro!* balbutiai-je en appuyant mes lèvres sur la croix.

Le pape sourit à cette allusion, et, me présentant de nouveau la main, me releva en me demandant, dans la langue de Cicéron, mais avec l'accent d'Alfieri, quelle cause m'amenait à Rome.

Je priai alors Sa Sainteté de vouloir bien me parler ita-

lien, la langue latine m'étant trop peu familière pour que je pusse comprendre couramment cette langue, surtout avec l'accent, si différent du nôtre, que lui ont donné les Italiens modernes. Alors, Sa Sainteté me répéta sa question dans la langue de Dante.

Comme cette langue était celle que je parlais depuis plus d'un an, mon embarras passa, et je restai avec ma seule émotion.

Les souverains sont comme les femmes, ils éprouvent toujours un certain plaisir à voir l'effet qu'ils produisent : je ne sais pas si le pape fut accessible à ce petit sentiment d'orgueil; mais ce que je sais, c'est que, pendant toute l'audience, je ne vis luire sur son visage qu'une parfaite sérénité.

Nous parlâmes de toutes choses : du duc d'Orléans, dont il espérait beaucoup; de la reine, qu'il vénérait comme une sainte; de M. de Châteaubriand, qu'il aimait comme un ami.

Puis la conversation tomba sur le mouvement qui s'opérait en France. Grégoire XVI le suivait des yeux, mais ne se trompait point sur son résultat : il l'envisageait comme un mouvement plus chrétien que catholique, plus social que religieux.

Puis il me parla des missions dans l'Inde, dans la Chine et le Thibet; me conduisit devant de grandes cartes géographiques sur lesquelles étaient marqués, avec des épingles à tête de cire, toute la route suivie par les missionnaires et les points les plus avancés auxquels ils étaient parvenus. Il me raconta plusieurs des supplices qu'avaient subis les modernes martyrs avec non moins de courage et de résignation que les martyrs antiques. Il me cita tous les noms de ces derniers apôtres du Christ, noms qui, au milieu de nos tourmentes politiques et de nos agitations sociales, ne sont pas même parvenus jusqu'à nous.

Or, pour ce cœur plein d'espérance et de foi, la religion, loin de marcher à sa décadence, n'avait point encore atteint son apogée.

Et, en effet, il est permis de voir ainsi lorsqu'on s'appelle Pie VII ou Grégoire XVI, et que, du haut d'un trône qui dépasse celui des rois et des empereurs, on donne au monde l'exemple de toutes les vertus.

Après avoir passé en revue, les unes après les autres, toutes ces grandes questions, Sa Sainteté voulut bien revenir à moi.

— Mon fils, me dit-elle, vous venez de me parler en homme qui, tout en s'écartant parfois de la religion, comme fait un enfant de celle qui lui a donné son lait le plus pur, n'a point oublié cependant cette mère universelle et sublime. N'avez-vous donc jamais songé que, dans un temps comme le nôtre, où toutes les nobles croyances ont besoin d'être raffermies, le théâtre était une chaire d'où pouvait descendre aussi la parole de Dieu ?

— On dirait que Votre Sainteté lit au plus profond de mon cœur, répondis-je. Oui, mon intention est bien celle-là. Mais je ne sais pas si pour notre époque, gangrenée encore par les doctrines de l'*Encyclopédie*, les orgies de Louis XV et les turpitudes du Directoire, le temps est arrivé de prononcer de nouveau sur la scène les paroles sévères et religieuses que firent entendre, au XVIIe siècle, Corneille dans *Polyeucte* et Racine dans *Athalie*. Notre génération les écouterait sans doute; car, chose étrange, ce sont les jeunes gens qui, chez nous, sont les hommes graves. Mais ceux-là qui ont applaudi, depuis quarante ans, les sentences de Voltaire, les concetti de Marivaux et les saillies de Beaumarchais, ont tout à fait oublié la Bible et se souviennent fort peu de l'Évangile. Votre Sainteté m'a parlé tout à l'heure de ses missionnaires. Si je tentais une pareille œuvre, je pourrais bien avoir, à Paris, le sort qu'ils ont dans l'Inde, dans la Chine et dans le Thibet.

— Oui, c'est cela, répondit Sa Sainteté en souriant, et vous ne vous sentez pas assez fort pour le martyre?

— Si fait; mais, je l'avoue, j'ai besoin d'être encouragé par un mot de Votre Sainteté.

— Avez-vous déjà votre sujet ?

— Depuis longtemps; et le véritable but de mon voyage à

Rome et à Naples était d'étudier l'antiquité, non pas l'antiquité de Tite-Live, de Tacite et de Virgile, mais celle de Plutarque, de Suétone et de Juvénal. J'ai vu Pompéi, et Pompéi m'a raconté tout ce que je voulais savoir, c'est-à-dire tous ces détails de la vie privée qu'on ne trouve dans aucun livre; aussi suis-je prêt.

— Et comment s'appellera votre œuvre ?

— *Caligula.*

— C'est une belle époque, mais vous ne pourrez pas y placer les premiers chrétiens : les premiers chrétiens, vous le savez, ne parurent que postérieurement à la mort de cet empereur.

— Je le sais, Votre Sainteté; mais j'ai trouvé moyen d'aller au-devant de cette objection en adoptant la tradition populaire qui veut que Madeleine soit morte à la Sainte-Baume, et faisant remonter la lumière d'Occident en Orient, au lieu de la faire descendre d'Orient en Occident.

— Faites, mon fils; ce que vous ferez dans ce but pourra ne pas réussir peut-être aux yeux des hommes, mais aura le mérite de l'intention à ceux du Seigneur.

— Et si j'ai le sort de vos missionnaires de l'Inde, de la Chine et du Thibet, Votre Sainteté daignera-t-elle se souvenir de moi ?

— Il est du devoir de l'Église, répondit en riant Sa Sainteté, de prier pour tous ses martyrs.

L'audience avait duré une heure. Je m'inclinai.

— Je vais prendre congé de Votre Sainteté, dis-je au pape, mais avec un regret.

— Lequel ?

— C'est de ne rien emporter qui soit béni par elle; si j'avais su la trouver si bonne pour moi, j'eusse acheté deux ou trois chapelets, qui me seraient bien précieux pour ma mère et pour ma sœur.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Sa Sainteté. Je comprends votre désir, et je ne veux pas que vous me quittiez sans qu'il soit accompli.

A ces mots, le pape se dirigea vers une petite armoire qui

se trouvait dans l'angle de son cabinet, et en tira deux ou trois chapelets et autant de petites croix en bois et en nacre; puis, les ayant bénis, il me les mit dans la main.

— Tenez, me dit-il, ces chapelets et ces croix viennent directement de la terre sainte, ils ont été travaillés par les moines du Saint-Sépulcre et ils ont touché le tombeau du Christ. Je viens, en outre, d'y attacher, pour les personnes qui les porteront, toutes les indulgences dont l'Église dispose.

Je me mis à genoux pour les recevoir.

— Que Votre Sainteté accompagne ce précieux cadeau de sa bénédiction, et je n'aurai plus rien à lui demander que de ne pas me confondre dans sa mémoire avec la foule de ceux qu'elle daigne recevoir.

Je sentis les deux mains de ce digne et saint vieillard se poser sur ma tête, je m'inclinai jusqu'à terre et je baisai une seconde fois sa mule; puis je sortis des larmes plein les yeux et de la foi plein le cœur.

Deux ans après cette audience, *Caligula* parut : ce que j'avais prévu arriva, et, si Sa Sainteté m'a tenu parole, mon nom doit être inscrit au Martyrologe.

XLVIII

COMMENT, EN PARTANT POUR VENISE, ON ARRIVE A FLORENCE.

Rien ne me retenait plus à Rome, que j'avais, ainsi que ses environs, visitée pendant mon premier passage. Tous mes préparatifs étaient faits : je pris donc congé de mon bon et brave Jadin, qui comptait y rester un an avec Milord ; et, le cœur tout serré de cette double séparation, je quittai la ville éternelle le jour même, avec l'intention de me rendre à Ve-

nise. Mais c'est pour l'Italie surtout qu'a été fait ce proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose. »

Le lendemain, comme la voiture s'était arrêtée un instant à Civita-Castellana pour faire reposer notre attelage, et que je profitais de ce moment pour courir la ville, deux carabiniers m'accostèrent dans la rue pendant que j'essayais de déchiffrer une mauvaise inscription, écrite en mauvais latin, au pied d'une mauvaise statue. Ces messieurs m'invitèrent à me rendre au bureau de la police, où notre hôte, esclave des formalités, avait déjà envoyé mon passe-port; je m'y rendis assez tranquillement, malgré ce qui venait de m'arriver à Naples, et quoique, en Italie, de pareilles invitations renferment toujours quelque chose de ténébreux et de sinistre. Mais il n'y avait que deux jours que j'avais eu l'honneur d'être reçu, comme je l'ai dit, par Sa Sainteté : j'avais passé une heure avec elle; elle avait eu la bonté de m'inviter à revenir; je l'avais quittée avec sa bénédiction, je me croyais donc en état de grâce.

Je trouvai, dans le bureau où l'on me conduisit, un monsieur qui me reçut assis, le chapeau sur la tête et les sourcils froncés; avant qu'il m'eût adressé une seule parole, j'avais pris un siége, enfoncé ma casquette sur mes oreilles et réglé mon visage à l'unisson du sien. C'est en Italie surtout qu'il faut n'avoir pour les autres que les égards qu'ils ont pour vous. Il resta un instant sans parler, je gardai le silence; enfin il prit, dans une liasse de papiers, un dossier à mon nom, et, se tournant de mon côté :

— Vous êtes M. Alexandre Dumas ? me dit-il.

— Oui.

— Auteur dramatique ?

— Oui.

— Et vous vous rendez à Venise ?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, j'ai l'ordre de vous faire conduire hors des États pontificaux dans le plus bref délai possible.

— Si vous voulez vous donner la peine de regarder le visa

de mon passe-port, vous verrez que cet ordre s'accorde merveilleusement avec mon désir.

— Mais votre passe-port est visé pour Ancône, et, comme la frontière la plus rapprochée est celle de Pérouse, vous ne vous étonnerez pas que je vous fasse prendre le chemin de cette ville.

— Comme vous voudrez, monsieur; j'irai à Venise par Bologne.

— Oui; mais j'ai encore à vous signifier qu'en remettant les pieds dans les États de Sa Sainteté, vous encourez cinq ans de galères.

— Très-bien. Alors, j'irai par le Tyrol; j'ai le temps.

— Vous êtes de bonne composition, monsieur.

— J'ai l'habitude de ne discuter les lois qu'avec ceux qui les font, de ne résister aux ordres qu'en face de ceux qui les donnent, de ne me regarder comme insulté que par mon égal, et de ne demander satisfaction qu'à ceux qui se battent.

— En ce cas, monsieur, vous ne me refuserez sans doute pas de signer ce papier ?

— Voyons-le, d'abord.

Il me le présenta.

C'était la reconnaissance que l'ordre m'avait été signifié, l'aveu que je faisais d'avoir mérité cette décision, et l'engagement que je prenais de ne jamais remettre le pied dans les États romains, sous peine de cinq ans de galères. Je haussai les épaules et rendis le papier.

— Vous refusez, monsieur ?

— Je refuse.

— Trouvez bon que j'envoie chercher deux témoins pour constater votre refus.

— Envoyez.

Les deux témoins arrivèrent et servirent à un double emploi; non-seulement ils constatèrent mon refus, mais encore ils me donnèrent une attestation que j'avais refusé; je mis cette attestation dans une lettre à M. le marquis de Tallenay, je la pliai, et, la remettant à l'employé de la police de Civita-Castellana :

—Maintenant, monsieur, lui dis-je, chargez-vous, sur votre responsabilité, de faire parvenir cette lettre; elle est tout ouverte; la police romaine n'aura pas besoin d'en briser le cachet.

L'employé lut la lettre. Je priais M. le marquis de Tallenay d'aller trouver Sa Sainteté, de lui exposer ce qui venait de m'arriver dans ses États, et lui rappeler l'invitation qu'elle m'avait faite elle-même d'y revenir pour la semaine sainte. L'employé me regarda d'un air de doute.

— Vous avez été reçu hier par Sa Sainteté ? me dit-il.

— Voici la lettre de monseigneur Fieschi, qui m'accorde cette grâce.

— Cependant, vous êtes bien M. Alexandre Dumas ?

— Je suis bien M. Alexandre Dumas.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Comme ce n'est pas votre état de comprendre, ayez la bonté, monsieur, de vous borner à faire votre état.

— Eh bien, mon état, monsieur, est, pour le moment, de vous faire reconduire hors de la frontière.

— Ordonnez que mes effets soient déchargés de la voiture de Venise et faites venir un vetturino.

— Mais je ne dois pas vous cacher que deux carabiniers vous reconduiront jusqu'à Pérouse, et qu'il ne vous sera permis de vous arrêter ni le jour ni la nuit.

— Je connais déjà la route; par conséquent, je ne tiens pas à m'arrêter le jour. Quant aux nuits, j'aime autant les passer dans une voiture propre que dans vos auberges sales. Restent donc les voleurs. Vous me donnez une escorte. On n'est pas plus aimable. Je suis prêt à partir, monsieur.

On fit venir mon conducteur, qui me fit payer ma place et mon excédant de bagages jusqu'à Venise, et un vetturino qui, voyant que je n'avais pas le temps de discuter le prix de sa calèche, me demanda deux cents francs pour me conduire jusqu'à Pérouse. C'était cent francs par jour. Je lui comptai les deux cents francs et lui fis signer un reçu. Lorsque je le tins, je lui fis observer qu'il était encore plus bête que voleur, puisqu'il pouvait m'en demander quatre cents,

et que j'aurais été obligé de les lui donner de même. Le vetturino comprit parfaitement la chose, et s'arracha les cheveux de désespoir; mais il n'y avait pas moyen de revenir sur le traité, il était signé.

Un quart d'heure après, je roulais sur la route de Pérouse, installé carrément dans mon voiturin, et ayant mes deux carabiniers dans le cabriolet.

Le lendemain, j'avais établi, à l'aide d'un vasistas qui communiquait de l'intérieur à l'extérieur, et de quelques bouteilles d'orvietto qui étaient sorties pleines et rentrées vides, de si bonnes relations entre le cabriolet et l'intérieur, que mes carabiniers me proposèrent les premiers de faire une station dans la patrie du Pérugin. J'acceptai, sûr que j'étais, par l'expérience que j'en avais faite à mon premier passage, de retrouver là une des premières auberges de l'Italie. Je donnai, en conséquence, l'ordre au vetturino de nous conduire à l'hôtel de la *Poste*.

Je m'attendais à ce que la vue de ma suite changerait quelque peu les dispositions de mon hôte; mais, au contraire, il vint à moi d'un pas plus leste et avec un visage plus gracieux encore que la première fois : c'est qu'en Italie, ce sont surtout les idées qu'on reconduit aux frontières, et la considération d'un étranger s'accroit en raison du nombre de gendarmes dont il est escorté. J'eus donc le pas sur un Anglais qui avait eu l'imprudence d'arriver tout seul, et la meilleure chambre et le meilleur dîner de l'hôtel furent pour moi. Quant aux carabiniers, qui étaient vraiment d'excellents garçons, je les recommandai à la cuisine.

L'hôte me servit lui-même à table, chose fort rare en Italie, où l'on n'aperçoit jamais le maître de l'auberge qu'au moment où il vous montre la carte; encore quelquefois s'épargne-t-il cette peine, et se contente-t-il de vous attendre, le chapeau à la main, près du marchepied de la voiture. Cette formalité a pour but de demander si Sa Seigneurie est contente, et, sur sa réponse affirmative, de se recommander aux amis de Son Excellence.

Cependant, que les voyageurs qui se trouveraient dans la

position ou je me trouvais fassent attention aux aubergistes qui les serviront eux-mêmes; tous, peut-être, ne rempliraient pas l'office d'écuyers tranchants avec des intentions aussi désintéressées que l'étaient celles de mon ami l'hôtelier de Pérouse, et quelques paroles imprudentes tombées entre le potage et le macaroni pourraient bien amener pour le dessert un surcroit de gendarmerie locale, avec invitation à l'illustre voyageur de se rendre à la prison de la ville ou de continuer sa route; ce qui n'empêcherait pas Son Excellence de payer le lit, comme je payai l'excédant de bagages.

Mais, pour cette fois, rien de pareil n'était à craindre : nous causâmes bien pendant le diner, mais de toutes choses étrangères à la politique, et ce furent le Pérugin et Raphaël qui firent tous les frais de la conversation. Au dessert, mon hôte m'apporta l'affiche du théâtre.

— Qu'est-ce que cela? lui dis-je en souriant.

— La liste des pièces que représentent aujourd'hui les comédiens de l'archiduchesse Marie-Louise.

— Que voulez-vous que je fasse de ce papier si vous ne m'apportez pas de cigares avec?

— Je pensais que Son Excellence irait peut-être au spectacle.

— Certes, Mon Excellence irait très-volontiers; mais je la crois tant soit peu empêchée de faire pour le moment ce que bon lui semble.

— Et par qui?

— Mais par les honorables carabiniers qu'elle mène à sa suite.

— Point du tout : ils sont aux ordres qu'elle voudra leur donner, et ils l'accompagneront où il lui plaira d'aller.

— Bah! vraiment?

— C'est donc la première fois que Son Excellence est arrêtée depuis qu'elle voyage en Italie? ajouta avec étonnement mon hôte.

— Je vous demande pardon, c'est la troisième (mon hôte s'inclina); mais, les deux premières, je n'ai pas eu le temps

de faire d'études, vu que j'ai été relâché au bout d'une heure.

— Je présume que Votre Excellence est dans la disposition de donner à son escorte une bonne main convenable?

— Deux ou trois écus romains, pas davantage.

— Eh bien, mais, alors, Votre Excellence peut aller où elle voudra : elle paye comme un cardinal.

— Ah! ah! ah! fis-je exprimant ma satisfaction sur trois tons différents.

— Et je vais prévenir les carabiniers.

L'hôte sortit.

Je jetai les yeux sur l'affiche, et je vis qu'on donnait *l'Assassin par amour pour sa mère.*

— Diable! dis-je, c'eût été fâcheux de ne pas voir un pareil ouvrage. L'assassin par amour pour sa mère, ça doit être traduit du théâtre de Berquin ou de madame de Genlis. Quand cela devrait me coûter un écu de plus de bonne main, il faut que je voie la chose.

En ce moment, mes deux carabiniers entrèrent; mon hôte les suivait par derrière, il s'arrêta sur la porte de ma chambre de manière que sa figure moitié bonasse, moitié goguenarde, fût seule éclairée par la lumière de ma lampe, et annonça les carabiniers de Son Excellence. Quant à mes deux hommes, ils firent trois pas vers la table, s'arrêtant comme devant un de leurs officiers, tenant le chapeau de la main gauche, se frisant la moustache de la main droite, l'œil tendre comme des mousquetaires armés, le jarret tendu comme des gardes-françaises à la parade.

— Ah çà! mes enfants, dis-je prenant le premier la parole, j'ai pensé qu'il vous serait agréable, à vous qui n'allez pas souvent au spectacle, d'y aller ce soir.

Ils se regardèrent du coin de l'œil.

— En conséquence, je vais faire prendre une loge pour moi, deux parterres pour vous. Nous irons ensemble au théâtre; j'entrerai dans la loge, vous vous mettrez au-dessous d'elle : cela vous convient-il?

— Oui, Excellence, dirent mes deux hommes.

— Que l'un de vous aille donc me chercher une loge, tandis que l'autre me fera monter une fiasque de vin.

Mes carabiniers s'inclinèrent et sortirent.

— Eh bien? me dit mon hôte en rentrant.

— Eh bien, mon cher ami, je dis que vous connaissez mieux le pays que moi; vous en êtes?

— Oui, dit-il avec un air de satisfaction assaisonné d'un grain de suffisance; j'ai rendu, Dieu merci! quelques petits secours de ce genre, depuis quinze ans que je tiens l'hôtel de la *Poste*. Cela ne fait de tort à personne; tout le monde, au contraire, s'en trouve bien, voyageurs et carabiniers.

— Et maître d'hôtel, hein?

— Son Excellence oublie que c'est le vetturino qui paye son dîner et son coucher, et que, par conséquent, je n'ai aucun intérêt...

— Oui, mais la bonne main?...

— C'est l'affaire de mes domestiques.

Je me levai et m'inclinai à mon tour devant mon hôte. Ce qu'il venait de me dire était littéralement vrai. Le brave homme m'avait rendu service pour le plaisir de me le rendre.

Un quart d'heure après, mon messager rentra avec la clef de ma loge; je pris mon chapeau, mes gants, et je descendis l'escalier suivi par l'un de mes gardes; je trouvai l'autre à dix pas de la porte : dès qu'il m'aperçut, il se mit en route, de sorte que nous nous avançions dans la rue du Cours échelonnés sur trois de hauteur. Au bout de dix minutes, j'étais installé dans ma loge, et mes deux carabiniers dans le parterre.

D'après le titre de l'ouvrage, j'étais venu dans l'intention de rire de la pièce et des acteurs : je fus donc assez étonné de me sentir pris, dès les premières scènes, par une exposition attachante. Je reconnus alors, à travers la traduction italienne, *le faire* allemand; je ne m'étais pas trompé : j'assistais à une pièce d'Iffland.

Au second acte, le rôle principal se développa; celui qui le remplissait était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, ayant dans son jeu beaucoup de la mélancolie et

de la grâce de celui de Lockroy. Depuis que j'étais en Italie, je n'avais rien vu qui se rapprochât autant de notre théâtre que la composition et l'exécution scéniques de cet homme. Je cherchai son nom sur l'affiche. Il s'appelait Colomberti.

Lorsque le spectacle fut terminé, je lui écrivis trois lignes au crayon. Je lui disais que, s'il n'avait rien de mieux à faire, je le priais de venir recevoir, dans la loge n° 20, les compliments d'un Français qui ne pouvait les lui porter au théâtre, et je signai.

Cela était d'autant plus facile qu'en Italie, la toile se baisse sans que pour cela les spectateurs évacuent la salle; les conversations commencées continuent, les visites en train s'achèvent; et, une heure après le spectacle, il y a encore quelquefois quinze ou vingt loges habitées.

Colomberti arriva au bout d'un quart d'heure; il avait à peine pris le temps de changer de costume; il connaissait mon nom et avait même traduit *Charles VII*; il accourut donc, selon la coutume italienne, les bras et le visage ouverts. Il était venu à Paris en 1830, y avait étudié notre théâtre, le connaissait parfaitement, et venait d'avoir un succès immense dans *Elle est folle*.

Nous causâmes longtemps de Scribe, qui est l'homme à la mode en Italie comme en France; quant à moi, j'aurais cru que son talent, plein d'esprit et de finesse locale, perdrait beaucoup au milieu d'un pays et d'une société étrangère. Mais point; Colomberti me raconta quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre, et je vis qu'il y restait encore, en dépouillant le style et les mots, une habileté de construction qui leur conservait dans une autre langue, sinon leur couleur, du moins leur intérêt. Les directeurs de théâtre ont si bien compris cela, qu'ils mettent, comme nous l'avons dit, toutes les pièces sous le nom de notre illustre confrère; ce qui a bien aussi quelquefois son inconvénient.

Après avoir passé en revue à peu près toute notre littérature moderne, Colomberti revint à moi. Il me dit que mes ouvrages étaient défendus depuis Pérouse jusqu'à Terracine, et depuis Piombino jusqu'à Ancône. Puis il s'étonna que,

dans un pays où ne pouvaient entrer mes œuvres, je voyageasse aussi librement. Je lui montrai alors de ma loge mes deux carabiniers debout au parterre. Colomberti eut un mouvement de physionomie d'un comique admirable.

Je pris congé de lui en lui souhaitant toute sorte de succès, qu'il est homme à obtenir, et, dix minutes après, nous rentrâmes à l'hôtel, moi et mes carabiniers, dans le même ordre que nous étions sortis.

Le lendemain, nous nous mîmes en route au point du jour. Vers les onze heures, nous aperçûmes le lac de Trasimène, A midi, nous atteignîmes la frontière.

« Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, » disait le roi Dagobert à ses chiens. Quant à moi, le moment était venu de me séparer de la meute pontificale. La voiture s'arrêta juste au milieu de la ligne qui sépare la Toscane des États romains. Mes deux carabiniers descendirent tous deux, mirent le chapeau à la main, et, tandis que l'un me montrait la limite des deux territoires, l'autre me lisait l'avis ministériel qui me condamnait à cinq ans de galères si jamais il me reprenait la fantaisie de mettre le pied sur les terres de Sa Sainteté. Je lui donnai quatre écus pour sa peine, à la charge cependant d'en remettre deux à son camarade; et chacun de nous reprit sa route, eux enchantés de moi, moi débarrassé d'eux.

Le lendemain au soir, j'arrivai dans la ville de Florence.

Quatre jours après, je reçus une réponse du marquis de Tallenay. Le pape avait été extrêmement peiné de ce qui venait de m'arriver, et avait eu la bonté de se faire rendre compte à l'instant même des causes de mon arrestation.

Voici ce qui s'était passé :

Au moment de mon départ de Paris, quelque Soval romain avait écrit que M. Alexandre Dumas, ex-vice-président du comité des récompenses nationales, membre du comité polonais, et, de plus, auteur d'*Antony*, d'*Angèle*, de *Teresa* et d'une foule d'autres pièces non moins incendiaires, était sur le point de partir, avec une mission de la vente parisienne, pour révolutionner Rome. En conséquence, ordre avait été

donné à l'instant même de ne pas laisser passer la frontière romaine à M. Alexandre Dumas, et, s'il passait par hasard, de le reconduire en toute hâte de l'autre côté.

Malheureusement, comme on m'attendait par la route de Sienne, l'ordre fut échelonné sur la susdite route.

Mais, comme on l'a vu, j'arrivai par la route de Pérouse; ce qui fit qu'on me laissa tranquillement passer.

A mon arrivée à Rome, on rendit compte à la police de mon arrivée : la police donna ordre de me surveiller; mais, comme je ne commis, pendant le séjour que je fis dans la capitale des États pontificaux, aucun attentat, ni contre la morale, ni contre la religion, ni contre la politique, on pensa que je valais probablement mieux que la réputation que l'on m'avait faite, et l'on me laissa tranquille, sans cependant avoir la précaution de révoquer l'ordre donné.

C'était cette négligence dont je devais être victime au départ, et dont j'étais seulement victime au retour.

Cette explication était accompagnée d'une nouvelle invitation de Sa Sainteté de revenir à Rome, et de l'assurance que l'ordre avait été donné de m'en ouvrir les portes à deux battants.

Et voilà comment, en partant pour Venise, j'étais arrivé à Florence.

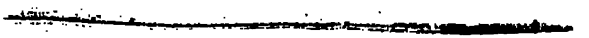
FIN

TABLE

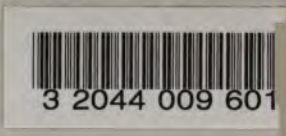
	Pages.
XXV. La Villa Giordani.	1
XXVI. Le Môle.	32
XXVII. Le Tombeau de Virgile.	37
XXVIII. La Grotte de Pouzzoles. — La grotte du Chien.	62
XXIX. La Place du Marché.	70
XXX. L'Église del Carmine.	83
XXXI. Le Mariage sur l'échafaud.	97
XXXII. Pouzzoles.	122
XXXIII. Le Tartare et les Champs Élysées.	134
XXXIV. Le Golfe de Baia.	140
XXXV. Un Courant d'air à Naples. — Les Églises de Naples.	150
XXXVI. Une Visite à Herculanum et à Pompéi. . . .	160
XXXVII. La Rue des Tombeaux.	168
XXXVIII. Petites Affiches.	184
XXXIX. Maison du Faune.	190
XL. La Grande Mosaïque.	199
XLI. Visite au Musée de Naples.	212
XLII. La Bête noire du roi Ferdinand.	224
XLIII. L'Auberge de Sainte-Agathe.	234
XLIV. Les Héritiers d'un grand homme.	244
XLV. Route de Rome.	264
XLVI. Gasparone.	282
XLVII. Une Visite à Sa Sainteté le pape Grégoire XVI.	293
XLVIII. Comment, en partant pour Venise, on arrive à Florence.	300

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

F. AUREAU ET Cie. — Imprimerie de LAGNY



Acme
Bookbinding Co., Inc.
300 Summer Street
Boston 10, Mass.



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED
DEC - 6 1981
JAN 30 1982

WIDENER
BOOK DUE
JUL 6 - 1984
1150721

WIDENER
BOOK DUE
DEC - 4 1989

WIDENER
MAY - 3 1991
BOOK DUE

WIDENER
BOOK DUE
FEB 2 1990